

En guise d'ouverture

Pour une sémiotique en dialogue

Ayant pour objet l'étude du sens, qui participe de l'ensemble des champs de la connaissance, la sémiotique est susceptible d'être mobilisée dans tous les domaines. Cette caractéristique pourrait être à la fois « sa chance et sa damnation », dans la mesure où elle est « drapée dans le paradoxe d'avoir un objet universel que personne ne lui conteste sans que pour autant ce qu'elle en dit soit considéré comme utile et pertinent » (Bachimont, ici). En effet, il va de soi qu'il est impossible d'échapper au sens, mais celui-ci est pour les « autres » un présupposé ou un postulat, alors que pour la sémiotique, il s'agit d'une source de questionnement, d'une invitation à s'interroger sur les modalités de sa production et de sa circulation. La façon dont la sémiotique peut se positionner est donc particulièrement délicate : elle entretient aujourd'hui avec les autres champs de recherche « un rapport qui oscille entre le solipsisme et la dilution » (Klinkenberg, 2014 : 308). Il est dès lors malaisé de déterminer le statut institutionnel du sémioticien.

La sémiotique, qui a su élaborer un remarquable édifice théorique durant plus d'un demi-siècle, n'a cessé de se lancer des défis notionnels et méthodologiques, en interrogeant ses acquis et en tentant d'accorder ses cadres aux transformations culturelles, aux innovations technologiques et aux mutations de nos sociétés. Néanmoins, dans la plupart des pays on disconvient de son intérêt, on méconnaît sa puissance conceptuelle et son efficacité analytique, et son statut académique reste instable et minoritaire. L'un des problèmes vient sans doute du peu de dialogue entre cette théorie et les différentes disciplines, qui disposent déjà de leur propre outillage théorique et analytique. C'est pourquoi une ouverture, en la confrontant aux autres domaines de recherche, à la hauteur de ses développements théoriques, s'avère indispensable à la survie de la sémiotique.

Cet ouvrage, qui prolonge *La Sémiotique en interface* (2018), s'inscrit dans ce vaste projet, en mettant en relief *l'autre* de la sémiotique, d'autant que c'est « la rencontre avec l'altérité qui mettrait en valeur [son] identité questionnante » (Renoue, ici), et que, plus généralement, reconnaître son autre est inhérent à l'être humain. Cette « aventure » n'est devenue possible que grâce à une enthousiaste collaboration d'une quarantaine de chercheurs issus d'une douzaine de pays, parmi lesquels on

compte aussi bien des sémioticiens chevronnés, convaincus de la nécessité de ce dialogue, que des chercheurs d'autres domaines, au courant des avancées de la théorie sémiotique et persuadés de sa valeur ajoutée, et dont la contribution pour sortir la sémiotique de l'isolement qui la guette est incontournable. Ce livre entend ainsi concourir à la rectification de l'image hermétique qui a nui à la réputation de la sémiotique, parfois caractérisée par sa propension à tout codifier, à figer son armature théorique et méthodologique, par son goût de la taxinomie ou sa myopie formaliste. Jean-Claude Soulages a raison de rappeler ici qu'une certaine sémiotique « s'est claquemurée dans les avatars de l'axiomatique fonctionnelle du signe, en refoulant délibérément le fondement et la finalité de celui-ci, dévolus avant tout à une pratique sociale mais aussi en occultant l'hétérogénéité et la spécificité de matériaux signifiants ». Heureusement, nombreux sont les sémioticiens qui ont déjà pris leur distance par rapport à cette démarche : en tâchant d'appréhender la réalité dans sa complexité, depuis plusieurs années, ils sont bien attentifs aux enjeux sensibles et tensifs, à l'affect et à la perception, à la problématique du sujet et plus généralement à celle de l'énonciation. La prise en compte de ces éléments est en effet l'une des conditions nécessaires pour permettre à la sémiotique de se désenclaver et de contribuer au développement des autres domaines de recherche, notamment par sa rigueur méthodologique et par l'esprit critique qu'elle préconise. Tous les contributeurs ont ici, à juste titre, mis l'accent sur la fécondité d'une approche sémiotique ainsi envisagée. *Mutatis mutandis*, la sémiotique, à l'instar de la philosophie – son « partenaire indispensable » pour reprendre les mots de Dominique Chateau (ici) –, est en mesure d'offrir un regard « désintéressé » (Kant, 1790), ou mieux encore, un regard autrement problématisé, aux disciplines respectives.

Par ailleurs, on peut se réjouir de constater que cette confrontation à l'autre a renforcé en retour certains des grands piliers de l'édifice sémiotique, tels que la nécessité de la catégorisation du monde pour accéder à son entendement, la prééminence d'un principe d'immanence, le maintien de l'hypothèse de la primauté du débrayage sur l'embrayage, l'importance de l'espace d'interprétation entre l'événement et son sens, l'avantage du traitement processuel de la sémosis, la place primordiale de la dimension sensible dans la genèse du sens, etc. Mais les regards exogènes ont surtout le mérite de moduler le découpage de l'objet d'étude et, partant, de restituer à la sémiotique sa dimension inévitablement interprétative. Chacun prélève une autre saillance dans le continuum du monde : une photo d'un oiseau prise par un éthologue ne sera pas la même que celle prise par un promeneur (Chateau, ici) ; le pain peut être appréhendé pour sa valeur de marchandise ou comme artefact technique (farine panifiée), pour sa valeur religieuse (hostie, pain béni) ou oblatif (pain domestique festif) (Borbrie, ici) ; un récipient peut contenir des aliments, être objet de décoration

ou masque mortuaire (Flores, ici). À ce filtrage, qui opère par admission / exclusion, actualisation / virtualisation, s'ajoute le caractère situé de la position du chercheur, dès lors que celui-ci est lui-même incarné, inséré dans un contexte, qu'il occupe le site d'où il parle, et qu'il appartient à une communauté interprétative. Ce « point de vue » (perception, cognition, affect) s'oppose à toute essentialisation dans la recherche. Aucun étalon n'est généralisable. À se frotter à d'autres ensembles, à des contenus inédits, la sémiotique qui se revendique souvent de son ascendance phénoménologique, se verra encore davantage contrainte de jeter un regard neuf sur les choses, de soupçonner ou démasquer le monde, de mettre entre parenthèses nos automatismes, bref d'opérer une *epochè*. Ses certitudes et ses catégories sont vouées à ployer sous l'effet de l'autre.

Ainsi ce projet convie-t-il le chercheur à quitter l'inhérence à soi-même pour se projeter hors de soi, à s'investir dans de nouveaux objets d'étude, à effectuer un débrayage en somme.

L'ouvrage débute par des réflexions épistémologiques qui reflètent la pluralité des horizons sémiotiques. Il aborde ensuite des questions qui concernent la culture et la société, notamment la communication et le marché. Une autre partie porte sur les langages et les arts. Puis, c'est la question de la nature et de l'espace qui est mise en avant. Une partie consacrée à la psychologie et à la thérapie vient enfin clore le volume.

De fait, ce livre met notamment l'accent sur trois aspects : (1) l'interdisciplinarité et le redéploiement disciplinaire ; (2) l'épistémologie du global et du local, ainsi que le battement entre le théorique et l'empirique ; (3) les grands enjeux actuels de l'homme et de la société.

(1) Pour dire un monde interdépendant, d'interactions et d'agencements, les disciplines idiosyncrasiques se voient contraintes de déclarer forfait. Roger Caillois constatait déjà que la parcellisation disciplinaire n'était pas inéluctable :

Le progrès de la connaissance consiste pour une part à écarter les analogies superficielles et à découvrir des parentés profondes, moins visibles peut-être, mais plus importantes et significatives. Au XVIII^e siècle, il paraît encore des ouvrages de zoologie qui classent les animaux par le nombre de leurs pattes et qui mettent, par exemple, le lézard à côté de la souris. Aujourd'hui, il entre sous la même rubrique que la couleuvre qui n'a pas de pattes du tout, mais qui, comme lui, est ovipare et recouverte d'écailles. (1960 : 9)

Le vivant vient en effet à la rescousse pour illustrer l'ajustement disciplinaire, étant lui-même le lieu de « négociations » permanentes (voir Latour, 1999). Gilles

Deleuze, dans le sillage d'Henri Bergson, invoquait la fécondation réciproque de la guêpe et de l'orchidée comme exemple du *devenir commun*, de « double capture » ou de « noces entre deux règnes » (1996 : 8). Plus récemment, l'anthropologue américaine Anna Tsing (2017) convoque le champignon matsutake, la première espèce vivante réapparue après le « champignon » d'Hiroshima, comme dotée d'une certaine résilience. En général, le champignon n'existe, selon elle, que dans la relation avec d'autres végétaux. Autrement dit, les espèces mycologiques dans les écosystèmes nouent entre elles des relations de coopération et non de compétition. Et Peter Wohlleben (2017) de renchérir en avançant que les arbres se transmettent des micro-signaux par leurs racines grâce au réseau de fils tissés par le mycélium (encore un élément du règne fongique). Si un bulldozer vient à tasser le sol, il détruit la vie sur des dizaines de centimètres. La communication est coupée et les arbres deviennent comme aveugles et sourds dès lors qu'ils ne sont plus protégés par leur communauté (voir Radier, 2018 : 22). De même, la méso-sémiotique que propose ici Nicole Pignier, s'inscrivant dans la lignée de la mésologie et de la bioherméneutique d'Augustin Berque, s'oppose à un absolutisme sémiotique : des mondes perceptifs multiples habitent le même milieu. Si le « vivant », selon Jean-Claude Ameisen, inclut l'événementiel, l'expérience, l'aléa, l'imprévisible (2015 : 62), il est aussi le lieu d'une dialectique entre nature, mieux *natures* (Marrone, ici), et culture, entre communication et état d'âme – l'on constate qu'un message persuasif peut être infléchi soit par l'humeur ou la disponibilité, soit par l'avarice cognitive du récepteur (Chabrol, ici) –, voire « entre le génome et l'environnement » (Golse, ici). D'où la nécessité de disposer d'une grille d'analyse assez ajourée, un filet pas trop serré pour attraper plusieurs « objets » au sein de la sémiosphère du monde contemporain globalisé.

Edgar Morin a montré la voie avec sa *Pensée complexe* : « La complexité est un tissu (*complexus* : ce qui est tissé ensemble) de constituants hétérogènes inséparablement associés : elle pose le paradoxe de l'un et du multiple » (1990 : 21). Morin s'empresse toutefois de distinguer entre la complexité et le désordre, le fouillis, l'entropie. L'ambition de la pensée complexe est précisément de rendre compte des articulations entre domaines disciplinaires, d'aspirer à la connaissance multidimensionnelle. Certains contributeurs de cet ouvrage, tels Marie Renoue, Alain Perusset et Thierry Herman, ont pris le soin de distinguer le *pluridisciplinaire* d'un côté, le *transdisciplinaire* de l'autre, le premier relevant de la juxtaposition, du cumul de points de vue sur un même objet, le second d'un véritable dialogue, assimilation et accommodation réciproques, avec le risque de faire perdre à chaque discipline sa spécificité. Ils s'accordent à préférer le moyen terme d'*interdisciplinarité*, censé maintenir l'identité de chacun et favoriser l'échange. On pourrait même proposer une certaine *indiscipline* (Citton, 2007 : 343) car la sémiotique interroge constamment les savoirs locaux.

L'interdisciplinarité qui sous-tend ce projet exige l'intercompréhension, l'interdéfinition, l'inter-traductibilité. Ce faisant, elle évite la pensée mutilante que Morin attribue au « paradigme de disjonction / réduction / simplification » (1990 : 66). Cette aspiration à un savoir non parcellaire, non cloisonné, non réducteur, lui vient de la théorie systémique de Ludwig von Bertalanffy (1950), le système s'avérant un tout qui ne se réduit pas à la somme de ses parties constitutives. S'il est vrai, à en croire Bruno Bachimont (ici), que « la sémiotique est bien placée pour aborder la complexité de l'hétérogène, où il faut décrire de manière homogène ce qui ne l'est pas » ou, au dire d'Anna Maria Lorusso (ici), que « [l]e regard sémiotique peut travailler et apporter sa propre contribution à un champ de dispersion », le présent volume vérifie ce principe à chaque page. L'altérité lui lance des perches tous azimuts.

(2) L'épistémologie du global et du local, ainsi que le battement entre le théorique et l'empirique, voire entre sciences exactes et sciences humaines, remettent en question la visée universalisante de la sémiotique qu'elle partage avec la philosophie et les mathématiques. Cette « méta-discipline en cours de construction qu'est la sémiotique » (Hénault, ici) est obligée de se heurter et de se mesurer à l'empirique, au contingent, aux pratiques, au vécu, au singulier, au divers. Jacques Fontanille a si bien dit : « Le jour où la sémiotique s'intéressera au monde tel qu'il est, au monde tel qu'il va, aux hommes tels qu'ils sont et tels qu'ils deviennent, la sémiotique sera une des grandes sciences humaines et sociales » (2015 : en ligne). Et Jean-Jacques Boutaud de renouer ici à juste titre avec la vocation à s'incarner du signe, focalisant sur la « vie des signes » et la « vie sociale » de Saussure qui nous ramènent « fondamentalement à la *vie*, là où le système a pu l'évider, la dessécher, au profit d'opérations de signification renfermées sur leur logique. La vie, avant tout, dans la dimension écologique du sens, avec ses variations et ses modulations sensorielles, sensibles, situationnelles, expérientielles ».

Les dernières décennies, on assiste en effet à un déplacement du structural vers le modal, le tensif, le style de vie. Jan Baetens souligne ici à cet égard le glissement qui est en train de s'opérer entre la sémiotique de la langue au profit d'une sémiotique des cultures : l'étude de la vie sociale des signes, l'étude des signes au sein de la société. Il montre que l'on peut dépasser le clivage entre adeptes de Saussure et adeptes de Peirce, car tous se retrouvent dans l'attention donnée à l'espace social du sens, à la culture. Christine Chollier revendique ici, pour sa part, une sémiotique à même de rendre compte de la construction culturelle et générique d'une interprétation, et plaide, dans le sillage de François Rastier, pour une approche qui redéfinit à chaque occurrence le *nous* et l'*autre*, voire le *bourreau* et la *victime* selon qu'ils relèvent d'un document historique, d'une satire, d'un pamphlet, d'une œuvre d'art. Jacques Fontanille n'avait-il pas naguère « que la sémiotique, malgré son carac-

tère marginal actuellement, a prouvé, à plusieurs reprises au cours de son histoire, qu'elle est probablement la science centrale pour la compréhension des cultures » (2014 : 217) ?

Par ailleurs, le contact avec l'autre révèle en retour une plasticité propre à la sémiotique, parfois un peu enfouie, voire inavouée ou frappée d'ostracisme : *l'interprétant ultime* chez Peirce, *la vie sociale* chez Saussure, *la structure absente* chez Eco, *l'écriture* chez Barthes, *l'imperfection* chez Greimas. En contrepartie, les experts de plusieurs autres champs de recherche avouent leur besoin de rigueur, demandent à puiser dans un trousseau de concepts pour les rendre opérationnels, afin de pallier certains manques qu'ils avaient pu déplorer *in domo* : « Il leur arrivait d'être stupéfaits des clartés que projetait la lentille sémiotique sur leur domaine de compétence » (Hénault, ici). Car, à force de plonger dans la singularité, la contingence ou l'empirie, tel l'étudiant hypermnésique de Jorge Luis Borges dans « Funes ou la mémoire » (1942), l'on perd la capacité de généraliser, de mener un raisonnement abstrait. Denis Bertrand a raison de poser des garde-fous à un tournant phénoménologique, sensible et surtout pragmatique, qui passerait outre les propriétés formelles et la triple suspension – référentielle (le réel fonctionne comme un langage), différentielle (chacun opère des sélections perceptives ou actantielles) et subjectale (un écran de sens se tisse entre le sujet et la lumière trop crue du réel) – qui définit la structure et qui garantit le principe d'immanence, ainsi qu'une certaine autotélicité. Même le sujet sensible « reste [...] conçu avant tout comme opérateur de conversion d'un plan de l'expression en un plan du contenu et inversement » (Bertrand, à paraître). Par une belle analyse du classement céatologique dans *Moby Dick* d'Herman Melville, dont certaines baleines ne seraient « que des sons, pleins de fureur léviathanesque, mais qui ne signifient rien » (dans les termes de Melville lui-même), « de précaires petits drapeaux lexicaux », de purs signifiants en somme, Bertrand en arrive à la conclusion que « [l]'attitude herméneutique a pour limite la confiance qu'elle fait à la langue de bien dire le réel ; l'attitude sémiotique suspend cette confiance et entreprend d'objectiver les formes qui la suscitent » (*Ibid.*). Le signifiant étant en dernière analyse le véhicule conventionnel de la visée d'un objet qui se refuse dans sa donation perceptive. Ce plaidoyer pour l'immanence n'est pas un retour au textualisme, mais la conviction que, dès qu'il y a discours, il y a débrayage, représentation, voire aliénation et mensonge potentiel. Rappelons qu'Umberto Eco (1975) situait la légitimation de la sémiotique dans l'espace réservé au mensonge. Comme le note ici même Anna Maria Lorusso, « [l]a sémiotique est un savoir interprétatif, mais pas au sens herméneutique », dans la mesure où « elle travaille sur les attestations du sens, sur ses formes matérielles ». D'autres contributeurs lui emboîtent le pas, en affirmant que la sémiotique « présuppos[e] un "monde naturel" d'emblée sémiotisé » (Calame,

ici), ou encore, en avançant que « le voyage en symbolique est un immanentisme » (Klein, ici). Benveniste ne situait-il pas le propre de l'homme dans sa « faculté de *symboliser* » (1966 [1963] : 26) ?

En outre, l'immanence n'est pas monolithique mais stratifiée et passible d'une approche praxéologique qui étudie les modalités d'usage, l'habitus (Rastier, 2001). Le Groupe μ (2015) définit, d'un côté, une anasémiose entre l'espace, les structures sémiotiques et les structures du vécu du sujet (multi-modale, visuelles, tactile, olfactive, kinesthésique, affective) et, de l'autre, une catasémiose qui postule que les sens entraînent en contrepartie une action sur le monde (voir ici le chapitre de Laudati). Ce processus d'élaboration du sens recoupe partiellement les cinq niveaux des plans d'immanence formulés par Jacques Fontanille (2008 : 34), à savoir signes, textes-énoncés, objets, scènes pratiques, stratégies, formes de vie, intégrés de façon « ascendante ».

Il semble enfin opportun de croiser le débat sur le théorique / intelligible / idéalité et l'empirique / sensible / contingence avec celui du global et du local. Ce dernier n'implique pas l'aléatoire mais est indissociable du global. Michel Serres, dans *Passage du Nord-Ouest*, soumet le problème du global et du local au crible de la science des volumes et des polyèdres. Il prend l'exemple de la sphère que l'on peut considérer par un recollement de plans et donc de localités. « Dès lors, le paradoxe apparaît : la sphère est localement constructible par un recollement de plans ; or il est impossible, globalement, de la développer sur un plan » (1980 : 70). Une même antithèse émerge pour Serres entre le rigoureux et le culturel :

Le rigoureux verse à l'universel, verse à l'a priori ou au transcendantal, c'est là sa plus grande pente. Le culturel verse au relatif, au temporaire, au singulier, au fantastique, c'est aussi sa plus grande pente. Le rigoureux verse au global, tout justement, le culturel n'est que local. D'où l'extrême difficulté de penser comme culturelle une globalité produite par une opération rigoureuse [...]. (*Ibid.* : 72)

Edgar Morin réussit pourtant à concilier les deux : « La science classique avait rejeté l'accident, l'événement, l'aléa, l'individuel [...]. Elle avait rejeté le cosmos et le sujet [...]. Or ce que nous voulons dégager, au-delà du réductionnisme et du holisme, c'est l'idée d'unité complexe » (1990 : 71-72). Il donne l'exemple de la flamme qui est un dynamisme stabilisé ou celui de la turbulence aquatique (désordre) qui se mue en tourbillon (ordre). En somme, une certaine intelligibilité (théorique, globale) semble toujours tapie sous le divers (empirique, local). La passion d'un vécu ne doit pas annihiler la rigueur scientifique. Plusieurs contributions de ce volume corroborent cet axiome, en particulier celle de Wolfgang Wildgen, qui montre comment les signes visuels (la dynamique apparemment « chaotique, donc incontrô-

lable » d'un combat chez James Bond à même de susciter le suspens), tout comme les signes musicaux (le rythme qui peut influencer le mouvement corporel et cardiaque du récepteur), exigent une analyse morphodynamique. La lecture littéraire reposerait à son tour, selon Bertrand Gervais (ici), sur un dysfonctionnement ou un processus de défamiliarisation qui produisent l'événement de lecture, condition pour passer à la figuration et à l'interprétation. La dialectique de l'ordre / théorie et du désordre / empirie ne peut en aucun cas être esquivée.

(3) Juger comment faire face aux grands défis du monde actuel en pleine mutation est une autre considération qui émerge dans plusieurs chapitres. Ceux-ci illustrent en quelque sorte l'invite de Jacques Fontanille : « cesser de croire que l'avenir de la sémiotique est dans le champ sémiotique au sens strict » (Fontanille, 2014 : 224). Les domaines abordés sont certes nombreux mais non exhaustifs car de nouvelles questions urgentes pointent à l'horizon et méritent l'attention des sciences humaines et sociales, notamment celle de la sémiotique : la démographie et les migrations, le problème du vivre-ensemble dans un monde multiculturel ou hybride, les réactions communautaires ou populistes que ces nouvelles sociétés engendrent, les droits de l'homme, la sécurité, la paix, le développement durable, l'accès à l'eau, etc. Comme le suggère ici Giulia Ceriani, la sémiotique peut « apporter une meilleure compréhension de ces "transformations silencieuses" (Jullien, 2009) qui marquent notre société ». Voici les principaux défis actuels traités dans ce volume :

a) Le numérique, ayant lui-même une visée universaliste, est un premier axe qui interpelle la sémiotique. Comme l'indique ici Bruno Bachimont, même si son unité minimale, le *calculus*, est indifférent au sens, n'étant ni un signe ni un symbole formel, puisque la machine peut exécuter l'algorithme sans comprendre sa propre réalité opératoire, le numérique n'échappe pas *in fine* à l'interprétation. Qui plus est, l'ingénieur doit trouver des compromis et inventer des machines appropriées : « la variabilité culturelle est l'autre facteur brisant l'isolement du numérique où le *calculus* est réinvesti d'une fonction signifiante au gré des usages et des conventions » (Bachimont, ici). La communication numérique est encore examinée ici par Éric Bertin et Jean-Maxence Granier, Jean-Jacques Boutaud, Giulia Ceriani, ainsi que par Alexandra Saemmer, tantôt en lien avec le sémio-marketing à l'affût de stratégies marchandes qui gouvernent ou orientent sournoisement les pratiques, tantôt comme une opportunité d'afficher un style de vie, d'esthétiser le quotidien, de se singulariser.

b) Autre enjeu, l'image. Omniprésente dans notre culture visuelle, elle est une donnée indissociable de la réalité numérique, prise en écharpe par les stratégies mercantiles. Il importe donc de lui restituer son origine et de rappeler l'apport des historiens de l'art à la naissance de la sémiotique visuelle (Lupien, ici) et, partant, de jauger l'importance de la perception dans l'expérience esthétique, aspect que l'iconologie

panofskienne a passé sous silence, mais surtout de mettre un terme à la décalcomanie linguistique (double articulation) ou à ce que Jan Baetens appelle ici la « signifiose », la propension irréprouvable à donner un sens à ce qui n'en a pas. L'iconologie tend à ignorer le signe plastique, à néantiser le plan de l'expression au profit du plan du contenu et des savoirs extrinsèques à l'œuvre. Baetens invite, par le biais de la bande dessinée, à être attentif au style, à la psychanalyse, à ce qui dans le graphisme peut infléchir la lecture, à l'interprétant collectif. L'ère numérique nous incite en effet à une nouvelle vigilance à l'égard de la forme et de la matérialité de l'œuvre, non seulement lisible, mais aussi visible, pour éviter ce qu'Yves Citton qualifie d'« économie de l'attention » qui met tout en œuvre pour « envoûter », « hypnotiser » l'utilisateur (2014 : 51). Le plan de l'expression est truffé de moyens pour attirer le spectateur vers des contenus préformatés. L'image scientifique, comme le souligne ici Catherine Allamel-Raffin, n'est pas en reste, étant toujours le résultat d'un retraitement et d'une inférence, à savoir l'interprétation des données fournies par des instruments.

c) L'opposition culture / nature (nature marâtre, nature ressource, ou encore fond universel à toutes les cultures, l'être d'un devoir-être qui serait du côté de l'humain) se voit soumise au regard critique des « multinaturalistes ». Gianfranco Marrone propose ici de réinstaurer un rapport vertueux avec l'environnement naturel et de réévaluer « cet oxymore théorique qu'est la "nature humaine" » dès lors que la nature serait d'emblée, sémiotiquement parlant, « un effet de sens ». La nature animale, végétale, minérale, et de surcroît plurielle, devrait être réaffirmée comme valeur, dotée d'un droit. Les indigènes en Amazonie qui tutoient la nature ne font-ils pas réfléchir à la frontière entre nature et société ? Une certaine zoosémiotique se voit ainsi réhabilitée par le biais des débats écologiques actuels. De surcroît, l'écoumène englobe nature et société, science et politique, sans avoir besoin de naturaliser les sciences de l'esprit comme le fait un certain cognitivisme hâtif. Ces réflexions entérinent en quelque sorte la position de Jean Petitot, qui consiste à « élargir le concept même de nature », considérant le langage, la perception et l'action comme « des niveaux supérieurs de structuration qui émergent de niveaux inférieurs » (2014 : 358), voire celle de Göran Sonesson lequel suggère ici « la dialectique de l'analyse phénoménologique et des études expérimentales », montrant par exemple que le sens se développe « phylogénétiquement » jusque « dans des machines mimant des êtres animés ».

d) D'autres domaines constituent également des défis majeurs : la psyché, la santé, le pouvoir de la parole. Prenons l'exemple de la vie mentale abordée sous l'angle sémiotique par plusieurs contributeurs. L'entrée du bébé dans le monde des signes relève-t-elle de la communication verbale, non verbale ou pré-verbale, si l'on sait que penser, agir et ressentir sont synchrones chez le bébé ? La néoténie

(l'immaturation à la naissance) le rend en tous les cas dépendant de son environnement. Que « cet inachèvement [soit] source de diversité » (Golse, ici) ne fait que parachever le côté inextricable de la question. L'art-thérapie de Jean-Pierre Klein, qui prolonge les recherches d'Ivan Darrault-Harris, n'en est plus à ses premiers balbutiements. Elle va jusqu'à créditer le patient autiste d'être un sujet à part entière, capable de se re-créer à travers sa propre création artistique, de sorte que le thérapeute ne fait que l'accompagner dans son autogénération. De même que l'herméneutique narrative, dans la mesure où elle dévoile des contenus latents, des désirs et des peurs, affirme sa pertinence pour l'examen des dessins d'enfants guaranis enfermés dans une réserve et soumis à l'acculturation (Grubits, ici). Et, à en croire Patrizia Violi (ici), le trauma est une question sémiotique par excellence car la victime doit mettre en discours, *énoncer / dénoncer*, l'expérience vécue, ce qui crée un décalage et, partant, un espace d'interprétation. Toute thérapie requiert d'ailleurs une conversion du « je » en « il » selon un débrayage énonciatif, comme le précise encore Jean-Pierre Klein. La sémiotique est aussi mobilisée pour étudier l'insomnie (Cattoir-Brisson, ici) puisqu'elle est en mesure de fournir le design nécessaire à l'analyse ou à la modélisation des typologies d'usages. Quant au pouvoir de la parole, Diana Luz Pessoa de Barros cherche ici à éclairer les effets de sens, passionnels ou manipulateurs, de l'oralité dans une conversation.

Avant de conclure, la question se pose de savoir comment lire cet ouvrage. Alfred Thibaudet (1941) proposait deux modes de lecture, soit empruntant « l'escalier du collègue » (le plus scolaire, allant du plus ancien au plus récent), soit empruntant « l'escalier du renard » (à rebours, « comme le renard dans son terrier »), et Le Corbusier (1925) de préconiser le « chemin des hommes » (rectiligne) contre le « chemin des ânes » (sinueux). La seconde voie est sans doute plus périlleuse mais plus jouissive.

Celui qui s'y aventurerait découvrirait par exemple que Bruno Bachimont voit le *calculus* du numérique comme un équivalent universel au même titre que l'argent, équivalent d'une marchandise en vue de l'échange, à son tour remontant à la valeur chez Saussure, et s'inscrivant dans une axiologie retorse selon François Bobrie (ici) : « l'objectif de pratiques des acheteurs consiste à "démarchandiser" les marchandises pour pouvoir les "consommer" comme objet de valeur indépendamment de leurs prix ». Le vêtement convié par Anthony Mathé, en l'occurrence le *Trench coat* Burberry, devient forme de vie, expérience singularisante, performance en acte (au-delà du *Système de la mode* de Barthes, 1967), et permet dès lors de questionner à nouveaux frais la notion de « style », d'identité et d'imaginaire de la mode. Le

mode vestimentaire est saisi comme *modus operandi*, articulé en plans de pertinence sémiotiques : le vêtement (l'objet), le look (la performance), la garde-robe (le paradigme), mais aussi dans sa qualité d'enveloppe d'un corps sensible, écran protecteur et révélation d'un sujet car surface d'inscription. Fernando Andacht rebondit, quant à lui, sur la question du vêtement en invoquant la phanéroscopie de Peirce afin de prouver aux détracteurs, lesquels prétendent que la sémiotique n'est pas légitime pour parler de culture matérielle (par exemple les vêtements des Trinidiens), que la triade peircienne s'intéresse précisément à la médiation entre l'apparence et l'être.

Une lecture erratique, balbutiante, à comprendre « en termes de processus plutôt que de résultats » (Gervais, ici), aurait encore le choix d'appréhender la ville de plusieurs façons. Pour Isabella Pezzini, la ville est une expression syncrétique, « agglomérat d'êtres et de choses » (Greimas, 1976 : 141). L'emplacement et la forme d'un banc préfigure un utilisateur, établit un code de conduite : rester là, attendre, admirer un paysage, se reposer, bavarder avec quelqu'un ; d'où un aménagement de l'espace intéressé aux pratiques : si pour Pezzini, la ville est « prise en flagrant délit de sa vie quotidienne », pour Patrizia Laudati, elle est le lieu d'une expérience sensible, d'une interaction entre stimuli (entités ou bâtiments) et les modalités perceptives, qu'elles soient d'ordre visuel, tactile, olfactif, auditif, etc. de l'utilisateur. De sorte que le périmètre administratif à l'échelle du quartier ne correspond pas forcément à la dimension existentielle, à l'espace vécu. Quant à Isabel Marcos et Clément Morier, ils conçoivent la ville comme le résultat d'un parcours morphogénétique et sémiogénétique : le mur de protection antifasciste à Berlin devient à l'issue du parcours un lieu muséifié opérant un renversement de la frontière séparatrice en un centre attracteur, emblème du dépassement de toute frontière, « symbole du patrimoine des droits de l'homme universellement partagés ».

Pour prendre un autre exemple, l'étude d'Éric Bertin et Jean-Maxence Granier, ainsi que celle d'Alexandra Saemmer peuvent être lues en binôme car elles interrogent toutes deux les stratégies marchandes qui infusent nos pratiques de sujets internautes et l'« impression d'*empowerment* que les possibilités de partage peuvent inspirer » (Bertin et Granier). La métaphore de la navigation du sujet explorateur semble obsolète car l'actant-sujet de la navigation est lui-même manipulé : « on assiste à un renversement du rôle de l'actant-sujet, l'internaute devenant en quelque sorte l'objet de la quête de l'actant algorithmique » (*Ibid.*). Saemmer, pour sa part, décline toutes les modalités de l'écrit d'écran ou iconotexte (expression syncrétique visible et lisible, tabulaire et linéaire) avec ses effets d'immersion, cinématique, cognitive et sensible, sur la lecture de sites web. C'est l'occasion pour elle d'insister sur la nécessité d'une sémiotique critique à même de décrypter, dans l'épaisseur matérielle de l'artefact, l'influence sur le récepteur de formes associant substance iconique et verbale qui

modélisent et qui orientent les pratiques. L'utilisateur se trouve pris dans les dispositifs grâce à l'agrément que ceux-ci lui procurent, selon une oscillation complexe entre coercition et consentement.

Un mérite subsidiaire des regards croisés qui se sont adonnés à cet exercice visant à mettre la sémiotique à l'épreuve de son autre a été de jeter une nouvelle lumière sur des ressources déjà présentes mais un peu reléguées à l'arrière-plan chez les fondateurs, de réactiver des ressorts quelque peu rouillés. Un seul exemple parmi d'autres : Anne Hénault avance ici que l'expertise financière fait redécouvrir la *va-leur* chez Saussure si tant est que la valeur soit un jeu relationnel, entre choses à la fois dissemblables et similaires car susceptibles d'être échangées. La *Fair value* ou prix équitable (axe paradigmatique) s'oppose à la *Value-in-use* (axe syntagmatique), deux axes inséparables dans la juste évaluation d'un actif. Rappelons que Greimas (1966) a particulièrement insisté sur le fait que les signes ne sont rien tant qu'on ne dégage pas les jeux de relations abstraites qui leur octroient de la signification. Aussi la sémiotisation des fluctuations boursières ne ferait-elle que commencer.

En guise de point d'orgue à ces réflexions préliminaires, nous appelons de nos vœux que cet ouvrage polyphonique et dialogique invite à d'autres rencontres fructueuses. Greimas avait déjà fait des propositions dans le sens d'une intégration bénéfique de l'aléa dans une discipline : « Il ne faut pas aider l'homme. Il faut lui compliquer la vie. Il faut chercher comment transformer un homme qui a besoin d'aide en un homme qui soit son propre transformateur et celui des autres » (2017 [1966] : 136, cité ici par Kersyte). Greimas voulait pousser le sujet aliéné par certaines idéologies à devenir son propre médecin (voir Kersyte ici). À une époque du « *care* », de « réparer le monde » (Gefen, 2017), la sémiotique est bien armée, comme le confirment les contributions ici réunies, pour aider certaines disciplines en mal de méthodologie à y voir plus clair, à affiner leurs concepts, à approfondir leur compréhension des phénomènes. D'ailleurs, la sémiotique en tant qu'« école de sens critique et de liberté » (Klinkenberg, 2014 : 317) permet d'aiguiser l'esprit et d'apporter la nuance, en déjouant toute habitude, en sensibilisant ses utilisateurs au fait qu'une idée ne va jamais de soi. Il semble pertinent de déduire de ce qui précède que la sémiotique peut avoir une place très légitime dans les milieux académiques et dans la formation des jeunes : comme le soutiennent ici Alain Perusset et Thierry Herman, elle serait un préalable aux études universitaires.

Par ailleurs, ces textes prouvent que l'apport est réciproque, dans la mesure où les autres champs de recherche s'avèrent, à leur tour, une chance pour la sémiotique à une époque où le monde est de plus en plus difficile à maîtriser. Si elle a encore

une raison d'être, ce sera une sémiotique qui aurait vocation à intégrer les acquis de ses consœurs. Si elle a une responsabilité, c'est d'affronter son destin initial, à savoir la vie, et de devenir praxis, en agissant dans le monde.

L'altérité peut en effet être entendue comme un ensemble de nouveaux champs d'exploration pour la sémiotique. Qu'est-ce qui émerge à la lisière de la sémiotique et de son autre ? Si la première « permet de dépasser le provincialisme propre des disciplines » (Bachimont, ici), les autres lui donnent l'opportunité de faire son autocritique, de réviser ses fondamentaux, d'interroger son champ de pertinence. Poser la question de la pertinence de la sémiotique face à des objets autres revient à mettre au jour sa valeur heuristique profonde : « De cette rencontre avec l'inconnu, la sémiotique a tout à gagner, elle pourrait même clarifier sa singularité dans le concert des sciences humaines et sociales, et en finir une fois pour toutes avec cette *étrangeté* qui lui colle à la peau » (Mathé, ici). Elle gagnerait à éviter d'escamoter la dysharmonie en échafaudant un système harmonieux, « carré », accepter la contradiction, la complexité du réel, la polysémie, l'hétéronomie dont doit se nourrir l'autonomie. Notre époque nécessite de nouvelles lucidités, impossibles à atteindre en plaquant des théories sur un corpus. Elle nous impose de travailler *bottom up*, d'être attentifs à l'objet, de faire appel à un appareillage conceptuel qui lui soit adéquat.

Tout cela nous mène à dire que la confrontation à l'autre oblige la sémiotique à l'inventivité et à la créativité, ce qui est, sur le plan épistémologique, essentiel pour la santé de tout domaine de recherche. L'altérité a toujours été édifiante. Parmi les « effets d'autrui » que Deleuze avait distillés de la solitude du Robinson de Tournier, il avait relevé le fait de « relativise[r] le non-su, le non-perçu » (Deleuze, 1969 : 55). Ce n'est pas un relativisme que cet ouvrage prône, mais un regard plus modeste, la fin de la cécité et de l'arrogance disciplinaire, sémiotique ou autre.

Nathalie Roelens et Amir Biglari

Références bibliographiques

- AMEISEN, Jean-Claude (2015), *Les Chants mêlés de la Terre et de l'Humanité*, Paris, Le Monde / l'Aube.
- BARTHES, Roland (1967), *Système de la mode*, Paris, Le Seuil.
- BENVENISTE, Émile (1966 [1963]), « Coup d'œil sur le développement de la linguistique », *Problèmes de linguistique générale*, Paris, Gallimard, pp. 18-31.

- BERTALANFFY, Ludwig von (1973 [1950]), *Théorie générale des systèmes*, Paris, Dunod.
- BERTRAND, Denis (à paraître), « Sémiotique, littérature et nouvelle herméneutique. Pour une approche formelle et engagée », *Langages*, n° 113.
- BIGLARI, Amir (dir.) (avec la collaboration de Nathalie Roelens) (2018), *La Sémiotique en interface*, Paris, Kimé.
- BORGES, Jorge Luis (1993 [1942]), « Funes ou la mémoire », *Fictions*, Paris, Gallimard, pp. 510-517.
- CAILLOIS, Roger (1960), « Sciences diagonales », *Méduse et Cie*, Paris, Gallimard, pp. 9-18.
- CITTON, Yves (2007), *Lire, interpréter, actualiser : pourquoi les études littéraires ?*, Paris, Éditions Amsterdam.
- CITTON, Yves (2014), *Pour une écologie de l'attention*, Paris, Le Seuil.
- DELEUZE, Gilles (1969), « Un monde sans autrui », *Logique du sens*, Paris, Minuit, pp. 350-372.
- DELEUZE, Gilles (1996), *Dialogues* (avec Claire Parnet), Paris, Flammarion.
- ECO, Umberto (1976 [1975]), *La Production des signes*, Paris, Le Livre de poche.
- FONTANILLE, Jacques (2008), *Pratiques sémiotiques*, Paris, Presses Universitaires de France.
- FONTANILLE, Jacques (2014), « Entretien », dans BIGLARI, Amir (dir.), *Entretiens sémiotiques*, Limoges, Lambert-Lucas, pp. 209-232.
- FONTANILLE, Jacques (2015), « La sémiotique face aux grands défis sociétaux du XXI^e siècle », *Actes sémiotiques*, n° 118, disponible sur : <http://epublications.unilim.fr/revues/as/5320>.
- GEFEN, Alexandre (2017), *Réparer le monde : la littérature française face au XXI^e siècle*, Paris, Corti.
- GREIMAS, Algirdas Julien, (1966), *Sémantique structurale : recherche de méthode*, Paris, Larousse.
- GREIMAS, Algirdas Julien (1976), *Sémiotique et sciences sociales*, Paris, Le Seuil.
- GREIMAS, Algirdas Julien (2017 [1966]), « Mythes et idéologies », *Du sens en exil : chroniques lithuaniennes*, Limoges, Lambert-Lucas, pp. 123-139.
- GROUPE μ (2015), *Principia semiotica : aux sources du sens*, Bruxelles, Les impressions nouvelles.
- JULLIEN, François (2009), *Les Transformations silencieuses*, Paris, Grasset.
- KANT, Emmanuel (2000 [1790]), *Critique de la faculté de juger*, Paris, Flammarion.
- KLINKENBERG, Jean-Marie (2014), « Entretien », dans BIGLARI, Amir (dir.), *Entretiens sémiotiques*, Limoges, Lambert-Lucas, pp. 293-321.
- LATOUR, Bruno (1999), *Politiques de la nature : comment faire entrer les sciences*

en démocratie, Paris, La Découverte.

LE CORBUSIER (1994 [1925]), *Urbanisme*, Paris, Flammarion.

MELVILLE, Herman (2006 [1851]), *Moby Dick*, Paris, Gallimard.

MORIN, Edgar (1990), *Introduction à la pensée complexe*, Paris, ESF.

PETITOT, Jean (2014), « Entretien », dans BIGLARI, Amir (dir.), *Entretiens sémiotiques*, Limoges, Lambert-Lucas, pp. 355-366.

RADIER, Véronique (2018), « L'homme qui chuchote à l'oreille des animaux », *Nouvel Obs*, n° 2787, 5 avril, p. 20-24.

RASTIER, François (2001), « L'action et le sens pour une sémiotique des cultures », *Journal des anthropologues*, n° 85-86, pp. 183-219.

SERRES, Michel (1980), *Hermès V : Le Passage du Nord-Ouest*, Paris, Minuit.

THIBAUDET, Alfred (1941), *Réflexions sur la littérature*, t. 2, Paris, Gallimard.

TSING, Anna (2017), *Le Champignon de la fin du monde : sur les possibilités de vivre dans les ruines du capitalisme*, Paris, La Découverte.

WOHLLEBEN, Peter (2017), *La Vie secrète des arbres*, Paris, Les Arènes.

Première partie

Réflexions épistémologiques

Discourir avec l'autre ?

Marie Renoue

Aix-Marseille Université

« Discourir avec l'autre » : doit-on interroger la possibilité de cette proposition, comme l'indique le point d'interrogation du titre, ou s'agit-il de l'introduire comme une nécessité pour des sciences ou des approches universitaires qui devraient s'enrichir ou pour le moins ne pas s'ignorer lorsqu'elles abordent des domaines communs ou connexes ? ou bien est-il question ici de simplement noter une évidence, celle logique qui voudrait qu'on ne saurait discourir tout seul et celle factuelle notant que la sémiotique a toujours discuté ou peut-être plutôt monologué avec les autres sciences ? ou encore s'agit-il de questionner ces références ou ces usages des autres disciplines au sein de la sémiotique, d'en interroger les termes et les modalités ?

En fait, il semble qu'il s'agisse de tout cela à la fois, même si la question de la possibilité, première d'un point de vue logique et narratif, convoque d'emblée les remises en question de l'élaboration d'un discours commun ou d'une interdisciplinarité qui, si elle émerge sporadiquement dans les projets scientifiques ou les préfaces de recueils thématiques, rencontre de réelles difficultés. Aussi tenter sinon une interdisciplinarité du moins une rencontre interdisciplinaire, ce n'est pas avoir résolu la question, pourtant première, de la possibilité, c'est au contraire continuer de se poser la question au cours d'une pratique que l'on sait incertaine, c'est tester ou tenter d'accorder une place au discours des autres sans pour autant perdre le sien. Comment faire avec ce discours et le sien ? On le voit, la question est fondamentale et aussi éthique. Elle touche à l'identité et à la reconnaissance de la spécificité et de la valeur des disciplines – ce qu'entraîne évidemment la notion même de « l'autre » ou plutôt des autres ou des altérités qui nous rassemble ici.

Dans les pages qui suivent, nous aimerions revenir plus précisément sur les termes de la proposition liminaire, sur la question aussi de l'interdisciplinarité ou du commerce malaisé entre les disciplines ; et ce, avant d'évoquer les modalités de rapprochements disciplinaires que nous avons néanmoins tentés dans deux secteurs ou « formes » de la sémiotique qui en tirent leur nom, à savoir une sémiotique de l'esthétique et une éthosémiotique.

1. Retour sur un titre

1.1. Discourir, étymol. *dis-currere* « courir de différents côtés, se répandre »

Rappeler l'origine étymologique du verbe « discourir », ce n'est pas affirmer la parfaite pertinence de celle-là pour comprendre la signification de celui-ci, mais indiquer d'emblée la valeur d'expansion, d'extension qui justifie son usage pour la question qui nous retient ici. C'est aussi questionner, plus que la rapidité de ce « parcours » extensif, la teneur scientifique ou méthodique de l'échange ; puisque « discourir » pourrait signifier dissenter, « développer avec méthode » un sujet déterminé, ou bien au contraire converser, « échanger des propos sans chercher à approfondir le(s) sujet(s) »¹. Or, la question est bien celle de l'approfondissement du sujet et de la méthode. Car, si la discussion s'entame, c'est qu'il y a problème, que la complexité du sujet invite à un échange qu'on voudrait fructueux, complémentaire et créatif d'une nouvelle description, compréhension, approche – ou, à terme, d'une nouvelle sous-discipline ou discipline.

Comment orienter au mieux cette extension du parcours bivalent ? Si l'on peut présupposer qu'un objectif ou un objet équivalent constitue le point de mire *ad quem ire*, comment concevoir le trajet qui, impératif scientifique ou universitaire oblige, permettrait d'en approfondir la description ? S'agit-il de convoquer deux disciplines autonomes, assurées de leur compétence et savoir-faire, autour d'une problématique ? charge étant à chaque lecteur ultérieur de faire ou non une synthèse ou de trier ce qui lui semble pertinent dans son propre champ de recherches. À cette juxtaposition éclatée du pluri-disciplinaire, convient-il de préférer l'unification du trans-disciplinaire censée élaborer des concepts et des outils ou des méthodes transversaux par assimilation et accommodation réciproques ? ce qui, sous le joug de l'altération, pourrait faire perdre à chaque discipline sa spécificité et peut-être aussi la finesse de son point de vue spécialisé. Ou faut-il préférer le moyen terme de l'interdisciplinarité censée maintenir l'identité de chacune et favoriser l'échange ? Mais pour qu'il y ait échange, il semble qu'il faille une forme de communauté, un objet équivalent et au moins un médium censé assurer à un moment donné l'intercompréhension, d'où la « traduction » de théories ou de principes, la « refonte » de thèmes autour d'une « problématique » et le remplacement de certains concepts – ainsi que l'ont proposé Victor Rosenthal et Yves-Marie Vi-setti pour leur « phénoménologie sémiotique » (2010)².

1. Voir la définition du Centre national de ressources textuelles et lexicales, disponible sur : <http://www.cnrtl.fr/definition/discourir>. Une dernière acception n'est pas citée *supra* : celle de baratiner, « parler longuement, inutilement ou avec recherche, de façon lassante pour ses auditeurs ».

2. Centrant leur recherche « autour d'une problématique expressiviste et sémiogénétique », Victor Rosenthal

En fait, ces distinctions ont parfois une pertinence relative – la « phénoménologie sémiotique » sus-évoquée ressortit-elle à l'inter- ou à la trans-disciplinarité et ce, lors du déploiement de quelle étape du discours scientifique ? Par ailleurs, dans la pratique généralement solitaire des exercices universitaires, le discours est purement virtuel, monologal. Ou plutôt polyphonique, au sens de Ducrot, puisque l'instance énonçante assume les divers rôles de spectateur ou de lecteur de l'objet, d'interprétant, d'analyste retenant et décortiquant la sémiose, de théoricien convoquant divers savoirs et textes de référence, critiquant la méthodologie utilisée, généralisant parfois les résultats des descriptions, les intégrant à son corpus de savoirs et ouvrant de nouvelles perspectives. Il est aussi dialogique ou mieux hétérogène. Et en sémiotique, cette hétérogénéité est justement endémique, ne serait-ce qu'en raison de la diversité des formations universitaires des chercheurs – ce qui fait entre autres choses que la sémiotique de Bordron n'est pas celle de Parret, ni celle de Fontanille ou de Zilberberg ou de Landowski. Les références y sont autres, plus philosophiques, plus littéraires, logiques ou sociologiques... La question afférente à ces convocations et références est évidemment celle de leur compatibilité (et des critères de cette dernière) avec le champ notionnel, épistémique et méthodologique déjà établi, de leurs fonctions dans le discours sémiotique (comme matériaux à sémiotiser, fournisseurs de données enrichissant la sémiotique-objet, exemplifications du fonctionnement sémiotique ou justifications de l'interrogation sémiotique...) et de leur traitement par assimilation – dans le champ alors relativement stable de la discipline – ou par accommodation – avec les modulations ou variations du champ afférentes.

1.2. « Avec l'autre » et la question des identités disciplinaires

Il ne convient certes pas de diluer la question du « discourir avec l'autre », de « la sémiotique et son autre », à l'affirmation entendue d'une sorte de dialogisme bakhtinien. La question de la relation ou du rapport avec les autres disciplines doit être abordée plus avant. Qu'en est-il du « avec l'autre » ? Plutôt qu'une conjonction consensuelle, il s'agit le plus souvent de tensions divergentes, voire d'oppositions. On écrit par insatisfaction, pour contredire, éclairer autrement, reformuler et compléter ce qui a déjà été dit ou écrit, ce qui l'est dans d'autres disciplines ; on écrit « à la place de l'autre » et souvent « contre l'autre ». Par-delà l'intérêt que peuvent représenter ces oppositions même relatives pour justifier son

et Yves-Marie Visetti conçoivent « une *phénoménologie sémiotique*, c'est-à-dire une phénoménologie qui s'en tienne au primat d'une perception qui soit originellement *expressive, sémiotique*, et même *langagière* » (2010, en ligne).

existence au sein des institutions de recherche, on sait en sémiotique que les tensions sont génératrices, que la recherche du consensus à tout prix n'est pas toujours scientifiquement rentable. Éditrice d'une compilation d'articles sur le titre, Nycole Paquin note ainsi les vertus et qualités attendues de « l'interdisciplinarité », « rassembl[ant] divers champs d'analyse au sein d'une même visée épistémologique et surmont[ant] l'apparente incompatibilité des assises théoriques et des méthodes forcément échafaudées sur les caractéristiques particulières des corpus d'étude », et l'impact de « recherches récentes dans des domaines [qui] ne peuvent, à leur tour, que “contaminer” la sémiotique qui sait s'accommoder et s'enrichir de la mobilité transversale de nouveaux postulats » (2008 : 5).

Avec cette « contamination » ou « accommodation » sémiotique s'invite à la discussion la problématique des identités : l'identité oppositive des disciplines et l'identité pérenne – le propre, l'ipséité ricœurienne, qui assure, malgré les transformations, les « contaminations », une possibilité de reconnaissance d'une discipline parmi les autres également variables. D'où la question : qu'est-ce qui définit une discipline ? Est-ce son objet d'étude ou domaine d'investigation ? la possibilité d'une interdisciplinarité semble le nier – à moins d'envisager l'objet d'analyse comme « idéal », propre à chaque discipline à laquelle il se présente et qui le crée suivant un angle d'approche original, comme les sémiotiques-objets de la sémiotique. Est-ce un corpus de notions ou de concepts plus élaborés, dont le rôle et la valeur varient au cours de l'histoire disciplinaire (voir les notions de système de signification, de sens, de sémiose qui se sont affirmées avec la sémiotique de l'énonciation, quand ceux d'assimilation et d'accommodation ont été empruntés à la psychologie piagétienne) ? Ou encore les modèles explicatifs qui sont élaborés et modifiés par les sémioticiens (le parcours abstrait de la signification ou celui plus cognitif de la sémiose) ? La méthodologie et ses formalisations peuvent également passer pour des marqueurs, mais elles le sont parfois de manière réductrice et critique – voir le fameux « carré » de la sémiotique évoqué souvent de manière caricaturale pour réduire la portée de celle-ci – et leur rôle dans l'économie disciplinaire est également divers. Comment des pratiques scientifiques variables et variées tiennent-elles donc ensemble ? Le liant ou le lien est-il assuré par la seule dénomination, l'institution et ses supports et congrès rituels, ou par la référence à un champ bibliographique commun, à la figure tutélaire d'un père face auquel on peut se situer – et l'avantage de Greimas est certainement la complexité et richesse originaire de ses apports (voir Landowski, 2007) –, par un discours commun, un métalangage qui assure au moins un semblant de communication, malgré les malentendus inévitables qui, d'après Christine et Véronique Servais, se-

raient « la structure fondamentale de la communication » (2009) ?

Et, qu'en est-il de l'autre ? celui dont l'altérité serait justement codéfinitionnelle à l'identité d'une discipline mouvante et en devenir. Comment est-il considéré ? comme l'*alius* ou l'*alter* distingués par Göran Sonesson (2006), la « non-personne » dont on parle ou celui avec lequel on converse, celui auquel on reconnaît peu ou prou le statut d'interlocuteur potentiel. Comment se positionne la sémiotique ? comme une métathéorie attentive à la construction du sens par les autres disciplines ou comme une « consœur » qui réfléchit avec l'autre sur la construction du sens. La question prend une coloration éthique, si l'on considère qu'il y a nécessité de reconnaître l'autre pour ses différences, de refuser d'en réduire la portée, d'admettre ses incompétences relatives à son sujet, d'accepter, dans l'interaction, les risques de divergences dans les options théoriques, méthodologiques et dans la construction d'un objet scientifique, de risquer les malentendus, mais aussi la possibilité de parier sur ce qui pourrait lier et opposer des démarches qui trouveraient là de quoi se rencontrer et s'enrichir mutuellement.

La relation avec « l'autre » ou même avec « son autre », celui que l'on reconstruit, est donc complexe. Oppositif, il participe à la définition de la discipline ; assimilable ou forçant à l'accommodation, il participe au devenir altérant de la discipline, c'est-à-dire à sa modernité. Et ce, non seulement par l'influence des discussions avec un « alter » – par accommodation hétérogénétique en quelque sorte – mais aussi par l'impact ontogénétique des ouvertures de perspective sur un « alius » – les objets d'étude, même adaptés et assimilés, ne sont pas neutres pour le devenir d'une discipline.

2. Une interdisciplinarité impossible ?

2.1. « L'interdisciplinarité n'existe pas »

La méfiance à l'égard de l'interdisciplinarité n'est pas rare. Jérôme Bourdon a écrit en 2011 un « L'interdisciplinarité n'existe pas » explicite ; c'est là une conclusion qu'il tire logiquement du constat d'une impossibilité de définir les disciplines de manière rigoureuse et d'une analyse des pratiques interdisciplinaires. Davantage que nous ne l'avons fait *supra*, il interroge ainsi les critères classiques (territorial, conceptuel, méthodologique) de caractérisation des disciplines ou leur définition « matérielle et sociale » (« les disciplines sont des stratégies – concurrentes pour l'essentiel – qui cherchent à imposer des perspectives d'analyse du monde ») et même psychologique et fétichiste afin d'en montrer l'indétermination relative. Et il le fait en insistant sur les querelles intestines, les « guerres intra-

disciplinaires », et les rapports de pouvoir et de concurrence disciplinaires. Pas d'interdisciplinarité donc, sinon celle sous l'égide de la philosophie qui, en France, occuperait « une position de surplomb par rapport au reste des disciplines, malgré la lutte discrète amorcée par la sociologie depuis ses origines » et l'exemple du déclin d'un structuralisme fallacieux, aux ambitions totalisantes (2011 : 166). Ailleurs, les dialogues entre les disciplines seraient seulement « possibles et fragiles », modestes et affaire d'inter-méthodologie. Car, les exemples concrets qu'il présente démontreraient finalement la possibilité et l'intérêt de « combiner » des méthodologies. C'est là une option que, nous le verrons *infra*, ont refusée d'emblée Greimas et Courtés – il est vrai qu'en sémiotique les méthodes d'analyse semblent prendre appui sur des présupposés théoriques, sur la fonction fondamentale prêtée par exemple à la différence ou aux variations-tensions, aux relations logiques ou tensives, que des chercheurs s'efforcent de concilier ou de convertir aux différents niveaux d'analyse tensif, aspectuel, modal (voir entre autres Fontanille et Zilberberg, 1998).

En 2004, Guy Lochard et Jean-Claude Soulages, défenseurs des disciplines et de l'interdisciplinarité, avaient noté l'effet pervers de « l'importation des grilles et d'outils d'analyse élaborés pour d'autres objets » (2004 : 23) dans l'analyse des médias, soit la focalisation sur certains niveaux d'analyse au détriment d'autres. Postulant que « chacun des niveaux d'analyse correspond à des pertinences distinctes, impliquant des appareillages théoriques et méthodologiques inscrits dans des disciplines constituées » (*Ibid.* : 22), ils proposaient, plutôt que l'attitude syncrétique des « projets englobants », une interdisciplinarité « collaborative » et « focalisée », c'est-à-dire située à partir « d'un lieu disciplinaire »³. Dans les expériences tentées, l'analyse sémiotique pouvait ainsi « alimenter en hypothèses » des disciplines qui, axées sur des niveaux d'analyse particuliers, venaient les valider ou les invalider (*Ibid.* : 19).

2.2. De l'interdisciplinarité en sémiotique ?

L'interdisciplinarité n'est pas une option généralement retenue par la sémiotique. Les réserves de Greimas et Courtés, face à l'« illusoire » interdisciplinarité, sont explicites : « pour peu qu'on admette qu'une science se définit par ses méthodes d'approche et non par l'objet ou le domaine d'application, il faut être bien naïf pour prétendre que deux méthodologies, construites séparément, puissent être considérées comme compatibles et homologables » et cette « alliance ne peut avoir

3. Guy Lochard et Jean-Claude Soulages se réfèrent à la définition donnée par Patrick Charaudeau (1997 : 13).

pour effet que la domination d'une discipline sur l'autre » (1979 : 301)⁴.

La condamnation est claire et n'a guère changé une quarantaine d'années plus tard sous la plume de Sebastián Mariano Giorgi qui apprécie l'intégrité de Jacques Fontanille qui « ne succombe[rait] pas à la tentation de l'interdisciplinarité », avant d'évoquer « un mécanisme de contrôle pour “résister aux sirènes” d'autres disciplines qui nous s[eraient] autant proches que chères » (2015). Même résistance chez Ivan Darrault-Harris qui, choisissant explicitement le camp de la sémiotique pour son éthosémiotique humaine, explique son choix en présentant le projet, différent, de l'éthologie en des termes qui peuvent paraître réducteurs et partiaux : « L'éthogramme, formalisation des séquences comportementales observées, [...] se doit d'être mis en relation avec le substrat physiologique de l'individu ou du groupe soumis à l'analyse » (2002)⁵. Cette difficile cohabitation interdisciplinaire apparaît également avec d'autres disciplines, comme les sciences de l'information et de la communication ; et ce, malgré un commun intérêt pour l'analyse des sens, des pratiques sociales, des relations et plus récemment des médiations⁶.

Si la réduction du point de vue et des travaux de l'autre discipline se manifeste presque logiquement et inévitablement – étant donné la complexité endémique et évolutive de chacune – dans les écrits de sémioticiens également soucieux de souligner la spécificité et l'intérêt de leurs recherches, cette mise à l'écart ou séparation disciplinaire est généralement logiquement justifiée. La raison en serait non une différence de territoire – la sémiotique a abordé des domaines fort divers –, mais plutôt le postulat d'une spécificité de ses objets, les « sémiotiques-objets » abordées d'emblée comme signifiantes et construites comme telles par l'analyste. Il y aurait donc une différence de pertinence disciplinaire mais aussi de clôture ou de frontière de « l'objet » ; Ivan Darrault-Harris, cité *supra*, l'exprime en

4. Voir l'article « psychosémiotique » de Greimas et Courtés ; il n'y a pas d'entrée pour le mot « interdisciplinarité », ni 1979 ni en 1986 dans le second tome enrichi par les articles des différents acteurs de L'École de Paris.

5. Ivan Darrault-Harris présente l'éthosémiotique humaine qu'il pratique en ces termes : « En contraste net avec ces pulsions interdisciplinaires, l'éthosémiotique reste une branche de la sémiotique, dans sa décision épistémologique, théorique et méthodologique de considérer le comportement comme un flux signifiant appréhendé en tant que production discursive » et il la différencie de l'éthologie dont la préoccupation, via l'étude du comportement, serait physiologique (2002 : 41). Une lecture des travaux de Konrad Lorenz, de Frederick Buytendijk, des éthologues de l'École toulousaine pourrait aisément contredire cette affirmation.

6. Driss Ablali (2007) relève les motifs erronés du rejet de la sémiotique par les SIC (le postulat de l'immanence et de la clôture, l'autonomie du texte et l'omniprésence du signe...). Cette réduction de l'autre discipline à quelques notions figées apparaît en fait aussi bien sous la plume de chercheurs en SIC traitant de sémiotique (Boutaud, 2004) que sous celle de sémioticiens parlant des SIC et leur niant toute pertinence pour aborder certains domaines de recherche (Gian Maria Tore réduit ainsi la communication aux théories de l'émission, au « vieux modèle de Jakobson », aux apports de Goffman ou Luhman et néglige le modèle de la communication comme médiation développé par Jean Davallon, 2010).

opposant une éthologie attentive à la physiologie « au-delà du comportement » et une sémiotique du comportement analyste de « l'engendrement de la signification en son sein » (2002). La raison en serait ainsi méthodologique : le principe d'immanence aurait été retenu et conservé par la sémiotique malgré son intégration d'un en deçà et d'un au-delà du texte, souligne Sebastián Mariano Giorgi (2015).

Pourtant, Jacques Fontanille invite à s'interroger sur « les “niveaux” ou “champs” de pertinence dans lesquels le principe d'immanence doit s'appliquer » et à « répondre aux questions posées par le développement des recherches cognitives » (2005, en ligne). Pour Jean Petitot, motivé, comme Jean-Claude Coquet, par « le problème de la pluridisciplinarité » et comme lui critique, « le principe d'immanence [serai]t une façon de rompre avec l'interdisciplinarité et d'affirmer que l'on n'a pas besoin de biologie en sémio-linguistique. Mais comme toujours quand la méthodologie devient une ontologie, elle débouche[rait] sur des limites dogmatiques » (2011). Citons encore la voix de Sémir Badir qui, en clôture d'un « recueil-polynôme », appelle de ses vœux une interdisciplinarité qui ne serait pas « sous l'égide de la sémiotique conçue comme métathéorie », qui gagnerait à se « plonger de temps à autre dans des recherches spécialisées » sans « s'y tenir » – puisque, c'est là un de ses postulats, « la sémiotique ne se porte[rait] jamais mieux que lorsqu'elle [serait] poussée à la limite de ses capacités » (2001 : 247).

En fait, si la sémiotique refuse le plus souvent l'interdisciplinarité, elle n'a jamais refusé les concepts, les outils méthodologiques ou même les résultats d'autres approches, nous l'avons déjà souligné ; mais l'intégration de ces emprunts, leur incorporation à l'intérieur d'un corps épistémique déjà constitué s'accompagne d'une déformation cohérente, d'une assimilation effectuée sous l'égide du sémioticien-écrivain, ainsi que nous en donnerons un exemple en présentant « la sémiotique de l'esthétique » que nous avons tenté de développer il y a plus de vingt ans. Mais, si ces premières recherches, dans leur souci de préserver la cohérence disciplinaire, évitaient les polémiques interdisciplinaires et les rapports de force, c'est une collaboration que nous avons initiée il y a une dizaine d'années en croisant la sémiotique et l'éthologie animale – de quoi aborder doublement la question de l'altérité, dans le discours et dans « l'éthosémiotique-objet » considéré. La question posée par cette collaboration est surtout une question de place : de lisière qui préserve, de juxtaposition pluridisciplinaire, de décroisement interdisciplinaire qui, autour d'un projet sinon identique du moins équivalent, tente d'associer les compétences et les savoirs convergents et complémentaires des uns et des autres.

3. Le goût des autres ou quand il est question d'aller à l'aventure

3.1. L'extraterritorialité des références pour une sémiotique de l'esthétique

Même si les voix sont multiples, polyphoniques et polytopiques, dans l'étude évoquée ici, il ne s'agit évidemment pas d'interdisciplinarité ni de pluridisciplinarité ni de transdisciplinarité, le sémiotique (ou le sémioticien) est ici seul et de fait tout puissant ou presque pour trier, choisir, convoquer et traduire « son autre », dans le contexte épistémologique et axiologique plus général qui est le sien. Que la sémiotique participe à une épistémè et à une somme de connaissances contemporaines qui en guident et orientent les analyses et les théories, nous l'avons évoqué dès 1995 en notant un écho entre la sémiotique des passions et le modèle hydraulique apparent entre autres dans le système freudien (Renoue, 2001 [1995] : 40). Pas d'autarcie possible ni d'autogenèse *ex nihilo* ; évidemment. Le constat fait invite seulement à en prendre la mesure et à expliciter les références ou le bain théorique dans lequel se trouve la discipline. Par ailleurs, et c'est en cela qu'il influe lui aussi sur le parcours de recherche et la discipline, l'objet d'analyse, avant d'être une sémiotique-objet, est déjà un objet discursif, un « objet-texte » (Cauquelin, 1998), un « être culturel » (Jeanneret, 2008) dont notre discipline a pour charge de stopper l'évidence sémantique et expressive, d'interroger les valeurs manifestées et leur modalité, la possibilité et la forme syntagmatique de leur expression, les divers parcours réalisés ou virtualisés de son énonciation.

Que la sémiotique soit de son temps par le modèle figuratif ou figural (hydraulique, tensif, énergétique...) qui oriente sa théorie, le modèle de compréhension ou de construction du sens et du sensible qu'elle dessine, par les objets de valeur qu'elle analyse et aussi par les notions ou concepts qu'elle réemploie au besoin, la chose est entendue (il suffit de voir l'évolution des modèles et analyses qu'elle présente depuis sa formalisation greimassienne, il y a une cinquantaine d'années) et elle semble inévitable. Quelles références sent-elle alors la nécessité de revendiquer et pourquoi ? Dans la sémiotique de l'esthétique (au sens étymologique et heureusement bivalent d'αἴσθησις : « perception par les sens et par l'intelligence ») que nous avons entrepris de développer au tout début des années 1990 et compte tenu de notre projet de traiter du visible non seulement comme un texte mais aussi et surtout comme une expérience – une énonciation – perceptive multimodale, se référer à la phénoménologie merleau-pontienne semblait aller de soi. Thématiquement justifiées, contemporaines à nos recherches et à l'objet d'étude choisi (ce qui évacuait toute question d'anachronisme et de diachronie), adaptées à notre objet par son attention apportée au domaine de l'art et à ses

discours, et depuis longtemps citées⁷ puis exploitées par Greimas (ce qui semblait exclure tout problème de légitimité et de cohérence avec la sémiotique greimasienne), les thèses merleau-pontiennes semblaient une base théorique nécessaire pour définir la relation du sujet au monde, les modes d'appréhension envisageables ; donc, non seulement elles supportaient, mais elles justifiaient aussi les pratiques énonciatives que nous devons présupposer et, disons-le, imaginer comme possibles à partir de l'observation des objets d'analyse et compte tenu de l'absence de témoignages précis de leurs ressentis ou expériences. Les références théoriques auraient ainsi pour fonction d'orienter la recherche, de justifier la focalisation de la description sur certains aspects, comme la relation, le lien, les corps, la « phusis »... d'indiquer des types de saisie offerts à la sémiotisation : elles vaudraient comme ressource méthodologiquement exploitable. Profitant d'une reconnaissance institutionnelle, d'une légitimité et d'une certaine « aura », elles garantissent aussi et surtout une démarche – et la chose est d'autant plus importante quand les hypothèses sont nombreuses et qu'il faut pallier un défaut de matière à analyser.

L'analyse des « pratiques » plutôt que des textes justifie sans aucun doute alors les références multipliées à d'autres disciplines philosophiques, mais aussi artistiques, sociologiques, communicationnelles ou même cognitives – puisque le modèle abstrait de la signification construit par Greimas et Courtés dans les années 1980 a petit à petit laissé la place à un modèle du parcours énonciatif. Mais, la question qui appert avec la multiplication de ces références est celle de l'identité ou de la distance identitaire entre les disciplines en interaction. Jean-François Bordron (2011) analyse ainsi, à partir d'une comparaison entre les écrits d'Husserl et de Saussure, les convergences entre la phénoménologie et la sémiotique, deux « méthodes » descriptives, qui, pour décrire le sens, invitent également à une « suspension de la croyance en lui », qui posent une méréologie et une « imperfection » originelles, un « “a priori” de la corrélation » et des « variations intentionnelles », mais qui présentent aussi deux conceptions de la signification différentes, comme unicité idéale positive d'un côté et comme infinité et négativité de l'autre – une différence qui serait néanmoins nuancée dans la « pensée post-saussurienne » hjelmsléviennne par la « recherche de formes [...] dites méréologiques, ou structurales ». D'un point de vue moins érudit et originel, la différence semble sinon assurée du moins manifestée par la sémiotisation du discours philosophique. Avec la sémiotisation, il ne s'agit pas d'un complet change-

7. Ivan Darrault-Harris (2011) rappelle en ouverture d'un numéro d'*Actes sémiotiques* les références explicites à Merleau-Ponty dès 1956 dans « L'actualité du Saussurisme », puis dans *Sémantique structurale* en 1966.

ment de point de vue – la phénoménologie, comme l'éthologie et d'autres sciences, interroge aussi l'émergence de la signification et les sens –, mais la traduction dans un métalangage spécifique ne semble pas sans incidence sur la description et la compréhension de l'objet considéré. Elle en propose un éclairage spécifique au fil des distinctions des grilles d'analyse ou des modèles proposés, intégrés ou assimilés par la discipline.

Notons encore les valeurs d'autres « usages interdisciplinaires » dans le cadre de cette sémiotique de l'esthétique. L'accent mis sur l'expression et sa manifestation, s'il découle non seulement de la leçon merleau-pontienne mais aussi du choix d'une sémiotique-objet ressortissant à la perception, entraîne un examen attentif des formes, de leur devenir ou phénoménalité, de leur mode d'apparition et de transformation ou modulation. De la forme à décrire, on passe donc à ce qui la « travaille », à une substance ou à une matière à narrativiser. Pour nourrir cette narration, il semble inévitable de recourir à une sorte de physique commune ou intuitive, aux écrits de techniciens ou d'artistes, permettant par exemple de décrire le trajet de la lumière, les phénomènes d'absorption, de transmission, de réflexion, les programmes et contre-programmes qu'effectueraient les parois, les membranes ou les filtres. La sémiotisation n'est pas, nous l'avons évoqué *supra*, une simple transcription d'un discours dans un autre, elle est aussi une traduction qui peut se développer suivant son propre parcours et donner lieu à une analyse sémiotique tensive de l'expression ou à une analyse affinée de notions descriptives parfois « obscures », comme le « rythme ». C'est alors que le modèle tensif raffiné proposé par Claude Zilberberg peut montrer sa puissance heuristique (voir Renoue, 2001 [1995]).

3.2. Une éthosémiotique qui ne serait pas le mariage de la carpe et du lapin

Dans le cadre de l'éthosémiotique⁸ que nous avons tenté de développer depuis une dizaine d'années avec Pascal Carlier, psychologue et éthologue de formation, il ne s'agit plus d'évoquer de manière univoque « l'autre » ou « son autre », mais de se confronter réellement à son discours. Si la situation est concrètement et humainement différente, cette relation dialogale entre disciplines entraîne-t-elle des pratiques totalement différentes ? La distinction entre disciplines interlocutrices et disciplines objets (les *alterae* et *aliae* de Sonesson, 2001) garde-t-elle une certaine pertinence – même relative ? Il semble en fait que la relation interdisciplinaire im-

8. Pourquoi choisir comme dénomination le syntagme lié, éthosémiotique, plutôt que ceux de « sémiotique éthologique » ou « sémiotique de l'éthologie » ? Il ne s'agit pas de référer à l'éthosémiotique inaugurale de Sebeok, différente de la nôtre. Il ne s'agit pas non plus d'une sémiotique qui s'intéresserait au « discours sur le comportement ou les mœurs » ou centrée sur le comportement, mais d'indiquer la rencontre des deux disciplines.

plique ce double statut d'objet et de sujet. La nécessité sinon de s'acculturer à l'autre du moins de communiquer avec lui présuppose une connaissance et une traduction de son discours ; aussi les articles destinés à une revue sémiotique étaient-ils d'abord une présentation du point de vue et de problématiques éthologiques, avant d'être une discussion. Et l'avantage d'une élaboration commune est certainement la minimisation du risque de réduire ce discours, de le simplifier ou de le mésinterpréter – c'est-à-dire de lui prêter d'autres significations ou valeurs que celles visées par cette discipline. Mais le défaut d'altération de cet autre discours, réaffirmant sans cesse son point de vue et la signification cotextuelle de ses termes ou concepts élaborés par l'expérience, peut aussi apparaître comme un inconvénient, puisque l'altération facilite son assimilation, donc sa sémiotisation. Le gain n'est pas total du point de vue de la sémiotique.

Qu'est-ce qui rendrait néanmoins possible un échange, une rencontre entre ces deux disciplines ? Auraient-elles quelque chose à se dire ? Ce rapprochement étho-sémiotique semble avoir été favorisé tout d'abord par de possibles convergences entre, plutôt que deux disciplines presque contemporaines⁹, deux courants disciplinaires précis, à savoir : une éthologie cognitive et une sémiotique de la perception. Ce qui pourrait dans ce cadre plus restreint nous lier sans nous identifier, ce seraient une participation à une épistémè commune – l'assise phénoménologique, merleau-pontienne¹⁰, qui oriente la réflexion sur la relation comme définitoire des instances, les prémisses d'une co-émergence du sujet et de son monde, d'une interdéfinition (voir les *Umwelten* d'Uexküll) et d'une co-évolution (voir l'énaction de Varela)... – et l'utilisation de termes descriptifs identiques – la signification, le sujet, la tension, la valence... (voir Gervet et Soleilhavoup, 1999 : 41, 43 et 44) –, qui, même si elle peut masquer des divergences définitoires et conceptuelles, pourrait aussi indiquer des pôles d'intérêt communs. D'un point de vue méthodologique, la construction de modèles, les problématiques classificatoires ou catégorielles, l'importance accordée à la description et à sa problématisation nous sont également communes, donc le souci aussi de disposer de notions descriptives pour décrire ou analyser – c'est-à-dire modéliser l'émergence et les valeurs signifiantes – des phénomènes aussi « étranges » que la coloration et la transformation des pieuvres.

Quelles formes de rencontre sont nées de ce rapprochement ? C'est l'option de la pluridisciplinarité que nous avons retenue, Pascal Carlier et moi-même en 2014, pour la présentation bivalente et la rédaction à quatre mains de

9. Voir entre autres les dates des deux précurseurs, Saussure (1857-1913) et Uexküll (1864-1944).

10. Notons que Maurice Merleau-Ponty a écrit *La Structure du comportement* (1942) avant *La Phénoménologie de la perception* (1945) pour traiter du lien entre existence et signification.

« Une rencontre homme-animal face aux regards sémiotique et éthologique. Des exemples de la pieuvre au faucon... entre autres ». Mais, notre première collaboration en 2006, rédigée pour *Semiotica*, avait pris davantage la forme d'une interdisciplinarité jouant la carte de la complémentarité ; chacune prenant le pas sur l'autre lors de la description (en termes physiologiques à peine sémiotisés) de la coloration du manteau céphalopédique, lors de l'analyse de l'expressivité des transformations colorées et texturées (où le point de vue critique de la sémiotique rencontrait celui des éthologues ou éthosémioticiens adeptes des théories de la communication), et lors d'une proposition de rendre compte de ces phénomènes expressifs en termes tensifs. Il s'agissait donc, ainsi que l'évoque Sémir Badir (2001), d'exploiter les « points de connexion et de rupture » de la dualité disciplinaire, de tenter de ne rien céder, sinon dans l'exhaustivité, du moins dans la finesse des analyses et finalement de dessiner un lieu de rencontre dans l'analyse tensive finale où nous avons adapté à notre éthosémiotique le modèle affiné par Claude Zilberberg pour rendre compte des modalités subjectales de ce devenir coloré de l'animal dans son milieu autrement qu'en termes intensionnels.

Pour quoi cette rencontre disciplinaire ? Avons-nous, en tant que sémioticiens, quelque chose à y gagner ? Du côté de l'éthologie, le modèle tensif produit semble un modèle alternatif pertinent et rentable pour décrire la relation de l'animal à son environnement¹¹. Du côté de la sémiotique sont apparues sous un nouvel éclairage des problématiques essentielles, comme : les questions de conversion ou de validité d'un discours théorique et descriptif pour rendre compte du vivant – le modèle diachronique et abstrait des espèces et le fonctionnalisme post-darwinien face à l'animal et à la cognition-sensible des descriptions – ; celles aussi des modalités et aspects de l'acquisition de compétence – abordée en termes d'instinct (au sens de Lorenz), de rigidité ou d'ouverture, de résistance – ; celles aussi de l'importance, dans les études morphologiques, de la structure du « formant » pour prétendre au statut de signifiant-porteur de valeurs¹². Question de signification, d'émergence du sens, de différentes « formes » du sens, du symbolisme... : les questions sont toutes sémiotiques et éthologiques. Plutôt que de se perdre avec l'autre, ce serait donc, effet de contraste oblige, la rencontre avec l'altérité qui mettrait en valeur l'identité questionnante de la sémiotique.

11. Le spécialiste des céphalopodes, Andrew Packard, nous a proposé une collaboration qui s'est concrétisée lors de la conférence « Why do cephalopods change colour ? A "tensity" model of cognition », de Pascal Carlier, Marie Renoue, Andrew Packard, au *Colloque [youmares / 6]*, University / NWi, Bremen, Germany, les 18-19 novembre 2015.

12. Ces questions sont abordées dans un texte coproduit avec Pascal Carlier, « Entre éthologie et sémiotique : mondes animaux, compétences et accommodation » (2018).

4. Conclusion

Le discours de l'autre ou le discours avec l'autre irrigue la sémiotique, comme toutes les disciplines et peut-être davantage encore. Et elle tire peut-être sa force et son originalité de cette capacité à intégrer le discours de l'autre, de l'assimiler (le sémiotiser) et de s'y accommoder.

Difficile, l'interdisciplinarité ne va pas de soi ; elle interroge les identités, les frontières, la pertinence et l'intérêt heuristique de certaines intégrations disciplinaires ou sémiotisations, et aussi et peut-être d'abord l'aspectualité du possible. Ce que nous avons proposé *in fine* depuis 2006, c'est de favoriser une pratique ou une rencontre quand la chose est théoriquement impossible ou difficile ; c'est aussi d'accepter de courir le risque de mal se comprendre tout en avançant ensemble. Mais, rappelons-le, alors que le monde universitaire et scientifique pré-suppose la transparence interne, l'efficacité d'un métalangage commun malgré des divergences intradisciplinaires, Véronique et Christine Servais (2009) nous invitent à ne pas ignorer les malentendus de la communication, des malentendus qu'il nous faut limiter mais qui peuvent aussi s'avérer finalement productifs par l'ouverture sur un « autre possible » qu'ils préfigurent.

Références bibliographiques

- ABLALI, Driss (2007), « Sémiotique et Sic : je t'aime moi non plus », *Semen*, n° 23, disponible sur : <http://semen.revues.org/4911>.
- BADIR, Sémir (2001), « Au bord de la sémiotique », dans PARRET, Herman, BADIR, Sémir (dir.), *Puissance de la voix : corps sentant, corde sensible*, Limoges, Presses Universitaires de Limoges, pp. 227-252.
- BORDRON, Jean-François (2011), « Phénoménologie et sémiotique », *Actes sémiotiques*, n° 114, disponible sur : <http://epublications.unilim.fr/revues/as/2743>.
- BOURDON, Jérôme (2011), « L'interdisciplinarité n'existe pas », *Questions de communication*, n° 19, disponible sur : <http://questionsdecommunication.revues.org/2652>.
- BOUTAUD, Jean-Jacques (2004), « Sémiotique et communication. Un malentendu qui a bien tourné », *Hermès*, n° 38, pp. 96-102.
- CAUQUELIN, Anne (1998), *Petit traité d'art contemporain*, Paris, Le Seuil.
- CHARAUDEAU, Patrick (1997), *Le Discours d'information médiatique, la construction du miroir social*, Paris, INA / Nathan.
- COQUET, Jean-Claude, PETITOT, Jean (2011 [2009]), « Le Débat », *Actes sémiotiques*, n° 114, disponible sur :

- <http://epublications.unilim.fr/revues/as/2736>.
- DARRAULT-HARRIS, Ivan (2002), « L'éthosémiotique », *Bulletin de l'AFS*, n° 2, pp. 41-43.
- DARRAULT-HARRIS, Ivan (2011), « Phénoménologie et sémiotique », *Actes sémiotiques*, n° 114, disponible sur :
<http://epublications.unilim.fr/revues/as/2734>.
- DAVALLON, Jean (2010), « Sémiotique des médiations : médias et art », *Signata*, n° 1, pp. 207-237.
- FONTANILLE, Jacques, ZILBERBERG, Claude (1998), *Tension et signification*, Sprimont, Mardaga.
- FONTANILLE, Jacques (2005), « Immanence et pertinence sémiotiques. Des textes aux pratiques », dans RACCAH, Pierre-Yves (dir.), *Signes, langues et cognition*, Paris, L'Harmattan, pp. 209-227, disponible sur :
http://www.unilim.fr/pages_perso/jacques.fontanille/textes-pdf/AImmanenceetpertinence.pdf.
- GERVET, Jacques, SOLEILHAVOUP, Muriel (1999), « Esprit animal, esprit humain. Continuité et rupture », dans GERVET, Jacques, PRATTE, Michel (dir.), *Éléments d'éthologie cognitive*, Paris, Hermès, pp. 33-61.
- GIORGI, Sebastián Mariano (2015), « Weltanschauung sémiotique, l'exemple d'un objet complexe », *Il Sileno / Filosofi(e) Semiotiche*, n° 2, disponible sur :
http://www.ilsileno.it/fs/2015/issue1/3-sebastian_giorgi.pdf.
- GREIMAS, Algirdas Julien, COURTÉS, Joseph (1979), *Sémiotique : dictionnaire raisonné de la théorie du langage*, t. 1, Paris, Hachette.
- GREIMAS, Algirdas Julien, COURTÉS, Joseph (dir.) (1986), *Sémiotique : dictionnaire raisonné de la théorie du langage*, t. 2, Paris, Hachette.
- JEANNERET, Yves (2008), *Penser la trivialité*, t. 1 : *La Vie triviale des êtres culturels*, Paris, Hermès / Lavoisier.
- LANDOWSKI, Éric (2007), « Le papillon tête de Janus : à propos de *Sémantique Structurale* quarante ans après », *Actes sémiotiques*, n° 110, disponible sur :
<http://epublications.unilim.fr/revues/as/1540>.
- LOCHARD, Guy, SOULAGES, Jean-Claude (2004), « Une interdisciplinarité autonome est-elle possible ? », *Questions de communication*, n° 5, disponible sur : <http://questionsdecommunication.revues.org/7093>.
- MERLEAU-PONTY, Maurice (1942), *La Structure du comportement*, Paris, Presses Universitaires de France.
- MERLEAU-PONTY, Maurice (1945), *Phénoménologie de la perception*, Paris, Gallimard.
- PAQUIN, Nycole (2008), « Sémiotique interdisciplinaire : le titre des œuvres : un

- “titulus” polyvalent », *Protée*, vol. 36, n° 3, pp. 5-10.
- PARRET, Herman (1991), *Le Sens et ses hétérogénéités*, Paris, Éditions du CNRS.
- RENOUE, Marie (2001), *Sémiotique et perception esthétique*, Limoges, Presses Universitaires de Limoges.
- RENOUE, Marie (2002), « Sémiotisation du visible et du sensible. Une description de l'expérience perceptive », *Degrés*, n° 112, pp. b.1-b.26.
- RENOUE, Marie (2013), « Des Coréennes à Arles : de la médiation, de la sémiotique et de la communication », *Communication*, vol. 31, n° 1, disponible sur : <https://communication.revues.org/3814>.
- RENOUE, Marie, CARLIER, Pascal (2006), « Au sujet des couleurs de céphalopodes : rencontre de points de vue sémiotique et éthologique », *Semiotica*, vol. 160, n° 1-4, pp. 115-139.
- RENOUE, Marie, CARLIER, Pascal (2014), « Une rencontre homme-animal face aux regards sémiotique et éthologique », *Actes sémiotiques*, disponible sur : <http://epublications.unilim.fr/revues/as/5207>.
- RENOUE, Marie, CARLIER, Pascal (2018), « Entre éthologie et sémiotique : mondes animaux, compétences et accommodation », *Semiotica*, n° 225, pp. 197-212.
- ROSENTHAL, Victor, VISETTI, Yves-Marie (2010), « Expression et sémiose pour une phénoménologie sémiotique », *Rue Descartes*, n° 70, pp. 24-60, disponible sur : www.cairn.info/revue-rue-descartes-2010-4-page-24.htm.
- SERVAIS, Christine, SERVAIS, Véronique (2009), « Le malentendu comme structure de la communication », *Questions de communication*, n° 15, pp. 21-49.
- SONESSON, Göran (2006), « The Semiosphere and the Domain of Alterity », *Actes of I Encontro internacional para o estudo da semiosfera*, São Paulo, disponible sur : http://www.academia.edu/2414715/The_Semiosphere_and_the_Domain_of_Alterity.
- UEXKÜLL, Jacob von (2010 [1934]), *Milieu animal et milieu humain*, Paris, Rivages.
- VARELA, Francisco, THOMPSON, Evan, ROSCH, Eleanor (1993 [1991]), *L'Inscription corporelle de l'esprit*, Paris, Le Seuil.
- ZILBERBERG, Claude (2006), *Éléments de grammaire tensive*, Limoges, Presses Universitaires de Limoges.

Psycho-socio-sémiotique et analyse des discours sociaux

Claude Chabrol

Université Paris 3 – Sorbonne-Nouvelle

Aux questions qui se posaient dès la fin des années 1960 dans le maels-tröm alors émergent de l'Analyse du discours, on rappellera quelques réponses possibles. La première qui vient à l'esprit réside dans un attrait commun pour les espaces de recherche encore à définir, des espaces situés loin de l'autorité des gardiens d'une discipline assurée de sa tradition (Histoire, Analyse littéraire, Linguistique...) et dont le passé soit ouvert donc aussi léger que possible. La Sémiotique à sa naissance avec Barthes et Greimas en France dans les années 1960 avait bien des attraits même si la linguistique, alors structurale, apparaissait encore comme sa digne parente tandis que le structuralisme en sociologie et l'ethnométhodologie ouvrait des horizons connexes.

En outre, ce sont peut-être les nouveaux objets qui furent significatifs : la presse quotidienne, la radio ou la télévision, la presse féminine ou la publicité, voilà les matériaux souvent privilégiés d'études nouvelles à l'époque, du moins en France, qui ont contribué à changer l'état des choses. Il est devenu banal dans les sciences humaines de considérer l'étude de ces matériaux comme particulièrement pertinente pour la compréhension de nos sociétés contemporaines. Il faut reconnaître que les initiatives d'Edgar Morin et de Roland Barthes au Cccmas de Georges Friedmann en ont accéléré le cours en France. Au fond cette « littérature » populaire est devenue une voie d'accès importante à l'analyse des phénomènes contemporains, sociaux, idéologiques et mythologiques.

Ceci posé, très vite la question disciplinaire a surgi : quelles relations pouvaient être construites entre le nouveau « paradigme sémiotique » et les disciplines connexes ou bientôt conjointes : la Linguistique naturellement sa parente car la langue demeure la matrice du Vivre Humain mais aussi la Sociologie car si le système fonctionne, c'est pour permettre des échanges sociaux signifiants entre êtres humains dotés de qualités psychologiques nécessaires pour percevoir, comprendre et agir en relation consciente signifiante avec / contre des hommes et en relation « agonique / complémentaire » et avec des animaux dans un Monde naturel matériel en transformation. L'Histoire ou l'Ethnologie et leurs analyses devaient tenter de

produire les mises scènes de ces relations bien orientées vers des tentatives d'articulations signifiantes pour les productions culturelles, matérielles ou esthétiques car bien sous-tendues par les systèmes religieux.

1. La question du Sujet du discours

Ce renouvellement a posé la question de façon centrale ou non, du discours et de son sujet, singulier ou pluriel. Celui-ci sera considéré dans ses actes comme inscrit dans une histoire, acteur social, être psychologique, lié à sa parole en langue, et avec un corps doué de gestes et d'humeurs et cela n'en finit pas d'interroger les disciplines langagières et psycho-sociales. Peut-on concevoir une pratique sociale interlocutive, telle une promesse ou une rebuffade mises en œuvre par un sujet engagé vis à vis d'un autrui significatif qui ne concernerait que le sujet du discours et non celui qui l'assume, soit les instances cognitives et sociales de la subjectivité en action ? Plus simplement, celui qui dit : « je suis heureux de te voir ! » doit-il penser vraiment ce qu'il dit ? Est-il seulement « poli » ? Et la politesse n'est-elle qu'un droit de dire sans y penser ou de mentir, sinon qu'est-elle ? Doit-on et peut-on dire ce que nous pensons, ce qui suppose une grande capacité psychologique et une belle assurance sinon comment peut-on parler si nous sommes présumés incapables de le faire bien et / ou d'en assumer les conséquences ?

La politesse est sans doute bien autre chose qu'une illusion, plutôt une forme primitive d'un *droit coutumier* en partie implicite qui régulerait notre vie quotidienne. Elle oriente les interactions et les interlocutions ordinaires pour maintenir des formes de vie sociale supportables, parfois plaisantes et surtout utiles en fonction des groupes sociaux et des individus en présence, compte tenu des buts de leurs activités et des enjeux particuliers des participants comme de leurs statuts, explicitement convoqués ou au contraire suspendus en apparence et comme souvent seulement implicites en ce cas. Elle informe les conversations comme *les dimensions contractuelles de la communication des discours sociaux médiatiques* produits en l'absence de leurs récepteurs dans le champ de l'interaction monolocutive qui supposent tous que les publics pensés destinataires, doivent voir leurs valeurs et représentations propres, correctement ou relativement respectées ou du moins malmenées avec prudence (ironie), ou avec des ruptures thématiques et iconiques bienvenues. On pourrait supposer d'emblée que le sujet « psychologique », pensant et ressentant, évoluant en société se doit d'instaurer un sujet « communiquant » pour orienter les actes de parole du « sujet parlant » qui le représente dans les interactions sociales grâce aux dispositifs langagiers où un « sujet de l'énonciation »

tient matériellement sa place et un « sujet récepteur » pour accueillir ce qui lui y est destiné.

Émile Benveniste rappellera (1966 et 1974) que si les formes de la syntaxe et de la sémantique de l'énoncé linguistique font référence *au mode de signifi-
fiance sémiotique*, celui de la parole en discours et de son énonciation ou de la communication interactionnelle, dotée d'intentionnalité est bien différent car lié à *un
mode de signifi-
fiance sémantique*.

En effet revenons dans l'ouvrage qui est consacré à des écrits posthumes de Benveniste¹ le texte qui suit :

Meaning. Le problème sera : comment les différents éléments de la langue signifient-ils ? Le « sens » d'un mot est-il le « sens » d'une proposition ? Le sens d'une proposition est-il le sens d'un morceau, d'un chapitre ? La langue est un système de signes [...] mais il est impossible de passer du signe à la phrase, impossible de faire coïncider cette distinction avec la distinction saussurienne de « langue » et « parole » parce que le signe est discontinu et la phrase continue. L'énonciation n'est pas une accumulation de signes : la phrase est d'un autre ordre de sens. On ne peut rien construire avec des unités. On ne peut pas les enchaîner dans ces continus que sont les phrases. (2012 : 140-142)

Il faudrait souligner à nouveau, après d'autres, les conséquences de ces affirmations programmatiques. D'abord, il en découlerait qu'une *sémio-linguistique* fondée sur une signifi-
fiance sémiotique est sans doute nécessaire. Elle prendrait en charge l'étude quasi-syntaxique des formes et formats en cotexte phrastique minimal sans toutefois pouvoir aborder la signifi-
fiance sémantique des énoncés en contexte d'échanges réels entre interlocuteurs.

En effet l'étude d'interlocutions produisant des effets de sens, qui peuvent déclencher des cognitions et des affects, incitant ou non à l'action des interlocuteurs, au moyen d'énoncés linguistiques accompagnés de gestes ou d'images, supposerait l'existence d'un espace théorique adéquat. Celui-ci sera au moins dans un premier temps *pluridisciplinaire*, pour articuler des démarches et domaines bien différents quant à leur principe de pertinence originel comme en sociolinguistique ou en psycholinguistique et donnera tout son sens pour les discours à une orientation « psycho-socio-sémiotique » que l'on trouve déjà bien résumée dans la notion « d'approche pragmatique » de Klinkenberg dès 1996. C'est poser clairement par là l'hypothèse de la fondation psychologique et sociale des activités sociales de communication réalisées grâce au langage au sens large. Rappelons des points importants soulignés par Klinkenberg : « toute signification tire sa valeur de l'interaction signes et contexte [...] le signe naît dans un contact avec le monde et

1. Voir l'édition remarquable établie par Jean-Claude Coquet et Irène Fenoglio avec une préface de Julia Kristeva et une postface de Tzvetan Todorov.

autrui [...] et les signes permettent l'action » (1996 : 311).

Plus d'un demi-siècle de recherches sémiotiques et d'analyses de discours devraient maintenant constituer un horizon suffisant pour évaluer les difficultés. On peut penser que les notions qui articulent les pratiques discursives du sujet communiquant aux entités psychologiques et sociales sous-jacentes (rôles, statuts, personnalité, identités) sont complexes et problématiques et de façon plus générale que l'emploi des termes d'identité et de sujet ou même de locuteur devrait interroger, lorsqu'il s'agit de conjointre « le psychique, le social et le discursif » (Chabrol, 2006 : 16 ; Chabrol et Radu, 2008 : 17-55). On considère en effet que l'étude de la production et de l'interprétation d'effets (presse, publicité...) ou d'impressions de sens au moyen d'énoncés linguistiques accompagnés de gestes ou d'images suppose l'existence de capacités psychologiques et discursives socialement pertinentes pour articuler des connaissances sur le monde et la société en fonction de la situation, aux informations produites à la suite du traitement de ces énoncés langagiers et des icônes ou des suites sonores (musicales, bruits) qui les accompagnent. Ainsi les caractéristiques supposées du récepteur idéal avec celle du type de situation seraient nécessairement intégrées dans les calculs sous-jacents du sujet communiquant producteur des textes médiatiques par exemple. Les décalages réels apparus en réception peuvent entraîner des ajustements ou des changements, lorsqu'ils peuvent être perçus et pris en considération car leur perception nécessite une volonté nouvelle, des moyens et des outils d'investigation plus complexes.

L'on pourrait éclairer ce projet à partir de l'objectif posé par Wittgenstein de dégager des « Formes de Vie » qui seraient pour celui-ci comme le souligne Jacques Fontanille :

[...] le niveau ultime de sa stratification des plans d'analyse des langages, qui part des expressions, continue avec leurs usages puis avec les jeux de langage et aboutit aux Formes de vie [...] La signification d'une expression n'advient ici que dans l'usage sous la forme des *jeux de langage* qui aboutissent à des Formes de vie. (2015 : 14-17)

Ce projet de Wittgenstein irait dans le sens, pour Fontanille, d'une Pragmatique générale « qui donnerait [...] la prééminence aux pratiques culturelles et à la variabilité des usages [...] sur le système et la structure » (2015 : 14). Or cette voie pragmatique serait aussi selon nous l'une des voies qui permettrait d'articuler ensemble les travaux et concepts psycho-sociologiques avec ceux de la sémiotique comme sans doute « les styles de vie » d'Éric Landowski pour les comportements sociaux. Cette perspective « pragmatique » inaugurée par Wittgenstein, comme le souligne ici Fontanille, rendrait déjà assez bien compte selon lui des énonciations dans

toutes leurs dimensions : expressions énoncées pour des usages, pour participer à des jeux de langage et à des formes de vie. On suspendra provisoirement ce questionnement, car Fontanille rappelle que cette perspective située sur le plan d'immanence homogène d'un sémiotique-objet pourrait être améliorée par « un parcours génératif du plan de l'expression » plus global mais où selon nous les articulations avec les problématiques psychologiques et sociales demeurent encore à préciser.

La tâche du psychologue dans ce champ est en effet d'appréhender les bases des communications et d'étudier les relations complexes qui s'établissent entre *les dimensions praxéologiques, communicationnelles et cognitives de l'action humaine* qui forment leur cadre. Leurs relations en effet ne sont pas strictement isomorphes, même si elles entretiennent des rapports interdépendants assez déterminants. Une articulation entre les théorisations de l'action et de la signification devient alors nécessaire et elle suppose la caractérisation des actes et actions variés impliqués dans les situations interactionnelles et plus largement dans les situations humaines. *Ceci implique que l'on puisse articuler les comportements significatifs dans leurs cadrages psycho-sociaux pour situer les actions et les actes de parole qui sous-tendent les échanges discursifs produits.* Naturellement, il a paru nécessaire de focaliser dans une très vaste littérature sur quelques points fondamentaux où des recherches décisives ont constitué les paradigmes encore actuels. Ce qui a été produit en psychologie à propos de la production et de la réception des discours met en cause pour une part l'autonomie des disciplines : de la linguistique et de la sémiologie, de la psychologie sociale et cognitive comme de la sociologie, appelées de fait à coopérer.

Les psychologues, ont en effet offert aux USA et en Europe (1960-1970 jusqu'aux années 2000 et plus) des outils précieux pour analyser et modéliser très systématiquement les articulations entre la perception des situations et des actions puis des actes de parole, jusqu'aux communications verbales. On explicitera la genèse historique des éléments qui ont permis la constitution d'une famille conceptuelle nouvelle, toujours en évolution mais la période envisagée est sans doute très importante pour comprendre le développement des travaux psycho-sociaux-sémiotiques, soit de l'approche Pragmatique des actions humaines.

2. Persuasion et changement attitudinal : des hypothèses cognitives aux modèles duaux du traitement de l'information

Après la fin des conflits de la Seconde Guerre mondiale, l'école de Yale avait tenté de répondre aux questions posées par la persuasion en politique, en publicité et

dans les campagnes de prévention. Leurs auteurs défendaient déjà l'hypothèse souvent présente aujourd'hui en sociologie, en particulier en France, selon laquelle la persuasion serait susceptible de provoquer des effets directs et puissants sur les récepteurs. Ceux-ci étaient envisagés comme relativement passifs et vulnérables face aux tentatives de changement attitudinal venant d'un émetteur considéré comme capable d'enclencher des transformations importantes dans les pensées et les comportements d'autrui. Les limites de cette approche ont été mises en évidence ultérieurement et une autre orientation, plus *socio-cognitive* s'est imposée. Celle-ci rappelle l'importance des dimensions psychologiques et psychosociologiques du récepteur, et considère que l'individu est plus autonome face aux messages persuasifs auxquels il est exposé quotidiennement. Cette approche souligne le rôle clé du récepteur en matière de traitement de l'information persuasive et explore les processus permettant d'expliquer l'adhésion et, respectivement, la résistance à la persuasion.

On explicitera d'abord les étapes proposées des processus de traitement de l'information persuasive, de l'attention à la mémorisation puis à l'action, avec McGuire, et des pensées produites en réponse aux stimuli persuasifs avec Greenwald mais notre attention sera surtout consacrée aux théories duales du traitement de l'information de Petty et Cacioppo, et de Chaiken et Eagly, qui ont proposé les modèles déjà assez complets des propositions d'analyse du changement attitudinal à partir des années 2000.

Ces modèles tentent d'articuler les capacités et les motivations des récepteurs aux traitements déclenchés par l'exposition à un message persuasif et attirent l'attention sur le rôle modérateur de facteurs contextuels (humeur du récepteur, distraction, répétition du message, etc.) et métacognitifs (jugements et confiance perçue en ses propres capacités de traitement et ses attitudes) sur l'impact d'un message persuasif. *Émotions, cognitions et enjeux sociaux y sont donc ainsi mis en relation de manière systématique et opérationnelle.*

2.1. Les précurseurs : « Qui dit quoi, à qui, par quel canal, avec quels effets ? »

Le schéma de la communication proposé par Lasswell (1964), inspiré par la « Théorie mathématique de la communication » de Shannon et Weaver (1949), a influencé à la fois les premières recherches en psychologie sociale de la persuasion et la pensée du sens commun en matière de communication. Pour les pionniers des études sur la persuasion, les chercheurs de l'école de Yale (Hovland, McGuire, Brehm, Janis, Kelley, Sherif, etc.), la communication était à peu près un processus de transfert d'informations à sens unique, déclenché par un « émetteur » qui envoie un flux d'informations par un « canal » où transitent des messages mis en

forme selon un certain « code » (textes, images, sons...).

Partisans de la thèse des effets directs et puissants de la persuasion, les psychologues sociaux de l'école de Yale travaillaient dans le cadre du paradigme béhavioriste, approche qui pose les comportements comme autant de réponses à des stimuli provenant de l'environnement de l'individu. Ces auteurs s'intéressaient donc d'abord aux *résultats* de l'exposition à des messages persuasifs et dans une bien moindre mesure aux *processus* cognitifs qui en seraient responsables (Petty, 1997). Les théories de la persuasion proposées par les chercheurs de l'école de Yale s'inscrivaient dans le cadre des théories de l'apprentissage, ils estimaient par conséquent que tous les éléments capables de faciliter la compréhension et la mémorisation d'un message renforceraient son impact. Les chercheurs considéraient qu'une certaine caractéristique du message, par exemple sa source ou ses arguments, produirait en règle générale un seul et même effet, quel que soit le contexte de réception. Pourtant, cette hypothèse a montré ses limites assez rapidement. *En effet, on a pu constater que tous les éléments d'un message et d'un contexte d'exposition, ainsi que les traits de personnalité et les motivations du récepteur pouvaient provoquer non pas un seul mais plusieurs types d'effets persuasifs et cela en fonction de leur co-occurrence avec d'autres facteurs.*

La mise en évidence des effets d'interaction (*source et type de message*, par exemple) a conduit les psychologues sociaux à s'interroger sur les processus cognitifs impliqués dans la production de cette *multiplicité d'effets générés par une même variable dans des contextes différents*. L'exploration systématique des processus cognitifs de traitement du message est l'objet central des théories actuelles de la persuasion, qui s'intéressent moins aux effets qu'aux facteurs cognitifs, affectifs et contextuels susceptibles de les expliquer. Ce premier bilan ne devrait pas désespérer les sémioticiens

2.2. La réception comme processus linéaire de traitement de l'information

Le premier à avoir proposé un modèle de la persuasion conçu comme une succession de processus cognitifs de traitement de l'information est McGuire (1968). Selon lui, l'impact d'un message est le résultat d'une série de cinq étapes distinctes. Il met en avant le rôle de l'attention et de la perception de l'information constituants de la Réception, de la compréhension du message et de son acceptation, de la mémorisation, et enfin de l'action fondée sur la décision découlant de ces étapes successives. Paradoxalement, si les professionnels des médias et de la publicité consacrent un effort considérable pour concevoir des messages susceptibles d'attirer l'attention du public, le rôle médiateur de l'attention

en persuasion a été peu exploré. Des recherches assez récentes (Channouf et Rouan, 2002) mettent pourtant en évidence le fait que *l'attention sélective est orientée par les buts des individus* en situation de communication. En bref, si l'attention est d'abord attirée par certaines caractéristiques du message, *elle est néanmoins contrôlée par l'individu qui décide d'allouer ou non ses ressources attentionnelles en fonction de ses propres objectifs*.

L'attention prêtée à un message est souvent plus importante lorsque la communication fait appel aux émotions, au niveau du texte et / ou de l'image. Les études sur les *messages « vivides »* permettent de mieux appréhender les rapports entre les éléments constitutifs des messages et leur impact sur les mécanismes attentionnels. Selon la définition de Nisbett et Ross, la *vividité* d'un message consiste dans sa « capacité à attirer et à maintenir l'attention et à stimuler l'imagination » (1980 : 75). Un message vivide suscite plus d'attention parce qu'il évoque des images qui provoquent des émotions fortes. Les études réalisées ont souligné le fait que dans l'ensemble une majorité des sujets jugeaient leur argumentation plus difficile à suivre et se sont déclarés plus convaincus par les messages non vivides.

Une fois les deux étapes de la réception (*attention et compréhension*) franchies, McGuire souligne le caractère décisif de la troisième étape du processus persuasif : le récepteur doit adhérer au message et accepter la position défendue par celui-ci. Là aussi, le passage de la compréhension à l'acceptation n'est pas automatique, puisqu'une bonne compréhension du message n'est pas une garantie d'adhésion. En effet, en certaines situations, une bonne acceptation du contenu du message permet de renforcer sa compréhension. En d'autres circonstances, une faible acceptation peut diminuer la compréhension, voire conduire à des biais de compréhension pour les sujets qui veulent défendre leurs attitudes et jugements antérieurs.

2.3. La réception comme processus actif de traitement de l'information : l'approche des « réponses cognitives »

L'hypothèse de Greenwald était que le changement d'attitude n'est pas une conséquence directe de la mémorisation du contenu des messages persuasifs. L'impact persuasif d'un message serait déterminé par *les pensées que les individus génèrent eux-mêmes lors de la réception*. Greenwald a proposé avec Brock (1968) une théorie du rôle médiateur des « réponses cognitives » dans la persuasion. Une réponse cognitive est une unité d'information en rapport avec un objet ou un thème, résultat du traitement cognitif (voir Petty et Cacioppo, 1981). *Tout individu exposé à un message persuasif confronterait le contenu de celui-ci à ses propres représentations antérieures, croyances et attitudes*.

Le résultat de l'analyse de l'argumentation développée dans un message peut être favorable, neutre ou négatif, et l'impact du message en serait fortement dépendant. Si les réponses cognitives sont des pensées positives, le récepteur sera plus susceptible d'adhérer au point de vue défendu par le message, tandis que si elles sont négatives (contre-arguments) le récepteur aurait tendance à rejeter le message et à résister à la persuasion.

Toutefois les résultats des expériences menées indiquent, fait surprenant jusque-là, *que les pensées sans lien direct avec le message avaient été bien plus prédictives pour le changement attitudinal enregistré (65%) que celles ayant une corrélation positive avec l'argumentation proposée*. Selon Girandola (2003), une persuasion réussie serait le résultat d'un message qui a provoqué des réponses cognitives à la fois positives et nombreuses. Plus les pensées positives sont abondantes et surclassent les pensées neutres ou négatives, plus le changement d'attitude serait favorable, peu importerait leurs liens avec le message.

L'approche de la réponse cognitive a permis au moins de démontrer la réalité du rôle de l'activité cognitive des récepteurs sur l'efficacité de la persuasion, mais sa force explicative est relativement réduite. Les chercheurs ont reconnu sa pertinence comme « orientation conceptuelle » tout en soulignant que cette approche n'est pas encore « une théorie générale de la persuasion » (Eagly et Chaiken, 1993).

Ce qui intéresse les chercheurs depuis un peu plus d'une vingtaine d'années ce n'est plus simplement de savoir si les récepteurs ont produit des réponses cognitives favorables au message persuasif et de mesurer l'ampleur du changement d'attitude en fonction du nombre de réponses et de leur valence (favorables, neutres, défavorables), *mais plutôt de comprendre et d'expliquer la nature des processus cognitifs qui conduisent les individus à changer d'attitude après l'exposition à un message persuasif*.

3. La voie centrale et la voie périphérique du changement attitudinal : Le modèle de Probabilité d'Élaboration

Pour être efficace, une communication persuasive n'a pas toujours besoin de provoquer un travail cognitif considérable. Les individus ne sont pas toujours en mesure ou assez motivés pour analyser en profondeur les messages qui leur sont destinés. En outre, et contrairement à l'hypothèse implicite de McGuire et de Greenwald, même un travail cognitif réduit suffit parfois pour produire des changements d'attitude dans la direction proposée par le message.

Il faudrait donc expliquer qu'un individu puisse : changer d'attitude à travers deux types de processus complètement différents : dans certaines situations, soit par le biais d'un travail cognitif de réflexion approfondie, soit dans d'autres situations sans déployer presque aucun effort cognitif. Dans la plupart des activités de la vie courante, les individus n'ont ni la capacité ni la motivation de s'engager dans un examen approfondi des multiples messages qui leur sont adressés. Ils préfèrent s'appuyer sur un examen rapide du message, afin d'aboutir à un jugement suffisamment sûr du point de vue subjectif pour servir d'appui à l'action.

Le modèle qui sous-tend les théories des processus duaux de la persuasion est celui de « l'avare cognitif » (« *the cognitive miser* », voir Fiske et Taylor, 2007). Guidé par le principe de la suffisance, un individu essaierait constamment de maximiser la confiance perçue en ses propres jugements, tout en économisant la durée et l'intensité du travail de réflexion effectué pour produire ces jugements, dans une régulation constante de ses efforts cognitifs en fonction de ses propres enjeux d'action dans la situation.

3.1. Les effets sur l'attitude des deux voies de la persuasion (Petty et Cacioppo)

Ces auteurs ont tenté de prouver (1981) que le traitement d'un même message pouvait être effectué par deux voies différentes. Selon leur capacité et leur motivation à traiter l'information dans un contexte donné, les récepteurs déclencheront un traitement « périphérique » ou « central ».

Le traitement périphérique caractérise les situations de faible implication (faible intérêt pour le message, distraction ou surcharge d'informations...) où les récepteurs élaborent rapidement une réponse à la persuasion en fonction de la présence ou de l'absence d'indices simples qui sous-tendent ici la persuasion, appelés « cues » (expertise, attractivité ou notoriété de la source, esthétique du message, nombre d'arguments présentés, chiffres et statistiques évoqués...).

Le traitement central caractérise lui, les situations de forte implication (intérêt fort pour le message, enjeux élevés dans la situation...), ce qui conduit les récepteurs à analyser de manière approfondie les arguments de la communication, c'est-à-dire son contenu sémantique, afin d'élaborer une réponse cognitive. Les auteurs distinguent entre des arguments forts et des arguments faibles, les deux plaidant en faveur de la position défendue par le message.

Selon Petty et Wegener (1999) les premiers seraient susceptibles de conduire les sujets à des réponses cognitives positives lorsque ceux-ci effectuent une analyse approfondie du message (traitement central), alors que les seconds auraient plutôt tendance à provoquer des réponses cognitives défavorables en ce cas. Il est

important pour Petty et Cacioppo de connaître et de prévoir la voie de la persuasion suivie par un récepteur dans une certaine situation, afin d'être en mesure d'estimer quel sera l'impact probable d'un message sur les attitudes du sujet.

En effet, *les attitudes formées ou modifiées par la voie centrale* seraient plus stables dans le temps, seraient plus résistantes face aux tentatives de contre-argumentation et plus accessibles au niveau de la mémoire que les attitudes formées ou modifiées par la voie périphérique. *Une attitude forte* orienterait ainsi le comportement du récepteur de manière plus consistante qu'une attitude issue d'un traitement superficiel (Petty et Wegener, 1999). Toutefois, les attitudes formées ou modifiées par la *voie périphérique* peuvent aussi se montrer persistantes dans le temps.

La conception de l'individu défendue par « *le modèle de probabilité d'élaboration* » semble plus proche de celle d'un « *avare cognitif* » que de celle d'un « *tacticien motivé* », car l'individu reste en quelque sorte dépendant de ses capacités et motivations de traitement de l'information, sans qu'il puisse les modifier ou les adapter délibérément. Cependant des recherches indiquent que *les individus auraient aussi la possibilité de recourir quasi-volontairement à l'une ou l'autre des voies de traitement de l'information* (voir entre autres déjà Maheswaran et Chaiken, 1991).

Selon Petty et Cacioppo, les individus exposés à un message persuasif peuvent donc former ou changer d'attitude soit par une évaluation systématique des arguments du message (la voie centrale de la persuasion) soit par une évaluation superficielle des indices du message, comme le caractère crédible de la source, ou encore attractif des couleurs, de la musique ou de la forme stylistique de la communication (la voie périphérique de la persuasion). La motivation et la capacité à traiter l'information conduisent les récepteurs à suivre l'une des deux voies au détriment de l'autre.

Les motivations susceptibles d'augmenter la probabilité qu'un individu effectue un travail cognitif systématique du message persuasif sont multiples. L'implication (*involvement*) est l'une des variables motivationnelles les plus importantes, qui fait référence au lien perçu entre soi et le message.

L'implication peut être double :

- *L'implication personnelle* ou intrinsèque est préexistante à l'exposition au message, elle renvoie à l'intérêt de l'individu pour le thème ou l'objet du message, où encore le but de l'action évoquée par le message.
- *L'implication situationnelle* ou extrinsèque est renforcée par le contexte de communication qui augmente la pertinence perçue du message. Par exemple,

pour un jeune passionné d'histoire antique, son implication envers un message relatif à l'archéologie sera renforcée si, avant l'exposition, il apprend qu'il sera invité à participer à un débat sur ce thème.

La latitude d'acceptation et de rejet dépendent de l'implication personnelle de l'individu (« *ego-involvement* »). Une implication forte conduit l'individu à examiner d'une manière plus attentive, donc éventuellement plus critique, les messages relatifs à l'objet impliquant, ce qui augmente la probabilité de rejet du message. La latitude de rejet serait donc plus étendue lorsque l'implication est importante. Les chercheurs ont mis en valeur les points suivants :

- une source très crédible peut étendre la zone d'acceptation des récepteurs – l'ambiguïté d'un message peut être plus utile que la clarté, car elle est susceptible de faire rentrer le message dans plusieurs zones d'acceptation (Granberg, 1984)
- certains individus sont dogmatiques sur beaucoup de thématiques, ce qui les conduit à avoir des latitudes de rejet très larges.

Les recherches ultérieures en psychologie sociale ont confirmé que *l'implication est une variable modératrice centrale de la persuasion*. Les théories du traitement de l'information montrent qu'en situation de « forte implication » les individus sont susceptibles d'effectuer un travail cognitif soutenu pour évaluer la qualité des arguments des messages persuasifs.

En situation de « faible implication » ils auraient plutôt tendance à activer les réflexions ou les inférences déclenchées par les indices périphériques attribués à la source (telle l'expertise reconnue, sa position de majoritaire, son caractère pluriel), ou le fait d'avoir à participer ensuite à un débat ou même d'être placé face à un miroir qui amplifie la conscience de soi ou encore le caractère surprenant du message.

3.2. Humeur et persuasion

Petty et ses collègues ont exploré les rôles joués par l'humeur dans différents types de contextes de persuasion. Les résultats indiquent que si les sujets n'ont pas la motivation ou la capacité de traiter les arguments, *l'humeur fonctionne comme un indice périphérique*. En tant qu'indice, l'humeur conduit à un changement attitudinal cohérent avec sa valence : une *humeur positive* favorise des pensées et des attitudes plus positives qu'une humeur neutre.

160 étudiants en psychologie ont été exposés à différents programmes de télévision visant à induire un certain état émotionnel (humeur positive ou neutre). Le programme avait deux versions, dont l'une avec de bons arguments et l'autre avec de mauvais arguments. Le niveau d'implication situationnelle des sujets était également manipulé, en fonction d'un cadeau promis en échange de leur participation à l'expérimentation. Les résultats indiquent que les sujets ayant une *forte implication* ont effectué un traitement plus attentif du message ; ils se sont rappelés plus facilement l'objet présenté (un stylo) et sa marque ; les sujets ayant une humeur positive *ont déclaré des attitudes plus positives* à l'égard de l'objet présenté ; l'humeur a eu un impact sur la quantité et la valence des pensées générées après l'exposition au message : plus de pensées positives pour les sujets ayant une humeur positive, et cela notamment en situation de forte implication. Plus les pensées étaient positives, plus les attitudes envers le produit étaient positives. D'autres variables, liées à la personnalité du récepteur, influencent aussi d'une manière importante la motivation des individus à effectuer un traitement en profondeur des messages : le besoin de cognition, le monitoring de soi et le besoin de clôture cognitive.

3. 3. Le besoin de cognition : un facteur décisif

Des caractéristiques individuelles influencent la motivation à traiter l'information. Les individus avec un fort besoin de cognition recherchent les stimulations intellectuelles, apprécient le travail cognitif et profitent de toute occasion pour déployer un effort cognitif soutenu afin de former des jugements plus fondés. *Un besoin de cognition élevé* conduirait les récepteurs à suivre la voie centrale de la persuasion. À l'opposé, avec *un faible besoin de cognition* les individus seraient plutôt susceptibles d'effectuer un traitement superficiel des messages et de suivre la voie périphérique de la persuasion (Haugtvedt, Petty et Cacioppo, 1992).

Il s'agit là de l'une des hypothèses les plus testées concernant la mémorisation des messages persuasifs. Les chercheurs estiment que le travail d'élaboration cognitive effectué par les individus avec un fort besoin de cognition devrait renforcer la mémorisation des messages, tandis que l'effet contraire devrait être enregistré chez les individus avec un faible besoin de cognition. Dans une expérimentation, Cacioppo et ses collègues (1983) demandent à des sujets ayant un fort ou un faible besoin de cognition de lire un éditorial rédigé par un étudiant en vue d'une publication. Le message contenait six arguments forts et six arguments faibles. Sans lien avec le type d'arguments (« bons » ou « mauvais »), les sujets ayant un besoin de cognition élevé ont mémorisé environ deux tiers des arguments auxquels ils ont été exposés, alors que les sujets ayant un faible besoin de cognition n'ont mémorisé que la moitié des arguments lus.

Cette tendance à traiter de manière plus ou moins approfondie les messages persuasifs conduit les individus avec un fort besoin de cognition à évaluer un message en fonction de la nature des arguments présentés, et rend susceptibles les individus avec un faible besoin de cognition de ne prêter une attention aux arguments que lorsque la source du message manque de crédibilité.

Au départ, les psychologues sociaux pensaient que les individus avec un fort besoin de cognition traiteraient l'information de manière relativement objective, car ils analysent soigneusement les arguments qui leur sont proposés et forment ou modifient leurs attitudes sur la base des arguments évalués. Mais des recherches ultérieures ont souligné que, dans certaines conditions, ce traitement systématique peut être biaisé. Petty (1995) a testé cette hypothèse : il a proposé à des sujets avec un fort ou un faible besoin de cognition, et une humeur positive ou négative de lire un message persuasif sur un thème de prévention de la santé.

Les résultats indiquent que les sujets avec un fort besoin de cognition comme ceux avec un faible besoin de cognition ont déclaré des attitudes favorables au message lorsqu'ils étaient d'humeur positive. Les explications proposées par les auteurs pour rendre compte de ces effets sont les suivantes :

- pour les sujets avec un fort besoin de cognition, l'humeur positive a joué un rôle médiateur par rapport au changement attitudinal et a induit un biais favorable au message. Autrement dit, pour les sujets avec un *fort besoin de cognition*, plus l'humeur était positive, plus leurs pensées étaient positives, et plus les attitudes étaient favorables au message ;
- pour les individus avec un *faible besoin de cognition*, l'impact de l'humeur sur les attitudes était direct et ne passait pas par l'élaboration cognitive des informations du message, c'est-à-dire par un travail de génération de pensées.

4. Le besoin de clôture cognitive (« *need for closure* »)

Le « besoin de clôture cognitive » (« *need for closure* ») est une variable individuelle susceptible d'influencer la capacité de traitement. Il consiste dans le désir de posséder des connaissances précises sur une certaine question et d'éviter la confusion et l'ambiguïté (voir Webster et Kruglanski, 1998). Un *fort besoin de clôture cognitive* conduit les individus à traiter rapidement les messages persuasifs afin de mettre fin à l'état de tension interne provoqué par l'ambiguïté concernant un objet ou un thème. Ils ont besoin d'élaborer rapidement un jugement définitif pour agir ou prendre une décision. Ceci explique leur mode de fonctionnement cognitif : face à un message, ils recueillent vite l'information disponible (phase de saisie

d'informations) et élaborent un jugement conclusif qu'ils évitent de mettre en discussion pour éviter de retourner à l'état de confusion initiale, ressenti comme difficile à supporter (phase de gel du recueil d'informations).

À l'opposé, les individus ayant *un faible besoin de clôture cognitive* voire un besoin d'*éviter* la clôture cognitive prennent plus de temps pour examiner les messages persuasifs avant d'élaborer un jugement, et ils peuvent même prolonger la quête d'informations pour le sentiment de liberté et d'ouverture qu'elle leur procure (*Ibid.*). L'impact du besoin de clôture cognitive sur le traitement de l'information est prévisible : un fort besoin conduirait les récepteurs à préférer un traitement superficiel et rapide des messages – soit une tendance à traiter « dans l'urgence » tandis qu'un faible besoin de clôture cognitive conduirait les récepteurs à un traitement plus approfondi des messages (tendance à rechercher de nouvelles informations, sans éviter l'ambiguïté ou les contradictions).

Le besoin de clôture cognitive est présenté souvent comme une caractéristique de la personnalité. Cependant, on a mis en évidence la possibilité d'agir sur ce besoin, à travers la modification de différents paramètres contextuels tels que la fatigue mentale (plus les sujets se croient fatigués, plus leur besoin de clôture cognitive augmente), la pression du temps (plus les sujets croient disposer de peu de temps pour résoudre une tâche, plus leur besoin de fermeture augmente), ou encore la demande de donner un avis global ou une impression générale sur une personne (plus l'avis sollicité est général, plus le besoin de clôture cognitive augmente).

4.1. Argument et / ou heuristique

Petty et Cacioppo soulignent à plusieurs reprises que le modèle de probabilité d'élaboration devrait être compris dans sa complexité, car la distinction entre les deux voies de la persuasion serait à interpréter comme un « continuum » et non pas comme une opposition radicale. En effet, les traitements central et périphérique représenteraient les deux points extrêmes d'un *même processus* (Petty et Wegener, 2000).

Ce qui conduit un individu à se déplacer vers l'un ou vers l'autre de ces deux « pôles » est d'abord la quantité d'effort cognitif qu'il est disposé ou capable de déployer pour traiter l'information et ensuite la qualité des éléments du message qu'il est plus à même de prendre en considération (arguments et / ou indices).

En situation de traitement central, le récepteur évaluerait attentivement non seulement les arguments, mais aussi les indices du message. Cela conduit à poser l'hypothèse que le même élément d'information puisse remplir le rôle d'argument ou d'indice selon le type de traitement suivi par le sujet (Petty, 1997).

Le travail de réflexion qu'un individu est disposé à effectuer dans une situation donnée varie donc selon les objectifs visés dans la situation. Loin d'être de simples systèmes qui réagissent aux messages, les récepteurs s'investissent plus ou moins dans l'élaboration des messages auxquels ils sont exposés selon leurs propres buts d'action.

Le modèle de traitement heuristique et systématique (*Heuristic Systematic Model*) de Chaiken et Eagly introduit une perspective encore plus pragmatique dans l'étude de la persuasion, à travers la mise en avant d'une conception du récepteur « *stratège* », capable sous certaines conditions d'*orienter* ses propres processus de traitement.

4.2. Le modèle de Traitement Heuristique Systématique : la voie systématique et la voie heuristique du changement attitudinal

Au début des années 1980, Chaiken et Eagly (1983) ont proposé une modélisation des processus de changement attitudinal qui reprenait la perspective des deux voies alternatives, quantitativement et qualitativement différentes, de la persuasion.

La voie systématique consiste en une analyse exhaustive de l'information pertinente à travers un processus cognitif qui demande à la fois de la motivation et des capacités de traitement (connaissances préalables sur le thème du message, absence de distraction...).

La voie heuristique consiste en une application automatique de règles de jugement appelées « heuristiques », schémas appris et stockés en mémoire, activés en situation de communication. Lors d'un traitement superficiel du message, les individus forment ou modifient leurs attitudes en fonction d'heuristiques comme :

- « on peut faire confiance aux experts » ;
- « l'opinion du plus grand nombre est en général vraie » ;
- « les messages qui ont plus d'arguments sont des messages plus valides » ;
- « les personnes qui ont un physique agréable sont sympathiques et ce que disent les personnes sympathiques est plus souvent vrai ».

Les heuristiques facilitent la formation de jugements et donnent une certaine efficacité au travail cognitif. Car les heuristiques, schémas généraux et généralisables, permettent aux individus de fonctionner selon « le principe du moindre effort cognitif » (Fiske et Taylor, 1991) et de formuler des conclusions suffisamment plausibles pour satisfaire aux besoins d'information dans la plupart des activités de la vie courante. En effet, ce qui conduit un récepteur à s'engager dans la voie systématique ou dans la voie heuristique, c'est le « principe de suffi-

sance », selon lequel les individus visent constamment à atteindre un certain état d'équilibre entre la minimisation de l'effort cognitif et la satisfaction de leurs motivations (Chen, Chaiken *et al.*, 1999).

Le traitement de l'information persuasive à travers l'application des heuristiques de jugement est un processus automatique qui peut avoir lieu sans que les récepteurs en prennent conscience c'est-à-dire sans qu'ils aient à exercer un contrôle actif de leurs traitements cognitifs en cours. Même lorsque les récepteurs sont tout à fait conscients d'utiliser des heuristiques, ils sont rarement conscients de l'ampleur de ce type de fonctionnement et du nombre de fois où ils y font appel dans leur vie quotidienne.

4.3. Disponibilité, accessibilité et applicabilité des heuristiques

Les heuristiques ont été définies comme des structures de connaissances déclaratives ou procédurales, apprises et enregistrées en mémoire (voir Tversky et Kahneman, 1980).

Disponibilité. Pour qu'un récepteur puisse utiliser une heuristique lors du traitement d'un message persuasif, il est nécessaire que l'heuristique soit déjà stockée en mémoire, qu'elle soit « disponible » (« *availability* »). Toutefois, cela ne garantit pas pour autant l'utilisation de cette heuristique dans un contexte donné.

Accessibilité. Pour qu'un individu puisse se servir d'une heuristique, même disponible, il faut qu'elle lui soit « accessible » (« *accessibility* »), c'est-à-dire qu'elle puisse être activée lors de la situation de communication. Le potentiel d'activation dépend à la fois des ressources internes, une heuristique activée régulièrement augmente ses chances d'être activée encore plus souvent et des ressources externes, comme des indices pertinents présents dans le message qui augmentent les chances d'activation d'une heuristique. En outre, l'accessibilité d'une heuristique a un impact non seulement sur le processus de traitement de l'information, mais aussi sur la confiance perçue en son propre jugement. En effet, plus une heuristique est accessible, plus rapidement elle sera appliquée, ce qui conduirait le récepteur à se contenter des conclusions fournies par l'heuristique, et à réduire sa motivation à s'engager dans un processus central de traitement de l'information (principe de suffisance). Toute heuristique aurait ainsi deux types d'impacts : un impact sur la qualité du raisonnement (*judgemental implications*), autrement dit des effets sur le type de conclusions que l'individu va tirer à la suite de l'application de l'heuristique lors du traitement, et un impact sur la confiance perçue en son propre raisonnement (*judgemental confidence*).

Applicabilité. Au-delà de la disponibilité et de l'accessibilité d'une heuristique en mémoire, il est essentiel de prendre en compte l'applicabilité (« *appli-*

cability ») d'une heuristique lors d'une situation de communication. Ce critère fait référence à la pertinence d'une heuristique par rapport à un domaine, un thème ou une tâche (Chen, Chaiken *et al.*, 1999). Le processus de prise de décision du récepteur qui choisit d'appliquer ou non une heuristique lors du traitement de l'information peut se dérouler à la fois à un niveau non conscient et conscient. Ce qui compte est l'adéquation perçue entre le domaine ou le thème du message et l'heuristique en question. En bref, plus souvent une heuristique aurait été activée en lien avec un certain type de message (articles de presse, publicité, discours politique, etc.), plus grande sera la probabilité que cette heuristique soit activée et appliquée lors de la réception d'autres messages du même genre. L'applicabilité des heuristiques dépend donc fondamentalement de la nature et de la force des liens cognitifs entre heuristiques et domaines de la pratique sociale.

Pour les chercheurs, la connaissance des associations entre heuristiques et domaines est indispensable pour être en mesure de prédire quelles heuristiques seront activées selon le contexte de communication. Les expérimentations effectuées entre autres par Wood (2000) ont montré que les individus qui possèdent des niveaux de connaissance différents par rapport à un certain objet vont activer des heuristiques différentes lors du processus de traitement de l'information, ce qui aura un impact différent sur leurs attitudes. La meilleure connaissance des liens habituels entre heuristiques, motivations et domaines, thèmes ou tâches permettra de mieux expliquer les relations entre types de motivations et heuristiques.

L'activation et l'application d'une certaine heuristique dépendrait probablement du but visé par le récepteur en situation de communication :

- veut-il analyser l'information fournie *avec objectivité*, afin d'arriver à une conclusion fiable (motivation de précision) ?
- veut-il *défendre ses attitudes, valeurs et intérêts* préexistants (motivation à la défense) ?
- ou veut-il *afficher des attitudes conformes aux attentes sociales* (motivation à l'impression) ? Ainsi, les heuristiques susceptibles d'être appliquées par *le même* individu dans *le même* type de situation vont probablement varier en fonction de sa motivation prédominante dans la situation.

4.4. Co-occurrence des traitements

Le modèle proposé par Chaiken et Eagly envisage la possibilité qu'un récepteur s'engage *simultanément* sur la voie systématique et la voie périphérique de la persuasion. Les deux types de traitement de l'information peuvent s'effectuer indépendamment l'un par rapport à l'autre, mais ils peuvent aussi sous certaines condi-

tions être co-occurents (Chaiken *et al.*, 1989). Le traitement heuristique peut coexister avec le traitement systématique dans la mesure où des indices heuristiques et des arguments sont utilisés simultanément par les individus lors de l'élaboration d'un jugement relatif au message. La simultanéité des deux processus peut avoir un impact favorable ou défavorable sur la persuasion. *L'hypothèse que les deux types de traitement cumulent leurs effets (additivité)* a été confirmée dans des expérimentations qui ont montré que lorsque les conclusions des deux processus étaient concordantes, les récepteurs fondaient leur jugement final sur les deux à la fois.

Au contraire, *l'hypothèse de l'atténuation* a été confirmée dans des expérimentations qui ont montré que lorsque les conclusions issues du traitement systématique contredisaient les jugements résultant d'un traitement périphérique, les premières atténuent l'impact des secondes (Bohner *et al.*, 1995). Face à une information complexe, l'heuristique « une source experte a toujours raison » peut ainsi conduire les récepteurs à penser que les arguments du message sont de meilleure qualité lorsqu'ils sont soutenus par une source experte et de moins bonne qualité lorsqu'ils sont présentés par une source non experte (Chaiken et Maheswaran, 1994).

Dans une expérimentation menée auprès de 367 étudiants de l'université de New York, Chaiken et Maheswaran (1994) ont testé l'hypothèse de l'atténuation, en montrant comment les indices heuristiques peuvent infléchir le processus systématique. Les sujets devaient lire et évaluer un message sur un nouveau modèle de répondeur téléphonique, XT-100. Selon les groupes expérimentaux, on faisait varier l'importance de la tâche, la crédibilité de la source et le contenu argumentatif du message. Après exposition au message, les étudiants remplissaient un questionnaire visant à mesurer le changement attitudinal.

L'implication des sujets à traiter le message a été activée avant l'exposition à travers la manipulation de l'importance de la tâche.

La crédibilité de la source variait selon qu'on la présentait comme étant un magazine spécialisé, « *Consumer reports* » (source crédible), ou bien un texte promotionnel fourni par une chaîne de vente au détail (source peu crédible).

Les arguments du message variaient de façon à proposer aux sujets des messages avec des arguments forts et faibles, ambigus et non ambigus (classés et sélectionnés par des « juges »).

Après avoir été prévenus que leur opinion était importante (condition de forte implication) ou peu importante (condition de faible implication), les étudiants ont lu des messages avec des arguments forts ou faibles, complexes ou non, attribués à une source ayant une crédibilité élevée ou réduite. Les résultats indiquent

qu'en situation de faible implication les récepteurs ont effectué un traitement heuristique du message : l'indice de la crédibilité de la source a influencé le changement attitudinal, une source crédible conduisant à une attitude plus favorable envers le message et le produit, et cela sans rapport avec la force des arguments ou leur complexité.

En situation de forte implication, les résultats varient selon le degré de complexité des arguments. Si les arguments sont non ambigus, deux possibilités apparaissent :

Hypothèse d'atténuation confirmée : si les arguments ne concordent pas avec l'heuristique de crédibilité de la source (arguments faibles venant d'une source crédible ou arguments forts venant d'une source peu crédible), les sujets effectuent un traitement systématique et celui-ci influence seul le changement attitudinal.

Hypothèse d'additivité confirmée : si la qualité des arguments est concordante avec l'heuristique de crédibilité (arguments forts émanant d'une source crédible ou arguments faibles proposés par une source peu crédible), le traitement systématique et le traitement heuristique déterminent ensemble le changement attitudinal.

Cette étude permet de montrer que les deux types de traitement peuvent coexister et produire des effets indépendants ou interdépendants sur la formation et la modification des attitudes, en fonction de certaines variables (implication, différents types d'indices et d'arguments).

4.5. Implications et traitements

Johnson et Eagly (1989, 1990) ont bien mis en évidence que le modèle de probabilité d'élaboration ne privilégiait qu'un seul type d'implication, focalisée sur les résultats, alors que le modèle heuristique systématique prendra en considération deux autres types d'implications, définies en termes de valeurs et d'évaluation sociale (voir également Maio et Olson, 2000) :

- l'implication en termes de résultats (*outcome-relevant involvement*) concerne les individus motivés à obtenir certains résultats désirables et qui évaluent l'information d'un message persuasif afin d'élaborer un jugement leur permettant de les atteindre;
- l'implication en termes de valeurs (*value-relevant involvement*) concerne les individus motivés à traiter un message parce que celui-ci fait référence à des valeurs et attitudes centrales pour soi ;
- l'implication en termes d'évaluation sociale (*impression-relevant involvement*)

concerne les individus motivés à gérer les impressions qu'ils communiquent aux autres au sujet de leur propre personne à travers des stratégies de présentation de soi.

Johnson et Eagly (1989) ont montré que les différents types d'implications ont un impact distinct sur le changement attitudinal. Cela indique que ces types d'implications conduisent les sujets à chercher non pas à élaborer un jugement exact et précis, mais plutôt à atteindre d'autres objectifs, de nature identitaire (défense de l'identité personnelle et sociale). Meyer et ses collaborateurs (2004) ont souligné le risque de confusion entre les notions d'implication et de motivation et ont avancé l'hypothèse que l'implication serait une composante de la motivation.

5. Conclusion : les modèles duaux en question

Les deux modèles duaux de la probabilité d'élaboration et du traitement heuristique et systématique occupent aujourd'hui encore une place non négligeable dans les études sur la persuasion. Ce qui les rapproche est la prémisse majeure d'une différence quantitative et qualitative entre les traitements de l'information. La distinction majeure entre une voie « périphérique » ou « heuristique » relativement facile à suivre du point de vue de l'effort cognitif, conduisant à une évaluation rapide du message à travers un examen des indices de surface et à l'application d'heuristiques de jugement, et une voie « centrale » ou « systématique » qui demande une certaine motivation et une capacité cognitive et situationnelle à traiter le contenu du message de manière approfondie avec un examen attentif des arguments. Les conséquences des deux voies sur la formation d'un changement attitudinal sont, en général, supposées différentes. Un *traitement superficiel* aurait comme résultat des attitudes peu stables dans le temps et peu résistantes à la contre-argumentation, tandis qu'un *traitement rigoureux* sera plus susceptible de mener à des attitudes durables et résistantes face aux tentatives ultérieures de contre-argumentation. Cependant, la distinction entre les deux processus est surtout théorique ou analytique, les deux pouvant en réalité survenir au même moment et conduire à des effets d'additivité, s'ils conduisent à des conclusions concordantes, ou d'atténuation, s'ils mènent à des conclusions divergentes, dans le cadre du modèle heuristique systématique, ou bien entrer en corrélation négative dans celui du modèle de probabilité d'élaboration. Au fond, ces propositions psychologiques ouvrent la voie à l'analyse psycho-socio-sémiotique plus formelle de la réception qui était encore peu développée, ce qui devrait fournir à l'approche méta-sémiotique des éléments sans doute utiles.

Références bibliographiques

- ADAM, Jean-Michel, BONHOMME, Marc (1997), *L'Argumentation publicitaire : rhétorique de l'éloge et de la persuasion*, Paris, Nathan.
- BENVENISTE, Émile (1966), *Problèmes de linguistique générale*, t. 1, Paris, Gallimard.
- BENVENISTE, Émile (1974), *Problèmes de linguistique générale*, t. 2, Paris, Gallimard.
- BENVENISTE, Émile (2012), *Dernières Leçons. Collège de France : 1968 et 1969*, Paris, Gallimard / Le Seuil / EHESS.
- CACIOPPO, John T., PETTY, Richard E., MORRIS, Katherine J. (1983), « Effects of Need for Cognition on Message Evaluation, Argument Recall, and Persuasion », *Journal of Personality and Social Psychology*, n° 45, pp. 805-81.
- CHABROL, Claude (2002), « Persuasion », dans CHARAUDEAU, Patrice, MAINGUENEAU, Dominique (dir.), *Dictionnaire d'Analyse du Discours*, Paris, Le Seuil, p. 140.
- CHABROL, Claude (2004), « Pour une psycho-socio-pragmatique de l'Agir communicationnel », *Cahiers de linguistique française*, n° 26, pp. 197-213.
- CHABROL, Claude, RADU, Miruna (2008), *Psychologie de la communication et persuasion : théories et applications*, Bruxelles, De Boeck.
- CHAIKEN, Shelly, EAGLY, Alice H. (1983), « Communication modality as a determinant of persuasion. The role of communication salience », *Journal of Personality and Social Psychology*, n° 45, pp. 241-256.
- CHAIKEN, Shelly, LIBERMAN, Akiva, EAGLY, Alice H. (1989), « Heuristic and systematic processing within and beyond the persuasion context », dans ULEMAN, James S., BARGH, John A. (dir.), *Unintended Thought*, New York, Guilford Press, pp. 212-252.
- CHANNOUF, Ahmed, ROUAN, Georges (2002), *Émotions et cognitions*, Bruxelles, De Boeck Université.
- CHEN, Serena, DUCKWORTH, Kimberly, CHAIKEN, Shelly (1999), « Motivated Heuristics and Systematic Processing », *Psychological Inquiry*, vol. 10, n° 1, pp. 44-49.
- CORNEILLE, Olivier (1993), « Une synthèse critique du modèle de probabilité d'élaboration », *L'Année psychologique*, n° 93, pp. 583-602.
- FISKE, Susan T., TAYLOR, Shelley E. (1991 [1984]), *Social cognition*, New York, McGraw-Hill.
- FONTANILLE, Jacques (2015), *Formes de vie*, Liège, Presses Universitaires de Liège.
- GIRANDOLA, Fabien (2000), « Peur et persuasion. Présentation des recherches (1953-1998) et d'une nouvelle lecture », *L'Année psychologique*, n° 100, pp. 333-376.

- GIRANDOLA, Fabien (2003), *Psychologie de la persuasion et de l'engagement*, Besançon, Presses Universitaires de Franche-Comté.
- GRANBERG, Donald (1984), « Attributing attitudes to members of groups », dans EISER, J. Richard (dir.), *Attitudinal judgment*, New York, Springer, pp. 85-108.
- GREENWALD, Anthony G. (1968), « Cognitive learning, cognitive responses to persuasion, and attitude change », dans GREENWALD, Anthony G., BROCK, Timothy C., OSTROM, Thomas M. (dir.), *Psychological foundations of attitudes*, New York, Academic Press, pp. 147-170.
- HAUGTVEDT, Curtis P., PETTY, Richard E., CACIOPPO, John T. (1992), « Need for Cognition and Advertising. Understanding the Role of Personality Variables in Consumer Behaviour », *Journal of Consumer Psychology*, n° 1, pp. 239-260.
- KLINKENBERG, Jean-Marie (1996), *Précis de Sémiotique générale*, Bruxelles, De Boeck & Larcier.
- KLINKENBERG, Jean-Marie (2012), « Ce que la sémiotique fait à la société et inversement », *Signata*, n° 3, pp. 13-25
- KRUGLANSKI, Arie W., WEBSTER, Donna M. (1996), « Motivated closing of the mind. "Seizing" and "Freezing" », *Psychological Review*, n° 103, pp. 263-283.
- LASSWELL, Harold D. (1948), « The structure and function of communication in society », dans BRYSON, Lyman (dir.), *The communication of ideas*, New York, IRSS, pp. 37-51.
- LEYENS, Jacques-Philippe, CORNEILLE, Olivier (2001), « Perspectives psychosociales sur les stéréotypes », dans GARAUD, Christian (dir.), *Sont-ils bons ? Sont-ils méchants ? Usage des stéréotypes*, Paris, Honoré Champion, pp. 13-25.
- MAHESWARAN, Durairaj, CHAIKEN, Shelly (1991), « Promoting Systematic Processing in Low-Motivation Settings. Effect of Incongruent Information on Processing and Judgment », *Journal of Personality and Social Psychology*, n° 61, pp. 13-25.
- MAIO, Gregory R., OLSON, James M., (dir.) (2000), *Why we evaluate: Functions of attitudes*, Mahwah (N. J.), Lawrence Erlbaum.
- McGUIRE, William J. (1968), « Theory of the structure of human thought », dans ABELSON, Robert P. *et al.* (dir.), *Theories of cognitive consistency. A sourcebook*, Chicago, Rand McNally, pp. 140-162.
- MEYER, Thierry (2000), « Le Modèle de Traitement Heuristique Systématique de l'information. Motivations multiples et régulation du jugement en cognition sociale », *L'Année psychologique*, n° 100, pp. 527-563.
- NISBETT, Richard E., ROSS, Lee (1980), *Human Inference. Strategies and Short-*

- comings of Social Judgment*, New Jersey, Prentice-Hall.
- PETTY, Richard E. (1997), « The Evolution of Theory and Research in Social Psychology. From Single to Multiple Effects and Process Models of Persuasion », dans McGARTY, Craig, HASLAM, S. Alexander (dir.), *The message of social psychology*, Cambridge, Blackwell Publishers Ltd., pp. 268-290.
- PETTY, Richard E., CACIOPPO, John T. (1981), *Attitudes and Persuasion. Classic and Contemporary Approaches*, Dubuque / Iowa, W.C. Brown Co. Publishers.
- PETTY, Richard E., WEGENER, Duane T. (1999), « The Elaboration Likelihood Model. Current Status and Controversies », dans CHAIKEN, Shelly, TROPE, Yaacov (dir.), *Dual-Process Theories in Social Psychology*, New York, The Guilford Press, pp. 41-72.
- RADU, Miruna (2004), « De la comparaison sociale à l'intention comportementale. Les publicités pour produits cosmétiques amincissants », *Questions de communication*, n° 5, pp. 103-114.
- TVERSKY, Amos, KAHNEMAN, Daniel (1980), « Causal Schemas in Judgments under Uncertainty », dans FISHBEIN, Martin E. (dir.), *Progress in Social Psychology*, Hillsdale (N.J.), Lawrence Erlbaum, pp. 49-72.
- WEBSTER, Donna M., KRUGLANSKI, Arie W. (1998), « Individual differences in need for cognitive closure », *Journal of Personality and Social Psychology*, vol. 67, n° 6, pp. 1049-1062.
- WOOD, Wendy (2000), « Attitude Change: Persuasion and Social Influence », *Annual Review of Psychology*, n° 51, pp. 539-570.

Sémiotique et critique de l'idéologie

Nijolė Keršytė

Institut de recherche de la culture de Lituanie

L'actualité de la pensée d'Algirdas Julien Greimas, notamment sa possibilité d'aller à la rencontre d'autres disciplines, on peut la repérer dans sa façon d'aborder l'idéologie et les questions qui y sont liées. Je vais examiner la spécificité de l'approche sémiotique de l'idéologie.

La critique de l'idéologie a ses origines dans la tradition marxiste. On ne saurait pourtant qualifier toute pensée marxiste comme « critique de l'idéologie ». En premier lieu, les fondateurs du marxisme ne s'attaquent pas à l'idéologie *en général*. Ils ne critiquent que l'idéologie *particulière*, celle qui prend la forme de l'idéalisme (post)hégélien ou de la philosophie spéculative (Marx et Engels, 1952 [1845] : 12). Plus tard, la cible principale des marxistes sera l'idéologie bourgeoise, capitaliste ou (néo)libérale. En second lieu, pour les principaux successeurs de Marx et Engels, notamment pour Lénine et toute la tradition russe du marxisme-léninisme, l'idéologie n'a rien, non plus, de négatif en soi : il y a de bonnes et de mauvaises idéologies. Nous allons voir que Greimas partage cette orientation de pensée.

Ainsi je me limiterai aux théories qui se présentent elles-mêmes comme « critiques de l'idéologie ». C'est le cas de l'École néo-marxiste de Francfort et surtout de son représentant actuellement le plus connu, Jürgen Habermas dont on connaît la contribution essentielle à la théorie critique, appelée aussi la critique de l'idéologie, en sciences sociales. C'est aussi le cas, certes très différent, de Roland Barthes qui a pratiqué la critique de l'idéologie en la mariant à la sémiologie dans son livre *Mythologies* (1957)¹. Ce qui est commun à ces deux critiques, ce sont leurs racines marxistes. Mais alors que le premier les associe avec celles de la « philosophie critique » (celle de Kant) et de la philosophie transcendantale (celle de Husserl), le second les articule avec la tradition structurale.

L'École de Francfort, qui, après l'arrivée des nazis au pouvoir, s'est installée, jusqu'à la fin de la guerre, aux États-Unis, a eu une forte influence sur toutes

1. Certes, Barthes lui-même n'appelle ces textes « critique idéologique » qu'après coup, environ quinze ans plus tard, en 1970, à l'occasion d'une nouvelle édition (1957 : 8).

sortes d'études qui ont été appelées par la suite « les théories critiques » : critique féministe, critique postcoloniale, critique queer, etc. Leur but est de démasquer les rapports de domination (entre les sexes ou les nations) repérables dans toutes sortes de discours. Ces « critiques » ont souvent été confrontées à l'analyse sémiotique, considérée comme une approche immanente, interne, formelle par opposition à l'approche externe, contextuelle, idéologique (voir Laurent, 2002 : 5). D'où à la fois l'importance de comparer les présupposés théoriques de l'École de Francfort et ceux de l'École de Paris dans la perspective de l'idéologie, et la possibilité de montrer que l'analyse sémiotique, tout en étant une approche immanente, est aussi une analyse idéologique, bien que différente de l'habituelle critique idéologique.

1. L'idéologie comme quête des valeurs

À première vue, la sémiotique de Greimas n'a aucun rapport avec la critique ni avec l'idéologie, et encore moins avec la critique de l'idéologie. Pourtant, sans que Greimas ne se soit jamais préoccupé de construire une théorie de l'idéologie, l'année de la publication de *Sémantique structurale*, il a écrit à ce propos un article en lithuanien, « Mythes et idéologies » (1966), où il expose son point de vue sur l'idéologie en général et sur la critique de l'idéologie en particulier². Par ailleurs, les sémioticiens connaissent depuis longtemps le terme « idéologie » en tant qu'un terme parmi d'autres (et nullement le plus important) du métalangage de l'analyse sémiotique narrative. Comme d'autres termes génériques tels que « manipulation » ou « Destinateur », celui d'idéologie a en grammaire narrative un sens très inhabituel par rapport à son sens le plus usuel. De fait, s'il est vrai que Greimas a peu écrit à propos de l'idéologie, on peut dire que dans ses textes s'esquisse une conception fort originale, en tout cas bien différente des vues qui dominaient à ce propos à l'époque, surtout dans le contexte des débats théoriques anglophones ou germanophones.

En quoi la conception sémiotique de l'idéologie est-elle particulière ?

D'abord, elle *n'est pas statique*. Elle n'est pas liée à l'idée de représentation du monde, d'« image renversée », de « reflet » erroné de la réalité comme dans la conception marxiste orthodoxe. Il ne s'agit pas non plus d'une logique de l'idée, comme dans l'explication d'Arendt (« Une idéologie est, très littéralement, ce que son nom indique : elle est la logique d'une idée » (Arendt, 2002 : 825)), ou d'un signifié général comme chez Barthes (« À l'écriture de Mode correspond

2. Jusqu'à présent il n'était pas accessible aux lecteurs français.

sur le plan rhétorique un signifié général qui est l'idéologie de la Mode » (1967 : 234)). En sémiotique, l'idéologie est liée à *l'action*.

Dans *Mythologies*, Barthes s'était déjà orienté dans cette direction. Bien que sa conception soit marxiste et statique – c'est celle de l'idéologie comme « une image renversée » (1957 : 215) – il fait le lien entre les *pratiques quotidiennes* et la conception d'une « idéologie insignifiante » diffuse dans tous les aspects de la vie quotidienne, dans la façon d'entretenir une conversation, de manger, de s'habiller (*Ibid.* : 214). Mais cette orientation est encore plus nette chez le philosophe néo-marxiste Louis Althusser, qui met l'accent sur le rapport entre l'idéologie et les *pratiques* : « l'idéologie parle des actes [...] insérés dans des pratiques » et « il n'est de pratique que par et sous une idéologie » (1976 : 120 et 122).

Différemment de Barthes, Greimas voit l'idéologie bien au-delà de la société bourgeoise et de ses pratiques. Il la voit *partout où il y a une activité humaine*. Pour lui, l'idéologie et *le faire, l'activité, les actions humaines, les algorithmes de comportements* sont étroitement liés. Mais il fait un pas de plus : à l'action il ajoute l'idée de la *valeur*. Ainsi Greimas propose-t-il une vision tout à fait particulière de l'idéologie.

L'originalité de sa position découle d'une vision générale du monde qui serait la suivante. Dans « Mythes et idéologies » Greimas fait la distinction entre le *sens* et la *signification*, en laissant le premier aux existentialistes qui parlent de son absence, de son manque, de l'absurdité de l'existence, et en réservant la seconde aux sémioticiens. Greimas renverse la thèse des existentialistes : pour lui, ce n'est pas au non-sens mais à la *signification* que nous sommes « condamnés »³ :

On prend l'homme et on regarde comment il vit : on voit que sa vie est environnée d'un écran de significations. Tous les objets, tout ce qui constitue son contexte, son entourage, pénètrent dans l'homme, le monde entier irradie vers lui et signifie toujours quelque chose. [...] Notre tragique existentiel actuel consiste peut-être dans l'impossibilité d'échapper à la signification. (2017 [1966] : 125-126)

Le monde des significations est aussi un univers constitué de valeurs. L'idée de lier la question de la signification à celle de la valeur vient de Saussure (Greimas et Courtés, 1979 : 414), mais dans la sémiotique de Greimas la valeur acquiert un autre sens qu'on pourrait appeler « existentiel » du fait même qu'elle détermine le rapport entre le sujet et l'objet visé. Les valeurs sont organisées de deux façons différentes : paradigmatique et syntagmatique. Les articulations paradigmatiques des

3. Selon une paraphrase de Merleau-Ponty : « Parce que nous sommes au monde, nous sommes *condamnés au sens*... » (1945 : xiv).

valeurs forment des systèmes que Greimas appelle les *axiologies* et dont le mode d'existence est *virtuel*, comme pour n'importe quel système signifiant (voir la notion de langue chez Saussure). C'est un sujet, individuel ou collectif, qui « donne la vie » aux valeurs, les « axiologise », les considère comme positives ou négatives, attirantes ou repoussantes. En métalangage sémiotique, le sujet les *actualise* au moment où il en choisit certaines, les investit dans des objets (par exemple, une valeur du Bien dans l'amitié), les transforme en valeurs désirées et entreprend de les viser. La recherche d'une valeur, ou plutôt d'un ou de plusieurs objets de valeur dans une série d'actions, tend vers leur acquisition, laquelle les transforme en valeurs *réalisées*. C'est à travers cette actualisation de valeurs qu'apparaît ce que Greimas appelle « *idéologie* ». L'idéologie, en sémiotique, est donc une *action orientée vers une ou plusieurs valeurs (objets de valeurs) qui présuppose un système de valeurs, une axiologie* : « l'idéologie est une quête permanente des valeurs » (Greimas et Courtés, 1979 : 179).

De cette *conception dynamique de l'idéologie* découle le second aspect qui fait l'originalité de la position de Greimas. De même qu'en linguistique l'action se traduit par la syntaxe, pour la sémiotique, l'idéologie correspond à la *syntagmatique* du texte, du discours ou de l'ensemble signifiant.

Traditionnellement, partout où on reconnaît la nature langagière de l'idéologie, on la limite à *l'analyse rhétorique* des images, des représentations, des symboles ou des figures. Cela s'explique historiquement : depuis son apparition, la rhétorique a toujours eu affaire au discours persuasif. En outre, depuis que Marx et Engels (dans *L'Idéologie allemande*) ont fait la comparaison, devenue célèbre, entre l'idéologie et l'image inversée du monde réel (comme dans une chambre noire où tout apparaît placé la tête en bas (Marx et Engels, 1952 [1845] : 17)), tous les néo-marxistes, et même les antimarxistes s'en sont tenus à cette idée du *renversement*. Comme déjà mentionné, elle se maintient chez Barthes, qui pose même un lien direct entre renversement idéologique et renversement poétique-mythologique⁴ :

4. Dans sa construction en tant que message, comme ensemble signifiant, le mythe qui véhicule l'idéologie ressemble au texte poétique : c'est un langage qui transforme un autre langage qui le précède (en l'occurrence les mots, les images, les expressions du langage « ordinaire ») ; autrement dit, selon la terminologie de Hjelmslev dont Barthes se sert implicitement, « *c'est un système sémiologique second* » (1957 : 187). Barthes précise que « le langage second n'est pas tout entier mythique, mais il est le lieu même où s'installe le mythe... » (*Ibid.* : 220). La spécificité du mythe par rapport au texte poétique apparaît quand Barthes donne un sens marxiste à la distinction typiquement structurale et sémiotique entre langage premier et langage second. Le langage premier du texte poétique, c'est le langage ordinaire, alors que celui du mythe, c'est le « langage-action », un langage par lequel un sujet transforme le monde (la nature) en travaillant (par exemple, « le bûcheron abat un arbre »).

Si notre société est objectivement le champ privilégié des significations mythiques, c'est parce que le mythe est formellement l'instrument le mieux approprié au renversement idéologique qui la définit : à tous les niveaux de la communication humaine, le mythe opère le renversement de *l'anti-physis* en *pseudo-physis*. (1957 : 216)

Se servir de la rhétorique pour l'analyse critique de l'idéologie est donc chose des plus courantes. Pourtant, en tant qu'instrument d'analyse des discours, l'analyse rhétorique reste assez primitive, surtout en comparaison avec les instruments sémiotiques. Elle se limite au repérage d'éléments épars au fil du discours – figures et arguments – et ne permet pas d'expliquer comment ils s'agencent pour former des ensembles signifiants. On le voit bien, d'ailleurs, chez Barthes, dont toutes les analyses dénoncent en définitive la même déformation effectuée par le mythe : la « naturalisation », c'est-à-dire la transformation de « l'histoire en nature », de « *l'anti-physis* en *pseudo-physis* » (*Ibid.* : 202-216). Ce qui est artificiel, construit, fabriqué, ce qui fait partie d'un système de valeurs, de significations, le mythe le présente comme naturel, allant de soi, appartenant au système des faits (*Ibid.* : 204).

Chez Barthes, l'idéologie se place au niveau superficiel de la rhétorique : celui du renversement, de la déformation du sens. Chez Greimas, l'idéologie se situe au contraire au niveau plus profond de la syntaxe narrative, celui où agissent les entités plus abstraites (les actants, l'action-transformation). Pour cette raison, l'idéologie n'est pas un équivalent du mythe comme chez Barthes mais plutôt sa structure plus profonde. Greimas ne compare nulle part sa conception de l'idéologie à celle de son ami, il y fait tout au plus une petite allusion dans *Du Sens* :

Roland Barthes a transposé dans les sociétés modernes [...] la problématique de la connotation mythique des comportements humains [...] si la mode des « mythologies », petites ou grandes, prospère en France, les descriptions des modèles idéologiques restent rares. (1970 : 36)

Cette allusion suffit néanmoins pour indiquer que l'idéologie ainsi comprise n'est pas située sur le plan de la forme de l'expression (en termes de Hjelmslev, repris par Greimas). Elle relève de la forme du contenu, à saisir au niveau de la narrativité. Étant donné que de plus la narrativité, du point de vue sémiotique, ne se réduit pas au « discours narratif », au « récit » mais peut être repérée dans n'importe quel discours ou ensemble signifiant, l'idéologie ne se réduit pas non plus au « discours idéologique » (discours politique ou discours de la propagande) mais est également à l'œuvre dans tout discours, figuratif ou non figuratif, où on peut repérer un sujet en quête d'objet de valeur à travers une série de transformations.

2. Analyser sans évaluer : démythification contre démystification

Dans la tradition de la pensée de l'idéologie, la spécificité française, à la différence des théories allemandes ou américaines, consiste à inscrire l'idéologie dans la perspective non pas de la science mais de *l'imaginaire*, et corrélativement dans la perspective du *langage poétique* et du *mythe* plutôt que celle de la conscience.

En philosophie, c'est Louis Althusser qui voit dans l'idéologie la représentation du *rapport imaginaire* au monde : « L'idéologie représente le rapport imaginaire des individus à leurs conditions réelles d'existence » (1976 : 99).

Greimas aussi, dans *Sémantique structurale*, rattache l'imaginaire à l'idéologie : « les transformations structurelles *imaginaires* jouent un rôle considérable dans toutes sortes d'idéologies » (1966 : 254).

En anthropologie, l'imaginaire idéologique se manifeste à travers les mythes. Telle est la conception de Georges Dumézil, très apprécié par Greimas. Bien que Dumézil place le mot « idéologie » dans les titres de plusieurs de ses livres – *L'Idéologie tripartite des Indo-Européens* (1958), *L'Idéologie des trois fonctions dans les épopées des peuples indo-européens* (1968) –, il n'en donne aucune définition. À partir de son emploi on comprend cependant parfaitement qu'il s'agit d'un système d'idées exprimées « en images » dans les mythes entendus comme des récits « qui ne sont pas des inventions dramatiques ou lyriques gratuites » mais sont en rapport « avec l'organisation sociale ou politique, avec le rituel, avec la loi ou la coutume » (1995 : 10).

Greimas reprend la paire de termes « mythe / idéologie » en l'homologuant à une distinction de base entre le *figuratif* et le *conceptuel*. Mais il élargit le champ recouvert par le « mythe », qu'il identifie à tout discours, narratif ou non narratif. En fonction de cette distinction, le mythe et l'idéologie ne sont que « deux manières » « de dire une seule et même chose » (Greimas, 2017 [1966] : 127). Le passage de l'un à l'autre, appelé « traduction », constitue en même temps la révélation de la signification :

Il faut prendre un mythe, que ce soit un mythe ancien ou un conte populaire, ou bien un poème littéraire, et dire ce qu'il signifie. Et cette énonciation de sa signification sera justement la traduction de chaque mythologie dans une idéologie, ou ce qu'on appelle la démythification. (*Ibid.*)

Dans la sémiotique de Greimas, on définit la signification comme la transposition (traduction) d'une langue à une autre, d'un niveau du langage à un autre (1970 : 13). Dire ce que signifie le mythe, c'est le transposer dans une langue abstraite (non figurative, conceptuelle), celle de l'idéologie. Le mythe, ou

le discours figuratif, c'est la « surface », la manifestation figurative d'un contenu idéologique qu'on ne pourra révéler que par l'analyse narrative. Cette analyse de l'idéologie sous-jacente au mythe, Greimas l'appelle « dé-mythification » et l'oppose à la « démystification » qui serait la critique, la dénonciation de l'idéologie :

[...] je fais la distinction entre la démythification et la démystification. La démystification serait un terme policier [...]. On croit qu'il existe un mystère, qu'on nous cache intentionnellement la vérité, qu'il faut « démasquer », pour recourir à la terminologie socialiste. La démythification est un terme scientifique neutre [...]. Démythifier revient à décrire la poésie, décrire la religion, les valeurs morales, l'art en interrogeant ce que tout cela signifie. (*Ibid.* : 129)

Différemment de Barthes qui emploie les termes « démythification » et « démystification » comme synonymes car pour lui, il n'y a pas d'analyse sans critique, ou « pas de sémiologie qui finalement ne s'assume comme une *sémioclastie* » (Barthes, 1970 [1957] : 4), Greimas préfère la démythification à la démystification, l'analyse non évaluative à la critique, à un regard « policier » ou moralisateur qui chercherait la faute, l'infraction, le crime. Et cela pour plusieurs raisons.

Chez Greimas, comme chez Dumézil, « idéologie » est un terme tout à fait neutre. Cette conception neutre, non évaluative de l'idéologie est très rare. Elle n'est pourtant pas complètement inédite. On la rencontre en anthropologie culturelle, où l'idéologie est définie comme un système de culture parmi d'autres, qui, à côté des modèles religieux, philosophiques, esthétiques, scientifiques, présente des modèles symboliques pour l'action. En anthropologie, outre Dumézil, il faut mentionner les travaux de Clifford Geertz, qui non seulement emploie lui aussi le terme en un sens neutre mais de plus cherche explicitement à construire une théorie non évaluative de l'idéologie dans son essai « *Ideology As a Cultural System* » (1964).

Geertz rejette le regard positiviste qui élève la connaissance scientifique au-dessus de toute forme de croyance – religieuse ou idéologique –, et prétend juger de tout « au nom de la science ». Et il compare ironiquement l'évaluation de l'idéologie avec celle de la religion : « *We may wait as long for the “end of ideology” as the positivists have waited for the end of religion* » (Geertz, 1973 : 199).

Bien que Greimas ait apparemment ignoré l'existence même de Geertz, et réciproquement, on peut parler d'une affinité rapprochant leur pensée respective de l'idéologie. Leur principal point commun, c'est la volonté d'analyser sans évaluer. Chez Geertz, elle provient de l'attitude herméneutique propre à l'anthropologie moderne face à la civilisation étrangère de l'Autre. Cette attitude constitue le principe de base de toute ethnologie et anthropologie culturelle du XX^e siècle, surtout de la part du courant structural : décrire et non évaluer, comprendre et non juger.

Au lieu d'analyser les causes des idéologies, Geertz propose d'en analyser les significations en se servant des modèles fournis par les approches sémiotiques, linguistiques, littéraires. Chez Greimas, le refus d'évaluer provient de l'attitude propre à la linguistique structurale, qui fonde la scientificité sur la description par opposition à la normativité de la grammaire traditionnelle, toujours soucieuse d'évaluer des phénomènes linguistiques. Mais on trouve chez lui aussi d'autres raisons.

Dans « Mythes et idéologies », Greimas raconte qu'en rédigeant *Sémantique structurale* il s'est rendu compte que l'analyse structurale ne peut pas fournir de critères propres pour distinguer les valeurs acceptables et non acceptables, les « vérités idéologiques » et les « mensonges idéologiques » :

[...] j'essayais naïvement de chercher des critères structuraux objectifs aidant à distinguer le mal et le bien, les valeurs et les aliénations (*Entfremdungen*). Vous voyez donc qu'on se trompe parfois de chemin et qu'on doit abandonner le travail et tout recommencer à nouveau. (Greimas, 2017 [1966] : 130)

Selon lui, de tels critères n'existent pas – ni en science ni même sur le plan de la compréhension humaine en général : « mensonge et vérité, c'est tout un. La question n'est pas [...] pertinente » (*Ibid.* : 13). Pour distinguer entre le bien et le mal, il n'y a de critères qu'« extrahumains », qu'ils soient d'ordre religieux (Dieu) ou laïque (L'Esprit Absolu pour les hégéliens ou l'Histoire pour les marxistes) (*Ibid.* : 126-127).

Une autre raison, qui n'est pas d'ordre scientifique (épistémologique) mais plutôt d'ordre philosophico-anthropologique, c'est la conviction de Greimas relativement à la *nécessité* de l'idéologie. Étant donné qu'elle est liée aux systèmes symboliques, aux mythes, elle est indispensable pour l'homme car il ne peut pas vivre sans la symbolisation. Sur ce point, Greimas rejoint de nouveau Althusser :

L'idéologie fait donc organiquement partie, comme telle, de toute totalité sociale. [...] Les sociétés humaines secrètent l'idéologie comme l'élément et l'atmosphère même indispensables à leur respiration, à leur vie historique. [...] Il est clair que l'idéologie (comme système de représentations de masse) est indispensable à toute société pour former les hommes, les transformer et les mettre en état de répondre aux exigences de leurs conditions d'existence. (1965 : 238-242)

Althusser lie cette nécessité de l'idéologie à *l'inconscient*, qu'il comprend avant tout comme ce que les hommes ne dominent pas – mais par quoi ils sont dominés (d'où la comparaison avec les « structures ») :

L'idéologie est bien un système de représentations : mais ces représentations n'ont la plupart du temps rien à voir avec la « conscience » : elles sont la plupart du temps des images, parfois des concepts, mais c'est avant tout comme *structures* qu'elles s'imposent à l'immense majorité des hommes, sans passer par leur « conscience ». Elles sont des objets culturels perçus-acceptés-subis, et agissent fonctionnellement sur les hommes par un processus qui leur échappe. (*Ibid.* : 239-240)

Greimas la rattache plutôt au langage humain en tant que source de tous les malentendus, des mensonges et des mythes (bons et mauvais), à l'impossibilité de dire la « vérité des choses ». Dans « Mythes et idéologies », il développe une petite philosophie du langage. Selon lui, l'existence humaine se déploie sur deux plans : d'une part l'homme parle, gesticule ou réfléchit, d'autre part il agit et fait certaines choses. Entre l'homme agissant et l'homme parlant, il y a toujours une faille, même un abîme dont le rôle est double : cela peut être le lieu où s'inventent des biens, des valeurs, des idéaux, mais il peut être « le point de départ des malentendus propres à l'existence humaine » (Greimas, 2017 [1966] : 125), des mensonges, des « aliénations ». Aucune adéquation exacte entre l'existence et les discours tenus sur elle n'est possible, elle ne peut exister que sous forme d'illusion, de rêve, d'auto-tromperie :

Les pires sont les mythologies qui sont répandues dans notre langue et qui nous pénètrent de façon inconsciente ! La vie quotidienne de l'homme devient tragique au moment où l'on veut dire la vérité, mais les mots apparaissent toujours ambigus. Il est impossible d'échapper à ce cercle vicieux. [...] En rapprochant tous les mythes et idéologies, on obtient un modèle formel qui montre *comment l'humanité vit et se trompe elle-même* et quelles sont les conditions du sens de l'existence humaine dans la culture donnée. (*Ibid.* : 129 et 135 ; c'est moi qui souligne)

Pour cette même raison, Greimas juge que la suppression de toutes les idéologies (si elle était possible) pourrait s'avérer néfaste pour une société. Il accepte qu'on puisse critiquer une idéologie, mais à condition d'en créer d'autres. Il n'accepte pas la critique en tant que destruction, suppression, effacement (démithification au sens marxiste) :

Il serait faux de croire que tout est fini avec cette démythification, que critiquer et tout démolir résoudra tous les problèmes. [...] Si on accepte la thèse qui soutient qu'on ne peut jamais dire la vérité, qu'il est impossible de se débarrasser des mythes, que l'idéologie est collée à l'homme, qu'elle est la nécessité de l'existence humaine, alors il ne reste qu'une seule voie, aussi bien pour l'homme en tant qu'individu que pour l'homme en tant qu'être social, à savoir la problématique d'une création consciente de mythes et idéologies. [...] Nous ne savons pas ce qui est bien et ce qui est mal, mais nous savons qu'on ne peut pas

abandonner l'homme sans l'inscrire dans un système culturel symbolique. (*Ibid.* : 130 et 132-133)

Cela pourrait sembler bizarre de la part de celui qui a subi pendant sa vie en Lituanie l'alternance rapide des systèmes et des idéologies totalitaires quand les Russes, arrivés après le début de la Deuxième Guerre mondiale, se sont retirés avant l'arrivée des nazis, tandis que ceux-ci étaient plus tard chassés par la nouvelle arrivée de l'armée et du pouvoir soviétiques dont Greimas, avec beaucoup d'autres, s'est échappé en fuyant en Occident. Dans une interview, Greimas évoque cette expérience comme absurde, insensée, donquichottesque (1991 : 44-45). Tout cela paraît cependant moins paradoxal si on regarde comment Greimas envisage le rôle de la critique de l'idéologie. Sa conception sur ce point diverge de celle développée par le philosophe allemand Habermas, par laquelle il me faut donc commencer.

3. L'émancipation par la Raison

Ceux qui critiquent l'idéologie croient en l'existence d'un lieu non idéologique à partir duquel ils peuvent parler. Cette croyance dans l'innocence du métadiscours sur l'idéologie a été rejetée par le sociologue allemand Karl Mannheim dans son livre *Idéologie et utopie* (1929). Il a mis en lumière le paradoxe qui consiste dans l'impossibilité de tenir un métadiscours neutre, non idéologique sur l'idéologie. Toute pensée socio-politique étant intéressée, les recherches sur l'idéologie sont elles-mêmes inévitablement intéressées, donc idéologiques. En conséquence celui qui parle de l'idéologie de l'autre est toujours lui-même idéologique : il est impossible de se mettre en dehors de l'idéologie.

Les membres de l'École de Francfort, et surtout Habermas tentent de résoudre le problème soulevé par Mannheim : comment construire une théorie (une science) de l'idéologie qui ne soit pas elle-même idéologique ? La solution proposée par lui et ses collègues, c'est la *critique*. Le discours sur l'idéologie peut être non idéologique quand il est scientifique ou théorique, et en même temps critique. Habermas emploie le terme « critique » en deux sens : kantien et marxien.

La critique au sens utilisé par Kant désigne la réflexion sur les limites de la raison humaine, d'une discipline ou d'une théorie, c'est-à-dire sur les conditions de son existence, sur sa validité. Pour Habermas, il s'agit en premier lieu de la réflexion sur les conditions de la *connaissance scientifique*. Jusqu'alors, dans toute la tradition philosophique, on tenait la raison pour « désintéressée ». Habermas défend l'idée que toute connaissance à un certain « intérêt », à commencer évidemment par la connaissance scientifique.

En reprenant le partage des sciences établi par les philosophes allemands du XIX^e siècle entre sciences de la nature (*Naturwissenschaften*), ou sciences exactes, et sciences de l'esprit (*Geisteswissenschaft*), ou sciences morales, Habermas leur ajoute un troisième type, formé justement à la fin du XIX^e / début du XX^e siècle, qu'il appelle « sciences sociales critiques ». L'intérêt des sciences exactes, ou « sciences empirico-analytiques », serait l'intérêt technique, ou instrumental, l'intérêt pour le contrôle et la manipulation, pour l'exploitabilité technique des objets ; celui des sciences « historico-herméneutiques » serait la compréhension du sens dans la sphère de la communication inter-humaine. Enfin, l'intérêt des sciences sociales critiques – qui sont critiques non pas occasionnellement mais par constitution (dans leur « nature »), telle la critique marxiste de l'idéologie, ou la psychanalyse –, c'est l'intérêt pour *l'émancipation*, pour la libération de l'esprit, de la conscience, ou pour l'auto-réflexion. Pourtant, comme le remarque très justement Ricœur, cet intérêt émancipatoire, chez Habermas, « fonctionne comme une idéologie ou une utopie » (Ricœur, 1986 [1974] : 330 ; voir aussi Ricœur, 1997 : 330-331). Il ne précise pas de quelle idéologie il est ici question, mais on peut facilement deviner qu'il s'agit de l'idéologie des Lumières fondée sur la croyance au pouvoir libérateur de la Raison. La science sociale critique de Habermas n'échappe donc pas au paradoxe de Mannheim, en dépit de ce qu'elle prétend.

La critique au sens marxiste désigne, chez Habermas, la critique des idéologies. De la même façon que, chez Kant, la critique s'oppose à la dogmatique, chez Habermas elle s'oppose à l'idéologie. Habermas construit une *théorie critique* qui doit être engagée dans les luttes politiques de son époque, en fonction des problèmes actuels de la société considérée. Autrement dit, la sociologie ne peut pas être neutre, descriptive, elle doit, selon Habermas, être *normative*, c'est-à-dire aider les sociétés à progresser dans un « bon » sens, à analyser les malaises dont elles souffrent. En un mot, elle doit se soucier non pas de ce qui *est* mais de ce qui *doit être*.

L'idéologie est conçue par Habermas dans le prolongement de la tradition marxiste, moyennant certaines modifications. Tout d'abord, l'idéologie est pour lui inséparable de *l'action répressive* d'une *autorité*, de la *domination* comprise comme *violence*. Ensuite, l'idéologie est considérée comme une manifestation de certaines configurations de la *conscience* (Habermas, 1971 : 42). Pour cette raison Habermas marie les études de la société, avancées par le marxisme, avec les études du psychisme, développées par la psychanalyse. Il s'intéresse surtout aux travaux de Freud consacrés à la civilisation (*Kultur*) où elle est considérée comme un mécanisme de contrainte des impulsions instinctives, de contrôle des besoins libidinaux et agressifs (*Ibid.* : 275). Cette vision de la civilisation et de la société en général comme

système répressif permet à Freud d'établir un parallèle entre les mécanismes répressifs du psychisme (le refoulement) et ceux de la société (les institutions, la censure) (*Ibid.* : 276).

Habermas cherche ainsi à compléter la théorie de Marx par celle de Freud, où les rapports, violents dans certains cas, à soi et aux autres se situent dans le domaine du symbolique, des normes et du langage. Ce qui paraît le plus important pour Habermas dans la théorie de Freud, c'est la connexion fondamentale entre les déformations du langage et la pathologie du comportement (*Ibid.* : 255). Ce qui sur le plan du psychisme individuel se traduit comme pathologie du comportement, devient, sur le plan social, chez Habermas, une distorsion des rapports interhumains, par exemple une aliénation, une réification. Et l'idéologie est l'expression de ces distorsions sociales : c'est « la communication distordue », la distorsion systématique du langage ou « pseudo-communication ». Pourtant, comme le note Ricœur, parce que ces distorsions « ne proviennent pas de l'usage comme tel du langage, mais de son rapport avec le travail et le pouvoir, ces distorsions sont méconnaissables par les membres de la communauté » (Ricœur, 1986 : 358). Ce n'est pas une simple méconnaissance qu'on peut surmonter dans un dialogue direct, et elle n'est pas non plus réductible à une mauvaise interprétation du texte. Pour dissoudre les illusions de l'idéologie, il faut le regard d'un Autre, d'un théoricien critique à même d'expliquer (de « resymboliser ») ce que les membres de la communauté ne voient pas, comme le fait le psychanalyste⁵.

Or, bien qu'Habermas introduise le langage dans la critique des idéologies, son intérêt principal, c'est la *conscience*, *l'autoréflexion*, c'est *l'émancipation de la raison et par la raison* (1973 : 149).

Cette critique est guidée par l'utopie (l'idéal régulateur qui dirige la pensée vers le futur à l'infini) selon laquelle la société va arriver à une communication pure et parfaite, réglée par un principe égalitaire de reconnaissance mutuelle des hommes, tel que chaque membre de la communauté puisse exprimer ses vues et ses vœux et où le dialogue « de tous avec tous » sera « exempt de domination » (*Ibid.* : 157)⁶. C'est la continuation du projet des Lumières guidé par le pouvoir libérateur de la Raison.

5. Je laisse de côté la comparaison détaillée de la psychanalyse avec la critique des idéologies qui a été faite par Ricœur (1986 : 359 ; 1997 : 313-329).

6. Je laisse de côté la critique, à mon avis tout à fait juste, adressée à cet idéal de la société de communication (Boudon, 1986 : 119-125). Ricœur rattache cette idée d'Habermas à l'élément utopique de sa théorie (1997 : 330-331).

4. Pour et contre la critique de l'idéologie

Différemment des penseurs allemands, les structuralistes français – autant Greimas que Barthes – ne croient pas au pouvoir salvateur de la Raison qui est au cœur de l'idéologie des Lumières. Ainsi, la critique de l'idéologie pratiquée par Barthes n'est aucunement marquée par l'optimisme des Lumières qui anime la théorie critique d'Habermas. Elle n'est pas dirigée par l'idéal ou l'utopie d'une société de communication parfaite, exempte de domination. Démystification « n'est pas une opération olympienne » (Barthes, 1957 : 10), elle ne veut pas dire révélation de la vérité objective par le savant ni indication d'une voie juste pour l'avenir. Voilà comment Barthes présente celui qui analyse et démystifie les mythes :

Il lui est interdit d'imaginer ce que sera sensiblement le monde lorsque l'objet immédiat de sa critique aura disparu ; l'utopie lui est un luxe impossible : il doute fort que les vérités de demain soient l'envers exact des mensonges d'aujourd'hui. Sa liaison au monde est d'ordre sarcastique. (*Ibid.* : 231)

Le sarcasme fait basculer ou même détruit l'ordre établi, se moque de tout ce que les autres prennent au sérieux et tiennent pour évident, mais ne propose rien à la place ; il ne prétend pas dire la vérité sur la réalité telle qu'elle est, d'autant plus que pour un sémiologue une telle réalité « en soi » n'existe pas.

Bien que Greimas considère qu'il existe des critères scientifiques pour analyser les mythes et dégager leurs idéologies (mais non les juger !), il ne croit pas – pas plus que Barthes – à l'hyperpuissance de la Raison, à son pouvoir de guérir des maux idéologiques. Allant cependant dans un autre sens que Barthes, il développe une critique implicite de la critique de l'idéologie entreprise par les membres de l'École de Francfort.

La sémiotique greimassienne se place parmi les sciences que Habermas appelle les sciences « historico-herméneutiques » dont l'intérêt serait la compréhension du sens dans la sphère de la communication inter-humaine. Étant donné que Greimas comprend l'idéologie au sens très large – il y a partout l'idéologie où il y a une quête de valeur –, pour lui toute science est idéologie car elle cherche le savoir comme objet de valeur. En tranchant sur la tradition centenaire qui opposait la science et l'idéologie, le sémioticien dit dans le *Dictionnaire* : « L'attitude scientifique est à considérer [...] comme une idéologie, c'est-à-dire comme une quête du savoir... » (Greimas et Courtés, 1979 : 322).

Différemment de Habermas, Greimas ne considère pas qu'il soit par principe mauvais d'être « idéologique ». Plus important pour lui, je crois, ce serait de comprendre quel objet de valeur vise une science en tant qu'idéologie, c'est-à-dire

comment elle comprend ce savoir qu'elle vise comme objet de valeur.

Mais la plus grande différence entre Greimas et Habermas, c'est l'attitude envers le pouvoir libérateur de ce qu'on appelle la « prise de conscience ». Si pour Habermas l'« *autoréflexion* [...] affranchit le sujet de la dépendance à l'égard de puissances hypostasiées » (1973 : 149), Greimas exprime ouvertement son scepticisme à propos du rôle de la conscience :

Le problème de la démythification est le plus souvent rattaché à celui de la conscience. On dit qu'il faut prendre conscience du fait que les mythes sont des mythes et que le mensonge est un mensonge ; quand ce dernier arrêtera de fonctionner, vous pourrez les liquider, et la question sera résolue. Malheureusement, il n'en va pas ainsi. [...] Au contraire, la conscience n'apporte pas de soulagement à l'homme et ne l'aide pas à vivre. Elle ne fait qu'aggraver sa situation. (Greimas, 2017 [1966] : 130-131)

Comme les néo-marxistes allemands, Greimas fait allusion à ce propos à la psychanalyse, mais plus spécialement à sa tradition post-freudienne (sans le dire explicitement). On sait que Freud, et Habermas après lui, estimaient que la révélation à la conscience des contenus inconscients (aliénés, idéologiques) permet au sujet de s'en délivrer, de « guérir », de « s'émanciper ». Or la psychanalyse post-freudienne ne croit plus au pouvoir curatif de la « prise de conscience ». La tâche du psychanalyste, tout comme celle d'un « démythificateur », consiste en revanche à proposer un autre système de symboles à la place de celui qui empêche de vivre, qui cause des troubles :

La psychanalyse a rencontré, elle aussi, le même problème, et beaucoup de psychanalystes croient qu'il s'agit là du problème des relations entre l'inconscient et la conscience. En fait, ce n'est pas vrai. Dire à un malade mental que son problème est tel et tel, qu'il ne fait en réalité que dissimuler tous ces maux à lui-même, n'a encore guéri aucun malade. [...] nous pouvons faire ce que font les psychanalystes : si un malade vit avec un certain système symbolique qui rend sa vie insupportable, le problème pour le médecin n'est pas de faire disparaître ce système, mais de le normaliser en le remplaçant par un autre système de valeurs qui lui permette de vivre et de se réconcilier avec les gens et les choses. (*Ibid.* : 131)

Certes, Habermas s'appuie aussi sur les travaux d'un psychanalyste allemand de tendance postfreudienne, à savoir Alfred Lorenzer qui marie la psychanalyse avec la sociologie. Pour lui « le moteur du processus de connaissance psychanalytique n'est pas l'intérêt pour l'autoréflexion mais une souffrance sensiblement éprouvée et qui aspire à être dépassée » (Lorenzer, 1973 : 142). Il analyse les changements du langage du patient souffrant et observe que chez lui le langage ordi-

naire se déforme en langage privé, c'est-à-dire non communicable aux autres, à la communauté. La tâche du psychanalyste consiste à « resymboliser » ce qui est « désymbolisé » dans le psychisme du patient, autrement dit, à donner un nouveau sens communicable à ce qui est devenu non communicable (car purement privé). Habermas se sert de l'idée que les déformations des rapports sociaux ont une incidence sur la langue, deviennent les distorsions de la communication, mais il n'indique pas comment on peut transposer le schème explicatif de la psychanalyse sur le plan des idéologies (Ricœur, 1986 [1974] : 359).

Greimas envisage dans ce contexte le remplacement d'un système symbolique ou mythique par un autre :

[...] quand on transfère ce problème du plan personnel au plan social, les possibilités de l'action sociale deviennent patentes ; on ne peut pas dire : voilà, on va démythifier les valeurs dépassées, on va supprimer tous les mythes et pour cette raison, l'homme deviendra libre, la société sera libérée. On ne peut que substituer un système de mythes à un autre. (Greimas, 2017 [1966] : 131)

À la place de la critique émancipatoire, Greimas propose la démythification créative ; créer de nouveaux mythes et idéologies qui permettent « à l'homme ou à la nation de vivre » :

On peut et il faut chercher comment démythifier une idéologie, mais à condition qu'on ait et qu'on puisse fournir une nouvelle idéologie permettant à l'homme ou à la nation de vivre. Je soulève ici un problème non pas politique mais thérapeutique, celui de la cure. (*Ibid.* : 133)

Bien que la sémiotique de Greimas n'ait aucun rapport avec la normativité, différemment de la théorie critique de Habermas, il cherche aussi, comme les néomarxistes allemands, comment sa théorie pourrait s'engager dans la recherche de solution aux problèmes actuels de la société, plus précisément, comment « accorder ses prétendues recherches scientifiques et les problèmes touchant vivement la nation lithuanienne » (*Ibid.* : 123-124). Il voit la possibilité d'engagement dans l'opération positive de la création et non pas dans l'opération négative de la critique, de la dénonciation. Son rôle n'est pas de « guérir le malade », de diminuer sa souffrance, mais de le pousser à devenir son propre médecin, à avancer dans son existence en la transformant :

La mission de notre mouvement consiste à créer de nouveaux mythes. Il ne faut pas aider l'homme. Il faut lui compliquer la vie. Il faut chercher comment transformer un homme qui a besoin d'aide en un homme qui soit son propre transformateur et celui des autres. [...]

L'objectif difficile à atteindre est de proposer à la nation des moyens de sa guérison. [...] Ce n'est qu'en prenant conscience des idéologies et des possibilités de leur choix que nous faisons un travail scientifique au lieu de duper les gens et que nous respectons en même temps notre engagement envers la nation. (*Ibid.* : 136 ; traduction légèrement remaniée)

Sa vision est projective, futuriste, utopiste même et non pas rancunière, vindicative, comme c'est souvent le cas dans la critique féministe, la critique postcoloniale et autres, issues de la théorie critique de l'École de Francfort. C'est ainsi que Greimas voit le rôle de la gauche intellectuelle et de sa révolution, « parce que la création des idéologies et de nouveaux mythes est déjà une révolution » (*Ibid.* : 138).

5. Pour finir : convergences et divergences

Les approches critiques de l'idéologie, notamment celle de Barthes et de Habermas, font de l'idéologie un pur appareil de domination lié au pouvoir, aux rapports sociaux marqués par la violence. La notion prend alors le sens péjoratif de renversement, de distorsion ou de déformation, dans le prolongement du marxisme orthodoxe occidental. C'est sur ce point qu'apparaît la plus nette différence avec l'approche de Greimas. Rattachant l'idéologie à l'imaginaire et au symbolique, il développe au contraire une problématique neutre, purement descriptive, à l'instar des anthropologues de la culture, tels Dumézil ou Geertz. La tendance à établir un lien entre l'idéologie et l'imaginaire est typique des néo-marxistes français d'inspiration structurale (Althusser) et les différencie des néo-marxistes allemands. Cela se manifeste aussi chez Barthes qui analyse le renversement idéologique dans les mythes contemporains de la culture dite de masse. Toutefois, alors que Barthes, suivant l'ancienne tradition, place l'idéologie sur un plan superficiel relevant de la seule analyse rhétorique, Greimas la situe au niveau plus profond de la syntaxe narrative – ce qui permet d'en analyser le contenu et les mécanismes. Sachant qu'aucun groupe social ne fonctionne sans une axiologie (un système de valeurs) et, corrélativement, sans des processus idéologiques qui convertissent l'ordre des valeurs en schèmes d'actions, on a là un des apports les plus positifs de la sémiotique en tant que théorie et méthode d'analyse. Indépendamment de leur attitude différente envers l'idéologie – l'une critique, orientée vers la démythification et la dénonciation, l'autre analytique, visant la démythification en tant qu'analyse et création thérapeutique de nouveaux mythes –, Barthes et Greimas partagent le même scepticisme envers le pouvoir salvateur de la Raison auquel croient les néo-marxistes allemands. D'une façon générale, les théories critiques

inspirées par l'École de Francfort, en critiquant une idéologie, en réalité en défendent une autre, celle des Lumières et de l'utopie marxiste de la société future sans domination. Greimas s'intéresse à l'analyse de l'idéologie non pas pour la dénoncer mais pour en connaître des mécanismes et pouvoir en proposer d'autres à une société en crise et qui aurait besoin de transformations.

Références bibliographiques

- ALTHUSSER, Louis (1965), *Pour Marx*, Paris, Maspero.
- ALTHUSSER, Louis (1976 [1970]), « Idéologie et appareils idéologiques d'État », *Positions (1964-1975)*, Paris, Les Éditions sociales.
- ARENDT, Hannah (2002 [1951]), *Les Origines du totalitarisme*, Paris, Gallimard.
- BARTHES, Roland (1957), *Mythologies*, Paris, Le Seuil.
- BARTHES, Roland (1967), *Système de la mode*, Paris, Le Seuil.
- BOUDON, Raymond (1986), *L'Idéologie, ou l'origine des idées reçues*, Paris, Fayard.
- DUMÉZIL, Georges (1995 [1968]), *L'Idéologie des trois fonctions dans les épopées des peuples indo-européens*, Paris, Gallimard.
- GEERTZ, Clifford (1973), *The Interpretation of Cultures*, New York, Basic Books.
- GREIMAS, Algirdas Julien (1966), *Sémantique structurale : recherche de méthode*, Paris, Larousse.
- GREIMAS, Algirdas Julien (1970), *Du sens*, Paris, Le Seuil.
- GREIMAS, Algirdas Julien, COURTÉS, Joseph (1979), *Sémiotique : dictionnaire raisonné de la théorie du langage*, Paris, Hachette.
- GREIMAS, Algirdas Julien (1991), « La France est gagnée par "l'insignifiance" », *Le Monde*, 22 octobre, p. 44-45.
- GREIMAS, Algirdas Julien (2017 [1966]), « Mythes et idéologies », *Du sens en exil : chroniques lithuaniennes*, Limoges, Lambert-Lucas, pp. 123-139.
- HABERMAS, Jürgen (1971 [1968]), *Knowledge and human interests*, Boston, Beacon Press.
- HABERMAS, Jürgen (1973 [1965-1968]), *La Technique et la science comme idéologie*, Paris, Gallimard.
- JULLIER, Laurent (2002), *L'Analyse de séquences*, Paris, Nathan / VUEF.
- LORENZER, Alfred (1973), *Über den Gegenstand der Psychoanalyse oder Sprache und Interaktion*, Frankfurt am Main, Suhrkamp.
- MARX, Karl, ENGELS, Friedrich (1952 [1845]), *L'Idéologie allemande*, Paris, Les Éditions sociales.
- MERLEAU-PONTY, Maurice (1945), *La Phénoménologie de la perception*, Paris,

Gallimard.

RICŒUR, Paul (1986 [1974]), « Science et idéologie », *Du texte à l'action : essais d'herméneutique*, t. 2, Paris, Le Seuil, pp. 303-332.

RICŒUR, Paul (1997 [1986]), *L'Idéologie et l'utopie*, Paris, Le Seuil.

Rhétorique, sémiotique et exercice de l'esprit critique

Alain Perusset et Thierry Herman

Université de Neuchâtel (Suisse)

Nous avons choisi dans ce chapitre de nous interroger sur le statut de deux éléments clés de la doxa universitaire : l'ouverture à des enseignements inter- ou transdisciplinaires d'une part ; le maintien ou le renforcement de l'esprit critique d'autre part. Pour le premier cas, à l'instar des spécialistes des questions d'interdisciplinarité Darbellay et Paulsen (2008), nous constatons que cette problématique est de plus en plus au centre de la politique universitaire – les auteurs cités affirmant même qu'il y a une certaine urgence à décroisonner les savoirs pour traiter la complexité des affaires humaines. Dans le champ des sciences expérimentales, il devient évident que la demande en collaborations interdisciplinaires est un *réquisit* pour plusieurs recherches¹. En ce qui concerne le second cas, c'est plutôt la mission historique de l'université – à l'instar du libre examen pratiqué depuis la fondation de l'Université libre de Bruxelles – qu'il s'agit de maintenir, d'autant plus, avancent certains acteurs de la scène publique, que le monde désenchanté contemporain connaît de profondes remises en cause tant de la science traditionnelle que des infrastructures étatiques. Or, nous voulons plaider ici pour deux disciplines qui sont par essence transversales et interdisciplinaires, et qui, toutes deux, ont un impact conséquent sur la formation de l'esprit critique : la rhétorique et la sémiotique.

Eu égard à l'ancrage disciplinaire de l'ouvrage qui abrite cette contribution, nous n'allons que rapidement illustrer le cas de la rhétorique, car, dans l'ensemble, nous soulignerons les apports pédagogiques de la sémiotique au travers notamment de l'usage d'un outil typique de la discipline : le carré sémiotique. Ce parcours nous conduira enfin à dessiner les contours que pourrait prendre un enseignement de sémiotique à l'intérieur d'un module transdisciplinaire, car en fin de compte, à l'université, les étudiants ne doivent pas seulement se former à leurs branches principales, mais il leur est aussi de plus en plus demandé de développer leur esprit de synthèse et des compétences transverses pour être reconnus et valorisés sur le marché du travail.

1. Le fonds national de la recherche scientifique suisse (FNS) développe des programmes de recherche spécifiquement interdisciplinaires, à l'instar du programme Sinergia.

Aujourd'hui, en Suisse, la sémiotique n'occupe aucune place au niveau académique. La situation de la rhétorique, quoique plus enviable, reste cantonnée à des attachements disciplinaires (latin et grec, stylistique, droit...) plutôt que transdisciplinaires. Pourtant, ces deux disciplines ont un héritage théorique fort et cohérent, et proposent des outils d'analyse – enrichis depuis les années 1990 – qui mériteraient d'être davantage transmis au sein des facultés. En fait, toutes deux remplissent les conditions pour aider n'importe quel étudiant dans son cursus. Premièrement, elles peuvent lui offrir une vision éclairante du monde, ainsi que des techniques pour le déconstruire ; secondement, elles peuvent favoriser le développement de son esprit critique pour identifier les formes de persuasion inscrites au sein des discours et pour en comprendre certains enjeux de sens.

À l'heure où l'interdisciplinarité est assez largement encensée et où l'on demande aux universités et à leurs étudiants de prendre conscience que l'institution permet non seulement d'acquérir des savoirs disciplinaires, mais aussi de renforcer des compétences transverses en tant que *Learning Outcomes*², il apparaît pour le moins étonnant que les disciplines fondamentalement méthodologiques que sont la sémiotique et la rhétorique soient si souvent optionnelles ou absentes des cursus universitaires.

Les causes d'une telle conjoncture sont sans doute multiples : les deux disciplines, comme méthodes d'analyse, n'ont pas de champ spécifique ; elles proposent des outils qui offrent aux étudiants des ressources répondant aux attentes de la plupart des disciplines scientifiques (par exemple en production de textes écrits pour la rhétorique ou en systématisation de réalités diverses pour la sémiotique), mais elles demandent une interdisciplinarité forte, difficilement maîtrisable, et souffrent enfin de la connotation négative que l'on réserve aux outils dont l'aspect si commun fait contraste par rapport aux productions individuelles originales. La sémiotique, plus encore que la rhétorique, demande aussi la maîtrise d'un « jargon » qui effraie plus qu'il ne motive. Et elle émerge du structuralisme triomphant – et quelque peu suffisant – des années 1960 qui faisait de la linguistique la science-pilote dont toutes les autres sciences devaient s'inspirer, tandis que, de son côté, la rhétorique reste toujours suspecte de manipulation des esprits. Interdisciplinarité un peu molle, passé historique chargé, appareil conceptuel plus ou moins lourd, car faisant système, au point d'être décourageant, connotations d'arrière-boutique ou d'artisanat méthodologique : avec un tel déficit d'image, comment envisager un retour plus marqué de ces méthodes dans l'enseignement

2. Nous renvoyons au projet *Tuning* pour un approfondissement des convergences entre structures éducatives en Europe (www.unideusto.org).

universitaire qui ferait oublier les causes, tracées ici, de leur disparition ou de leur confidentialité ?

1. La transdisciplinarité à l'université

1.1. Pluri-, inter- ou transdisciplinarité ?

Le panorama des études universitaires s'est vu depuis plusieurs années imposer une ouverture disciplinaire et une réflexion sur cette ouverture. L'économie a ainsi pu bénéficier de l'apport de psychologues, pour prendre le cas de Daniel Kahneman, prix Nobel d'économie pour ses travaux en sciences cognitives. Dans les sciences de la nature ou la médecine, il est devenu indispensable de former des équipes issues de plusieurs disciplines pour étudier les problématiques du domaine. Il existe en fait trois modes de collaboration : la pluridisciplinarité, l'interdisciplinarité et la transdisciplinarité. Dans la première, le dialogue est limité à sa plus simple expression : il s'agit davantage d'un cumul de points de vue sur un même objet. Dans la seconde, il existe un véritable dialogue disciplinaire autour d'un objet – d'une certaine manière, la rhétorique pourrait être considérée de ce point de vue, car elle mobilise les disciplines de la psychologie (la question de l'influence ou de la persuasion), de la sociologie (l'adaptation à un auditoire socialement inscrit au sein d'un cadre communicationnel) et de la linguistique (la mise en mots nécessaire à la réussite de ces deux premières entreprises). Mais on peut aussi dire que la rhétorique subsume ce cadrage disciplinaire et constitue un objet propre qui relie des disciplines de façon transversale plutôt qu'elle n'appartient à l'une d'entre elles. D'une part, « l'écrit scientifique est véritablement un texte argumentatif où la dimension rhétorique est fortement présente » (Tutin, 2010 : 15). Tout écrit produit par un étudiant ou par un chercheur est donc inscrit dans une dimension rhétorique, ce que Perelman et Obrechts-Tyteca avaient d'ailleurs déjà observé :

Les auteurs de communications ou de mémoires scientifiques pensent souvent qu'il leur suffit de rapporter certaines expériences, de mentionner certains faits, d'énoncer un certain nombre de vérités pour susciter inmanquablement l'intérêt de leurs auditeurs ou lecteurs éventuels. Cette attitude résulte de l'illusion, fort répandue dans certains milieux rationalistes et scientistes, que les faits parlent par eux-mêmes et impriment une empreinte indélébile sur tout esprit humain, dont ils forcent l'adhésion, quelles que soient ses dispositions. (1958 : 3)

D'autre part, l'analyste de discours comme le spécialiste de rhétorique ont nécessairement besoin d'une approche qui, minimalement, soit à la fois sociale, linguistique et psychologique. Sociale, car tout discours s'inscrit dans une histoire, dans un lieu, dans un rapport textuel avec des prototypes de discours semblables. Linguistique, car tout discours mobilise évidemment l'outil de la langue dans toute sa richesse syntaxique, sémantique, pragmatique. Psychologique, car tout discours entend produire un effet sur son destinataire et mobilise pour ce faire des ressources cognitives, des capacités de raisonnement tout en s'appuyant sur les ressources cognitives d'autrui pour que tout énoncé prenne son sens (« en contexte »). C'est donc une dimension transdisciplinaire qui apparaît ici, tant en ce qui concerne la production que l'analyse de textes visant à convaincre ou à persuader.

1.2. Le cas de la rhétorique

Les objets intrinsèquement transdisciplinaires sont nombreux – on peut penser à certaines méthodes d'analyse, à la question des statistiques, aux programmes informatiques –, mais les compétences sollicitées le sont tout autant : l'expression en public, la prise de notes, la lecture rapide, etc. Dans le cadre des formations universitaires, la rhétorique est plus abordée du côté des compétences que du côté des objets, à l'inverse peut-être de la sémiotique. Or, ces compétences méthodologiques ont un déficit d'image à l'université. Autant on peut envisager des cours de statistiques ou de programmation informatique, autant la formation à l'expression orale ou écrite est considérée soit comme acquise avant l'université soit comme devant s'apprendre « sur le tas ».

En Suisse romande, la transdisciplinarité, au sein en tout cas des lettres et sciences humaines, est souvent souhaitée et soutenue dans les discours officiels, mais rarement mise en œuvre dès lors que cela touche aux programmes disciplinaires établis ou que cela nécessite de sacrifier une partie des plans d'études spécifiques à une discipline pour faire place à la démarche transdisciplinaire. Seules les offres transdisciplinaires qui, *primo*, ne sont pas enseignées avant l'université et, *secundo*, sont perçues comme méthodologiquement indispensables à la maîtrise de la discipline – on pense en particulier aux cours de statistiques – trouvent grâce sans trop de discussion aux yeux des instances dirigeantes.

Notre examen des plans d'études de niveau licence (appelé *bachelor* en Suisse romande) de trois universités (Genève, Neuchâtel et Lausanne) est à cet égard sans appel. Les cours généralistes visant à développer l'esprit et la culture scientifiques des étudiants sont rares. Hormis les cours d'un signataire de ce chapitre dans deux universités (cours d'écriture académique offerts en option libre dans les

facultés des lettres de Lausanne et de Neuchâtel), un cours à l'Université de Genève sur la dissertation littéraire visant expressément à « développer les compétences argumentatives et rédactionnelles des étudiants » et des cours généralistes de méthodologie (méthodes qualitatives ou quantitatives) que l'on trouve souvent dans les sciences sociales et politiques, il existe peu d'offres de formations spécifiquement transverses qui n'aient pas un ancrage disciplinaire. On ne trouve ainsi aucun cours, à notre connaissance, de « *critical thinking* » ou de « pensée critique » alors qu'un tel enseignement est monnaie courante dans les universités anglo-saxonnes (Herman, 2011). Seuls les cours de logique restent assez fréquents, le plus souvent dans les plans d'études de philosophie. Enfin, des cours de rhétorique existent en master de droit (Neuchâtel et Genève).

Quand on pense à l'importante tradition didactique de la rhétorique – depuis les *progymnasmata*, ce programme de formation que l'Antiquité proposait pour la maîtrise de différents genres de discours, jusqu'à la formation classique des jésuites en passant par le *trivium* médiéval –, la fin de cet enseignement en France en 1902, arrivant significativement après le triomphe du positivisme et du scientisme, reste une incongruité que la modernité n'a pas encore effacée. Et pourtant, les genres de la rhétorique, le judiciaire, le délibératif et l'épidictique, qui couvraient tous les champs sociaux de la parole dans l'Antiquité, n'ont pas disparu de nos sociétés contemporaines. Alors que les formations en sciences de l'information et de la communication se multiplient, on reste surpris que la rhétorique demeure un parent pauvre, quand bien même les textes visant à persuader sont en déploiement constant et quand bien même l'analyse outillée par la rhétorique permet de mettre en valeur les ressources persuasives. C'est d'autant plus étonnant que les recherches en psychologie cognitive illustrent toutes, mais sans la mentionner, l'importance de la rhétorique : le raisonnement vraisemblable au détriment de la rationalité pure, les voies centrale et périphérique de la persuasion, la question de la crédibilité de la source et l'évaluation de cette crédibilité, les heuristiques et les biais cognitifs sont autant d'éléments étudiés en sciences cognitives qui, en fait, mettent en valeur ce que l'empirie rhétorique des orateurs antiques a découvert et peu à peu codifié dans une *technè*, une technique de l'art de persuader par le discours.

Ce décalage entre la pertinence et la centralité de l'art rhétorique (ou de la méthode sémiotique que l'on abordera ensuite), tant pour l'esprit critique que pour le caractère nécessairement décroissant d'une telle discipline, est parfaitement troublant. Il nous semble que la dimension holistique de la rhétorique et de la sémiotique constitue sans doute un frein à une intégration pleine et entière dans des cursus disciplinaires. La prétention, dont on peut discuter la légitimité, à vouloir

expliquer le discours ou le monde par le biais ou le prisme d'une discipline-phare fait peur ou manque de crédibilité, d'autant que cette forme holistique va à contre-courant de l'hyperspécialisation de certaines recherches. Mais la formation universitaire ne devrait-elle pas passer au moins par une introduction à ces deux disciplines ? Nous pensons que oui, mais comme nous sommes enseignants en rhétorique et en sémiotique, nous sommes conscients que le propos peut être perçu comme biaisé. Toutefois, nous aimerions entreprendre plus à fond la question de l'apport de la sémiotique à une réflexion transdisciplinaire et à la pensée critique dans les pages qui suivent.

2. La sémiotique en Suisse

2.1. Une absence peu remarquée

Comme la rhétorique, la sémiotique est une boîte à outils. Mais encore faut-il le savoir, car dans le paysage académique suisse la discipline brille surtout par son absence ; une absence dont d'aucuns rendront la sémiotique elle-même responsable pour s'être construite, dans les années 1970, un appareil théorique trop cadencé et une terminologie trop particulière, empêchant apparemment tout dialogue avec les autres disciplines des sciences humaines.

Ce blâme peut évidemment s'entendre, mais quelle discipline peut se targuer de ne pas créer d'idiosyncrasies ? L'inventivité n'est-elle pas l'un des ressorts essentiels de la science ? Bref, sur les causes, on pourra toujours dissenter. Ce qui nous intéresse plutôt, c'est le présent et l'avenir de la sémiotique en Suisse. Or, lorsqu'on la conjugue au présent, la sémiotique, comme nous venons de le dire, manque véritablement à l'appel. Il y a certes, en Suisse, des professeurs entretenant avec la discipline certaines affinités³, mais aucun ne s'est risqué à – ou n'a vu l'utilité de – pérenniser un cours de sémiotique⁴. En fait, dans le microcosme universitaire suisse, on pourrait dire que la sémiotique se manifeste – lorsqu'elle se manifeste – de deux façons distinctes : soit elle fait l'objet d'une attention sommaire dans un enseignement, soit elle en est une des composantes essen-

3. Dans ses cours de littérature romane à l'Université de Zurich, Ursula Bähler essaie de sensibiliser ses étudiants à la sémiotique littéraire de Jacques Geninasca et de Denis Bertrand. À l'Université de Lausanne, Pascal Singy, dans son cours « Caractères généraux du langage », présente synthétiquement l'articulation des systèmes sémiologiques, dans la droite ligne des thèses d'Umberto Eco.

4. Il y a bien eu au printemps 2009 un cours d'« Introduction à la sémiotique » à l'Université de Neuchâtel, mais le fait que le cours s'apparente plus à un cours d'analyse sémiologique (selon la description de l'enseignement), qu'il n'a duré qu'un semestre et que la seule référence bibliographique ait été *Le Signe* d'Eco (1988), laisse quelque peu perplexe sur la valeur sémiotique du contenu alors proposé.

tielles. Dans le premier cas, la sémiotique peut apparaître au moment où un état de la littérature est proposé (nous pensons par exemple à la mention de la sémiotique narrative dans les cursus littéraires s'intéressant aux théories du récit⁵). Dans le second cas, la sémiotique constitue l'un des socles de l'apprentissage en tant que méthode d'analyse⁶, voire fait l'objet même de l'enseignement, mais ce n'a été le cas, à notre connaissance, que dans la section d'études slaves de l'Université de Lausanne avec le cours « L'École sémiotique de Moscou-Tartu : Histoire. Épistémologie » et, de 2016 à 2018, à l'Université de Neuchâtel avec notre cours d'« introduction à la sémiotique » destiné à l'ensemble des étudiants de niveau bachelors (licence) de la faculté des lettres et sciences humaines.

Ces deux cas, suffisamment exceptionnels pour être signalés, cachent en fait deux problèmes. Le premier concerne le caractère éphémère des enseignements, dont la mise en œuvre relève souvent plus de l'initiative personnelle que d'un programme de recherche institutionnalisé⁷. Le second concerne la matière même enseignée. En effet, on peut dire que la sémiotique glosée en Suisse, dans les cursus de sciences du langage, est une sémiotique structurale (lorsqu'elle n'est pas une sémiologie, parfois un peu grossière) qui se limite aux thèses de Ferdinand de Saussure et de Charles Sanders Peirce, avec un peu de chance parfois de Louis Hjelmslev aussi. Pour leur part, Roland Barthes, Umberto Eco, voire exceptionnellement Algirdas Julien Greimas, pourront être cités dans les cursus littéraires. Mais au-delà de la mention de ces grandes figures, dont l'activité critique s'étale *grosso modo* de 1910 à 1990, il est quasiment vain d'espérer entendre ou lire le nom d'autres sémioticiens – contemporains en particulier –, de même que de rencontrer des sémiotiques qui soient autres que langagières ou littéraires.

En ce début de XXI^e siècle, voilà donc la situation dans laquelle se trouve la sémiotique en Suisse, situation qui d'ailleurs n'a jamais été vraiment meilleure⁸.

5. Il arrivait que Jean-Michel Adam, lorsqu'il enseignait à l'Université de Lausanne, mentionne la sémiotique narrative de Greimas dans ses séminaires sur le récit.

6. À l'Université de Fribourg, Andrea Semprini a proposé, dans son enseignement de 2008, un cours de « Sémiotique de la culture et de l'imaginaire social ».

7. Lorsque Gilles Lugin a quitté l'Université de Lausanne, au début des années 2010, son séminaire « Sémiotique et pragmatique du discours publicitaire » n'a pas été reconduit.

8 Sans remonter à de Saussure, une activité sémiotique en Suisse a existé dans les années 1980, avec des sémioticiens reconnus comme Jacques Geninasca, Felix Thürleman, Peter Fröhlicher, Christina Vogel, Ursula Bähler ou Michael Schulz. Mais comme on peut le lire sur le site de l'ASSC (l'Association suisse de sémiotique et de théorie de la culture), la discipline n'a jamais joui d'un réel soutien institutionnel : « *Unlike its neighboring countries, Germany, France and Italy, which have established semiotic traditions, semiotics is not even considered an official discipline in Switzerland and is therefore mostly integrated into other fields of study* ». (http://www.sagw.ch/fr/kultur_theorie_semiotik.html).

2.2. Sortir du cercle vicieux

Étrangement, c'est depuis qu'elle a quitté les rivages du structuralisme pur et dur, tant critiqué, que la sémiotique de l'École de Paris – celle qui s'inscrit dans la continuité de Saussure, Hjelmslev et Greimas – peine à diffuser ses nouveaux paradigmes⁹. En Suisse, la question de savoir pourquoi la sauce ne prend pas trouve malheureusement une réponse assez simple, et en même temps implacable : le pays ne compte tout simplement aucun professeur de formation sémiotique qui puisse consacrer la totalité de son temps à la sémiotique, tant en regard de l'enseignement que de la recherche. En fait, la sémiotique suisse se trouve prise dans une sorte de cercle vicieux où l'absence de chercheurs spécialisés bloque toute transmission du savoir aux étudiants, lesquels évidemment se tournent vers d'autres disciplines pour construire leur carrière. De fait, il semble bien difficile de trouver une solution au problème de la sémiotique en Suisse sans créer une discontinuité dans la dynamique décrite.

Mais si produire une rupture semble être la solution, encore faut-il savoir comment ouvrir la brèche. Dans *Entretiens sémiotiques* (2014), les sémioticiens avec lesquels Amir Biglari s'est entretenu offrent à cet égard d'intéressantes pistes à suivre, l'une d'elles étant de faire de la sémiotique le support principal de disciplines déjà fortement institutionnalisées ; l'idée là-dedans étant évidemment de montrer toute la richesse conceptuelle de la sémiotique dans l'espoir que, dans un second temps, on l'autorise à s'autonomiser.

Cette conception de la sémiotique comme méthode – moins que comme science ayant un objet empirique propre – est notamment partagée par Jacques Fontanille qui voit dans la sémiotique une « passerelle interdisciplinaire » offrant aux sciences de la culture une « armature théorique et méthodologique » commune :

Je pense que la sémiotique, malgré son caractère marginal actuellement, a prouvé, à plusieurs reprises au cours de son histoire, qu'elle est probablement la science centrale pour la compréhension des cultures. Ce n'est pas la science des sciences humaines et sociales, c'est la science qui a en propre la compréhension des cultures. [...]. J'ai toujours dit que la sémiotique a occupé le même rôle dans les sciences humaines et sociales que les

9. C'est surtout le cas en Suisse, devrait-on toutefois dire, car ailleurs, en France, en Italie, en Belgique, au Québec et en Amérique latine, cette sémiotique, dite parfois post-greimassienne, bénéficie de davantage de visibilité, sans pour autant avoir le vent en poupe, ainsi que le note Jean-Marie Klinkenberg à propos de la situation en Belgique : « Ceci dit, il ne faut pas se faire d'illusions : l'institutionnalisation de la sémiotique reste faible ici comme ailleurs. Comme presque partout dans le monde, la discipline ne vertèbre en Belgique aucun cursus spécialisé : on la pratique tantôt dans les départements de langues et lettres, tantôt dans ceux de communication ou d'histoire et de théorie des arts, mais il n'y a pas – et pour longtemps je pense – de département de sémiotique » (2014 : 316).

mathématiques dans les sciences dures. Les mathématiques ne sont pas d'ailleurs les sciences-reines des autres sciences puisqu'elles ne règnent pas encore sur la biologie. La sémiotique n'est pas la science-reine des sciences de la culture, c'est seulement la discipline qui peut leur procurer des cadres conceptuels communs, des méthodes partagées, et quelque chose qui serait une passerelle interdisciplinaire, une possibilité d'intertraductibilité des résultats. Plutôt que de définir la sémiotique à partir d'hypothèses et de corpus théoriques déjà connus et dont la pertinence culturelle est limitée (saussuriens, hjelmesleviens ou peirciens, par exemple), on gagnerait à poser d'abord que la sémiotique contribue à l'armature théorique et méthodologique des sciences de la culture, et à examiner ensuite comment elle s'y prend dans chaque aire culturelle. (2014 : 217)

Si l'idée que la sémiotique puisse être l'une des grandes méthodes des sciences de la culture n'est pas difficile à accepter, il demeure qu'il faut quand même expliquer à quel titre elle peut prétendre l'être¹⁰. Avant même de considérer son action concrète dans l'analyse en sciences, on pourra donc déjà dire que, d'un point de vue davantage citoyen qu'académique, la sémiotique permet avant toute chose d'aiguiser l'esprit critique.

3. Les vertus de la catégorisation sémiotique

3.1. Le carré sémiotique

Nous savons que l'héritage théorique de la sémiotique romane¹¹ vient pour l'essentiel de la linguistique saussurienne. Or, que nous apprend Saussure dans son *Cours* ? Eh bien qu'une manifestation linguistique, comme un mot ou une phrase, se laisse toujours analyser sur deux plans. Au plan du signifiant, la manifestation linguistique présente des caractéristiques physiques, phonatoires ; au plan du signifié, la manifestation linguistique compose avec des déterminants conceptuels qui forgent sa signification. Mais surtout, ce que nous apprend Saussure, c'est qu'entre le signifiant et le signifié, la relation n'est pas nécessaire, mais arbitraire. Autrement dit, le sens d'un mot ou d'un texte n'est pas une relation logique, mais un construit culturel, dont le caractère apparemment nécessaire n'est que le produit de l'habitude.

Transposée au domaine sémiotique, l'idée est la même, à savoir que les

10. Dans son article « La sémiotique face aux grands défis sociétaux du XXI^e siècle » (2015), Jacques Fontanille identifie une demi-douzaine de thématiques contemporaines auxquelles la sémiotique peut apporter des réponses, et développe surtout la façon dont elle peut le faire. Sont évoquées des problématiques liées à la santé, à l'environnement, à l'éducation, à la sécurité et à la préservation du patrimoine.

11. Nous appelons sémiotique romane la sémiotique qui s'inscrit dans la tradition de l'École de Paris et qui est appliquée dans les principales régions du monde où une langue latine est parlée : principalement l'Europe de l'Ouest (France, Italie, Belgique, Espagne), l'Amérique latine, l'Afrique francophone et le Québec.

associations que nous produisons automatiquement entre une expression (signifiant) et un contenu (signifié) ressortent de phénomènes de catégorisation inévitablement culturels. En sensibilisant les étudiants en sciences humaines à cet aspect de la vie quotidienne, au fait qu'un comportement ou une idée ne va jamais de soi, la sémiotique peut véritablement amener ces derniers à regarder la réalité, même la plus insignifiante, avec un œil qui ne serait plus celui l'habitude. Il s'agit là d'un apport capital que ne manque pas de souligner Jean-Marie Klinkenberg :

Aider à dépasser l'évidence et le bon sens, en plaçant les phénomènes familiers sous la lumière crue d'un éclairage neuf, en les mettant comme à distance, voilà un des apports sociaux majeurs de la sémiotique. En un seul mot, cette discipline qui se donne pour mission d'étudier la signification où qu'elle se manifeste, de décrire ses modes de fonctionnement et finalement le rapport qu'elle entretient avec la connaissance et l'action, cette discipline doit, ou devrait, être une école de sens critique et de liberté. [...]. Une telle pratique ne peut qu'aider le citoyen à faire une lecture critique et donc libératrice de l'univers dans lequel il se meut. (2014 : 317)

Un exemple concret de *libération* offerte par la discipline peut être trouvé du côté des récents liens tissés avec l'anthropologie qui, depuis le milieu des années 2010, est fortement sollicitée par la sémiotique dans le cadre des travaux sur les formes de vie. Plus particulièrement, ce sont les thèses défendues par Philippe Descola dans *Par-delà nature et culture* (2005) qui servent aujourd'hui la sémiotique à penser les manières dont les individus et les cultures posent leur regard sur le monde.

Dans cet ouvrage, l'anthropologue français explique ainsi que l'opposition entre nature et culture n'est pas une opposition partagée par l'ensemble de l'humanité, mais qu'elle procède d'une vision du monde particulière, celle des sociétés occidentales. En effet, comme l'analyse Descola, il a eu existé (et il existe encore) certains collectifs – certains ensembles de sociétés – qui n'instituent pas de séparation entre la nature et la culture ; des collectifs pour lesquels le monde n'est ni naturel ni culturel, mais seulement un et indivisible (les membres du groupe ne se reconnaissent aucune individualité, aucune identité, convaincus de n'être que les parties d'une totalité mythique : le totem). À côté, il en existe d'autres pour lesquels le monde n'est que culture ou que nature (les membres du groupe reconnaissent une conscience à chaque être et phénomène du monde : aux animaux, aux plantes, aux éléments naturels comme l'air ou le feu...). Pour Descola, c'est cette articulation, entre modes de valorisation des entités du monde (intérieurité) et modes de dépendance de ces entités entre elles (physicalité) qui fonde les « modes

d'identification » des collectifs humains, qu'il range en quatre grandes classes : le totémisme, l'animisme, l'analogisme et le naturalisme.

Évidemment, pour présenter ses conclusions, Descola n'a guère eu besoin de recourir à la sémiotique. Néanmoins, c'est bien à partir d'un mode de pensée structural qu'il construit sa réflexion, lui qui, rappelons-le, a été l'élève de Claude Lévi-Strauss. Si la sémiotique n'apparaît donc pas de façon prégnante dans les considérations de l'anthropologue, elle peut en revanche devenir utile dès lors qu'on vise à saisir de façon synthétique les relations à l'œuvre entre les différents modes d'identification, précisément en choisissant de recourir au carré sémiotique comme nous pouvons le voir ici :

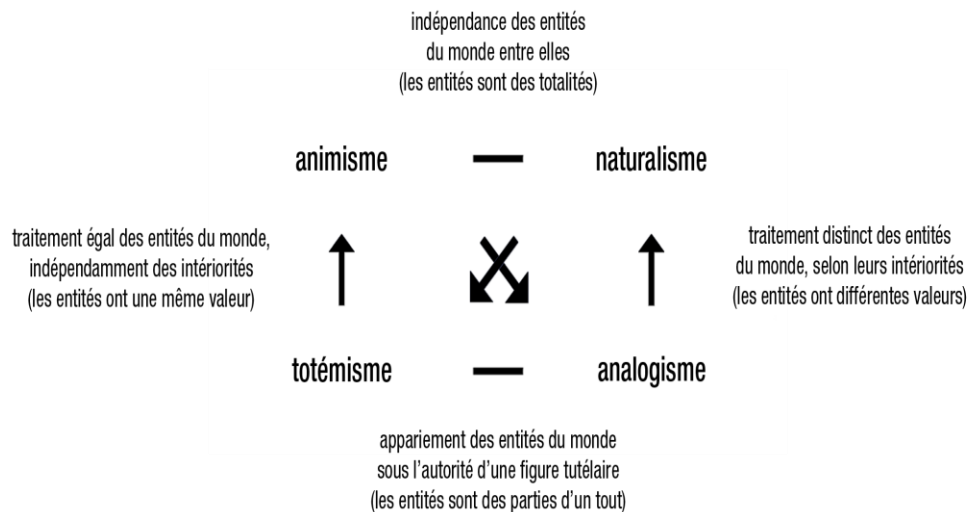


Figure : Carré sémiotique des modes d'identification

Développé par Greimas au milieu des années 1970, le carré sémiotique est l'outil incontournable de la discipline pour schématiser les relations à l'œuvre entre les termes d'une catégorie donnée. Grâce à sa géométrie, il permet de mieux saisir les tenants et aboutissants d'une catégorie, laquelle au final n'apparaît véritablement pertinente et pleine que lorsqu'on parvient à y identifier au moins quatre termes et non deux, comme on le fait généralement. Ce qu'il se passe en fait, c'est que lorsqu'on envisage l'articulation d'une catégorie autour de deux termes, on saute une étape logique : la négation. En effet, d'un point de vue logique, on ne peut *affirmer* deux termes (comme le chaud et le froid) sans postuler l'existence

de deux termes *négatifs* qui les contredisent (le non-chaud et le non-froid)¹². Ainsi, ce que met en exergue le carré sémiotique, c'est que n'importe quelle catégorie contient toujours au moins deux termes limites et deux seuils, ces derniers impliquant toujours les premiers.

3.2. Un exemple de dialogue interdisciplinaire fructueux

Outre préciser les contours d'une catégorie donnée, le carré sémiotique permet aussi de rendre compte, grâce à ses flèches, d'un parcours dynamique et graduel entre les termes de la catégorie qui apparaissent alors non plus comme des oppositions radicales, mais comme des positions graduelles dans un continuum conceptuel. Cet aspect, révélé grâce au carré sémiotique, peut se vérifier dans le cas des modes d'identification, puisque, comme en a fait l'hypothèse l'archéogéographe Gérard Chouquer, ceux-ci semblent procéder d'un « récit historique » (2006 : 246) où le totémisme a constitué le point zéro à partir duquel l'animisme, puis l'analogisme et enfin le naturalisme ont émergé comme autres modes d'identification¹³.

Dans la dynamique historique envisagée, le mode d'identification originaire serait ainsi celui des collectifs totémistes lesquels comprendraient des membres qui ne se reconnaîtraient aucune identité individuelle propre et qui, dans cette perspective, n'opèreraient aucune distinction entre eux et le reste de la création. Pour les totémistes, toutes les figures du monde – eux inclus – ne sont que les parties d'un tout auquel ils s'identifient entièrement. Pour eux, l'ensemble de la création partage une même intériorité, celle du totem, leur figure tutélaire, le moule duquel ils proviennent. Avec le totémisme, autant dire qu'on se situe dans un mode d'identification radicalement mythique où le sens est plein (ou vide, c'est selon), puisque rien ne diffère de rien et tout est semblable. Ce mode d'identification a été observé chez certains aborigènes d'Australie.

Dans un deuxième temps, ce serait la reconnaissance d'identités corporelles distinctes entre les essences du monde (entre les humains, les animaux, les plantes et les phénomènes physiques) qui marquerait le passage du totémisme à l'animisme, étant entendu que pour les collectifs animistes, « ce n'est pas au moyen de leur âme qu'humains et non-humains se différencient, mais bien par leurs corps »

12. C'est seulement dans un second temps que les termes négatifs peuvent être renommés : le non-chaud peut devenir le frais, le non-froid le doux.

13. Il faut ici se garder de tout ethnocentrisme : en effet, aucun des modes d'identification que nous allons présenter ne peut prétendre à une supériorité sur les autres, puisque tout jugement, même celui qui nous semble le plus objectif, dépend nécessairement d'un mode d'identification qui biaise *de facto* l'objectivité revendiquée (Descola, 2005 : 322).

(Descola, 2005 : 183). Les membres des collectifs animistes continuent donc certes à reconnaître une intériorité à la plupart des figures du monde, mais contrairement aux totémistes, ils ne se considèrent plus comme des parties d'une totalité totémique ; pour les animistes, comme on le voit chez les Achuar d'Amazonie, chaque figure du monde a sa propre individualité, son propre parcours de vie, sa propre destinée.

Dans un troisième temps, ce serait la généralisation de la croyance que seuls les humains possèdent une conscience qui marquerait l'émergence d'un nouveau mode d'identification : l'analogisme. Les collectifs analogistes, comme les Mayas, établissent en effet une démarcation radicale entre les êtres humains et le reste des essences du monde auxquelles sont désormais déniées toute intériorité. En rapport à l'animisme, la négation opérée par l'analogisme est telle que le monde vient alors à perdre, pour un moment en tout cas, tout sens, puisque les existences apparaissent ne plus entretenir entre elles ni liens d'intériorité ni liens de physicalité. Pourtant, bien qu'« *a priori* chaotique et boursoufflé puisqu'il contient une infinité de choses différentes » (*Ibid.* : 286), l'univers analogiste parvient à maintenir une certaine cohésion grâce à ses membres qui établissent (justement) des analogies entre les figures du monde. Par rapport au totémisme et à l'animisme, le mode analogiste constitue donc une véritable révolution ontologique comme le souligne Chouquer :

L'analogisme constituerait, alors, un progrès par rapport à l'animisme en ce qu'il différencie les intériorités et fait franchir à l'humanité un nouveau stade. Mais en pulvérisant les entités (tout est différent : physicalités et intériorités), il provoque un saut épistémologique original. (2006 : 248)

Ce « saut épistémologique original » manifeste plus explicitement une nécessité nouvelle : celle de devoir connaître le monde, de devoir saisir l'essence même des choses afin de pouvoir mettre de l'ordre dans ce qui originellement n'en aurait pas. Et dans le cas des collectifs analogistes, cette connaissance se construirait à partir de l'identification de similitudes entre les essences, comme cela a été fait en Europe, durant le Moyen Âge, lorsque les humeurs étaient associées à certains fluides corporels. Plus généralement, en niant l'idée d'une vie consciente généralisée, l'analogisme opère un tournant historique décisif, préfigurant un ultime mode d'identification : le naturalisme.

Le naturalisme, c'est le mode d'identification qui s'est généralisé en Europe à partir de la Renaissance et qui s'est ensuite surtout institutionnalisé à travers les sciences et la séparation qu'elles ont instituée entre sciences naturelles

(qui postulent une nature unique) et sciences humaines (qui postulent plusieurs cultures). Dit autrement, le naturalisme ne serait rien d'autre que le résultat de l'entreprise de mise en ordre du « chaos » analogiste. Aux prémices de la modernité, l'idée de nature, comme origine commune à tous les êtres et à tous les phénomènes du monde, est née de ce travail de synthèse qui n'a toutefois pas remis en cause une partie de la croyance analogiste, celle selon laquelle les humains ont une intériorité plus riche que tout autre corps-actant.

Si la description des évolutions entre modes d'identification est éclairante, il demeure que ce parcours était déjà contenu en puissance dans la forme épurée du carré sémiotique présenté dans la section précédente. C'est donc bien à cela que peut, entre autres, servir la sémiotique à travers ses outils : synthétiser, sans dénaturer, tout un parcours intellectuel.

4. Conclusion

La catégorisation permet, avec l'appui du langage, d'ordonner le divers, de classer, d'unir et de séparer tout type d'éléments : des idées, des actions, des objets, des textes... Bref, tout ce qui peut se penser peut être catégorisé. Rapportée à la pratique scientifique, cette observation prend une tout autre dimension dans la mesure où la science vise justement à mettre de l'ordre dans les phénomènes qu'elle explore et étudie. Chaque discipline scientifique produit des catégories, et le carré sémiotique peut à cet effet apporter davantage de rigueur et de crédit à ce travail de classification qui requiert de situer l'analyse à un seul et même niveau de pertinence. En ce qui concerne la rhétorique, une discipline qui se fonde sur l'empirie, ce sont aussi les pratiques récurrentes des orateurs qui ont été catégorisées dans un système complexe de lieux et de lieux communs. Ces catégorisations essentielles remontent aux *Topiques* d'Aristote, lequel se fonde, de manière analogue au fameux carré des oppositions, ancêtre évident du carré sémiotique, sur un système lui aussi constitué de quatre termes : la définition, le genre, le propre et l'accident.

Toutefois, réduire la rhétorique à des lieux ou la sémiotique à son carré serait oublier que ces deux disciplines envisagent d'abord la réalité sociale dans tout ce qu'elle a de plus complexe. La rhétorique couvre dans son spectre tant la recherche des arguments (*inventio*) que la structure du discours (*dispositio*), la mise en mots (*elocutio*), la mémoire de l'orateur (*memoria*) et la performance oratoire (*actio*), le tout au sein d'auditoires composites pour lesquels chacun des aspects du canon rhétorique cité doit s'adapter. Le carré sémiotique, pour sa part, n'est que

la pointe émergée de la théorie sémiotique qui, plus largement, s'intéresse à la façon dont le sens se construit en acte, dans nos interactions avec nos pairs ou notre environnement. À cet effet, il conviendrait de rappeler que la sémiotique permet avant tout d'analyser les processus de production du sens et de construction des identités, ce qui pourrait donner forme à deux types de sémiotique ; respectivement une *sémiotique du sensible* et une *sémiotique du social*. Et de fait, un enseignement sémiotique général devrait au moins viser la transmission des hypothèses théoriques de ces deux types de sémiotique qui sont, bien sûr, inextricablement liées.

Pour conclure notre propos, nous avons donc choisi de présenter les grandes lignes de ces deux orientations sémiotiques en mettant l'accent sur leur apport épistémologique et leurs vertus didactiques.

La sémiotique que nous qualifions de sensible est née à la fin des années 1980, lorsque, sous l'impulsion de Greimas, l'École de Paris s'est de plus en plus intéressée à l'ancrage corporel du sens. Auparavant, la dynamique du sens était essentiellement traitée comme une succession d'opérations cognitives plus ou moins prévisibles. Mais en intégrant progressivement les hypothèses phénoménologiques de Kant, Husserl ou Merleau-Ponty, la sémiotique a progressivement pris en considération le corps comme centre organisateur de tous les processus signifiants. À partir de *De l'imperfection* de Greimas (1987), ouvrage révolutionnaire parce que fondateur d'une nouvelle direction de recherches sémiotiques, se sont donc succédés une variété de publications sémiotiques sur le thème du sensible, lequel thème nous semble pouvoir être divisé en cinq grands domaines¹⁴ :

LE MONDE SENSIBLE. Avant d'analyser les processus sémiotiques à l'œuvre entre le corps et le monde, il convient d'abord de décrire ces deux instances en rapport à leurs propriétés premières, à savoir physiques, biologiques et chimiques. *Morphogenèse du sens* (Petitot, 1985), *Sémiotique des passions* (Greimas et Fontanille, 1991), *Sémiotique du discours* (Fontanille, 2003), *Corps et sens* (Fontanille, 2011) ;

L'ESTHÉSIE. Lorsque le sens se manifeste dans les premiers instants, il n'est pour le sujet percevant qu'une simple altération du rythme corporel ; il est une présence pure, indéterminable – une esthésie – qui révèle toute sa potentialité signifiante. *De l'imperfection* (Greimas, 1987), « Modes du sensible et syntaxe figurative » (Fontanille, 1999), *Passions sans nom* (Landowski, 2004), *Éléments de grammaire tensive* (Zilberberg, 2006) ;

L'ICONICITÉ. Comme le reste du vivant, l'homme saisit les présences qui

14. Chaque présentation est accompagnée d'une suggestion de lectures.

affectent son champ de perception en produisant des concepts. La conceptualisation, c'est ce procédé naturel qui mêle sensibilité et facultés cognitives, et qui permet de figer dans une image (un icône) la diversité sensible du monde de sorte à pouvoir, dans un second temps, lui reconnaître une signification. *Épiphanies de la présence* (Parret, 2006), « Le statut sémiotique du monde naturel et la question de l'objet » (Bordron, 2007), *L'Iconicité et ses images* (Bordron, 2011) ;

LA CATÉGORISATION. C'est à travers la catégorisation que l'on peut donner une forme logique au concept, laquelle forme est en fait dépendante de la faculté de langage. Avec la catégorisation, nous entrons donc dans l'univers complexe de la pensée humaine et des processus cognitifs de don du sens qui y sont à l'œuvre. *Du sens II* (Greimas, 1983), *Sémantique et recherches cognitives* (Rastier, 1991), *Kant et l'ornithorynque* (Eco, 1999) ;

LA SIGNIFICATION. Une fois qu'une signification est associée à un objet, l'usage fait que ces deux plans de réalité viennent à se confondre pour produire un signe. Désormais schématisés dans une unité de sens, la manifestation et sa signification viennent alors revêtir une valeur au sein de la culture, qui pourra toujours être susceptible de varier dans le temps. *Cours de linguistique générale* (Saussure, 1916), *Prolégomènes à une théorie du langage* (Hjelmslev, 1971 [1943]), *Les Enjeux de la sémiotique* (Hénault, 1979), *Sémantique interprétative* (Rastier, 1987).

Si la sémiotique du sensible semble suivre un chemin tout tracé par le progressif déploiement du sens jusqu'à l'entendement, la sémiotique du social présente, elle, un parcours d'analyse beaucoup moins balisé. En effet, la sémiotique du social est une sémiotique qui prend la culture, en tant que lieu d'émergence et de commerce du sens, comme objet d'étude. Plus spécifiquement, cette sémiotique s'inscrit à la croisée de l'anthropologie, de la sociologie et de la narratologie. D'abord, elle a prise avec l'anthropologie, car, comme nous avons eu l'occasion de le souligner, l'idée même de culture est un construit culturel qu'il convient de définir dans son rapport à la nature et aux autres cultures ; avec la sociologie ensuite, car une culture ne se manifeste et ne s'observe que dans l'étude des sociétés, lesquelles présentent des façons bien particulières d'organiser la vie en communauté ; avec la narratologie enfin, car ce sont les identités instituées et reconnues dans l'espace social qui construisent la culture, mais qui ne le font toutefois que parce qu'elles sont des produits de l'usage, à savoir de l'histoire. Les apports des autres disciplines pour la sémiotique du social sont donc aussi nombreux et variés que pour la sémiotique du sensible :

SOCIÉTÉ ET MODERNITÉ. Si la sémiotique souhaite avoir prise sur la vie quotidienne, il est impératif qu'elle se donne les moyens d'offrir une vue générale des processus signifiants à l'œuvre dans les sociétés, en précisant notamment comment le sens s'y organise. *La Société réfléchie* (Landowski, 1989), *Présences de l'autre* (Landowski, 1997), *La Société de flux* (Semprini, 2003), *Les interactions risquées* (Landowski, 2005), *Enquête sur les modes d'existence* (Latour, 2012) ;

IDENTITÉ ET NARRATIVITÉ. Le sens n'existe que parce qu'une subjectivité le prend en charge. Or, qu'est-ce qu'une subjectivité, si ce n'est une forme de vie qui essaie tant bien que mal de persévérer dans son être en franchissant, avec son style propre, les obstacles qui se dressent sur son chemin tout au long de son existence ? En persistant ainsi dans le monde, la forme de vie dessine une identité dont la saisie n'est possible que par un processus de narrativisation. *Identités visuelles* (Floch, 1995), *Temps et récit I* (Ricœur, 1983), *Le Discours et son sujet* (Coquet, 1985), *Soi-même comme un autre* (Ricœur, 1990), *Formes de vie* (Fontanille, 2015) ;

CULTURES ET PRATIQUES. Une culture fonctionne sur le même mode qu'un écosystème. Elle intègre plusieurs formes de vie qui occupent des positions diverses et qui communiquent à travers différents langages. En particulier, ces langages, véhiculant des idéologies, s'inscrivent sur des objets lesquels sont manipulés dans des pratiques. Et comme la culture est une structure vivante, il arrive souvent que ces langages disparaissent au profit d'autres qui répondent avec plus d'à-propos aux nouveaux défis sociétaux. *Mythologies* (Barthes, 1957), *Sémiotique, marketing et communication* (Floch, 1990), *La Sémiosphère* (Lotman, 1999 [1980]), *Pratiques sémiotiques* (Fontanille, 2008).

Références bibliographiques

- BARTHES, Roland (1957), *Mythologies*, Paris, Le Seuil.
- BIGLARI, Amir (dir.) (2014), *Entretiens sémiotiques*, Limoges, Lambert-Lucas.
- BORDRON, Jean-François (2007), « Le statut sémiotique du monde naturel et la question de l'objet », *Actes sémiotiques*, n° 110, disponible sur : <http://epublications.unilim.fr/revues/as/1572>.
- BORDRON, Jean-François (2011), *L'Iconicité et ses images*, Paris, Presses Universitaires de France.
- CHOUQUER, Gérard, LÉZY, Emmanuel (2006), « Autour du livre de Philippe Descola », *Études rurales*, n° 178, pp. 229-252.

- COQUET, Jean-Claude (1985), *Le Discours et son sujet*, Paris, Klincksieck.
- DARBELLAY, Frédéric, PAULSEN, Theres (2008), *Le Défi de l'Inter- et Transdisciplinarité : concepts, méthodes et pratiques innovantes dans l'enseignement et la recherche*, Lausanne, PPUR.
- DESCOLA, Philippe (2005), *Par-delà nature et culture*, Paris, Gallimard.
- ECO, Umberto (1999), *Kant et l'ornithorynque*, Paris, Grasset.
- FLOCH, Jean-Marie (1990), *Sémiotique, marketing et communication*, Paris, Presses Universitaires de France.
- FLOCH, Jean-Marie (1995), *Identités visuelles*, Paris, Presses Universitaires de France.
- FONTANILLE, Jacques (1999), « Modes du sensible et syntaxe figurative », *Nouveaux actes sémiotiques*, n° 61-63, pp. 1-151.
- FONTANILLE, Jacques (2003), *Sémiotique du discours*, Limoges, Presses Universitaires de Limoges.
- FONTANILLE, Jacques (2008), *Pratiques sémiotiques*, Paris, Presses Universitaires de France.
- FONTANILLE, Jacques (2011), *Corps et sens*, Paris, Presses Universitaires de France.
- FONTANILLE, Jacques (2014), « Entretien », dans BIGLARI, Amir (dir.), *Entretiens sémiotiques*, Limoges, Lambert-Lucas, pp. 209-232.
- FONTANILLE, Jacques (2015), *Formes de vie*, Liège, Presses Universitaires de Liège.
- FONTANILLE, Jacques (2015), « La sémiotique face aux grands défis sociétaux du XXI^e siècle », *Actes sémiotiques*, n° 118, disponible sur : <http://epublications.unilim.fr/revues/as/5320>.
- GREIMAS, Algirdas Julien (1983), *Du sens II*, Paris, Le Seuil.
- GREIMAS, Algirdas Julien (1987), *De l'imperfection*, Périgueux, Pierre Fanlac.
- GREIMAS, Algirdas Julien, FONTANILLE, Jacques (1991), *Sémiotique des passions*, Paris, Le Seuil.
- HÉNAULT, Anne (1979), *Les Enjeux de la sémiotique*, Paris, Presses Universitaires de France.
- HERMAN, Thierry (2011), « Le courant du Critical Thinking et l'évidence des normes : réflexions pour une analyse critique de l'argumentation », *A contrario*, n° 16, pp. 41-62.
- HJELMSLEV, Louis (1971 [1943]), *Prolégomènes à une théorie du langage*, Paris, Minuit.
- KLINKENBERG, Jean-Marie (2014), « Entretien », dans BIGLARI, Amir (dir.), *Entretiens sémiotiques*, Limoges, Lambert-Lucas, pp. 293-321.
- LANDOWSKI, Éric (1989), *La Société réfléchie*, Paris, Le Seuil.
- LANDOWSKI, Éric (1997), *Présences de l'autre*, Paris, Presses Universitaires de France.

- LANDOWSKI, Éric (2004), *Passions sans nom*, Paris, Presses Universitaires de France.
- LANDOWSKI, Éric (2005), « Les interactions risquées », *Nouveaux actes sémiotiques*, n° 101-103, pp. 1-106.
- LATOUR, Bruno (2012), *Enquête sur les modes d'existence*, Paris, La Découverte.
- LOTMAN, Youri Mikhailovich (1999 [1980]), *La Sémiosphère*, Limoges, Presses Universitaires de Limoges.
- MANESSE, Danièle, COGIS, Danièle (2007), *Orthographe. À qui la faute ?*, Issy-les-Moulineaux, ESF.
- PARRET, Herman (2006), *Épiphanies de la présence*, Limoges, Presses Universitaires de Limoges.
- PERELMAN, Chaïm, OBRECHTS-TYTECA, Lucie (1958), *Traité de l'argumentation*, Bruxelles, Éditions de l'Université Libre de Bruxelles.
- PETITOT, Jean (1985), *Morphogénèse du sens*, Paris, Presses Universitaires de France.
- RASTIER, François (1987), *Sémantique interprétative*, Paris, Presses Universitaires de France.
- RASTIER, François (1991), *Sémantique et recherches cognitives*, Paris, Presses Universitaires de France.
- RICŒUR, Paul (1983), *Temps et récit*, t. 1, Paris, Le Seuil.
- RICŒUR, Paul (1990), *Soi-même comme un autre*, Paris, Le Seuil.
- SAUSSURE, Ferdinand de (1995 [1916]), *Cours de linguistique générale*, Paris, Payot.
- SEMPRINI, Andrea (2003), *La Société de flux*, Paris, L'Harmattan.
- TUTIN, Agnès (2010), « Dans cet article, nous souhaitons montrer que... Lexique verbal et positionnement de l'auteur dans les articles en sciences humaines », *Lidil*, n° 41, pp. 15-40.
- ZILBERBERG, Claude (2006), *Éléments de grammaire tensive*, Limoges, Presses Universitaires de Limoges.

La sémiotique, partenaire indispensable de la philosophie

Dominique Chateau
Université Paris 1 – Panthéon-Sorbonne

Puis-je me permettre de renverser le projet de ce livre en adoptant comme perspective, plutôt que « La sémiotique et son autre », « La philosophie et ses autres », s'agissant, tout spécialement, de *l'autre sémiotique* ? On le verra, c'est du pareil au même, à cette nuance près que, dans mon idée, la discipline-mère reste la philosophie, même si j'exige d'elle beaucoup d'humilité...

1. La philosophie comme synthèse critique

D'aucuns détestent l'idée que la philosophie est l'une des sciences humaines. En tant que philosophe, au contraire, j'aime cette idée. Je pense que l'objectif principal de la philosophie est le même que celui des autres sciences humaines : *relever le défi de la rationalité humaine*. La philosophie, telle que je l'entends, a pour objectif de penser l'humanité. Produite par les hommes, elle est centrée sur l'homme (au sens général, évidemment, non au sens du *gender*). Elle est l'une des voies pour développer cette pensée ; il y en a d'autres, telles la sémiotique, la sociologie, la psychologie, l'anthropologie, les études culturelles, etc. Pareille pluralité de démarches peut sembler disperser les problèmes, mais cette dispersion correspond censément à la variété des rationalités qui représentent le statut même de l'humanité. Lorsque la philosophie le nie, elle tourne le dos à ce qui devrait être son principal souci : considérer les différents aspects de la rationalité humaine.

Dans la mesure où ces différents aspects sont représentés par des démarches différentes (des disciplines, peu ou prou des sciences), la question se pose de savoir comment et où la philosophie se situe dans cette gamme. Est-elle concernée par l'un des aspects, à l'exclusion ou non des autres ? Donc, peut-être, par plusieurs aspects ? Ou encore par l'ensemble des aspects, et donc la totalité de la rationalité humaine ? Si l'on considère la palette des disciplines qui visent différents aspects de l'humanité (social, psychique, linguistique, esthétique, etc.), on voit bien qu'il y a une perspective qui peut les évaluer et les comparer : *l'épistémologie*. Or, cette perspective est née au sein de la philosophie. Avec l'épistémologie, la phi-

philosophie évalue les disciplines, les « sciences », leur domaine d'exercice, leur méthodologie, leurs concepts, en bref, leurs boîtes à outils respectives. Elle est donc à la fois l'une d'entre elles, l'une des disciplines supervisées, et celle qui supervise. Qu'est-ce que ce surplomb d'où on se regarde soi-même ?

Je l'appelle *synthèse critique* (en rejoignant certaines propositions de Jürgen Habermas, 1973 [1968]). *Synthèse* et *critique* expriment ensemble la caractéristique propre de la philosophie : le fait qu'elle est à la fois interpellée par les autres disciplines et comptable de leur *épistémè*. La philosophie intègre l'altérité, la relativité des divers points de vue scientifiques, portant sur eux un regard panoramique, dressant leur carte épistémologique, mesurant leurs avancées comme leurs blocages, de manière réciproque. Dans cette tâche, elle se débarrasse elle-même de l'illusion ontologique (comme la nomme Habermas) : l'illusion d'être un pur point de vue, à l'écart de tous les autres, les écrasant de son absoluité. Son regard n'est pas pour autant complaisant envers les autres disciplines ; elle ne se contente pas de contempler la carte épistémologique ; elle y introduit l'esprit critique, son extériorité et son acuité.

2. Le défi sémiotique

On peut s'appuyer sur l'histoire pour affirmer que la sémiotique bénéficie d'une situation particulière dans la carte épistémologique que dresse la philosophie comme synthèse critique. J'emploie « sémiotique » plutôt que « sémiologie », mais je n'en fais pas un *casus belli*. Les deux mots me vont. Si on veut néanmoins pinailler, la sémiologie est l'étude des systèmes de signes, la sémiotique, l'étude du fonctionnement du signe – par exemple, la première étudiera le rouge de mon écharpe du point de vue du système linguistique français ou d'un système des couleurs, la seconde, le rôle que cette couleur joue lorsque, ayant rendez-vous avec quelqu'un qui ne me connaît pas, je lui indique que je porterai la susdite écharpe rouge au lieu et au moment voulus. Si ces deux perspectives font partie du projet que j'appelle sémiotique, il est vrai que, par la voie dite sémiologique, comme l'a voulu Ferdinand de Saussure, son fondateur, on est plus proche des sciences humaines, tandis que par la voie sémiotique, comme l'a voulu Charles Peirce, son fondateur, on est plus proche de la philosophie (et de la science, en l'occurrence la logique). Je considère d'abord, mais non pas définitivement, la position de la sémiotique au sein du projet de la synthèse critique.

Celle-ci, je l'ai évoqué, signifie qu'un défi se présente devant la philosophie, un défi que la sémiotique contribue justement à relever, en première ligne. La

philosophie est, de fait, confrontée au défi des autres points de vue que le sien, avant d'envisager leur évaluation respective et réciproque. Par exemple, si le philosophe pense mieux parler du social que le sociologue, il risque fort la déconvenue ; de même, s'il pense mieux parler du psychisme que le psychologue ou le psychanalyste ; sans compter la prégnance des données ou du factuel que la géographie, l'histoire, la linguistique, etc., imposent ; sans compter aussi l'indépassable puissance épistémologique des disciplines dites dures... Le philosophe serait bien éloigné de ce que veut son nom, ...*sophe*, en ignorant pareille rivalité. Il risquerait fort, dans cette optique, de se condamner au solipsisme cognitif, si l'on peut dire, un repli frileux sur l'objet propre qui signifie à la fois le splendide isolement d'un discours qui se suffit à lui-même et, du coup, sombre dans la pure abstraction, et l'illusion ontologique d'une pensée qui se croit supérieure à toute autre et, du coup, sombre dans le dérisoire du mépris.

Concrètement, entre autres, le défi en question est le défi réciproque de la sémiotique et de l'ontologie, de la science des signes et de la science de l'être¹. Une sémiotique sans ontologie serait exemplifiée par un langage pur, artificiel, sans référence, inutilisé et inutilisable. Une ontologie sans sémiotique est déjà exemplifiée par l'illusion de l'existence de l'être en soi, pur, par le déni de toute représentation, notamment, le spectaculaire déni de soi-même à quoi prétend le discours qui parle de l'être. On peut dire que la sémiotique est la science des signes ; on peut mieux dire encore : elle est la base scientifique, méthodologique et conceptuelle d'une science de la représentation. L'illusion ontologique d'être une pensée détachée de tout fait écho à l'illusion de l'existence de l'être en soi. La théorie de la représentation en fournit la critique radicale. La double illusion en question n'existe que comme discours, comme représentation. Elle le dénie, mais l'expression même de ce déni le dénonce comme tel. En d'autres termes, on n'échappe pas à la sémiotique. C'est une application de la formule qu'on n'a rien sans rien : on n'a rien sans signes en milieu humain.

D'où, à cet égard, la priorité accordée à la version peircienne. Pour elle, il n'y a pas que des signes préétablis (ceux des langues, du code de la route, etc.), mais toutes sortes de choses du monde disponibles pour faire signe plus ou moins temporairement, à tout moment, de multiples façons. La sémiotique n'est pas une chape de plomb posée sur le monde, mais un système dynamique, constamment mobile, en mutation incessante et actif en permanence. C'est le lot de l'humanité que de n'être accessible qu'au travers de ce système. Seul le rêve archaïque d'une

1. Je développe cela dans deux livres récents, les deux publiés en 2016 : *Ontologie et Représentation* et *Après Charlie : le déni de la représentation*.

levée du voile fait croire qu'on y échappe. Mais, bien évidemment, c'est une caractéristique très importante que cette croyance, tout aussi permanente, qui nous colle à l'esprit : au vrai, l'une des opérations les plus spectaculaires de l'idéologie. La philosophie et la sémiotique partagent la critique de l'idéologie (j'appelle idéologie toute pensée qui prétend à la vérité en refoulant en même temps tout critère de son évaluation soit, quant à la forme, s'il offre un schème logique, soit, quant au contenu, s'il comporte un démenti flagrant). Plus précisément dans l'optique épistémologique, la sémiotique vient en renfort de la philosophie pour écarter l'illusion ontologique.

3. Le déni de la représentation

Le déni de la représentation a partie liée à l'effet iconique, c'est-à-dire le fait que, comme dit Peirce, nous prenons l'image pour le réel, sur le moment, comme dans un rêve éveillé. L'idéologie convertit cette réalité en dogme réaliste : l'image est la réalité, « la chose même » (comme disent certains phénoménologues). La sémiotique nous détrompe de ce déni de représentation à la fois en considérant que l'image est destinée à l'effet iconique et en considérant que cet effet repose sur un artifice sémiotique (une configuration, un médium, un dispositif, etc.). Dans le parcours où la philosophie et la sémiotique collaborent, des méthodes de pensée sont évidemment convoquées. En particulier, en ce qui concerne ma vision des choses, la dialectique, essentiellement conçue comme méthode reposant sur l'*Aufhebung*, le supprimé-conservé (je préconise l'*Aufhebung* sans l'esprit absolu, parce que l'esprit absolu est une idéologie – j'abandonne aux hégéliens orthodoxes d'ergoter sur cette amputation provocatrice du « système », de sa fin ultime : est-ce que tout disparaît avec elle ou est-ce que la dialectique tient toute seule ?). La question de l'image fournit un excellent exemple de ce qu'on peut élaborer avec cet instrument² : *pour que l'effet iconique opère, il faut que l'image comme support soit supprimée, mais tout aussi bien il faut que l'image soit conservée comme support pour que l'effet iconique ait une chance d'opérer*. S'ajoute, en fait, à l'image matérielle, la construction mentale dont elle fournit l'occasion. L'effet iconique n'est pas l'image telle quelle ; il n'est même pas en elle, telle qu'elle est ; il est dans notre tête. L'effet iconique existe même en l'absence d'image, comme dans le cas

2. Dans *Dialectique ou Antinomie ? Comment Penser ?* (2012), je consacre un chapitre au rapport entre Hegel et Peirce, au terme duquel je crois justifier l'association de la dialectique du premier à la sémiotique du second, par-delà des disparités évidentes, mais compte tenu d'un commun triadisme (d'où le mélange fascinant de critiques et d'éloges que le philosophe américain adresse à son confrère allemand).

de ce qu'on appelle l'image mentale. Mais, dans le cas de l'image matérielle, l'interaction dialectique entre le support et l'effet mental est exigé. En d'autres termes, le supprimé de l'effet iconique reste mental – d'autant plus prégnant.

Cela explique sans doute pourquoi l'idéologie s'en empare si facilement. Pourquoi on trouve d'aussi nombreux adeptes du réalisme optico-ontologique chez les théoriciens de l'image. Il y a une sorte de continuité entre l'effet mental de l'image et la théorie mentale de sa transparence. Si la philosophie critique a quelque terrain d'exercice, celui-là vient bien en tête. La philosophie critique vise au démêlage de ce que l'idéologie amalgame – par exemple l'iconicité et la transparence. La sémiotique participe d'autant mieux de cette prise de distance que, non seulement elle sépare l'iconicité de l'argumentation de la transparence, mais elle montre que, par l'image, l'iconicité s'accompagne toujours peu ou prou d'indicialité (et de « symbolicité »). L'idéologie de la transparence confond d'ailleurs iconicité et indicialité, l'effet de présence et le renvoi au réel, tandis que la sémiotique les discerne. Voilà, notamment, un apport extérieur à la philosophie qui hausse son niveau de pertinence, là où, livrée à elle-même, elle risque de s'enliser dans l'hymne abstrait à la présence réelle.

L'idéologie religieuse y réussit parce qu'elle ouvre au contact par des représentations d'emblée postulées comme simple véhicule. En même temps, l'hypothèse de la priorité de la relation phatique sur ses véhicules représentationnels n'a pas résisté à l'aporie qui la guettait dès l'origine. La crise de la représentation, grand ouverte entre les iconoclastes et les iconodules, en fut le témoignage. L'hypothèse chrétienne de l'incarnation (du mi-Dieu mi-homme), autorisant le commerce avec l'image, permit dans la foulée (notamment dans le remarquable exposé de Jean Damascène) l'instauration d'une sémiotique de l'image, par le double mouvement de la dissociation du support d'avec ce qu'elle représente et de leur collaboration iconique et symbolique. Encore une exemplification du supprimé-conservé ! L'image (ou l'icône au sens religieux) ne disparaît pas, alors même qu'elle s'efface derrière son effet iconique et le lien symbolique qu'il favorise. D'où, d'ailleurs, l'attachement qu'on peut avoir envers l'image sainte elle-même, celle qu'on transporte avec soi, qu'on regarde souvent, qu'on est chagriné de perdre, etc., à l'instar d'autres menus objets de la sphère intime. Cet ajout d'un usage chosal à l'usage phatique montre bien l'existence d'une pluralité de fonctions sémiotiques qu'on peut très clairement associer, en l'occurrence, à des fonctions sociales et psychologiques.

Que la religion fonctionne, par ailleurs, comme idéologie n'a rien qui nous surprenne, à condition de se détacher de son emprise, au moins sur le moment (si non, croyez ce que vous voulez !) ; son adhésion à la transparence garantit

l'efficacité du signe : il faut que la fonction phatique domine pour que le lien théophanique s'établisse : le discours, déjà porté à l'apophatisme – la négation : Dieu n'est pas ceci, ni cela... –, relègue l'image, elle-même déjà dévaluée dans la hiérarchie de l'humain et du divin. Que la philosophie se range à cette conception est, en revanche, surprenant, voire scandaleux. Certes, Platon en donne une version sublime. On peut s'y reconnaître, du moins en partie, à considérer la puissance argumentative que les dialogues déploient si majestueusement. En revanche, la hiérarchie du sensible et de l'intelligible, la topique inflexible qui s'ensuit, outre la faiblesse de leurs conséquences politiques, s'assimilent à l'idéologie religieuse, à la primauté du phatique, à la stratégie apophatique et au déni de la représentation. De là que la posture de la synthèse critique ne s'établit nullement de l'extérieur, d'un surplomb philosophique contemplant et maîtrisant un paysage prétendument désert ou dévasté. Non, la synthèse critique doit opérer à l'intérieur même de la philosophie. Il ne suffit pas qu'elle sympathise avec les apports scientifiques extérieurs, elle doit se remettre en cause, en crise, aussi bien par la critique du discours propre qu'elle a accumulé historiquement que par la confrontation avec les « théorèmes » extrinsèques.

La philosophie comme synthèse critique apprend des disciplines dont elle requiert la collaboration, mais peut aussi leur apporter quelque chose. Je crois même que la possibilité de cet apport dépend étroitement de l'adoption du système de la synthèse critique (système étant ici à entendre au sens systémique et non systématique, ou, si l'on veut, au sens dialectique et non architectonique). Je ne veux pas parler ici de l'injection de bribes de philosophie dans le discours scientifique, comme une sorte de rehaussement clinquant de la pensée ou d'alibi intellectualiste. Il s'agit plutôt de savoir si la philosophie peut se hisser au niveau de la discussion et de l'argumentation scientifiques. Bien entendu, on ne lui demande pas de s'immiscer dans les méandres des démonstrations mathématiques ou autres. Son rôle épistémologique est plutôt de considérer ce qui en résulte et les conséquences qui s'ensuivent vis-à-vis des différentes versions d'un même objet de réflexion. Confrontée à un « théorème » extrinsèque ou à la rivalité de deux points de vue, en revanche, elle est en position d'entrer en dialogue et, possiblement, de participer au verdict.

Il faut dire que certains exposés scientifiques, particulièrement dans le domaine des sciences humaines, comportent une sorte de prêt-à-penser philosophique. À titre d'exemple, la théorie du « fait social total » telle que Marcel Mauss (dans le célèbre « Essai sur le don », 1923-1924), puis Claude Lévi-Strauss (dans l'Introduction à *Sociologie et Anthropologie*, 1950), l'ont exposée : d'une part, le social se fragmente en facteurs multiples (technique, économique, esthétique,

etc.) qui sont spécifiés par leur intégration dans un ordre total (éducation, art, politique, etc.) ; d'autre part, cet ordre, outre qu'il totalise objectivement les facteurs sociaux en les redéfinissant, suppose d'être incorporé subjectivement en tant que totalité par les individus de la catégorie concernée (enseignant, artistique, politicien, etc.)³. On voit très précisément comme une telle conception articule des catégories philosophiques : fragment-totalité, spécifique-générique, objectif-subjectif. D'où l'idée de philosophie ready-made... Mais le travail n'est pas toujours aussi bien mâché pour le philosophe. Dans le cas contraire, le principe de pertinence sert de garde-fou : étant donné une théorie « scientifique », est-il licite ou non de la réinterpréter dans les termes de concepts ou des catégories philosophiques ?

Il y aura sans doute, à un moment ou à un autre, l'intérêt d'établir une sorte de carte épistémologique de l'extrinsèque que la philosophie accueille – seule concession à l'architectonique. Elle révélerait sans doute que toutes les disciplines ne sont pas égales devant l'appel de la philosophie. La sémiotique a une place particulière, voire privilégiée. Elle le doit à l'histoire et, tout particulièrement, à Peirce. Sa proposition architectonique, en compétition avec Kant qu'il vénérât, offre une place de choix à la sémiotique. Même si on est moins enclin aujourd'hui à faire apparaître la structure du système, même si la systématique est supplantée par la systémique (l'architecture du système fermé par l'idée d'une vaste circulation ouverte ou fermée suivant l'angle), il n'est pas inutile d'accorder une sorte de priorité à certains points de vue plutôt qu'à d'autres. La sémiotique mérite une attention particulière dans la mesure où elle place la représentation au premier rang de ses préoccupations. Dans un contexte cognitif où le déni de la représentation fait peser sa constante hypothèque sur le discours – celui-ci se déniait lui-même autant qu'il projette ce déni à l'extérieur –, la priorité sémiotique est cruciale.

4. Conclusion

Au titre de sa version de l'humanité et des divers plans de rationalité qui la constituent, la philosophie a besoin de la théorie des signes, de la théorie de la *sémiosis*. Celle-ci n'épuise pas la totalité du problème, loin s'en faut, mais elle représente un prérequis dans la théorie du noyau systémique autour duquel peuvent être réunis les plans de la rationalité humaine, sinon disséminés. Les tâches les plus importantes qu'elle peut accomplir peuvent être résumées comme suit. La pre-

3. J'ai développé cette théorie quant à l'art et l'artiste dans *L'Art comme fait social total* (1998).

mière, on l'aura compris, est la tâche critique. La sémiotique offre la critique de l'idéologie à l'égard du déni de représentation. Déjà, il appert qu'elle convient parfaitement à une philosophie pour qui, quant à l'humain, *le monde est représentation*, avec des degrés divers de nature et de complexité qui vont de la simple conscience positionnelle (donnée par les sens) au type d'élaboration conceptuelle que le présent chapitre tente peut-être vainement d'exemplifier, en passant par toutes sortes de relations sémiotiques peu ou prou perceptives, cognitives ou affectives.

Mais considérer le monde comme représentation n'implique pas la solution extrême de l'immatérialisme berkeleyen (la matière n'existe pas, seules les sensations existent) : la théorie des signes comporte le moment matériel, celui des signes-chose qui circulent dans la sémiosis en même temps que les différentes significations qu'ils portent. La même chose peut être sémiotiquement neutre à tel moment (cachée, inaperçue, perçue sans être aperçue, etc.), sémiotiquement active à un autre moment (comme représentant, index ou symbole – notamment). Le point de vue sémiotique implique de penser la choséité comme le moment où la sémiosis est en sommeil ; inversement, la sémiosis est pensée comme l'activation du sens à la faveur de la manipulation du monde (l'écharpe rouge qui d'habitude me protège du vent sert maintenant de signe de ralliement). Le rapport au monde comporte différents degrés d'activation sémiotique, y compris le degré zéro d'une activation bloquée ou à venir.

Pour illustrer cette seconde tâche de la sémiotique on peut prendre l'exemple de ces moments où un(e) ami(e) attire mon attention sur un oiseau censé être dans un arbre, mais que je cherche vainement à distinguer dans le fouillis des branches et des feuilles. L'exemple est particulièrement intéressant dans la mesure où on peut l'interpréter à la fois comme un défaut de sémiosis – mon incapacité à apercevoir l'oiseau – et comme une sémiosis en acte – le dialogue avec mon ami(e) et nos efforts respectifs, peu ou prou efficaces, pour percevoir l'oiseau. D'où l'idée également sémiotique de point de vue, de multiplicité des points de vue sur une même situation et, corrélativement, de degré plus ou moins fort de sémiotité – et, dans la foulée, une troisième tâche de la sémiotique. Non seulement, on voit comment le monde, en sa représentation, est soumis à un principe de constante variation par le jeu différencié de l'activation sémiotique, mais encore on voit qu'il est difficile d'envisager le rapport au monde sans prendre en compte la relation complexe qu'il entretient nécessairement avec notre subjectivité non moins qu'avec la polyphonie des points de vue (pour emprunter à Bakhtine).

À cet égard, la sémiotique se range du côté de certains grands principes épistémologiques, à commencer par celui de la systémique qui veut qu'un même système peut être à la fois fermé sur lui-même et ouvert vers l'extérieur, vers d'autres sys-

tèmes. C'est ainsi que je conçois, pour ma part, la rationalité humaine, la synthèse critique et le rôle de la sémiotique. Celle-ci ne peut aucunement être considérée dans la tour d'ivoire d'une recherche purement scolaire (c'est une tendance de certaine sémiologie linguistique) : elle communique avec d'autres disciplines, s'enrichit à la confrontation avec d'autres points de vue, en sorte que le principe d'activation qui la caractérise peut être généralisé en principe systémique d'interrelation des points de vue et des disciplines.

Il ne s'agit pas pour autant de privilégier exclusivement l'échange entre systèmes (voire s'appuyer dessus pour prétendre dissoudre les systèmes) en oubliant que, simultanément, un système peut être considéré (et fonctionner) comme une totalité fermée, non pas au sens de la clôture électrifiée qui empêche les intrus de pénétrer dans le territoire, mais au sens où, la considérant pour elle-même, on constate qu'elle a aussi sa propre logique. Ainsi la participation de la sémiotique à la philosophie n'est ni intromission ni soumission ; elle est bel et bien participation. La sémiotique est un partenaire indispensable de la philosophie comme synthèse critique, de l'optique humaine et humaniste qui la caractérise.

Références bibliographiques

- CHATEAU, Dominique (1998), *L'Art comme fait social total*, Paris, L'Harmattan.
- CHATEAU, Dominique (2012), *Dialectique ou Antinomie ? Comment penser ?*, Paris, L'Harmattan.
- CHATEAU, Dominique (2016), *Ontologie et Représentation*, Paris, L'Harmattan.
- CHATEAU, Dominique (2016), *Après Charlie : le déni de la représentation*, Lormont, Le bord de l'eau.
- HABERMAS, Jürgen (1973 [1968]), *La Technique et la Science comme idéologie*, Paris, Denoël / Gonthier.
- MAUSS, Marcel (1923-1924), « Essai sur le don », *L'Année sociologique*, t. 1, disponible sur : <http://anthropomada.com/bibliotheque/Marcel-MAUSS-Essai-sur-le-don.pdf>.
- LÉVI-STRAUSS, Claude (1950), *Sociologie et Anthropologie*, Paris, Presses Universitaires de France.

L'apport de la sémiotique à la philosophie des sciences

Les travaux de Peirce et du Groupe μ appliqués aux images scientifiques

Catherine Allamel-Raffin
Université de Strasbourg

Ce qui vaut à l'échelle de l'appréhension globale du monde pour un sujet humain au sein d'une culture donnée se révèle également pertinent dans le cadre des activités menées au sein des sciences de la nature. Un séjour sur les lieux mêmes où s'effectue la recherche, tel que le recommandent les ethnographes de laboratoire¹, mène à ce constat quasi universel : la profusion et la diversité des images produites tout au long du processus de découverte jusqu'à la phase finale de publication. Or, et cela se révèle de prime abord paradoxal, dès lors que l'on s'intéresse en tant que philosophe à ces images, et dès lors que l'on souhaite déterminer leur statut épistémique en référence à la fois aux opérations matérielles de construction de la preuve et aux discours qui en résultent, on se sent quelque peu démuné. En effet, la philosophie, pour sa part, a toujours entretenu – et cela dès ses propres origines – des rapports ambigus avec les images de toutes natures et de toutes provenances. Depuis Platon jusqu'à aujourd'hui, cinq griefs parmi d'autres ont vu le jour : (1) la *polysémie* ; (2) l'*appauvrissement sensoriel et / ou informationnel par rapport au réel* ; (3) l'*illusionnisme* ; (4) la *passivité du récepteur* ; (5) l'*influence d'ordre psychologique exercée sur celui-ci* (Vernant, 1979 : 105-137 ; Joly, 1994). De fait, seuls les griefs (1) à (3) se révèlent véritablement pertinents dans le cas des images produites dans les laboratoires scientifiques, et correspondent à des

1. Du point de vue de la méthodologie, j'ai recouru aux techniques de recueil de données qui valent au regard de cette approche ethnographique. J'ai séjourné plusieurs mois dans chaque institut de recherche sélectionné. J'ai effectué des observations participantes et réalisé des entretiens semi-directifs avec les chercheurs, ayant pour thème central le questionnement de l'image scientifique. Le premier institut de recherche évoqué dans le présent chapitre est le Centre d'astrophysique de Harvard (CfA) aux États-Unis, qui développe des recherches sur la nature et l'évolution de l'univers. La principale méthode d'investigation utilisée au CfA est l'étude de la lumière provenant des objets célestes. Le second institut est le Groupe Surface-Interface (GSI), partie intégrante de l'IPCMS (Institut de physique et chimie des matériaux de Strasbourg, unité mixte CNRS-ULP. UMR 7504). On y étudie les propriétés de la matière (en l'occurrence, le plus souvent des métaux) à l'échelle nanométrique. L'ensemble des entretiens et des observations est consigné dans Allamel-Raffin (2004a).

questions fondamentales que les chercheurs eux-mêmes se posent au quotidien. Notons, en guise de corollaire, que ces images ont été jusqu'à récemment négligées par la philosophie des sciences, qui, tout comme la philosophie générale, a fait preuve pendant longtemps d'un certain « ethnocentrisme langagier » (Wimsatt, 1990). Un effet indirect de la priorité accordée aux énoncés scientifiques a consisté en l'attribution réductrice d'une fonction exclusivement illustrative aux images. Autrement dit, ces dernières ont été ravalées au rang d'élément accessoire, ce qui conduit notamment à oblitérer leur « rôle central de structuration et d'organisation » (Jacobi, 1985 : 156) dans la présentation des résultats. La reconnaissance du rôle central joué par les images depuis quelques années – dans le cadre de ce que l'on a appelé le « tournant pratique » (Soler *et al.*, 2014) en philosophie des sciences – a rendu en revanche indispensable leur prise en compte dans le cadre des analyses du travail mené par les chercheurs dans leurs laboratoires. Se trouve ainsi posée la question cruciale des concepts opératoires mobilisables en vue de contribuer à la réflexion épistémologique sur les images scientifiques. Sans préjuger des possibilités offertes par d'autres champs d'investigation au sein des sciences humaines, je me propose dans ces pages de donner à voir quel peut être en la matière l'apport spécifique de la sémiotique, conformément aux perspectives développées par Charles Sanders Peirce et par le Groupe μ^2 .

Cet apport se révèle d'emblée comporter plusieurs facettes : grâce aux outils sémiotiques forgés par ces auteurs, une *entreprise de classification des images scientifiques* devient possible, qui rend compte du même coup des statuts épistémologiques différenciés de celles-ci. En résulte une meilleure compréhension du fait que certaines images seulement acquièrent une valeur probatoire qui autorise les chercheurs à les publier. Et c'est là une autre facette de l'apport des sémiotiques de Peirce et du Groupe μ : l'accent mis sur la *dimension processuelle* de la production de sens. Une telle exigence est tout particulièrement revendiquée au sein de la démarche sémiogénétique du Groupe μ :

[...] il s'agit de prendre au sérieux la formule selon laquelle la sémiotique s'occupe de la « production du sens » – c'est parfois ainsi qu'on a défini son objet –, et cela en soulignant le premier élément de la formule : comment le sens est-il produit ? comment varie-t-il ? » (Groupe μ , 2015 : 528-529)

2. De nombreux travaux réalisés par des sémioticiens ont pris pour objet l'image scientifique durant cette dernière décennie. Je ne saurais en rendre compte en détail dans ce chapitre et me contenterai d'indiquer une référence sur ce point : Dondero et Fontanille (2012).

Ainsi, la valeur probatoire de l'image n'est pas donnée d'emblée, mais résulte d'un travail de construction au cours de l'activité de recherche – d'où une volonté de restriction de sa polysémie, l'application de traitements multiples en vue de la réduire à un véhicule de l'information pertinente, et l'élimination des facteurs de risque quant à l'illusion. Dernier point, essentiel du point de vue du débat récurrent qu'a connu la philosophie des sciences depuis la fin du XIX^e siècle : les sémiotiques de Peirce et du Groupe μ – par leurs options métaphysiques – s'inscrivent ouvertement dans le *projet de constitution d'une alternative aux positions que constitue le réalisme ontologique* (selon lequel il existerait un référent « ultime », susceptible d'être mis au jour) *et l'antiréalisme radical*, dont une expression notable a revêtu, durant ces dernières décennies, la forme du constructivisme textualiste (dans cette perspective, il n'existerait en dernière instance que des textes, dans un jeu de renvois infini de l'un à l'autre).

Dans les lignes qui suivent, je vais procéder par étapes : après avoir fourni une première définition de l'image scientifique en guise de point de départ (1), je présenterai une catégorisation des images scientifiques issues de mes observations en laboratoire (2). Je reviendrai ensuite brièvement sur la forme particulière que revêtent les griefs philosophiques adressés à l'image (polysémie, appauvrissement sensoriel et / ou informationnel du réel, illusionnisme) dans le cadre du travail quotidien des chercheurs de laboratoire (3). Puis, j'expliquerai pour quelles raisons j'ai choisi de privilégier l'apport que constituent les sémiotiques de Peirce et du Groupe μ pour mener à bien une réflexion philosophique relative aux images scientifiques (4) et (5). Dans un dernier moment de ce chapitre, je mettrai l'accent sur quelques conclusions auxquelles on aboutit lorsqu'on choisit de recourir à ces cadres doctrinaux.

1. Définition de l'image scientifique

Toute image est « une représentation visuelle bidimensionnelle analogique [...] ou symbolique » (Joly, 1994 : 25). Chaque terme d'une telle définition renvoie à une caractéristique précise. « Représentation » souligne le fait que l'image est nécessairement un objet distinct matériellement de ce qu'elle représente. En effet, la relation de représentation n'est pas réflexive : X ne peut représenter X. L'adjectif « analogique » met l'accent sur l'existence potentielle d'une relation de similarité entre la représentation et le représenté. Cette relation est susceptible d'être de deux natures. Soit elle consiste en une relation d'isomorphisme (Eco, 1999 : 355) : la représentation a alors la même forme que le représenté,

comme c'est le cas par exemple de la photographie d'un oiseau prise par un éthologue. Soit elle consiste en une relation d'homomorphisme. Dans ce cas, la représentation conserve seulement certaines propriétés structurelles du représenté (*Ibid.* : 355). Les images en physique des surfaces et en astrophysique appartiennent à cette catégorie. En effet, il n'y a pas de similarité repérable là où, d'une part, les objets étudiés ont une existence à l'échelle nanométrique ou sont trop éloignés de nous dans l'univers, et là où, d'autre part, les rayonnements utilisés pour réaliser la représentation – par exemple les rayonnements infrarouges – se situent hors des limites de réception de notre appareil sensoriel. Par « symbolique », enfin, j'entends tout rapport conventionnel permettant d'établir un lien entre une représentation et ce qui est représenté.

Comment caractériser en propre, à la lumière de cette définition, l'image scientifique ? Celle-ci consiste bien en une représentation visuelle, analogique ou symbolique. Ce qui la distingue par rapport à d'autres, c'est qu'en elle est encodée une interprétation scientifique du monde selon les termes de Pierre Clément :

Comprendre une image scientifique nécessite une connaissance préalable des codes scientifiques et iconiques qui lui donnent du sens, qui font émerger du signifié à partir de formes, qui sinon pourraient être interprétées à partir d'autres codes (familier, esthétique, psychanalytique). (1996 : 89)

Ainsi, les images scientifiques auxquelles je fais référence dans le cadre de la présente contribution sont toutes des images qui présentent les spécificités suivantes : (1) elles sont produites au moyen d'instruments qui rendent possible l'abandon de la vision naturelle, au profit de l'extension du champ de l'optique à l'ensemble des rayonnements électromagnétiques ; (2) elles donnent lieu à un traitement informatique.

2. Première catégorisation des images produites dans les laboratoires

À l'issue de mes observations dans les laboratoires (Allamel-Raffin, 2009), j'ai élaboré une première typologie des images en distinguant :

- *les images sources*. Celles-ci correspondent aux images obtenues grâce à un instrument du type microscope, télescope, etc. Dans les deux domaines disciplinaires considérés, l'image source constitue le résultat d'une série d'interactions entre trois éléments. En physique des surfaces, ces éléments sont l'objet (un échantillon de matière), la source de rayonnement (photons, élec-

trons, etc.) et le dispositif « imageant » (la plupart du temps, un ordinateur permettant de numériser les signaux captés). En astrophysique, l'image résulte de l'interaction entre des rayonnements électromagnétiques émis par l'objet (une source céleste), le collecteur de ces ondes (différents types de télescopes) et le dispositif « imageant » (celui-ci est fréquemment constitué par une caméra CCD).

- *les images retraitées*. Leur existence résulte d'opérations de traitement menées sur les images sources. Elles peuvent se présenter sous diverses formes, en l'occurrence des images filtrées, des courbes, des histogrammes, etc.
- *Les images de synthèse*. Elles sont produites uniquement à l'aide de programmes informatiques. Il existe deux types d'images de synthèse, les images de modélisation et les images de simulation.

Cette première typologie permet de mettre en relief que les images scientifiques entretiennent des types de connexion avec le réel très différents selon leur mode de production. De ce fait, leur statut épistémique sera différent au sein du processus de recherche.

3. Les griefs adressés par les scientifiques à leurs images

L'ambivalence du rapport entretenu par les scientifiques à l'égard des images qu'ils produisent résulte de la difficile coexistence en eux d'un sentiment, celui de la nécessité de ces images dans le cadre de la recherche, et d'une forme de réflexivité, toujours à l'œuvre, qui les rend sensibles à la faillibilité des résultats qu'ils produisent. Dans le cas particulier de la physique des surfaces et de l'astrophysique, la méfiance à l'égard des images produites et de leur interprétation est renforcée par l'inaccessibilité de fait ou de principe du référent (soit en raison de sa taille nanométrique, soit en raison de son éloignement dans le cosmos, soit en raison de la nature des rayonnements électromagnétiques non perceptibles par l'appareil sensoriel dont est doté l'être humain). Quels sont, plus précisément, les problèmes rencontrés par les physiciens au quotidien qui motivent cette méfiance ?

3.1. L'illusionnisme

Je définirai sommairement l'illusion – en un sens restreint conforme à notre objet d'étude –, comme l'effet sensoriel ou cognitif produit sur un être humain par une représentation dont un ou plusieurs constituants donnent lieu à une mauvaise identification quant au degré de réalité qui lui ou leur est attribué. Les

images scientifiques sont génératrices de telles illusions pour des raisons quasi intrinsèques à leur production et à leur exploitation. En effet, les instruments et les dispositifs techniques qui permettent de les réaliser sont d'une très grande complexité. Il existe ainsi entre la source et le détecteur final (l'appareil sensoriel humain) un très grand nombre de médiations. Autrement dit, source et détecteur final sont séparés l'un de l'autre en termes de distance physique (l'ensemble des interactions physiques permettant de passer de l'une à l'autre) et en termes de distance nomologique (l'ensemble des lois physiques impliquées par la corrélation entre l'état initial et l'état final de l'information, depuis la source jusqu'au détecteur final). Plus ces deux distances sont grandes, et plus les chercheurs s'interrogent quant à la nature épistémique des données recueillies. Les instruments donnent lieu, en particulier, à l'émission de « bruits », à savoir des signaux qui viennent constamment se surimposer aux signaux pertinents. Dans un télescope, par exemple, toute partie rotative émet en permanence un tel bruit, et il en va de même pour les parties électroniques. À ces bruits viennent s'ajouter ce que les scientifiques dénomment des « artefacts », à savoir des effets indésirables ponctuels liés à l'instrumentation (par exemple des grains de poussière sur une caméra CCD en astrophysique). Les difficultés sont accrues par le fait que bruits et artefacts peuvent également être produits par l'environnement extérieur. En physique des surfaces, un artefact classique consiste en la présence, dans l'enceinte du microscope sous ultravide, de molécules non intégrées au champ de l'étude. En astrophysique – et plus précisément en radioastronomie, un artefact tout aussi classique est provoqué sur l'image par la présence de vapeur d'eau contenue dans l'atmosphère. La liste des bruits et des artefacts est potentiellement infinie, et le questionnement initial et lancinant du physicien, lorsqu'il réalise une image, est : qu'est-ce qui correspond à un phénomène réel et qu'est-ce qui relève de l'artefact ou du bruit, générateurs d'illusion ? D'ailleurs, dans les publications, – notamment en astrophysique, une large part est consacrée aux traitements visant à les identifier, à les éliminer ou à les réduire, afin de convaincre notamment les pairs de la qualité de la démarche. Le problème lié à l'illusion est tel qu'un astrophysicien a même été jusqu'à affirmer que si je revenais dans le laboratoire dix années après ma première visite, 90% de leurs conclusions seraient probablement considérées comme erronées.

3.2. La polysémie

La polysémie de l'image dans ces domaines est directement liée au problème de l'illusion. Certains bruits et artefacts relèvent de l'ordre de la rou-

tine quant à leur identification, quasi immédiate, par exemple les raies laissées par les rayons cosmiques sur une image en astrophysique. D'autres, en revanche, nécessitent une lecture très attentive des images. À cela s'ajoute le fait que les phénomènes étudiés sont souvent extrêmement ténus. Ainsi, la radioastronomie s'intéresse notamment à la présence de nuages de poussières dans le cosmos, parce qu'ils sont considérés comme le « berceau » des étoiles. Certains de ces nuages sont facilement repérables, d'autres le sont moins en raison de leur faible densité. En physique des surfaces, étudier un échantillon qui a la taille d'une puce de téléphone au microscope électronique à transmission (MET) en haute résolution revient à explorer un univers. Repérer des zones intéressantes d'une grandeur de quelques nanomètres se révèle un exercice périlleux. Tous ces facteurs réunis font que dans les deux domaines scientifiques concernés, le sens d'une image est rarement donné, mais construit progressivement, grâce à des échanges verbaux abondants (en physique des surfaces) ou grâce à une communication au moyen de nombreux mails en astrophysique. Lors de ces échanges, on constate que la polysémie est bien présente, les physiciens n'interprètent pas de la même manière les éléments constitutifs d'une image. L'enjeu est de fixer le sens de l'image, c'est-à-dire d'établir un consensus sur ce dernier. Ce sens n'est d'ailleurs jamais stabilisé définitivement, même lorsque l'image est publiée, puisque la polysémie peut réapparaître lors d'une phase ultérieure, à l'occasion de laquelle la même image sera réinterprétée différemment (le cas est fréquent en astrophysique, mais on trouve également des occurrences en physique des surfaces).

3.3. L'appauvrissement sensoriel et / ou informationnel par rapport au réel

L'appauvrissement peut s'entendre ici en deux sens. Toute représentation est aspectuelle : elle ne saisit qu'un aspect parmi d'autres du représenté. Dans le cas contraire, il faudrait qu'elle soit une représentation à l'échelle 1 :1. Conformément à ce postulat, l'image produite au moyen d'un instrument scientifique offre donc toujours une version réductrice des phénomènes représentés. En astrophysique, utiliser un radiotélescope fournira des informations sur la composition chimique des objets étudiés, mais pas sur leur énergie. Beaucoup d'objets célestes sont visualisables dans plusieurs longueurs d'ondes du spectre électromagnétique. Cela conduit fréquemment les astrophysiciens à superposer des données obtenues en radioastronomie avec des données obtenues à l'aide d'un télescope optique ou à rayons X, et une telle opération soulève des problèmes importants que je n'évoquerai pas ici. En physique des surfaces, recourir à un microscope à effet tunnel permet d'obtenir des informations sur la surface de l'échantillon. Celui qui sou-

haite disposer d'informations sur sa structure se servira sans doute d'un microscope électronique à transmission à cette fin. Dans le cadre de cette discipline, le problème est peut-être encore plus aigu qu'en astrophysique : impossible ici de superposer les données obtenues à partir de l'enregistrement d'un même objet, puisque chaque échantillon est détruit au cours de l'observation à laquelle il donne lieu. Les images produites dans ces deux domaines consistent donc toujours en un appauvrissement des phénomènes observés et il est toujours loisible de penser que si un chercheur avait utilisé un autre type d'instrument fournissant un autre type d'informations, il serait parvenu à des conclusions différentes (on trouve sur ce point des exemples aussi bien en astrophysique qu'en physique des surfaces).

Même si l'image produite au moyen d'un instrument est en un certain sens une représentation sensoriellement et informationnellement appauvrie des phénomènes, il n'en reste pas moins qu'elle contient malgré tout, le plus souvent, encore trop d'informations. Comme nous l'avons déjà écrit plus haut, elle comprend toujours des bruits, des artefacts et des signaux pertinents. Un autre sens du terme « appauvrissement » désigne dès lors les opérations multiples visant à supprimer – ou du moins à limiter – dans le cadre d'opérations de retraitement, les bruits et les artefacts. Une telle suppression doit être raisonnée, sinon le risque de détruire du même coup des informations pertinentes contenues dans l'image est élevé. Lorsqu'une telle entreprise aboutit au résultat escompté, le physicien peut de surcroît vouloir mettre en relief certaines informations bien plus précises portant sur un aspect déterminé de l'image (en physique des surfaces, il peut souhaiter disposer d'un profil topographique sur une zone très précise de l'échantillon ; en astrophysique, il peut également vouloir supprimer un objet céleste qui émet trop fortement pour pouvoir distinguer avec plus d'acuité un autre phénomène qui émet de manière plus ténue). En définitive, tous les traitements appliqués aux images courent le risque d'aboutir à l'élimination de signaux pertinents et à la conservation de bruits ou d'artefacts.

Ainsi, les griefs traditionnellement adressés par les philosophes aux images en général trouvent un écho dans le cadre des laboratoires scientifiques contemporains. La forme particulière qu'y revêtent ces griefs se traduit par des pratiques quotidiennes déterminées sur le plan des méthodes d'enregistrement des données, des traitements appliqués à celles-ci et des opérations de contrôle, point sur lequel je reviendrai brièvement plus loin.

4. La sémiotique peircienne

4.1. Une sémiotique incluant le concept de référent

Les sciences telles que l'astrophysique ou la physique des matériaux postulent l'existence d'entités et de processus dans le monde, pouvant en principe avoir, au sein de ces disciplines, le statut d'objet d'étude. La question est celle de la *référentialité* : la représentation – et en particulier l'image scientifique – suppose un référent externe au discours. Or, et cela a été amplement souligné, l'immanentisme a dominé dans le cadre de la sémiologie d'inspiration saussurienne, qui exclut le référent de la définition du signe. Cette sémiologie contient l'idée suivante,

[...] telle que développée par Hjelmslev puis ensuite par Greimas [...] : la description que l'on fournit de la langue est autonome par rapport au monde que cette langue décrit. [...] Cette théorie a été fréquemment forcée – et faussée –, en devenant une théorie de l'autonomie des signes par rapport au monde. (Groupe μ , 2015 : 25)

Relativement à cette question, Peirce, en revanche, est celui qui a élaboré une « théorie tout à la fois sémiotique, cognitive et métaphysique » permettant de prendre en compte le quelque chose « qui exige d'être dit » et qui nous fait conséquemment produire des signes ou *representamen* (Eco, 1999 : 19-20). Le refus de se limiter à une approche dyadique du signe au profit d'une approche triadique apparaîtrait notamment dans le célèbre passage suivant :

Un signe ou *representamen* est quelque chose qui tient lieu pour quelqu'un de quelque chose sous quelque rapport ou à quelque titre. Il s'adresse à quelqu'un, c'est-à-dire crée dans l'esprit de cette personne un signe équivalent ou peut-être un signe plus développé. Ce signe qu'il crée, je l'appelle interprétant du premier signe. Ce signe tient lieu de quelque chose : de son objet. Il tient lieu de cet objet, non sous tous rapports, mais par référence à une sorte d'idée que j'ai appelée quelquefois le fondement du *representamen*. (Peirce, 1897 – C. P. 2-228)

En réalité, comme le souligne Jacques Fontanille, il y a, présumés ici, bien plutôt cinq éléments que trois : le *representamen*, l'objet qui se subdivise en objet dynamique et en objet immédiat, l'interprétant, le fondement :

Le fonctionnement du signe peut être résumé ainsi : un *objet dynamique* – objet ou situation perçus dans toute leur complexité – est mis en relation avec un *representamen* – ce qui le représente –, mais sous un certain point de vue seulement (*sous quelque rapport ou à quelque titre*), désigné ici comme le *fondement* ; ce point de vue ou *fondement*, sélectionne

dans l'*objet dynamique* un aspect pertinent de celui-ci appelé *objet immédiat*, et la réunion du *representamen* et de l'*objet immédiat* se fait 'au nom de', ou 'pour', ou 'grâce à' un cinquième élément, l'*interprétant*. (Fontanille, 2003 : 30)

On le voit, le référent qui est assimilable à l'objet dynamique n'est pas un référent « absolu » et ne correspond pas à une « réalité » qui serait accessible sans médiation. L'objet dynamique est déjà, en partie au moins, un percept. Il est impliqué dans la sémiose à travers la médiation du fondement et donne lieu à l'objet immédiat, lui-même susceptible d'être traduit en une infinité d'interprétants. Pour reprendre les termes d'Umberto Eco : « En un certain sens, l'objet dynamique reste toujours une chose-en-soi, toujours présente et jamais saisissable, si ce n'est précisément au moyen de la sémiose » (1999 : 19).

Le fait que le référent se présente, dans le cadre de la conception peircienne, comme étant toujours déjà « un univers sémiotique organisé et soumis à des déterminations modales, perceptives et catégorielles » (Fontanille, 2003 : 31), ne constitue pas un grief que l'on pourrait avoir à l'égard de cette conception. Tout au contraire, c'est celle qui conviendra le mieux pour rendre compte, dans une perspective sémiotique, des images produites dans des laboratoires de physique des surfaces et d'astrophysique. Les référents n'y sont en effet saisis que comme « un moment dans une vaste sémosis infinie » (*Ibid.* : 31), et tout accès direct nous est à jamais refusé. C'est ce que résume Igor Babou dans les phrases suivantes :

[...] la connaissance scientifique passe par la relation, par la médiation d'un élément tiers intercalé entre le réel et nous : nous ne pouvons en effet rien connaître directement de la réalité. Par contre, tout ce qui est réel réagit, établit des liens qu'il convient d'utiliser comme des indices. Peirce applique là les enseignements qu'il tire d'une longue pratique des sciences expérimentales. (1999 : I, 6)

La notion d'indice qui apparaît ici, issue de la deuxième trichotomie peircienne, est elle-même particulièrement féconde : à partir d'elle, on peut rendre compte de la démarche des sciences comme relevant de l'ordre d'un réalisme indiciel. Les chercheurs dans leur laboratoire n'ont jamais accès qu'au « négatif des choses » et cela suppose qu'ils se livrent à des inférences, en particulier abductives – dans le cadre d'une démarche falsificationniste au sens de Karl Popper.

4.2. Le pragmatisme

La sémiotique peircienne est indissociable d'un cadre philosophique plus large : le pragmatisme, conçu comme une méthode de clarification conceptuelle.

Selon Joseph Chenu, la thèse pragmatiste « consisterait à rechercher le sens d'une hypothèse ou de n'importe quelle idée, dans ses conséquences pratiques, sans autre spécification » (1984 : 149). Le pragmatisme de Peirce s'applique donc bien à l'action et à la pratique, mais il s'agit d'entendre ici « action » et « pratique », non pas dans un sens restreint, mais comme « action » et « pratique » « conçues ». Ce dernier point est important, car il a été la source selon Claudine Tiercelin (1993 : 32-33) de bien des malentendus. C'est donc bien en s'inscrivant dans le cadre de sa philosophie pragmatiste que Peirce affirme que la signification d'un signe est ce qu'il fait, comment il agit sur l'interprète, quel effet il produit :

Décrire la signification d'un signe, c'est décrire le processus cognitif par lequel le signe est interprété et provoque un type d'action. [...] La démarche interprétative conduit l'interprète de la *perception* à l'*action*, par le biais de la *pensée*. (Everaert-Desmedt, 1990 : 29)

Ce type de considération rend bien compte de l'activité menée au sein des laboratoires que j'ai retenus. Il s'agit bien à partir de données fournies par des perceptions (médiatisées par des instruments) de parvenir à l'action (l'élaboration de modèles théoriques, la réalisation concrètes d'échantillons ayant des propriétés physiques précises, etc.) par le biais de la pensée (en s'appuyant sur toutes les théories physiques disponibles à l'époque de leur réalisation).

5. Le Groupe μ

Le cadre théorique peircien se révèle inopérant quand il s'agit d'analyser les processus de lecture des images sources et les opérations de transformation effectuées sur les images sur celles-ci en vue d'obtenir des images retraitées. Celui que propose le Groupe μ , en revanche, fournit les outils en vue de mener à bien de telles analyses.

Le Groupe μ souscrit à une approche microsémiotique. Celle-ci consiste à prendre comme point de départ de l'analyse les éléments de l'image considérés comme « atomiques » afin de tenter de recomposer un énoncé à partir d'eux. La distinction signe plastique / signe iconique, notamment, s'avère fort judicieuse car elle rend possible un travail systématique portant sur la dimension proprement matérielle de l'image. Comprendre comment sont levées les difficultés liées aux processus de lecture d'images suppose la prise en compte du « signe plastique » tandis qu'éclairer les transformations réalisées lors d'un traitement d'image relève d'une étude en termes de « signe iconique ».

Le signe iconique est « un type de représentation qui, moyennant un certain

nombres de règles de transformations visuelles, permet de connaître certains objets du monde » (Joly, 1994 : 96). Cette définition souligne le fait que le signe iconique « possède des caractéristiques qui montrent qu'il n'est pas l'objet et affiche ainsi sa nature sémiotique » (Groupe μ , cité par Joly, 1994 : 97). « Le signe iconique possède certains caractères du référent, conformément à la définition classique [...] Il possède aussi certains caractères ne provenant pas du modèle, mais du producteur d'image » (Groupe μ , 1992 : 133). Dans ce cadre-là, le Groupe μ propose une classification des transformations effectuées intentionnellement par le producteur d'images. Selon Jean-Marie Klinkenberg, la transformation est « en fait un modèle rendant compte des ressemblances et des différences (de forme, de couleur, etc.) que l'on observe entre la représentation et l'objet de la représentation » (2000 : 387), et elle peut être de quatre types :

- géométrique (les projections, les homothéties, les transformations topologiques) ;
- analytique (reposant sur l'algèbre : la discrétisation, par exemple) ;
- optique (amélioration de contraste, rajout de couleurs) ;
- cinétique, prenant en compte, selon la formulation de Jean-Marie Klinkenberg, « les positions respectives de l'émetteur ou du spectateur d'une part, du produit élaboré ou stimulus d'autre part, et leurs déplacements respectifs » (2000 : 394-396).

Ce concept de signe iconique et les concepts qui lui sont associés offrent un outillage précieux pour qui souhaite décrire précisément tous les types de traitements d'images dans les sciences de la nature (nombreux, en particulier en astrophysique) permettant de passer de l'image source à l'image retraitée. La définition du signe iconique met en relief le fait que le producteur de l'image se livre à des choix, d'où une irréductible part de subjectivité :

[...] le signe iconique possède certains caractères du référent, conformément à la définition classique (qui va être amendée de la manière qu'on va voir)³. Mais corrélativement, il possède aussi certains caractères ne provenant pas du modèle mais du producteur d'image. [...] Le signe iconique est donc un signe médiateur à double fonction de renvoi : au modèle du signe et au producteur du signe. (Groupe μ , 1992 : 133)

3. Les amendements apportés à la définition du référent par le Groupe μ sont à mettre en relation avec la définition du signe iconique lui-même : celui-ci est « le produit d'une triple relation entre trois éléments », en l'occurrence le signifiant iconique, le type et le référent (Groupe μ , 1992 : 135). Un tel concept triadique est l'occasion de repenser le concept de référent qui est « l'objet entendu non pas comme somme inorganisée de stimuli, mais comme membre d'une classe », dont l'existence est validée par celle du type (*Ibid.* : 136). Le type lui-même est un modèle intériorisé et stabilisé, susceptible d'être décrit par une série de caractéristiques conceptuelles, dont quelques-unes peuvent correspondre à des caractéristiques physiques du référent, par exemple la présence de moustache pour le type « chat » (*Ibid.* : 137).

Le sujet producteur d'images, du fait même qu'il se livre à des opérations de transformation, est confronté à des alternatives : quelles décisions prendre en ce qui concerne les transformations et les paramètres qu'elles amènent à faire varier dans le cadre de la réalisation d'une image retraitée, notamment ?

Le signe plastique, quant à lui, permet de se focaliser sur les caractéristiques matérielles de l'image. On peut définir différentes familles de signes plastiques : les couleurs, les formes et les textures (*Ibid.* : 196). La relation iconique / plastique est

[...] déterminante dans la production de la signification globale du message visuel. Cette interaction est circulaire et passe du plastique à l'iconique, ou inversement, de manière telle que nos attentes elles-mêmes sont déterminées par le contrat communicationnel (on est dans la « publicité » ou dans « l'art »). (Joly, 1994 : 124)

6. L'apport de la sémiotique peircienne

L'application du cadre sémiotique peircien à ma première catégorisation – images sources, retraitées et de synthèse – permet de rendre compte des trois points suivants, relativement aux images produites dans les laboratoires :

- *l'évolution du processus interprétatif* : une même image n'aura pas le même statut en fonction du moment du processus de recherche dans lequel elle s'inscrit. Une image source, par exemple, sera interprétée comme un *sinsigne* / *indiciaire-symbolique* / *dicent* lors de sa production. Elle sera éventuellement interprétée comme *légisigne* / *indiciaire-symbolique* / *argumental* au terme d'un long processus qui mettra en œuvre de nombreuses procédures, et notamment un ensemble de stratégies expérimentales auxquelles recourent les physiciens pour s'assurer de la qualité de leurs images (s'assurer que la calibration de leurs instruments est correcte, repérer et supprimer les artefacts / bruits les plus évidents, comparer leurs données avec des données produites au moyen d'autres instruments qui leur fourniront des informations différentes mais qui devront être compatibles avec les leurs, recourir à la théorie pour expliquer les éléments de l'image, etc.). Au terme de ces longues opérations de vérification, l'image pourra éventuellement figurer dans une publication. Ce que l'on peut remarquer, c'est qu'ici, plus peut-être qu'ailleurs, le processus interprétatif est toujours potentiellement ouvert : le physicien peut se rendre compte qu'une stratégie expérimentale non prise en compte jusque-là va modifier le sens initialement attribué à une image donnée. Ainsi, la liste des interprétants est indéfiniment ouverte, au sens où l'interprétant est un

« commentaire, une définition, une glose sur le signe dans son rapport à l'objet » (Granger, 1988 : 115).

- *la mixité des images sources et des images retraitées* : dans le cadre de l'application des catégories de la deuxième trichotomie (centrée sur la relation du *representamen* à l'objet), j'entends par mixité un phénomène d'une autre nature que ce qu'a envisagé Peirce lorsqu'il souligne qu'en fonction de la situation d'interprétation, la trace de pas retrouvée par Robinson sur le sable (C. S. Peirce, 4.531, cité par Tiercelin, 1993a : 55) peut être considérée comme un indice, celui de la présence sur l'île d'un individu particulier, Vendredi ; comme une icône car « ses qualités ressemblent à celles de cet objet et provoquent des sensations analogues dans l'esprit pour lequel il fait ressemblance » (C. S. Peirce, 2.299, 1978 : 164) ; comme un symbole pour l'interprétant qui infère de la représentation de cette forme et de ce qu'elle indique, la présence d'un homme sur l'île. Ce que Peirce a souhaité préciser ainsi, c'est le caractère abstrait des définitions des différentes catégories de sa deuxième trichotomie. Celles-ci ne parviennent pas à correspondre parfaitement aux expériences que nous faisons des signes, une même image pouvant être vue par exemple tantôt comme une icône, tantôt comme un indice, tantôt comme un symbole. En ce qui concerne la physique des surfaces et l'astrophysique, les images qui sont produites sont intrinsèquement de nature mixte, c'est-à-dire irréductiblement et simultanément : une image source, en particulier, est indicielle (puisque'elle résulte de l'interaction d'un détecteur avec un objet) et symbolique (puisque'elle est produite *via* des processus de numérisation nécessitant le recours à un codage informatique). Le terme de mixité ne renvoie donc pas dans le cas présent à une sorte d'imperfection liée au caractère abstrait des définitions peirciennes des types de signe, mais à un trait spécifique fondamental de l'imagerie dans ces disciplines scientifiques. La notion de mixité met en relief la valeur particulière des images sources : tout en étant des effets obtenus par des interactions avec une réalité invisible en tant que telle, elles sont parfaitement mathématisables, et de ce fait, beaucoup plus faciles à manipuler sur un plan théorique. Mais cette valeur a un coût : les difficultés quotidiennes des chercheurs quant à l'interprétation de ces représentations. Pour eux, il est difficile de faire la part des choses entre ce qui est dû à un effet réel et ce qui est dû à des artefacts ou à des bruits d'origines variables, ou encore aux problèmes liés au recours à la numérisation des données.
- *l'immuabilité de la relation representamen-objet* : la seule trichotomie qui n'évolue pas au cours du processus de recherche, qui va de la production à l'insertion dans une publication, et ce quels que soient les types d'images

considérés, c'est celle qui porte sur la relation entre le *representamen* et l'objet. Cette relation semble fonctionner comme un point de repère pour les scientifiques : ils gardent constamment à l'esprit la nature en partie indicielle et en partie symbolique de leurs images et tentent de les interpréter de la manière la plus correcte possible. Ceci révèle la ferme conviction des chercheurs qu'elles disent peu ou prou quelque chose du monde atomique ou céleste. Le réel semble résister à travers cette immuabilité de la relation *representamen-objet*. Ce qui, encore une fois, est toujours susceptible de changer, c'est l'interprétation que l'on fournit de ces représentations.

7. L'apport du Groupe μ

Les notions de signe iconique et de signe plastique se révèlent utiles en vue de saisir ce qui se passe *in concreto* lors de l'interprétation et du traitement des images.

Les concepts développés par le Groupe μ à propos du signe plastique, à savoir la *qualité* (détectée par la *forme*, la *dominante chromatique*, la *texture*), l'*entité* (qui est une qualité réifiée), l'*objet*, la *classe d'objets*, l'*encyclopédie*, les *effets de seuillage*, sont immédiatement opératoires. Quand on analyse un enregistrement de dialogue entre chercheurs se livrant à une lecture d'image en physique des surfaces, ou les nombreux mails échangés en astrophysique, les concepts en question permettent de montrer que le sens d'une image n'est pas donné, mais construit. Les physiciens ne détectent pas, sur une même image, les mêmes qualités, ne les assemblent pas de la même manière et ne parviennent pas aux mêmes conclusions quant aux entités décelables, etc. En effet, chacun dispose d'une expérience singulière et de ses propres encyclopédies individuelles et collectives. Au cours des échanges langagiers, on voit progressivement émerger un univers sémiotique commun à propos du sens à conférer à une image. Chaque chercheur justifie explicitement ce qu'il pense voir et quels phénomènes sont visualisables sur l'image. Cela donne souvent lieu à la création de néologismes qui permettent de mieux désigner tel ou tel constituant élémentaire de l'image. Peu à peu, au travers des discussions orales ou écrites, le sens se stabilise. Mais le processus ne s'arrête évidemment pas là. Une fois le sens d'une image stabilisé, les physiciens vont chercher à renforcer celui-ci en recourant aux stratégies expérimentales déjà brièvement évoquées plus haut. De manière générale, on sent que le problème des illusions engendrées par l'image scientifique contribue à l'émergence d'une polysémie

initiale qui doit être réduite⁴.

Quant aux types de transformation (géométrique, analytique, optique, cinématique) à l'œuvre dans le cadre d'une réflexion prenant pour point d'appui le concept de signe plastique, ceux-ci permettent de catégoriser avec précision l'ensemble des traitements d'images qui ont cours en physique des surfaces et en astrophysique. Ces traitements sont appliqués aux images sources. Ils relèvent de choix délibérés effectués par les chercheurs en vue de mettre en valeur sur une image donnée l'information pertinente. Ils consistent souvent en un appauvrissement de l'image source, mais ce n'est pas le seul cas de figure possible. En astrophysique, on rencontre fréquemment des traitements d'image qui visent à apporter des informations par superposition de données par exemple. Le recours au concept de signe iconique favorise la mise en relief de la dimension interventionniste du travail réalisé par le producteur d'image : celui-ci fait des choix, qui certes reposent sur des modalités de justification éprouvées, mais qui peuvent aboutir à des distorsions importantes des images. Pour qui s'intéresse plus particulièrement à la question de l'objectivité dans les sciences, les catégories d'analyse associées au concept de signe iconique permettent de saisir très précisément l'impact du choix des traitements appliqués aux images et de comprendre pourquoi tel choix a été opéré. On peut relier les éléments d'analyse sémiotique ainsi produits aux décisions des chercheurs, relatives aux stratégies expérimentales destinées à justifier les résultats obtenus.

8. Conclusion

La sémiotique offre au philosophe une irremplaçable boîte à outils, dès lors que la démarche adoptée est descriptive et non exclusivement normative. Décrire les activités de production d'images par les chercheurs au quotidien se fait alors au moyen d'un vocabulaire immédiatement ajusté à la nature et aux fonctions des signes dont on veut saisir la genèse.

La sémiotique permet également de rendre compte des problèmes intrinsèquement liés à la sémiose, en lien avec une réflexion ontologique : comment, par exemple, caractériser la nature des images produites dans des laboratoires contemporains, entre indicierité, iconisme et symbolisme ? Les approches qui sont celles de Peirce et du Groupe μ sont les plus appropriées dès lors que l'on se penche sur le débat entre réalisme et antiréalisme scientifiques. Les images sources et retraitées

4. Pour des exemples précis sur ce point, voir Allamel-Raffin (2004a et 2011).

sont tout à la fois indicielles (et par là-même, entretiennent des liens avec des référents) et symboliques (elles résultent d'une entreprise de binarisation de l'information, et de multiples choix réalisés par les producteurs d'images). En ce sens, il est possible de les concevoir selon la perspective d'un réalisme indiciel modeste :

Nous « palpons » le monde et construisons de lui une image partielle en creux qui est strictement de l'ordre de l'indice. Le reste n'est que reconstruction. De sorte que le réalisme indiciel peut aussi être appelé inférentiel. À y regarder de près, nous ne percevons jamais que le négatif des choses, puisque nous sommes par rapport à elles toujours *en dehors*. Par ailleurs – et c'est la seconde articulation entre le « réel » et le sens, l'impossibilité de vérifier sur pièces n'empêche pas de falsifier sur pièces. (Groupe μ , 2015 : 164-165)

À cette conception de l'entreprise scientifique effective, on peut associer également l'idée qu'en science, le sens n'est jamais que provisoirement stabilisé. Grâce à la boîte à outils du sémioticien, il est possible de saisir les modalités d'établissement d'un consensus à propos du sens d'une image. On peut également rendre compte du fait que les images sources sont plus précieuses sur un plan épistémique que les autres images, etc. Ces questions sont importantes lorsqu'on se penche sur la question de la constitution de l'objectivité scientifique. En l'occurrence, celle-ci doit être conçue comme étant procédurale et se révèle une affaire de degrés : on peut accroître un degré d'objectivité, sans jamais prétendre aboutir à une connaissance absolue.

Un dernier point : parce que les images (sources, retraitées ou de synthèse) sont extrêmement difficiles à produire et à interpréter, une image, prise isolément, ne peut avoir le statut d'une preuve. Ce que les chercheurs tendent à fabriquer, ce sont des câbles au sens de Peirce (1868 : 141) : chaque type d'instrument produit des informations de nature différente (chimiques, structurales, magnétiques, etc.). Ces informations restent toujours sujettes à caution, au moins en principe. Sur un thème de recherche donné, il faut que les informations véhiculées par les images soient convergentes. Chaque image est ainsi une fibre d'un câble qui doit précisément sa robustesse au fait d'être constitué de multiples fibres, à l'opposé de la chaîne dont la solidité dépend de son maillon le plus faible (*Ibid.* : 141). C'est pourquoi, dans une publication scientifique, la force de l'argumentation ne repose pas sur une image, mais sur l'ensemble des images incluses dans le texte.

Références bibliographiques

- ALLAMEL-RAFFIN, Catherine (2004a), *La Production et les fonctions des images en physique des matériaux et en astrophysique*, thèse de doctorat, Strasbourg, Université Louis Pasteur, disponible sur : <http://science-societe.fr/allamel-raffin-catherine-%C2%AB-la-production-et-les-fonctions-des-images-en-physique-des-materiaux-et-en-astrophysique-%C2%BB-doctorat-en-epistemologie-et-histoire-des-sciences-et-des-techniques/>.
- ALLAMEL-RAFFIN, Catherine (2004b), « La doctrine d'un philosophe expérimentaliste au service d'une science particulière : les images produites en physique des matériaux à la lumière de la sémiotique peircienne », *Visio*, n° 9, pp. 159-174.
- ALLAMEL-RAFFIN, Catherine (2006), « La complexité des images scientifiques. Ce que la sémiotique de l'image nous apprend sur l'objectivité scientifique », *Communication et langages*, n° 149, pp. 97-111.
- ALLAMEL-RAFFIN, Catherine (2009), « L'apport d'une perspective génétique à l'analyse des images scientifiques », *Protée*, vol. 37, n° 3, pp. 19-32.
- ALLAMEL-RAFFIN, Catherine (2011), « The Meaning of a Scientific Image. Case Study in Nanoscience. A Semiotic Approach », *Nanoethics*, vol. 5, n° 2, pp. 165-173.
- BABOU, Igor (1999), *Science, télévision et rationalité : analyse du discours télévisuel à propos du cerveau*, thèse de doctorat, Paris, Université Paris 7, disponible sur : <http://mirror-fr.cybertheses.org/ens-lsh/Theses1999/babou/these.html>.
- CHENU, Joseph (1984), *Textes anticartésiens de Peirce*, Paris, Aubier.
- CLÉMENT, Pierre (1996), « L'imagerie biomédicale : définition d'une typologie et proposition d'activités pédagogiques », *ASTER*, n° 22, pp. 87-126.
- DONDERO, Maria Giulia, FONTANILLE, Jacques (2012), *Des images à problème : le sens du visuel à l'épreuve de l'image scientifique*, Limoges, Presses Universitaires de Limoges.
- ECO, Umberto (1999), *Kant et l'ornithorynque*, Paris, Grasset.
- EVERAERT-DESMEDT, Nicole (1990), *Le Processus interprétatif : introduction à la sémiotique de Ch. S. Peirce*, Sprimont, Mardaga.
- FONTANILLE, Jacques (2003), *Sémiotique du discours*, Limoges, Presses Universitaires de Limoges.
- GRANGER, Gilles-Gaston (1988), *Essai d'une philosophie du style*, Paris, Odile Jacob.
- GROUPE μ (1992), *Traité du signal visuel : pour une rhétorique de l'image*, Paris, Le Seuil.

- GROUPE μ (2015), *Principia Semiotica : aux sources du sens*, Bruxelles, Les impressions nouvelles.
- JACOBI, Daniel (1985), « La visualisation des concepts dans la vulgarisation scientifique », *Culture technique*, n° 14, pp. 152-163.
- JOLY, Martine (1994), *L'Image et les signes : approche sémiologique de l'image fixe*, Paris, Nathan Université.
- KLINKENBERG, Jean-Marie (2000), *Précis de sémiotique générale*, Bruxelles, De Boeck.
- PEIRCE, Charles Sanders (1868), « Some Consequences of Four Incapacities », *Journal of Speculative Philosophy*, n° 2, pp. 140-157.
- PEIRCE, Charles Sanders (1978), *Écrits sur le signe*, Paris, Le Seuil.
- PEIRCE, Charles Sanders (1984), *Textes anticartésiens*, Paris, Aubier.
- PEIRCE, Charles Sanders (2002), *Pragmatisme et pragmatisme*, Paris, Cerf.
- PEIRCE, Charles Sanders (2003), *Pragmatisme et sciences normatives*, Paris, Cerf.
- SOLER, Léna *et al.* (2014), *Science after the Practice Turn in the Philosophy, History, and Social Studies of Science*, New York / Oxon, Routledge.
- TIERCELIN, Claudine (1993), *C. S. Peirce et le pragmatisme*, Paris, Presses Universitaires de France.
- VERNANT, Jean-Pierre (1979), « Naissance d'images », *Religions, histoires, raisons*, Paris, Petite Collection Maspero, pp. 105-137.
- WIMSATT, William C. (1990), « Taming the Dimensions – Visualizations in Science », *PSA. Proceedings of the Biennial Meeting of the Philosophy of Science Association*, n° 2, pp. 111-135.

La sémiotique en débat chez les scientifiques

Fernando Andacht

Université de la République (Uruguay)

Dans un chapitre dédié à l'étude des vêtements dans trois continents, l'anthropologue anglais Miller commence par une introduction autobiographique qui inclut un avertissement, on dirait même un *Bildungsroman* académique abrégé. Il raconte qu'au début de sa carrière, « la théorie dominante et l'approche pour faire l'étude de choses (= la culture matérielle) était la sémiotique » (2010 : 12)¹. Il explique que « les vêtements étaient un type de pseudo-langage qui pouvait nous dire qui nous étions » (*Ibid.*). Ensuite, comme s'il voulait recommander et légitimer cette approche, Miller cite de prestigieux chercheurs : Barthes, Sahlins, Douglas. Néanmoins, l'auteur ajoute que même si au début la sémiotique avait approuvé l'étude de la culture matérielle, on s'est aperçu bientôt qu'elle était « une limitation » (*Ibid.*), donc pour Miller la voie des signes s'est avérée erronée. Ensuite, il annonce que son texte « a pour but de répudier une perspective sémiotique appliquée aux choses en général, et aux vêtements en particulier » (*Ibid.*). Du point de vue historique, ce que Miller décrit comme « sémiotique » se réfère à la sémiologie des années 1960, mais le terme grandiloquent qu'il emploie dans sa critique pour exprimer son rejet (*repudiate*) est révélateur. Pourquoi avancer une position anti-sémiotique extrême qui n'invoque pas d'arguments convaincants, ni ne légitime sa conviction ? Parce que c'est un raisonnement fallacieux très répandu. D'abord, on confond sémiologie avec sémiotique ; ce qui illustre une tendance théorique hégémonique à réduire tout genre de communication au langage verbal². Mais l'admission de cette confusion ne ferait que démontrer que Miller a raison quand il rejette la perspective sémiotique pour faire l'étude des choses matérielles, non verbales. Ce qui m'intéresse dans sa position, c'est le fait qu'elle repose sur l'incompréhension et le refus d'accepter une approche épistémologique non dualiste, qui contribue surtout au projet multi- ou transdisciplinaire. Pourquoi donc rejeter une analyse qui n'oppose pas du tout les choses aux mots, les pratiques, telles que s'habiller d'une certaine façon, et les façons d'en parler ? L'argument de

1. Sauf indication contraire, c'est moi qui traduis.

2. On trouve un exemple emblématique chez Metz (1966), qui utilise la linguistique pour analyser le film.

Miller vise à démontrer que la morale du conte « Les habits neufs de l'empereur », tout comme la sémiotique sont trompeuses. Il est convaincu que la sémiotique s'égare quand elle soutient qu'il y a un sens profond, caché, qu'il faudrait atteindre, à savoir l'âme, le for intérieur de la personne derrière la façade banale des vêtements. Selon Miller (*Ibid.* : 13), il n'y a pas de sens profond, sous-jacent de la personne que l'on pourrait trouver une fois que l'on se débarrasse des signes superficiels tels que les vêtements. Dans ce qui suit, j'essaie de comprendre la démarche intellectuelle qui consiste à créer un « homme de paille » au lieu de considérer que la sémiotique peut vraiment contribuer à l'étude de la culture matérielle.

1. Sur les raisons qui expliquent la nécessité de démanteler la sémiotique

Dans le *Prologue* au volume intitulé *Stuff*, Miller décrit des questions triviales de la façon suivante : « Mais du point de vue personnel, j'ai toujours eu une grande horreur de ce que je considère comme une sémantique prétentieuse (*pedantic semantics*) » (2010 : 1). Quand dans la culture populaire, dans des films par exemple, on veut ôter toute pertinence à une expression, on remarque avec dédain : *ce n'est qu'une question de sémantique !* Cette attitude anticipe l'attaque frontale que Miller mène contre l'approche sémiotique.

L'introduction décrit son champ d'études comme étant désordonné : « La culture matérielle prospère comme un substitut plutôt indiscipliné pour une discipline : des recherches et des observations inclusives, originales, parfois excentriques » (*Ibid.*). Une telle description évoque aussi l'évolution de la sémiotique dans l'univers de l'éducation universitaire et de la recherche académique. Il est intéressant de constater que Miller questionne l'absence inexplicable de l'étude systématique des artefacts, de la culture matérielle ; on aurait l'impression que l'auteur prépare le terrain pour cette autre discipline qui brille par son absence dans les programmes universitaires, à savoir la sémiotique. Lorsque dans la citation suivante Miller réfléchit sur l'état peu développé de son propre domaine, il suffirait de remplacer « culture matérielle » par « la base sémiotique de la communication et de l'interprétation », et l'on serait en train de demander l'intégration des études sémiotiques dans l'enseignement supérieur :

Pourtant, personne n'a pensé à fonder une discipline académique dont le domaine d'étude spécifique serait des artefacts, le monde des objets créés par l'humanité. Il aurait pu si facilement en être autrement. [...] Si la culture matérielle avait existé depuis un siècle d'étude établie en des milliers d'universités, elle aurait été tenue pour acquise comme la linguistique l'est aujourd'hui. (*Ibid.* : 2)

C'est en effet de capital historique que la sémiotique est dépourvue : le fait d'être considérée comme une discipline qui va de soi, que l'on tient pour une connaissance considérée comme acquise. Mais Miller corrige la fausse impression sur l'existence d'une situation déficitaire, affirmant que cela donne plus de liberté à son étude : « ce n'est pas le but de ce livre de créer une discipline là où il n'y en avait pas. Au lieu de cela, on cherche à accueillir cette anomalie ; à saluer l'ouverture et la collégialité de ne devoir pas être trop discipliné » (*Ibid.*). Miller décrit son occupation comme « l'écriture portant sur d'autres peuples, leurs pratiques, cosmologies et idées » (*Ibid.*). C'est en rapport avec ce vaste domaine que l'auteur affirme de façon très catégorique que la sémiotique est tout à fait inutile puisque, d'après lui, elle ne peut contribuer à rien de valable. On renvoie ici à l'humanité en action, en train de communiquer et d'interpréter.

L'accent mis par Miller sur l'aspect matériel du domaine est en fait un bon augure pour regarder d'un œil bienveillant une théorie comme la sémiotique triadique, dont la base est un examen phénoménologique de l'expérience, la 'phanéroskopie'(CP 1.284), qui se fonde sur l'observation de « tout ce qui apparaît aux sens » (*all that in any sense appears*) (CP 1.280), et Peirce ajoute : « que cela corresponde à une chose réelle ou pas » (CP 1.284). Par conséquent, le regard phanéroscopique s'occupe de tout ce qui entoure les gens dans leur vie quotidienne. L'argument principal de Miller inclut des objets privilégiés par la sémiotique peircienne : « C'est un paradoxe : la meilleure façon de comprendre, de transmettre et d'apprécier notre humanité passe par l'attention à notre matérialité fondamentale » (2010 : 4). Si l'on pense à des notions sémiotiques telles que « hypo-icône » (Andacht, 1998 et 2002), « *haecceitas* » ou « indiciel », on comprend que Peirce considère comme centrale la dimension incarnée, concrète, matérielle, de la sémiose en tant que processus logique qui est en rapport avec les choses concrètes (ou imaginaires mais aussi réelles) du monde.

Une remarque supplémentaire de Miller ne fait que renforcer la pertinence d'une approche sémiotique dans son domaine : « le leitmotiv du livre est une contestation de notre opposition de bon sens entre la personne et la chose, l'animé et l'inanimé, le sujet et l'objet » (2010 : 5). Une telle approche correspond au principe anti-dualiste peircien, le synéchisme : « la tendance à considérer tout comme continu » (CP 7.565), donc la sémiotique n'admet pas l'opposition absolue entre le domaine matériel et les gens qui l'utilisent pour vivre.

Plusieurs fois, Miller semble être en train de décrire ce modèle sémiotique triadique, son postulat sur les trois valences de toute expérience :

Le problème central auquel est confronté le monde moderne est que l'universalisme et la particularité peuvent si facilement perdre contact entre eux. [...] Ainsi le but de l'anthropologie est de les ramener en conversation et reconnaissance mutuelle. (2010 : 8)

Le rapport entre l'universel – la catégorie phanéroscopique de la Tiercéité (CP 5.124), qui correspond au général – et le particulier – la catégorie de ce qui existe – est utile pour le projet de Miller : « le bon travail anthropologique révèle le particulier comme une manifestation de l'universel » (2010 : 9). Il explique pourquoi il se considère un anthropologue « extrémiste » :

Donc, la raison pour laquelle je désire être un extrémiste est que cela représente un engagement pour rester en contact simultanément avec les extrêmes de l'universalisme et du particularisme dans la vie moderne. (*Ibid.*)

La sémiotique peircienne vise à étudier l'univers avec seulement trois valences (Belluci, 2015). Quand il répudie la sémiotique, Miller emploie une métaphore hyperbolique : il vise à *destituer* la croyance académique aussi fausse que répandue selon laquelle la pertinence de la sémiotique pour l'étude des vêtements se limiterait à un effet de surface :

Le premier chapitre sur les vêtements est une destitution de la perception académique et populaire la plus commune concernant des choses, l'idée que les objets nous signifient ou représentent et qu'ils sont principalement des signes ou des symboles qui tiennent lieu (*stand for*) des personnes. En revanche, je soutiens que, à bien des égards, des choses nous créent en premier lieu. Plus spécifiquement, je démontre pourquoi les vêtements ne sont pas superficiels. (2010 : 10)

Plutôt que de contredire Miller, je vise à examiner comment sa position dualiste l'amène à « répudier » un modèle théorique qui pourrait au contraire l'aider à atteindre l'objectif de sa recherche. Il suffit de rappeler les deux principes de la sémiotique que l'on trouve dans un des textes dits anticartésiens de Peirce : a) nous sommes « en pensée et non les pensées sont en nous » (CP 5.289), où « pensée » équivaut à « signe » ; b) « le mot ou le signe que l'homme utilise est l'homme lui-même » (CP 5.314). D'après la perspective anti-dualiste de la sémiotique, on ne peut opposer la supposée superficialité des vêtements à la profondeur de l'âme humaine. Un spécialiste en sémiotique (Ransdell, 10 avril 1998), m'a envoyé un fragment du roman de Michel Tournier, où l'on trouve une affinité avec la phanéroscopie peircienne :

Étrange parti pris cependant qui valorise aveuglément la profondeur aux dépens de la superficie et qui veut que « superficiel » signifie non pas de « vaste dimension » mais de « peu de profondeur », tandis que « profond » signifie au contraire « de grande profondeur » et non pas « de faible superficie ». Et pourtant un sentiment comme l'amour se mesure bien mieux il me semble si tant est qu'il se mesure à l'importance de sa superficie qu'à son degré de profondeur. (1967 : 69)

2. Un voyage à la surface du bonheur chez les Trinidiens ou l'adieu aux signes

Le titre provocateur du chapitre laisse peu de doutes : « Pourquoi les vêtements ne sont pas superficiels » (*Why clothing is not superficial*). Miller veut attaquer ainsi ce qu'il conçoit comme l'étude sémiotique de la culture : « Des vêtements étaient une sorte de pseudo-langage qui pouvait nous apprendre qui nous sommes. Ainsi, les choses matérielles étaient un accessoire négligé pour l'étude du langage » (2010 : 13). On peut y repérer la résistance à traiter tout phénomène humain comme partie de la linguistique. Dans son but de « répudier la sémiotique », Miller emploie le conte « Les habits neufs de l'empereur », mais il modifie la morale à en tirer :

Le problème de la sémiotique est qu'elle transforme les vêtements en simples serviteurs dont la fonction est de représenter un Empereur – le sujet humain. Les vêtements nous obéissent aveuglément et nous représentent face au monde extérieur. En tant que tels, les vêtements sont des créatures sans aucune valeur, superficielles, sans importance, simplement une chose inanimée. C'est l'Empereur, le soi-même, qui leur donne dignité, distinction et raffinement. (*Ibid.*)

Dans sa critique d'une identité profonde inexistante que nos vêtements auraient la fonction de cacher, Miller cite une image d'Ibsen que l'on peut aussi trouver dans les écrits de Peirce (CP 4.6) : « En fait, comme le Peer Gynt d'Ibsen a remarqué, nous sommes tous des oignons. Si l'on continue à retirer toutes nos couches, on trouve qu'il ne reste absolument rien. Il n'y a pas de véritable for intérieur » (*Ibid.*). On trouve la même idée dans le modèle dramaturgique du micro-sociologue Goffman, d'emblée dans l'épigraphe de *The presentation of self in everyday life*³, et notamment dans la conclusion :

Bien que l'on mette l'image en rapport avec l'individu, afin de pouvoir lui attribuer un moi, ce moi lui-même n'émane pas de son possesseur, mais de la totalité du spectacle de son ac-

3. C'est une citation du philosophe George Santayana (Goffman, 1973 : vii).

tivité, puisqu'il est produit par le caractère circonstanciel des événements qui permet aux spectateurs d'interpréter la situation. (1959 : 238)

Sur la fonction de notre apparence par rapport à notre identité, Miller conclut : « les vêtements ne (sont) pas superficiels, en fait ils (sont) ce qui a fait de nous ce que nous pensons que nous sommes » (2010 : 13). Même si cette affirmation semble « extrémiste », elle ne l'est pas assez, la sémiotique peircienne va au-delà :

Le soi-même n'est entièrement connaissable quoique de façon incertaine par le biais de sa manifestation extérieure : « Ce qui arrive dedans on ne peut le connaître que tel qu'il est reflété (*mirrored*) dans des objets externes » (CP 8.144). (Andacht et Michel, 2005 : 63)

Dès lors, je ne crois pas que sa conclusion « semble étrange, improbable, invraisemblable ou tout simplement fausse » (Miller, 2010 : 13). Il n'est pas nécessaire d'étudier les pratiques vestimentaires des gens de Trinité-et-Tobago, comme le fait Miller, pour observer l'autonomie du signe : « la sémiose – la génération de l'interprétant – résulte toujours principalement de l'action (*agency*) du signe lui-même plutôt que de l'action d'un interprète » (Ransdell : 1989). Dans sa réponse critique à une objection semblable de Marcondes Filho (2012), Nöth explique que dans le processus de sémiose

[...] ce n'est pas l'observateur qui se trouve dans la position logique de premier, ou de médiation, mais le signe lui-même. Même si la sémiose est, en fait, reliée à l'interprétation, Peirce ne la définit pas comme l'action d'un interprète. La notion de l'« action du signe » doit être prise au sens littéral. (2013 :17)

Par conséquent, on ne peut affirmer que la sémiotique n'accorde de valeur à un type de signe ; en plus des fonctions pratiques, les vêtements fonctionnent comme des signes, et en tant que tels, ils sont autonomes. L'analyse des vêtements des Trinidiens de Miller prend la notion « superficiel » au sens moral, et, partant, il rejette la description des gens des Caraïbes comme des esprits superficiels :

Le problème lorsque l'on considère les vêtements comme la surface qui représente, ou qui ne parvient pas à représenter, le noyau interne du vrai soi est que nous sommes alors portés à considérer les gens qui prennent les vêtements au sérieux comme étant eux-mêmes superficiels. (2010 : 14)

Apparemment, Miller essaie de trouver l'Autre aussi éloigné que possible de son soi-même dans une terre exotique, les îles Trinité-et-Tobago, pour pratiquer le

don de l'empathie qu'il considère comme un aspect essentiel de son travail : « le but de l'anthropologie est de rechercher de façon empathique comment les autres voient le monde. Les rejeter comme étant superficiels serait un départ catastrophique pour un tel exercice » (2010 : 15). Sa description du grand soin que mettent les Trinidiens à s'habiller avec élégance plutôt que d'être à la mode semble un éloge de la créativité de ces gens, qui cherchent à créer leur style, à célébrer leur individualité, malgré d'énormes obstacles économiques. Cette ethnographie anti-sémiotique exalte ce *carpe diem* collectif exprimé avec des vêtements par des gens heureux qui se réjouissent du quotidien et plus encore des festivités. On peut comparer ce texte aux *Mythologies* de Barthes (1957) à rebours : au lieu d'employer une stratégie *mythoclaste*, Miller s'engage avec ce que le regard trouve directement, sans besoin d'analyse, de démonter la surface pour chercher l'idéologie cachée derrière les apparences.

Encore une fois, il y a une coïncidence frappante avec la phénoménologie sémiotique : « La méthode de la phanéroscopie est observationnelle, parce qu'elle consiste dans l'observation minutieuse et la généralisation de la Perception directe de ce dont nous sommes conscients » (Peirce à James, MS L 224, 1909, cité par Bellucci, 2015 : 44). Miller aurait trouvé un excellent compagnon de route en Peirce, pour son exploration du paysage vestimentaire bariolé des Trinidiens. *A priori*, n'importe quelle étude sémiotique ne peut dédaigner l'inspection rigoureuse des apparences, et ne songe pas à les écarter avec impatience pour atteindre une prétendue profondeur qui recèlerait la véritable identité des gens. Une telle position n'est pas admissible pour une science dont un aspect fondamental est « l'analyse à travers l'inspection directe du phénomène » (Atkins, 2016 : 6). Peirce affirme que la catégorisation des éléments matériels est aussi « tout à fait vraie » (CP 1.288). En tant qu'anticartésien, Peirce est contre l'introspection comme voie d'accès à l'esprit, et en faveur des signes externes, justement la position que Miller soutient, mais que celui-ci considère comme étant opposée à la démarche sémiotique.

3. L'amour des apparences des Trinidiens et la phanéroscopie peircienne

Miller qualifie de « fugacité » (2010 : 15) la valeur non accumulative de l'élégance et de la belle image chez les Trinidiens ; cela correspond à la catégorie phanéroscopique de la Priméité. C'est une qualité absolue de leur vie qui se manifeste dans ce contexte que l'on peut observer à travers le soin minutieux qu'ils apportent à leur habillement, et à la façon dont ils le portent. Dans la fable de La Fontaine, les Trinidiens auraient le rôle de la cigale, mais d'après la vision de

Miller, il s'agit d'une cigale qui n'incarne pas le péché de l'oisiveté, mais qui mérite les éloges pour son penchant à jouir de la vie sans avoir le moindre souci d'accumuler pour le futur. Miller tente d'expliquer l'origine de leur attention aux apparences ; elle ne vient pas de leur passé d'esclavage, et ni de leur origine africaine, mais d'un préjugé occidental, d'une attitude morale qui vient du péché originel judéo-chrétien dont ces gens si heureux du Caraïbe seraient dépourvus :

Donc, au lieu d'essayer de se demander d'où vient une telle relation au style, au lieu de le voir comme un problème qui nécessite des explications, nous pouvons tourner l'objectif de la caméra sur nous-mêmes. Pourquoi pensons-nous que la dévotion à l'habillement soit un problème après tout ? Pourquoi le voyons-nous comme un signe de superficialité et qu'est-ce que la notion même de superficialité implique ? Le problème avec une théorie de la sémiotique et avec la considération des vêtements comme superficiels, c'est que nous supposons une certaine relation entre le dedans et le dehors. Nous possédons ce que l'on pourrait appeler une *ontologie de profondeur*. La supposition est que l'être – ce que nous sommes vraiment – soit situé au fond de nous-mêmes, c'est-à-dire tout à fait contraire à la surface. (2010 : 17 ; italique dans l'original)

Cette longue citation se justifie parce que l'anthropologue dénonce non seulement l'ethnocentrisme, mais aussi la sémiotique. Curieusement, ce fossé herméneutique serait occasionné par une science qui s'occupe d'expliquer comment on arrive à interpréter le monde. Pour clore son argument, Miller utilise la notion d'« ontologie de profondeur » dont la sémiotique serait le véhicule idéal. Cette notion nous permet d'examiner de près sa construction d'un « homme de paille » qui lui sert à célébrer sa propre activité académique, et aussi une position éthique universaliste, comme Montaigne dans son essai *Des cannibales*. C'est une étrange version de la caverne platonicienne, où l'on resterait obsédé par le désir de plonger dans les profondeurs humaines, là où, à en croire Miller, il n'y a rien d'autre qu'un mirage construit par la société occidentale. Apparemment, l'empathie requise pour cette recherche serait un manquement flagrant de la sémiotique : « Après tout, le but de l'anthropologie est de comprendre, au sens de l'empathie. Je suppose que j'étais toujours en train d'imaginer ce que je ferais à leur place » (*Ibid.* : 22)⁴. À cet égard, on peut citer la conclusion de Halton sur le rapport bio-sémiotique mère / nourrisson, qui lui aussi se définit par l'empathie : « Cette façon de toucher et de regarder avec empathie, et la capacité émergente de l'enfant (de dire) 'Non!' au monde aboutit à un soi-même capable d'empathie et d'autonomie » (2008 : 124).

4. La phrase originale de Miller (« *what it would be like to be in their shoes* ») est un jeu de mot sur une des observations de son étude – la possession d'un grand nombre de chaussures chez les Trinidiens.

Miller conclut : « chaque activité particulière éphémère adoptée vous dit qui vous êtes. C'est l'événement lui-même qui porte un jugement là-dessus » (2010 : 19). Le concept d'interprétant, du signe plus développé dont le but est de rendre nos actions intelligibles, vient à l'esprit. Mais, curieusement, pour Miller, la perspective sémiotique implique le rejet de la matérialité et l'exaltation de l'intangible ou de l'immatériel. Sa description rappelle plutôt une description de l'idéologie puritaine qui est à la base du capitalisme contemporain, depuis l'œuvre d'Adam Smith. Plutôt que de souligner l'incompréhension que cette vision révèle, il convient de réfléchir sur l'exclusion de la sémiotique de l'ensemble des sciences humaines et sociales. Il est ironique de constater que cette façon d'envisager la théorie des signes provient d'un chercheur qui se considère comme « un extrémiste » ; on penserait plutôt à une position conservatrice.

Il y a une ultime ironie. À propos de l'état des sciences sociales, Miller remarque qu'à présent, elles « sont davantage préoccupées par la façon dont les choses se mettent en rapport les unes avec les autres » (*Ibid.* : 20). Au cœur du modèle sémiotique on trouve des relations logiques qui connectent des éléments matériels, qualitatifs et généraux pour analyser des phénomènes culturels et naturels. À cet égard, on peut citer le dernier argument de Miller sur le manque de signification dans cette communauté du Caraïbe :

Dans un tel contexte, les vêtements non seulement ont un sens assez différent ; ils sont très différents. [...] ils sont les formes mêmes à travers lesquelles on peut découvrir qui l'on est réellement. Donc il est tout à fait raisonnable d'investir plus de temps à se soucier de son apparence, si son apparence est ce que l'on est. Pas un reflet de qui l'on est, mais réellement qui l'on est. (*Ibid.*)

Cette critique finale du reflet (« *reflection* ») nous mène à déceler un autre rejet qui est implicite, celui de la représentation. D'après Miller, les vêtements chez les Trinidiens ne refléteraient ni ne représenteraient qui l'on est ; sans la médiation des signes, ils seraient ce que l'on est. L'approche sémiotique trouve cette conclusion inadmissible. Ransdell (2005) explique que la perception est à la fois directe et représentative : même si l'on n'utilise pas une technologie pour augmenter notre capacité sensorielle, lorsque l'on perçoit le monde, les signes y participent et façonnent ce que nos cinq sens nous apportent. Le principe synéchiste postule un continuum entre percevoir et interpréter. Nöth (2013 : 17) souligne l'erreur de Marcondes Filho (2012), lorsque celui-ci critique la notion d'un contact immédiat avec les choses en sémiotique :

[...] on ne peut jamais avoir un « contact immédiat » avec l'objet du signe, parce tout ce que l'on sait à propos des « choses » arrive par la médiation des signes, laquelle les représente toujours de façon incomplète. Peirce n'a même pas accepté l'attribut « réel » pour cet objet, et il a donné l'argument que « peut-être l'Objet serait complètement fictionnel ». (CP 8.314, 1909)

Tel est le prix élevé que Miller doit payer à cause de son rejet de la sémiotique dans son étude des Trinidiens. L'exaltation de la matérialité, de ce que l'on peut toucher, se mettre sur la peau, est aussi dangereuse et réductionniste que son contraire, l'idéalisme. Renier la médiation est une erreur méthodologique et analytique : soutenir que l'attention aux apparences implique le refus de l'interprétation revient à négliger l'étape intermédiaire entre l'impact sensoriel et l'action humaine. Le processus au cœur du pragmatisme sémiotique remet en cause cette analyse :

Les éléments de chaque concept entrent dans la pensée logique par la porte de la perception et ils font leur sortie par la porte de l'action délibérée ; et tout ce qui ne peut pas montrer ses passeports aux deux portes doit être arrêté comme non autorisé par la raison. (CP 5.212)

L'éloge de Miller du jugement par les apparences, des efforts des Trinidiens pour développer « la formation de soi » (*self-cultivation*), pour que « les autres puissent voir si l'on est tout ce que l'on prétend être ainsi » (2010 : 21) rappelle la théorie dramaturgique de Goffman (1973). Or on peut démontrer que ce modèle sociologique de l'identité a des affinités avec la sémiotique (Andacht, 2004).

Vers la fin de son texte, Miller critique la pensée postmoderne, qu'il associe implicitement à la sémiotique : « nous nous sommes engagés dans une traversée qui vise à sauver non simplement les vêtements, mais la totalité de la culture matérielle et les gens qui étudient la culture matérielle de la même accusation de superficialité » (2010 : 22). Je tiens à affirmer que l'on ne peut accuser la sémiotique de produire le besoin d'un tel sauvetage. L'analyse de l'expérience porte non seulement sur le domaine du qualitatif – la valence monadique ou Priméité qui imprègne chaque élément de notre vie – mais aussi sur celui du tangible – la valence dyadique ou Secondéité, de ce qui existe et qui résiste – et celui des concepts, des lois – la valence triadique ou Tiercéité, à laquelle appartient la représentation, l'élément distinctif de la sémiotique. Miller aurait bien pu faire son voyage aux îles des Caraïbes en compagnie de la théorie qu'il a d'emblée répudiée, pour faire l'étude ethnographique de la sémiologie des Trinidiens, telle qu'on peut l'observer et analyser dans leurs pratiques vestimentaires, gestuelles et verbales.

4. Conclusion : une possible réconciliation entre la sémiotique et son Autre

Quels enseignements peut-on tirer de ce genre d'attaque contre la validité de la sémiotique, aussi bien de sa pertinence que de sa méthodologie scientifique ? Sans perdre de vue l'échantillon minuscule que j'ai utilisé, et le fait que je n'ai considéré qu'un modèle sémiotique, le modèle peircien, on pourrait néanmoins en tirer une leçon sur la résistance générale contre la sémiotique.

Anderson et Sharrock (1983) font une critique de la méthodologie sociologique qui vise à démystifier le genre de démystification effectué par cette science sociale. Ils affirment qu'une telle opération manque de rigueur scientifique : il s'agit d'une stratégie rhétorique, l'ironie, que la sociologie emploie pour prouver que les connaissances communes des gens sont erronées. Ils expliquent qu'un aspect essentiel de cette approche consiste à dévaluer une façon de connaître, quotidienne, pour la remplacer par une autre prétendument supérieure, sociologique, sans apporter de preuves convaincantes.

On peut comparer cette stratégie sociologique avec la tentative de réfuter la sémiotique de la part de Miller (2010). Si l'on suit ce chemin, on peut arriver à la conclusion que la science qui nous appartient en propre, dans son cas l'anthropologie, serait la seule voie démystificatrice des pratiques sociales de l'Autre. Si la critique de Anderson et Sharrock (1983) est valable, on peut supposer qu'une approche qui ne suit pas le chemin de la démystification du quotidien menace la façon habituelle et acceptée d'étudier la vie quotidienne. C'est un jeu à somme nulle : si la sémiotique est validée, cela entraînerait un affaiblissement de l'anthropologie de la culture matérielle telle que Miller la décrit. On est aux antipodes de la thèse de Geertz dans l'introduction de sa vision de l'anthropologie :

Le concept de culture que j'épouse est essentiellement sémiotique. [...] La raison d'être d'une approche sémiotique de la culture est de nous aider à accéder au monde conceptuel où nos sujets vivent pour être capables, au sens large, d'avoir une conversation entre eux. (1973 : 5 et 24)

Au tournant du XX^e siècle, Peirce élabore une comparaison entre deux positions philosophiques : présentationnisme (*presentationism*) et représentationnisme (*representationism*), pour le *Dictionary of Philosophy and Psychology*. Voici quelques fragments de cette définition pour ma conclusion :

Dans un certain sens, il doit être admis, même par les présentationnistes que les percepts ne remplissent que la fonction de transmettre la connaissance de quelque chose d'autre. [...] Le représentationniste ne permettrait pas qu'il y ait une conscience bilatérale,

même dans ce dernier sens, en considérant la bilatéralité comme une quasi-inférence ou un produit de l'action de l'esprit ; tandis que le présentationniste insiste sur le fait qu'il n'y a rien d'intellectuel ou d'intelligible dans cette dualité. Il est, dit-il, un fait brut vécu mais jamais compris. [...] Ce sont, cependant, simplement différents points de vue dans lesquels ni l'un ni l'autre ne doit trouver quoi que ce soit d'absolument contraire à sa propre doctrine. (CP 5.607)

Dès le début, le texte de Miller essaie de démontrer la non-validité de la sémiotique comme une théorie pour étudier la culture matérielle sur la base d'une opposition entre ces deux positions théoriques qui, à en croire Peirce, ne sont pas contraires mais complémentaires. Le fait de représenter quelque chose, par exemple les vêtements qui représentent ou signifient « qui quelqu'un est » (« *who one is* ») chez les Trinidiens, n'implique pas une telle dévaluation qui nous obligerait à choisir entre représenter quelque chose et être quelque chose. La contribution fondamentale du modèle sémiotique peircien est qu'il nous permet d'apprécier simultanément l'extériorité, l'intériorité mais aussi l'union entre les deux domaines : la médiation du perceptible et de l'intelligible. Quand on adopte une approche sémiotique pour analyser une question telle que la culture matérielle étudiée par Miller (2010), il n'est pas du tout nécessaire d'exclure l'apparence du phénomène pour se centrer exclusivement sur la signification.

L'analyse sémiotique traite les trois dimensions ou valences de l'expérience comme ayant la même importance pour révéler le réel. On ne renonce pas à observer avec attention chaque détail que l'on perçoit, quand on considère sa signification, voire l'occasion concrète – le contexte – où cela se manifeste. Aucun des trois éléments qui composent l'action de signes n'est jugé trivial dans cette étude, parce que le plus important est la relation logique qui les met en rapport. En effet, l'Autre de la sémiotique est tout simplement un point de vue différent, pas forcément incompatible.

Références bibliographiques

- ANDACHT, Fernando (1998), « Comment faire des nations avec des signes. L'hypocône et la genèse des communautés imaginées », *Protée*, vol. 26, n° 3, pp. 55-63.
- ANDACHT, Fernando (2002), « Those powerful materialized dreams. Peirce on icons and the human imagination », *American Journal of Semiotics*, vol. 17, n° 3, pp. 149-172.
- ANDACHT, Fernando (2004), « A representação do self na obra de Goffman. Soci-

- osemiótica da identidade », dans EDISON, Gastaldo (dir.), *Erving Goffman. Desbravador do cotidiano*, Porto Alegre, Tomo Editorial, pp. 125-146.
- ANDACHT, Fernando, MICHEL, Mariela (2005), « A semiotic reflection on Self-Interpretation and Identity », *Theory & Psychology*, vol. 15, n° 1, pp. 51-75.
- ANDACHT, Fernando (2013), « ¿Qué puede aportar la semiótica triádica al estudio de la comunicación mediática? », *Galáxia*, n° 25, pp. 24-37.
- ANDERSON, Digby C., SHARROCK, Wesley W. (1983), « Irony as a Methodological Theory. A Sketch of Four Sociological Variations », *Poetics Today*, vol. 4, n° 3, pp. 565-579.
- BELLUCCI, Francesco (2015), « Peirce on Phaneroscopical Analysis », *Journal Phänomenologie*, n° 44, pp. 56-72.
- GEERTZ, Clifford (1973), *The interpretation of cultures*, New York, Basic Books.
- GOFFMAN, Erving (1973 [1959]), *La Présentation de soi*, t. 1 : *La Mise en scène de la vie quotidienne*, Paris, Minuit.
- HALTON, Eugene (2008), « Mind matters », *Symbolic Interaction*, vol. 31, n° 2, pp. 119-141.
- LISZKA, James Jakob (1989), *The semiotic of myth*, Bloomington, Indiana University Press.
- LISZKA, James Jakob (1993), « Peirce in France. An essay on the two founders of modern semiotic », *Semiotica*, vol. 93, n° 1-2, pp. 139-153.
- MANNING, Peter K. (2008), « Minding and Dreaming. A Comment on Halton », *Symbolic Interaction*, vol. 31, n° 2, pp. 143-148.
- MARCONDES FILHO, Ciro (2012). « Esquecer Peirce? Dificuldades de uma teoria da comunicação que se apoia no modelo lógico e na religião », *Galáxia*, n° 24, pp. 22-32.
- METZ, Christian (1966), « La grande syntagmatique du film narratif », *Communications*, n° 8, pp. 120-124.
- MILLER, Daniel (2010), *Stuff*, Cambridge, Polity Press.
- NÖTH, Winfried (2013), « A teoria da comunicação de Charles S. Peirce e os equívocos de Ciro Marcondes Filho », *Galáxia*, n° 25, pp. 10-23.
- OAKESHOTT, Michael (1962), « The Voice of Poetry in the Conversation of Mankind », *Rationalism in Politics and Other Essays*, London, Methuen, pp. 197-247.
- PEIRCE, Charles Sanders (1931-58), *The Collected Papers of C. S. Peirce*, vol. 1-8, Cambridge (Mass.), Harvard University Press.
- RANSELL, Joseph (1989), « Teleology and autonomy of the semiosis process », disponible sur : <http://www.iupui.edu/~arisbe/menu/library/aboutcsp/ransdell/AUTONOMY.HTM>.

RANSDELL, Joseph (2005), « The epistemic function of iconicity in perception », disponible sur : <http://www.iupui.edu/~arisbe/menu/library/aboutcsp/ransdell/EPISTEMIC.htm>.

TOURNIER, Michel (1967), *Vendredi ou les limbes du Pacifique*, Paris, Gallimard.

La sémiotique cognitive

Le même et l'autre de la sémiotique structurale

Göran Sonesson
Université de Lund (Suède)

Pour entamer une discussion à propos de l'autre de la sémiotique, il faut commencer, sans doute en bon structuraliste, mais aussi déjà en tant qu'aristotélécien classique, par caractériser la sémiotique. Or, il est nécessaire de remonter aux sources, bien au-delà de la notion circonscrite de sémiotique définie par le XX^e siècle. Ainsi conçue, la sémiotique est d'abord une manière systématique de poursuivre l'étude d'un certain nombre de problèmes qui deviennent saillants pour qui-conque prend un point de vue particulier sur la réalité, ainsi que les solutions apportées à ces problèmes et les nouveaux problèmes résultant de ces solutions, formant ensemble une tradition qui peut être poursuivie à travers des siècles, au moins de l'Antiquité grecque à nos jours, en passant par les stoïciens, les scolastiques, les « philosophes » du siècle des Lumières, les idéologues, le néo-kantisme et la phénoménologie (voir Sonesson, 1989 et 2016). Reste à savoir quel est ce point de vue, et quelles sont les questions qui deviennent saillantes en adoptant ce point de vue. On pourrait peut-être dire, avec le Groupe μ , que la question fondamentale qui est à l'origine d'une telle tradition est « Pourquoi y a-t-il du sens plutôt que rien ? » (2011). Or, comme le reconnaissent sans doute ces auteurs, grossièrement, la question essentielle est plutôt *Comment le sens est-il constitué ?*, à laquelle il faut ajouter le point subsidiaire : *De quelle manière quelque chose peut-il être différent tout en constituant un sens ?*

Dans le renouveau de la sémiotique au milieu du siècle dernier, la sémiotique a été reconçue à l'instar de la linguistique structurale, selon laquelle l'on doit étudier la langue « en elle-même et pour elle-même » (1971 [1916] : 317) comme il est dit dans le *Cours de linguistique générale* de Ferdinand de Saussure, tel qu'il a été recueilli par ses étudiants. Même si cette phrase n'a pas pu être retrouvée dans les notes préparatives de Saussure, il y a des expressions qui vont dans ce sens, à côté d'autres qui préconisent plutôt une approche partant de la psychologie sociale (voir Joseph, 2012). L'idée d'une linguistique « pure » ou « autonome » est cependant restée l'idéal de la linguistique du XX^e siècle, aussi bien que

par la suite, dans la grammaire générative, telle qu'elle a été conçue, au moins au début, par Noam Chomsky, et cet idéal a simplement été transféré à la sémiotique lors du temps glorieux du structuralisme français. Dès ce moment-là, nous avons soutenu que le parti pris de limiter les études du sens au système interne purement formel, déjà insuffisant dans le cas de la linguistique, devenait carrément absurde en l'appliquant au domaine beaucoup plus vaste de la sémiotique. À l'époque, notre intérêt principal était encore la langue, et nous soutenions que, pour comprendre la langue, il était nécessaire de la voir, non pas comme une entité cernée par un contexte vaguement défini, comme dans la pragmatique, mais en tant qu'un des éléments des nombreuses ressources sémiotiques faisant partie de l'environnement perceptif d'une collectivité de sujets (voir Sonesson, 1978 et 1979). Dans ce sens, nous avons caractérisé une « linguistique intégrale », apparemment plus ou moins dans le même sens plus tard retenu par Eugenio Coseriu. Alors que nous n'avons pas, à ce temps-là, utilisé ce terme, on pourrait parler, d'une manière parallèle, d'une sémiotique intégrale. Aujourd'hui, un terme qui correspond plus ou moins à cette acception est la notion de sémiotique cognitive.

Au moment où la question de l'autre de la sémiotique est posée, l'on ne peut pas éviter d'entrer dans le jeu philosophique classique du même et de l'autre. La sémiotique cognitive, telle que nous l'entendons, peut être conçue comme une tentative de reconstruire l'autre de la sémiotique en son sein : en d'autres mots, de se donner, en tant que sémioticiens, les outils adéquats pour confronter ses recherches aux connaissances d'autres disciplines.

1. Ce que la sémiotique n'est pas

On considère souvent, mais à tort, la sémiotique comme une méthode ou un modèle qui peut être appliqué(e) à d'autres sciences, principalement aux sciences humaines et sociales, ou comme une approche interdisciplinaire de ces sciences. Il est également discutabile de considérer la sémiotique comme un mouvement philosophique particulier, comme le fait notamment Umberto Eco (1988 [1985]). Elle ne peut pas être une méthode, un modèle, ou une philosophie, simplement parce qu'elle utilise plusieurs méthodes et modèles, et parce qu'elle peut être pratiquée du point de vue de différentes conceptions philosophiques. Et elle ne peut pas simplement être une approche interdisciplinaire, parce que cela n'explique nullement en quoi elle est particulière. Il s'agit là d'une thèse que nous avons tenté de démontrer ailleurs, et qu'il faut prendre ici comme acquise (Sonesson, 2016).

Malgré la certitude dont Saussure témoignait que la place de la sémiotique

(la sémiologie) était préparée d'avance, force est de constater que la sémiotique n'est pas nécessairement une discipline. Dans certains pays et dans certaines universités, la sémiotique est entrée dans le curriculum universitaire, mais ce n'est pas toujours le cas. Tout d'abord, la sémiotique constitue une tradition de recherches poursuivie à travers les siècles, s'adonnant à un certain nombre de problèmes émergeant d'un point de vue particulier sur la réalité, ainsi que les solutions apportées à ces problèmes et les nouveaux problèmes résultant de ces solutions. Dans le cas de la sémiotique, ce point de vue est le phénomène du sens. La seule chose qui manque pour transformer une telle tradition en une discipline est le cadre institutionnel qui en fait un sujet universitaire, c'est-à-dire un fait social. On peut dire la même chose au sujet des sciences cognitives, mais, comme tradition, elle est beaucoup plus jeune, et pourtant, dans l'ensemble, elle a eu plus de succès dans l'institutionnalisation, au moins au nord de l'Europe. Quant à la sémiotique cognitive, qui vise à unifier ces deux traditions, elle est encore plus souvent restée une attitude plutôt qu'une discipline institutionnalisée.

Selon une formulation de Paul Bouissac (1999a), qui reprend l'idée de l'interdisciplinarité, la sémiotique s'occupe principalement de la « méta-analyse », qui consiste à lire un grand nombre de publications scientifiques spécialisées, dans un ou plusieurs domaines d'enquête, et de relier les résultats partiels à un modèle plus global que ceux qui sont détenus par les différentes spécialités concernées. Mais il en va de même pour bien des chercheurs qui travaillent dans le domaine des sciences cognitives et beaucoup d'autres « perspectives interdisciplinaires » supposées. Il reste donc à savoir quelle est la spécificité de la sémiotique. Nous pouvons sans doute convenir avec Bouissac que la notion de signe est insuffisamment définie dans la sémiotique. En fait, nous avons souvent soutenu que les deux traditions centrales, celle de Peirce aussi bien que celle de Saussure, ont une caractéristique négative en commun : elles présupposent simplement les composantes essentielles du signe, sans les définir. Contrairement à Bouissac, nous pensons cependant que le concept de signe est tout à fait essentiel, une fois qu'il a été correctement défini, comme nous avons tenté de le faire ailleurs (voir Sonesson, 1989 et 2010). Étant elle-même un fruit de la méta-analyse, notre définition s'avère tout à fait pertinente, à la fois du point de vue de l'ontogénie et de celui de la phylogénie. Néanmoins, cela ne signifie pas que le concept de signe est suffisant pour définir le domaine de la sémiotique, qui doit être beaucoup plus large, du moins parce que les signes ne peuvent pas être traités indépendamment d'un concept plus large de sens. En fait, le concept de signe, du point de vue de l'ontogénie et de la phylogénie, est précisément utile, parce qu'il sert à distinguer les accomplissements d'autres primates et de petits enfants de ceux des êtres humains adultes.

Nous avons toujours pensé que le signe, convenablement défini (ce qui impliquerait une définition qui devrait certainement inclure la langue, mais aussi quelques autres types de significations, comme les images et au moins certains gestes), peut constituer un type particulier de sens, différent d'autres genres de sens qui restent à définir – et qui sont, au moins en partie, ontogénétiquement et phylogénétiquement antérieurs. En dehors de la sémiotique proprement dite, Jean Piaget et Lev Vygotsky semblent défendre un tel point de vue et, plus implicitement encore, il semble également être corroboré par des travaux de psychologie et d'anthropologie plus récents, tels que, par exemple, on les retrouve dans l'œuvre de Michael Tomasello et Merlin Donald.

La sémiotique, pour adopter la phrase de Peirce (1931-1958 : 1. 11), a besoin de sortir des « restaurants du cœur philosophiques » (« *soup shops* »). Presque toutes les sciences que nous connaissons maintenant se sont séparées dans le temps de la philosophie – un processus qui bien sûr laisse toujours un certain résidu dans la soupière. Du moment que la sémiotique a réussi à s'en distancier, une autre rasade a été retirée de la soupe philosophique. En tout cas, les sciences cognitives ont déjà pris une plus grande gorgée.

2. Introduction à la sémiotique cognitive

La sémiotique cognitive – ou, peut-être mieux, la science sémio-cognitive (« *semiotic cognitive science* »), comme l'a suggéré Terrence Deacon (2014 : 95) – vise à rassembler des théories, des termes et des résultats de la sémiotique classique et des sciences cognitives, en y incluant les disciplines qui font partie de cette dernière, à savoir la philosophie, la psychologie, la linguistique et la biologie, et tirant également de l'inspiration d'autres domaines des sciences humaines et sociales (voir Sonesson, 2011). Dans ce sens, la sémiotique cognitive semble bien avoir été inventée plusieurs fois, sans influence directe entre les chercheurs qui y sont actifs. Il existe une similarité partielle entre la vision de la sémiotique cognitive telle qu'elle est entretenue au département de sémiotique cognitive de Lund et au département de sémiotique d'Aarhus, et nous avons pris ensemble l'initiative de la création de l'IACS (*The international association for cognitive semiotics*¹). Ici, nous n'entrons pas dans la discussion sur les différences entre les deux conceptions diffusées par ces centres, ce qui n'entrerait pas dans le cadre de cette contribution. Dans ce qui suit, nous allons prendre pour cible l'idée de la sémiotique cognitive qui a cours à Lund.

1. Consulter le site web de l'association ici : <http://iacs.dk>.

Ce qui semble manquer, la plupart du temps, à la sémiotique, c'est une véritable procédure de recherche empirique. Ce qui manque sévèrement aux sciences cognitives, c'est une conception du sens. Comme l'avait soutenu Thomas Daddesio (1995), les structures sémiotiques ne peuvent être étudiées sans tenir compte également des capacités sémiotiques correspondantes. Il faut souligner, en plus, que la connexion entre les structures mentales et les aptitudes qui ne sont pas spécifiquement sémiotiques a aussi besoin d'être éclaircie. Pour ce faire, nous avons recours, d'une part, à l'analyse phénoménologique et, d'autre part, aux études expérimentales. C'est la dialectique de l'analyse phénoménologique et des études expérimentales qui sert à aborder à la fois les structures et les capacités. En fait, c'est précisément pour pouvoir rendre compte des structures qui sont ordinairement ignorées par la psychologie qu'il faut faire des expériences sémiotiques, et non pas seulement psychologiques.

Le type des sciences cognitives avec lequel la sémiotique a intérêt d'organiser une rencontre est principalement celui dont l'horizon épistémologique réel est la phénoménologie, dans sa forme husserlienne classique ainsi que dans ses versions récentes plus ou moins « naturalisées » – y compris Searle, dont la version de la philosophie de l'esprit est en grande partie cryptophénoménologique. Mais c'est également le type des sciences cognitives qui continue la tradition de la psychologie cognitive de Frederik Bartlett à Ulrich Neisser.

En tant que modèle, méthode, courant philosophique ou perspective interdisciplinaire quelconque, la sémiotique n'aurait rien à offrir aux sciences cognitives. Or, nous avons vu que la sémiotique consiste à concevoir la réalité du point de vue de la signification, et que, dans une tradition séculaire, elle a développé des concepts et des systèmes notionnels, dont aucune autre tradition ne dispose, pour comprendre le phénomène de sens. C'est justement du point de vue de l'analyse théorique que la sémiotique est en avance par rapport aux sciences cognitives. Cela dit, cet avantage de la tradition sémiotique a besoin d'être prolongé, non seulement par d'autres analyses, mais aussi par des études expérimentales nouvelles, qui peuvent inspirer d'autres analyses.

Récemment, il y a eu quelques mises au point encourageantes dans les sciences cognitives qui, sans doute avec quelque exagération, peuvent être qualifiées de « tournant sémiotique » : un intérêt pour le sens en tant que tel, en particulier comme il se développe ontogénétiquement et, en particulier, phylogénétiquement, dans l'espèce humaine et, dans une certaine mesure, dans d'autres animaux et des machines mimant des êtres animés. Le travail de Terrence Deacon (1997), chercheur en neurosciences, a été particulièrement acclamé au sein des sciences cognitives. Pourtant, il a choisi d'exprimer certains de ses principaux argu-

ments dans une terminologie reprise de Peirce. Sans faire des références aussi explicites à la sémiotique, d'autres chercheurs s'intéressant actuellement à la spécificité de la nature humaine mettent l'accent sur le concept de signe (qu'ils appellent « symbole », en utilisant ce mot dans un sens dans lequel nous ne l'employons pas ici). Ceci est vrai, dans un sens très général, des stades de la culture épisodique, mimétique, mythique et théorique de Merlin Donald. La même chose se confirme également dans l'œuvre de Tomasello (1999), moins à cause de ses épigraphes tirées des sémioticiens classiques tels que Peirce et Mead, ainsi que Bakhtine et Vygotsky, que par la poussée générale de son analyse, qui consiste à séparer les véritables cas d'interprétation des actes intentionnels de ceux qui peuvent simplement sembler être tels. En s'appuyant sur les travaux susmentionnés, Jordan Zlatev (2003 et 2009) se préoccupe explicitement des conditions d'émergence de niveaux supérieurs de signification impliquant la mimesis et la langue, à partir des éléments caractéristiques de tous les systèmes biologiques (formes de vie) comme des « signaux » et des « associations ».

À ceci correspond, comme nous l'avons vu, le « tournant cognitif » de Daddesio (1995). Ce dernier a sans doute raison de souligner la corrélation des structures intersubjectives (langue saussurienne) et l'accès subjectif (le langage comme « compétence », non dans le sens de Chomsky, mais dans celui de la psycholinguistique). Si le sens et la cognition (dans le sens très général des sciences cognitives) sont liés, alors la sémiotique et les sciences cognitives, comme nous l'avons suggéré ci-dessus, peuvent simplement être des points de vue différents appliqués au même domaine d'étude. Daddesio essaie d'absorber la base de connaissances empirique des sciences cognitives dans la sémiotique, et il semble prendre parti pour le courant des sciences cognitives qui met l'accent sur les études de la conscience. Son argument principal pour avoir recours aux sciences cognitives est pourtant assez embrouillé : quand il critique la sémiotique pour avoir laissé de côté les concepts mentaux, il met au même niveau le réductionnisme physicaliste du behaviorisme et la reconnaissance, de la part de la tradition de Saussure, Cassirer, Husserl, l'école de Prague, etc., de l'existence d'un troisième niveau de sens, social ou intersubjectif, qui n'exclut pas le monde mental comme mode d'accès. Ce dernier, contrairement au premier, utilise la sémiose au sens le plus central du terme : les structures intersubjectives qui rendent le sens possible. En effet, de nombreux sémioticiens ont insisté sur le caractère essentiellement social de la sémiose. Malgré son formalisme, Saussure dit aussi que la sémiotique (sa sémiologie) doit faire partie de la psychologie sociale. L'École de Prague a plaidé pour la fondation de la sémiose dans les structures sociales. L'École de Tartu a repris le relais. Vygotsky, à côté de l'évolution et du développement, a promu l'histoire

socioculturelle. Beaucoup de chercheurs contemporains inspirés par l'exemple de Vygotsky, tels que James Wertsch, Chris Sinha et Jaan Vasinger, ont continué dans cette veine. C'est une partie importante de la sémiotique, qui a été quelque peu négligée par les sémioticiens professionnels.

En insistant ci-dessus sur l'importance d'inclure des études expérimentales dans l'outillage méthodologique de la sémiotique, nous ne voulons certainement pas réduire le tournant cognitif de la sémiotique à ce seul trait. Tout à fait le contraire : l'avantage de la sémiotique cognitive sur les sciences cognitives (y compris la psychologie) consiste précisément dans la dialectique entre les études expérimentales et l'analyse phénoménologique, dont il faut faire usage à la fois avant d'entreprendre une étude expérimentale, pour mieux organiser la situation expérimentale, et après l'expérience, pour en tirer les conclusions, à la fois au niveau théorique, et pour préparer d'autres études expérimentales, ou autrement empiriques. C'est exactement de ce point de vue que la sémiotique a quelque chose à offrir.

3. La sémiotique cognitive et son autre

Dans la sémiotique cognitive, l'autre de la sémiotique est intérieur à la sémiotique. À notre avis, c'est de cette façon que la sémiotique peut devenir utile à d'autres sciences, et vice-versa. Les sciences cognitives, il faut le rappeler, se sont constituées à partir des domaines déjà existants, tels que la philosophie, la linguistique, la psychologie, la biologie et, surtout au début, la science de l'ordinateur. On peut se demander quelle est la plus-value engendrée par cet amalgame. C'est, sans doute, que les réflexions philosophiques peuvent se faire en tenant compte des résultats de la linguistique, de la psychologie, de la biologie, et d'autres sciences, et, en retour, la philosophie peut inspirer des études (expérimentales ou autre) propres à ces sciences. On n'a plus besoin des « vérités doubles », comme on le disait au Moyen Âge, et comme on le pratique encore parfois. La même chose vaut pour la sémiotique cognitive, en y ajoutant l'outillage intellectuel de la sémiotique.

Dans cet amalgame, la sémiotique est une différence qui fait de la différence, et ceci de plusieurs manières. Dans un premier temps, la problématique peut être développée, en tenant compte des distinctions faites dans la tradition sémiotique. Dans nos recherches expérimentales, nous avons repris une expérience menée par Tomasello, Call et Gluckman (1997) avec des enfants et des singes, en y ajoutant des ressources sémiotiques plus nombreuses et plus variées, et en organisant ces ressources à partir de leurs caractères iconiques et indexicaux (voir Zlatev,

Alenkær Madsen, Lenninger, Persson, Sayehli, Sonesson, Weijer, 2013). La situation expérimentale faisait état de la sélection entre différentes boîtes dans lesquelles pouvait être caché un objet intéressant, dont le choix correct était indiqué par le moyen de différents types de signes. Nous avons ainsi pu montrer qu'alors que les singes peuvent accomplir la tâche et les enfants de 18 mois la réussissent assez bien quand les signes utilisés sont indexicaux, les singes échouent complètement avec les signes iconiques, et les enfants ne résolvent le problème parfaitement qu'à partir de 30 mois.

Gotthold Éphraïm Lessing (1964 [1766]) doit être considéré comme faisant partie de la tradition de recherche appelée « sémiotique », parce qu'il oppose les signes temporaux du langage, qui peuvent rendre compte des événements, aux signes spatiaux de l'image, qui peuvent rendre compte des objets, tout en admettant que, dans des cas limites, l'inverse soit aussi possible. Nous avons donc repris l'idée selon laquelle il existe des moments plus « prégnants » que d'autres dans les événements, et que ceci est notamment le cas, non pas dans la phase finale, mais dans la phase pénultième de l'évènement. Or, nous avons pu montrer expérimentalement que non seulement la phase finale est aussi « prégnante » que la phase pénultième, mais que toutes les deux servent aussi bien à reconnaître l'évènement en question qu'une vidéo comprenant toutes les phases de l'évènement (voir Hribar, Sonesson, Call, 214).

Nous avons noté ci-dessus que Daddesio (1995) avait tout à fait raison de souligner l'importance de la corrélation entre structures intersubjectives (langue saussurienne) et l'accès subjectif (le langage comme « compétence »). Or, si Daddesio reproche à la sémiotique de négliger l'accès subjectif aux structures, l'on peut également critiquer la psychologie, et même les sciences cognitives, pour l'oubli de ces structures. En l'occurrence, nous pouvons considérer le cas du stade du miroir. Les psychologues en ont parlé seulement comme un moyen pour l'enfant de découvrir son propre moi. C'est ignorer la spécificité du stade du miroir en tant que ressource sémiotique. Il se trouve que l'âge auquel les enfants reconnaissent leur image dans le miroir coïncide plus ou moins avec l'âge auquel ils apprennent à interpréter les images en général, comme nous l'avons montré après les travaux de la psychologue Judy DeLoache (2004). En même temps, les résultats de nos études expérimentales servent à montrer, contre Umberto Eco (1999 [1997]), que les images dans le miroir ne sont en rien comparables à la perception de la réalité : en fait, alors que les enfants de 2 ans sont capables de retrouver un objet caché quand ils l'ont observé dans la perception directe ou par le moyen d'une vidéo directement transmise, ils ont autant de difficulté pour interpréter l'image dans le miroir qu'une vidéo qui a été préenregistrée (voir Sonesson, Lenninger, 2015).

4. Conclusion

Dans cette contribution, nous avons essayé de montrer que la sémiotique, en se mariant avec les sciences cognitives (et toutes les disciplines dont celles-ci sont constituées) et avec une linguistique à prédominance sémantique (souvent aussi appelée « cognitive »), se transforme en la sémiotique cognitive, qui trouve tout ce dont elle a besoin en son propre sein, notamment en adoptant les méthodes expérimentales des sciences cognitives.

L'avantage d'une telle approche est au moins triple : grâce à l'analyse plus poussée de la diversité de sens offerte par la sémiotique, la situation expérimentale peut être enrichie par des dimensions inconnues des sciences cognitives, et les résultats de ces expériences peuvent être élucidés phénoménologiquement. Des propositions discutées, non seulement au sein de la sémiotique contemporaine, mais aussi dans les humanités classiques, peuvent être soumises à des épreuves expérimentales. Finalement, nous pouvons étudier la dialectique entre les structures socioculturelles telles qu'elles ont été étudiées traditionnellement par la sémiotique et les modes d'accès subjectifs à ces structures telles que les conçoivent la psychologie et les sciences cognitives.

C'est de cette manière que la sémiotique cognitive peut entrer en dialogue avec d'autres domaines. Et en agissant de la sorte, la sémiotique devient cognitive. Ce faisant, elle absorbe l'autre de la sémiotique.

Références bibliographiques

- BOUISSAC, Paul (1999a), « Semiotics and the science of memory », Paper presented at the conference on *Semiotics and the European Heritage*, Dresden, disponible sur :
<https://semioticon.com/people/articles/Semiotics%20and%20the%20science%20of%20memory.htm>.
- BOUISSAC, Paul (1999b), « Le savoir sémiotique », *Degrés*, n° 100, pp. c1-c15.
- DADDESIO, Thomas (1995), *Of minds and symbols*, Berlin / New York, Mouton de Gruyter.
- DEACON, Terrence (1997), *The Symbolic Species. The Co-Evolution of Language and the Brain*, New York, Norton.
- DEACON, Terrence (2014), « Semiosis. From taxonomy to process », dans THELLEFSEN, Torkild, SØRENSEN, Bent (dir.), *Charles Sanders Peirce in His Own Words. 100 Years of Semiotics, Communication and Cognition*, Berlin, De Gruyter, pp. 95-104.

- DELOACHE, Judy (2004), « Becoming symbol-minded », *Trends in Cognitive Sciences*, vol. 8, n° 2, pp. 66-70.
- DONALD, Merlin (1991), *Origins of the Modern Mind. Three Stages in the Evolution of Culture and Cognition*, Cambridge (Mass.), Harvard University Press.
- DONALD, Merlin (2001), *A Mind So Rare*, New York, Norton.
- ECO, Umberto (1988 [1985]), *De los espejos y otros ensayos*, Barcelona, Lumen.
- ECO, Umberto (1999 [1997]), *Kant and the platypus. Essays on language and cognition*, London, Vintage.
- GROUPE μ (Francis Édeline, Jean-Marie Klinkenberg) (2011), « Pourquoi y a-t-il du sens plutôt que rien ? Abrégé de sémiogénétique », *Signata*, n° 2, pp. 281-313.
- HRIBAR, Alenka, SONESSON, Göran, CALL, Josep (2014), « From sign to action. Studies in chimpanzee pictorial competence », *Semiotica*, n° 198, pp. 205-240.
- JOSEPH, John Earl (2012), *Saussure*, Oxford, Oxford University Press.
- LESSING, Gotthold Ephraim (1964 [1766]), *Laokoon – oder über die Grenzen der Malerei und Poesie*, Stuttgart, Philipp Reclam Jun.
- PEIRCE, Charles Sanders (1931-1958), *Collected Papers I-VIII*, Cambridge (Mass.), Harvard University Press.
- SAUSSURE, Ferdinand de (1971 [1916]), *Cours de linguistique générale*, Paris, Payot.
- SONESSON, Göran (1978), *Tecken och handling. Från språkhandlingen till handlingens språk*, Lund, Doxa.
- SONESSON, Göran (1979), « A plea for integral linguistics », *Papers from the 5th Scandinavian Conference of Linguistics II*, Stockholm, Almquist & Wiksell International, pp. 151-166.
- SONESSON, Göran (1989), *Pictorial concepts. Inquiries into the semiotic heritage and its relevance for the analysis of the visual world*, Lund, Lund University Press.
- SONESSON, Göran (1996), « An essay concerning images. From rhetoric to semiotics by way of ecological physics. Review of Groupe μ , *Traité du signe visuel* », *Semiotica*, vol. 109, n° 1-2, pp. 41-140.
- SONESSON, Göran (1999), « The signs of life in society – and out it », *Sign System Studies*, n° 27, pp. 88-127.
- SONESSON, Göran (2007), « From the meaning of embodiment to the embodiment of meaning », dans ZIMKE, Tom, ZLATEV, Jordan, FRANK, Roslyn M. (dir.), *Body, Language and Mind*, vol. 1 : *Embodiment*, Berlin, Mouton pp. 85-128.
- SONESSON, Göran (2010), « Semiosis and the Elusive Final Interpretant of Under-

- standing », *Semiotica*, vol. 179, n° 1-4, pp. 145-258.
- SONESSON, Göran (2016), « Cultural Evolution : Human History as the Continuation of Evolution by (Partially) Other Means », dans DUNÉR, David, SONESSON, Göran (dir.), *Human Lifeworlds. The Cognitive Semiotics of Cultural Evolution*, Frankfurt, Peter Lang, pp. 301-336.
- SONESSON, Göran (2016), « Epistemological Prolegomena to the Cognitive Semiotics of Evolution and Development », *Language and Semiotic Studies*, vol. 2, n° 4, pp. 46-99.
- SONESSON, Göran, LENNINGER, Sara (2015), « The psychological development of semiotic competence. From the window to the movie by way of the mirror », *Cognitive Development*, n° 36, pp. 191-201.
- TOMASELLO, Michael (1999), *The Cultural Origins of Human Cognition*, Cambridge (Mass.), Harvard University Press.
- TOMASELLO, Michael (2008), *Origins of human communication*, Cambridge (Mass.), MIT Press.
- TOMASELLO, Michael, CALL, Josep, GLUCKMAN, Andrea (1997), « Comprehension of novel communicative signs by apes and human children », *Child Development*, vol. 68, n° 6, pp. 1067-1080.
- ZLATEV, Jordan (2003), « Meaning = Life (+ Culture). An outline of a unified biocultural theory of meaning », *Evolution of Communication*, vol. 4, n° 2, pp. 253-296.
- ZLATEV, Jordan (2009), « The semiotic hierarchy. Life, consciousness, signs and language », *Cognitive Semiotics*, n° 4, pp. 169-200.
- ZLATEV, Jordan (2011), « What is cognitive semiotics? », *Semiotix. A Global Information Bulletin*, n° 6, disponible sur : <https://semioticon.com/semiotix/2011/10/what-is-cognitive-semiotics>.
- ZLATEV, Jordan, ALENKÆR MADSEN, Elainie, LENNINGER, Sara, PERSSON, Tomas, SAYEHLI, Susan, SONESSON, Göran, WEIJER, Joost van de (2013), « Understanding communicative intentions and semiotic vehicles by children and chimpanzees », *Cognitive Development*, n° 28, pp. 312-329.

Deuxième partie

Culture et société

Sémiotique et culture

Anna Maria Lorusso
Université de Bologne (Italie)

L'une des principales tendances des dernières décennies en sémiotique a certainement été de s'intéresser en premier lieu aux phénomènes sociaux. Après le tournant textuel, est arrivé le tournant social ou culturologique. Les premières manifestations claires de cette tendance sont les livres d'Éric Landowski (1989, 1996, 2003, 2006). Jacques Fontanille s'est lui aussi de plus en plus concentré sur la question des pratiques, jusqu'aux formes de vie (2008 et 2015) et à l'anthroposémiotique (Fontanille et Couégnas, 2018). En Italie, à côté de la réflexion sur les pratiques, on a largement bénéficié de l'héritage de Lotman, ainsi que de la leçon de l'ethnographie (voir Marrone, 2010).

Ce texte se situe dans ce courant, avec la conviction profonde que la vie des signes ne peut être comprise (en faisant référence à Saussure) que dans le cadre de la vie sociale et que la sémiotique a une spécificité au regard de cette dimension sociale : elle voit, dans la vie sociale des signes, des dynamiques de traduction et d'interprétation, c'est-à-dire qu'elle s'intéresse à leurs logiques de corrélation. À ce propos, je vais étudier comment « quatre leçons » (la sémiosphère de Lotman, les formations discursives de Foucault, l'encyclopédie de Eco, l'habitus de Peirce) définissent une perspective sémiotique spécifique sur le problème de la vie sociale du sens.

1. La leçon de Lotman

Résumer ici la théorie de Lotman serait impossible, à la fois parce que la nature de ses livres ne le permettent pas, et parce que la théorie de Lotman est particulièrement asystématique, à certains égards redondante, traversée par des intérêts hétérogènes en fonction de la période de son évolution. Ici, je voudrais mettre en avant l'un des points cardinaux de sa théorie, celui qui semble plus pertinent et qui indique méthodologiquement au mieux une spécificité de l'espace sémiotique.

Comme nous le savons, la vision de Lotman est une vision holistique et organique du sens. Le sens est donné dans la sémiosphère, ou mieux, dans les sé-

miosphères, à travers lesquelles la vie culturelle s'articule. La sémiosphère est le modèle d'organisation du sens, un modèle qui (en récupérant l'idée de biosphère) capture la nature organique, holistique et la capacité d'auto-organisation de la culture. Cette dimension d'auto-organisation est à mon avis l'un des aspects sur lesquels il est plus important de réfléchir. La culture organise le monde et dispose de son système d'organisation propre, ce qui signifie qu'elle agit comme un système de triage, de hiérarchisation, de différenciation et d'articulation des langages, des discours et des espaces sociaux.

Lotman (2006 [1970]) affirme que le travail fondamental de la culture est d'organiser structurellement le monde autour de l'homme, et que la culture est un générateur de structuralité, ce qui permet ainsi de dépasser et de relancer la logique structuraliste. Loin de s'arrêter et se cristalliser, le sens met constamment et dynamiquement de l'ordre et génère des ordres. La tâche de la sémiotique est de saisir ces ordres, ces niveaux de structuration, et de saisir leur logique.

Ceci est la spécificité sémiotique : « La sémiotique est la science de la corrélation fonctionnelle des différents systèmes de signes » (Lotman, 2006 [1970] : 103 ; ma traduction). Si les autres disciplines étudient, en profondeur et avec une expertise maximale, des systèmes culturels spécifiques (le système économique, le système politique, le système religieux, le système littéraire, etc.), la sémiotique a la vocation d'aller trouver les corrélations entre ces systèmes. Concrètement, à titre d'exemple : comment relier des phénomènes tels que le populisme, les réseaux sociaux, certaines manifestations sportives ? Comme est-il possible que l'écologisme, le conservatisme implicite dans le retour à la nature et les politiques gauchistes puissent se trouver en co-occurrence ? Etc.

Comme nous le verrons à plusieurs reprises dans mon propos, il ne fait aucun doute que la catégorie de relation est ce qui caractérise au mieux l'approche sémiotique. Comme tous les maîtres de la sémiotique l'ont mis en évidence, chacun à sa manière, le regard sémiotique ne peut que se concentrer sur cet élément, en en faisant l'axe de son champ d'analyse, de ses outils heuristiques et de sa propre épistémologie.

Pour la sémiotique de la culture, il s'agit donc de s'interroger sur la manière dont les différents systèmes au sein de la culture se rapportent les uns aux autres, la forme de pluralisme qu'ils produisent, avec quels effets, à travers quels modes de traduction, avec quelles pertes et quels ajouts, avec quelles homologations et quelles trahisons. La sémiotique doit « expliquer la nécessité fonctionnelle du multilinguisme culturel » (1999 [1980] : 33) :

En ce sens, la sémiotique de la culture est une discipline théorique qui étudie le mécanisme de l'unité et de l'interdépendance des différents systèmes sémiotiques. Elle traite de questions telles que la définition des universaux culturels [...], ou encore le fait que certaines langues ne peuvent pas être traduites et les mécanismes pour surmonter cette impossibilité de traduction. (*Ibid.* : 33-34)

Une telle pluralité de langages et la nécessité de leur corrélation rendent d'une importance capitale la question de la traduction, qui représente un autre champ d'élection du regard sémiotique. Dans la perspective de Lotman, traduction signifie dans la plupart des cas adaptation. Dans les réflexions de Lotman, un double constat est toujours présent : les systèmes culturels, les langues ne sont pas donnés isolément mais en relation et en contact mutuel ; pour cette raison ils évoluent, se développent, se structurent ou se convertissent l'un dans l'autre. Ce dialogue, force évolutive et enrichissement, est également et inévitablement perte, homologation, renonciation à quelque chose (négociation, dirait Umberto Eco). Les frontières, sur lesquelles Lotman réfléchit beaucoup, sont des domaines de traduction, d'hybridation et de « corruption ». Ce sont des espaces où la pureté n'est pas donnée mais où se met en œuvre un véritable filtrage : quelque chose passe, et quelque chose est exclu.

Savoir lire les raisons, les modalités, la taille de ces opérations de traduction est une compétence typiquement sémiotique. En effet, il s'agit souvent d'aller au-delà du niveau empirique dans lequel les phénomènes sont donnés, afin de réfléchir sur les niveaux sémantiques, narratifs, modaux que la sémiotique a appris à analyser. Nous pouvons penser à des questions d'actualité telles que la traduction-adaptation dans les pays de l'Europe occidentale, des pratiques et des attitudes des autres cultures, en particulier musulmanes (du voile arabe aux pratiques funéraires, aux méthodes de transformation des aliments, tels que l'abattage). Si le regard ethnographique capture avec une compétence spéciale des données d'observation, la perspective sociologique peut lire la dimension sociale des phénomènes (en termes d'ethnicité, de classes, de niveaux d'alphabétisation, etc.), l'historien sait reconstituer l'évolution d'un phénomène spécifique, le regard politique voit les effets sur la sphère publique d'un phénomène donné, le regard sémiotique peut légitimement réclamer sa propre spécificité et se concentrer sur les réseaux de significations que certains symboles et certaines pratiques sous-entendent, il peut en imaginer des traductions possibles, en isolant et en travaillant sur différents niveaux de traduction, peut comprendre comment certaines zones sémantiques peuvent être projetées sur d'autres domaines du Sens et peut créer des conditions de lisibilité et d'intelligibilité de ce qui est étranger :

L'espace sémiologique nous apparaît comme une intersection à plusieurs niveaux de différents textes, qui, ensemble, formeront une certaine couche, avec des corrélations internes complexes, différents degrés de traductibilité et des espaces intraduisibles. Sous cette couche est située la couche de la « réalité », une réalité qui est organisée par plusieurs langues et se retrouve avec elles dans une hiérarchie des corrélations. (Lotman, 2004 [1993] : 37)

La catégorie de « niveau », chère à la sémiotique, peut servir utilement à articuler la lisibilité du monde, multiplier ses plans et faciliter ainsi l'identification des corrélations possibles entre les différentes formes de vie. Réfléchir sur la corrélation fonctionnelle des différentes langues et des différents systèmes de sens, se concentrer sur leur traductibilité ou leur exclusion mutuelle, implique évidemment un regard qui va au-delà de l'événement social, textuel ou ethnographique individuel.

Ce qui émerge, en tant que spécifiquement sémiotique, est, à mon avis, l'intérêt pour les logiques de la culture. Après l'analyse du signe, le tournant textuel a placé au centre de la réflexion la logique de la signification inhérente à un objet donné. Mais le plan d'immanence sur lequel la sémiotique peut (et doit) travailler est beaucoup plus vaste, et l'attention portée ces deux dernières décennies sur les pratiques et les interactions est l'indicateur de cette extension. Le plan d'observation sémiotique doit être un ensemble beaucoup plus hétérogène qu'un texte donné, où convergent différentes instances, et qui se pose en corrélation avec des sphères sémiotiques et des niveaux de sens différents. L'immanence ne dépend pas du texte mais du niveau sémiotique, et l'immanence pour une sémiotique de la culture est un niveau transversal – le plan de corrélation possible entre différents phénomènes de manifestation.

Il s'agit de la seule manière de surmonter le risque de l'atomisme et de l'autosuffisance du texte, qui l'isole artificiellement des dynamiques sociales et culturelles qui le traversent. Le régime du sens est holistique (comme Quine nous l'avait montré avec son concept de traduction radicale) et dans le « contrôle » de cette dispersion, la sémiotique peut donner une contribution effective. C'est au sujet du « contrôle » et de la dispersion de la culture que nous allons passer à la leçon de Foucault.

2. La leçon de Foucault

Dans *L'Archéologie du savoir* (1969), le travail de Foucault sur les discours et les archives sociales n'est pas un travail sur les textes singuliers ou sur une région de la connaissance, mais une réflexion sur les règles discursives qui organisent le savoir :

Dans le cas où on pourrait décrire, entre un certain nombre d'énoncés, un pareil système de dispersion, dans le cas où entre les objets, les types d'énonciation, les concepts, les choix thématiques, on pourrait définir une régularité (un ordre, des corrélations, des positions et des fonctionnements, des transformations), on dira, par convention, qu'on a affaire à une *formation discursive* [...]. On appellera *règles de formation* les conditions auxquelles sont soumis les éléments de cette répartition (objets, modalité d'énonciation, concepts, choix thématiques). Les règles de formation sont des conditions d'existence (mais aussi de coexistence, de maintien, de modification et de disparition) dans une répartition discursive donnée. (1969 : 53)

Si le regard analytique se pose sur les règles du discours qui « permettent » la réalité, plutôt que sur la réalité empirique (et sociologique) rendue possible par elles, la réflexion devient inévitablement plus compliquée. On ne bouge plus vers un champ donné, une région définie – un genre, une langue, un objet – mais à l'intersection de plusieurs champs, tous également régis par des règles discursives similaires (ainsi que des règles similaires traversent et organisent des champs différents tels que ceux de certaines pratiques alimentaires, de certains styles de décoration, certaines politiques de marketing, si l'on pense à un phénomène diffusé tel que la mise en valeur du « naturel »).

Le regard sémiotique peut travailler et apporter sa propre contribution à un champ de dispersion, plutôt qu'à une région, sociologique, chronologique voire anthropologique. Dans la dispersion que chaque culture et que chaque société offre, le regard sémiotique peut établir des corrélations et isoler des plans logiques d'uniformité :

Le problème qui s'ouvre alors – et qui définit une tâche d'une histoire générale – c'est de déterminer quelle forme de relation peut être légitimement décrite entre ces différentes séries ; quel système vertical elles sont susceptibles de former ; quel est, des unes aux autres, le jeu des corrélations et des dominances ; de quel effet peuvent être les décalages, les temporalités différentes, les diverses rémanences ; dans quels ensembles distincts certains éléments peuvent figurer simultanément ; bref, non seulement quelles séries, mais quelles « séries de séries » – ou en d'autres termes, quels « tableaux » il est possible de constituer (*Ibid.* : 18-19)

Une formation discursive provient de la corrélation récurrente entre des formes spécifiques d'expression (le style, l'énonciation), des formes de mise en valeur des objets, des paradigmes encyclopédiques des concepts, des formes d'argument des thématisations. Elle dérive donc de la mise en série de phénomènes qui ne sont pas directement connectés entre eux (sociologiquement, empiriquement, ethnographiquement, politiquement).

Il ne s'agit pas de mettre uniquement en évidence les régularités dans la récurrence de certaines unités données (par exemple, une manifestation singulière

qui est régulièrement donnée dans un contexte spécifique ou par rapport à un certain groupe social), mais de se concentrer sur les corrélations régulières entre différents niveaux sémiotiques, parce que le sens des unités individuelles dérive toujours du réseau des corrélations dans lequel il se donne.

Ainsi, l'objet de l'analyste n'est ni le texte, ni une pratique donnée, ni des objets singuliers. Aucun de ces ensembles n'est plus « culturel » que l'autre et aucun ne définit un cadre d'élection pour la sémiotique de la culture ou une hiérarchie de ses possibles objets. Il faut plutôt essayer de saisir leur relation, dans une perspective qui comprend discours, pratiques, codes, objets, etc. et qui soit en mesure de voir comment les valeurs et les hiérarchies des uns puissent se traduire, adapter, se transformer en valeurs et hiérarchies des autres.

Cette approche – logique, archéologique et pourtant sémiotique – consiste dans

[...] le travail et la mise en œuvre d'une matérialité documentaire (livres, textes, récits, registres, actes, édifices, institutions, règlements, techniques, objets, coutumes, etc.) qui présente toujours et partout, dans toute société, des formes soit spontanées soit organisées de rémanences. (*Ibid.* : 14)

Débitrice de la philologie et de l'histoire (plus que de l'ethnographie ou de la psychologie sociale), la sémiotique est un savoir interprétatif, mais pas au sens herméneutique ; il s'agit d'un savoir interprétatif qui croit dans les palimpsestes plus que dans les horizons du sens et qui croit dans les archives plutôt que dans l'expérience phénoménologique, et ainsi elle se différencie également de la philosophie, de la sociologie, de la psychologie et de l'ethnographie.

La sémiotique, à mon avis, reste et doit rester une discipline textuelle, non pas parce qu'elle doit être sémiotique du texte, mais parce qu'elle travaille sur les attestations du sens, sur ses formes matérielles et sur son externalisation documentaire. Ces attestations nous conduisent continuellement hors des textes individuels, vers une dimension palimpsestuelle qui est cruciale.

En fait, le sens vit à travers ses transformations. Et comprendre ces transformations implique de saisir des transitions d'état, ou à travers différents âges (par conséquent, en une épaisseur temporelle clairement diachronique) ou à travers différents espaces à l'intérieur de la même période (espaces qui, étant différents, comme le souligne Lotman, procèdent selon des temporalités et des vitesses différentes, et présentent donc, bien qu'en synchronie, le problème du temps et de la mémoire).

Comme Foucault le souligne très clairement au début de *L'Archéologie du savoir* (1969), il s'agit donc d'identifier plus les discontinuités que les lignes

d'évolution continues, mais il s'agit aussi de spécifier les concepts, les catégories, qui nous permettent de penser à la discontinuité (seuil, rupture, coupure, modification, transformation).

L'objectif de l'analyste doit être de faire apparaître l'ensemble des conditions qui régissent, à un moment donné et dans une société donnée, l'apparition des énoncés, leur conservation, les liens établis entre eux. Foucault est convaincu qu'une série d'éléments singuliers crée localement une forme de système et conditionne ainsi les événements discursifs à venir : « Par ce terme [archive] je n'entends pas la somme de tous les textes qu'une culture a gardés par-devers elle comme documents de son propre passé, ou comme témoignage de son identité maintenue » (*Ibid.* : 169-170). Pour Foucault l'archive n'est pas un dépôt, mais l'ensemble (jamais totalisable, jamais exhaustif et fini) des règles et des conditions qui rendent possible l'apparition de certains objets culturels et rendent à la fois impossible l'émergence d'autres phénomènes. Encore une fois, on revient à l'idée de filtrage, d'admission et d'exclusion, que l'on a déjà vue chez Lotman et que nous allons bientôt retrouver dans la sémiotique de Eco :

Entre la *langue* qui définit le système de construction des phrases possible, et le *corpus* qui recueille passivement les paroles prononcées, l'*archive* définit un niveau particulier : celui d'une pratique qui fait surgir une multiplicité d'énoncés comme autant d'événements réguliers, comme autant de choses offertes au traitement et à la manipulation. [...] Entre la tradition et l'oubli, elle fait apparaître les règles d'une pratique qui permet aux énoncés à la fois de subsister et de se modifier régulièrement. C'est le système général de la formation et de la transformation des énoncés. (*Ibid.* : 171)

L'archive n'est donc rien d'autre qu'un ensemble de codes, de règles d'apparition et de plausibilité, l'ensemble qui rend possible et constitue les différents ordres discursifs qui déterminent la vie culturelle. Chaque « situation culturelle » est donnée dans un certain réseau de conditions, de règles, de possibilités, d'influences et, sur le fond de ce réseau, chaque situation assume une organisation, une structure interne, des formes discursives spécifiques.

Dans la perspective de Foucault, comme dans celle de Lotman et de Eco, holisme et contingence sont complémentaires : comme les éléments assument leur sens à partir du système intégral (mais partiel) dans lequel ils sont insérés, l'absence de sens n'est pas concevable ; le sens n'est ni nucléaire, ni transcendant, ni universel. Le sens se donne dans le réseau de relations qui, de temps à autre, est créé. Et les éléments qui font l'objet de nos observations ne sont tels – c'est-à-dire éléments d'intérêt – que dans ce cadre systématique ; dans un autre « système », ils auraient une autre identité différentielle et significative, donc ils constitueraient des

éléments différents ou ne seraient pas du tout des éléments autonomes (ils pourraient ne pas être des unités significatives).

Cette étude des règles discursives, des standards qu'elles créent, des transitions qu'elles permettent ou interdisent, des textes qu'elles produisent et par lesquels elles sont produites, des palimpsestes par lesquels elles changent, du « jeu des règles qui déterminent dans une culture la disparition ou l'apparition des énoncés, leur persistance et leur extinction » (*Ibid.* : 47), continue d'être, à mon avis, une des priorités de la sémiotique, ou tout du moins d'une sémiotique qui veut être l'étude de la culture et de ses logiques.

3. La leçon de Eco

Une dimension fondamentale du regard sémiotique a fait à ce point son apparition : celle de la régularité. Tel Foucault qui pensait que dans le désordre dispersif de la culture se forment des chemins de règles structurantes, qui généreront des séries de phénomènes homogènes apparentés à une épistémologie unique, Umberto Eco parle, lui, d'un système sémantique (l'encyclopédie) réglementé au niveau local, qui fonctionne de manière systématique, grâce à des parcours interprétatifs réguliers qui constitueront des unités culturelles de sens commun.

L'encyclopédie (voir Eco, 1984 et 2007) est le réseau des parcours, des relations, des connexions, qui unissent (et définissent) les signes de la culture (il faut entendre par le terme « signes » non seulement des fonctions sémiotiques singulières mais aussi des éléments de plus grande taille, tels que les textes, les discours, les symboles, c'est-à-dire toute production sémiotique qui fonctionne en tant qu'unité). Un des éléments caractéristiques de l'encyclopédie est le fait que, dans son cadre, chaque unité est en même temps limitée et relative : limitée par l'ensemble des relations qui la définissent localement et relative à la sélection des relations qui sont prises en compte à un moment donné. Dans cette perspective, les unités culturelles n'ont donc pas une consistance fixe (l'unité culturelle « fasciste » ne signifie pas toujours la même chose : elle peut signifier « disciple de Mussolini dans les années 1930 », ou peut signifier dans un contexte informel « autoritaire », ou dans un contexte socio-politique contemporain « anti-immigrés »), mais elles sont déterminées par le réseau des relations dans lequel elles se trouvent, et elles sont donc relatives à un modèle de relation donnée. Cependant, Eco souligne que ces modes de connexion sont la plupart du temps réguliers. Bien sûr, je pourrais même connecter « fasciste » à Dieu en tant qu'être qui donne des ordres, mais ce parcours associatif est rarement pratiqué, et par con-

séquent peu probable ; plus régulièrement, « fasciste » est associé à des êtres humains vivants à partir des années 1920, ayant une orientation politique à droite et une personnalité autoritaire.

Cela déplace l'attention sur les logiques de stabilisation et de régularisation de l'encyclopédie et sur les logiques de corrélation qui posent les nœuds et les unités du réseau encyclopédique les uns par rapport aux autres. La réflexion de Eco est, en effet, dès ses premiers écrits une réflexion sur les logiques qui mettent en relation phénomènes et données sociales, langues différentes, styles de vie, schémas formels. Dans *Apocalittici e integrati* (1964), par exemple, une des corrélations étudiées par Eco était celle parmi la propagation du Midcult, l'accessibilité plus large à l'offre culturelle (qui est une donnée sociale), les bandes dessinées, les chansons populaires, les romans populaires (qui sont des types de langages), le kitch, le mythe du super-héros (modèles de style de vie), la sérialité, la « typification » de cas d'actualité (qui sont des schémas formels), etc. Aucun de ces niveaux n'était analysé de façon indépendante.

L'étude de la culture intéresse Umberto Eco. « Les objets, les comportements et les valeurs fonctionnent en tant que tels parce qu'ils obéissent à des lois sémiologiques » (1975 : 42), et ces lois sont l'objet spécifique du sémioticien. Le problème est précisément celui des « règles discursives » qui permettent aux différents niveaux (textes, discours, pratiques) de se dérouler dans des rapports de dépendance, traduction et expansion.

Dans le réseau encyclopédique, il n'y a pas de place bien sûr pour l'isolement dans l'immanence du texte (parce que les unités culturelles tirent leur identité de leur rapport réciproque), ni pour une simple analyse des contenus (parce que les relations de dépendance et de transformation sont données pour la plupart au niveau des formes : les formes stylistiques, les formes d'expression) ; le sémioticien est ici appelé à saisir le réseau de dépendances dans lequel une manifestation est donnée. Dans ce réseau de dépendances, nous trouvons une intéressante dialectique entre synchronie / diachronie et individuel / collectif.

Les unités culturelles ne sont pas seulement historiquement, culturellement et socialement définies (elles ne sont pas seulement des unités d'une encyclopédie donnée), mais elles sont connectées, activées et mises en jeu dans les pratiques sémiotiques en fonction d'intérêts individuels. Les « opérations culturelles » sont toujours le résultat de l'initiative d'une personne (un individu ou un groupe) et même quand elles reprennent de vieux « signes », des figures qui ont été utilisées dans le passé, elles sélectionnent de cette histoire passée uniquement quelques aspects, fonctionnels à un nouveau parcours, un nouveau modèle encyclopédique. Dans l'encyclopédie de la culture, il est peu probable qu'il y ait quelque chose

de radicalement nouveau, parce que le sujet est toujours pris dans un réseau de sens déjà donné, mais il est aussi très rare qu'il y ait quelque chose de complètement répétitif. Le jeu du sens est donné entre variation et répétition, et l'entreprise du sémioticien est précisément de tracer la toile de références dans laquelle se trouve un nouveau phénomène culturel. Encore une fois, pour le sémioticien il s'agit d'identifier des corrélations.

Dans l'encyclopédie, cela laisse place à une dialectique complexe entre initiative individuelle et contexte social. Les parcours interprétatifs sont animés par des « intérêts personnels », mais sont régis par des hiérarchies sociales. Le sens vit dans une dimension culturelle qui pourrait être appelé « statistique », non déterminée par des lois, mais régie par un ordre de récurrences et de préférences collectives qui composent le substrat, la matière de choix individuel. Le sens est d'abord et avant tout un habitus social, ce qui signifie qu'il est constitué par la récurrence de régularités et qu'il se retrouve dans des effets réels, pragmatiques.

Lorsque l'on n'explique pas ou ne reconnaît pas cette circularité interprétative de la sémosis, lorsque l'on nie le caractère palimpsestuel du sens, lorsque l'on ne reconnaît pas cette archéologie de la production des signes et que l'on naturalise le sens – tel un noyau de sens donné à perpétuité ou par nature – on produit des discours idéologiques. Comme on l'a déjà dit à plusieurs reprises, puisque la culture a une nature sémiotique et systématique, elle est organisée par des lois de corrélations, par des régularités, par des implications qui en garantissent le fonctionnement. Ces lois et ces hypothèses ne sont bien évidemment pas toujours explicites, mais elles sont toujours en œuvre et organisent l'incessant travail de production des signes qui caractérise la société.

Chaque expression culturelle (geste, objet ou texte rituel) est cohérente avec un système donné de significations non explicite mais présupposé – système qui représente l'idéologie implicite de cette expression culturelle, d'un produit sémiotique donné. Nier l'existence de ce système qui relativise le sens des contextes spécifiques signifie produire des discours idéologiques. Pour cette raison, une autre spécificité de l'approche sémiotique est sa nature anti-idéologique : en mettant l'accent sur l'analyse des corrélations et des présupposés des discours, elle démasque le réseau dans lequel les textes et les discours sont donnés.

4. La leçon de Peirce

Si l'on met au centre de la tâche sémiotique le problème de la régularité du sens – ce qu'il est important de faire – on ne peut pas ignorer la leçon de Peirce. J'ai déjà mentionné plus haut, au sujet de l'encyclopédie de Eco, la catégorie d'habitus. Cette

catégorie ne fait pas l'objet d'une réflexion exclusive de la part de Peirce. Il convient par exemple de mentionner la réflexion dans le domaine sociologique de Pierre Bourdieu (1972), qui a consacré aux habitus une partie importante de ses écrits. Bourdieu réfléchit sur la façon dont certaines postures, même corporelles, deviennent régulières dans la répétition en devenant des schémas de reconnaissance, de classification, et donc d'interprétation du social. Il insiste sur le fait que les comportements sociaux ne reposent pas sur l'exécution de règles explicites. L'idée qu'on respecte et applique en permanence des règles est une naïveté que Bourdieu attribue au formalisme juridique. Il est important, selon Bourdieu, de faire la distinction entre les normes sociales (placées et explicitement reconnues au niveau de la loi morale ou juridique), les modèles théoriques (qui sont mis au point par la science pour justifier et expliquer certaines pratiques) et les schémas ou les principes (immanents à la pratique, implicites plutôt que inconscients) (voir 1972 : 200-201). Les habitus qui intéressent Bourdieu sont les schémas implicites, immanents, les « règles » qui fonctionnent comme des matrices de déformations et de développements cohérents :

Systèmes de *dispositions* durables, structures structurées prédisposées à fonctionner comme structures structurantes, c'est-à-dire en tant que principe de génération et de structuration de pratiques et de représentations qui peuvent être objectivement « réglées » et « régulières » sans être en rien le produit de l'obéissance à des règles, objectivement adaptées à leur but sans supposer la visée consciente des fins et la maîtrise expresse des opérations nécessaires pour les atteindre et, étant tout cela, collectivement orchestrées sans être le produit de l'action organisatrice d'un chef d'orchestre. (*Ibid.* : 256)

L'habitus conserve la mémoire du passé, des expériences passées ; il vit dans la continuité et dans la transformation et, en tant que tel, il offre des matrices de compréhension et d'intelligibilité. Bien que Bourdieu ne thématise pas cet aspect – et émerge ici la spécificité de notre regard sémiotique –, on peut dire que la dimension interprétative de l'habitus est cruciale. Un habitus est non seulement un signe social (d'identification, de distinction, de reconnaissance), mais il offre des ressources d'interprétation pour la personne qui le vit comme pour ceux qui l'observent. Au premier il sert comme un moyen de compréhension de soi, pour se positionner dans le monde, perpétuer une tradition qui « lit » le monde d'une certaine manière ; aux autres il sert comme instrument d'orientation et de classification du monde.

Le monde vit dans cette auto-structuration continue, qui produit régularité, intègre des habitudes, structure les règles, affecte la gamme des possibilités, et produit un continuum entre l'intérieur et l'extérieur, la cognition et l'action,

l'individu et la société qui, de plus en plus, fait l'objet de réflexion et d'analyse sémiotique. Nous avons également vu avec la catégorie de sémiosphère de Lotman la puissance structurante du sens.

L'idée d'*habitus* comme modèle et comme moyen d'établir une continuité entre l'extérieur et l'intérieur est très proche de l'idée de *habit* et synécisme qu'a posée Charles Sanders Peirce. Au sein de sa production, la catégorie de *habit* se lie fortement à celle de signe, en soulignant qu'il n'y a pas d'habitudes (*habits*) non sémiotiques, comme il n'y a pas de signes qui ne soient pas liés aux habitudes. La catégorie de *habit* tend, en quelque sorte, dans la théorie du signe de Peirce, à complexifier celle de convention. Si, en effet, traditionnellement le sens est conventionnel et arbitraire, cette idée cependant porte un résidu trop fort d'intentionnalité et de conscience : l'idée de convention fait référence à l'idée de pacte et d'accord social. L'*habit*, par contre, est une forme d'accord qui provient d'une disposition inconsciente, une régularité qui ne provient pas d'une loi.

Certains aspects de la théorie de l'*habit* de Peirce (Peirce préfère *habit* à *habitus*) sont fondamentaux. Tout d'abord, l'*habit* est une disposition interprétative, il est ce qui permet d'interpréter les signes (en vertu d'une régularité qui est généralement dit conventionnelle, mais qui est simplement partagée, il obtient un accord social). Il est donc un instrument essentiel de la vie sémiotique. Étant donné que les signes sont arbitraires, ils ne sont pas basés sur des similitudes ou des connexions directes avec les choses ; leur lisibilité n'est garantie que par le partage interpersonnel de quelques *habits* interprétatifs. Cependant, penser que les *habits* sont des dispositions interprétatives ne signifie pas leur donner un rôle mineur dans l'interprétation du monde, postérieure au moment de la signification et de la communication. Il ne faut pas oublier que la théorie sémiotique de Peirce prévoit un flux d'interprétation dans lequel le signe produit toujours un interprétant, c'est-à-dire qu'il vit dans une médiation interprétative continue. Les *habits* peuvent être considérés comme les effets qu'un certain signe produit, ou bien les dispositions à l'action qu'un certain objet sollicite en nous. Ce sont des éléments d'interprétation, car ils représentent des « traductions » du signe – effets qui deviendront utiles pour alimenter de nouveaux flux sémiotiques.

Les *habits*, dans ce processus, sont des interprétants qui en quelque sorte, bien que temporairement, se stabilisent, en assumant une portée partagée, et qui aident donc à lire une partie donnée du processus sémiotique. Ils travaillent donc comme des « dispositions pour agir », comme des modèles de réaction « légitime » à un objet, un certain signe et peut-être un symbole étrange. Il s'agit de dispositions intériorisées, conditionnées par une imagination et un savoir collectif à leur tour affectés par d'autres habitudes sociales. Ils vivent donc entre intériorisation et

conditionnement social. Ils sont « activés » individuellement, mais ils ne sont pas subjectifs.

L'existence des *habits* est en effet indépendante des individus. Dire que l'*habit* est une disposition interprétative ne veut pas dire qu'il appartient au sujet qui y a recours. La disposition à développer des *habits* appartient aux signes eux-mêmes, fait partie du monde, il ne s'agit pas d'un outil heuristique des analystes. Les intervenants et les analystes intègrent les *habits*, en les assumant sans même en être conscients, en s'uniformisant aux signes eux-mêmes.

La conviction que réalité et sémosis sont orientés par une tendance commune à la formation continue des *habits* – dans une processualité sans fin, qui s'arrête toujours et seulement temporairement à un *habit* temporaire, pour le remettre en question juste après et produire de nouvelles interprétations et de nouveaux *habits* – implique qu'il n'existe pas de théorie universelle de la vérité, mais que la vérité est (comme tout le reste) une croyance, une croyance plus stable peut-être, non subjective, une idée générale, supra-individuelle, mais toujours révisable, sociale, dépendante précisément des *habits* interprétatifs. Penser aux régularités culturelles, aux réseaux d'influence réciproque dont la culture vit, aux archives de ses règles, aux transformations de ses systèmes, semble inévitablement conduire à un relativisme radical des systèmes de vérité.

5. Conclusion

À travers ce parcours rapide et partiel de quelques théories sémiotiques importantes, une certaine spécificité de l'approche sémiotique devrait être apparue. Le point de départ est la nécessité d'un regard ouvert à la culture et à la société ; non pas un regard sémiotique limité à la constitution interne d'un objet singulier, mais un regard en mesure de voir la manière dont les objets singuliers sont insérés dans le cadre de la vie sociale.

Ce que je voudrais souligner est la spécificité d'une analyse qui soit *textuelle, palimpsestuelle, relationnelle* et *grammaticale* (voir Lorusso, 2015 : 272) :

- *textuelle* parce que l'analyse sémiotique ne se confond pas avec l'ethnographie, mais continue de trouver sa vocation (même lors de l'analyse des formes complexes de vie) dans l'observation des attestations discursives ;
- *palimpsestuelle* parce qu'elle est en mesure de saisir la stratification que chaque unité culturelle, chaque texte, suppose. Les textes dans les encyclopédies culturelles ne se donnent pas dans le vide, mais sont toujours la reprise, la traduction, la poursuite, la trahison du déjà-dit. Le réseau de ce déjà-dit est

essentiel pour éviter les déformations idéologiques ou simplement les banalisations, mais ce réseau n'est pas toujours simplement chronologique. Voilà pourquoi le travail sémiotique diffère de celui de l'historien : il ne s'agit pas de revenir sur l'évolution chronologique, mais de reconstruire des lignes de transformation, des séries cohérentes à l'intérieur d'un espace de dispersion. Aux yeux du sémioticien, sauts et discontinuités ne créent pas de problèmes, au contraire, ils sont le stimulus pour son observation ;

- *relationnelle* parce que l'identité est donnée dans la relation et il n'y a pas d'analyse sémiotique qui puisse échapper à ce regard de plus en plus conjonctif. Le regard conjonctif du sémioticien n'est pas celui d'un pantographe : il ne suffit pas d'enregistrer les relations manifestes ; il peut et doit surtout enregistrer les relations profondes, les données qui ne sont pas celles des évidences sociologiques ;
- *grammaticale* parce que la sémiotique s'intéresse aux formes du sens et à leurs règles, c'est-à-dire au système de contraintes et possibilités qui régulent et unifient les unités de manifestation. Les cultures établissent sans cesse des ordres d'exclusion et d'inclusion, des ordres de possibilités et d'interdictions, des ordres de mise en valeur et de dévaluation. Ce système de règles (implicites et explicites), cette « grammaire », est l'objet de la sémiotique.

Il s'agit donc d'une sémiotique qui ne regarde pas les textes mais les corrélations entre les textes, qui ne regarde pas les codes, mais la formation et la transformation des codes, qui ne regarde pas les modèles, mais la grammaire et la grammaticalisation des modèles, et que dans l'alternative, entre sémiotique de la langue et sémiotique de la parole, elle choisit d'être une sémiotique des normes, des formes de la régularisation et de la normalisation qui « fait foi ».

Références bibliographiques

- BOURDIEU, Pierre (1972), *Esquisse d'une théorie de la pratique*, Genève, Droz.
- ECO, Umberto (1964), *Apocalittici e integrati*, Milano, Bompiani.
- ECO, Umberto (1984), *Semiotica e filosofia del linguaggio*, Torino, Einaudi.
- ECO, Umberto (2007), *Dall'albero al labirinto*, Milano, Bompiani.
- FONTANILLE, Jacques (2008), *Pratiques sémiotiques*, Paris, Presses Universitaires de France.
- FONTANILLE, Jacques (2015), *Formes de vie*, Liège, Presses Universitaires de Liège.

- FONTANILLE, Jacques, COUÉGNAS, Nicolas (2018), *Terres de sens : essai d'anthroposémiotique*, Limoges, Presses universitaires de Limoges.
- FOUCAULT, Michel (1969), *L'Archéologie du savoir*, Paris, Gallimard.
- LANDOWSKI, Éric (1989), *La Société réfléchie*, Paris, Le Seuil.
- LANDOWSKI, Éric (1996), *Présences de l'autre*, Paris, Presses Universitaires de France.
- LANDOWSKI, Éric (2004), *Passions sans nom*, Paris, Presses Universitaires de France.
- LANDOWSKI, Éric (2005), « Les interactions risquées », *Nouveaux actes sémiotiques*, n° 101-103, pp. 1-106.
- LORUSSO, Anna Maria (2014), « *Apocalittici e integrati* : verso una logica della cultura », *Studi culturali*, n° 2, pp. 264-274.
- LORUSSO, Anna Maria (2015), *Cultural Semiotics. For a cultural perspective in Semiotics*, New York, Palgrave / Macmillan.
- LOTMAN, Youri Mikhailovich (1999 [1980]), *La Sémiosphère*, Limoges, Presses universitaires de Limoges.
- LOTMAN, Youri Mikhailovich (2004 [1993]), *L'Explosion de la culture*, Limoges, Presses Universitaires de Limoges.
- LOTMAN, Youri Mikhailovich (2006), *Tesi per una semiotica delle culture*, Roma, Meltemi
- LOTMAN, Youri Mikhailovich, USPENSKIJ, Boris (1971a), « O semiotičeskom mehanisme kul'tury », *Trudy po znakovym sistemam*, vol. 5, pp. 144-166.
- LOTMAN, Youri Mikhailovich, USPENSKIJ, Boris (1971b), « Problema 'obucenija kul'ture'kak ee tipologičeskaja charateristika », *Trudy po znakovym sistemam*, vol. 5, pp. 167-177.
- LOTMAN, Youri Mikhailovich, USPENSKIJ, Boris (1976), *Travaux sur les systèmes de signes*, Bruxelles, Complexe.
- MARRONE, Gianfranco (2010), *L'invenzione del testo*, Roma-Bari, Laterza.

Pour une sémiotique pragmatique des discours Le cas de l'anthropologie culturelle et sociale

Claude Calame

École des hautes études en sciences sociales (EHESS)¹

L'approche sémiotique n'a en rien perdu de sa pertinence et de sa fertilité dans le domaine de l'analyse des discours. À cet égard les différentes formes discursives de l'anthropologie culturelle et sociale sont exemplaires. Non seulement elles résultent de la mise en discours, par différents procédés d'ordre rhétorique et énonciatif, de pratiques et de représentations culturelles et sociales, mais elles sont confrontées à la question sémantique de restituer par le discours les pratiques et les représentations d'autres communautés culturelles : traduction discursive et traduction transculturelle, entre sémantique et pragmatique, dans le questionnement auquel nous confronte la « triade sémiotique ».

1. Relation triadique et triangle sémiotique

En effet, dans la mouvance idéologique sociale-démocrate des années d'après-guerre, le modèle linguistique fondé sur la triade sémiotique « signifiant – signifié – référent » a sans doute influencé de manière durable le développement des sciences humaines en général. Plus singulièrement, il a marqué les procédures de l'anthropologie culturelle et sociale, surtout dans le domaine francophone. Soit que l'on se soit référé (de manière explicite ou non) à la distinction, tracée par Ferdinand de Saussure pour le signe linguistique, entre un signifiant correspondant à une image acoustique et le signifié coïncidant avec le « concept » : le signifiant y renverrait de manière nécessaire, mais en général arbitraire (c'est-à-dire immotivée), laissant dans l'ombre la question de la relation des signifiés-concepts avec la réalité mondaine² ; soit que, en suivant implicitement Charles

1. Le présent chapitre est une version fortement réduite et significativement adaptée de l'étude parue dans le numéro 163 de la revue *L'Homme* en 2002 (pp. 51-78), sous le titre « Interprétation et traduction des cultures : les catégories de la pensée et du discours anthropologique ».

2. Voir Saussure (1975 [1915] : 98-102 et 144-146). À propos de l'arbitraire du signe érigé en principe, on oublie souvent de mentionner les remarques déterminantes de Benveniste (1966 : 49-55) qui montre que dans

S. Peirce et parfois plus explicitement Charles Morris, on ait été sensible, dans le domaine anglophone, à la relation sémiotique triadique entre le signe matériel, son signifié et finalement un objet qui peut être « réel, imaginable ou inimaginable » (Peirce, 1960 : 327).

Les relations des signes entre eux sont dès lors, en bonne logique néo-positiviste, l'objet de la syntaxe (domaine de l'implication) ; les rapports des signes avec les objets (le *designatum* pour Morris !) définissent le champ de la sémantique (domaine de la dénotation) ; et les relations des signes avec les concepts propres à l'esprit humain compris comme *interpreters* constitueraient le champ de la pragmatique (domaine de l'expression)³. Même si ce dernier groupe de relations pose problème en raison d'une définition restrictive qui pourrait exclure le référent et par conséquent la réalité extra-linguistique, ce n'est sans doute pas un hasard si le terme intermédiaire, correspondant au signifié chez Saussure, est appelé *interpretant* par Peirce et s'il est divisé entre *interpretant* et *interpreter* par Morris !

Assurément ces différentes versions de la triade sémiotique, par adaptation au système de signes particulier que constitue toute langue, peuvent être considérées comme de simples variations sur la réflexion sémiotique déjà proposée par Aristote dans le *Peri hermeneias*. Dans son analyse linguistique élémentaire, Aristote ne manque pas de relever que le nom, par exemple, signifie « par convention » (*katà sunthéken*) ; ce caractère conventionnel de l'unité linguistique (notre signifiant) est à déduire de la diversité des langues qui renvoient aux mêmes états d'âme (notre signifié) et, par leur intermédiaire, aux mêmes états de chose (notre référent). Rappelons que cette première ébauche de triangle sémiotique sera systématisée par les Stoïciens ; ils distingueront en effet entre *tò semánon*, *tò semainómenon* et *tò tugkhánon*, c'est-à-dire le signifiant telle la langue (*phoné*) envisagée dans sa matérialité sonore, le signifié comme « affaire » incorporelle saisie par la pensée (*pragma asómaton, diánoia*), et finalement la chose conçue comme objet matériel, elle aussi, avec son existence extérieure (*tò éktos hupokeímenon*). Du triangle sémiotique en ses différentes formes, quelles conclusions tirer quant aux démarches de l'anthropologie et quant aux discours qui en sont le résultat ?

l'assimilation par Saussure entre signifié et concept, c'est en définitive sur la relation entre le signifiant et la « réalité » qu'il convient de reporter le caractère immotivé de la relation sémiotique.

3. Voir Peirce, 1960 : 317-34 ; Morris, 1971 : 21-24 et 28-50 ; Morris dit : « *The interpreter of the sign is the mind ; the interpretant is a thought or concept* » (*Ibid.* : 43-44).

2. Du côté francophone : l'anthropologie structurale

Pour l'anthropologie francophone, les grands concepts élaborés par les pères fondateurs sont d'inspiration sociologique : « conscience collective » décrite à partir de l'observation de la société pour Émile Durkheim, ou « fait social total » pour saisir les relations d'une manifestation empirique avec le système impliquant tous les niveaux de la réalisation sociale pour Marcel Mauss. Néanmoins, dès les années 1960, l'anthropologie française s'est très nettement engagée dans la voie de la linguistique générale indiquée par Saussure. Pourtant celui-ci avait pris soin de définir lui-même la « sémiologie » comme « la science qui étudie la vie des signes au sein de la vie sociale », étant entendu que la langue ne constitue dans ce contexte qu'un système de signes particuliers « exprimant des idées » (1975 [1915] : 33).

Sans doute, dans une définition restée à son tour célèbre, Claude Lévi-Strauss lui-même envisage-t-il une progression qui conduit de l'ethnographie à l'anthropologie en transitant par l'ethnologie : un passage des données concrètes récoltées dans un travail de terrain fondé sur observation, description et classement, au travail de synthèse focalisé sur les aspects géographique, historique et systématique d'une population avant de parvenir à des conclusions « valables pour toutes les sociétés humaines ». En faisant de l'ethnographie une science interprétative chargée de « rendre intelligibles » l'expérience collective d'êtres humains partageant les mêmes représentations culturelles et en vouant l'anthropologie à la description dans la mesure où on lui demande de rendre compte des facteurs déterminant le choix de ces représentations, Dan Sperber a en quelque sorte tenté de renverser les termes de la progression. Mais sa proposition ne résout en rien la question des procédures assurant le passage des données empiriques, issues du regard orienté d'un seul individu sur une réalité collective, aux systématisations schématisantes, conceptuelles et comparatives de l'anthropologie culturelle et sociale entendue comme savoir descriptif, comparatif et interprétatif partagé sur les communautés humaines et les formes d'humanité ; sinon à fixer l'interprétatif sur l'abstraction individuelle et à l'amalgamer avec le subjectif⁴.

Mais face à l'indication de méthode fournie par Lévi-Strauss dans un itinéraire censé conduire l'anthropologue du donné concret de l'observation aux généralisations comparatives, on voit rapidement s'imposer les principes de l'analyse structurale. Consistant à « repérer des formes invariantes au sein de contenus différents » et par conséquent à « lancer des ponts entre le sensible et

4. Voir Lévi-Strauss (1958 : 386-389) et Sperber (1982 : 15-48), avec l'excellente mise en garde formulée par Borel (1995) quant à l'amalgame entre « descriptif-interprétatif » et « objectif-subjectif ».

l'intelligible », la méthode structurale semble devoir offrir le guide le plus adapté à l'itinéraire proposé⁵. Néanmoins la priorité d'ordre ontologique accordée à la structure fait que l'analyse structurale prétend en définitive s'offrir les moyens pour mettre à jour les formes inconscientes d'une pensée sans sujet ; elles organiseraient le sensible en ses manifestations symboliques. Contrairement à l'hypothèse émise par exemple par Alfred R. Radcliffe-Brown, la structure n'est pas de l'ordre du fait empirique, mais elle relève du système ; en tant qu'ensemble de règles de type transformationnel, elle est par conséquent justiciable, comme le système des relations de la parenté, d'un traitement mathématique rendant compte de son fonctionnement logique. Mais, en contraste avec la forme, « la structure n'a pas de contenu distinct ; elle est le contenu même, appréhendé dans une organisation logique conçue comme propriété du réel » (Lévi-Strauss, 1973 : 139). C'est ainsi que les structures finissent par être celles de l'esprit humain en général, actives en particulier dans la « pensée sauvage ». En elles les mythes, par exemple, peuvent se penser eux-mêmes, dans un jeu de transformations indépendant de leurs conditions d'énonciation et des acteurs de leur mise en discours : les mythes permettraient donc avant tout « de dégager certains modes d'opération de l'esprit humain », cet esprit qui, « travaillant inconsciemment sur la matière mythique, ne dispose que de procédures mentales d'un certain type » (Lévi-Strauss, 1973 : 157 et 604).

En passant donc d'un principe de méthode à une théorie de la connaissance aux accents néo-kantiens, l'analyse structurale conduit à enfermer les manifestations symboliques sur elles-mêmes ; elle favorise ainsi le postulat textualiste de l'immanence, cher à la sémiotique française. Le signifiant renvoie à un signifié de l'ordre de la pensée et de l'intelligible, indépendamment de toute référence à une réalité extra-discursive. En rupture avec le paradigme sémiotique antique, le structuralisme métamorphosé en philosophie entraînera, dans la mouvance du post-modernisme, les différentes dérives d'un textualisme favorisé par l'effacement de la pensée marxiste et par le règne impérialiste d'une pensée néolibérale à laquelle l'anthropologie francophone n'a pas échappé.

3. Du côté anglo-saxon : anthropologie et pragmatique

En laissant à son sort textualiste le principe sémiotique d'immanence issu du structuralisme lévi-straussien, il est temps de revenir au troisième pôle du « triangle sémiotique » et par conséquent au *tugkhánon*, à l'« objet » ; cet objet ne

5. Lévi-Strauss (1971 : 618 ; 1973 : 322-323).

peut être saisi et donc constitué sans l'existence d'une pensée trouvant son fondement dans la possibilité de signifier, notamment par le langage. C'est ici qu'interviennent précisément des sciences du langage qui trop souvent se sont développées en marge de la sémiotique tout en influençant profondément les orientations méthodologiques de l'anthropologie culturelle et sociale. En termes de linguistique la relation de référence à ce troisième pôle, qui correspond à la réalité extra-discursive, a essentiellement été envisagée dans les termes offerts par la « pragmatique ». Au sens large, la pragmatique peut être entendue comme l'étude des relations entre les énoncés langagiers, qui représentent des usages particuliers d'une langue, et la situation de leur énonciation, et plus particulièrement comme l'étude des effets, interprétés en termes d'action, de ces énoncés sur la situation dont ils sont issus. Tout en reposant la question de la référence extra-discursive de tout langage, la pragmatique se focalise sur les relations entre les manifestations langagières et les circonstances de ces actes interlocutifs.

Dans l'effervescence provoquée par des énoncés verbaux découverts et conçus partiellement au moins en tant qu'actes de parole, on a en général oublié que, dans le domaine de l'anthropologie culturelle et sociale, Bronislaw Malinowski avait formulé dans les années 1930 une théorie du langage qu'il donne déjà comme « pragmatique ». En décrivant toute une série d'énoncés à caractère performatif telles les formules magiques, les malédictions ou les prières comme de véritables actes de langage, l'anthropologue des Trobriandais pouvait faire de la langue en général un « moyen d'agir ». Dans une conception qui s'inscrit à l'évidence dans la perspective fonctionnaliste d'une théorie anthropologique fondée sur les besoins humains et les fonctions sociales, le rôle essentiel de la langue est moins de formuler et de transmettre une pensée que de contribuer à l'action sociale :

En fait la principale fonction du langage n'est pas d'exprimer la pensée ni de reproduire l'activité de l'esprit, mais au contraire de jouer un rôle pragmatique actif dans le comportement humain. (Malinowski, 1974 : 297)

En étendant d'emblée et la substance et le champ d'action du linguiste à la réalité sociale, l'anthropologie culturelle anglo-saxonne nous entraîne donc à l'opposé du postulat idéaliste de l'adéquation de la pensée avec toute forme de langue. Certes, à partir de l'hypothèse formulée par le linguiste et anthropologue germano-américain Edward Sapir quant au fondement probablement universel de la diversité non seulement phonétique, mais surtout sémantique des langues, on doit à l'ethnolinguiste Benjamin Lee Whorf, par l'intermédiaire d'une

posture comparative, une sorte de retour à la *Weltansicht*. Différant d'une culture à l'autre, les catégories grammaticales davantage encore que les dénominations des choses correspondraient à des manières de découper et de concevoir le monde. La nature langagière des catégories de la pensée impliquerait que chaque langue dans sa singularité offre finalement une « métaphysique cachée »⁶. La multiplicité de ces visions langagières du monde a pour corollaire une position entièrement relativiste : chaque culture réorganiserait, en particulier par les moyens de sa langue, un monde environnant désormais réduit à l'interaction de la parole (ou du discours) et de la pensée dans une représentation singulière.

Mais, indépendamment de cette version moderne de la querelle des universaux, entre nominalisme et réalisme, il suffit de lire les critiques discrètes qu'Edmund Leach adresse aux analyses structurales proposées par Lévi-Strauss pour constater la dimension fondamentalement pragmatique propre à l'épistémologie de l'anthropologie anglo-saxonne de l'après-guerre. Même quand elle se fonde sur une conception sémiotique très traditionnelle de la communication en faisant des actes sociaux en général des actes symboliques vecteurs d'un message à décoder, une telle perspective contraint tout d'abord l'anthropologue à réfléchir sur le caractère métaphorique du rapport entre les concepts et les objets. Dans cette mesure, l'influence d'une telle conception triangulaire du fonctionnement des systèmes de signes sur l'anthropologie d'inspiration cognitiviste semble, en dépit des dénégations, déterminante. La question est bien celle d'explorer les relations entre langage et réalité naturelle par l'intermédiaire d'idées et de représentations – même s'il apparaît pour le moins dogmatique et intégriste de faire l'hypothèse qu'en raison de leur statut matériel d'ordre cognitif, sinon neuronal, ces idées circuleraient désormais de manière autonome et seraient ainsi soumises à la sélection naturelle... De plus, focalisée d'abord sur les actes de la communication langagière, une conception pragmatique de la signification entraîne rapidement l'anthropologue vers les actes rituels, conçus comme des actes de communication symbolique dont les composantes matérielles sont déterminantes : dimensions verbale, certes, mais aussi chorégraphique, gestuelle, visuelle, esthétique concourent à l'élaboration du « message » transmis⁷.

On le constate, la manière dont les objets de l'anthropologie culturelle et

6. Voir Whorf (1969 [1956] : 134-59).

7. Voir en particulier Leach (1976 : 3-22 et 37-49). Une théorie cognitive mécaniste de la pertinence en matière de traitement (notamment linguistique) de l'information a conduit Sperber (1996 : 79-105, 107-135 et 137-163) à défendre à maintes reprises l'idée d'une « épidémiologie » et d'une sélection évolutive des représentations et des croyances.

sociale sont envisagés puis construits et les aspects immanents ou fonctionnels qui leur sont assignés dépendent largement de la conception des relations entre langage, pensée et réalité sous-tendant l'approche proposée par cette science de l'homme comme être social de culture.

4. Relations de référence discursive

En effet, en dépit du rôle joué notamment par la nomination et par la prédication dans la formation et l'identification des notions et concepts, la rhétorique même de l'étude anthropologique montre que la langue ne saurait être considérée ni comme le simple outil de la pensée ni comme la pensée elle-même. Les décrochements sont sensibles non seulement dans les opérations complexes de transposition et traduction auxquelles l'anthropologue se trouve nécessairement confronté, mais aussi dans les jeux de l'assomption énonciative qui font qu'un texte n'est jamais « transparent », qu'il n'est jamais la copie parfaitement adéquate de la pensée, et encore moins celle de la réalité mondaine... À cet égard, tenter de résoudre l'aporie de cette épaisseur sémantique et énonciative propre à toute mise en discours en tentant de faire du travail de la culture elle-même un texte n'est en définitive qu'un expédient propre au postmodernisme ; un expédient analogue d'ailleurs à celui qui consiste à défendre le principe sémiotique de l'immanence structurale du texte en présupposant un « monde naturel » d'emblée sémiotisé...⁸ On en revient ainsi à la question du triangle sémiotique et des relations complexes entre un langage désormais réalisé en des discours, une pensée qui se réduit à un point de vue érudit, et une « réalité » elle-même basée sur une relation triangulaire identique. Cette « réalité » est en effet faite d'un monde à la fois naturel et culturel correspondant à un environnement physico-social particulier, et d'un ensemble de pratiques sociales et culturelles en étroite interaction. Cette écologie et ces pratiques sont elles-mêmes pensées symboliquement, puis dits par les moyens d'une langue propre. Tenir compte à la fois des effets des opérations discursives et langagières propres à la rédaction d'une monographie, des procédures de pensée propres à une discipline académique, de la manière d'appréhender d'un seul regard (savant) une « réalité » naturelle, sociale et culturelle informée quant à elle par des moyens discursifs analogues, tel serait le

8. Sur la culture comme texte, voir les propositions de Geertz (1973 : 10, 17-28 et 33-54). Voir à propos du principe sémiotique d'immanence sur lequel Hjelmslev (1971 : 136-138 et 158-160) fonde la linguistique comme science (et qui a été reporté sur le fonctionnement même du langage !), les propositions prudentes avancées par Greimas et Courtés (1979 : 181-182 et 219-220 ; 1986 : 119 et 185-189).

défi posé à la traduction transculturelle dont peut désormais se réclamer l'anthropologie culturelle et sociale.

Faire le tour des multiples facettes de ce défi tout en tentant d'esquisser quelques-uns des moyens pour y répondre reviendrait à réélaborer une théorie compréhensive de la connaissance. Il s'agit simplement ici d'éclairer un aspect de l'épistémologie de l'anthropologie en tant que mode du traduire interculturel, ceci en reprenant la perspective du paradigme sémiotique qui a marqué le développement des *Geisteswissenschaften* aux XIX^e et XX^e siècles à travers les différentes manières d'envisager le triangle des relations entre langue, pensée et réalités pratiques et mondaines. La réflexion récente sur les modes de l'enquête et du discours anthropologique a essentiellement porté sur les procédures de la description dans et par la mise en discours elle-même. C'est dire qu'au-delà du problème des formes assumées par les perceptions du regard orienté de l'observation, si participante soit-elle, au-delà des aléas de la communicabilité dans des entretiens qui se veulent désormais dialogiques, au-delà des formes classificatoires conférées à des « données » de terrain érigées (en général par les moyens de l'écriture) en documents et stabilisées en « faits », la question se pose désormais de la traduction dans nos propres catégories et par nos idiomes européens mondialisés des notions et concepts qui, dans la pensée et la langue indigènes, fondent les pratiques culturelles et symboliques retenant l'attention de l'anthropologie sociale. C'est dire que dans la mesure où la description ethnologique finit nécessairement par coïncider avec une tentative de traduire, par les moyens d'une langue occidentale à large diffusion, les notions et les représentations symboliques des autres, elle se charge d'assurer le passage d'une « conception du monde » particulière dans une autre *Weltanschauung*. La traduction transculturelle se révèle dès lors interprétation⁹ : ceci n'a rien de très original...

Or à ce jeu de transposition de « conceptions du monde », il s'agit autant de trouver des équivalences entre des champs sémantiques organisés de manière différente (les *phrénes* des anciens Grecs comme organe de l'affectivité moderne), entre des dénominations et donc des champs lexicaux propres à chaque langue (*phrénes* comme équivalent de *cœur* ou d'*âme*), entre des savoirs encyclopédiques et cognitifs différenciés (les *phrénes* correspondant à l'organe que nous identifions dans notre taxinomie des parties du corps humain comme le diaphragme) et utilisés dans des contextes pratiques géographiquement, historiquement et socialement divergents. En collaboration avec les opérations cognitives et

9. On lira à ce propos les pages éclairantes de Borutti (1999 : 179-87), qui voit dans la description ethnographique la « construction interprétative » d'un monde possible entendu comme *oggetto modellizzato*, ceci en réponse critique notamment à Sperber (1996 : 29-47).

discursives de schématisation qui jouent un rôle central dans la reconstruction et la traduction conceptuelle et textuelle du savoir symbolique et pratique des indigènes¹⁰, il faut compter avec le processus d'interaction entre réalité, pensée et langue relatif à la nature semi-empirique de la plupart des catégories et des concepts qui alimentent nos manières de concevoir le monde, d'entrer en interaction avec lui et de communiquer à son propos avec les autres. Ces catégories du « niveau de base », pour reprendre l'idée développée à partir de la sémantique linguistique et de la psychologie cognitive notamment par George Lakoff, se situent dans la moyenne générale des taxinomies hiérarchiques du type « animal-chien-caniche ». Fondées sur l'expérience sensori-motrice de l'homme et sur des structures préconceptuelles au statut à vrai dire plutôt flou, ces catégories intermédiaires dépendraient de « schèmes d'image » (*image schemata*) de type kantien ou de « schèmes incarnés » (*embodied schemata*) qui contribueraient à l'abstraction à partir de la diversité des perceptions sensibles et de notre expérience du monde physique. Sans qu'il soit possible ici de s'interroger sur la nature structurale, neuronale ou transcendantale de leur statut, les schèmes d'image seraient en particulier les vecteurs du report métaphorique des notions empiriques empruntées à l'environnement conçu en termes sensori-moteurs sur des domaines où ces catégories figurées ne sont pas immédiatement disponibles¹¹.

Quoi qu'il en soit de leur statut cognitif, de telles catégories, probablement fondées sur les schèmes de construction d'image chers à Kant, nous contraignent à abandonner toute idée de Grand Partage. À l'œuvre dans l'élaboration de toute culture et dans la réalisation de toute procédure de pensée si abstraite soit-elle, ces schèmes incarnés, avec les catégories qui en dépendent, interdisent toute distinction abrupte par exemple entre une « mentalité primitive » et une « mentalité moderne » ou entre une « pensée sauvage » et une « pensée rationnelle »¹².

Ainsi, dans la mesure où ils se fondent sans doute autant sur la perception du monde physique que sur celle de l'environnement social, schèmes d'image et catégories semi-empiriques sont assurément susceptibles de contri-

10. Certaines de ces opérations descriptives de schématisation et de traduction (en contexte) sont illustrées dans le domaine de l'anthropologie par Borel (1995) et par Kilani (1995).

11. Après l'ouvrage commun de Lakoff et Johnson (1985 : 196-240), on verra Johnson (1987 : 18-40 et 101-138) et Lakoff (1987 : 12-57 et 269-303).

12. De là la double conclusion de Lakoff : « *Reason is not abstract and disembodied, a matter of instantiating some transcendental rationality* », et « *Human conceptual categories have properties that are the result of imaginative processes (metaphor, metonymy, mental imagery) that do not mirror nature* » (1987 : 370-371). Fidèle à son idée d'une « épidémiologie » des croyances et des représentations. Sperber (1996 : 165-207) va jusqu'à faire l'hypothèse, calquée sur la technique computationnelle, de processus cognitifs organisés en modules conceptuels...

buer à la traductibilité des cultures, en particulier par les procédures de la métonymie et de la métaphore. Dès lors, il n'y a rien d'étonnant à voir les anthropologues eux-mêmes faire un large recours aux concepts semi-empiriques qui, notamment en raison de leur aspect pratique, sont devenus les notions opératoires de la discipline. Des concepts tels que le tabou, la magie, le mana, le totem, le potlatch ou l'ancêtre, mais aussi l'idolâtrie, la sorcellerie ou le cannibalisme ne sont que les figures ou les catégories pratiques d'une culture particulière (parfois l'une des ancêtres de la nôtre). Par l'intermédiaire d'une dénomination indigène (tel le tabou provenant du polynésien *tapu* anglicisé en *taboo* dans la relation du voyage du capitaine James Cook à Hawaï en 1777) ou métisse (tel le cannibalisme dérivé du terme espagnol *caniba* ou *canibales* introduit par Christophe Colomb par référence au *cariba* utilisé par les indigènes des Bahamas et de Cuba pour désigner leurs voisins anthropophages des Petites Antilles !), l'extension et en partie la compréhension sémantiques de ces concepts propres à une culture ont été élargies à d'autres cultures, de manière analogique. Relevant du prototype aussi bien que du stéréotype, ces catégories semi-empiriques sont de puissants instruments non seulement de la comparaison entre les cultures, mais aussi de leur rapatriement et de leur transformation en savoirs académiques. Dans cette mesure, elles sont en effet des opérateurs décisifs de la traduction des cultures, mais d'une traduction dont le rapport transitif reste fondamentalement asymétrique ; l'orientation de ce rapport dépend de la culture où ces catégories instrumentales ont été créées¹³.

Ce sont en particulier ces catégories semi-figurées qui, stabilisées et acceptées comme concepts de la discipline, conduisent à construire les modèles, c'est-à-dire les formes à leur tour semi-empiriques permettant de classer et de traduire non seulement les discours, mais aussi les pratiques de la communauté indigène en termes de systèmes institutionnels subsumant des parcours individuels et des expériences personnelles. Ainsi en va-t-il par exemple de la séquence des cérémonies marquant l'alliance matrimoniale, de la structure triadique et dynamique constitutive des rites de l'initiation tribale, des différentes réalisations possibles du système de la parenté biologique et symbolique, de la division de la communauté tribale en moitiés, du schème d'organisation conceptuelle qu'est censé représenter l'opposition construite entre « nature » et « culture », ou des modèles segmentaires par exemple d'appropriation d'un territoire et de relations avec les communautés voisines, fondés qu'ils sont sur les représentations des indi-

13. La traduction interprétative d'une culture peut être envisagée en tant qu'un « comme si », en tant que fiction modélisante : voir par exemple Borutti (1991 : 127-147).

gènes eux-mêmes. Dans cette mesure, la culture exotique n'est pas uniquement lue de manière interprétative comme un texte, mais elle est construite !

En collaboration avec les catégories pratiques de la discipline, ces formes figurées sont de puissants opérateurs de passage des données sensibles et de la diversité concrète des manifestations observables à la formulation de régularités et de représentations plus abstraites. Assurant la traduction (asymétrique) entre les cultures, ce sont aussi les instruments qui fondent la comparaison tout en focalisant celle-ci sur l'instance qui l'opère. En identifiant les pratiques et les manifestations symboliques des communautés les plus diverses selon ces catégories et formes semi-empiriques, le danger est grand de réifier ces dernières tout en leur conférant une diffusion universelle. Fondant l'épistémologie de la discipline, elles dépendent au contraire fortement de la perspective (occidentale et académique) de l'anthropologue, intégré à sa communauté universitaire. Il ne suffit donc pas, face à la diversité des cultures, de plaider pour « comparer l'incomparable »¹⁴. La refondation du comparatisme interculturel passe par une critique serrée de ces puissants outils de la comparaison et du rapatriement unilatéral de ses résultats. Tout en fournissant sur les cultures dans leur diversité historique, géographique et symbolique un point de vue unique (marqué dans l'espace et dans le temps), catégories et formes de la discipline fondent l'asymétrie constitutive de la relation, si dialogique qu'elle se prétende désormais, de l'anthropologue avec des communautés différentes ; et ceci en dépit de l'intégration désormais plus ou moins avancée de ces communautés sociales et culturelles à l'économie de marché mondialisée et à son idéologie de l'individu « libéral », par l'intermédiaire des nouvelles formes d'asservissement économique et financier imposées par l'impérialisme idéologique et le néo-colonialisme américano-européens¹⁵.

5. Polysémie, énonciation et pragmatique

Et la langue dans tout cela ? On a déjà indiqué qu'au-delà des procédures d'abstraction, de modélisation et de comparaison qui réalisent dans la communication la transitivité de ces ensembles aux contenus mouvants de manifesta-

14. Pour reprendre le titre d'un plaidoyer contesté de Detienne, et en dépit de la valeur éthique reconnue à l'activité comparative qui devrait inviter « à mettre en perspective les valeurs et les choix de la société à laquelle on appartient » (2000 : 59).

15. Le rôle des modèles dans la construction d'un monde possible en anthropologie est analysé notamment par Affergan (1997 : 17-61) ; voir aussi Borutti (1991 : 39-77). Pour l'impact culturel du processus de la mondialisation, voir, dans une perspective trop optimiste, la mise au point de Warnier (1999 : 78-107). Sur les enjeux de l'individualisme contemporain, on pourra se référer à mon étude de 2008.

tions et de pratiques symboliques créatrices qu'on appelle les cultures, la mise en discours et la mise en texte, par la pratique langagière, jouent un rôle additionnel déterminant. C'est qu'il faut compter non seulement avec la créativité propre à l'usage de tout système linguistique avec ses capacités de construction fictionnelle¹⁶, mais aussi avec la polysémie de toute langue et donc de toute parole, livrant toute mise en discours à des interprétations complémentaires ou divergentes. La relative autonomie du fonctionnement syntaxique et sémantique de toute langue confère à tout discours une certaine « épaisseur ». Loin de faire du discours le miroir de la pensée ou d'une quelconque réalité, ces capacités créatives propres à toute mise en discours langagière, en raison de la polysémie de tout énoncé, ménagent d'une part l'espace d'une certaine indétermination sémantique tout en offrant un large éventail de possibilités de choix interprétatif ; d'autre part elles permettent la prise en charge énonciative d'énoncés qui, organisés en discours, ne sont jamais parfaitement transparents.

Soutenu par la transformation sémantique et par les stratégies énonciatives d'autorité de l'anthropologue, le monde textuel de la monographie est ainsi offert à la communauté de croyance à laquelle il est en définitive destiné. Mais, quelle que soit la force de la rhétorique énonciative qui le traverse, quelle que soit aussi la cohérence que lui assure le recours aux catégories et schèmes semi-empiriques et opératoires de la discipline, ce monde ne saurait être accepté par ses destinataires si le discours qui l'a fabriqué n'entretenait pas, par les moyens sémantiques de la langue, une relation étroite avec la réalité écologique, sociale et culturelle de la communauté dont il rend compte, dans l'un ou l'autre de ses aspects fondamentaux. Certes, au-delà des hiérarchies qui peuvent les inclure les unes dans les autres, au-delà des contacts qui les recomposent sans cesse dans les différentes modalités de l'« acculturation » et de la domination, au-delà des mouvements historiques qui modifient constamment les processus de l'identification collective par leur intermédiaire, les cultures diffèrent les unes des autres.

Mais, dans les processus symboliques qui les constituent, les cultures non seulement parviennent par leurs représentants et agents à communiquer les unes avec les autres et à se recomposer entre elles, mais elles sont aussi susceptibles des opérations de traduction dans les différents discours des anthropologues européens et américains. Dans cette mesure, le relativisme attaché autant aux différences entre les cultures qu'aux effets fictionnels des discours variés et mo-

16. Ces possibilités de création fictionnelle de la langue et de l'écriture dans le domaine particulier de la traduction en anthropologie culturelle et sociale ont été reconnues en particulier par Borutti (1999 : 191-195).

biles qu'elles suscitent doit être atténué. Il convient en effet de tenir compte de l'incontournable réalité somatique et pratique des rapports humains. Ces relations pratiques entre les hommes mortels transforment sans cesse l'environnement écologique et social auquel elles sont adossées ; elles transforment par conséquent les représentations symboliques que l'on se fait d'un milieu que l'on sémiotise avec les discours que l'on tient à son propos, tout en imposant à ces représentations des contraintes sémantiques précises. En particulier le changement climatique est là pour nous rappeler qu'entrés dans l'anthropocène, nous sommes désormais au-delà d'une nature et d'une culture que nous avons constituées, représentées et dites comme telles...

6. Conclusion

Revenons en conclusion à l'analyse des discours dont nous sommes partis. Indépendamment de tout jugement de valeur qui pourrait conduire aux formes les plus complaisantes du relativisme¹⁷, les différences géographiques et historiques entre ce que nous identifions comme des cultures sont la source même du travail interprétatif des praticiennes et praticiens de l'anthropologie culturelle et sociale, qui se déroule dans le cadre de ce que Michel Foucault concevait déjà comme la « fonction énonciative » (1969)¹⁸. Rappelons-le, avant d'être sujet au sens philosophique ou psychologique du terme, le moi se révèle être sujet de discours ; le sujet parlant est d'abord une simple instance d'énonciation, non substantielle. L'acte d'énonciation qu'il régit assume un double aspect : d'une part, dans l'acte verbal d'ordre performatif, le *je* construit en se disant sa propre posture, qui est d'ordre discursif ; d'autre part, le *je* en s'énonçant intervient avec son corps propre dans son environnement matériel, social et culturel. Point focal de l'énonciation comprise comme action langagière, l'instance d'énonciation acquiert dans l'énoncé même une consistance sémantique et une figure spatio-temporelle d'ordre discursif ; c'est par cette médiation verbale qu'elle renvoie au soi avec son identité personnelle sans doute, mais à un soi qui, par la performance discursive, agit sur un environnement culturel et sur un milieu. En effet, les potentialités sémantiques de la création verbale contribuent autant à la construction d'un sujet de

17. Sans en partager forcément les conclusions qui envisagent le relativisme culturel en termes trop symétriques, les réflexions de Cuche (1996 : 18-29 et 113-6) résument bien les enjeux du débat à ce propos ; voir aussi Kilani (2009 : 296-299 et 336-337).

18. Pour les composantes correspondantes de l'« appareil formel de l'énonciation » avec l'« instance de discours » correspondante et sa déixis référentielle propre, voir Benveniste (1966 : 251-66 ; 1974 : 79-88), avec les remarques et références complémentaires que j'ai données (2000 : 17-48).

discours, singulier ou collectif, qu'à la nécessaire interprétation de cette autorité énonciative par celles et ceux qui sont impliqués dans l'acte de communication. Pragmatique par la position énonciative adoptée par le sujet de discours sans doute, mais une pragmatique dépendant d'une herméneutique dans l'indispensable acte de réception.

Sujets de discours indigènes insérés dans des cultures différentes, sujets de discours académiques, eux aussi différents, qui tentent de configurer et de refigurer, à travers les discours des « informateurs » et de leurs manifestations verbales ritualisées, ces ensembles culturels pour un public en général occidental. L'anthropologie sémiotique des cultures est confrontée non seulement à la traduction des processus de sens de pratiques et de formes de discours culturelles autres, mais aussi aux formes d'énonciation et de discours que cette traduction transculturelle implique.

Références bibliographiques

- ADAM, Jean-Michel (1995), « Aspects du récit en anthropologie », dans ADAM, Jean-Michel, BOREL, Marie-Jeanne, CALAME, Claude, KILANI, Mondher (dir.), *Le Discours anthropologique : description, narration, savoir*, Lausanne, Payot, pp. 227-254.
- ADAM, Jean-Michel, BOREL, Marie-Jeanne, CALAME, Claude, KILANI, Mondher (dir.) (1995), *Le Discours anthropologique : description, narration, savoir*, Lausanne, Payot.
- AFFERGAN, Francis (1997), *La Pluralité des mondes : vers une autre anthropologie*, Paris, Albin Michel.
- BENVENISTE, Émile (1966), *Problèmes de linguistique générale*, t. 1, Paris, Gallimard.
- BENVENISTE, Émile (1974), *Problèmes de linguistique générale*, t. 2, Paris, Gallimard.
- BOREL, Marie-Jeanne (1995), « Le discours descriptif, le savoir et ses signes », dans ADAM, Jean-Michel, BOREL, Marie-Jeanne, CALAME, Claude, KILANI, Mondher (dir.), *Le Discours anthropologique : description, narration, savoir*, Lausanne, Payot, pp. 21-64.
- BOREL, Marie-Jeanne (1995), « La schématisation descriptive. Evans-Pritchard et la magie zandé », dans ADAM, Jean-Michel, BOREL, Marie-Jeanne, CALAME, Claude, KILANI, Mondher (dir.), *Le Discours anthropologique : description, narration, savoir*, Lausanne, Payot, pp. 153-204,

- BORUTTI, Silvana (1991), *Teoria e interpretazione. Per un'epistemologia delle scienze umane*, Milano, Guerini e Associati.
- BORUTTI, Silvana (1999), *Filosofia delle scienze umane. Le categorie dell'Antropologia e della Sociologia*, Milano, Bruno Mondadori.
- CALAME, Claude (2000), *Le Récit en Grèce ancienne : énonciations et représentations de poètes*, Paris, Belin.
- CALAME, Claude (2008), « Entre personne et sujet : l'individu et ses identités », dans CALAME, Claude (dir.), *Identités de l'individu contemporain*, Paris, Textuel, pp. 15-32.
- CALAME, Claude (2012), « Comparatisme en histoire des religions et regard transversal : le triangle comparatif », dans CALAME, Claude, LINCOLN, Bruce (dir.), *Comparer en histoire des religions antiques : controverses et propositions*, Liège, Presses Universitaires de Liège, pp. 35-51.
- CUCHE, Denys (1996), *La Notion de culture dans les sciences sociales*, Paris, La Découverte.
- DETIENNE, Marcel (2000), *Comparer l'incomparable*, Paris, Le Seuil.
- ECO, Umberto (1984), *Semiotica e filosofia del linguaggio*, Torino, Einaudi.
- FABIETTI, Ugo (1999), *Antropologia culturale. L'esperienza e l'interpretazione*, Roma / Bari, Laterza.
- FOUCAULT, Michel (1969), *L'Archéologie du savoir*, Paris, Gallimard.
- GEERTZ, Clifford (1973), *The Interpretation of Cultures. Selected Essays*, New York, Basic Books.
- GREIMAS, Algirdas Julien, COURTÉS, Joseph (1979), *Sémiotique : dictionnaire raisonné de la théorie du langage*, Paris, Hachette.
- GREIMAS, Algirdas Julien, COURTÉS, Joseph (1986), *Sémiotique : dictionnaire raisonné de la théorie du langage*, t. 2, Paris, Hachette.
- HJELMSLEV, Louis (1971 [1943]), *Prolégomènes à une théorie du langage*, Paris, Minuit.
- JOHNSON, Mark (1987), *The Body in the Mind. The Bodily Basis of Meaning, Imagination, and Reason*, Chicago / London, The University of Chicago Press.
- KILANI, Mondher (1995), « Que de *hau* ! Le débat autour de l'*Essai sur le don* et la construction de l'objet en anthropologie », dans ADAM, Jean-Michel, BOREL, Marie-Jeanne, CALAME, Claude, KILANI, Mondher (dir.), *Le Discours anthropologique : description, narration, savoir*, Lausanne, Payot, pp. 123-151.
- KILANI, Mondher (2009), *Anthropologie : du local au global*, Paris, Armand Colin.
- LAKOFF, George, JOHNSON, Mark (1985 [1980]), *Les Métaphores dans la vie*

- quotidienne*, Paris, Minuit.
- LAKOFF, George (1987), *Women, Fire, and Dangerous Things. What Categories Reveal about the Mind*, Chicago / London, The University of Chicago Press.
- LEACH, Edmund (1976), *Culture and Communication. The logic by which symbols are connected*, Cambridge, Cambridge University Press.
- LÉVI-STRAUSS, Claude (1958), *Anthropologie structurale*, Paris, Plon.
- LÉVI-STRAUSS, Claude (1971), *Mythologiques*, t. 4 : *L'Homme nu*, Paris, Plon.
- LÉVI-STRAUSS, Claude (1973), *Anthropologie structurale deux*, Paris, Plon.
- LYONS, John (1977), *Semantics*, t. 1, Cambridge, Cambridge University Press.
- MALINOWSKI, Bronislaw (1974 [1935]), *Les Jardins de corail*, Paris, Maspero.
- MANETTI, Giovanni (1987), *Le teorie del segno nell'Antichità classica*, Milano, Bompiani.
- MAUSS, Marcel (1968), *Œuvres*, t. 1 : *Les Fonctions sociales du sacré*, Paris, Minuit.
- MORRIS, Charles William (1971), *Writings in the General Theory of Signs*, The Hague / Paris, Mouton.
- PEIRCE, Charles Sanders (1960), *Collected Papers*, t. 5 : *Pragmatism and Pragmaticism*, Cambridge (Mass.), Harvard University Press.
- RADCLIFFE-BROWN, Alfred Reginald (1968 [1952]), *Structure et fonction dans la société primitive*, Paris, Minuit.
- SAPIR, Edward (1953 [1921]), *Le Langage : introduction à l'étude de la parole*, Paris, Payot.
- SAUSSURE, Ferdinand de (1975 [1915]), *Cours de linguistique générale*, Paris, Payot.
- SPERBER, Dan (1982), *Le Savoir des anthropologues : trois essais*, Paris, Hermann.
- SPERBER, Dan (1996), *La Contagion des idées : théorie naturaliste de la culture*, Paris, Odile Jacob.
- WARNIER, Jean-Pierre (1999), *La Mondialisation de la culture*, Paris, La Découverte.
- WHORF, Benjamin Lee (1969 [1956]), *Linguistique et anthropologie : les origines de la sémiologie*, Paris, Denoël.

La sémantique ou une sémiotique pour les sciences de la culture

Christine Chollier

Université de Reims-Champagne-Ardenne

*Every word was once a poem.
Every new relation is a new word.*
(Emerson, 1983 [1844] : 455)

Le poème précède le mot, comme le texte le signe isolé. L'intuition d'Emerson suscite l'admiration car le transcendentaliste américain est plus connu pour le spiritualisme qui unit l'homme, la nature et la matière par l'*Oversoul*. À la suite de Hjelmslev et de Coseriu, la sémantique textuelle part elle aussi des performances pour en déduire des normes socialisées. La parole préexiste à la langue abstraite ; l'emploi, au dictionnaire. Les signes sont plongés dans un contexte dont ils reçoivent des déterminations qui contraignent les (re)présentations humaines. Au cours de l'action interprétative, le contexte est sollicité pour remanier les relations entre signifié et signifiant au sein d'un signe comme entre signes différents : « *Every new relation is a new word* ». Le mot n'est donc pas une structure stable mais un lieu de passage, d'échange et de création. Cette sémantique interprétative dépasse les oppositions irréductibles entre syntaxe, sémantique traditionnelle et linguistique externe pragmatique. Ses propositions ouvrent de nouvelles perspectives à la sémiotique.

Le caractère divers, diachronique et évolutif des contributions effectuées par les pères fondateurs de la sémiotique nous obligera à commencer par une clarification épistémologique des termes « sémiologie », « sémiotique » et « sémantique ». Ensuite, nous nous concentrerons sur la sémantique textuelle mise au point par François Rastier pour préciser la position épistémologique de cette praxéologie avant d'en exposer certains résultats. Enfin, nous poserons la question des conditions de l'extension du modèle élémentaire de l'objet culturel à d'autres systèmes de signes. Que fait la sémantique textuelle, dont le champ disciplinaire est circonscrit au linguistique, et que nous apprend-elle sur l'objet culturel, qui pourrait être étendu à l'intersémiotique ?

1. Sémiologie, sémiotique, sémantique

Dans leur *Dictionnaire encyclopédique des sciences du langage*, Ducrot et Todorov rappellent que la sémiotique s'est longtemps confondue avec la philosophie du langage (1972 : 113), ce par quoi on peut comprendre deux choses : qu'elle est influencée par les paradigmes de la philosophie, notamment l'ontologie ; qu'elle est née de réflexions sur le langage et donc qu'elle est dominée par une linguistique régie par un paradigme logico-mathématique appliqué à la phrase. Cela expliquerait la prééminence des questions de relation de la langue aux concepts ou au monde (dont font partie les sujets et les choses), ainsi que l'absence d'une linguistique des textes.

Ducrot et Todorov ajoutent que la sémiotique s'est constituée en discipline indépendante grâce au philosophe américain Charles Sanders Peirce (1839-1914). L'ontologie philosophique y fait du signe le *representamen* de l'objet et du sens seulement son Interprétant. Charles Sanders Peirce définissait aussi trois types de signes : l'icône, l'indice et le symbole. Dans cette tripartition, seul le symbole semble être délié de l'objet. À cette filiation philosophique s'oppose la filiation saussurienne.

En effet, à peu près simultanément, d'autres réflexions portent, chez le Genevois Ferdinand de Saussure, sur la sémiologie définie comme « science qui étudie la vie des signes au sein de la vie sociale » (1969 [1916] : 33). Sémiologie non linguistique, l'apport de Saussure a été néanmoins rabattu sur son versant verbal, notamment sur des dualités dont on a fait des dualismes comme ceux de Signifiant / Signifié, Langue / Parole, etc.

Or les *Écrits de linguistique générale* (2002) montrent un Saussure légèrement différent de l'image construite par le *Cours de linguistique générale*, considéré comme apocryphe (voir Rastier, 2005b). Se tenant à l'écart de la phénoménologie (de la problématique du sujet pensant et parlant), du mentalisme (qui considère le langage comme la traduction de la pensée) et de l'ontologie (qui voit le langage comme un sac de mots renvoyant chacun aux objets du monde et aux états de choses), le linguiste se préoccupe des deux faces du signe (le signifiant et le signifié). Premièrement, cette dualité non antinomique indique que le contexte d'une unité de l'expression peut être une unité du contenu, et réciproquement. Deuxièmement, « la langue ne s'alimente dans son essence que d'oppositions, d'un ensemble de valeurs parfaitement négatives » (2002 : 71). Cette linguistique est différentielle, non référentielle, non mentaliste : la valeur naît de différences. Troisièmement, pour Saussure, la parole est l'élément déterminant dans la dualité langue / parole. Il dit ainsi de la linguistique : « elle comporte deux parties : l'une qui est plus près

de la *langue*, dépôt passif, l'autre qui est plus près de la *parole*, force active et origine véritable des phénomènes qui s'aperçoivent ensuite peu à peu dans l'autre moitié du langage » (*Ibid.* : 273).

De ce Saussure-là François Rastier retient les thèses suivantes :

- Dans notre tradition, deux problématiques inconciliables se partagent l'histoire des idées linguistiques :

[...] la première, dominante, de tradition logique et grammaticale, est fondée sur l'ontologie et gagée sur le signe ; la seconde, moins unifiée, de tradition rhétorique ou herméneutique est fondée sur une praxéologie et gagée sur le texte. Ces deux problématiques se partagent de fait les dualités saussuriennes. (Rastier, 2005b : 5)

- Les mots n'ont ni d'identité à soi, ni de non-contradiction, ni de tiers exclu ; ce qui permet de ne pas les indexer sur un discours sur l'Être et de les délier des choses (dé-ontologie).
- Expression et contenu produisent du sens ensemble et avec les autres unités (ce que Hjelmslev soutient aussi).
- Les deux faces d'un signe ne sont pas immuablement liées ; elles peuvent subir des modifications sur pression du contexte droit ou gauche ; le modèle du signe ne repose plus sur l'opposition entre surface et profondeur¹ mais se figure comme un modèle plat.
- Interpréter consiste à parcourir un texte en tenant compte de l'inhérent et de l'afférent, lequel peut être contextuel ou intertextuel.

Une troisième source de la sémiotique moderne est identifiée chez le philosophe allemand Ernst Cassirer pour qui le langage, comme toutes les formes symboliques produites par le mythe, la religion, l'art, la science, l'histoire, etc., sert non pas à dénommer une réalité préexistante mais à la conceptualiser.

La logique du philosophe logicien Charles Morris constitue une quatrième source reconnue de la sémiotique moderne. Il a légué une tripartition populaire dans l'histoire de la linguistique : celle entre sémantique, syntaxique et pragmatique. La sémantique y est définie comme relation entre les signes et les *designata* ou les *denotata* ; la syntaxe comme relation des signes entre eux ; la pragmatique comme relation entre les signes et leurs utilisateurs. On le voit, la syntaxe est limitée à la combinaison des mots dans la phrase alors que la sémantique devient

1. Voir la comparaison de Barthes, Greimas et Eco dans Marrone (2014). Voir aussi le succès, ou l'insuccès, des notions de structures superficielles et structures profondes en grammaire générative.

conceptuelle ou logique. La sémantique cognitive (mentaliste, héritée de la phénoménologie) situe le sens dans des conceptualisations ; la sémantique vériditionnelle dans le rapport entre des propositions et des états de choses. Autrement dit, la langue est toujours seconde et son premier – les objets du monde ou les idées – est toujours plus noble qu'elle, la réduisant ainsi au statut subalterne d'instrument. Cela explique pourquoi les langues sont si mal étudiées et si mal comprises.

Ducrot et Todorov soulignent alors que le statut instable et minoritaire de la sémiotique serait dû à certaines incertitudes (1972 : 120) : par exemple, faut-il partir des signes non linguistiques pour y trouver la place du langage (comme Peirce) – au risque de ne rien trouver pour éclairer le fonctionnement du langage, encore moins d'une langue – ou bien partir du langage pour étudier les autres systèmes de signes (comme Saussure) – au risque de faire fi de leur spécificité et de leur complexité ? Pour dépasser l'aporie, ils répondent que si les objets non linguistiques existent bien, on ne peut en faire état qu'en termes linguistiques, ce qui souligne le caractère double du langage : comme système de signes et comme « milieu » dans lequel nous vivons. Non seulement le langage parle des autres mais il peut nous apprendre à examiner les autres.

Spécialiste de Saussure et de Benveniste, Claudine Normand précise que le second a été « formé à l'analyse des formes linguistiques dans la Grammaire comparée et la Linguistique historique » (2001 : 2). C'est pourquoi toute rupture entre comparatisme et linguistique structurale lui était étrangère. Dans les années 1940 et 1950, le comparatiste travaille sur le sens lié à la forme en contexte dans ses recherches morpho-syntaxiques sur l'indo-européen. Puis dans les années 1960, son intérêt se porte sur la prédication, ce que le sujet « dit » du monde, tirant alors l'étude du discours vers une pragmatique qui s'attache à la « référence au monde des objets », quand bien même celle-ci serait toujours et encore médiatisée par les signes. Le sens se confond alors avec ce que nous appelons aujourd'hui la signification (ce qui est inhérent au système), pour se distinguer de la « désignation ».

La sémiologie s'écarte chez lui du programme saussurien de « science générale des systèmes de signes » pour devenir un ensemble constitué d'une sémiotique et d'une sémantique. La première décrit la langue, donc les propriétés générales du système ; la seconde, la « mise en emploi » du système. La première dégage ces propriétés d'énoncés singuliers. La seconde interprète les énoncés sans prétendre tout dire de leur sens mais en tenant compte des marqueurs d'énonciation qui réintroduisent ici la dimension ontologique. S'il convient d'insister sur le retour – même prudent – de la référence par le biais de l'énonciation, c'est parce qu'elle relie monde, sujet, espace et temps.

Nous l'avons vu, la sémiotique est tantôt annexée par la logique, tantôt par

l'ontologie ou la phénoménologie. Devenue « science générale des systèmes de signes » chez Saussure, elle est sommée de décrire les propriétés générales des langues par Benveniste, tandis qu'une sémantique se préoccuperait du sens. Encore faut-il s'entendre sur les conditions de construction du sens et de construction de ses interprétants.

Héritier critique de Saussure, de Greimas, de Pottier, de Coseriu et de Hjelmslev, François Rastier poursuit certains de leurs travaux et intuitions pour proposer une sémantique textuelle dont nous allons expliciter les fondements utiles pour notre propos.

2. La sémantique interprétative

2.1. Entre langue et style, une linguistique de normes sociales situées dans des pratiques

François Rastier réserve le terme de « sémantique » au domaine linguistique et celui de « sémiotique » au domaine non exclusivement linguistique, celui de performances complexes car pluri-sémiotiques, telles que l'opéra, les sites internet, le cinéma, etc. L'évolution des humanités, en comprenant par là celle des sciences sociales, montre qu'« [o]n peut fonder la sémiotique soit dans l'ontologie, soit dans l'anthropologie » (2001b : 187). L'ontologie écartée, c'est parce que la Sémantique Interprétative et la Sémantique des Textes s'inscrivent dans un vaste projet de recherches anthropologiques sur les cultures et les objets culturels qu'elles intéressent la sémiotique, voire l'autre de la sémiotique, pour reprendre notre propos initial. Dans un premier temps, il convient d'expliquer comment l'héritage de la linguistique structurale et comparatiste est transformé dans le cadre d'une praxéologie qui fournit, outre un retour sur la théorie, des outils opérationnels à une description des objets culturels de toutes sortes.

À l'instar de Benveniste (1966 : ch. XXII), Rastier décrit la sphère sémiotique comme un milieu dans lequel nous vivons – non un instrument –, un milieu qui médiatise monde phéno-physique et (re)présentations (Rastier, 2002b : 247 ; 2003 : 24-25). Autrement dit, nos (re)présentations sont contraintes par nos configurations sémiotiques, et non l'inverse. L'interprétation de ces configurations consiste donc à les parcourir pour construire des « impressions référentielles ». Le problème de la référence est suspendu – ou laissé à la philosophie – afin de mieux étudier les langues dans leur diversité et les textes comme productions culturelles et anthropologiques. Les langues ne sont ni nomenclatures, ni ontologies ; elles ne sont accessibles que par les textes.

Un texte est le produit de l'interaction, non entre le système intériorisé et abstrait de la langue et son usage individuel, mais entre *trois* systèmes résumés ainsi : dialecte / sociolecte / idiolecte (Rastier, 2001a : 179). Langue et parole sont articulées par des normes socialisées dont relèvent les pratiques discursives incluant les genres. Après Hjelmslev et Coseriu, Rastier préconise une attention particulière à ces normes obtenues par abstraction depuis l'usage. En effet, chaque pratique sociale invente ses traditions discursives, notamment les normes génériques dont dépend tout texte :

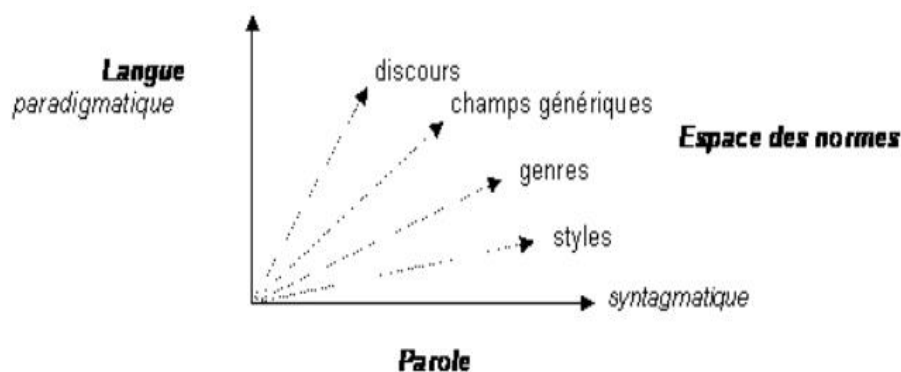


Figure 1 : Espace d'une linguistique des normes (Rastier, 2001a, p. 37)

Aucun texte n'est écrit seulement « dans une langue » : il est écrit dans un genre et au sein d'un discours, en tenant compte des contraintes d'une langue. Le texte est un cours d'action, le genre la pratique et le discours un type de pratique. Dans le cas de la littérature, Malrieu et Rastier ont produit le schéma suivant :

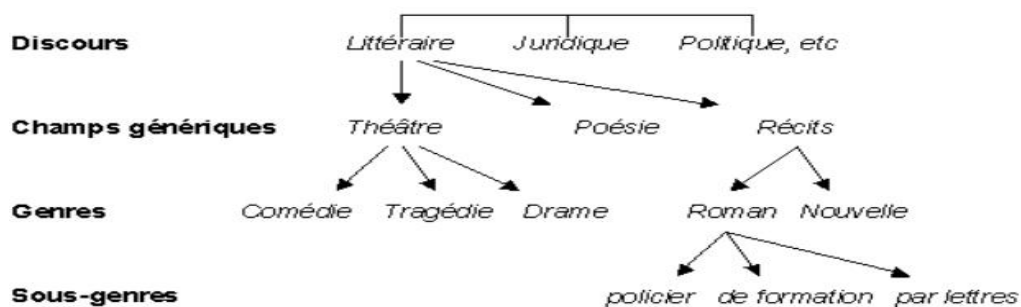


Figure 2 : Des pratiques discursives aux sous-genres : le cas de la littérature (Malrieu et Rastier, 2001 : 550)

Un genre peut être décrit comme le corpus où est plongé un texte tant pour sa production que son interprétation. Ce texte singulier en reçoit un certain nombre de déterminations avec lesquelles joue l'auteur. Un genre est le résultat d'une interaction normée entre composantes sémantiques ; un texte, le produit d'une interaction spécifique. Pour les décrire, la sémantique textuelle fait appel à quatre critères hérités de l'étude des genres. Ces quatre composantes correspondent à : la Thématique ; la Dialectique ; la Dialogique ; la Tactique. La thématique rend compte des contenus et elle guide l'étude lexicale. La dialectique étudie états et processus attribués aux acteurs et distribués dans le temps – figuré notamment par les aspects des temps verbaux. La dialogique traite des énonciations représentées et des modalités qui leur sont rattachées (factuel, possible, irréel ou contrefactuel). La tactique examine la disposition des unités dans la linéarité du texte (succession, rythme). Les linguistes y verront dans l'ordre l'ancienne sémantique, l'étude aspecto-temporelle, les modalités et la *dispositio*. Comme les composantes sont en interaction (au minimum deux à deux), leur isolement artificiel n'est justifié que pour les besoins de l'analyse, ce qui est figuré ainsi :

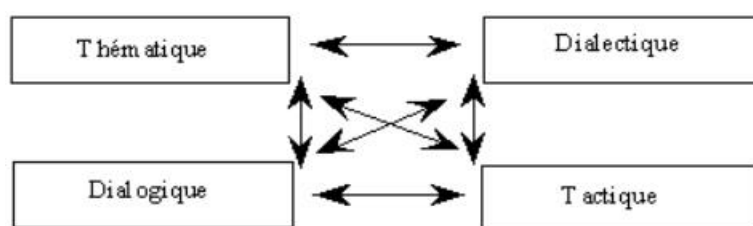


Figure 3 : Interaction des 4 composantes sémantiques (Rastier, 1989 : 103)

À la manière d'Umberto Eco lorsqu'il décrit l'interprétation comme ce qui actualise ou « narcotise » certaines relations potentielles (1992 : 130), la sémantique interprétative la considère comme stabilisation d'un parcours qui vise à percevoir des formes (isotopies spécifiques, molécules sémiques) se détachant sur des fonds (isotopies génériques) : le sens se construit par actualisation / virtualisation, assimilation / dissimilation de sèmes (traits qui sont des unités minimales de contenu) (voir Rastier, 1987 : 81).

La sémantique interprétative fournit à toutes les disciplines textuelles des outils précieux. Précieux parce qu'ils ne leur disent pas à l'avance quel sens faire semblant de « trouver »². Précieux parce que précisément ils permettent parfois de

2. Bien souvent, le sens attribué vient d'ailleurs, et il est donc toujours déjà trouvé ; ou il est censé être imma-

construire l'inaperçu. La critique littéraire et la traductologie en bénéficient déjà largement³.

Mais afin de ne pas privilégier les textes littéraires, il est proposé ici de montrer ce que peut apporter la sémantique à d'autres domaines, notamment aux corpus numérisés. Parce que le sens est différentiel (Saussure), l'analyse qualitative pré-suppose la constitution de corpora. Ces données, incluant corpus d'étude et corpus de contraste (Rastier, 2011a), sont soumises à l'étude contrastive, qui est synchrone, et / ou à l'étude comparatiste, qui est diachronique.

2.2. Une pratique de la diversité des textes et des supports

2.2.1. Étude contrastive de textes philosophiques⁴ et de textes scientifiques

Dans le cadre d'une étude contrastive, *La Mesure et le grain* propose au chapitre 6 une comparaison de textes théoriques : littéraires, philosophiques et scientifiques. Première étape d'une étude plus vaste qui pourrait se poursuivre par une caractérisation des variétés de discours scientifique puis par une définition de leurs genres, elle prend en compte les régimes génétiques, mimétiques et herméneutiques de ces corpus. On connaît par exemple l'importance de l'infra-texte où les notes de bas de page, qui ont supplanté les notes de fin de document, sont le lieu soit de références qui renforcent l'effet de sérieux, soit d'explications didactiques ou argumentatives, soit encore de la délimitation du propos. De même, le hors-texte des textes scientifiques accentue-t-il la dichotomie entre objet et sujet, partant la mimesis objective qui veut que s'absente la subjectivité de l'auteur. Enfin, signalons aussi que la pluralité sémiotique du document multimédia suscite un effet de réel plus intense. Si le roman oriente sa mimesis vers le *hic et nunc*, la philosophie dirige la sienne vers un réalisme transcendant et la science crée son effet de vérité en construisant des objets empiriques mais pour en tirer des abstractions transcendantes. Les contrastes sont résumés par Rastier dans le tableau suivant :

ment au texte. Au-delà de l'externalité comme de l'immanentisme, le sens est le résultat d'une stabilisation toujours provisoire d'un parcours effectué par l'interprète dans le texte.

3. Voir Rastier (1989, 1992, 1997, 2002c, 2005a, 2006), Canon-Roger (2006), Lacoste (2009), Chollier (2010, 2014, 2015, 2016).

4. Les genres du discours philosophique sont d'ordre argumentatif ou révélationnel. Les premiers sont fondés sur les normes de la démonstration mais là où le dialogue met en scène plusieurs énonciateurs qui figurent des positions différentes, le traité repose sur un foyer énonciatif principal. Les seconds (le commentaire, le fragment) sont censés faire jaillir la révélation de la lecture. Voir Rastier (2011a : 168).

Discours	<i>Romanesque</i>	<i>Philosophique</i>	<i>Scientifique</i>
<i>Dialectique</i>	Narrative	Argumentative	Argumentative
<i>Sémiotique</i>	Homogène	Homogène	Syncrétique
<i>Mimésis</i>	Empirique	Transcendante	Mixte

Tableau 1 : Typologie des mimesis (Rastier, 2011a : 172)

Comme dans les textes théoriques, les concepts fonctionnent comme des thèmes ou des acteurs, l'étude thématique passe des co-occurents (de l'expression) aux corrélats (du contenu), puis aux structurations de ces corrélats en groupements de traits (ou molécules sémiques) ; aux formes expressives et aux faisceaux de co-occurents (*Ibid.* : 175). Les grammèmes, notamment Singulier vs Pluriel, montrent des contenus différents en fonction des lexies. Par exemple, dans des articles de linguistique, sens (singulier) et sens (pluriel) n'ont pas les mêmes co-occurents : le premier lexicalise un concept alors que le second manifeste des éléments de fond. « Langue » et « langues » sont des éléments de fond mais le singulier ne s'oppose qu'à « parole ». L'étude lexicale participe de l'étude thématique mais ne la recouvre pas car les thèmes ne sont que partiellement lexicalisés par les lexies.

La dialectique des textes théoriques montre que les concepts de la quête gnoséologique sont traités comme des acteurs : ils comportent des traits génériques, des sèmes spécifiques et des rôles. Nous citerons un exemple où quête et rivalité entre adversaires sont particulièrement accentuées. Il s'agit d'un article journalistique de vulgarisation scientifique sur la disparition des dinosaures, commenté ailleurs par Rastier (2002a). L'analyse construit la transformation des espèces animales en géants, dragons et autres acteurs mythologiques. Or, plus encore que la rivalité entre petites et grosses bêtes, ce sont la rivalité entre hypothèses scientifiques, d'une part, et celle entre savants, d'autre part, qui supplantent la première au fil de l'article. Il n'est pas rare de voir les textes scientifiques utiliser à leur tour les ressorts du récit mythologique, ou ceux du récit policier.

Pourtant, par contraste avec le dialogue et le traité de la philosophie, qui assument certaines marques de subjectivité, les textes scientifiques refoulent les marqueurs de subjectivité afin de créer une impression référentielle de vérité. Tout au plus admettent-ils d'attribuer des positions à des auteurs d'hypothèses (et à leurs collègues et adversaires) ou de mettre en scène abstraitement la rivalité des théories. Or Rastier observe que la narration dans ces textes scientifiques met en jeu deux paires d'acteurs. La première paire, qui relève du point de vue, assume

des fonctions de communication et comprend le Guide et le Régisseur. Le Guide propose un parcours didactique au lecteur, alors que le Régisseur trace les contours et les limites de la communication. La seconde paire d'acteurs ressortit à l'instance de la garantie, et ce sur l'axe de la représentation dialogique de la mimesis. Le Garant, position irénique, parle en son nom ou celui de l'institution qu'il représente mais sur un mode objectiviste. Le Critique, quant à lui, argumente contre des thèses (celles du Garant, celles du lecteur virtuel, celles des adversaires réels ou supposés). Le tableau suivant résume ces observations :

Acteurs	<i>Guide</i>	<i>Régisseur</i>	<i>Garant</i>	<i>Critique</i>
<i>Pronoms typiques</i>	Nous (incl.)	Nous (excl.)	On	Je
<i>Temps</i>	Futur, PC	Conditionnel	Présent, PC	Présent
<i>Aspects</i>	Perfectifs	Imperfectifs	Perfectifs	Perfectifs
<i>Modalités</i>	Thétique	Hypothétique	Thétique	Thétique
<i>Évaluations</i>	Mélioratif	Péjoratif	Neutre	Péjoratif

Tableau 2 : Quelques manifestations morphosyntaxiques de l'énonciation représentée dans les textes scientifiques (Rastier, 2002a : 185)

Laissons Rastier conclure son étude :

[...] le discours philosophique occupe [...] une position intermédiaire entre le discours littéraire et le discours scientifique. Cela s'explique sans doute par des raisons historiques : la philosophie occidentale s'est formée au sixième siècle av. J.-C. à partir du discours mythique dont la littérature est issue, mais en réaction contre lui. À leur tour, les discours scientifiques ont pris peu à peu leur autonomie à l'égard du discours philosophique dont ils sont issus et qu'ils ne cessent de récuser – bien qu'il reste rémanent, comme en témoignent par exemple les brouillons scientifiques. (*Ibid.* : 189)

2.2.2. Textes et sites multimédia

Dans *La Mesure et le grain*, au chapitre 7 « Sémiotique des sites racistes et prévention de la xénophobie », Rastier rend compte d'un certain nombre d'études contrastives de sites racistes et antiracistes. L'insuffisance des recherches par mots-clés, par syntagmes et par néologismes est supplantée par l'élection de genres et de leurs usages. En effet, le genre satirique pratiquant la citation de l'adversaire, sa parodie, voire la prosopopée de tel ou tel personnage, des stratégies de masquage par connexion d'isotopies, et enfin des euphémisations, allusions

et autres cryptages, il convient de caractériser l'horizon générique d'attente afin de ne pas échouer sur les résultats triviaux que génère inévitablement l'entrée lexicale : ainsi, les mots « témoin » et « victime » qui, certes, ne recouvrent pas les mêmes acteurs dans les deux corpus sont-ils impuissants à les distinguer au palier purement lexical.

En revanche, la composante dialectique permet d'opposer le modèle du discours historique adopté par les sites antiracistes au type du discours anhistorique suivi par les sites racistes : d'un côté, sigles, lieux, dates ; de l'autre, le mythe, l'intemporalité, l'exemplarité. Le second de ces discours raconte une histoire en trois phases où l'indépendance nationale a été remplacée par l'oppression actuelle qu'il s'agit de transformer en justice future. La diversité trouvée dans le premier discours y est remplacée par une dichotomie entre un NOUS inclusif vs les Autres (allogènes et cosmopolites). L'extermination est justifiée par le rétablissement nécessaire de la modération et des limites. Des grammèmes participent à la thématique du seuil de tolérance dépassé (l'excès).

Le pamphlet transmet sa violence par l'abondance des marques de ponctuation d'intensité et une typographie faisant appel aux lettres capitales. La dégradation de l'Autre passe par des items lexicaux péjoratifs, des déformations phonologiques contrefaisant les accents étrangers, des néologismes évoquant l'hybridité. Les isotopies génériques de l'animalité et de la maladie permettent de connecter infériorité sociale et impureté biologique, agression et invasion, déclinées sur les isotopies politique ou sexuelle. L'essentialisme emprunté à la biologie contraste avec l'universalisme du premier type de discours.

À cela il faut ajouter les traits liés aux documents web, que multiplie le second discours : page d'accueil, mises en garde, multiplication des clics sur des mots-clés ou des slogans pour entrer ou sortir miment un parcours initiatique.

2.2.3. Sémantique du Web vs web sémantique

Le projet de Web sémantique fait l'objet d'un examen et de contre-propositions au chapitre 8 de *La Mesure et le grain*. Depuis 1994, cette extension du Web que dirige Tim Berners-Lee se voudrait un espace d'échange de documents, un Web des données, censé permettre l'accession à des contenus et la tenue de raisonnements.

Le Web sémantique repose sur des ontologies qui sont des banques de mots en anglais et en majuscules. Il fonctionne donc à partir de chaînes de caractères, non de contextes, non de signifiés. Les mots sont conçus comme des représentations d'objets dont ils héritent les qualités logiques : identité à soi ; non-

contradiction ; tiers exclu. Comme les objets qu'ils sont censés représenter, les mots seraient discrétisables, dénombrables, publics, et... universels. L'ontologie serait universelle car... de langue anglaise et figurée en lettres majuscules ! Le Web sémantique propose des données universelles, donc déliées des langues (diverses en synchronie et en diachronie), des discours et des genres, ainsi que des tâches que l'on se donne.

Or la sémantique pour le Web ne peut ignorer la diversité des langues, des pratiques discursives et des genres ; pas plus qu'elle ne peut faire l'impasse sur les inégalités qualitatives entre textes et dans les textes. La complexité intersémiotique des documents ne peut non plus autoriser l'oubli du hors-texte, du péri-texte et de l'infratexte, de la diversité des formes sémiotiques. Le contexte des mots doit être pris en compte puisqu'on a montré qu'il peut tout remanier du sens. Enfin, les documents doivent être établis et leur statut de fiabilité garanti de façon à détecter les faux et les apocryphes.

3. Médiation sémiotique et médiation symbolique

Nous souhaitons poser ici la question des conditions de l'extension du modèle élémentaire de l'objet culturel à d'autres performances sémiotiques. Cependant,

[...] contrairement à ce que le « post-structuralisme » a affirmé un peu vite, [l'anthropologie sémiotique] ne considère pas tout fait l'humain comme un texte : elle ouvre une réflexion sur l'ensemble des performances sémiotiques, dont les plus étudiées sont certes les performances linguistiques, textes oraux ou écrits, mais cela n'en fait évidemment pas le parangon de toute activité culturelle. (Rastier, 2001b : 189)

Il sera suggéré que, par le biais du modèle de l'objet culturel, à la croisée du sémiotique et du symbolique, l'anthropologie de la culture propose des outils de description empirique et différentielle.

3.1. Le modèle de l'objet culturel et le verbal

Lorsqu'il publie *Sophie's Choice* en 1979, l'écrivain américain William Styron déclenche une polémique qui se s'éteindra jamais. Dans ce roman, le narrateur Stingo raconte sa rencontre avec Nathan, jeune juif new-yorkais, et Sophie, Polonaise catholique rescapée d'Auschwitz. Spectateur, témoin, confident, acteur de leur relation érotique, destructrice et suicidaire, il finit par révéler leur passé et leur secret respectifs : la schizophrénie paranoïaque de Nathan et le choix éponyme de

Sophie. L'histoire mêle différentes strates de l'Histoire : les années 1860 et l'esclavage du Sud aux États-Unis, les années 1930 en Amérique et en Europe, les relations germano-polonaises avant et pendant la Seconde Guerre mondiale, l'immédiate après-guerre et notamment les procès de Nuremberg. Le roman emprunte aussi à différents sous-genres : le *Künstlerroman*, le mélodrame, le roman historique, l'autobiographie fictive, etc.

Les principaux griefs adressés au roman ont été les suivants. Premièrement, on ne peut écrire de poésie après Auschwitz (selon Adorno). Deuxièmement, qui n'est pas un survivant n'a aucune légitimité pour le faire. Troisièmement, la victime sacrificielle au centre de l'histoire n'est pas juive. Quatrièmement, l'holocauste se voit trivialisé par l'érotisation qui innerve le texte. Ce à quoi, il est répondu⁵ (en substance) : d'abord, cette indicibilité est problématisée au début du chapitre 9 ; ensuite, l'histoire racontée de et par Sophie a lieu non à l'intérieur du camp mais en dehors, puisque la résidence du Commandant Höss était à l'extérieur ; le personnage fictif est inspiré par une personne réelle et par l'antisémitisme européen ; « *eroticism, being part of life, never faded [...]. A young man is full of erotic thoughts. It's part of his daily life* » (Sirlin, 2002 : 108).

Rastier (2005a) a décrit les pièges qui se posent à la littérature sur l'extermination (distincte de la littérature de témoignage). Capituler devant l'indicible, c'est contenir la Shoah dans un ghetto, et donc adorer en silence (« euphèmeim »), ce qui ne saurait passer pour acceptable. Tout aussi inadmissible est l'autre forme de sacralisation, l'utilisation du grandiose, du sublime (dans le Bien comme dans le Mal). Enfin, le kitsch qui idéalise par l'esthétisation et qui déréalise par l'érotisation est tout aussi récusable. Mais avant tout la distinction entre fiction et non-fiction qui est souvent le fondement de tous les jugements (synthétisés ci-dessus) est une aporie : elle instaure une croyance selon laquelle la littérature se juge en fonction de sa conformité avec un monde extralinguistique (selon les modalités du Vrai et du Faux). Partant, il ne saurait y avoir de *littérature* de l'extermination.

Les travaux de Rastier et ceux de Lacoste montrent exactement le contraire : il existe une littérature *de* témoins (ou de témoignage) et une littérature *sur* l'extermination mais elles n'ont pas le même statut. Dans ces études, la littérature de témoignage est analysée comme un genre à part entière qui se présente à la fois comme un document historique, un texte littéraire et un acte éthique. Ce dernier est « une déposition écrite dont le témoin prend l'initiative » (Rastier 2005a : 110-

5. Par manque de place, nous renvoyons non pas tant aux commentateurs qui justifient Styron qu'à Styron lui-même dans Sirlin (2002).

111) en s'identifiant dans un pacte autobiographique comme auteur, narrateur et protagoniste. Il unit une dédicace aux absents (à qui s'adresse le survivant), une adresse aux vivants et survivants (lancée par le témoin) et une destination aux bourreaux. Charlotte Lacoste a comparé un corpus de témoignages littéraires à un corpus de faux témoignages : les premiers privilégient le collectif, la première personne du pluriel (le JE étant strictement réservé à l'énonciateur), les pluriels de généralité, le présent et les verbes de processus, tandis que les seconds usent et abusent de la première personne du singulier, du temps passé pour « faire » plus historiquement vrai, de modalisations, et des verbes ÊTRE et AVOIR. D'un côté, la vie, ou plutôt la survie, et *les* morts ; de l'autre, la vie sacralisée et idéalisée et *la* Mort. Ou encore, sur la composante thématique, la vie militaire *vs* la Famille.

On le voit, une œuvre est à la fois un dit et un dire, une action et un acte. Elle s'interprète sur un axe esthétique (selon son contenu et son expression, lesquels jouent ensemble) et sur un axe éthique. Rastier a proposé une description **l'objet culturel** comme résultat d'une ou plusieurs actions. Cet objet-là articule deux forces : un **couplage sémiotique ou esthétique** entre expression et contenu – **le dit** – avec un **couplage éthique** entre point de vue et garantie – **le dire**. Le schéma ci-dessous lui est emprunté, quoique légèrement reformulé (Rastier, 2011b : 46) :

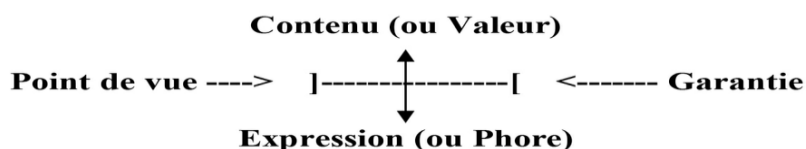


Figure 4 : Le modèle élémentaire de l'objet culturel

Si la perspective néo-saussurienne nous a formés à la dualité du dit – ou *sémiosis* – la dualité éthique – ou *ethesis* – n'en est pas moins indispensable :

[...] un texte est organisé en fonction d'un Point de vue, par exemple celui d'un auteur, en fonction d'un projet, au sein d'une pratique, dans le cadre d'un genre, se transposant dans diverses figures de narrateurs ; il est cautionné par une Garantie, qui résume son authenticité, sa validité philologique [...] Ainsi la Garantie valide-t-elle le Phore, en authentifiant sa forme canonique, et elle légitime ainsi la Valeur qui lui est associée par l'interprétation. (*Ibid.*)

Dans le cas de *Sophie's Choice*, la *sémiosis* configure la division du sujet et de la nation américaine par l'éclatement du roman en une diversité de périodes historiques, de lieux et d'acteurs. La composante thématique connecte les domaines de l'économie, de la sexualité et de la textualité par une isotopie spécifique de la circulation de la liquidité. Par opposition Auschwitz développe très clairement une économie de la Mort. La dialectique met en scène différentes quêtes chez différents acteurs : quête de vérité, du Mal, d'Eros et de Thanatos, d'écriture, du secret, etc. Sophie tombe d'autant plus facilement dans les filets du paranoïaque Nathan qu'elle est située du côté de la séduction, non de l'argumentation. La dialogique est assurée par une diversité de points de vue et un Stingo homodiégétique qui délègue la parole sur Auschwitz, l'Europe, la guerre. Comme Styron le fait dire à son narrateur, « *as a writer I have always been attracted to morbid themes – suicide, rape, murder, military life, marriage, slavery* » (1979 : 131). Tout en entretenant la confusion entre Stingo et Styron le rejet ironique de ce propos non moins ironique dans la fiction requiert une analyse sur l'axe symbolique de l'*ethesis*.

Le leurre autobiographique est (toujours) fascinant. Le succès de scandale, comme on dit, fait vendre et parler. L'ironie, qu'on l'attribue à un narrateur plus âgé ou à un masque de l'auteur, est un procédé bien commode pour suggérer tout en faisant semblant de ne pas le faire. Le très jeune Stingo, non encore initié, voit ses limites et ses contours dessinés par un homme plus mûr, qui est à la fois le même et un autre. Il est le Garant des confidences des autres personnages, alors que le Stingo plus âgé est à la fois son régisseur et celui qui, comme Styron, a lu Arendt et Steiner. En effet, toutes les critiques mentionnées ci-dessus sont formulées et récusées au début du chapitre 9 du roman par un Garant qui contre-argumente. George Steiner (1967) et Elie Wiesel sont cités et discutés ; d'autres résumés ainsi :

[...] the jaded reader surfeited with our century's perdurable feast of atrocities will be spared here a detailed chronicle of the killings, gassings, beatings, tortures, criminal medical experiments, slow deprivations, excremental outrages, screaming madnesses and other entries into the historical account which have already been made by Tadeusz Borowski, Jean-François Steiner, Olga Lengyel, Eugen Kogon, André Schwarz-Bart, Elie Wiesel and Bruno Bettelheim, to name but a few of the most eloquent who have tried to limn the totally infernal in their heart's blood. My vision of Sophie's stay at Auschwitz is necessarily particularized, and perhaps a little distorted, though honestly so. (Ibid. : 263-264)

Certes, l'histoire de Sophie à Auschwitz paraît bien sobre au regard de ce qui est réduit à un catalogue (« *entries* ») d'atrocités mais que dire de sa vie aux États-

Unis ? Et que penser de l'humanisation du bourreau Höss qui pose la question de son humanité – en allemand dans le texte, comme pour faire plus vrai (« *'Glaubst du, dass ich ein Ungeheuer bin ? Do you think I am some kind of monster'?* » (*Ibid.* : 349). Il nous est soudain donné accès à un univers dans lequel la victime se voit taxée de porter une accusation injuste et le tortionnaire, en butte à l'incompréhension généralisée, disculpé de tout le reste. Certes, la réponse à la question posée se trouve dans la promesse non tenue par Höss lui-même : « *'Höss never sent me any message like he said he would [...] What a filthy liar'* » (*Ibid.* : 505). Mais dans l'univers de la Catholique polonaise, l'heure est encore au problème moral, donc à l'apolitisme. Sophie est définie par sa soumission répétée aux figures paternelles, par ses mensonges et sa culpabilité : c'est pourquoi on a pu dire qu'elle n'avait pas de moi. La victimisation du peuple se double ainsi subrepticement de sa culpabilisation. La banalisation de l'opresseur va de pair avec l'incrimination des victimes. On conviendra que Nathan épingle le vieux Sud raciste à travers Stingo et l'antisémitisme européen à travers Sophie. Mais la condamnation de l'horreur est associée à ce personnage excessif et malade, ce qui la trivialisait et la dévalorise.

3.2. Le modèle de l'objet culturel et le non verbal

L'articulation de l'esthétique et de l'éthique se pose ailleurs qu'en littérature. Ainsi, la composition musicale est toujours déjà l'objet d'interprétation, plus allographe qu'autographe. Jeu continuellement renouvelé entre objet culturel et acteurs (musiciens et publics variés), la musique est aussi le lieu où, faute de modèle descriptif, circulent les faux entre amateurs et faussaires.

Antoine Hennion cite le cas du vrai faux « Adagio d'Albinoni ». Le pôle esthétique fait entendre un morceau si excessif qu'il en sonne peu baroque. L'Adagio est venu satisfaire un désir de baroque. C'est un produit « qui fait » ancien, conçu pour public moderne. En effet, il s'agit d'une composition écrite après 1945 par Remo Giazotto, spécialiste du compositeur vénitien (1671-1750). Ce musicologue n'est ni escroc, ni farceur mais un érudit qui s'identifie au musicien pour écrire à sa place « de plus ou moins bonne foi, quand la reconstitution savante des partitions ne suffit pas à produire une œuvre jouable » (Hennion, 2007, en ligne). Du côté du pôle éthique, donc, le garant érudit appose son sceau à la signature usurpée du célèbre compositeur. Autre agent prenant part à l'instance de la garantie, l'industrie du disque :

L'industrie du disque, elle, n'est pas si candide. Elle saura mentir par omission, nous faisant glisser du faux constaté, factuel, à la notion de falsification, plus nettement intentionnelle, impliquant une dose de tromperie, le plus souvent liée à des intérêts commerciaux. Voici par exemple ce qu'on lit, après un paragraphe sur la biographie d'Albinoni, sur la pochette de l'enregistrement Erato [par Jean-François Paillard], à propos de l'Adagio – (arrangement / Bearbeitung : Giazotto) : 'L'adagio en sol mineur découvert récemment par un Italien, Giazotto, qui le fit publier en 1948 à Milan, fait partie d'une sonate à trois en sol mineur, sans numéro d'opus et dont Giazotto réalisa la basse chiffrée'. (*Ibid.*)

Le Dictionnaire Laffont des musiciens, dans la collection Bouquins, dément timidement : « Le célèbre Adagio pour cordes et orgue est presque entièrement l'œuvre du musicologue R. Giazotto ». Le *Dictionnaire encyclopédique de la musique* de l'Université d'Oxford dirigé par Denis Arnold est moins diplomatique : « Par un curieux hasard, la partition qui a contribué à sa célébrité récente est apocryphe : l'Adagio en sol mineur, à l'écriture romantique et sentimentale, n'est en fait que l'œuvre du musicologue Remi (*sic*) Giazotto » (*Ibid.*). Au milieu du XX^e siècle, ce que le public attendait du baroque, c'était de la musique romantique, ou du moins l'idée qu'il s'en faisait alors. Le vrai faux trahit la musique baroque et il trahit (au sens de révéler) son époque de composition. Pour reprendre les paires d'acteurs introduits plus haut, disons que dans le cas du faux Adagio d'Albinoni, sur l'axe esthétique le Guide a laissé en route le Régisseur (celui qui trace des contours et des limites) et, sur l'axe éthique, le Garant, notre érudit, a refoulé le Critique, celui qui argumente contre, oubliant son inévitable retour...

La peinture est un domaine où, en raison sans doute des enjeux financiers colossaux, on est parfois prêt à sacrifier le peindre au peint. En réaction, le pôle éthique s'est fortement institutionnalisé. En 2010, dans une vente aux enchères, un amateur de peinture achète pour 130 euros un portrait peint sur tableau de chêne de 23,8 cm sur 18 cm. Au dos du tableau, un cachet de cire et une étiquette ancienne, inscrite en russe, portant un numéro. Sur le cadre, postérieur au tableau, le propriétaire découvre le nom de Dietrich, pasticheur allemand connu de Rembrandt. Or Dietrich ne signait pas ses copies et ne faisait pas de portraits : fausse attribution, donc, qui élimine le pasticheur pour faire réapparaître le pastiché... ou un autre. La maison Christie's, dont l'intérêt bien compris est peut-être de voir surgir un nouveau Rembrandt sur le marché de l'art, reconnaît la mère du maître des Pays-Bas, apparue sous les traits d'une prophétesse dans *La Ronde de nuit*. Le nouveau propriétaire découvre à son tour, dans le bas à droite, un R majuscule comme celui dont le peintre signait ses œuvres. Il confie son trésor à un célèbre atelier de restauration parisien qui, au terme d'une première radiographie, découvre une signature complète et une date, 1625, avec un « 6 » à l'envers, autre habitude

du maître. En 1625, Rembrandt n'avait que 19 ans et il vivait chez ses parents : s'agirait-il de son premier tableau ? Ou du premier où figure sa mère ? Quant au cachet de cire posé au dos du tableau, un aigle couronné tenant un globe crucifère et un sceptre, associé à la fin d'un mot – ISE –, il est identifié par le service des sceaux du Ministère de la Culture comme étant celui du roi de Prusse Frédéric-Guillaume 1^{er} présent en Hollande entre 1620 et 1636 et qui aurait pu offrir la toile à son épouse Louise (d'où le « ISE »). Rembrandt (1606-1669) aurait pu peindre le tableau ou être copié. Or toute copie suppose un original, qui n'est pas connu dans ce cas précis. Le peintre aurait pu être pastiché : les experts disent que les examens scientifiques peuvent attester de l'authenticité des matériaux utilisés mais pas de la main qui tenait le pinceau. On sait aussi qu'au siècle d'or, comme avant au Quattrocento, les commandes passées au Maître étaient réalisées par des élèves dans l'atelier commun et qu'elles n'étaient pas nécessairement faites pour tromper. Les vrais faux inonderaient le marché de l'art et les institutions, dont les verdicts évoluent avec la technique, seraient plus méfiantes qu'auparavant. Selon Annette Douay, restauratrice à l'Atelier du temps passé :

Le dernier catalogue de Rembrandt a désattribué les deux tiers des œuvres inscrites au précédent catalogue, un demi-siècle plus tôt... Aujourd'hui, les photos numériques permettent de se faire une idée tellement précise et fine d'un tableau qu'il ne paraît pas utile de le voir. Le Rembrandt Research Project l'a réfuté sans le voir... (2011, en ligne)

Garantie et Point de vue constituent l'axe éthique de la médiation sémiotique :

L'éthique, déliée de ses fondations religieuses, relève à présent de la culture, et c'est à une sémiotique des cultures qu'il revient de l'étudier, sans prétendre redéfinir ses tâches : elle devient alors une théorie de la loi et des normes. Ainsi les actions humaines peuvent-elles être considérées comme des objets culturels : c'est aux diverses sciences de la culture de les qualifier et de les décrire, sans préjuger des développements d'une philosophie de l'action. (Rastier, 2001 : 211)

3.3. Articulation du sémiotique et du symbolique

Les faits humains et sociaux ne sont pas reproductibles par l'expérience en laboratoire : ce sont des observables et en tant que tels, ils sont l'objet de constructions interprétatives. Caractériser l'objet culturel dans son unicité devient la tâche des sciences de la culture. La spécificité sémiotique de la culture peut être proposée comme point fédérateur des sciences humaines et sociales, sans préjuger de leur singularité :

[...] pour développer leur interdisciplinarité en respectant leur diversité, les sciences sociales ont plutôt besoin d'une théorie des pratiques créatrices et porteuses de sens, bref d'une théorie de l'action ou praxéologie qui ne soit pas simplement extrapolée de la production technique ou de la création artistique. (Rastier, 2001b : 183-219)

Si praxéologie remplace ontologie, c'est pour mieux rendre compte du sémiotique comme action : un texte est un cours d'action stabilisé pour les besoins de l'édition (imprimée ou numérique) ; de même, l'interprétation est un parcours interprétatif stabilisé temporairement.

Pour souligner la rupture épistémologique avec la philosophie du langage, nous avons déjà insisté sur la spécificité sémiotique de l'environnement humain : les « états internes » des sujets humains sont des présentations contraintes par des formations sémiotiques corrélativement à un substrat phéno-physique, l'arrière-monde. Or le niveau sémiotique de l'entour humain se caractérise par quatre décrochements ou ruptures d'une grande généralité, et qui semblent diversement attestés dans toutes les langues décrites : le choix de la personne (JE / TU, IL, ON, ÇA) ; la rupture locale (ICI / LÀ/ LÀ-BAS, ou AILLEURS) ; la rupture temporelle oppose le MAINTENANT, le NAGUÈRE, et le FUTUR PROCHE au PASSÉ et au FUTUR ; la rupture modale oppose le CERTAIN et le PROBABLE au POSSIBLE et à l'IRRÉEL. Ces ruptures catégorielles sont généralement grammaticalisées, et font donc l'objet de choix incessants et obligatoires des locuteurs. Elles servent à symboliser des zones que Rastier nomme « les zones anthropiques ». Ainsi l'observation du fonctionnement sémiotique conduit à distinguer trois zones anthropiques qui divisent les mondes culturels : une de coïncidence, la zone identitaire ; une d'adjacence, la zone proximale ; une d'étrangeté, la zone distale :

La principale rupture sépare les deux premières de la troisième. En d'autres termes, l'opposition entre zone identitaire et zone proximale est dominée par l'opposition qui sépare ces deux zones prises ensemble à la zone distale. Ainsi se séparent un monde obvie (formé des zones identitaire et proximale) et un monde absent (établi par la zone distale). (*Ibid.* : 192)⁶

La particularité du langage humain par rapport aux langages des animaux se trouve dans cette capacité à parler de ce qui n'est pas là, c'est-à-dire de la zone distale : des absents ; d'un autre temps (ancêtres, postérité) ; d'autres lieux et d'autres mondes (héros, dieux, esprits) ; de la tradition et de l'avenir ; de l'utopie (*Ibid.* : 193). L'interdit, l'onirique, et l'outre-tombe sont ainsi trois modes du

6. On trouvera un tableau synthétique dans *Ibid.*

distal, d'ailleurs fréquemment associés : « L'altérité du monde des morts, la randonnée extatique pour y parvenir, la révélation de secrets à celui qui y parvient, sont des constantes des croyances des plus anciens systèmes religieux connus sous le nom de chamanisme » (*Ibid.* : 194-195).

Rastier a proposé d'appeler *fétiches* les objets de la frontière empirique, et *idoles* ceux de la frontière transcendante. « Parmi les fétiches, on peut citer l'outil, l'objet transitionnel (comme la poupée) et sans doute aussi les fantasmes ; parmi les idoles, les rituels, les œuvres d'art, les codes juridiques, mais aussi les théories philosophiques, scientifiques et religieuses » (*Ibid.* : 195).

Dans tous les faits et les performances sémiotiques, ce qui est important est ce qui se joue sur ces deux frontières ou entre ces trois zones : mouvements, interaction, échanges, déplacements, interversions. Certes, le contenu des zones varie avec les cultures et *a fortiori* les pratiques sociales :

La zone identitaire n'est pas nécessairement celle d'un Ego et peut être instanciée par un groupe, un ancêtre totémique, une nation, etc. ; corrélativement, l'Ego peut occuper la zone proximale (« Je est un autre », écrit Rimbaud) ou la zone distale (chez certains mystiques, par exemple). (*Ibid.* : 193)

Rastier donne aussi l'exemple du langage, tantôt objet transitionnel chez l'enfant et fétiche ludique chez l'adulte ; tantôt idole, lorsque les textes, artistiques, juridiques ou religieux se voient consacrés œuvres ou codes (*Ibid.* : 196). Et d'ajouter :

Il faudrait relire de ce point de vue les grands théoriciens de l'objet moderne, Baudelaire, Marx, Benjamin. En tant qu'instrument usuel, l'objet a une fonction métonymique qui permet son intelligibilité parce qu'il participe à l'action quotidienne, et joue pleinement son rôle de fétiche ; mais en tant que marchandise, il est transfiguré par la puissance hiératique de l'Argent – nous dirions aujourd'hui le Marché – dont il devient la métaphore. Il revêt alors la fonction d'une idole, dont il a toutes les séductions : Marx parle à son propos de *fantasmagorie*, de *caprices bizarres*, de *subtilités théologiques*, d'*arguties métaphysiques* [...]. Dans les termes de notre analyse, la valeur d'usage relève du couplage proximal, et la valeur d'échange du couplage transcendant. (*Ibid.* : 196-197)

Enfin, certaines observations analysées par l'éthologie humaine sont susceptibles d'être réinterprétées sur l'axe de la médiation symbolique :

Cyrułnik (1991), reprenant une thèse de Vigotsky, a très bien décrit chez le jeune enfant le rapport entre l'ostension de l'objet et la captation du regard de l'autre. Ce triangle de l'objectivation met en jeu les deux axes fondamentaux de l'actance primaire : la destination et l'ergation, le dire et le faire. En d'autres termes, il n'existe quelque chose que pour

quelqu'un, et l'objet ne parvient à la conscience partagée que dans l'adresse dirigée vers l'Autre. (*Ibid.* : 207)

Ce qui se joue là est un parcours entre identitaire et proximal. Il convient aussi de renvoyer aux analyses de la psychopathologie :

[...] les troubles de la personnalité perturbent le repérage identitaire : le sujet a l'impression de ne pas agir et ne parvient pas à objectiver une altérité. Le déficit de l'altérité se traduit par exemple par l'errance et la dromomanie, le sujet ne parvenant pas à se situer spatialement. Enfin il peut déboucher sur le délire, confusion de l'identitaire et du distal. (*Ibid.* : 207-208)

Rastier relit les travaux du psychiatre Henri Grivois sur la psychose naissante : cette dernière

[...] se traduit par l'impossibilité d'assumer certaines positions d'actant, comme en témoignent la multiplication des phrases passives dans le discours des sujets, qui semblent alors se trouver dans la zone proximale, celle de l'accusatif ou du destinataire ; l'un d'eux déclare ainsi ; « je me taisais et m'écoutais à travers les autres » (Grivois, 1998 : 67). Ou encore, par une autre forme de délocalisation (terme proposé par Grivois), le sujet s'approche de la zone distale : il voit par exemple des personnes situées dans l'espace très loin de lui qui l'imitent : « Quand je voyais les gens dans la gare très loin à l'autre bout du quai lever les bras, c'était pour moi qu'ils le faisaient » (*Ibid.* : 38). Enfin, les sujets peuvent pénétrer dans la zone distale, et leur naufrage devient une divinisation ou une démiurgisation : « origine et fin de tout, ils demeurent inaltérables » (*Ibid.* : 42). (Rastier, 2001b : 208)

Comme activité, action et acte peuvent être décrits par le couplage entre l'axe de la médiation symbolique et celui de la médiation sémiotique, nous reproduisons cette figure montrant comment les pôles de la donnée sémiotique s'apparient aux zones anthropiques de l'environnement :

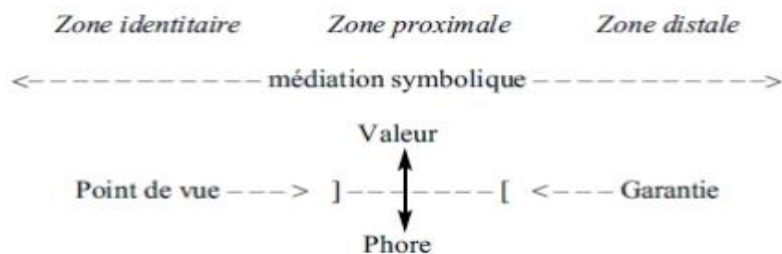


Figure 5 : Les quatre pôles et les trois zones des grandeurs textuelles (Rastier, 2011a : 54)

Le cœur de la donnée (Phore et Valeur, soit Expression et Contenu) relève de la zone proximale puisqu'il correspond à une action mettant en relation l'identitaire et l'adjacent ; le Point de vue, de la zone identitaire ; la Garantie, comme nous l'avons vu plus haut, de la zone distale parce qu'elle met en jeu des normes, des codes, des lois.

Comme dit plus haut, le contenu de ces pôles varie avec les cultures, les objets et les pratiques : si le Point de vue d'un texte se ramifie en une hiérarchie ou hétéarchie d'énonciateurs représentés, celui d'un corpus unit le projet et la tâche ; la Garantie d'un texte résume son authenticité et sa validité alors que celle d'un corpus le qualifie et légitime sa représentativité.

4. Conclusion

La sémiotique ne s'est pas constituée en discipline, sans doute parce qu'elle s'est partagée entre philosophie et linguistique. Or même la linguistique, filiation néo-saussurienne mise à part, ne s'est jamais définie comme science des textes car elle appliquait le paradigme logico-mathématique au signe isolé, à la phrase et au paragraphe. Il manque donc une linguistique qui serait une sémiotique des textes, laquelle relèverait d'une sémiotique des performances culturelles. Comme les faits culturels s'inscrivent dans une double dimension, sémiotique (éthique comprise) et symbolique (anthropologique), c'est la prise en compte de cette double dimension qui fonde une nouvelle science des cultures. La sémiotique des cultures pratiquée par Rastier et d'autres propose de redéfinir la spécificité des sciences humaines et sociales pour les refonder sur cette articulation sémiotique et symbolique.

Références bibliographiques

- BENVENISTE, Émile (1966), *Problèmes de linguistique générale*, Paris, Gallimard.
- CANON-ROGER, Françoise, CHOLLIER, Christine (2008), *Des genres aux textes*, Arras, Artois Presses Université.
- CANON-ROGER, Françoise, CHOLLIER, Christine (2009), « A comparison of several interpretations of 'Snow' by Louis MacNeice », *Imaginaires*, n° 13, pp. 155–75.
- CANON-ROGER, Françoise (2006), « La traduction », *Texte !*, disponible sur : <http://www.revuetexto.net/index.php?id=1952>.
- CANON-ROGER, Françoise (2009), « Traduction et réélaboration interprétative »,

- Revue Française de Linguistique Appliquée*, n° 14, pp. 25–38.
- CANON-ROGER, Françoise (2014), « Régimes de l'interprétation et traduction », dans ABLALI, Driss, BADIR, Sémir, DUCARD, Dominique (dir.), *Documents, textes, œuvres*, Rennes, Presses Universitaires de Rennes, pp. 221-222.
- CHOLLIER, Christine (2010), « Rôles créateurs des contextes dans les parcours interprétatifs des passages », *Texto!*, n° 15, disponible sur : <http://www.revue-texto.net/index.php?id=2662>.
- CHOLLIER, Christine (2014), « Tours et détours de l'interprétation. 'The Garden-Party' de Katherine Mansfield », dans ABLALI, Driss, BADIR, Sémir, DUCARD, Dominique (dir.), *Documents, textes, œuvres*, Rennes, Presses Universitaires de Rennes, pp. 223-234.
- CHOLLIER, Christine (2015) « Textual Semantics and Literature. Corpus, text, translation », *Signata*, n° 5, pp. 77-99.
- CHOLLIER, Christine (2016) « Lire / lier sens global et sens local dans une œuvre littéraire. *The Heart is a Lonely Hunter* de Carson McCullers », dans THOMIÈRES, Daniel (dir.), *Des mots à la pensée*, Reims, Presses Universitaires de Rennes, pp. 113-131.
- DESROCHES, Monique, GUERTIN, Ghyslaine (2005), « Musique, Authenticité et Valeur », dans NATTIEZ, Jean-Jacques (dir.), *Musiques : une encyclopédie pour le XXI^e siècle*, t. 3 : *Musiques et cultures*, Arles, Actes Sud / Cité de la musique, pp. 743-755.
- DOUAY, Annette (2011), « Pour authentifier un tableau, rien ne vaut l'œil d'un expert de bonne foi », *Le Progrès de Lyon*, 6 octobre, disponible sur : <https://www.leprogres.fr/france-monde/2011/10/06/pour-authentifier-un-tableau-rien-ne-vaut-l-oeil-d-un-expert-de-bonne-foi>.
- DUCROT, Oswald, TODOROV, Tzvetan (1972), *Dictionnaire encyclopédique des sciences du langage*, Paris, Le Seuil.
- ECO, Umberto (1992), *Les Limites de l'interprétation*, Paris, Grasset.
- EMERSON, Ralph Waldo (1983 [1844]), « The Poet », *Essays (Second Series)*, New York, The Library of America, pp. 445-468.
- GRIVOIS, Henri (2007), « Psychose, réciprocitys, hypermimétisme », Colloque de Cerisy-la-Salle, 13 juillet, disponible sur : http://www.carnetsnord.fr/colloques/cerisy-2007/pdf/cerisy2007_3_grivois.pdf.
- HENNION, Antoine (2007), « Authenticité, goût, interprétation : la leçon du faux en musique », *Actes du colloque « Le Faux »*, Louvre, 29-30 avril 2004, disponible sur : <https://halshs.archives-ouvertes.fr/halshs-00193256v1/halshs-00193256v1>.

- LACOSTE, Charlotte (2009), « Un cas de manipulation narrative : *Les Bienveillantes* », *Texto!*, vol. 14, n° 1, disponible sur : <http://www.revue-texto.net/index.php?id=2133>.
- LACOSTE, Charlotte (2011), *Le Témoignage comme genre littéraire en France de 1914 à nos jours*, thèse de doctorat, Nanterre, Université Paris 10.
- LACOSTE, Charlotte (2014), « Approche sémantique d'un genre littéraire : le témoignage », dans ABLALI, Driss, BADIR, Sémir, DUCARD, Dominique (dir.), *Documents, textes, œuvres*, Rennes, Presses Universitaires de Rennes, pp. 179-192.
- LEDERER, Marianne (dir.) (2006), *Le Sens en traduction*, Paris, Minard.
- MALRIEU, Denise, RASTIER, François (2001), « Genres et variations morphosyntaxiques », *Traitement automatique des langues*, vol. 42, n° 2, pp. 548-577.
- MARRONE, Gianfranco (2014), « L'âge d'or de la sémiotique littéraire », *Signata*, n° 5, pp. 53-71.
- MEZAILLE, Thierry (2003), *La Blondeur, thème proustien*, Paris, L'Harmattan.
- NORMAND, Claudine (2001), « Sémiologie, Sémiotique, Sémantique : remarques sur l'emploi de ces termes par Émile Benveniste », *Linx*, n° 44, disponible sur : <http://linx.revues.org/1019> ; DOI : 10.4000/linx.1019.
- RASTIER, François, BOUQUET, Simon (dir.) (2002), *Une introduction aux sciences de la culture*, Paris, Presses Universitaires de France.
- RASTIER, François (2009 [1987]), *Sémantique interprétative*, Paris, Presses Universitaires de France.
- RASTIER, François (1989), *Sens et textualité*, Paris, Hachette.
- RASTIER, François (1991), *Sémantique et recherches cognitives*, Paris, Presses Universitaires de France.
- RASTIER, François (1992), « Thématique et génétique. L'exemple d'Hérodias », *Poétique*, n° 90, pp. 205-226.
- RASTIER, François (1994), *Sémantique pour l'analyse*, Paris / Milan / Barcelone, Masson.
- RASTIER, François (1997), « Parcours génétique et appropriation des sources. L'exemple d'Hérodias », dans LE CALVEZ, Éric, CANOVA-GREEN, Marie-Claude (dir.), *Textes et intertextes*, Amsterdam / Atlanta (Ga.), Rodopi, pp. 193-216.
- RASTIER, François (2001a), *Arts et sciences du texte*, Paris, Presses Universitaires de France.
- RASTIER, François (2001b), « L'action et le sens pour une sémiotique des cultures », *Texto!*, disponible sur : http://www.revue-texto.net/Inedits/Rastier/Rastier_Action.html.

- RASTIER, François (2001c), « Sémiotique et sciences de la culture », *Texto!*, disponible sur :
http://www.revue-texto.net/Inedits/Rastier/Rastier_Semiotique.html.
- RASTIER, François (2002a), « La macrosémantique », *Texto!*, disponible sur :
http://www.revue-texto.net/Inedits/Rastier/Rastier_Marcosemantique1.html.
- RASTIER, François (2002b), « Anthropologie linguistique et sémiotique des cultures », dans RASTIER, François, BOUQUET, Simon (dir.), *Une introduction aux sciences de la culture*, Paris, Presses Universitaires de France, pp. 243-267.
- RASTIER, François (2002c), « Le Survivant ou l'Ulysse juif », *Littérature*, n° 126, pp. 81-105.
- RASTIER, François (2003), « Le langage comme milieu : des pratiques aux œuvres », *Texto !*, disponible sur :
http://www.revue-texto.net/Inedits/Rastier/Rastier_Langage.pdf.
- RASTIER, François (2005a), *Ulysse à Auschwitz. Primo Levi, le survivant*, Paris, Cerf.
- RASTIER, François (2005b), « Saussure au futur : écrits retrouvés et nouvelles réceptions », *Texto !*, disponible sur :
http://www.revuetexto.net/Saussure/Sur_Saussure/Rastier_Saussure.html.
- RASTIER, François (2011a), *La Mesure et le Grain : sémantique de corpus*, Paris, Champion.
- RASTIER, François (2011b), « Du texte à l'œuvre : la valeur en questions », dans CHOLLIER, Christine (dir.), *Qu'est-ce qui fait la valeur des textes ?*, Reims, Éditions et Presses Universitaires de Reims, pp. 11-74.
- SAUSSURE, Ferdinand de (1969 [1916]), *Cours de linguistique générale*, Paris, Payot.
- SAUSSURE, Ferdinand de (2002), *Écrits de linguistique générale*, Paris, Gallimard.
- SIRLIN, Rhoda (2002), *William Styron's Sophie's Choice. Crime and Self-Punishment*, Lanham / Oxford, University Press of America.
- STYRON, William (1979 [2004]), *Sophie's Choice*, London, Vintage Classics.

Sémiotique et transmission mémorielle

Patrizia Violi

Université de Bologne (Italie)

Ces dernières années, au sein de ce vaste secteur d'études principalement anglo-saxon s'est manifestée, sous le nom de *Memory Studies*, une attention croissante au problème de la transmission de la mémoire. Qu'advient-il de la mémoire culturelle, et des mémoires de tout un chacun avec le temps ? Comment évoluent, se transforment, se déconstruisent et se reconstruisent les mémoires ? En fait, plus que d'analyser les conditions qui rendent possible la transmission de la mémoire et les processus de transformation qui en découlent, les *Memory Studies* se sont notamment concentrées sur le phénomène dit de la « post-mémoire » (Hirsh, 1997 et 2012), qui affecte principalement les générations qui ont suivi celle directement impliquée dans des traumatismes génocidaires. Le paradigme dominant est toujours celui de l'Holocauste et de la quête impossible des propres racines pour la génération des enfants de ceux qui ont été directement des victimes.

Sans nier l'importance et l'intérêt de ces travaux, il semble toutefois que la question de la transmission mémorielle soit plus ample, et qu'elle investisse également un certain nombre de questions théoriques beaucoup plus vastes, sur lesquelles nous croyons que les instruments sémiotiques peuvent apporter une contribution méthodologique fondamentale. Le problème que je désire aborder ici est précisément celui des conditions sémiotiques de la transmissibilité, notamment le rapport entre la transmission et l'énonciation, qui me semble le nœud théorique central, puisque transmettre consiste toujours à ré-énoncer.

Transmission et mémoire apparaissent à première vue des notions reliées et presque superposées. Toutes deux mettent immédiatement en cause la question de la temporalité, la dimension diachronique et historique des processus de transformation et de transition négligés par le structuralisme « historique » de première génération. Transmission et mémoire sont toutes deux une question de temps et de lien qui unit passé et avenir à travers les énonciations du présent, un présent qui est à son tour carrefour de différentes temporalités passées et futures, vécues, construites, imaginées. En réalité, la mémoire semble se poser comme condition indispensable à toute forme de transmission. C'est dans ce sens que mémoire et

transmission coïncideraient en fait, la mémoire tout entière n'étant autre qu'un grand dispositif, à la fois individuel et collectif, de transmission du passé.

Or si nous analysons l'expression « transmission de la mémoire », la question apparaît beaucoup plus problématique. Que signifie en effet la notion de « transmission » ? Si nous lisons les définitions du dictionnaire, nous voyons que la transmission (transférer, faire avoir) est principalement un passage ou transfert d'objet à partir d'un premier sujet à un second sujet, passage à travers lequel l'objet transmis ne subit aucune transformation. Qu'il s'agisse du transfert d'un bien, matériel ou immatériel, sous forme de don ou d'échange, d'une forme de communication participative, ou d'un motif de contagion (voir Landowski), pour la propagation, pathologique, génétique, physique (virus, gènes, ondes de différents types), nous nous trouvons en tout cas face à un schéma sous-jacent avec trois actants, un Destinateur, un Destinataire, un Objet de valeur, objet de l'action de la transmission, qui, pendant le passage, reste inchangé. C'est justement cette invariabilité de l'objet de la transmission qui pose un problème, peut-être pour toutes les formes de transmission culturelle, mais certainement quand on parle de « transmission de mémoire ».

1. Sémiotique et mémoire

Sémiotiquement, la mémoire ne peut être conçue comme une faculté de l'esprit, mais comme le dispositif qui détermine les conditions de formation d'un sémiotique-objet, doté de son propre plan d'immanence et structuré sur la solidarité entre un plan de l'expression et un plan du contenu. Dans les études sur la mémoire, on parle parfois à ce propos de mémoire externalisée en « objets » textuels de divers types. Pomian parle de « sémiofores » (1999), Aleida Assmann utilise le terme de « médiateurs de mémoire » (1999), qui ne sont que différents sémiotiques-objets.

L'expression « externalisé » est trompeuse parce qu'elle suggère que la mémoire réside substantiellement dans les textes-objets de diverses natures où elle serait inscrite. Or la mémoire n'est pas une archive statique de textes, mais un système dynamique qui inclut l'ensemble des textes et des pratiques qui le constituent, pratiques de production et d'interprétation, pratiques qui réécrivent et redéfinissent en permanence les textes mémoriaux eux-mêmes, les sémiotiques-objets sur lesquelles elles s'exercent.

La mémoire doit être ainsi conçue comme une sémiotique en acte, et cela implique tout d'abord d'assumer jusqu'au bout le caractère de médiation symbo-

lique que les textes revêtent au sein d'une culture et donc les pratiques interprétatives et productives qui les déterminent. La mémoire n'est pas *dans* les supports où elle s'inscrit, n'est pas *déposée* dans les textes, mais se trouve dans les processus de construction, d'interprétation et de traduction du sens qui les sous-tendent.

Il est bien clair à ce stade que l'idée d'une transmission mémorielle linéaire n'est pas applicable, car elle suppose un transfert d'objet – contenus cognitifs, valeurs, narrations et attitudes passionnelles – qui à chaque étape resterait inchangé au fil du temps. Au contraire, les pratiques énonciatives et interprétatives qui en déterminent la signification, varient au fil du temps, et chaque génération ajoute de nouveaux sens et de nouvelles lectures.

La mémoire, plutôt que d'être « transmise », est ainsi constamment réécrite, ré-énoncée et réinterprétée, en d'autres termes traduite. La mémoire doit être interrogée non pas selon un modèle « transmissif », mais un modèle « traductif », où chaque traduction, tout en conservant quelque chose du texte original, le modifie en partie, le réécrivant à partir d'autres points de vue, perspectives, systèmes de valeurs, attitudes passionnelles.

Dans ce processus il arrive quelque chose de très particulier : chaque nouvelle énonciation mémorielle s'ajoute aux précédentes, devenant partie structurelle de l'événement même, (ou tel qu'il est perçu par le sens commun) en stratifiant le sens et re-signifiant ce que, selon une linéarité ingénue, elle aurait dû transmettre. Chaque ré-énonciation transforme l'objet même de la mémoire, non seulement en modifiant les formes de transmission, mais en remplaçant les narrations précédentes par sa propre nouvelle narration, et donc en transformant l'objet même de la transmission supposée. Non seulement la mémoire n'est pas seulement transmise, mais chaque nouvelle énonciation reconstruit ce passé qu'elle voulait apparemment nous restituer.

2. Le traumatisme

Tout cela est encore plus prononcé et évident dans la transmission de la mémoire traumatique, c'est-à-dire la mémoire qui est liée à des traumatismes collectifs à grande échelle (voir Violi, 2014 et 2017). La mémoire du traumatisme est parmi toutes les mémoires sans doute la plus difficile, controversée, complexe. Doublement difficile à transmettre pour au moins deux motifs centraux : c'est une mémoire incarnée qui s'inscrit de façon spécifique dans les corps et dans leur souffrance, et c'est une mémoire qui concerne directement les morts.

Trauma vient du grec *traumasko* qui signifie perforer, et qui fait allusion à une blessure qui déchire le tissu de confinement, et dépasse la capacité de

l'organisme à y remédier. Sur le plan psychologique, le trauma est une blessure qui déchire l'enveloppe psychique du sujet, le rendant incapable de restaurer la forme psychique précédente. Événement qui dépasse la parole, en en rendant difficile l'énonciation.

D'un autre côté, ce n'est pas un hasard si les thérapies du trauma se concentrent, même de façon différente, sur la possibilité d'arriver à *énoncer* (et à *dénoncer*, comme nous le verrons, il ne s'agit pas d'un futile jeu de mots) l'expérience subie, en l'intégrant, au moins en partie, dans la continuité du vécu. Nous pourrions donc dire que la guérison du traumatisme est une question sémiotique, car elle implique la construction d'un sémiotique-objet, capable de connecter un plan du contenu à une expression (par exemple un symptôme, un agi, la répétition obsessionnelle d'un cauchemar qui n'arrive pas à se lier à un sens, à devenir narration). Mais la possibilité de connecter un symptôme à son sens n'est pas un processus linéaire, comme Freud l'avait déjà pressenti dans ses premiers travaux avec Breuer sur l'étiologie de la maladie hystérique, quand précisément il définissait l'hystérie, maladie traumatique par excellence, comme un trouble de la mémoire, caractérisée par la non-linéarité de l'après coup (voir Freud et Breuer, 1892-1895). Ce décalage est un concept sémiotiquement central, car il introduit une distance et donc un espace d'interprétation, de travail sémiotique, entre événement et sens de l'événement.

Cela est à la fois valable au niveau individuel et au niveau collectif et culturel. La transmission d'une mémoire traumatique n'est pas du tout quelque chose d'automatique, qui suit linéairement l'événement comme sa conséquence naturelle. Même l'Holocauste, le traumatisme par excellence qui a marqué la discontinuité la plus radicale de notre temps, n'a pas été immédiatement reconnu et transmis en tant que tel. Il a fallu quelques décennies, et la médiation de bien nombreux textes, de bien nombreuses sémiotiques différentes : images, récits, films, documents, photographies, etc., pour que l'Holocauste acquière sa pleine signification sémiotique. Il devient alors crucial de se demander quelles sont les contraintes sémiotiques qui permettent la transmission de la mémoire traumatique, telles que les conditions qui la facilitent ou la rendent plus problématique.

La thèse que je soutiens est que la transmission, dans ces cas, requiert l'existence d'un cadre énonciatif sémiotique suffisamment partagé qui n'investit pas seulement ou exclusivement le plan de l'énoncé et des valeurs inscrites en son sein, mais celui de la réelle prise de parole, de l'énonciation comprise dans sa dimension d'action, d'acte en cours.

Pour que la transmission soit possible, il est nécessaire que l'énonciation de l'individu soit « contenue », non seulement dans un fond d'autres textes et récits actualisés dans le système culturel, dans l'encyclopédie (Eco, 1984), mais aussi

connectée à d'autres actes de prise de parole déjà accomplis par d'autres sujets, à un cadre d'énonciation non seulement intersubjective, mais collective et publique en mesure de légitimer l'acte de prise de parole de l'individu. Il s'agit à mon avis de prendre en charge un double niveau d'énonciation : l'un relatif à l'accumulation des actes de discours et à leur organisation en énoncés ; l'autre au contraire relatif à l'énonciation en tant qu'acte, prise de parole en lui-même, indépendamment de l'énoncé qu'il produit.

3. Praxis énonciative et mémoire culturelle

Pour le premier de ces deux niveaux, nous disposons de la notion de praxis énonciative, sur laquelle la sémiotique contemporaine travaille depuis quelques années (Bertrand, 1995 et 2000 ; Fontanille, 1998 et 2016 ; Fontanille et Zilberberg, 1998), une notion très intéressante puisqu'elle constitue une reprise du problème de la culture au sein de la théorie de l'énonciation.

Déjà Benveniste distinguait très clairement, dans sa théorie, entre « les conditions d'emploi des formes » et « les conditions d'emploi de la langue » (1974 : 79) comme des mondes différents. La langue et sa mise en fonctionnement n'appartiennent pas, pour Benveniste, au même ordre de réalité. L'exercice de la langue implique donc des grandeurs sémiotiques d'ordres différents, que Benveniste envisageait mais ne développait pas de façon exhaustive.

Le problème général, cependant, était souligné dans sa pleine mesure : dans tout acte énonciatif, linguistique ou pas, il s'agit de conjuguer des éléments provenant du système avec des éléments provenant de l'usage, de sorte que le point n'est pas tant celui de la conversion de la langue en question, mais aussi celui de la conjugaison de cette conversion avec l'exercice en acte de la langue, qui la réintroduit au sein de la vie sociale, de la culture et de l'histoire.

Élaborée pour rendre compte d'une énonciation surindividuelle, la praxis énonciative est généralement interprétée comme l'aspect impersonnel de l'énonciation, c'est-à-dire le rapport de l'énoncé avec les usages enregistrés dans le système sous la forme de stéréotypes, clichés, portions partagées et rodées d'encyclopédie, habillages interprétatifs, façons de dire, topoi créés par l'usage (dans le sens d'Hjelmslev) qui donnent forme à un système de fond de configurations sémantiques et discursives déposées dans le système culturel, l'encyclopédie ou la sémiosphère (Lotman, 1985).

C'est dans ce sens que la praxis énonciative, malgré son nom, est plus une question d'énoncé que d'énonciation. Voyons par exemple ce que dit Denis Bertrand :

La recherche semble, aujourd'hui, déplacer la problématique de l'énonciation à la praxis énonciative qui, à travers l'accumulation indéfinie des actes de discours et les rassissements de leur énoncé, en projette cette fois les configurations collectives, relativement stabilisées en formations insistantes et figées dans les univers culturels. (1995 : 25)

Différemment de Benveniste, qui soulignait le rôle central de la subjectivité et de l'intersubjectivité dans le langage, on insiste plutôt ici sur l'instance collective qui se trouve derrière ou dans tout énonciateur. Le JE énoncé est tel uniquement en fonction de l'instance socio-culturelle qui le traverse et qui parle à travers le sujet :

En réduisant l'énonciation à la maîtrise des opérations nécessaires pour que se réalise l'énoncé [...] on met l'accent sur la formation individuelle du discours par un locuteur. Or le lien qui s'établit, dans la perspective que nous développons ici, *entre énonciation et praxis énonciative, tend à articuler cette énonciation individuelle sur les organisations signifiantes, sédimentées et schématisables, dont elle n'est pas « responsable »*. (Bertrand, 1995 : 30 ; c'est l'auteur qui souligne)

C'est dans ce sens que la praxis énonciative devient l'instrument utile pour étudier l'ensemble des contenus sédimentés dans une culture donnée, et se situe au niveau des énoncés et de valeurs partagés. Certes, ce concept apparaît fondamental pour réfléchir sur les conditions de transmission culturelle en général, mais pas toujours suffisante dans le cas que nous traitons maintenant, de la transmission d'une expérience, et d'une mémoire, liée à des conditions fortement anormales comme le sont les conditions traumatiques. Le mot « traumatique » est en effet précisément ce qui dépasse le discours social établi, ce qui ne se fait pas usage, lieu commun, c'est ce qui provoque une rupture dans les trames narratives usuelles et en tant que tel court le risque, si souvent évoqué dans toute la littérature sur le trauma, de l'indicibilité.

La transmission du traumatisme est possible seulement lors de la réalisation d'un cadre de partage qui ne concerne pas tant ou seulement les formations séman-tico-discursives, mais l'acte même de l'énonciation, qui ne peut se réduire à la praxis énonciative. Cette dernière est certainement une pratique qui concerne les dynamiques de l'énonciation, mais qui, en même temps envisage, pour ainsi dire, les effets de celle-ci sur l'énoncé. Comme le dit Jacques Fontanille :

La praxis énonciative est donc tout particulièrement concernée par l'apparition et la disparition des énoncés et des formes sémiotiques dans le champ du discours. [...] La praxis énonciative gère cette présence des grandeurs discursives dans le champ du discours. (1998 : 271)

4. La praxis énonciationnelle

Tout cela joue un rôle bien sûr dans la transmission des traumatismes, mais je voudrais introduire aussi une autre notion, que je vais appeler, avec un néologisme dont je m'excuse, *praxis énonciationnelle*, qui m'est nécessaire parce que c'est au niveau de l'énonciation en tant que mouvement de prise de parole que je me réfère ici¹. Prise de parole, acte de prendre la parole : j'insiste ici sur la dimension qu'on pourrait appeler performative de la production plutôt que la dimension sédimentée et schématisable caractéristique de la praxis énonciative.

Dans le cas de la transmission d'expériences traumatiques, outre un fond partagé et reconnu au niveau culturel, il faut aussi une *mobilisation* au niveau de l'énonciation en soi, la mise en place de ce que j'ai appelé une praxis énonciationnelle de nature performative et pas simplement de formations discursives. Si la praxis énonciative renvoie à une intersubjectivité impersonnelle dans le sens qu'en elle aucun sujet n'a jamais le premier mot, dans la pratique énonciationnelle, c'est ce premier mot qui compte, une énonciation qui rompt le silence, une action performative qui ouvre un espace possible à d'autres actes ultérieurs d'énonciation.

Un exemple éloquent de cette dynamique est représenté par un texte français d'intérêt extraordinaire, le livre document, *Épouvante et oubli* de Janine Altounian, publié en France en 2007 (et la même année en Italie aussi). Le livre contient le journal de la déportation de Vahram Altounian, le père de Janine, un jeune Arménien victime de la déportation turque avec sa famille, déportation où Vahram perdra son père. Après avoir réussi à fuir et à se réfugier en France, Vahram écrit d'un seul jet un court texte de mémoires de cette terrible expérience, probablement en 1921, à peine arrivé en France. Sa fille, élevée en France, ne connaît pas la langue de son père, ne peut pas lire le journal, mais ne le fait même pas traduire. Un peu plus de soixante ans après, sa fille trouvera le courage de le faire traduire et de le publier.

Pourquoi ce long intervalle ? Que se cache-t-il derrière la difficulté de Janine d'accéder à la mémoire de son père ? Qu'est-ce qui a empêché la transmission de père à fille et aux générations suivantes de cette mémoire ?

C'est naturellement le silence tombé sur l'extermination des Arméniens

1. Le terme est une traduction du mot italien « *enunciazione* », par lequel est généralement traduit le mot français « énonciatif, -ive ». L'introduction de ce néologisme se justifie par la nécessité de souligner le caractère de praxis en cours et en devenir, en attirant l'attention sur la scène énonciative même où se réalise l'acte de prendre la parole. Le terme a été d'ailleurs récemment utilisé par Pierluigi Basso Fossali (2016) aussi, dans un sens qui me paraît très proche au mien, pour désigner l'espace d'implémentation (ou énonciationnel), où la pratique sémiotique s'enracine, donc la scène énonciative où on trouve des contraintes et des cadres globaux de pertinence.

qui a rendu impossible pour Janine Altounian la réappropriation de la mémoire paternelle et sa transmission. La raison de cette impossibilité de transmission est donc un manque d'énonciation. La mémoire et sa transmission, nous dit implicitement Janine, n'est pas seulement une question des simples individus, c'est aussi une affaire collective, et l'individu ne peut pas élaborer individuellement ce qui a été effacé au niveau de toute une communauté. La destruction d'une culture, d'une langue, d'un espace symbolique tout entier, exclut les conditions mêmes d'accès à la symbolisation pour l'individu et donc à la transmission.

Comme l'avait déjà deviné Maurice Halbwachs (1925 et 1950), les mémoires individuelles nécessitent toujours un cadre de référence socialement partagé pour pouvoir s'exprimer ; sans cette base essentielle, l'individu n'a pas le terrain nécessaire, ni le soutien dirais-je, pour reconstruire sa propre généalogie traumatique. La mémoire collective de la communauté fonctionne comme espace symbolique où l'individu peut inscrire et reconnaître sa propre expérience personnelle qui, autrement, en l'absence de ce conteneur à la fois psychique et culturel, ne peut être perçue que comme « une honte », pour utiliser les mots de Janine Altounian, du moment qu'il n'est pas reconnaissable dans le système des valeurs partagé par une culture. Les cadres mémoriaux de Halbwachs ressemblent beaucoup à la praxis énonciative telle qu'elle a été décrite ci-dessus, c'est-à-dire comme l'ensemble des configurations collectives, relativement stabilisées en formations figées dans les univers culturels. Nous pourrions donc penser que l'énonciation de l'individu est possible seulement quand on peut réaliser, dans l'usage, des valeurs et des contenus déjà présents à un niveau virtuel. Nous sommes ici entièrement au niveau d'énoncés et de textes, de contenus culturels sédimentés dans les discours, de praxis énonciative. L'énonciation apparaît comme un dispositif qui nous intéresse non pas comme un acte en soi, mais comme une forme de médiation des usages.

Mais dans l'histoire de Janine, il y a quelque chose de plus et de qualitativement différent. La chose la plus intéressante de l'expérience de Janine est une autre, et concerne l'acte spécifique qui a rendu possible, après tout ce temps, l'énonciation, et donc la transmission de cette expérience traumatisante en question.

Janine raconte que c'est le premier attentat spectaculaire de 1981, lors duquel des terroristes arméniens séquestrèrent des otages au consulat général de Turquie à Paris, qui lui a fait dépasser le blocage qui l'avait empêchée jusque-là de s'approcher du journal de déportation de son père, et lui a fait affronter « la honte » de le faire imprimer. Selon ses propres mots, « sans la détermination désespérée que certains Arméniens vivants osaient afficher scandaleusement, j'aurais vécu cette décision comme une profanation des morts » (Altounian,

2007 : 74). Alors que penser d'un mot capable d'être inauguré uniquement par un acte de violence, par un excédent de corps pourrait-on dire ?

Mais on pourrait aussi affirmer que le terrorisme n'est pas seulement corps ou action qui remplace le mot, mais un véritable acte d'énonciation (ou au moins il est vécu comme tel par Janine), action qui devient signe, et qui assume la responsabilité de signifier, ce qui auparavant a été indicible. Le contenu de cette énonciation est sûrement un énoncé de violence et de terrorisme, que Janine ne partage pas au niveau des valeurs, au niveau d'énoncé pourrions-nous dire, mais qui agit sur elle au niveau d'énonciation.

C'est cette première énonciation, même si fondée sur un acte de violence et produisant un énoncé de violence condamnable, donc pas même représentative des valeurs partagées, qui permet à Janine de prendre la parole, d'inscrire sa propre signification individuelle à travers la parole, et de pouvoir réaliser la transmission du journal de son père. Paradoxalement, la violence de l'action des terroristes a construit cette indispensable énonciation publique de partage commun qui permet à la mémoire individuelle de se dire et se transmettre. Le cas exemplaire de Janine Altounian n'a rien d'exceptionnel. Au cours des dernières années, j'ai eu l'occasion de travailler sur les mémoires des post-dictatures au Chili et en Argentine, et sur le difficile problème de leur transmission.

5. Énoncer, dénoncer : le cas de témoignage

Dans ces cas, le problème de la transmission est immédiatement et inséparablement lié à la question très controversée du témoin, qui est, à la fin, un problème de légitimité de l'énonciation. Qui est autorisé à témoigner et à transmettre l'expérience du traumatisme ? Quelle énonciation est-elle socialement légitimée ?

La question a fait l'objet d'infinies réflexions dans le domaine philosophique, psychologique, littéraire, à partir de la position radicale de Primo Levi sur le « témoin intégral » : pour Levi, les seuls témoins possibles sont ceux qui ne peuvent plus témoigner, les morts, les submergés. Les morts peuvent en réalité témoigner, mais seulement indirectement, par la matérialité de leur corps ou de ce qu'il en reste, là où il reste quelque chose. Ce n'est pas une coïncidence si les persécuteurs veulent souvent effacer toute trace de leurs victimes, comme cela est arrivé en Argentine et dans une moindre mesure au Chili, où l'estimation des disparus est d'environ 30 000 personnes, victimes souvent anonymes, toujours sans corps.

Restent les vivants. Ou mieux les survivants, les seuls dépositaires d'une mémoire qui n'existerait pas sans eux, les seuls donc qui peuvent transmettre

cette mémoire-là. Mais transmettre la mémoire signifie assumer le rôle de témoin, et le passage de survivant à témoin n'est pas immédiat et « naturel », cela demande une pratique complexe de légitimation sémiotique qui peut arriver, comme je vais le montrer, uniquement sous certaines conditions et à l'intérieur de cadres énonciationnels partagés déterminés.

Dans le cas de l'Argentine, le témoignage des survivants a été encore plus complexe par la cruauté et la férocité sans précédent des camps de concentration et de l'expérience systématique de la torture pratiquée sur tous les séquestrés, indifféremment, à leur entrée dans les camps. Vrai rite d'initiation, la torture n'était pas seulement fonctionnelle pour obtenir des informations, mais aussi technique systématique de desubjectivation des prisonniers, jusqu'à leur annihilation physique, psychologique et morale. Il était extrêmement difficile pour les survivants de témoigner, parfois impossible pendant des dizaines d'années. De nombreux témoins se réfèrent spécifiquement à l'expérience des camps de concentration comme « innommable » et non transmissible, comme trop lointaine et étrangère à la normalité du monde commun. En d'autres mots, les conditions de traduisibilité sémiotique sur le plan de l'énoncé manquent.

Mais manquent aussi les conditions de légitimité sur le plan énonciationnel : non seulement les récits des survivants ne semblent pas crédibles, mais les survivants eux-mêmes, comme sujets d'énonciation, ne sont pas crus, ni écoutés, comme le rappelle Primo Levi. Ils ne sont pas donc légitimés comme énonciateurs *dignes de confiance*. Quelque chose passe de l'énoncé à l'énonciateur : l'énoncé qui n'apparaît pas crédible rend l'énonciateur sujet non crédible. En Argentine, on ajoutait souvent à « ne pas pouvoir croire » aux survivants, une dynamique de suspicion qui faisait du survivant un traître potentiel justement parce que survivant. (« S'il a survécu, il doit y avoir une raison », phrase spéculaire à celle des bien-pensants envers les séquestrés : « Si on les a pris, il doit y avoir une raison »).

Ici, les survivants ont réussi à raconter leur expérience seulement lorsque leur parole a été légitimée et inscrite dans une pratique précise de prise de parole, la pratique judiciaire des procès intentés aux militaires responsables. Le cadre juridique a été le premier domaine où la parole des survivants a été non seulement écoutée mais demandée et légitimée ; les témoins non seulement autorisés à parler, mais constitués identitairement comme témoins. Le contexte juridique transforme le témoignage de fait privé à fait public, acte de parole « juridiquement officiel », inscrit et légitimé par une praxis énonciationnelle formelle particulière, au sein d'un cadre juridique institutionnel. *Énoncer* devient ainsi possible dès lors qu'il se construit formellement comme *dénoncer* : la nature de cette énonciation devient publique, dans un cadre énonciationnel constitué et institutionnalisé comme est le cadre de la dénonciation.

En Argentine, de nombreux survivants ont dit que seulement après avoir témoigné dans un procès, ils ont recommencé à vivre. Le procès a donc représenté ce cadre énonciationnel qui a rendu possible non seulement le témoignage des survivants, mais une plus large série de production discursive au niveau social. En Argentine, lors des dix dernières années, depuis la reprise des grands procès publics intentés à l'armée, il y a eu une véritable prolifération d'autres textes narratifs (des dizaines et des dizaines de romans), d'essais, de documentaires, de recueils de témoignages, de mémoires des survivants, de leurs familles, d'histoires de *desaparecidos*, etc. On pourrait penser au processus comme à un *attracteur sémiotique*, ou un détonateur énonciationnel pour la transmission d'autres mémoires, un attracteur qui légitime et rend possible une série d'autres énonciations, à commencer par la première énonciation légitimée.

6. L'énonciation des objets

Avant cet acte, pendant des années, peu de textes ont été produits, et de nombreux survivants se turent, ne pouvant transmettre aucune mémoire. Il est très intéressant de noter que dans de tels cas, la place de la parole a souvent été substituée par des objets matériels, dont la circulation entre les prisonniers a joué un rôle fondamental comme instrument de transmission de la mémoire, mais aussi comme support identitaire et lieu d'investissement valorial et passionnel.

Ceux qui entraient dans un centre de détention ont été d'abord dépouillés de tous leurs effets personnels (rien de nouveau ici aussi encore : souvenons-nous des pratiques carcérales décrites par Foucault et Goffman comme partie du processus complexe de dé-subjectivation). Pour ceux qui sont restés longtemps détenus, même des années, les quelques objets quotidiens qui ont été construits ou récupérés, devenaient particulièrement investis d'une valeur sentimentale, identitaire, symbolique, et surtout leur circulation acquérait une valeur très particulière de transmission mémorielle entre les morts et les vivants, une sorte de vrai « passage de relais ».

Beaucoup de survivants racontent que ceux qui savaient qu'ils allaient mourir, consignaient aux autres les pauvres objets qu'ils avaient, comme un don et en même temps un engagement à se souvenir et une prise de responsabilité. Je dirais qu'ici les objets, pour reprendre la terminologie de Jacques Fontanille, sont synopes d'un autre plan sémiotique, en intégrant dans leur niveau le sens global d'une entière forme de vie.

La chose la plus intéressante est que ces objets ont été soigneusement conservés par les survivants lors de tous leurs déplacements successifs pendant plus de

trente ans : la transmission impossible au niveau de la parole semble ici passer par une conservation de ces objets-symbole. Une survivante a conservé pendant trente ans la couverture qu'elle avait sur ses épaules quand elle a quitté le camp, couverture qui avait appartenu à un autre détenu *desaparecido* et qu'elle a toujours portée avec elle dans tous ses déménagements et changements de résidence.

Nous pouvons parler ici d'un véritable objet transitionnel, suivant la définition du psychanalyste Donald Winnicott. Les objets transitionnels participent en même temps dans deux différentes sémiotiques : le même plan de l'expression dans sa substance matérielle est à la fois une fonction de deux systèmes sémiotiques différents. Dans le cas de la couverture du bébé, à laquelle se réfère Winnicott, la couverture est alternativement couverture pour jouer et sein maternel substitutif. Pour la prisonnière, la couverture a été un précieux objet matériel pour se couvrir et substance expressive liée à un contenu mémorial de grande complexité sémantique : objet symbolique de transmission du mort au vivant, trace presque métonymique du compagnon mort.

Seulement trente ans après, cette femme a réussi à se séparer de cette couverture et l'a offerte au musée, où elle est toujours exposée aujourd'hui. Au moment où se passe cet acte de donation, la femme raconte aussi, pour la première fois, son histoire à la directrice du musée, comme si la séparation de l'objet lui rend enfin l'accès au système symbolique de la parole.

L'acte de donation et la cession au musée semblent ainsi marquer un double passage transformatif : tout d'abord de la mémoire incarnée dans un objet matériel à mémoire symbolisée, qui arrive à se faire parole. En deuxième lieu de mémoire privée à mémoire publique, socialement reconnue et inscrite dans un espace public comme celui du musée, qui implique un partage avec les autres. C'est justement peut-être cette dimension intersubjective et publique qui facilite pour la survivante la séparation d'avec l'objet et lui rend possible le passage de l'objet à la parole.

Mais la donation est aussi un acte énonciationnel précis, qui inscrit également l'objet, plus que la parole, dans un espace public d'exposition, où change le régime de visibilité, et où l'objet se montre et se donne à la vision de l'autre. Très intéressant est le débat qui a eu lieu entre les conservateurs du musée à propos des formes d'exposition de ces objets, en particulier justement de cette couverture, qui apparaît aujourd'hui dans une vitrine. La perplexité des conservateurs était que cette modalité mettait l'objet à une distance excessive, le réifiait en lui faisant perdre ses qualités d'intimité et de quotidienneté, pour l'inscrire au contraire dans les formes plus habituelles de « muséification ». Les survivants interrogés ont cependant apprécié cette forme d'exposition parce que, selon eux, c'était une forme de valorisa-

tion de l'objet, qui, justement dans son être en partie muséifié, acquérait une valeur majeure de témoignage.

Je pense que là aussi ré-émerge fortement la valeur de légitimation d'un acte d'énonciation public comme l'est celui du choix d'exposition de la part des conservateurs du musée. La forme d'exposition du musée est bien sûr une forme d'énonciation elle aussi, qui, encadrant, littéralement, la couverture, en signifie la valeur et en légitime la transmission.

7. Conclusion

Les *Memory Studies* s'appuient sur une hypothèse fondatrice, qui est désormais devenue presque un lieu commun : la mémoire n'est pas une archive statique, un répertoire fixé une fois pour toutes, mais plutôt une sorte d'organisme vivant, en constante transformation, chez lequel toute nouvelle narration s'ajoute aux précédentes, en en modifiant le sens et en en altérant les parcours. Si la mémoire est une énonciation incessante et dynamique d'elle-même, étudier la mémoire impliquera d'étudier en premier lieu les mouvements de ces énonciations et les diverses instances énonçantes qui s'en chargent. C'est dans la stratification des dynamiques énonciatives que se construit, se sédimente, se transforme notre mémoire, à la fois la mémoire individuelle et collective : parler de simple transmission dans ce contexte est très simpliste, voire trompeur. Rien n'est simplement transmis dans les dynamiques mémorielles, parce que chaque transmission est une nouvelle énonciation, une sorte de traduction qui ajoute, supprime, modifie un élément du récit précédent.

Afin d'examiner de manière adéquate les processus mémoriels, il est donc essentiel de prendre en charge les différents cadres énonciatifs et les différentes instances qui sous-tendent ces processus et en déterminent les conditions mêmes de transmissibilité. Il s'agit, autrement dit, d'analyser en termes sémiotiques, la consistance de ces cadres mémoriels, ou arrière-plans partagés, dont parlait déjà Halbwachs, et d'en décliner la dimension sémantique conjointement à la dimension énonciative. Ces arrière-plans partagés peuvent être interrogés à partir d'un double niveau, celui de la praxis énonciative et celui de la praxis énonciationnelle.

La praxis énonciative nous permet de penser l'énonciation non seulement en termes individuels, comme acte singulier de prise de parole, (un « je » qui dit « je »), mais aussi comme stratification de grandeurs sémiotiques différentes, de configurations collectives sédimentées dans lesquelles le sens que nous produisons est toujours inévitablement immergé. Dans ce cadre théorique, on peut mieux comprendre les dynamiques de transformation qui ont lieu dans le système mémoriel,

puisque chaque modulation du déjà dit ne peut que reconfigurer les relations internes déterminant de nouvelles pertinences et de nouvelles émergences de sens. La question n'est pas nouvelle (voir Fontanille, 1998 ; Fontanille et Zilberberg, 1998) : elle a été traitée à travers *le champ tensif des modalisations existentielles*. Il a été montré comment le passage entre les différents modes d'existence sémiotique (potentialisé, virtualisé, actualisé, réalisé) se prête à l'émergence et à l'apparition de certaines grandeurs sémiotiques, ou dans le sens inverse, à leur déclin et à leur disparition éventuelle.

On voit bien ici à quel point les logiques mémorielles et les actes d'énonciation sont inextricablement liés : une sémiotique de la mémoire non seulement ne peut ignorer les dynamiques énonciatives, mais ne peut pas non plus être bien comprise en dehors de celles-ci. La praxis énonciative n'est pas seulement le répertoire statique du déjà dit, mais le champ sur lequel l'ensemble des actes énonciatifs travaillent, un champ dynamique en permanente fluctuation et reformulation, où émergent et déclinent les différentes grandeurs sémiotiques. La praxis énonciative est aussi une praxis mémorielle qui travaille par accumulation, mais aussi par soustraction, épaississant ou raréfiant la force collective du souvenir. Les réécritures de la mémoire, qui remodelent constamment notre histoire passée avec des oublis et des redécouvertes, sont le résultat de ce travail incessant qui est dû à plusieurs instances, individuelles, collectives, institutionnelles qui, avec leurs différents actes énonciatifs, transforment, réélaborent, construisent et reconstruisent nos mémoires.

Enfin, à côté de ces contenus sédimentés dans les énonciations antérieures qui se sont stabilisées dans la praxis énonciative, on peut supposer que, en particulier dans le cas des mémoires traumatiques, l'acte d'énonciation lui-même peut avoir son importance, la prise de parole en tant que telle, une praxis énonciationnelle au caractère performatif fort, capable de mobiliser les autres énonciations qu'en son absence elles n'arrivent pas à se dire. En conclusion, je crois que seulement en assumant les dynamiques énonciatives complexes qui sont à la base de la transmission mémorielle, en particulier dans le cas de la mémoire traumatique, on peut mieux comprendre les modalités de ces étapes, les transformations du sens et l'organisation sémiotique complexe qui les sous-tend.

Références bibliographiques

- ALTOUNIAN, Janine, ALTOUNIAN, Vahram (2007), *Ricordare per dimenticare*, Roma, Donzelli.
 ALTOUNIAN, Vahram, ALTOUNIAN, Janine (2009), *Mémoires du génocide*

- arménien : héritage traumatique et travail analytique*, Paris, Presses Universitaires de France.
- ASSMANN, Aleida (1999), *Erinnerungsräume. Formen und Wandlungen des kulturellen Gedächtnisses*, München, Oskar Beck.
- BASSO FOSSALI, Pierluigi (2016), « Les espaces de l'énonciation sous la sollicitation de leurs vides : le discours comme optimisation de l'expérience », dans COLAS-BLAISE, Marion, PERRIN, Laurent, TORE, Gian Maria (dir.), *L'Énonciation aujourd'hui*, Limoges, Lambert-Lucas, pp. 395-420.
- BENVENISTE, Émile (1974), *Problèmes de linguistique générale*, t. 2, Paris, Gallimard.
- BERTRAND, Denis (1995), « L'impersonnel de l'énonciation. Praxis énonciative : conversion, convocation, usage », *Protée*, vol. 21, n° 1, pp. 25-32.
- BERTRAND, Denis (2000), *Précis de sémiotique littéraire*, Paris, Nathan Université.
- ECO, Umberto (1984), *Semiotica e filosofia del linguaggio*, Torino, Einaudi.
- FONTANILLE, Jacques (1998), *Sémiotique du discours*, Limoges, Presses Universitaires de Limoges.
- FONTANILLE, Jacques (2016), « L'énonciation pratique à l'œuvre dans l'intermédialité et la remédiation », dans MIGLIORE, Tiziana (dir.), *Rimediazioni. Immagini interattive*, Roma, Aracne, pp. 231-244.
- FONTANILLE, Jacques, ZILBERBERG, Claude (1998), *Tension et signification*, Sprimont, Mardaga.
- FREUD, Sigmund, BREUER, Josef (1892-1895), « Studien über Hysterie », dans FREUD, Anna *et al.* (dir.), *Gesammelte Werke*, vol. 1, London / Frankfurt, Fisher / Imago, pp. 1940-1968.
- HALBWACHS, Maurice (1925), *Les Cadres sociaux de la mémoire*, Paris, Alcan.
- HALBWACHS, Maurice (1950), *La Mémoire collective*, Paris, Alcan.
- HIRSH, Marianne (1997), *Family Frames. Photography, Narrative and Postmemory*, Cambridge (Mass.), Harvard University Press.
- HIRSH, Marianne (2012), *The Generation of Postmemory. Visual Culture after the Holocaust*, New York, Columbia University Press.
- LOTMAN, Youri Mikhailovich (1999 [1980]), *La Sémiosphère*, Limoges, Presses Universitaires de Limoges.
- POMIAN, Krzysztof (1999), *Sur l'histoire*, Paris, Gallimard.
- VIOLI, Patrizia (2014), *Paesaggi della memoria. Lo spazio, il trauma, la storia*, Milano, Bompiani.
- VIOLI, Patrizia (2017), « Disappearance, Mourning and the Politics of Memory », dans SHARMAN, Adam, GRASS KLEINER, Milena, LORUSSO, Anna

Maria, SAVOINI, Sandra (dir.), *MemoSur / MemoSouth. Memory, Commemoration and Trauma in Post-Dictatorship Argentina and Chile*, Nottingham, Critical, Cultural and Communications Press, pp. 35-55.

La médiation des objets en archéosémiotique

Roberto Flores

Institut national d'anthropologie et d'Histoire (Mexique)¹

Les objets sont à la mode – du moins en sémiotique. Depuis déjà au moins dix ans, les études de cette discipline sur le thème se sont multipliées². On y décrit les objets en traits signifiants, soit que ces traits signifient directement (semi-symbolisme) ou qu'ils constituent un ensemble de traits corrélatifs qui intègrent un objet unitaire (symbolisme et fonction). Les traits décrits sont des attributs sensibles des objets qui permettent à l'homme d'entrer en relation avec eux, d'interagir de diverses façons, depuis les approches utilitaires jusqu'aux jouissances esthétiques.

Déjà depuis Barthes (1964), le sens des objets se décline en un signifié fonctionnel et un autre symbolique. Bien qu'elle soit trompeusement dichotomique, cette distinction est utile, surtout pour combattre le préjugé qui veut que le domaine de l'étude de la signification se limite aux symbolismes. La sémiotique offre la possibilité d'aborder le signifié fonctionnel des objets depuis une perspective interactionnelle. Il suffit de considérer qu'un objet offre des interfaces (Zinna, 2005) à l'utilisateur – de même qu'à d'autres objets – qui facilitent ou entravent son utilisation. Il s'agit d'une dimension du sens qui, souvent, se cache derrière la familiarité avec laquelle les objets sont présentés : la présence d'un objet pleinement fonctionnel, tel qu'un meuble confortable, ne devient visible que lorsque celui-ci se détériore.

La sémiotique suscite chez l'archéologue un intérêt certain parce qu'elle lui offre la possibilité de comprendre le sens des objets à titre de vestiges de la culture matérielle (Preucel, 2006). Que se passe-t-il quand on considère les intérêts archéologiques comme des intérêts sémiotiques ? Dans la sémiotique des objets

1. Ce texte inédit a été traduit de l'espagnol par Dominique Bertolotti Thiodat.

2. Zinna (2004 et 2010) ; Semprini (1995) ; Deni (2002) ; Arias González (2008) ; Fontanille (2006). Il s'agit d'un thème classique en archéologie qui présente également un certain engouement, surtout dérivé des études sur l'agence (*agency*). Nous pouvons aussi citer, à ce sujet, Hodder (2012) et Dobbs (2000) chez qui on peut apprécier l'influence de la psychologie écologique de Gibson, 1986. On peut tout aussi bien faire référence aux études de la théorie de l'agence dans d'autres disciplines telles que l'anthropologie, par exemple Vapnarsky, Monod Becquelin et Fornel (dir.) (2013).

contemporains, ceux-ci présentent une certaine familiarité entre eux, tandis qu'en archéosémiotique, celle-ci n'existe pas ou bien est trompeuse. Les objets contemporains s'offrent à nous plongés dans leurs relations inter-objectales, regroupés en domaines d'expérience. Mais, en archéologie, l'objet apparaît dans des contextes limités ou hors tout contexte. Si pour les objets contemporains les domaines d'expérience fournissent des informations solides, en archéologie, le domaine n'est que vaguement suggéré ou doit être totalement déduit : il ne s'agit pas en tout cas d'une source primaire d'information. De telle manière que la réduction phénoménologique, la mise entre parenthèses des préjugés, semble se produire de façon naturelle par rapport au vestige matériel³. On part de l'hypothèse qu'il est possible de se défamiliariser avec ce qui est familier, mais quand l'objet nous est étranger, la réduction s'impose également : il est nécessaire de considérer que les choses étrangères ou inconnues offrent peut-être davantage d'opportunités au préjugé. Et plus encore parce qu'elles ne sont pas familières, on risque de prendre leurs traits comme des évidences incontestables que l'on peut cataloguer grâce à des recours dans l'immédiat.

Dans ce travail, on cherchera à établir les bases théorico-méthodologiques de l'archéosémiotique, en particulier par rapport à la définition de paramètres descriptifs du signifié fonctionnel des objets. L'intérêt se centre sur la description de la céramique qui, comme il est de tradition en archéologie, permet de formuler une hypothèse quant à l'identité des peuples l'ayant produite.

1. Parcours sémiotique

L'archéosémiotique doit se charger de décrire les objets comme une expression signifiante et comme un contenu signifié. Le but est de reconnaître le processus par lequel le plan du signifiant se réunit avec celui du signifié pour que l'objet soit constitué comme un signe. Néanmoins, la description ne se limite pas à l'objet isolé, elle inclut également les relations que l'objet entretient avec d'autres objets et avec les sujets. Cette tâche est complexe car elle suit un parcours allant du mode de manifestation des objets face aux sujets, à leur façon d'interagir avec ces derniers. La réflexion s'étend au lien qu'il est possible d'établir entre l'apparence et l'identité de l'objet et que l'on pourrait appeler, vaguement, sa « fonction ». La perception d'un objet quotidien s'accompagne immédiatement

3. Plus que de Husserl, la relation entre la réduction phénoménologique et l'étonnement est un thème propre à Merleau-Ponty : « La meilleure formule de la réduction est sans doute celle qu'en donnait Eugen Fink, l'assistant de Husserl, quand il parlait d'un "étonnement" devant le monde » (1985 : VIII).

de la conscience de son utilité : une chaise sert à s'asseoir. Le lien problématique se situe, alors, entre l'objet et les actions auxquelles il participe. De telle manière que, pour examiner ce passage, il faut montrer de quelle façon la description des attributs sensibles d'un objet permet la reconnaissance des actions. Pour atteindre cet objectif, on présentera les éléments sur lesquels repose la description, pour se concentrer postérieurement sur l'examen des types de signification des objets, en particulier sur la signification fonctionnelle. Ce parcours permettra de discuter certains problèmes associés aux interactions des objets avec les sujets et d'en établir les principes pour leur description empirique – exhaustive, adéquate et simple – et systématique.

1.1. Éléments de la signification

Dans la description des langages non verbaux, tels que les objets, mais surtout à partir de l'analyse de l'image, la sémiotique de Greimas (1984) a privilégié les dimensions de l'apparence et de la représentation que l'auteur articule à travers les notions de signifié plastique et figuratif⁴. Ces dimensions de la signification ne sont pas des paramètres de description exclusifs des objets car on les retrouve sur les images, en poésie, en musique, etc. Mais il y a bien une distinction qui est une caractéristique propre à la sémiotique des objets : celle qui est établie entre deux types de signifié des objets, le signifié symbolique et le signifié fonctionnel (voir Barthes, 1991 ; Eco, 1974). Une scission de l'objet est opérée : l'objet en tant que signe de quelque chose d'étranger à soi-même (un objet porteur d'une valeur symbolique ou métaphorique) et l'objet comme signe de l'action où il est associé à l'objet, de par son caractère d'objet fonctionnel (objet avec une valeur métonymique ou synecdoquique).

En archéologie, l'intérêt porté aux significations religieuses est patent. Or, moins spectaculaire dans ses manifestations et plus oblique que le sens symbolique, le sens fonctionnel de l'objet se trouve aussi bien dans l'objet le plus humble que dans le plus prétentieux. La tâche de l'archéologie ne se limite pas à l'étude de certains comportements et valorisations de la part des couches privilégiées des sociétés. Elle s'intéresse également à l'étude des objets quotidiens dont la présence se fait à peine sentir mais qui, sans l'ombre d'un doute, structurent le plus fortement la vie ordinaire des êtres humains. Mais il arrive que l'identité des objets communs, du fait de leur propre omniprésence, coure le risque d'être mi-

4. Bien que le signifié figuratif se pose en termes d'intersémiotité, c'est-à-dire, de rapport avec une sémiotique du monde naturel et non pas en termes de référence.

nimalisée, réduite au rang d'une évidence. Seuls les objets somptuaires, rituels ou inconnus attirent une attention soutenue et s'érigent en objectifs d'efforts interprétatifs. L'objet courant n'a pas accès au rang « d'inconnu à déchiffrer » et reste dans le domaine du sens commun.

Contre cette perspective abusivement réductionniste, il convient de revendiquer l'étude de tous les objets, de n'importe quel objet, et de montrer l'intérêt que présente une description sémiotique. Pour cela, on doit considérer que les facettes utilitaires et fonctionnelles méritent d'être étudiées au même titre que les signifiés symboliques. En tant que signe, l'objet est l'empreinte que laissent les êtres humains à la fois de leurs tâches quotidiennes et de leurs actes exceptionnels :

Communément, nous définissons l'objet comme « quelque chose qui sert à quelque chose ». L'objet est, par conséquent, à première vue, entièrement absorbé dans une finalité d'usage, dans ce qu'on appelle une fonction. Et, par la même, il y a, spontanément sentie par nous, une sorte de transitivité de l'objet : l'objet sert à l'homme à agir sur le monde, à modifier le monde, à être dans le monde d'une façon active ; l'objet est une sorte de médiateur entre l'action et l'homme. (Barthes, 1991 : 251)

Cependant, par opposition à cette citation, nous devons signaler que, pour le sémiologue français, le signifié fonctionnel incluait aussi bien l'usage que la fonction, ce que nous nous efforcerons ici de séparer. En effet, nous chercherons à reconnaître l'existence d'une distance entre l'usage effectif et les projets d'usage qui président tant à l'élaboration des objets qu'à leur utilisation. Plus encore, cette distance a directement une répercussion sur le mode de conduction de l'analyse. Quand bien même dans de nombreux cas l'usage serait susceptible de reconnaissance directe dans les traits, les dépôts et les empreintes d'usure des objets, le projet d'utilisation ne laisse aucune trace matérielle, celle-ci doit au contraire être déduite à partir de l'utilisation. Nous examinerons, dans les paragraphes qui suivent, les conséquences de cette distinction, dans un but à la fois descriptif et méthodologique.

1.2. Objet et action

L'objet est considéré comme le signe des actions où il intervient. C'est pourquoi il est nécessaire de faire la distinction entre les points de vue suivants :

- Les attributs sensibles de l'objet décrit.
- Les actions déduites à partir de la présence de l'objet.
- Les interactions.

Toutes ces formes de relations avec les objets ne s'inscrivent pas de la même manière dans la sémiotique de l'action. De telle manière que, quand on parle des objets, il est impératif de préciser le point de vue adopté et de signaler sans équivoque quand l'objet est institué comme une médiation dans la relation avec les sujets et quand il est considéré dans sa relation avec d'autres objets de même classe ou qui apparaissent dans un même environnement.

La sémiotique a proposé de décrire ces différents types de relation à travers un modèle actantiel qui rend compte du rôle que jouent tous les participants sur les scénarios d'élaboration, de production et d'utilisation des objets, qui sont déduits de l'analyse, et la nature même de ces scénarios, comme des séquences programmées d'action. De cette manière, le modèle actantiel établit différentes modalités d'interaction entre actants et agonistes. Cette interaction établit :

- Une dynamique des forces entre agonistes (A : sujets ou objets) : R(A, A) ;
- Une relation causale entre événements (E) : (R(E, E) ;
- Une relation factitive entre sujets (S) : R(S, S)⁵.

Dans les deux dernières formes d'interaction, la relation place l'objet dans un rôle de médiateur.

Il convient de mentionner ici le rôle que joue actuellement la théorie de l'agence (*agency*) en archéologie (Dobres et Robb, 2000), mais surtout faire ressortir certaines des différentes conceptions d'agence et signaler les spécificités du point de vue archéosémiotique. C'est ainsi que, parmi ces multiples définitions d'agence, l'examen des formes d'intégration entre la reproduction sociale par voie des actions individuelles, que ce soit pour maintenir le *statu quo*, pour lui résister ou le transformer, n'a pas lieu d'être pris en compte. De la même manière, on exclut l'examen de l'action en termes de l'intentionnalité de l'acte (bien que dans ce travail il soit question de la fonction des objets, mais, comme on le verra plus avant, il ne s'agit pas ici de la fonction intentionnellement produite, mais d'une fonction attribuée par la voie d'une inférence à partir de l'usage). Nous n'avons pas inclus des thèmes tels que les processus de planification et d'organisation des actions dans la production et la consommation des artefacts ou l'expression de degrés de progrès technologique par la voie des manufactures.

En revanche, on considère comme pertinentes ces autres thématiques où l'élaboration et l'utilisation d'artefacts avec des signes distinctifs permettent d'exprimer des différences formelles et sociales dans une culture donnée, ainsi

5. Hodder (2012) parle de la dépendance des humains envers les choses et vice-versa, entre les choses et les humains.

que l'inférence d'actions à travers les empreintes matérielles d'usage et de production des objets, sans oublier la captation de valeurs idéologiques ou de cosmovision à travers les manifestations sensibles des objets eux-mêmes. Tous ces rapprochements ont en commun le fait que les attributs sensibles des artefacts manifestent des relations avec les sujets et d'autres objets qui entrent en contact avec eux. De telle façon que, étant considéré comme un signe, l'objet devient un indice, une espèce d'empreinte de ces liens, tant sur les dimensions objectales, intersubjectives ou événementielles incluses ci-dessus sous la rubrique d'interaction.

Néanmoins, il nous faut signaler que le lien avec les sujets n'est pas un lien avec des personnes ou des collectivités effectives, mais un lien avec des rôles actantiels en sémiotique. Pour être capté dans cette dimension relationnelle, l'objet, comme signe-empreinte, doit se lire à la lumière d'un *symbole dicent* (Peirce) ; comme un actant qui sature la valence posée par un nœud actionnel qui détermine la quantité et la nature générale des participants intéressés. De cette manière, pour donner un exemple très simple, une écuelle peut servir comme un récipient pour de multiples actions : contenir des aliments, comme objet de décoration ou comme masque mortuaire. Pour chacune de ces utilisations, l'objet est impliqué dans des actions précises qui conforment un cadre (*frame*) d'action (Minsky, 1975 ; Fillmore, 1976), dans lequel les rôles assignés à l'objet et à ses usages sont précisés. Le concept d'agence est ainsi transporté au domaine de la représentation de l'action et à celui des rôles actantiels.

Un objet est la matérialisation d'un ou plusieurs programmes d'action. C'est aussi la manifestation matérielle de la compétence non seulement actualisante du sujet – son pouvoir faire –, mais encore virtualisante – son vouloir ou devoir faire. Comme expression d'une possible transformation d'état, c'est l'actualisation d'une manière spécifique de faire les choses, au détriment d'autres manières possibles (problématique que Wobst (2000) aborde sous le titre « interférence matérielle »).

L'inventaire d'actions possibles est réalisé : à partir des inférences rigoureusement faites, à partir des attributs sensibles des objets, que ce soit en termes d'empreintes d'usure ou d'interférences quant à la fonction projetée par le producteur ou la fonction attribuée par l'utilisateur.

2. De l'usage à la fonction

L'objet en archéologie est une médiation cognitive entre le vestige matériel et l'intégrité d'un peuple et d'une culture, quand il ne s'agit pas d'une histoire. À partir des fragments d'objets, des ruines humbles ou monumentales, des offrandes

et enterrements, entre autres, l'archéologue reconstruit patiemment les objets, les édifices et les environnements qui furent instruments et scènes d'actions dans le passé, et il entreprend une chaîne d'inférences où l'artefact joue un rôle fondamental : inférence première de l'objet complet à partir du fragment, des actions à partir de l'objet, des projets d'action et visions du monde à partir des actions. La tâche est sans doute monumentale et le sémioticien est susceptible d'y intervenir efficacement pour soutenir les médiations que l'objet propose et d'alimenter plus solidement les inférences.

Pour que l'intervention soit efficace, l'objet doit être soumis tant à une description sémiotique directe de ses attributs plastiques, de ses contextes immédiats et de son insertion en collections qu'à une inférence interprétative de ses fonctions. De telle manière que la proposition d'analyse sémiotique des objets doit distinguer soigneusement ce qui est le produit d'une description de ce qui l'est d'une inférence. Dans ce but et uniquement en relation avec la description, on déterminera les usages et l'usure des objets, leur *affordance* et leur ergonomie comme étant des facettes constitutives de la signification.

En présentant les paramètres de description mettant en relation un artefact avec son utilisateur, on les regroupera en trois dimensions : 1) comme des signes distincts, résultat de l'ordre en plusieurs dimensions signiques de la variété des attributs de l'objet ; 2) comme la partie d'un acte énonciatif, concomitant avec les actes d'utilisation de l'artefact et grâce auxquels il accède au statut d'objet signifiant, et 3) comme partie d'un acte communicatif par lequel l'objet entre en relation avec ses utilisateurs pour indiquer ses usages effectifs ou ses possibilités d'utilisation.

L'objet est ce qui manifeste l'action et celle-ci est considérée comme un objet de faire⁶ dont il faut reconstruire le parcours narratif. Cette reconstruction suit la route présuppositionnelle, depuis son statut comme objet réalisé, jusqu'à son statut comme objet virtualisé, en passant par celui d'objet actualisé. L'objet de faire réalisé se manifeste dans les traits inscrits sur ce que nous pouvons dorénavant appeler l'objet-artefact : traits d'une action dont l'artefact a été objet ; traits d'usure, d'érosion, dépôts, brisures, sédimentations, décolorations, etc. L'objet actualisé s'apprécie dans les appels ou les incitations à l'action que l'artefact exerce sur les sujets : possibilités de faire parmi lesquelles le sujet choisit et qui sont inscrites dans la forme et la substance de l'artefact. L'objet actualisé se trouve sur les dispositions de l'artefact pour intervenir dans une action, n'importe quelle action, pour autant que le corps de l'artefact soit lié à celui d'un sujet ; l'artefact intervient ici comme

6. L'objet de faire inclut un projet d'action.

un champ possible de manœuvres. Ces trois modes d'existence de l'objet seront respectivement nommés dorénavant comme : l'usage, *l'affordance* et *l'ergonomie*. Le déploiement de l'objet-artefact tout au long du parcours narratif se réalise à partir des relations de présupposition qui existent entre les étapes constitutives de celui-ci.

2.1. Description

2.1.1. Usage

Les traits d'usage de l'objet et ses empreintes d'usure sont des données empiriques à caractère historique que l'on peut constater sur les attributs plastiques : ce sont des signes réalisés qui existent effectivement (ce sont des *syn-signes*), des empreintes de l'intervention active d'un sujet (ils sont *indiciels*) et des lieux de confluence de relations possibles (ils sont *rhématiques*). Comme on le verra dans le point suivant, toute empreinte d'usage est rétrospective, car elle valide l'une des possibilités d'utilisation de l'objet (celles qui font partie de *l'affordance*) ; on les reconnaît en dégradations, déformations, érosions, restaurations, réparations, pigmentations, décolorations, sédimentations, etc. ; le vestige matériel attire l'attention sur d'autres objets appartenant à une même collection (dans le cas de la céramique, c'est une vaisselle) ou sur des objets avec lesquels il a été en contact et pointe vers l'acte singulier dans lequel il a été impliqué ou vers l'activité (ou les activités) auxquelles il a participé (comme c'est le cas de la céramique avec d'autres objets dans des contextes funéraires).

L'usage met en relation l'objet avec un sujet et une action, spécifiques et singuliers. Depuis une perspective sémiotique, cela correspond à la réalisation pleine de l'objet, lorsqu'il entre en relation tant avec le sujet opérateur qu'avec le sujet d'état. Mais cela correspond également à la réalisation d'un acte énonciatif par lequel l'objet est énoncé dans une situation et un contexte spécifiques, des circonstances dans lesquelles se réalisent les potentialités offertes par l'objet du fait qu'il appartient à la sémiotique du monde naturel (Greimas, 1973).

Si la reconnaissance de l'usage se fait directement sur l'objet et a pour statut épistémique celui d'une évidence, l'usage est la manifestation d'une efficacité communicative et significative. C'est pourquoi nous devons préciser que l'empreinte *n'est pas* l'usage, sinon qu'elle en permet la reconnaissance. En ce sens, on ne peut pas échapper complètement à l'inférence, mais, à la différence de la fonction de l'objet, l'usage *est bien* dans l'empreinte. En revanche, la fonction n'est pas inscrite dans l'objet. De cette manière, si elle est correctement lue, l'empreinte doit renvoyer à un usage spécifique et, par ailleurs, un objet est susceptible de renvoyer à diverses fonctions, même si certaines sont incompatibles entre elles.

2.1.2. Affordance

L'*affordance* est un concept proposé par Gibson (1986 : 127sq), dans le cadre d'une écologie de la perception, pour décrire les possibilités d'action d'un organisme quand il entre en relation avec un objet ou quand il s'inscrit dans un environnement. Pour la sémiotique des objets, c'est le résultat de l'évaluation – non normative – de l'adéquation de l'objet à un usage possible : dans la mesure où elle est inscrite directement sur un objet singulier, cette qualité existe effectivement et elle indique une ou plusieurs actions possibles à réaliser avec l'objet. Même si l'objet ne se réalise qu'en entrant en relation avec le sujet utilisateur durant l'acte d'utilisation, l'*affordance* est établie par les actions susceptibles d'être réalisées par le sujet préalablement à l'usage. Dans cette relation, l'objet ne vaut que comme but de l'action utilitaire et son existence est déterminée à partir de la morphologie et l'apparence de l'objet, indépendamment des empreintes d'usage. L'*affordance* est de nature prospective : on identifie grâce à elle les activités idéales que ledit objet permet, propose ou exige. L'attention du sujet, usager ou sémioticien, est dirigée vers l'objet, mais pour atteindre un destinataire-sujet, responsable de l'exécution de l'activité proposée. Dans cette mesure, à travers la morphologie et l'apparence, l'objet sélectionne un sujet opérateur adéquat.

La description sémiotique de l'*affordance* est réalisée à partir d'un objet dans un contexte déterminé, même s'il n'est pas nécessaire que ce soit dans une situation spécifique d'usage. Cela veut dire que la présence de l'objet donne lieu à un décalage entre l'utilisation possible et le programme d'action du sujet : l'objet est déjà actualisé, tandis que le sujet opérateur est encore en phase de virtualisation, soit à travers le devoir, soit à travers le vouloir-faire.

En étant une signification de l'objet, l'*affordance* est susceptible d'entrer dans un acte communicatif : c'est donc à la manifestation cognitive de la compétence de l'objet qu'elle correspond, ce qui lui permet de participer efficacement à la réalisation d'un programme narratif. C'est un savoir dont le contenu est la modalité actualisante qui régit la réalisation d'un programme d'action associé à l'objet (il s'agit d'un savoir sur le pouvoir être). De telle manière que, pour mieux comprendre son fonctionnement, il faut tout d'abord spécifier le mode de réalisation de la circulation du savoir et les actants qui y participent, et, en deuxième lieu, il est nécessaire de préciser le pouvoir constitué par son contenu cognitif.

En ce qui concerne le premier point, nous avons besoin d'un savoir sur l'artefact et d'un destinataire qui se combine avec ce savoir et s'associe au contenu cognitif avec un ou plusieurs programmes d'action dans lesquels l'artefact est susceptible d'intervenir. À ce sujet, la question se pose de l'origine ou de

l'établissement des qualités étant objet de ce savoir : la modélisation de l'*affordance*, en termes de circulation de connaissance, offre plusieurs alternatives qui répondent à différents syncrétismes actantiels. En premier lieu, elle est susceptible tant d'une interprétation objective – dans laquelle la qualité est assumée comme étant partie inhérente de l'objet –, que d'une interprétation subjective – dans laquelle c'est le sujet qui lui octroie cette qualité – : dans le premier cas, l'objet entre en syncrétisme avec un destinataire de l'information, tandis que dans le second cas, c'est un non anti-destinateur qui admet l'attribution des qualités. Par ailleurs, et en relation avec ce dernier cas, le destinataire – en absence d'une tierce entité – entre en syncrétisme avec le rôle de destinataire qui impose une identité à l'objet. De cette manière, le contenu modal du savoir est établi par l'une ou l'autre des deux trajectoires possibles : dans l'attribution objectivante, les qualités sont inhérentes et se manifestent comme des évidences tandis que dans l'attribution subjectivante de qualités, le pouvoir répond à des attentes préalables du sujet :

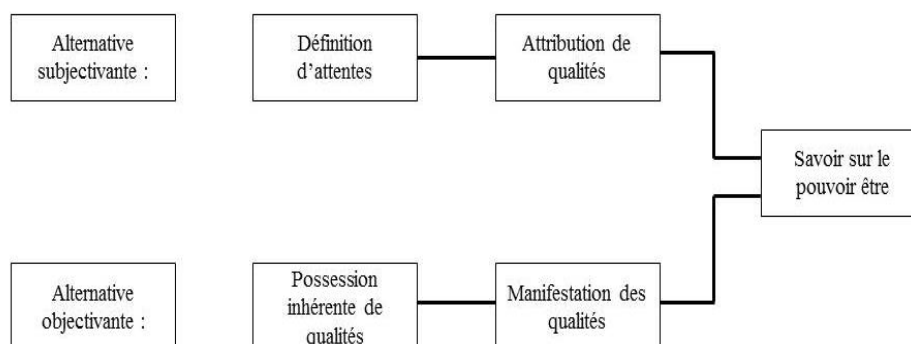


Figure 1 : Alternatives dans la reconnaissance des qualités des objets

La première alternative est celle qui pose plus de difficultés : elle signifie que le contenu du savoir et le savoir même se fondent en une seule figure ; l'artefact se montre, s'exhibe lui-même comme ce qu'il est. De cette façon, dans des conditions idéales, un pot signale directement sa propre identité comme récipient avec des dimensions données, une certaine consistance, allure et solidité, sans avoir besoin d'un faire interprétatif de la part du destinataire. Pour les utilisations les plus fréquentes d'objets du quotidien, l'identification de l'objet se réalise sans problème et sans l'intervention d'une quelconque activité cognitive qui n'a pas besoin d'être plus sophistiquée que celle de la perception : les objets les plus usuels ne se cachent pas et n'ont pas non plus besoin de se camoufler. Par contre, en ce qui concerne les objets du passé, l'identité n'est pas soutenue par la familiarité, mais par

l'étrangeté, à commencer par le fait que l'archéologue n'est pas confronté, dans la majorité des cas, à des objets complets mais à des fragments qu'il faut laborieusement reconstruire. Dans d'autres cas, il est confronté à des objets complets dont l'utilité lui échappe : à quoi servait un « joug », un « étrier », une « palme », une « hache » (tous étant des noms qui ont été donnés par les archéologues à des objets énigmatiques de cultures mésoaméricaines) ?

Idéalement l'objet de savoir devrait indiquer son appartenance sa propre nature et se montrer comme un objet associé à des programmes narratifs : un objet dont l'utilité renvoie à une action adjectivée, ce qui est indiqué par le suffixe *-ble*, et qui signale la possibilité de réalisation. Ainsi, par exemple, un pot de dimensions, forme et poids déterminés, sera qualifié de *transporta-ble*. Le destinataire s'adapte à l'apparence de l'objet, mais ne l'interprète pas, il la capte directement en termes d'une possibilité d'action. En étant considéré comme un objet de faire, cela se traduit directement comme une modalisation du programme (l'action est *réalisa-ble*), et, indirectement, comme une actualisation de l'être de l'objet forcément associé à l'action (l'objet est *utilisa-ble* d'une manière spécifique) : la présence de l'objet rend possible la réalisation du programme.

Quand l'objet est familier, son apparence correspond à l'être de l'objet même et le programme d'action devient évident. Donc, si l'apparence est transparente par rapport à l'objet ou si elle est élaborée de manière efficace, le destinataire-utilisateur aura la possibilité de capter de manière tout aussi efficace⁷ l'*affordance*, en ce sens où l'invitation à l'action que lui adresse l'objet sera accomplie par la réalisation effective de l'action. Mais, s'il est rare, s'il renferme ou cache son identité, la captation n'en sera que plus difficile, et, en ce qui concerne l'apparence, le sujet est contraint d'avoir recours à son expérience préalable d'objets qu'il juge semblables à celui qu'il a sous les yeux, approximation qui ne dépasse pas son caractère arbitraire.

Quant au destinataire, il reçoit l'information concernant l'objet faisant référence à ses utilisations possibles. L'alternative proposée, ci-dessus quant au caractère objectif ou subjectif des qualités reconnues à l'objet, renvoie à la question de l'origine de l'information : dire qu'il appartient à un destinataire suppose la capacité de localiser cet actant. Posée en psychologie écologique, la première solution s'est vue favorisée par les adeptes de Gibson, dans la mesure où l'environnement, l'artefact et le sujet constituent un *continuum* unitaire et non des entités discrètes différenciées. Même si cette proposition semble particulièrement séduisante, elle

7. Ce qui ne veut pas dire qu'il y ait des captations correctes et d'autres incorrectes, car – à la différence de l'ergonomie où le corps humain sert de patron de mesure – il n'y a pas de norme qui détermine la justesse du jugement.

doit faire face à de graves difficultés dès que le principe de continuité et d'unité se trouve à l'extérieur de l'objet, dans l'environnement où objets et sujets sont indissociables ; mais il peut aussi être situé à l'intérieur du sujet qui perçoit et se trouve dans un monde qu'il assume comme étant son propre environnement.

La solution est loin d'être évidente et le débat est toujours d'actualité. Mais la sémiotique n'a pas besoin de prendre parti dans la mesure où sa mission consiste à décrire les trajectoires que suivent les effets de sens. On dira alors que l'attribution de la signification fonctionnelle pour les objets oscille entre la reconnaissance de paramètres objectifs et l'attribution subjective de fonctionnalité. Chacune de ces voies offre un univers cohérent, constitué par des objets significatifs.

2.1.3. Ergonomie

Il s'agit d'une description sémiotique qui est le produit de la reconnaissance d'une adéquation normative de l'objet à un usage idéal, ce que l'on appelle un *design* efficient. On décrit la relation de l'objet par un patron représenté par le corps, ce qui nous rapproche du concept médiéval d'analogie de proportion ; non par rapport à un dieu, mais par rapport à l'homme et à ses actions.

De même que l'*affordance*, il s'agit d'un indice, mais du corps et non de l'action. En ce sens, c'est un signe relationnel effectivement existant, de caractère prédicatif. Dans la morphologie de l'objet, indépendamment des empreintes de l'usage, on reconnaît la constitution du sujet opérateur, ses mesures, ses proportions, sa motricité globale et fine ; sa position, posture et orientation corporelle. En premier lieu, l'objet exige de la part de son utilisateur une constitution corporelle et, en second lieu, une compétence pour son maniement (à ne pas confondre avec la sémiotique de la manipulation). Ces deux exigences impliquent un problème similaire à celui détecté pour l'*affordance* : une relation presque mécanique entre sujet et objet (constitution) et une relation médiée par une interprétation (compétence) ; on pourrait dire que la première est une compétence basée sur le pouvoir-faire (corporel) et la deuxième, sur le savoir-faire (savoir manipuler ou manœuvrer). La distance entre ces deux exigences, de même que pour l'*affordance*, est celle qui existe entre les indices et les symboles : de telle manière que, pour chaque type de reconnaissance, se pose le passage entre un signe moins élaboré à un autre plus élaboré.

L'ergonomie est une relation entre l'objet et l'homme, mais, à différence de l'usage, elle n'est pas relative à une situation énonciative spécifique, bien qu'elle admette la contextualisation, car elle a besoin de certaines conditions d'accessibilité à l'objet et aux parties de celui-ci qui sont nécessaires à son opé-

ration. Elle exige également du sujet qu'il adopte une position spécifique qui permette l'accès et l'opération. De telle façon que cette relation ne s'actualise pas en une circonstance singulière et spécifique, mais elle est disponible chaque fois que les conditions d'accès et d'opération sont réunies.

De manière que la sémiotique de l'ergonomie est la description d'une relation entre les mesures et les formes de l'objet et les proportions d'un corps humain quand celui-ci adopte une position et une posture spécifiques dans un contexte déterminé. Ces proportions sont prises comme patron ou norme et sont relatives à un contexte, non pas à une situation précise : l'ergonomie rend compte de l'énonciation actualisée d'un objet dans des contextes déterminés, mais non réalisée effectivement en situations spécifiques. Cette énonciation manifeste les possibilités que l'objet offre pour son maniement, même si, à la différence de l'*affordance*, elle ne détermine pas de quelles actions il s'agit. De fait, l'ergonomie ne s'intéresse pas directement à l'action, mais à l'homme qui la réalise et, plus précisément, le corps qui exécute cette action et adopte certaines positions et postures.

2.2. Inférence

Les fonctions auxquelles nous faisons ici référence ne correspondent pas à la fonction dont nous venons de critiquer un peu plus haut le caractère vague et le peu de fondement. Elles correspondent à des constructions réalisées par des utilisateurs, ainsi que par des anthropologues et des archéologues au moment de juger de l'utilisation d'un objet et d'en déduire les actions possibles qui y sont associées. Il s'agit d'images mentales de l'objet dans des circonstances imaginaires d'usage et non point d'attributs douteux des objets. Ainsi, ces fonctions correspondent au contenu que l'on reconnaît à un objet donné, au cas où celui-ci serait conçu comme l'information qui circule dans un échange communicatif : l'objet communique son contenu à ses destinataires. Mais l'objet n'est pas un message ; en effet, l'information émise, et surtout si le récepteur est l'archéologue, ne coïncide pas forcément avec l'information reçue. La littérature qui circule sur la théorie de la communication assume erronément que le message est le même pour l'émetteur et le récepteur, mais rien ne garantit que le contenu reçu soit identique au contenu transmis. Il se peut que les mots soient ambigus ou vagues, que le texte contienne des allusions incompréhensibles, que les préjugés du récepteur rendent difficile la compréhension ou bien que le texte soit insuffisamment explicite. De telle manière que l'archéologue, en tant qu'un récepteur situé à la plus grande distance pouvant le séparer de son interlocuteur, ne peut pas déduire ces intentions et les attribuer

à l'émetteur. Du fait de cette distance, il est probable que la fonction attribuée ne coïncide pas avec la fonction projetée.

2.2.1. Fonction attribuée

La reconnaissance de la part de l'utilisateur d'une fonction de l'objet est le résultat d'une inférence faite à partir de la mise en relation de l'objet avec les sujets, en ce sens on peut dire qu'elle est prédicative. Il se peut que la fonction reconnue coïncide complètement avec celle qui a été projetée par le constructeur ou le créateur de l'objet. Cependant, nombreux sont les cas de non-correspondance qui rendent compte de l'autonomie de cette fonction par rapport aux intentions d'origine. Eco résume un exemple de l'usage dévié d'un objet :

Koenig donne un exemple drôle et concluant à propos de certaines habitations destinées à des ruraux pour la « Cassa del Mezzogiorno ». Ayant à leur disposition des maisons modernes équipées de salles de bains et de water-closets, les habitants de la localité, habitués à effectuer leurs besoins corporels dans les champs et découvrant la présence mystérieuse des cuvettes hygiéniques, se servaient de ces cuvettes pour faire dégorger les olives : ils suspendaient un filet dans lequel ils mettaient les fruits et, en tirant la chasse, en effectuaient le lavage. (1974 : 273)

Au Mexique, nous avons un exemple flagrant de non-correspondance concernant les corbeilles en fil de fer que les maîtresses de maison utilisent pour conserver les œufs frais : ces artefacts sont très utilisés en Europe pour égoutter la salade. Je me rappelle aussi le cas d'une famille vivant à la campagne et à laquelle on avait offert une gazinière, mais à cause des difficultés d'approvisionnement en gaz, cette gazinière avait fini comme placard pour ranger les chemises du chef de famille.

L'utilisateur attribue un projet d'action (élaboration et création) au producteur : cette attribution se répète chaque fois que quelqu'un entre en contact avec l'objet. L'attribution du projet se fait à partir de la morphologie de l'objet : il s'agit de la construction d'un objet idéal qui sert de modèle pour reconnaître l'utilité de l'objet concret. Cette construction se produit à chaque utilisation et, dans ce sens, puisque l'archéologue est un « utilisateur » (à des fins scientifiques) de l'objet, on peut dire qu'il est aussi responsable de l'attribution d'une fonction.

La fonction attribuée est un *légisigne* qui peut consister en une image, un schéma, un scénario, une séquence canonique d'actions. On essaie de déduire une relation intersubjective (utilisateur-producteur ou archéologue-producteur) à partir de la relation entre l'objet existant (hors des empreintes d'usage) et l'objet idéal.

Elle possède un statut analogue à celui d'un message reçu, lors d'un acte communicatif : l'utilisateur déduit du « message » le sens qu'il considère être l'intention du producteur. S'il c'est l'archéologue qui réalise l'attribution, il introduit un nouveau maillon dans la chaîne des interférences. L'attribution de l'objet idéal est régie par la vraisemblance.

2.2.2. Fonction projetée

Il s'agit d'un objet cognitif élaboré par le constructeur ou le créateur qui préfigure un usage. De même que la fonction attribuée, à partir de l'objet existant, elle s'identifie à un objet idéal : c'est donc un *légisigne*, indice d'une intention dans la création et il est prédicatif, parce que c'est l'objet ultime de l'inférence. À la différence de l'attribution d'une fonction, dans la projection, on identifie un objet idéal lié au producteur et non à l'utilisateur. Cette fonction projetée a le statut de message émis dont il faut déduire le contenu en termes de vraisemblance. À ce sujet, on peut rapidement dire que se pose pour *le sujet* une vraisemblance où l'archéologue juge, à partir de son expérience et ses connaissances préalables, la teneur de l'objet idéal ; et une vraisemblance « objective » où l'objet, en vertu de l'ergonomie et de l'*affordance* de l'objet réel, fournit des pistes pour comprendre l'objet idéal. Dans les deux cas, il s'agit d'un jugement de probabilité.

Wobst aborde la possibilité d'examiner dans les rangs de variation de l'élaboration des instruments du paléolithique l'efficacité attribuée (le degré « d'interférence matérielle ») à l'accomplissement d'une tâche : « les variations changeantes de mesures entre des activités, contextes et agents, entre autres » (2000 : 45). Nous pouvons l'observer dans les collections d'objets qui présentent une unité spatiale et temporelle ou par la présence éventuelle de changements graduels ou brusques – spatiaux et temporels – dans l'élaboration des objets. Il est également possible que le degré de spécialisation des artefacts – ou son absence – permette de mesurer l'adaptation de l'objet par rapport à la tâche (en termes de fonction projetée) et son ergonomie ; thème dont Zinna (2005) parle à propos des actions projetées, de morphologie des objets, du jeu fonctionnel entre les parties, de l'adéquation entre elles et par rapport à l'utilisateur ; ce qu'il présente comme des interfaces objet-objet et objet-sujet.

2.3. Présupposition

Les cinq concepts résumés sont articulés moyennant des relations de présupposition (voir ci-dessous l'arbre des présuppositions). La fonction attribuée

présuppose la fonction projetée et, à son tour, l'*affordance* présuppose les deux fonctions ainsi que l'ergonomie. Pour sa part, l'usage ou utilisation présuppose aussi bien l'*affordance* que ses présupposés respectifs :

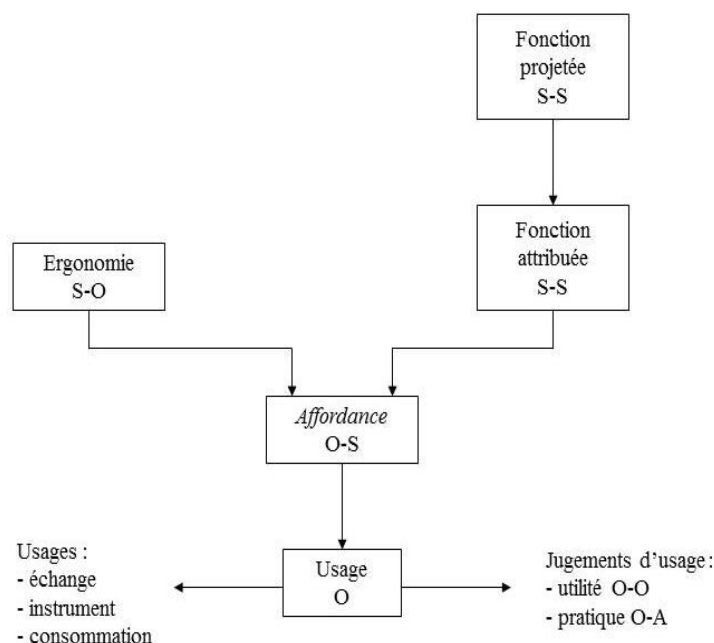


Figure 2 : Ordre présuppositionnel des paramètres descriptifs

La branche droite des antécédents, qui correspondent aux deux fonctions reconnues, fait l'objet d'inférences tandis que les éléments de la branche gauche font l'objet de description. De plus, on a inclus sur l'arbre les trois types d'usage reconnus (échange, instrumental et de consommation), ainsi que les jugements qu'il est possible de réaliser à partir des empreintes dues à l'usage : quant au résultat de l'utilisation (utilité : relation entre objets) et à la forme d'utilisation (pratique : rapport d'un objet à une action). En accord avec la relation syntactique entre sujets et objets de valeur, les objets-choses utilitaires et leurs différentes valeurs « fonctionnelles » sont jugés en fonction de l'intensité mise sur la relation : quand le jugement est directement porté sur les traits d'usure de l'objet, il est possible de se centrer sur l'objet (O) et de le décrire en fonction de son utilité ou de l'action pour laquelle il intervient et, dans ce cas, le jugement porte sur les activités (O-O) qui tournent autour de lui, et sur les pratiques qu'il permet (O-A). Lorsque l'attention se centre sur la relation sujet-objet, il est possible que l'intérêt soit porté sur l'objet en tant que promoteur d'une relation avec le sujet et, dans ce cas, c'est

l'*affordance* que l'on obtient (O-S). Mais il est tout aussi possible que la lumière soit mise sur la constitution corporelle du sujet quand celui-ci entre en relation avec l'objet, en quel cas nous entrons dans le champ de l'ergonomie (S-O).

Les fonctions projetée et attribuée mettent en relation deux sujets (S-S) à travers l'objet : le constructeur et l'utilisateur qui agissent respectivement comme sujets en relation communicative. Dans la fonction projetée, l'intérêt se porte sur le constructeur en tant qu'émetteur d'une intention. Dans la fonction attribuée, l'accent est mis sur l'utilisateur en sa qualité de récepteur de cette intention, à ceci près que ce qui est émis ne correspond pas toujours à ce qui est reçu.

3. Conclusion

Les distinctions proposées dans ce chapitre en ce qui concerne l'usage et la fonction des objets permettent de considérer l'élaboration de bases de données relationnelles qui facilitent l'articulation des descriptions plastique, figurative et fonctionnelle des collections de données. Comme nous l'avons déjà établi, ces descriptions doivent être réalisées par des critères sensibles, contrastifs et corrélationnels. C'est-à-dire qu'ils doivent s'appuyer sur la manifestation sensible de l'objet, se traduire en termes de traits différentiels et permettre l'homologation d'une série de contrastes par rapport à d'autres, que ce soit en termes d'oppositions polaires ou graduelles.

Le parcours descriptif archéosémiotique commence par les traits d'usage et l'ergonomie pour continuer avec l'*affordance* et de là, passer à la fonction attribuée pour finir avec la fonction projetée. On commence par les traits que l'on peut directement constater et qui sont sans équivoque, ou du moins qui offrent un nombre restreint de lectures. On poursuit par les propriétés qui résident dans l'objet et qui s'actualisent en diverses circonstances, pour culminer avec les évidences indirectes fournies par l'objet.

Le modèle que nous présentons est un guide pour la connaissance des objets qui a pour but d'éviter l'usage de typologies préalables à la description. L'une des principales difficultés présentée par les typologies préalables est que les critères qui ont été utilisés pour les élaborer à l'origine présentent des dérives quant à leur caractérisation. Soit elles commencent par s'utiliser plus largement afin de rendre compte de nuances chaque fois plus fines se trouvant sur le *corpus*, soit elles commencent à faire proliférer les sous-types, rendant ainsi la typologie infinie. Le modèle permet de décrire les articles d'un *corpus* sur la base d'un nombre indéterminé de paramètres qui rendent compte de sa singularité, sans avoir besoin de les

réduire préalablement à un seul type. De cette manière, on obtient des caractérisations *ad hoc* qui, *a posteriori*, sont réduites en classes pour chaque paramètre considéré, à commencer par la distinction conceptuelle que nous venons de présenter. Nous obtenons des classifications en fonction des résultats de la description et non comme obligation pour la description en question. Un article pourra appartenir à différentes classes simultanément, de type ergonomique, fonctionnel projeté ou attribué, d'usage, etc., sans que cela veuille dire que l'article se limite à un seul type. L'article se constitue alors comme une intersection singulière ou circonstancielle de plusieurs classes et les classes maintiennent leur statut de constructions cognitives élaborées par l'analyste.

Références bibliographiques

- ARIAS GONZÁLES, Xóchitl (2008), *Figurativité, iconicité et sensorimotricité : résonance des formes sémiotiques et processus d'appropriation de l'objet. Le cas de l'automobile*, thèse de doctorat, Limoges, Université de Limoges.
- BARTHES, Roland (1991 [1964]), « Sémantique de l'objet », *L'Aventure sémiologique*, Paris, Le Seuil, pp. 249-260.
- BÜHLER, Karl (1950 [1934]), *Teoría del Lenguaje*, Madrid, Revista de Occidente.
- DENI, Michela (2002), *Oggetti in azione. Semiotica degli oggetti : dalla teoria all'analisi*, Milan, Franco Angeli.
- ECO, Umberto (1972 [1968]), *La Structure absente : introduction à la recherche sémiotique*, Paris, Mercure de France.
- FILLMORE, Charles (1976), « Frame Semantics and the Nature of Language », *Annals of the New York Academy of Sciences*, vol. 280, pp. 20-32.
- FLOCH, Jean-Marie (1990), *Sémiotique, marketing et communication*, Paris, Presses Universitaires de France.
- FONTANILLE, Jacques (2006), « Immanence et pertinence sémiotiques : des textes aux pratiques », *Nouveaux actes sémiotiques*, n° 104-106, pp. 13-75.
- FORNEL, Michel de (2013), « Pour une approche contextuelle et dynamique de l'agentivité », *Ateliers d'anthropologie*, n° 39, disponible sur : <http://ateliers.revues.org/9505>.
- GIBSON, James J. (1986), *The Ecological Approach to Visual Perception*, New York, Taylor and Francis.
- GREIMAS, Algirdas Julien (1970), *Du sens*, Paris, Le Seuil.
- GREIMAS, Algirdas Julien (1984), « Sémiotique plastique et sémiotique figurative », *Actes sémiotiques-Documents*, vol. 6, n° 60, pp. 1-24.

- HAMMAD, Manar (2010), *Palmyre : transformations urbaines*, Paris, Geuthner.
- HODDER, Ian (2012), *Entangled. Archaeology of the Relationships between Humans and Things*, Oxford, Wiley-Blackwell.
- LAKOFF, George, JOHNSON, Mark (1999), *Philosophy in the Flesh*, New York, Basic Books.
- MERLEAU-PONTY, Maurice (1945), *Phénoménologie de la perception*, Paris, Gallimard.
- MINSKY, Marvin (1974), « A framework for representing knowledge », *Artificial Intelligence memo*, n° 306, disponible sur : <http://courses.media.mit.edu/2004spring/mas966/Minsky%201974%20Framework%20for%20knowledge.pdf>.
- PEIRCE, Charles Sanders (1932), *Collected Papers*, vol. 2, Cambridge (Mass.), Harvard University Press.
- PREUCEL, Robert W. (2006), *Archaeological Semiotics*, Malden, Blackwell.
- SÁNCHEZ, Jesús, FLORES, Roberto (2013), *Proyecto arqueosemiótico. Identidad chichimeca en la cerámica del Centro de México*, Mexico, INAH.
- VAPNARSKY, Valentina, MONOD BECQUELIN, Aurore, FORNEL, Michel de (dir.) (2013), *L'Agentivité. Interactions, grammaire et narrativité, Ateliers d'anthropologie*, vol. 2, n° 39, disponible sur : <http://ateliers.revues.org/9250>.
- VIANELLO, Andrea (2015), « Reliving the Past Through Senses and Imagination while Researching Material Culture », dans GHEORGIU, Drago, BOUISSAC, Paul (dir.), *How do We Imagine the Past?*, Cambridge, Cambridge Scholars, pp. 81-92.
- WOBST, Martin (2000), « Agency in (spite of) material culture », dans DOBRES, Marcia Anne, ROBB, John E. (dir.), *Agency in Archaeology*, London, Routledge, pp. 40-50.
- ZILBERBERG, Claude (2003), « Breviario de gramática tensiva », *Escritos*, n° 27, pp. 7-43.
- ZINNA, Alessandro (2005), « L'objet et ses interfaces », dans FONTANILLE, Jacques, ZINNA, Alessandro (dir.), *Les Objets au quotidien*, Limoges, Presses Universitaires de Limoges, pp. 161-192.
- ZINNA, Alessandro (2010), « À quel point en sommes-nous avec la sémiotique des objets ? », *Objets et communication*, n° 30, pp. 69-86, disponible sur : <http://mediationsemiotiques.com/a-quel-point-en-sommes-nous-avec-la-semiotique-de-lobjet>.

La sémiotique face à la mode L'expérience du vêtement

Anthony Mathé
Université de Limoges

[Les vêtements] possèdent une existence quotidienne et représentent pour moi une possibilité de connaissance de moi-même au niveau le plus immédiat car je m'y investis dans ma vie propre, et parce que, d'autre part, ils possèdent une existence intellectuelle et s'offrent à une analyse systématique par des moyens formels. (Barthes, 1966 : 45)

Pour un sémiologue du corps contemporain, la mode constitue un terrain d'enquête passionnant permettant de confronter les modèles sémiotiques du corps et du sens à des phénomènes mouvants et des pratiques sociales complexes. Parce qu'elle touche tant au goût d'une époque qu'à une expérience intime et personnelle, la mode s'avère être un objet social toujours « autre », insaisissable, qui résiste à sa lecture.

Parler de résistance ici, c'est en premier lieu parler d'altérité et d'inconnu. Le langage de la mode, le langage vestimentaire, reste un objet sémiotique à construire. Dès les débuts de la sémiotique, les tentatives successives de Greimas avec *La Mode en 1830* (2000, posthume) puis de Barthes n'ont fait que souligner l'altérité du vêtement, sans parvenir à la résoudre. Emblématique d'une époque et d'une façon de faire, le *Système de la mode* (1966) est en réalité une approche de la mode *écrite* et sonne comme la montagne ayant accouché d'une souris, voire comme un livre décevant qui n'a pas pu se saisir du problème clé qui nous préoccupe aujourd'hui, l'altérité de la mode en tant que pratique sociale. Aujourd'hui encore, les chercheurs avancent face à l'inconnu en questionnant des terrains balisés ou des champs inédits plus restreints, comme par exemple : l'œuvre d'un styliste, un défilé, des vêtements singuliers, une collection, les représentations médiatiques, les expressions de marque, etc. L'ensemble signifiant « mode » semble rester hors de portée. Ce n'est pourtant pas une coïncidence mais une prudence de la sémiotique face à la mode : il nous semble en effet que la mode n'est qu'une fiction propre à un microcosme, celui de l'industrie de la mode,

une mythologie qui renvoie à un habitus professionnel, et non à des usages quotidiens.

Ainsi, parler de résistance et d'altérité, c'est poser la question de la pertinence de la sémiotique face à des objets « autres », différents, syncrétiques, instables, des objets qui ne sont ni linguistiques ni iconiques, c'est défier la sémiotique dans sa capacité à en rendre compte. Si rien ne garantit le succès, nous savons que l'intérêt pour ces objets « autres », à la croisée des disciplines et des pratiques, est légitime puisqu'il découle de la valeur même de la sémiotique, de son projet fondateur, et que chaque décennie a permis des avancées notables (objets, design, architecture, médias, art, art-thérapie, pédopsychiatrie, médecine, déchiffrement, nouvelles technologies, open data, etc.). L'apport irréductible de la sémiotique est de questionner la signification et les phénomènes du sens, là où ils sont, peu importe s'ils se produisent sur des sentiers battus ou en *terra incognita*. De cette rencontre avec l'inconnu, la sémiotique a tout à gagner, elle pourrait même clarifier sa singularité dans le concert des sciences humaines et sociales, et en finir une fois pour toutes avec cette *étrangeté* qui lui colle à la peau.

Pour en découdre avec la mode, il faut commencer par dire que le terme même est suspect. Chargé de sens, investi passionnellement, essentialisé et posé comme un absolu, ce mot souvent affublé d'une majuscule produit ce que Claude Zilberberg appelait des « aveuglements » (1992 : 75) qu'il jugeait plus inquiétants que l'ignorance. « Mode » est un terme qui oblitère l'analyse en introduisant des préjugés sur ce qui mérite d'être étudié, sur ce qui constitue l'objet d'étude, voire sur son « être ». Or, en sémiotique, la distinction entre objet d'étude (ce que l'on se donne au départ), ensemble signifiant (ce que l'on étudie) et sémiotique-objet (ce que l'on a construit par l'analyse) permet justement de contourner ces errances.

Notre objet d'étude ici n'est pas la mode, mais *le* mode vestimentaire ; il vaut mieux même dire *les* modes vestimentaires. Pourquoi devrions-nous choisir *a priori* entre la haute couture et la *fast fashion* ? entre le grandiose et le banal ? entre l'esthétique et ce que les Anglo-Saxons appellent « *ordinariness* » et qui est très valorisé ? Le changement de genre et de nombre avec *les modes* est une solution temporaire qui permet de baliser les contours de « l'ensemble signifiant » de façon ouverte et pleinement satisfaisante ; il permet de poser un parti pris clair ; ce n'est pas la mode et ses représentations que nous étudions, mais les usages vestimentaires quotidiens. Ce sont les modes vestimentaires qu'il importe d'analyser si l'on souhaite rendre compte de la mode en tant que langage et c'est à ce plan que l'expérience de l'altérité à soi se vit. Non pas une essence, mais un *modus operandi* caractéristique d'une pratique culturelle et saisi au niveau de l'expérience même de l'habillement par un sujet d'énonciation.

1. Prélude méthodologique : pour en découdre avec la mode

1.1. L'altérité de la mode en question

Dans le cadre de cet exposé, notre objectif est précisément de montrer que l'altérité de la mode est mise en jeu – et espérons-nous déjouée – dans le temps de l'expérience par le sujet d'énonciation. Les pratiques vestimentaires s'inscrivent dans le temps de la mode. L'expérience vestimentaire est sans doute le temps de la mode à proprement parler : une expérience de sens pour un sujet, qui peut conduire de l'altérité à l'identité et qui ne fait pas de différence *a priori* entre mode élitiste et mode banale, entre haute couture et bas de gamme, entre marque et récup. Ce parcours de l'altérité est multiple, c'est d'ailleurs un « parcours de la reconnaissance » : altérité à soi comme altérité aux autres, avec une éventuelle reconnaissance de nouvelles dimensions de soi, voire une révélation. Ces propos se situent dans les pas de Paul Ricœur, non pas sur un plan philosophique, mais sur un plan pratique et sensible. Le vêtement peut s'étudier comme une expérience sémiotique de l'altérité partagée par tous, éprouvée chaque jour, avec plus ou moins d'intensité et d'investissement affectif.

De quelle altérité parlons-nous ? L'altérité du vêtement est une expérience double, ou plus précisément, *duale*, à double face, comme le signe saussurien. D'une part, le vêtement construit une altérité à soi : il y a ce corps du sujet qui se trouve recouvert, métamorphosé, tantôt masqué, tantôt révélé ou encore modelé par le vêtement. D'autre part, l'habillement construit une altérité aux autres, par les autres : il y a ce corps individuel habillé qui s'inscrit dans un réseau social de significations, intentionnelles, culturelles ou accidentelles et qui fait l'objet d'un regard extérieur, d'un jugement pouvant être *in fine* incorporé, conscientisé – ou non. Ces deux formes d'altérité – individuelle et collective – sont liées et articulées dans le *temps* de l'expérience des vêtements par un usager. Dans cet exposé, c'est l'altérité à soi que nous cherchons à déployer.

D'un point de vue théorique et heuristique, ce serait donc l'expérience individuelle et collective des vêtements qui ouvrirait la voie à une sémiotique de la mode opérant au plan des modes vestimentaires, et non une étude systématique qui s'avèrerait aussi fastidieuse que décevante. C'est un chemin de traverse que nous empruntons : les expériences corporelles, médiatiques, symboliques, interactionnelles permettent de saisir l'éventail des faits de significations de mode, leur articulation et leur syntaxe. Tout se tient ensemble dans le temps de l'expérience du sujet d'énonciation qui est celui opérant la résolution de l'altérité : les vêtements, les tendances, la consommation, les médias, les croyances, la distinction, tout s'articule dans la pratique, par la pratique du sujet.

Les « moyens formels » évoqués par Roland Barthes dans *Système de la mode* posent problème car ils ne portent pas sur le quotidien ni sur l'usage, mais sur un aspect lié aux représentations et aux médiatisations des vêtements, voire à un discours d'escorte assez restreint en s'en tenant aux commentaires journalistiques. Pour basculer du côté de l'usage et de l'expérience du sujet d'énonciation, nous avons défini des plans de pertinence sémiotiques adaptés et plus pertinents à la saisie du vécu, permettant *de facto* de décrire, de caractériser et de qualifier les vêtements portés.

1.2. Les trois temps de l'analyse des modes vestimentaires

Notre parti pris est de focaliser l'attention sur la temporalité de l'expérience même. Il y a une temporalité propre à l'usager qui peut être appliquée au vêtement et au corps habillé. Interroger l'expérience même de l'habillement en temps distincts (*s'habiller* – *se présenter* – *s'exprimer*) permet de déployer différents modes d'existence du vêtement et du corps habillé, en faisant varier les points de vue.

Il y a une raison heuristique qui mérite ici d'être soulignée : suivre le temps de l'expérience évite de s'enfermer dans la matérialité stricte de l'objet vestimentaire comme de se réfugier derrière d'éventuelles connotations. Cette perspective permet en outre d'intégrer toutes les interactions possibles et tous les réseaux signifiants (l'usage du produit, la gestuelle, l'ergonomie, la situation, mais encore, l'histoire des vêtements, la culture de mode, le rapport à la pratique sociale afférente, au contexte culturel, etc.) dans un parcours homogène d'analyse adapté à toutes les expériences vestimentaires possibles.

En termes opérationnels, la question des rapports entre le corps et l'habit, entre les potentialités du vêtement et l'usage effectif, qui constitue une clé transversale pour questionner les modes vestimentaires, est explorée pour l'heure à trois niveaux de pertinence distincts :

- *le vêtement* (un habit), en tant que signe ;
- *le look* (une silhouette), en tant que performance sémiotique ;
- *la garde-robe* (un vestiaire), en tant que paradigme personnel lié à une compétence.

Le vêtement est un objet corporel à part entière qui participe très concrètement de l'incorporation par le sujet des représentations sociales, médiatiques et commerciales, au-delà de leur circulation au sein de la vie sociale. Le vêtement est une charnière, une médiation, plus encore, c'est un pivot de la signification de mode qui touche de près à la sémiosis, en contact avec le lieu même de la sémiosis,

le corps sensible. La coupe, la matière et la chromie sont des éléments langagiers clés de cette expérience du sens au niveau le plus personnel, comme pour l'observateur.

Comme le remarque d'ailleurs Sémir Badir, « Les signes de la mode ne sont pas de purs symboles parce qu'ils sont incorporés : leur expression est investie par un sujet, exactement comme il en est des signes linguistiques » (2014 : en ligne). C'est pour cette raison que nous nous appuyons sur la sémiotique du corps développée par Jacques Fontanille dans *Soma et séma* (2004), puis dans *Corps et sens* (2011). Le vêtement en soi est ainsi un objet corporel, une « prothèse » extensive, qui va s'articuler au corps-enveloppe qu'il étend et qui va interagir avec le corps-chair qu'il recouvre et contraint au plan sensible. Il y a incarnation du vêtement. Cet objet de tissus va être incarné par le sujet d'énonciation afin d'être mis en chair.

Le look, c'est la performance réalisée avec la composition des vêtements et d'autres éléments liés à la parure et à l'apprêt : les accessoires, les chaussures, la coiffure, les bijoux, le maquillage, le parfum, le sac, le chapeau. Le corps habillé se donne à saisir à partir d'un corps-enveloppe complet qui devient une image, une représentation de la personne où le couple altérité-identité repose sur l'ipséité. Le même habit porté par deux personnes différentes produit des expressions souvent très éloignées. Un look inhabituel sur une personne donne lieu souvent à un étonnement, comme dans le cas des émissions de relooking où une personne ne se reconnaît pas dans le miroir et se découvre sous un nouveau jour, plus valorisant, embelli, métamorphosé, ou déguisé, méconnaissable, mal à l'aise. Le look efficace n'est pas un déguisement, mais une expression ou une révélation de soi.

La garde-robe, c'est un arrière-plan proprement personnel, ce que nous appelons un paradigme idiosyncrasique qui renvoie à la compétence du sujet d'énonciation, pour finir la triade signe-performance-compétence. Il suffit de regarder l'armoire d'une personne pour voir l'éventail des possibles en fonction des goûts de la personne, de son mode de vie, de son budget, de ses contraintes sociales, de ses référents et de ses idéations. Une garde-robe ne dessine pas un style unique, total, absolu, mais bien des styles modulables, ajustables, structurés à partir de plusieurs pôles : tenue de travail / tenue de soirée / tenue de loisir / tenue de détente / tenue de sport, etc. Il y aurait d'ailleurs une belle enquête qualitative à mener sur les garde-robes avec l'aide d'un anthropologue.

Comme nous le montrons sur le schéma ci-dessus, les trois plans de pertinence sémiotiques du vêtement permettent de questionner à nouveaux frais les notions de « style », d'identité et d'imaginaires de mode qui ne sont pas des absolus, mais des effets de sens circonstanciés. Cette structuration en plans articulés

laisse également la possibilité de convoquer à chaque étape les systèmes de représentation, les valeurs liées à la marque, les connotations et les informations nécessaires. L'idée est de suivre le temps et le vécu du sujet d'énonciation. Pour l'heure, nous nous en tenons au vêtement et au look, car l'étude du vestiaire suppose de nouvelles investigations. Chemin faisant, en suivant ce parcours de l'expérience et de l'usage, c'est la *mode du quidam* qui devient un objet d'étude raisonné dans le cadre d'une sémiotique du vécu et des modes d'existence vestimentaires :

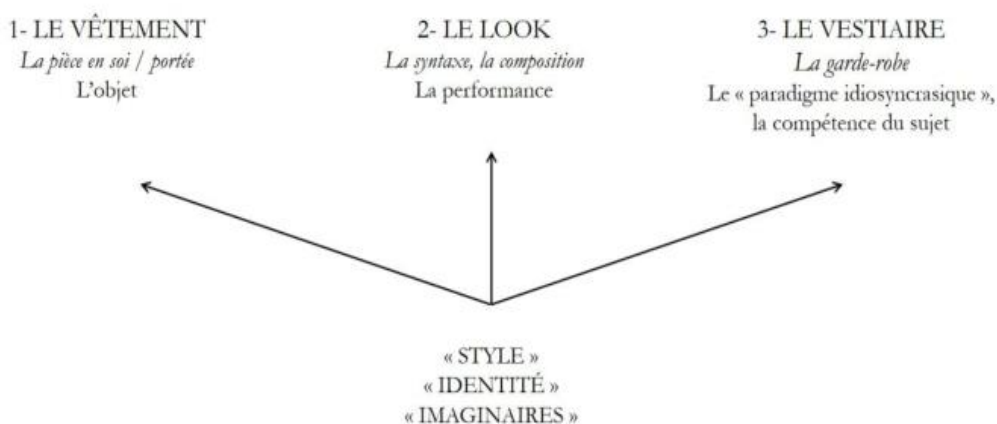


Schéma 1 : Les plans de pertinence sémiotiques du vêtement

2. S'habiller : le vêtement comme objet corporel

Pour rendre compte de la résistance de la mode, il faut commencer par résister à ce que nous savons déjà. Résister, c'est se saisir des vêtements dans leur matérialité et dans leurs évocations afin de questionner le vécu qu'ils peuvent potentiellement générer chez le sujet d'énonciation. Chemin faisant, matérialité et fictionalité, sensible et symbolique, altérité et identité s'articulent au sein même de l'expérience du sujet d'énonciation, par l'acte même d'énonciation.

2.1. La double contrainte du vêtement

Si nos recherches portaient jusque-là sur le vêtement au prisme du corps et sur l'énigme de la « mise en chair » des habits (Mathé, 2014), il importe de renverser les termes ici : c'est moins le vêtement au prisme du corps qui s'avère une *terra incognita* que le corps au prisme du vêtement, le corps du sujet éclairé par son

habillement et par la métamorphose opérée qui conduit de la nudité à l'apprêt. Ce corps métamorphosé l'est par un habit, par un look. Une robe portée pose la question de la morphologie, des contraintes exercées par et sur le corps, des sensations éprouvées au contact du tissu ; c'est une rencontre synesthétique, à la fois sensible et symbolique.

Se vêtir est ainsi une expérience étonnante, pourtant aussi banale que quotidienne : l'habitude tend à minimiser l'altérité fondamentale du vêtement qui n'est ni une seconde peau, ni un déguisement, mais un *écran* au statut intermédiaire, à la fois protection (paravent) et révélation d'un sujet (inscription). Le premier élément de cette expérience singulière de l'altérité à soi touche au fait que le vêtement mis en chair et incorporé n'est pas de la matière corporelle, c'est un objet fait de tissus et de symboles, une « prothèse » extensive pour reprendre le concept d'Umberto Eco (1999 : 370). Faire du soi avec du non-soi, telle est l'énigme du sens ici.

Il est certain que tous les habits ne génèrent pas un sentiment très intense d'altérité, d'étrangeté et que l'altérité peut n'être qu'un ressenti sans étendue dans le cadre d'une altérité à soi-même, un bref passage vers une congruence avec un idéal de soi, une révélation inattendue ou une expression spécifique nouvelle ; tout cela peut être accidentel, inconscient ou recherché ; dans tous les cas, il y a un réajustement du corps sensible avec le corps-enveloppe. C'est l'expérience même qui nous interpelle. Au quotidien, l'usage répété et en partie déterminé par des usages sociaux normés – *s'habiller pour travailler ou faire du sport, se vêtir pour sortir ou pour se détendre* – tend certainement à occulter et à minimiser ce parcours de l'altérité dans l'expérience de l'habillement. Mais il suffit d'une prise de poids ou de racheter le même jean qui, neuf, résiste à sa mise en chair, pour que l'altérité à soi revienne tel un boomerang. Le corps et l'habit sont dès lors en cause dans l'acte même de s'habiller.

Partons de cet objet tissé de matières et de symboles qu'est le vêtement, car c'est lui le pivot sensible et symbolique du sens, la charnière de cet univers sémantique où tout passe par un corps-à-corps avec des vêtements. Pivot d'une métamorphose corporelle, le vêtement présente d'emblée une double contrainte, matérielle et immatérielle. Le tissu, la coupe, le montage, la couleur, l'imprimé comptent en effet ici autant que les évocations culturelles et les connotations sociales.

Pour rendre compte de ces effets de sens qui peuvent se produire en même temps, nous avons élaboré un schéma qui explore les différentes dimensions des contraintes matérielles et sensibles (en lien avec l'objet et le corps) ainsi que des contraintes immatérielles et symboliques (le contexte et les connotations). Le schéma suivant présente cette double contrainte et révèle la dualité vestimentaire :



Schéma 2 : La dualité vestimentaire

Le versant matériel concerne le contact entre l'objet vestimentaire et le corps du sujet. C'est ainsi l'extension du corps-enveloppe définissant l'interaction et le mouvement qui est questionnée en termes d'adéquation, d'adaptation, puis de porté, c'est-à-dire de gestualité, d'attitude.

Le versant immatériel renvoie tant à la présentation de soi en contexte (la socialité, le rôle, les convenances) qu'aux possibles évocations (la représentation, les évocations, les références). Le propre de la tenue, c'est en définitive l'image et cette image elle-même est duale, en tension entre ce qui est exprimé à partir du corps et de possibles référents. Dès lors, nous comprenons mieux en quoi l'expérience de l'habillement est une médiation identitaire et sociale pour les acteurs, c'est-à-dire qu'elle est à la fois une fin en soi pour le sujet (s'habiller) et un moyen d'agir (s'exprimer), voire l'une des conditions matérielles essentielles pour interagir, consciemment ou non, intentionnellement ou non, au quotidien.

2.2. Le cas du trench-coat Burberry

Le trench-coat de Burberry est un exemple emblématique des parcours d'analyse qu'un simple vêtement peut appeler tant sur les plans matériels, sensibles que symboliques et fictionnels. Cet exemple nous interpelle tout particulièrement, non pas parce qu'il s'agit d'une marque de luxe, participant d'une mode élitiste, mais pour des raisons pragmatiques : c'est le parangon de l'imperméable, le modèle historique du trench-coat. C'est en effet Thomas Burberry qui a dessiné le premier trench-coat de l'histoire à partir d'un manteau militaire qu'il avait lui-même

conçu. Pour le trench, il développe un tissu révolutionnaire, la gabardine, tissus de coton d'armure façonnée et très serrée, pratiquement imperméable à l'eau et à l'air, qui lui vaut son nom d'imperméable en français, par un jeu de métonymie.

Le terme « trench-coat » est désormais couramment utilisé en français et sert à décrire un manteau long, souvent croisé, avec des boutons, une ceinture, des épaulettes, des poches et un col rabattable. Vêtement masculin militaire décliné en modèle féminin, l'histoire du trench-coat couvre toutes les décennies et fait l'objet de multiples réappropriations stylistiques : par Yves Saint-Laurent dès les années 1970, par les punks, par les gothiques (en noir uniquement), et aujourd'hui par Célio, Jules, La Redoute, Monoprix, Zara, Pimkie, etc. Ce vêtement fait l'objet d'une circulation sociale, il est entré dans l'abécédaire de nombreuses marques et dans le vestiaire de beaucoup.

Dans le cas du trench-coat Burberry, en l'occurrence le modèle « héritage » baptisé Kensington et qui est une forme actualisée du modèle historique, la coupe ajustée associée à la matière construisent une « forme de vie » potentielle. Tant que le trench n'est pas porté par un sujet, on reste du côté de la proposition de marque : élégance, style dit « intemporel ». On peut ainsi lire ceci sur le site web : « Le trench-coat peut être porté ceinturé avec un costume ou ouvert par-dessus un jean et un t-shirt pour un style décontracté. Cette pièce intemporelle est à porter tout au long de l'année ».

La métamorphose du plan de l'expression opère dès lors que l'on passe du magasin au vestiaire, du cintre au corps, de la proposition à l'expérience. L'investissement par un sujet est une expérience singularisante. Cet objet produit d'emblée une métamorphose du corps : il affine la silhouette et produit un effet d'élévation du sujet. Du fait de sa coupe et de sa matière même, il apporte maintien et allure. La gabardine est un tissu suffisamment souple pour suivre le corps, sans raideur, sans rigidité, mais c'est un tissu loin d'être mou, l'enveloppe reste structurante. Cette caractéristique explique la diversité des portés possibles : l'appropriation du trench par les usagers est rendue possible par l'objet lui-même qui va se trouver révélé.

Pour le sémioticien de terrain, la question se pose tôt ou tard de l'accès aux documents et des limites empiriques de l'enquête. Il suffit de se rendre en magasin pour toucher les vêtements, les décrire, les essayer ou demander à quelqu'un d'autre de les porter pour voir le tombé, la coupe, la performance en acte. Pour l'étude du look, « la rue » et le quotidien sont un champ d'observation intéressant *a priori*, la difficulté étant alors d'en garder une trace. En revanche, l'étude du vestiaire présente des limites : on trouve certes dans la presse de nombreux photoreportages sur des personnes qui ouvrent leur vestiaire et racontent le pourquoi du com-

ment, l'éventail des possibles, les préférences, les contraintes ; il est également possible d'interroger ses proches ; mais tout cela présente des limites qui appellent une collaboration avec un ethnologue.

Dans le cas du trench-coat, la maison Burberry a mis à disposition de sa clientèle une plateforme digitale sur laquelle chacun peut poster une photo de soi en trench-coat Burberry. Même s'il s'agit d'un dispositif de marque et que les photos sont prises par un photographe professionnel, « Art of trench » (<https://artofthetrench.burberry.com>) montre très clairement les variations du sens en fonction des associations vestimentaires et nous permet d'étudier la diversité des looks possibles : le trench peut apparaître avec une robe ou un jean, avec des chaussures de ville ou des baskets, avec ou sans foulard, avec ou sans accessoires, avec un contraste chromatique ou une unité de ton de la silhouette. Le même vêtement se singularise, s'incarne et participe d'un corps habillé distinct. Le vêtement ne perd pas ses propriétés sémiotiques, mais il se trouve resémantisé par cette situation d'énonciation.

Ce n'est pas tout, ces photographies de centaines de personnes montrent surtout la diversité des portés : nous faisons face ainsi à une attitude exprimée, à une identité singulière manifestée par des choix, des mouvements et des modes distincts. Porté boutonné et ceinturé, le trench protège et souligne la ligne de la personne. Mais porté ceinturé sans être boutonné, c'est un chic plus « casual » et plus « sport » qui se manifeste, moins formel, à l'épreuve de la vie. Porté ouvert et col relevé, il exprime plus d'attitude et de séduction que porté ouvert et col à plat.

L'objet s'incarne par des modes vestimentaires qui montrent une appropriation par le sujet qui s'exprime vestimentairement : en relevant ou non le col, en relevant ou non les manches, en nouant la ceinture dans le dos ou en se ceinturant, en faisant des choix. Ces petites variations donnent un sens à la silhouette en soulignant l'acte d'énonciation de ces choix ; au final, le corps habillé devient l'expression d'une intentionnalité du point de vue de l'observateur, avec le risque évident que tout cela peut être accidentel, temporaire ou non intentionnel. Il n'en reste pas moins que ces photographies de corps habillés produisent l'expérience de la rencontre avec une intentionnalité.

Dernières remarques sur le trench-coat et sa valeur sociale. Son épaisseur historique peut ne pas être connue, il peut n'être acheté qu'en tant que référent ou en tant que signe de marque (la doublure en « check » – l'imprimé écossais propre à Burberry – peut être rendue visible lorsque le corps est mouvement, produisant un jeu possible entre plaisir personnel et signe de reconnaissance). Tout le monde ne sait pas que trench-coat signifie « manteau de tranchée » et qu'il a été conçu en 1914 pour la guerre des tranchées et qu'il en porte encore la trace : les anneaux de

la ceinture sont un signe du passé, une trace d'une fonction liée à la guerre ; ils servaient à attacher les grenades à la ceinture lors des combats dans les tranchées. D'ailleurs, le luxe comme catégorie se définit par cette culture mais aussi sur un jeu sur la distance et le pas de côté : re-connaître un univers suppose d'en connaître au préalable les contours.

Finissons la présentation de ce premier exemple par des évocations culturelles externes à la marque qui peuvent faire l'objet d'une incorporation par le sujet, il s'agit en l'occurrence d'une référence liée au cinéma : Humphrey Bogart en trench et portant un chapeau dans le film *Casablanca*. Un homme portant un trench beige ceinturé et un chapeau pourra faire penser au personnage du film, et par là-même, s'approprier une expression « autre » de la masculinité, modifiant l'icône actantielle générée. Une marque anglaise a d'ailleurs récemment rendu hommage à ce porté unique et à cet imaginaire iconique de la masculinité, ce n'est pas Burberry mais Aquascutum, autre marque historique anglaise, en collaborant avec l'héritier de Bogart.

2. 3. Le chiasme identitaire entre vécu et représentation de soi

Dans le cadre d'une recherche sur l'aisance vestimentaire au travail, nous avons déjà eu l'occasion de souligner que certains vêtements savent jouer sur un contraste entre l'expérience vécue par le sujet d'énonciation et l'image générée (Mathé et Tassel, 2014). Ainsi, la particularité d'un costume Giorgio Armani est de concilier un travail de structuration de la forme et de la coupe ajustée qui construit une image de prestance et de maintien. À ce chic formel du point de vue de l'observateur répond une expérience : ce même costume fonctionne chez l'utilisateur comme un exosquelette, une seconde peau sans contrainte, tant le tissu est léger et la gestuelle ample. L'aise et le confort sont d'autant plus appréciables pour le sujet que l'observateur perçoit tout autre chose, en l'occurrence, du maintien, de l'élégance et de l'aisance, autant d'éléments qui participent à un rôle que le sujet va pouvoir jouer.

Sur le terrain, nous avons constaté que de nombreux vêtements jouent sur ce chiasme entre le vécu empirique et l'image produite. Un exemple très courant dans les magasins concerne la matière : un pull en matière synthétique ou en coton peut être traité de façon à avoir l'apparence d'un pull en laine, pour paraître plus statutaire par exemple. L'idée n'est pas de tromper sur la marchandise mais simplement d'offrir une expérience sensible agréable : la laine tient plus chaud que le coton par exemple ; mais la laine peut gratter, démanger aussi.

Ces jeux sur la matière génèrent des chiasmes entre visible et sensible. De nombreux *fashion designers* émergents y recourent pour explorer de nouveaux

usages vestimentaires via un ressenti « pour soi » contraire à l'image construite « pour l'autre ». Ainsi en est-il de plusieurs robes Proenza Schouler, en tweed, à bord franc et construites à partir de pans de tissus. L'effet produit est élégant, assuré, dans les marges du tailleur Chanel, mais pose d'emblée une distance visuelle : le caractère brut du fini, frangé, effilé et la mise en avant de l'aspect rêche du tissu construisent un message : ne pas toucher. La femme portant cette robe est valorisée en tant qu'acteur, en tant que sujet, non en tant qu'objet de désir. C'est le rapport à la séduction qui est redéfini d'emblée par ce choix de matière et par son usage ; cette robe dessine une femme active, une femme de tête. Les éléments absents font sens d'ailleurs : pas d'imprimé figuratif, pas de grand col ni de nœud, pas de fioritures inutiles, pas d'entrave au mouvement ni à la marche. Cet exemple est d'autant plus significatif du quotidien des modes vestimentaires qu'un détail a retenu notre attention et résume ce chiasme sensible-visible. L'envers est aussi doux et agréable que l'endroit est brut. L'intérieur de la robe est en effet de satin de soie avec un fini parfait digne de la haute couture parisienne.

Cette robe Proenza Schouler génère beaucoup d'identité en construisant une expérience de l'altérité très intéressante. Le corps habillé est élégant, mais c'est un corps à ne pas toucher. En revanche, la doublure intérieure pose l'expérience opposée : caresse, volupté, délicatesse, c'est une seconde peau qui construit un havre de confort et de douceur. Joli chiasme, joli pied de nez où sensible et visible entretiennent des rapports contrastés pour permettre à celle qui habite ce vêtement de s'approprier elle-même cet effet d'*empowerment* sur autrui, mêlé au plaisir sensible lié au contact de la doublure de soie.

Il est certain que de cette dualité identité-altérité, c'est bien « identité » le terme valorisé et socialement recherché. Mais une chose *a priori* contre-intuitive apparaît, c'est bien de l'altérité que l'identité procède : *l'ipséité*, pour parler avec Ricœur, naît de l'altérité.

3. Se présenter : le look en acte comme expression

Un vêtement porté ne vient jamais seul. Il s'inscrit dans un look qui lui donne sens et valeur. En se plaçant au plan du look, il s'agit de compléter le point de vue de la *proprioception* (ce que je ressens dans mon corps, par mon corps propre et à partir de la surface de mon corps quand je l'habille et l'apprête) par le point de vue de *l'interaction* (et notamment la perception de soi par les autres). C'est cette performance en acte qui constitue un point d'articulation entre les représentations et les usages, entre la fiction et l'*ordinariness*, entre vécu et rôle.

3.1. Le look comme expression circonstanciée

Pour ce qui est du look, l'habillement même, l'apprêt (accessoires, coiffure) et l'attitude (gestuelle, posture) entrent en synergie. Comme nous l'avons indiqué plus haut, la même tenue portée par deux personnes différentes ne donnera jamais la même expérience sémiotique. Changer la teinte ou changer la matière, et vous obtenez deux objets distincts. Par exemple, un velours tend à absorber la lumière, là où une soie la réfléchit en fonction du mouvement, produisant des effets de sens qui ne sont pas anodins tant au plan esthétique que communicationnel : l'un paraît chaud là où le second paraît froid. Ces traits plastiques sont autant d'effets de sens rapportés à la présence du sujet, à la perception de ses états d'âme.

Le contexte et les circonstances sont importants également pour décrire un look, à ceci près que tout le monde n'a pas la possibilité d'avoir une tenue pour chaque circonstance et que le look apparaît « hors contexte ». Bien souvent, on a la même tenue pour prendre les transports, travailler, déjeuner, sortir aussitôt après le travail. Un look est souvent « tout terrain », bon gré mal gré.

Pour comprendre la nature circonstanciée de la présentation de soi, observons les professionnels de la présentation que sont les présentateurs du journal télévisé. En l'occurrence, nous avons constaté que les journalistes du « 19 45 » et du « 12 45 » sur la chaîne M6 ont une manière singulière d'investir leur look à partir d'un vestiaire spécifique. C'est le rôle même de présentateur qui est rejoué par la tenue. On note des effets de sens comparables avec leurs collègues, qu'il s'agisse de Xavier de Moulins, de Nathalie Renoux ou de l'équipe du « 12 45 ».

Les tenues et le vestiaire d'Ophélie Meunier, joker du « 19 45 » sont particulièrement intéressants. Son vestiaire de présentatrice révèle des choix structurants et une syntaxe propre : veste sur t-shirt ou sur top, récurrence de chemisiers à manches longues et le plus souvent retroussées, robe monochrome sans encolure, décolleté haut ou rond qui dégagent le cou et valorisent le visage. Les éléments absents sont particulièrement signifiants à ce titre : pas d'imprimé, pas de dentelle, pas de nœud, pas d'ornementation, pas de décolleté pigeonnant. Peu de bijoux. Les cheveux relâchés tombent sur les épaules et le dos en vague, le brushing évitant un lissage qui sonnerait plus glamour.

L'observation de ces looks caractéristiques révèle une réécriture du vestiaire masculin des présentateurs du Journal Télévisé : on capitalise au premier plan sur le sérieux, le maintien et une certaine forme de neutralité. Se présenter n'est pas une fin en soi, le regard doit laisser la place à l'écoute, la présentation guide l'écoute. Par ce jeu vestimentaire, on note aussi une affirmation subtile du sujet féminin, notamment par la valorisation du port de tête et par la visibilité des mains. De façon

subtile, tout tend à souligner l'assurance de la femme qui se présente au regard et assume les modalités de cette présentation de soi. Ni objet ni potiche, le look participe pleinement de l'assomption du sujet et de son rôle circonstancié caractérisé par le sérieux.

On note plusieurs autres singularités : les vêtements sont toujours ajustés, sans être moulants ou sexy. Tout en étant couvert, le corps-enveloppe se montre dans sa forme et dans sa chair : c'est un corps réel qui se montre, non une image. Les manches de la veste sont retroussées, la chemise est ouverte au niveau des deux boutons du haut, les robes soulignent la taille et tombent au-dessus des genoux. Le corps féminin n'est pas neutralisé ou nié, il est présenté afin de valoriser une attitude de personne.

En d'autres termes, on note un zeste d'aisance et de cool dans une tenue sobre et féminine, en ligne avec les convenances. Les audaces vestimentaires apparaissent une à la fois, et sont toujours minorées par des choix de couleurs classiques. Le look n'exprime pas un état d'âme ici, mais simplement un rapport de soi au rôle, comme un pas de côté subtil par rapport à l'idée attendue de la fonction. Un pas de côté pour rendre la présentation du JT plus contemporaine.

Plus souvent que la robe, le jean fait aussi son apparition. Plus « casual » et moins formel qu'un pantalon ou qu'une robe, cette pièce du vestiaire fait partie des éléments de base au quotidien. C'est d'ailleurs pour cette raison qu'il peut être interdit en certains lieux, tout comme les bermudas. Signe d'un relâchement de l'apprêt, le jean est un objet banal potentiellement cool, voire mode, en fonction de sa coupe et de sa couleur. En l'occurrence, les jeans d'Ophélie Meunier sont « slim », c'est-à-dire de coupe ajustée, de couleur foncée et toujours associés à une veste. La « forme de vie » exprimée touche ainsi au cool et au « casual » et vise un équilibre entre air du temps et compétence. Sans remettre en cause le sérieux de cette prise de parole, le look exprime un air du temps, une conciliation entre effacement liée à la fonction et assomption énonciative.

Le choix des matières est intéressant à ce titre. Par exemple, le satin de soie apparaît avec des chemisiers aux manches retroussées, toujours dans des teintes sombres, noir, violet, ardoise. L'équation idiosyncrasique est donc la suivante : du chic et du féminin, en alternance avec un air plus contemporain, sans jamais remettre en cause le sérieux de la parole.

Tout en s'inscrivant dans une ligne proche qui articule sérieux et personnalité, Nathalie Renoux, qui présente également le « 19 45 », use de procédés différents pour poser sa prise de parole. Peu d'imprimés, pas de froufrou, le noir comme base de sa palette, essentiellement des couleurs sombres ou des couleurs classiques, rouge compris, utilisées en contraste. La différence clé est que la robe

est à la base de son vestiaire. Il y a un sens de la robe qui lui est propre et participe d'une « forme de vie » distincte de celle manifestée par le vestiaire d'Ophélie Meunier : il s'agit moins d'être cool qu'être une personne expressive, qui affiche son humeur et sa jovialité, sans jamais remettre en cause les convenances ni le rôle. C'est un investissement affectif qui module la présentation de soi et force l'écoute, en ce sens que les apparences de la journaliste exaspèrent les clichés et les stéréotypes. Au final, de cette présence singulière manifestée et rejouée chaque jour de la semaine, on retient une énergie qui sous-tend la parole, une énergie qui exprime la présence du sujet d'énonciation.

Si le jeu sur le noir (en solo, avec des faux-noirs, en contraste, en bichromie) est clé pour les présentatrices du Journal Télévisé de M6, le look au quotidien convoque des couleurs saturées et vives, y compris en situation professionnelle. Que ce soit intentionnel ou accidentel, la couleur est une variable clé du look, c'est même un chemin de traverse pour observer les stratégies et les modalités générant de l'éclat et de la présence. La couleur fait message quand elle est utilisée en dominante ; elle est une variable d'ajustement quand elle intervient par touches, pour illuminer telle partie ou dynamiser telle autre. La couleur permet aussi bien d'exprimer son intériorité (porter une couleur comme un étendard) comme dans le cas de Nathalie Renoux, que de se rendre invisible (porter la couleur de son milieu) comme dans le cas d'Ophélie Meunier. D'ailleurs, entre l'expression d'un état d'âme et la modulation d'autres variables de sens, la couleur déploie toute la dynamique vestimentaire à l'œuvre dans un look.

Choisir un vêtement coloré comme pivot d'un look, c'est faire un acte de représentation singularisant. Le corps habillé est en effet à la fois un corps signifiant (qui vise une expression) et un corps communiquant (qui participe à une interaction) qui trouve son sens et sa valeur précisément dans cette dualité. Alors même que tout fonctionne ensemble (le corps propre, la coiffe, l'étoffe, la parure, la posture), la couleur permet à l'observateur de saisir l'état d'âme du sujet, ou du moins le simulacre vestimentaire et la mise en scène de cet état d'âme.

3.2. La double métamorphose de l'accessoire qui « signe » un look

Le vêtement, le look et le vestiaire ne sont pas que des affaires de « concepts » réfléchis avec un résultat garanti : comme le corps est à la source de la résistance vestimentaire, la mise en chair du vêtement n'est pas toujours efficace. De plus, rien n'empêche un malentendu ou une rencontre « hors contexte ». Dans les faits, l'usage peut même renverser une approche conceptuelle et réfléchie de l'habillement en une expérience résolument moderne, proprement plastique. Le fait

qu'un sujet d'énonciation porte un vêtement peut « renverser » le parcours d'interprétation du projet initial élaboré par un designer.

Pour saisir ce phénomène édifiant, prenons l'exemple spécifique du foulard qui est loin d'être anecdotique. Le look est un syncrétisme, mais le sens du détail change la lecture du tout, on dit souvent des foulards, des accessoires, des chaussures ou des sacs à main qu'ils sont la petite différence qui fait toute la différence. Porter un foulard, un carré ou un chèche, c'est changer la compréhension du look, c'est orienter la saisie du corps habillé. La présence du foulard ne consiste pas simplement à protéger la nuque des courants d'air ou à se donner un style plus chic, c'est un signe qui vient signer un look et manifester un goût. Son rôle plastique et esthétique peut être de valoriser le visage, de créer un contraste chromatique avec les habits ou un vêtement en particulier, ou de créer des effets « de mode » en jouant sur la façon de le nouer. Plusieurs manières de porter un foulard existent (double tour, « aristocratique », « chèche », « cowboy », etc.) et toutes ne concernent pas spécifiquement le cou, puisque cette pièce peut servir de bandeau pour les cheveux, de ceinture, de tour de poignet. L'objet fait sens en tant qu'il est porteur de potentialités qui sont un au-delà du design même.

Prenons un exemple de foulard justement qui n'est pas pris au hasard ici, un carré né de la rencontre entre la sémiotique et la mode. La maison Hermès a célébré le centenaire de la naissance de Roland Barthes avec un carré en guise d'hommage. Éric Marty, éditeur des œuvres complètes de Roland Barthes, et Pierre-Alexis Dumas, directeur artistique d'Hermès, ont eu l'idée de célébrer le centenaire de la naissance du sémioticien en « éditant » un carré à partir du livre *Fragments d'un discours amoureux* (1977). Pour cela, le typographe et designer graphique Philippe Apeloig a été sollicité pour élaborer et concevoir un dessin. Ce carré pour hommes est un mélange de cachemire et de soie ; c'est un grand format de carré (140 x 140). Le choix de la matière et du format a une incidence sur l'usage possible, c'est un carré qui tient réellement chaud. Il a été présenté en trois coloris différents, gris-noir, prune, bleu. Il s'agit d'un carré pour homme, vendu au rayon homme des boutiques Hermès, mais qui a été acheté et porté également par des femmes.

La première métamorphose concerne le passage du carré posé à plat (le dessin fait sens) au carré porté (le motif n'est plus lisible et fait sens autrement). La seconde métamorphose concerne le passage d'un look à un look « signé » par le carré. Si l'on déplie le carré, nous observons un motif singulier : le chemin de fer du livre de Roland Barthes est repris, page après page. Toutes les pages sont représentées et pour chaque page, les pavés de texte apparaissent dans un bloc d'une couleur sur un fond d'une autre couleur, en blanc sur noir par exemple dans le cas de la version gris-noir. Idem pour les fameuses notes qui apparaissent de-ci

de-là dans les marges. Toutes les pages du livre apparaissent ainsi, telle une mise à plat de la structuration textuelle propre à chaque page. C'est aussi conceptuel que graphique. Le typographe a expliqué ainsi sa démarche à la presse : « Le dispositif est là, dans le livre lui-même, avec les apostilles et les notes, organisées en un système très raffiné » (Apeloig, 2015 : en ligne). Il explique avoir « noirci tous les pavés de texte pour les transformer en blocs opaques. Des silhouettes me sont alors apparues en négatif, et de manière encore plus prégnante lorsque j'ai eu une vue d'ensemble du livre. J'ai inversé le blanc et le noir pour donner vie à la partie silencieuse de la page » (*Ibid.*).

Si l'on roule le carré, le motif porté n'est plus une représentation d'un texte, mais une variation plastique de couleurs, une rythmique qui perd le dessin afin de manifester autre chose, à commencer par une énonciation corporelle et une gestualité. Porté comme une écharpe ou comme un chèche, il exprime un dynamisme, un mouvement, un sens de l'allant. Quelle que soit la tenue en réalité – classique ou casual –, ce carré porté donne le ton, accroche le regard de l'observateur.

4. Ouvertures

L'important, c'est de faire de la sémiotique là où elle se fait. [...] il est temps maintenant de penser au "dialogue", à réunir les conditions d'un dialogue convenable. Car le dialogue en soi n'a pas de vertus miraculeuses, le fait de se parler ne signifie pas encore se dire. (Greimas, 1986 : 44-45)

S'habiller est l'expérience la plus quotidienne et la plus banale de l'altérité que tout un chacun peut éprouver. Il est question d'altérité à soi comme d'altérité aux autres, avec son lot de malentendus, d'incompréhension ou de bonnes surprises. Nous avons surtout porté l'attention sur l'altérité à soi par l'habillement, il conviendrait désormais de s'intéresser à l'altérité aux autres, à l'image que les autres renvoient de soi, notamment en faisant des remarques ou des compliments sur une couleur seyante ou une tenue nouvelle. De ces expériences peut naître une expérience, au sens d'un savoir et d'une compétence d'habillement personnelle.

Lorsqu'elle est congruente et efficiente, cette expérience vestimentaire génère de l'identité et de la confiance en soi que le sujet d'énonciation finit par incarner (*embodiment*). C'est tant le parcours de la reconnaissance, de soi à l'autre, puis de l'autre à soi, qui s'expérimente dans le corps-à-corps avec le vêtement. Cette expérience de l'altérité à soi génère de l'identité, comme lorsque les participants

des émissions de relooking ne se reconnaissent pas dans le miroir, puis finissent par se reconnaître et s'aimer, métamorphosés, révélés, augmentés ; ils adoptent cette nouvelle icône actantielle et ajustent leur identité.

Ceci n'est pas sans rappeler une hypothèse fondamentale de la sémiotique greimassienne qui concerne la primauté du débrayage sur l'embrayage : nous constatons que l'identité du sujet procède de l'altérité, que c'est par l'incorporation de la différence et par ajustement sensible et symbolique que l'identité émerge. Si l'on revient à la théorie sémiotique, le mécanisme de débrayage est un mouvement de projection « hors » de soi. Le débrayage est toujours antérieur et présupposé par rapport à l'embrayage qui est l'opération énonciative inverse par laquelle le sujet fait retour à l'énonciation. Ainsi, l'altérité à soi enclencherait un débrayage qui permet de quitter l'inhérence à soi-même et de se *représenter* des choses à soi-même, de se re-présenter soi à soi-même, bien au-delà de l'acte perceptif immédiat. Au cœur de cette pratique matérielle et symbolique d'habillement se trouve la projection d'un non-je, d'un non-ici et d'un non-maintenant qui permettent de rejouer ou déjouer l'inhérence à soi en introduisant de nouvelles voies du sens. En définitive, les parcours de l'altérité à l'identité par l'habillement peuvent être lus comme des opérations de débrayage qui participent de dynamiques sémiotiques de la *présence*, de la *représentation* et de la *symbolisation*. Ces activités plus fondamentales constituent de nouvelles voies pour faire retour sur la question de l'incorporation du sens de l'expérience vestimentaire et des discours sociaux associés et pour envisager une collaboration entre le sémioticien et l'anthropologue.

Les pratiques vestimentaires et d'apprêt métamorphosent le corps propre en « corps augmenté », modifiant ainsi les conditions de la subjectivation et de l'émergence du Soi, comme les conditions de l'observation par un interlocuteur. Nous tenons à les saisir et à les observer au plan de l'usage et du vécu, ce qui suppose de faire un pas plus en avant vers l'anthropologie et les approches ethnographiques. Étudier les vêtements et les looks ne pose pas de difficultés majeures au sémioticien, il suffit de récolter des habits et d'observer ce que les gens font, en allant sur le terrain et en récoltant un matériel photographique. La difficulté concerne le plan du vestiaire et l'étude de la garde-robe, ce qui appelle concrètement une collaboration avec des anthropologues.

Références bibliographiques

APELOIG, Philippe (2015), « Le motif d'imprimerie Hermès », disponible sur :
http://www.lemonde.fr/m-styles/article/2015/06/29/le-motif-d-imprimerie-hermes_4661417_4497319.html.

- BADIR, Sémir (2007), « La sémiotique aux prises avec les médias », *Semen*, n° 23, disponible sur : <https://semen.revues.org/4951>.
- BADIR, Sémir (2014), « Problème de la mode », *Actes sémiotiques*, n° 117, disponible sur : <http://epublications.unilim.fr/revues/as/4969>.
- BARTHES, Roland (1966), *Système de la mode*, Paris, Le Seuil.
- BARTHES, Roland (1977), *Fragments d'un discours amoureux*, Paris, Le Seuil.
- BARTHES, Roland (2001), *Le Bleu est à la mode*, Paris, Regard.
- BEYAERT, Anne (2015), *Sémiotique des objets : la matière du temps*, Liège, Presses Universitaires de Liège.
- ECO, Umberto (1999 [1997]), *Kant et l'ornithorynque*, Paris, Grasset.
- ENTWISTLE, Joanne (2000), *Fashioned Body*, Cambridge, Polity Press.
- ENTWISTLE, Joanne, WILSON, Elizabeth (2001), *Body dressing*, Oxford, Berg.
- FLOCH, Jean-Marie (1995), *Identités visuelles*, Paris, Presses Universitaires de France.
- FONTANILLE, Jacques (2004), *Soma et Séma : figures du corps*, Paris, Maisonneuve & Larose.
- FONTANILLE, Jacques (2008), *Pratiques sémiotiques*, Paris, Presses Universitaires de France.
- FONTANILLE, Jacques (2011), *Corps et sens*, Paris, Presses Universitaires de France.
- FONTANILLE, Jacques (2015), *Formes de vie*, Liège, Presses Universitaires de Liège.
- GOFFMAN, Erving (1973 [1956]), *La Mise en scène de la vie quotidienne*, t. 1 : *La Présentation de soi*, Paris, Minuit.
- GREIMAS, Algirdas Julien (1986), « Ouverture et cohérence », *Actes sémiotiques-Bulletin*, vol. 9, n° 38, p. 44-45.
- GREIMAS, Algirdas (2000), *La Mode en 1830 : de la lexicologie historique à la sémantique structurale*, Paris, Presses Universitaires de France.
- MATHÉ, Anthony (2017), « Le design, un média (pas) comme les autres », dans BADIR, Sémir, PROVENZANO, François (dir.), *Pratiques émergentes et pensée du médium*, Louvain-La-Neuve, Academia.
- MATHÉ, Anthony (dir.) (2014), *Sémiotique du vêtement, aujourd'hui*, *Actes sémiotiques*, n° 117, disponible sur : <http://epublications.unilim.fr/revues/as/4964>.
- MATHÉ, Anthony, TASSEL, Julien (2011), « L'aisance vestimentaire, une compétence professionnelle : regards sémiotiques et ethnographiques sur l'expérience du vêtement au travail », dans VILLALONGUE, Martine (dir.), *S'habiller pour travailler*, Lyon, Éditions Lyonnaises d'Art et d'Histoire, pp. 92-105.

- RICŒUR, Paul (1990), *Soi-même comme un autre*, Paris, Le Seuil.
- RICŒUR, Paul (2005), *Le Parcours de la reconnaissance*, Paris, Folio.
- ROCAMORA, Agnès (2009), *Fashioning the city. Paris, fashion and the media*, New York, IB Tauris.
- VERSEL Martine, BUSQUETS, Joan (2014), « Ordinary transvestitism : Imaginary body – real body in contemporary fashion », *International journal of fashion studies*, vol. 2, n° 2, pp. 167-183.
- ZILBERBERG, Claude (1992), « Défense et illustration de l'intensité », dans FONTANILLE, Jacques (dir.), *La Quantité et ses modulations qualitatives*, Limoges, Presses Universitaires de Limoges.

Troisième partie

Communication et marché

Sémiotique, marketing et communication sur une trajectoire modale

Jean-Jacques Boutaud
Université de Bourgogne

L'articulation du ternaire *Sémiotique, Marketing et Communication*, est à jamais attachée à la mémoire de Jean-Marie Floch et à son ouvrage éponyme (1990). S'il fallait remonter la filiation, Georges Péninou pose également de solides bases à la sémiotique appliquée. Son *Intelligence de la publicité* (1972) illustre à la fois la confluence et la dynamique de l'altérité entre sémiotique, marketing et communication. Mais si la publicité offre, à l'origine, tous les gages de la modernité, elle se présente aussi comme un « cas d'école », ce dont s'amuse Régis Debray dans sa geste médiologique passablement condescendante à l'endroit de la sémiotique :

L'adoubement sémiotique de la réclame – une promotion contre une fourniture – n'avait que des avantages pour les parties prenantes. Respectabilité intellectuelle pour l'une, modernité solvable, pour l'autre, ce contrat social est irrésistible. Est-il fécond scientifiquement ? Le message publicitaire est pour le codage-décodage une leçon d'école primaire où les réponses sont écrites sur le tableau noir. (1994 : 185)

La sémiotique fera son chemin, au-delà de la logique structurale et des opérations si bien menées de décryptage, pour parcourir un arc herméneutique plus complexe encore, entre signe et sens, production et réception, message et signification en contexte. À travers nos propres recherches, nous sommes entré dans la dynamique de cette co-construction entre sémiotique et communication, depuis les moments fondateurs de cette *épistémè* (Boutaud, 1998) jusqu'aux explorations relevant du sensible (Boutaud et Lardellier, 2003 ; Boutaud, 2015). Une démarche motivée par les apports réciproques, sur le plan théorique déjà, tant la communication replace le contexte, l'interaction, la négociation du sens, dans ce qui fait système, tant la sémiotique élève le niveau d'exigence sur ce qui peut faire sens dans les discours, les médiations, les circulations. Apports réciproques aussi dans le domaine des recherches appliquées et sur le théâtre des opérations que nous avons observé (Boutaud et Berthelot-Guiet, 2013 ; Berthelot-

Guiet et Boutaud, 2015), relevant de commandes sociales, professionnelles, avec des ramifications sémio-marketing non moins productives (Heilbrunn et Hetzel, 2003).

À mesure que les relations se sont construites entre sémiotique, marketing et communication, le besoin de mettre à l'épreuve la théorie par la pratique s'est traduit par des opérations de conversion, de concepts en schémas, de schémas en outils. Ce fut le moment du code et de la propension à tout codifier ; puis du carré sémiotique et, globalement de la mise au carré de tout système ; schéma narratif et parcours génératif se sont prêtés à de multiples bricolages, au sens anthropologique, s'entend ; puis le tensif et le figuratif, comme bases théoriques certes moins rodées à la pratique, ont permis de concevoir des approches innovantes et de nouveaux outils, dans la présupposition réciproque des recherches fondamentales et appliquées.

La voie qui est la nôtre, autour du *sensible*, n'a pas manqué de s'attacher des étiquettes, pour revendiquer des jonctions, des hybridations : socio-sémiotique du sensible, sémio-anthropologie, sémio-pragmatique, autant de combinaisons pour rendre visible et lisible la combinatoire des disciplines et des approches, sous l'obédience de la communication. Mais sous l'étiquette, se joue la quête anxieuse du vivant de la signification, la saisie du sensoriel dans le sens, du sensible dans le symbolique. Comme si les termes saussuriens d'origine, entre *vie des signes* et *vie sociale*, nous ramenaient fondamentalement à la *vie*, là où le système a pu l'évider, la dessécher, au profit d'opérations de signification refermées sur leur logique. La *vie*, avant tout, dans la dimension écologique du sens, avec ses variations et ses modulations sensorielles, sensibles, situationnelles, expérientielles.

Nous voudrions reprendre ici les termes d'une recherche toujours tâtonnante, à vouloir respecter à la fois une logique du sensible et les manifestations discrètes qui le caractérisent. Le goût et l'imaginaire alimentaire constituent, en l'occurrence, des terrains de prédilection. Mais s'ils prennent l'exclusive de la thématique retenue, ils n'épuisent évidemment pas les ressources théoriques progressivement exploitées pour saisir le sensible, à la confluence sémiotique, marketing, communication. Sans croire utile de se donner une nouvelle étiquette, il est proposé de suivre le glissement théorique de la sociosémiotique au profit du modal, sous les traits du sensible (Laplantine, 2005), du style et de la forme de vie (Macé, 2016). Pourquoi aller dans cette direction ou arriver à ce point de progression dans la quête du sensible ? Comment définir cette approche modale, en quels termes différenciants par rapport à des approches voisines ou plus démarquées ? Et comment illustrer cette perspective modale, à travers un corps de pratiques et d'expériences observées sur le terrain privilégié du goût, de l'alimentaire ?

Faisons le pari de suivre, même à grands traits, le déplacement du structural vers le modal. On voudra bien nous pardonner de faire en grande partie référence à nos travaux, non par déformation nombriliste mais par souci de décrire, de l'intérieur, la trajectoire suivie à l'horizon du sensible.

1. Une trajectoire en direction du modal

En première approche, la mise à l'épreuve de la sémiotique sur le terrain de la communication et du marketing s'est donnée à la fois la compétence et la liberté de « bricoler », au sens noble et anthropologique du terme, les principaux leviers théoriques et conceptuels produits tout particulièrement sur le versant structuraliste. Mais, faut-il y voir un clin d'œil modal avant l'heure, Jean-Marie Floch ouvre la voie en laissant au lecteur l'initiative de « sauter » au besoin les pages théoriques. S'il est « désireux de connaître d'emblée la *façon de faire* de la sémiotique [, il pourra] très bien laisser le premier chapitre présentant sa *façon d'être* » (Floch, 1990 : 2).

Parmi les outils abondamment exploités, dès l'origine des recherches appliquées, le carré sémiotique n'a pas manqué de faire ses preuves dans la doxa publicitaire. Jean-Marie Floch s'est même montré gêné parfois de l'usage abusif de sa mise au carré des « philosophies de pub » (1990), l'articulation référentiel / mythique / substantiel / oblique se prêtant au multi-usage des explorations sémiotiques dans le monde de la consommation et de la publicité. Une application au carré, abondamment reprise sur le fameux tableau noir des exercices de sémiotique publicitaire. Ce qui ne retire rien à la puissance théorique des outils et schémas magistralement présentés par Jean-Marie Floch, dans le périmètre sémiotique, marketing et commun.

D'une manière générale, depuis l'aube des recherches appliquées dans le champ publicitaire, les avancées théoriques progressivement faites en sémiotique ont trouvé leur conversion, comme outils et modèles opérationnels, sur le terrain des marques (Heilbrunn, 2010 ; Petitimberty, 2014), des médias (Semprini, 2007), des organisations (Catellani et Versel, 2011). Au-delà du carré sémiotique et, plus largement, du parcours génératif de la signification, la visée opératoire a trouvé de nouvelles ressources. Là où le carré sémiotique et la grammaire modale, au sens linguistique, semblaient privilégier le taxinomique et le catégoriel, par logiques d'oppositions bien tranchées, le besoin s'est fait sentir de penser les valences au sein des valeurs, les dynamiques et les rythmes, au sein des structures. Tournant marqué par la sémiotique tensive qui ne s'annonce pas, à consulter *Tension et*

signification (Fontanille et Zilberberg, 1998), comme « une autre sémiotique », opposée à la sémiotique dite structurale. Mais il s'agit de privilégier le « caractère graduel, continu, dynamique ou affectif » par rapport « à une approche discontinue, binaire, statique et strictement narrative » (*Ibid.* : quatrième de couverture). L'ouvrage y insiste, le tensif « ne prétend pas se substituer à la sémiotique dite "classique", où il prend sa source, et dont le carré sémiotique et le schéma narratif canonique sont les "étendards" » car il représente, si l'on veut y voir encore un trait modal, « une *autre manière de faire* de la sémiotique [...] plutôt qu'un autre "paradigme" » (*Ibid.* : 5 ; c'est nous qui soulignons).

L'exigence théorique particulièrement soutenue de cette approche tensive, avec son nouvel appareil conceptuel autour de la valeur et de la valence, de l'intensité et de l'extensité, du tempo et du rythme, ne découragera pas, loin s'en faut, les applications plus directes à des problématiques de communication (Bertin, 2010 ; Dufour et Boutaud, 2013 ; Mathé, 2015). Le gain de l'analyse sémiotique se situe dans le grain, la variation, la modulation. Sur la question centrale de la forme de vie, qui constituera bientôt chez Fontanille le dernier palier de sa hiérarchie des niveaux de pertinence sémiotique (2008). Définies par leur caractère *intentionnel, schématique et esthétique*, les formes de vie sont « reconnaissables comme "styles de comportement", individuels ou collectifs, et comme des représentations stabilisées de "philosophies du quotidien" » (Fontanille et Zilberberg, 1998 : 162). Mais leur configuration, en raison même du schème figuratif qui les différencie et les stabilise, tout en leur conférant une dimension esthétique, s'enferme encore dans des agencements modaux stéréotypés qui seront discutés et remis en perspective (Basso et Beyaert-Geslin, 2012).

Avec l'inscription du tensif et de la « tonicité perceptive » dans la question centrale de la forme de vie, le pas est néanmoins franchi sur la trajectoire sensible du sens. À cet égard, il sera question encore de discuter entre *style de vie* et *forme de vie* :

La distribution des valeurs ainsi attachées à chacune des deux expressions est donc claire ; et elle est flatteuse pour les sémioticiens puisque dans cette affaire ils s'auto-gratifient de la tâche noble : au lieu de décrire comme tout le monde ce qui se voit à l'œil nu (les « styles »), il leur revient de dégager une « forme » sous-jacente, des principes organisateurs, une « philosophie » de la vie. Voilà qui aide à comprendre que la convention terminologique proposée ait été si docilement respectée par le gros de la troupe tandis que ceux qui ne s'y ralliaient pas allaient désormais faire figure de dissidents, ou plus trivialement de ploucs. (Landowski, 2012 : en ligne)

Quitte à marquer le clivage, sinon l'écart territorial, la *forme de vie* relèverait du tensif, alors que la référence au style de vie serait le signe d'une orientation socio-sémiotique. Sans se fixer inutilement sur le jeu des affichages ou des attributions, Landowski relève très justement ce qui annonce déjà chez Floch, le déplacement modal. Une propension à se libérer de la clôture définitionnelle du style ou de la forme de vie, pour privilégier, dans les relations aux objets, à leur « identité » narrative et visuelle, une *manière d'être*, une *façon de faire* et une *forme de pensée*. Nous avons là, les éléments clés d'une perspective modale qui se donne un regard autre, non plus sémiolinguistique mais sociosémiotique. De notre point de vue, il est intéressant de voir les relations de proximité qui s'établissent alors avec l'anthropologie modale (Laplantine, 2005) et, plus récemment, la sociologie modale (Macé, 2016), en considération des niveaux sensibles de granularité pour appréhender *éthos*, style de vie et forme de vie. L'enjeu est de se tenir au plus près des formes vivantes du sens en société et des formes de communication que le modal vient éclairer.

2. L'autre regard modal : convergences avec la sociologie et anthropologie

En suivant notre trajectoire, le modal sera entendu ici dans son acception sensible, avec une attention première pour les formes bricolées (Floch), les formes de vie (Basso et Beyaert-Geslin, 2012), les manières d'être et façons de faire (Landowski). Cette trajectoire favorise, de notre point de vue, de riches connexions entre les ouvertures sémiotiques ainsi promises ou proposées, et les contributions venues de l'anthropologie (Laplantine, 2005) et plus récemment encore de la sociologie, à l'égard du modal (Macé, 2016).

S'il faut se situer rapidement à l'intérieur du modal, dont le socle épistémique peut prêter à confusion, l'anthropologie modale marque un pas de côté significatif par rapport aux conceptions modales bien antérieures, notamment en philosophie, avec la logique modale inspirée d'Aristote (nécessaire, possible, impossible, contingent) ou la logique déontique à la Wright (obligatoire, permis, interdit, facultatif). Pas de superposition non plus avec la charpente modale construite en sémiotique sur le patron logique et linguistique, même si de modalités en modalisations, s'est affirmé l'intérêt pour les *modulations*. À cet égard, on pourrait évoquer les changements de *tempo* dans la forme tensive typique du cours d'action, chez Zilberberg (1989) – *advenir, devenir, parvenir, survenir* – ou la généralisation d'une théorie modale (Brandt, 1992) sensible aux conflits de force et de seuil, aux entités « nerveuses » et « turbulentes », au « contrôle » d'une mo-

dalité par une autre, dans ce qui reste, en toute logique, une syntaxe inter-modale.

Changement de registre avec Laplantine. Ce qu'il

[...] propose d'appeler une *anthropologie modale*, radicalement différente d'une anthropologie structurale, est une démarche permettant d'appréhender les *modes* de vie, d'action et de connaissance, les *manières* d'être, et plus précisément encore, les *modulations* des comportements, y compris les plus apparemment anodins, non seulement dans la relation à l'espace, mais dans la dimension du temps, ou plutôt de la durée. (2005 : 185)

Changement de vocabulaire certes, mais changement de perspective surtout, à vouloir passer du structural au modal, avec ses modulations, ses flexions, ses intonations, ses vibrations, les tonalités et intensités de la vie. Changement de grain, aussi, avec une propension à saisir le local, l'anodin, l'aléa, au cœur ou à l'origine de toute prise de forme, de toute manifestation figurale (morphologique) ou figurative (iconique).

Pour prendre un exemple totalement étranger au terrain de Laplantine, mais avec une valeur d'illustration très directe pour nous, là l'on pouvait se satisfaire d'un carré sémiotique pour délimiter l'ancrage axiologique d'une marque ou sa fonction modale (au sens sémiolinguistique) dans les usages de consommation, il convient alors d'opérer un changement de focale, au plus près de la relation sensible à telle valeur ou tel usage : « Une anthropologie modale, qui est donc une anthropologie des modes, des modifications et des modulations, implique un mode de connaissance susceptible de rendre compte du caractère ductile et flexible de l'expérience sensible » (*Ibid.* : 187). Dans les termes présocratiques, le mouvement procède au besoin du déplacement moteur (*kinésis*) mais plus encore de la transformation qui modifie en profondeur (*métabolè*).

La traduction sémiotique possible à en donner consiste à privilégier dans toute forme le processus de formation et de déformation, de transformation, voire de transfiguration ; non seulement la forme mais la prise de forme (Simondon, 1964 ; Bordron, 2002), voire les « formes de prise » (Landowski, 2009) ; non seulement la forme mais le devenir de la forme. Tous les niveaux d'échelle peuvent en donner l'exemple, si nous prenons la liberté de nous placer sur le terrain sensible du numérique. Ainsi, difficile de concevoir désormais une communication sur l'expérience œnotouristique sans l'usage des drones en survol des vignes puis effleurement du sol. *Kinésis* du déplacement par illusion référentielle et déformations spatio-temporelles continues, avant d'être *saisi*, en cours de navigation sur un site de domaine, par le ralenti d'une progression en cave et la sensation haptique d'un contact direct avec le vin, sublimant le mystère de ses propriétés substantielles (*métabolè*).

Au-delà de la navigation interne, en différents espaces du site, avec des modulations de rythme et d'intensité, la vision modale de l'expérience œnotouristique, pour garder cet exemple, suppose un élargissement du cadre à l'ensemble de la séquence expérientielle, au gré d'un continuum sensible : *préfiguration* de l'expérience (anticipation du moment à vivre) ; *configuration* (découverte réelle du cadre expérientiel) ; *figuration* (appropriation ou rejet du cadre, rôles actifs ou passifs) et *reconfiguration* de l'expérience *a posteriori*, tout particulièrement avec toutes les ressources graphiques et numériques pour revivre ou recréer la trame, les traces de l'expérience (voir Boutaud, 2015 : 25).

À suivre Laplantine, le primat du sensoriel à l'intérieur du sensible, déplace donc le regard modal, des modalités vers les modulations et médiations plurielles. Le grain est donc beaucoup plus fin, il se laisse prendre par le mouvement, les rythmes, les variations, la respiration. Non plus la langue et son système de signes mais le langage, avec « quelque chose d'énergique et de vital qui ne se laisse pas réduire à des *messages*, à *décoder*, des *informations* à *communiquer*, ni même des significations à *interpréter* » (Laplantine, 2005 : 200). Un langage pris dans le rythme ou qui donne le rythme, révélant une manière d'être et de faire, une façon de se produire au contact des autres. En clair, l'expression d'un style.

C'est précisément sous ce rapport et plus largement celui d'une « stylistique de l'existence » (Foucault, 1994), que Marielle Macé développe sa perspective modale, à l'intersection entre littérature, philosophie et sociologie. Dans *Styles* (2016), la *Critique de nos formes de vie* rejoint, sous bien des aspects, la vision modale de Laplantine, avec une attention marquée pour les variations formelles de la vie (modes d'action, manières d'être, façons d'agir). Mais l'angle donné par Macé se veut, en comparaison avec Laplantine, plus esthétique et formel qu'esthétique et sensible dans sa considération du style : « identifier un style, ce n'est pas seulement prendre acte d'un aspect, d'une phénoménalité, c'est percevoir dans une singularité un mouvement de généralisation, une puissance de maintien, de répétition, d'élongation » (2016 : 59).

Le regard modal s'arrête bien sur des formes et des styles, sortis d'un cadre de lecture univoque ou de connotations trop directes et marquées. Pas question d'emboîter le pas au marketing s'il réduit son angle à une vision labellisée de styles de vie cartographiés, aussi éphémères que les modes, aussi volatiles que les tendances. Formes déposées de *lifestyles*, toujours magnifiés, comme hypothèse d'un bonheur

[...] dont la publicité est la première institutrice : l'image y exerce une formidable force de traction, de soulèvement intime vers le séjour d'une vie désirable, possible même,

pour des sujets invités à se rêver autres et à habiter des espaces complets de valeurs [...]. Mais cette hypothèse de bonheur est dans ces images-là, clôturée aussitôt qu'ouverte. (*Ibid.* : 163)

Or, sous les traits du modal et de ses nouveaux éclairages en sociologie et anthropologie, une autre perspective peut s'offrir au marketing et aux approches sémiotiques appliquées aux marques. En voici quelques termes, pour schématiser le propos :

<i>Approche marketing du socio-style</i>	<i>Approche modale du style de vie</i>
Différenciation, distinction	Arrangement, engagement
Scène esthétique	Scène éthique (soi-même), <i>esthétique</i>
Faire image	Faire monde
dominante figurale : image de marque	dominante figurale : forme du lien social
Forme graphique et persuasive	Forme de vie, <i>stylistique de l'existence</i>
La marque singe une singularité	La marque fait une proposition
La marque crée le style	Habiter un style où vivent des marques

Tableau 1 : La marque entre socio-style et style de vie

Macé prône à cet égard « l'ouverture d'une autre scène stylistique ». Non pas à vouloir regarder ailleurs et autre chose, mais *autrement* les mêmes choses. Dans la proximité avec Laplantine, la valeur du modal et des modulations replace le point d'observation au plus près des modes d'expression du style, de ses modalités de figuration, d'incarnation, d'appropriation. Le détail reprend ses droits, le grain du social se veut plus fin, en mesure de saisir des hiérarchies à plus petite échelle, mais jamais détachées de la consistance des formes de vie.

Pour rester dans notre registre, il suffit de penser l'écart entre certaines études socio-marketing qui font le constat météorologique d'une valeur qui l'emporte soudain sur les autres, tient son rang ou perd sa place dans le palmarès annuel des valeurs alimentaires (plaisir, santé, convivialité, éthique, etc.), là où le modal privilégie le méréologique, les manifestations discrètes du style et la pluralisation des modes d'être à l'intérieur d'une forme de vie qui se reconnaît, en quelque manière, dans une valeur, *y tient et s'y tient*, comme aime à le dire Macé. La question n'est pas de se ranger sous ce régime de valeur, ni de le revendiquer en propre, mais d'*habiter un style* à travers l'alimentation, les formes du goût et ses formes de sociabilité. Le « comment » de la vie alimentaire ou de la forme de vie qui s'incarne dans l'alimentation demande de s'écarter de la vision

positionnelle des formes : « Car ce n'est pas parce qu'il y a des gestes qu'il y a des postures ; ce n'est pas parce qu'il y a du sens qu'il y a des signaux ; et ce n'est pas parce qu'il y a de la valeur qu'il y a du classement » (Macé, 2016 : 167). Nous ne sommes plus sous le régime de la seule différenciation (marketing), ni de la distinction (Bourdieu, 1979) mais de l'individuation du style qui s'approprie des formes de vie alimentaires, et s'investit, à sa façon, dans des modalités de réalisation : tel geste, telle manière d'acheter, de préparer, de cuisiner, de conserver, de se ménager de bons moments, de prendre conseil et d'en donner, etc. Un style vit de tous ses instants, de toutes ses modalités (gestuelles, tactiles, verbales, visuelles, sensorielles, spatiales, temporelles, situationnelles, etc.) qui ne fonctionnent pas comme signaux connotés d'emblée, mais plutôt comme indices d'une forme de vie, dans le processus permanent de sa formation, de sa manifestation :

C'est cette force de maintien dans et par le mouvement qui permet d'identifier un style et de l'identifier comme style : une forme se détache sur un fond, s'individualise et dure, car elle ne cesse de se re-détacher de l'indifférencié. Le style ne repose donc pas seulement sur une somme de traits, mais sur la façon dont une forme s'avance dans le sensible, existant dans et par les transformations. (Macé, 2016 : 22)

Ce n'est donc pas une clause de style ou un effet rhétorique qui conduisent à déplier les termes forme, formation, transformation, mais bien le caractère formel du style qui relie à la vie, à la forme de vie, à la forme vivante.

3. Le modal et les modulations des formes de vie

Pour aller, de façon faussement naïve, au plus immédiat du rendement conceptuel de la *forme de vie*, il suffit d'en dissocier les termes : la *forme* déjà, avec des propriétés formelles et figuratives qui se détachent d'un fond, qu'il s'agisse de formes matérielles, matérialisées ou immatérielles offertes à l'identification, à la reconnaissance ; et, deuxième terme en rien secondaire, la *vie*, non seulement dans ses formes mais dans sa force, sa puissance de mise en forme, de prise de forme, de trans-formation. Chaque versant peut trouver son illustration, si l'on veut bien rapprocher l'*éthos*, chez Fontanille (2007), et le *style*, l'autre « scène stylistique », chez Macé (2016). Pour Fontanille, l'*éthos* se conçoit déjà, comme forme, dans sa « consistance iconique » :

L'*éthos* se présente comme un ensemble de propriétés figuratives et sensibles formant un tout reconnaissable, signature d'un comportement éthique collectif ou individuel. Pour cela,

il doit obéir au principe de “consistance” iconique qui permet une telle reconnaissance par l’observateur. (2007 : en ligne)

Rappelons-nous les termes de Macé, repris à l’instant pour définir le style, mais avec une coloration modale attentive à ce qui fait vivre précisément la forme : « C’est cette force de maintien dans et par le mouvement qui permet d’identifier un style et de l’identifier comme style » (*Ibid.* : 22).

Forçons le trait : versant structural, la forme d’abord ; versant modal, la vie surtout. Côté forme, la consistance ; côté vie, la constance, le maintien, à l’intérieur d’un temps social plus ou moins étendu et de rythmes plus ou moins soutenus. Entre la mode vestimentaire et le monde alimentaire, par exemple, les effets de variance ne sont pas soumis aux mêmes rythmes, ce qui n’empêche pas des formes de vie de se stabiliser au-delà de ces variances elles-mêmes, selon des modes d’être plus profonds que les variations de surface. La sémiotique n’a pas manqué d’appareiller son analyse pour saisir dans les passions, des logiques modales complexes, et dans le tensif des valences qui sculptent les formes de vie à partir des notions de durée, de rythme, d’aspectualité et de *tempo*.

Le modal à proximité du tensif, donc, tant s’imposent sur la forme, la position, la catégorie (loin d’être exclues pour autant), des conversions sensibles de l’ordre de la formation, du mouvement, de l’énergie ou de la tonicité, animant leur cadre figural premier. S’il faut en donner l’illustration, pensons à la grammaire gustative. Elle s’organise à l’intérieur d’une forme, bâtie elle-même sur des normes, des conventions : une grille de reconnaissance des arômes, avec un vocabulaire stabilisé autour du fruité, du minéral, du boisé, etc. Mais bien vite, telle sensation de base est portée vers sa libération, son expansion, par le jeu de l’esthésie, de la synesthésie. Ce qui fait dire à Bordron que, à travers la dégustation, le temps, dans son déploiement, est plus aspectuel que temporel, et que sa logique s’apparente beaucoup plus « à celle d’une constitution en diagramme qu’au schéma narratif traditionnel programmatique » (2002 : 647). Mais dans la *morphologie* d’ensemble du temps de la dégustation, l’approche de la « prise énonciative » se veut avant tout moléculaire, cherchant à saisir, de façon non subjective, le *schème* de la prise énonciative, par exfoliation des qualités sensibles (polarité indicielle) et anticipation de la forme-objet par procès d’iconisation (polarité iconique).

Une telle approche schématique, si elle « rend ainsi intelligible le lien existant entre l’iconicité, l’objet générique et la diversité sensible » (Bordron, 2002 : 660), ne représente, dans l’ordre du figuratif, qu’un noyau perceptif là où l’approche modale, pour nous, se donne la liberté de parcourir tous les paliers figuratifs ou tous les niveaux d’extension figurative du goût, celui du vin, en

l'occurrence, de la sensation à la dégustation, de la dégustation à l'univers sensible.

La modulation sensorielle s'ouvre alors à des variations figuratives liées, en substance, à différentes sources thématiques : le sol, le climat, le travail sur la vigne, mais aussi, l'alchimie des opérations en cave, si ce n'est l'esprit ou l'âme du vin, au plus haut degré de la sensibilité. Ce complexe sensoriel se trame dans la proximité et la complicité de situations, de moments, d'espaces, propices ou non à l'expansion figurative, sans autres limites que l'imaginaire. Mais, en dernière instance, après tant de mouvements internes dans les sensations, les perceptions, les représentations, l'ordre sensible ne peut se complaire dans la dispersion. Il recherche l'unité, la vérité d'un vin, dans sa « véritable nature », son « caractère », à moins que l'unité ne se forme entre la proposition de ce vin et la sollicitation du moment, manifestation heureuse d'un syncrétisme ou d'un rapport harmonieux entre les éléments. On retrouve là, peut-être, l'une des manifestations du « jugement synthétique » mis en relief par Cassirer :

Dès le premier stade de la pensée mythique, où le mythe semble encore abandonné à l'impression sensible immédiate et dominé par les pulsions les plus élémentaires de la vie [...] on peut retrouver un certain nombre de traits qui annoncent une sorte « d'organisation » ultérieure de ces forces. (1972 [1925] : 87)

De même, à l'intérieur de la forme de vie, la coïncidence des formes et le jeu des forces, entre les formes, porte l'ensemble vers une forme de concrétion, au mieux, d'organisation figurative car tout en étant reliées entre elles, les formes gardent toute leur valeur de variation modale, qu'il s'agisse de privilégier dans le style, ici une sensation, une image sensorielle (schème figural), là une interaction (travail de figuration), là encore une forme discursive, sociale ou symbolique, sous de multiples variations figuratives. Un processus moins logique qu'analogique et figural, moins formel que figuratif, dans toutes les modalités et modulations de sa manifestation.

Voilà pourquoi le vin, en raison même de son potentiel figuratif et de toutes ses connexions sensibles, occupe bien davantage la scène sociale que la carotte ou le poireau dont la forme engendre moins de formations et de déformations dans les plis successifs de la motivation expérientielle. Entre tous les registres figuratifs, la vision modale du vin invite moins à se positionner sur un *niveau* figuratif (sensations, interactions, représentations discursives, représentations axiologiques, spiritualisation ou transsubstantiation, etc.) qu'à vivre et évoluer dans le jeu même des variations figuratives. En perspective modale, notre image du vin se forme à travers toute une série de variations, d'écarts, d'un pli figuratif

à l'autre. Non pas une trajectoire linéaire, une séquence programmée, mais un déploiement sensible, procédant de prises de forme successives qui relèvent, en dernière instance, d'une *forme de vie* composant avec le vin, selon un style propre et à tout niveau d'investissement voulu : consommation ordinaire, mondaine, raffinée, festive, etc. Ni la vision ciblée sur tel consommateur, ni la vision figée sur tel mode de consommation, mais une relation plus consubstantielle entre moments de vie et forme de vie, modes d'être et manières de faire.

À l'intérieur de chaque expérience, tout sujet cherche ainsi à sortir de lui, à se *déclorer*, pour s'éprouver autre, tout en ayant le sentiment de se révéler pleinement à lui-même, quand la sollicitation d'une forme s'accorde à sa forme de vie, accomplie avec style, selon les modalités propres que le sujet entend donner à son action. Cela ne requiert pas d'office l'examen de conscience ou l'expérience superlative, mais d'abord une sensibilité aux formes dans tous les registres dans leur manifestation. La clé passe par le figuratif et s'inscrit moins dans le schème que dans la chaîne d'actions, moins dans la séquence narrative que dans la réalisation expérientielle d'une action accomplie avec style. Cette dimension figurative gouverne la perspective avant tout communicationnelle, avec ses composantes anthropologiques, goffmaniennes (*figuration sociale*, Goffman, 1988) et sociologiques, simmeliennes (*forme sociale*, Simmel, 1999 [1908]).

L'expérience procède bien du jugement synthétique construit sur des bases figuratives : (1) des sensations se détachent ; (2) la réflexivité redouble la scène entre le vécu et le ressenti ; (3) la trame narrative prend forme ; (4) le cours d'action transfigure le sens ; (5) la trace mémorielle pourra se fixer à tout jamais. L'expérience suppose, en dernière instance, le syncrétisme de tous ces registres figuratifs (Boutaud, 2007). Mais en opérant le transfert de l'expérience vers l'expérientiel, le marketing a contribué à le déformer avec des présuppositions liées moins à la scène sociale qu'à la scénarisation commerciale. Vision superlative de l'expérience, supposée vivre l'immersion, le superlatif de la sensation, l'hyperlatif de l'émotion. On conviendra que le regard modal sur la forme de vie ne se porte pas nécessairement sur des formes aussi exaltées ou exaltantes, dans la mesure où le style n'a pas pour priorité de s'événementialiser ou de viser la performance. Il est un mode d'être dans la vie, réponse à la fois singulière et collective au « comment vivre », comment donner forme(s) au vivre.

L'extension figurative de la forme de vie ne vient pas se superposer telle quelle sur des modalités expérientielles mais relève bien davantage du style qui investit la forme de vie dans ses différents registres figuratifs. Pour les décrire, nous concevons l'espace figuratif de la forme de vie à différents niveaux de manifestation du style, selon des modalités sensibles organisées comme autant des sé-

miosphères à la fois distinctes et interdépendantes dans la configuration modale et globale de la forme de vie. L'organisation modale renvoie alors aux différents registres figuratifs où le style prend forme, des modalités sensorielles les plus discrètes aux formes symboliques les plus extensives, au gré de l'imaginaire :

espace figural et figuratif	modalité privilégiée
nanosphère	formes sensorielles
autosphère	formes subjectivantes, expressions de soi
microsphérique	formes d'interactions directes
mésosphérique	formes discursives
macrosphérique	formes sociales, sociétales
métasphérique	formes symboliques, spirituelles

Tableau 2 : Dimensions figuratives de la forme de vie

Sur les pas de Wittgenstein et de ses Investigations ouvrant sur la problématique de la forme de vie, Fontanille et Zilberberg notent que « toute manifestation d'une forme de vie est alors considérée comme le condensé de la forme de vie tout entière » (1998 : 151). Ainsi en est-il pour les formes de vie qui pourraient se retrouver *a priori* sous le profil du gourmand ou du gourmet (Boutaud, 2005), mais dont le style se manifeste en réalité sous de multiples modalités : au travers de perceptions réfléchies et de compétences sélectives pour exprimer non seulement un goût, mais une visée essentialiste de ce que peut être le goût véritable, bon pour soi, bon pour autrui ; en passant plus encore de l'esthésie de la dégustation à l'éthique alimentaire, au choix même des aliments comme manifestation d'une forme de vie, par exemple éco-responsable, valorisant le bio, le durable, l'équitable. De micro-perceptions gustatives en forme d'engagement macro-social, respectueux des autres et de la planète, les « condensés » des formes de vie se manifestent à de multiples échelles et forment autant de sémiosphères sensibles. Barthes avait déjà cette intuition en observant que « la nourriture tend sans cesse à se transformer en situation » à travers « une expression alimentaire » (1961 : 984) passant par diverses modalités et des degrés d'attention variable à tous les éléments mis en scène.

La *forme synthétique* qui se dessine entre toutes les modalités figuratives d'une forme de vie peut évidemment prioriser une modalité sensorielle particulière de contact avec le monde, dans le cours de l'action, de l'expérience, de

l'existence. Mais tout en valorisant, au besoin, l'impression sensorielle, la configuration sensible de la forme de vie porte à entrevoir des dispositions modales qui entrent en correspondance avec des formes redevables du discursif (circulation des discours et trivialité : Jeanneret, 2014), du social (formes axiologiques, figurations sociales de la consommation, de l'engagement, etc.), du symbolique et du spirituel (figures du sacré : Dufour et Boutaud, 2013 ; formes de transcendances au cœur du social, de l'humain). Pensons, par exemple, aux variations modales qui affectent le rapport à l'éthique comportementale au quotidien : à un niveau *méta*, la vision essentialiste favorise le figuratif ontologisant, l'essence de la vie, du vivant, de la nature, à préserver, à défendre, à placer au-dessus de tout, à servir humblement. Forme de vie associée à des formes de transcendance, au point de gouverner des modes de pensée, des modes d'action, politique par exemple, des modes d'éducation. À l'autre bout des échelles modales, le comportement éthique prendra forme dans un simple geste, dans une pratique élémentaire du quotidien, sans revendication d'une position ou d'une cause militante, engagée. Non, plutôt de bonnes sensations dans un lieu de vente, un sentiment de bien-être à travers tel choix alimentaire, etc.

D'échelle figurative *micro* à *macro* et *méta*, on pourrait avoir le sentiment que la pensée classificatoire et catégorielle retrouve ses droits, alors que tout le déplacement modal entendait prendre la mesure de nuances, de variances, de modulations. Mais en raison même des modalités mise en jeu, le continuum figuratif n'est jamais rompu, l'unité figurale prend de multiples formes à l'intérieur de la forme de vie. Entre le figuratif, d'ordre sémiotique, et la figuration, d'ordre anthropologique, il est ressorti combien la relation n'est pas simplement d'assonance mais de concordance. Le mouvement amorcé, du figural (morphologique) au figuratif (iconique), du figuratif aux figurations sociales, s'inscrit à l'évidence dans la dynamique des formes sociales (Simmel), symboliques (Cassirer) que le modal conjugue désormais au mieux avec la *forme de vie*. Ce n'est pas un hasard si, au-delà du questionnement philosophique (concept clé pour Wittgenstein et Cassirer), une conjonction des planètes s'opère entre sémiotique (Landowski, 2012), anthropologie (Laplantine, 2005) et sociologie (Macé, 2016) pour nous projeter sur la forme de vie, en marquant le déplacement du structural vers le modal. Il faut espérer que le champ d'intervention de la sémiotique en communication et en marketing, ne manquera pas ce tournant modal, au plus près des formes qui phrasent et figurent nos manières d'habiter le sens.

4. Conclusion

Quelque chose se joue manifestement à travers le modal. Non pour annoncer triomphalement l'épiphanie d'un nouveau modèle ou couronner un changement radical de paradigme, mais pour saisir au mieux le tournant qui s'opère à l'articulation du sensible et du social, pour faire écho à Laplantine (2005). En déplaçant le regard, de la linguistique vers l'anthropologie, il n'est plus question de syntaxe, logique ou charpente modales, mais des modalités qui se rapportent aux manières d'être, aux façons de dire et d'agir. Tout ce par quoi la vie prend forme, style, des variations les plus minimales, bricolées au quotidien, à la forme de vie dont les contours dessinent une certaine homogénéité d'un mode d'existence. Vision modale, par définition sensible aux modalités et aux modulations, quand la vie, avec style, s'invente des moments, sans les transformer nécessairement en théâtre expérientiel. Une perspective modale déjà inscrite de façon prémonitoire, s'il nous faut boucler notre cycle, dans le « projet de vie » sémiotique de Floch, « projet de constitution d'une sémiotique esthétique [...] attachée à décrire les modes de relation entre le sensible et l'intelligible » (1995 : 8). Et de préciser : « Elle aurait vocation et intérêt à intégrer les recherches et les acquis des autres disciplines dont les objets recourent le sien et dont les approches relèvent du même horizon épistémologique » (*Ibid.*), avant de situer l'ensemble de la démarche dans le champ de l'anthropologie culturelle. Cet horizon épistémologique, nous en proposons un tableau, avec les limites et frontières entre le structural et le modal, mais aussi les lignes de passage et les glissements qui relèvent, à notre sens, des modulations mêmes de la trajectoire sémiotique :

STRUCTURAL (modes, modalisations) Lévi-Strauss, Bourdieu	ANTHROPO-MODAL (modulations sensibles) Mauss, Laplantine	SOCIO-MODAL (modalités formelles) Simmel, Macé
Logos-dire	Éthos-faire	Style
Fait social	Faire social	Façons de faire, manières d'être
Position-opposition différences	Oscillations- transformations	Arrangement qualitatif Nuances, détails, grain du social
Discontinu	Continu	Variance, pluriel de tours
Espace (positionnel) <i>Kinésis</i> (déplacement)	Durée (duratio-temps) <i>Métabolé</i> (transformation)	Formes qualifiées (attirantes ou non), formes qui comptent investies de valeurs et de raisons d'y tenir, de s'y tenir.
Catégories (classes- genres), taxinomie	Système diffus	Regard modal : dans les différences des puissances, non des processus de distinction.
Catégoriel	Potentiel	Possibilisation inhérente à la vie elle- même, puissance fondamentale de variance du réel
Actantiel	Tensif	Figural, figuratif (gestes, allures, rythmes, objets, détails, etc.)
Débrayage	Empiètement	Écarts actifs, décollement, «déprotection» (Macé)
Unité-système-totalité	Modes-modulations- modifications	Modalité : variation modale de la vie sur elle-même, mode d'être
Proposition distincte	Appropriation	Propriétés singulières (pas nécessairement originales, subjectives, mais perçues comme telles, parmi d'autres « tels »)
Statique	Dynamique	Dynamique de formes, de modes (<i>modus</i>), de tons (<i>tonus</i> , cf. Mauss) ; pluralisation morphologique du social, de l'humain
Pensée totalisante	Incomplétude sensorielle	Forme de vie (unité formelle et complexité existentielle, pluralisation formelle de l'être)
<i>Habitus - hexis</i> corporelle <i>Habitus</i> bourdieusien	Éthos - corps-sujet en mouvement (<i>habitus</i> maussien)	Forme de vie - <i>habileté</i> du faire, <i>habileté</i> à être
Occuper une place Investir une image	Vivre le sensible de l'expérience	Habiter une forme, vivre cette forme comme milieu
Esthétique (valeurs suppléées par des signes) ; éthique (valeur différenciante)	Esthésique (sensoriel) Esthétique : expérience esthétique et éthique	Éthique (<i>formes</i> de vie qui valent bien qu'on y tienne, s'y tienne). Esthétique car recherche formelle, figurale pour que la vie ait de l'allure
Place-placement Signaux visibles	Devenir-survenue Modalités sensibles	Formation et « impossibilité de se former autrement que d'une manière » Ponge pluralisation des significations, du sens
Concept-causalité	Sensation-événement	Idées de la vie (tenir à et s'y tenir)
Ordonné, système régulé	Hybride-métissé	Cohabitation des modes dans un monde

Tableau 3 : Le structural et le modal

Références bibliographiques

- BASSO-FOSSALI, Pierluigi, BEYAERT-GESLIN, Anne (2012), « Les formes de vie à l'épreuve d'une sémiotique des cultures », *Actes sémiotiques*, n° 115, disponible sur : <http://epublications.unilim.fr/revues/as/2630>.
- BERTHELOT-GUIET, Karine, BOUTAUD, Jean-Jacques (2015), *Sémiotique, mode d'emploi*, Paris, Le Bord de l'eau.
- BERTIN, Éric (2010), *Pour une sémiotique du champ stratégique de la communication*, thèse de doctorat, Dijon, Université de Dijon, disponible sur : <https://tel.archives-ouvertes.fr/tel-00760461/document>.
- BORDRON, Jean-François (2002), « Perception et énonciation dans l'expérience gustative. L'exemple de la dégustation du vin », dans HÉNAULT, Anne (dir.), *Questions de sémiotique*, Paris, Presses Universitaires de France, pp. 639-665.
- BOURDIEU, Pierre (1979), *La Distinction : critique sociale du jugement*, Paris, Minuit.
- BOUTAUD, Jean-Jacques (1998), *Sémiotique et communication : du signe au sens*, Paris, L'Harmattan.
- BOUTAUD, Jean-Jacques (2005), *Le Sens gourmand*, Paris, Jean-Paul Rocher.
- BOUTAUD, Jean-Jacques (2007), *Sémiotique ouverte : itinéraires sémiotiques en communication*, Paris, Hermès Lavoisier.
- BOUTAUD, Jean-Jacques (2015), *Sensible et communication : du cognitif au symbolique*, Londres, ISTE.
- BOUTAUD, Jean-Jacques, BERTHELOT-GUIET, Karine (2013), « La vie des signes au sein de la communication : vers une sémiotique communicationnelle », *Revue Française des Sciences de l'Information et de la Communication*, n° 3, disponible sur : <http://rfsic.revues.org/413>.
- BOUTAUD, Jean-Jacques, LARDELLIER, Pascal (2003), « Sémio-anthropologie du sensible », *Degrés*, vol. 31, n° 113, pp. a1-a4.
- BRANDT, Per Aage (1992), *La Charpente modale du sens : pour une sémiolinguistique morphogénétique et dynamique*, Aarhus, Aarhus University Press.
- CASSIRER, Ernst (1972 [1925]), *La Philosophie des formes symboliques*, t. 2 : *La Pensée mythique*, Paris, Minuit.
- CATELLANI, Andrea, VERSEL Martine (2014), « Les applications de la sémiotique à la communication des organisations », *Communication et organisation*, n° 39, disponible sur : <http://communicationorganisation.revues.org/3035>.

- DUFOUR, Stéphane, BOUTAUD, Jean-Jacques (2013), « Extension du domaine du sacré », *Questions de communication*, n° 23, pp. 7-30, disponible sur : <https://halshs.archives-ouvertes.fr/halshs-01139454/document>.
- FLOCH, Jean-Marie (1990), *Sémiotique, marketing, communication : sous les signes, les stratégies*, Paris, Presses Universitaires de France.
- FLOCH, Jean-Marie (1995), *Identités visuelles*, Paris, Presses Universitaires de France.
- FONTANILLE, Jacques (2007), « Sémiotique et éthique », *Actes sémiotiques*, n° 110, disponible sur : <http://epublications.unilim.fr/revues/as/2445>.
- FONTANILLE, Jacques (2008), *Pratiques sémiotiques*, Paris, Presses Universitaires de France.
- FONTANILLE, Jacques (2015), *Formes de vie*, Liège, Presses Universitaires de Liège.
- FOUCAULT, Michel (1994), *Dits et écrits*, t. 4 : 1980-1988, Paris, Gallimard.
- GOFFMAN, Erving (1988 [1953-1982]), *Les Moments et leurs hommes*, Paris, Le Seuil / Minuit.
- HEILBRUNN, Benoît (2010), *La Marque*, Paris, Presses Universitaires de France.
- HEILBRUNN, Benoît, HETZEL, Patrick (2003), « La pensée bricoleuse ou le bonheur des signes : ce que le marketing doit à Jean-Marie Floch », *Décisions Marketing*, n° 29, pp. 19-24.
- JEANNERET, Yves (2014), *Critique de la trivialité*, Paris, Non Standard.
- LANDOWSKI, Éric (2009), « Avoir prise, donner prise », *Actes sémiotiques*, n° 112, disponible sur : <http://epublications.unilim.fr/revues/as/2852>.
- LANDOWSKI, Éric (2012), « Régimes de sens et styles de vie », *Actes sémiotiques*, n° 115, disponible sur : <http://epublications.unilim.fr/revues/as/2647>.
- LAPLANTINE, François (2005), *Le Sensible et le social : essai d'anthropologie modale*, Paris, Téraèdre.
- MACÉ, Marielle (2016), *Styles : critique de nos formes de vie*, Paris, Gallimard.
- MATHÉ, Anthony (2015), « L'opérativité de l'analyse sémiotique en communication », dans BERTHELOT-GUIET, Karine, BOUTAUD, Jean-Jacques (dir.), *Sémiotique, mode d'emploi*, Paris, Le Bord de l'eau, pp. 387-410.
- PÉNINO, Georges (1972), *Intelligence de la publicité*, Paris, Robert Laffont.
- PETITIMBERT, Jean-Paul (2014), « Territoire(s) de marque », *Actes sémiotiques*, n° 117, disponible sur : <http://epublications.unilim.fr/revues/as/5268>.
- SEMPRINI, Andrea (2007), *Analyser la communication*, t. 2 : *Regards sociosémiotiques*, Paris, L'Harmattan.
- SIMMEL, Georg (1999 [1908]), *Sociologie : études sur les formes de la socialisation*, Paris, Presses Universitaires de France.

- SIMONDON, Gilbert (1964), *L'Individu et sa genèse physico-biologique*, Paris, Presses Universitaires de France.
- ZILBERBERG, Claude (1989), « Modalités et pensée modale », *Nouveaux actes sémiotiques*, n° 3, pp. 1-31.

Le signe et son autre

Comment le numérique peut-il faire signe au sens ?

Bruno Bachimont
Sorbonne Université
Université de Technologie de Compiègne

Le signe semble être une évidence tant nous sommes immergés dans un univers symbolique dont la signifiante ne cesse de se manifester et de conditionner notre comportement, nos actions et nos pensées. L'humain est un animal sémiotique (Rastier, 2002), un compulsif de l'interprétation : il ne peut s'empêcher de donner du sens à ce qui lui arrive et à ce qu'il perçoit. S'il est bien vrai qu'il ne se contente pas de percevoir ou de recevoir l'information renvoyée par son environnement, mais qu'il les considère constamment en tant qu'elle manifeste quelque chose, en tant qu'elle s'interprète comme révélant un sens, l'humain inscrit le fonctionnement du signe au plus profond de sa nature cognitive. Mais si le signe est central, la question n'est pas toujours aisée de savoir comment l'étudier. La sémiotique n'est donc pas aussi centrale que son objet pourrait le laisser accroire et la place d'une telle discipline fait toujours l'objet de discussion et d'interrogation.

En effet, si le signe se caractérise par le fait de signifier, c'est-à-dire de renvoyer à quelque chose qu'il n'est pas, il peut y avoir autant de manières de l'étudier qu'il y en a d'aborder ses composantes et son fonctionnement. Si la sémiotique veut en faire un objet en soi et revendiquer ainsi le fait d'être une science autonome possédant ses propres universaux théoriques et méthodologiques, elle se voit contester ce primat par d'autres considérations du fonctionnement du signe. Pour en citer deux qui, traditionnellement, ont barré le passage à l'émergence de la sémiotique, la psychologie des facultés qui fait du signe un objet intégré dans un fonctionnement cognitif particulier et la logique des contenus qui s'intéresse aux rapports unissant les signifiés indépendamment de l'acte interprétatif qui y conduit assument chacune un point de vue permettant, semble-t-il, d'aborder tout ce qu'il faut savoir et comprendre du fonctionnement du signe. Selon qu'on s'intéresse au signe comme processus de renvoi, ce qui conduit à mettre en valeur l'acte psychologique associé, ou au signifié comme ce qui est révélé par le signe, ce qui conduit à la logique des contenus, on retient du signe ce qui semble

important (le processus ou la signification), considérant alors les autres aspects comme ancillaires ou secondaires. Les modernes sciences cognitives, d'une part, et les sciences des données, d'autre part, les ont respectivement remplacés aujourd'hui mais en assumant la même indifférence à la sémiotique.

Si bien que la sémiotique souffre d'un splendide isolement, drapée dans le paradoxe d'avoir un objet universel que personne ne lui conteste sans que pour autant ce qu'elle en dit soit considéré comme utile et pertinent. Elle négocie ce paradoxe en construisant un rapport spéculaire à son objet qui n'est plus alors, pour en marquer la différence aux autres approches, que ce qu'elle en dit. On fait souvent le grief à la sémiotique d'un jargon ésotérique et d'une complexité gratuite : alors qu'il est bien connu que toute science doit se doter d'un appareil conceptuel et d'une technicité méthodologique et opératoire, celui de la sémiotique paraît souvent vain et inutile dans la mesure où elle semble ne répondre qu'à des questions qu'elle se pose toute seule dans le souci de se reconnaître autonome et indépendante vis-à-vis des autres disciplines. *Mutatis mutandis*, elle partage cette difficulté avec les sciences de l'information et de la communication qui, dans un abord exotérique, portent sur un objet que tout le monde comprend et reconnaît dans sa consistance objective, voire ontologique, mais qui dans son traitement ésotérique, en font un objet théorique isolé et désincarné, sans prise sur la réalité concrète dont il s'est extrait pour conquérir son autonomie.

Ce positionnement ambigu est certes l'indice d'une difficulté épistémologique et scientifique, mais non de l'impossibilité ni de l'illégitimité de ces approches. Car, il faut bien le dire, la sémiotique et l'interprétation des signes sont bien souvent la seule manière d'aborder rigoureusement dans une homogénéité non factice des entités de nature hétérogène rassemblées dans la singularité d'un dispositif ou d'une situation. La sémiotique permet alors de dépasser le provincialisme propre des disciplines abordant traditionnellement chacune de ces entités pour proposer une approche qui, en restant scientifique et apportant un corpus méthodologique et conceptuel, permet de dépasser l'intuition première ou la posture d'un bon sens éduqué dans les ors académiques utilisant ses idiomes pour n'exprimer qu'une compréhension de sens commun de ces situations.

Pour le dire autrement, la sémiotique a donc certainement un avenir et un rôle important à jouer dans les défis de la complexité telle qu'elle se manifeste à nous aujourd'hui : non la complexité de traduire en possibilités pratiques une intelligibilité théorique, selon le canon des théories du chaos qui nous expliquent comment des équations parfaitement comprises nous mettent dans l'impossibilité de prédire quoi que ce soit, mais une complexité issue de l'hétérogénéité de composants rassemblés dans le fonctionnement d'un système. Alors qu'une discipline comme

la mathématique pouvait revendiquer le traitement de la première complexité de l'homogène, où l'intelligibilité mathématique découvrait la profondeur des concepts et lois auxquels elle rapporte le réel, la sémiotique est bien placée pour aborder la complexité de l'hétérogène, où il faut décrire de manière homogène ce qui ne l'est pas et ne peut l'être sous peine de perdre l'intelligibilité de la situation dans sa réalité effective.

Pourtant une telle question est bien loin d'être tranchée : les modernes sciences des données sont devenues le nouveau lieu du débat entre ces deux approches de la complexité. Alors que la formalisation de la donnée permet d'en aborder le traitement de l'hétérogène de manière homogène via la mathématisation de leurs relations, l'interprétation de ces dernières doit faire appel à la sémiotique pour rendre compte de l'hétérogénéité des différentes réalités dont ces données sont les données et qu'il faut prendre en compte pour restituer aux résultats leur signification.

Si bien que l'universalité de la sémiotique peut être comprise et appréhendée depuis une autre universalité, celle du numérique, où si l'on parle bien de signe, c'est dans un sens bien différent. Ainsi, si la sémiotique est l'universalité du signe, le numérique est en passe de devenir l'universalité de l'autre du signe qu'est le *calculus*, à savoir l'unité sur laquelle une procédure de calcul opère, le petit caillou qui nous sert à représenter et réaliser la concrétude de l'opération. On verra que ce *calculus* peut revêtir de nombreuses formes ou formats, de la lettre tracée de l'écriture au caractère de l'imprimerie et jusqu'au bit de l'informatique, et qu'en fait, il n'est pas un signe.

Nous allons donc revenir sur l'universalité du signe en tentant de caractériser ce que l'on peut entendre par là pour ensuite aborder l'universalité du numérique pour conclure que ces deux approches sont en fait deux facettes d'une même pièce, ou plutôt les faces d'une même feuille de papier si on veut rester dans la tradition saussurienne. Nos futures sciences de la complexité seront probablement sémiotiques *et* numériques.

1. La place du signe dans le rapport au sens

Sous son apparente évidence et simplicité, la notion de signe a donné lieu à des approches théoriques différentes et recouvre des fonctionnements interprétatifs distincts. Sans nous lancer dans une histoire des théories du signe, ce qui serait vain ici et inutile puisqu'on en trouve de fort bien faites (Rey, 1973 ; Eco, 1988), il convient de revenir sur des distinctions pour nous fondatrices et qui nous serviront en outre dans la suite de notre réflexion.

1.1. Une conception ternaire du signe

En prenant une compréhension minimale de la notion de signe en en dégageant une matrice formelle, on peut définir un jeu entre trois instances : le signe comme signifiant, ce qu'il signifie ou signifié et la relation qui existe entre les deux, la relation de signification¹. Ce jeu formel se réalise via quelques contraintes à respecter pour son instanciation :

- Le signifiant est distinct du signifié, d'où la nécessité d'avoir une relation les articulant l'un à l'autre. On pourrait donner le contre-exemple de ce que les médiévaux appelaient la supposition matérielle, où un signe suppose pour lui-même : « "Paris" a cinq lettres » mais c'est précisément un usage pathologique que nos modernes habitudes ont dépassé avec l'usage des guillemets pour *signifier* que le signe « *Paris* » désigne le terme *Paris*.
- De ce fait, le signifiant est un objet perçu et donné à l'intuition, mais non pour ce qu'il est mais pour ce qu'il n'est pas. La signification est processus qui se démarque ainsi de la perception, puisque la perception donne en présence ce qui est donné (sinon c'est une hallucination), ce qui est intuitionné est ce qui est perçu, alors que dans la signification, ce qui est donné, intuitionné, n'est pas ce qui est signifié ; Husserl parlait de « visée à vide ».
- La relation peut se décrire d'un double point de vue : comme un acte ou processus interprétatif, dont la psychologie et la sémiotique se disputent la primauté, ou comme une relation existant entre deux entités, ce qui renvoie à une caractérisation non interprétative et non psychologique du signe. Cette relation, selon le pôle de l'intérêt qu'on lui porte, peut se comprendre comme : a) Une relation de signifiante, à savoir comment le signifiant signifie ou se comporte comme signe, ce qui, dans sa constitution propre, est responsable de son fonctionnement signifiant, ou encore comment le signifiant révèle le signifié ; cette relation est souvent celle qui donne prise à une compréhension psychologique du signe, puisque c'est le processus psychique qui serait alors responsable du processus de signifiante produisant le signifié ; b) Une relation de révélation, à savoir ce qui constitue le signifié et se révèle ou se donne dans la signification ; le point de vue n'est pas tant de savoir comment le signifiant renvoie au signifié, mais comment le signifié se donne à travers le signifiant. Cette relation permet d'échapper à l'interprétation psychologique

1. Cette vision ternaire n'est ni saussurienne, puisque cette dernière est dualiste, ni peircienne car on n'introduit pas directement l'objet du signe. Nous revendiquons, comme le lecteur va pouvoir s'en apercevoir, une approche d'inspiration husserlienne, même si notre conception n'est en rien une exégèse ni une lecture de cette œuvre magistrale.

et insiste sur le signifié comme tel, comme une transcendance qui se révèle à travers la signification mais qui n'est pas constituée par elle : la révélation souligne que la signification ne produit pas le signifié comme l'une de ses prestations, mais possède une autonomie qui résiste à toute réduction à l'activité constitutive du sujet interprétant le signifiant. La relation de signification mobilise une signification, c'est-à-dire ce qui permet de définir en tant que quoi l'objet visé par le signifiant est considéré. Quand le mot « maison » est utilisé pour désigner une maison, c'est que cet objet est supposé correspondre à l'idée qu'on se fait d'une maison, idée véhiculée par ce terme. La signification peut être l'interprétant peircien, le noème husserlien, voire le signifié saussurien (puisque le signifié comme objet n'est pas considéré dans cette approche qui se veut résolument linguistique), donc coupant court à l'ontologie et à la logique – on n'aborde pas la question de l'objet et de la vérité, et à la psychologie – on n'aborde pas la question du processus psychologique du renvoi (Rastier, 1991). La question traditionnelle est de savoir dans quelle mesure la signification du signifiant participe ou non à la définition et à la constitution de l'objet désigné. Car si elle ne le fait pas, comment rendre compte du fait que le signe puisse convenir à son objet, et si elle le fait, comment expliquer qu'une pensée puisse constituer un objet qui la dépasse et la transcende ? Ce sera respectivement le problème de la catégorisation (notamment le problème des signes correspondant aux espèces naturelles : pourquoi avons-nous des signes dont les relations reflètent des segmentations réelles de notre environnement ?) et la question du transcendantal.

- Le signifié est donc ce qui est désigné par le signifiant ; il peut être idéal (par exemple un nombre) ou réel (par exemple cette maison).

La caractérisation de la perception est ici trop sommaire : si on suit le Husserl des *Recherches logiques* par exemple, notamment la cinquième (Husserl, 1962 [1901]), il faut distinguer le contenu réel de la perception, à savoir les données de sensation, les percepts, et ce qui est perçu, qui n'est pas contenu dans la perception mais donné par la perception : ma rétine reçoit en elle des vues proximales en deux dimensions d'un objet et ce que je perçois est l'objet distal en trois dimensions qui n'est pas dans ma perception. Mais le propre de la perception est que la donnée de sensation permet la donnée de la perception, d'une présence en chair et en os. Alors que la signification renvoie à une absence, un signifié qui n'est pas là, dont le signifiant montre la béance et la vacance. On peut se demander ce qu'ont de différents des contenus de sensation et des signifiants : pourquoi les uns donnent une présence, celle du perçu, et les autres renvoient à une absence. Dans

cette même recherche, on comprend qu'il y a d'abord une appréhension qui « saisit » les contenus réels pour les animer d'un sens intentionnel permettant de renvoyer à autre chose que ces contenus, et par ailleurs une différence fonctionnelle où les contenus réels révèlent ou non une présence, quand ces contenus entretiennent un rapport analogique à une partie de l'objet perçu (Gallerand, 2014).

La signification s'oppose donc à la perception. Cela n'implique pas que la perception ne mobilise pas la signification, mais que la signification n'est pas une perception. En effet, une perception n'est pas la simple donnée d'une présence : elle est la révélation d'une présence en tant que quelque chose. En effet, même si les contenus réels, inclus dans la perception se retrouvent aussi analogiquement dans l'objet perçu, ce dernier n'est pas donné intégralement dans les contenus réels : d'autres contenus sont anticipés et attendus, notamment si je bouge et perçois différemment le même objet. C'est la leçon kantienne qui sera également reprise par Husserl, même si à beaucoup d'égard il n'est pas kantien. Les intuitions sans concepts sont aveugles, les concepts sans intuitions, vides. Cela signifie qu'une intuition sensible infinie ne perçoit rien même si tout lui est donné, car il faut pour cela savoir ce que l'on perçoit pour percevoir. Toute perception renvoie à une signification, à un « en tant que » conditionnant (dans les deux sens du terme, comme condition préalable mais aussi comme un conditionnement, celui des produits conditionnés pour leurs mise à l'étal du supermarché) le donné comme une perception. C'est la raison pour laquelle toute intuition comporte une dimension idéale car la perception de la maison doit reposer sur le concept de maison qui n'est pas donné avec la sensation de la maison, et qui n'est pas non plus une donnée particulière, mais l'idéalité caractérisant l'essence de la maison comme ce qui permet de reconnaître toutes les maisons senties comme des maisons.

Mais si la signification se distingue de la perception alors même qu'elle en constitue une dimension et une condition, elle se distingue également d'autres procédés référentiels permettant de viser ou de renvoyer à autre chose. L'usage traditionnel distingue, avec raison d'ailleurs, la signification proprement dite de la manifestation ou indication : la signification renvoie à une idéalité qui n'est ni présente ni absente, mais virtuelle ou idéale, et l'indication renvoie à une existence qui n'est pas directement perceptible mais qui est présente avec le signe qui la manifeste. C'est l'indice de l'enquêteur, l'empreinte ou la trace du chasseur, le signe qui manifeste de manière plus ou moins directe que si lui existe, c'est que quelque chose d'autre existe : si cette femme a du lait, c'est qu'elle a enfanté pour reprendre l'exemple des antiques.

Autrement dit, le signe comme manifestation est une inférence, un raisonnement permettant de déduire l'existence d'un objet un premier étant donné. Le signe

comme signification est une interprétation et non une inférence : il renvoie à une idéalité, ce qui est d'un autre niveau que le signifiant lui-même.

1.2. Quatre types de signe et de signification

En utilisant la matrice formelle du signe ainsi proposée, on peut distinguer plusieurs modalités complémentaires de la signifiante, c'est-à-dire de la manière dont le signifiant signifie. On pourra ainsi distinguer successivement le signe linguistique, le modèle technique, le symbole formel et l'œuvre esthétique :

- le signe linguistique, où le signifiant s'efface devant le signifié qu'il permet d'appréhender ; ce signe se caractérise par son arbitraire, comme le soulignait en son temps Saussure, au sens où le signifié n'est pas motivé par le signifiant, il n'y a pas de lien de ressemblance ni causal entre les deux.
- le modèle, où le signifiant tient lieu du signifié, pouvant en quelque sorte le remplacer. C'est donc lui qu'on interroge pour en apprendre plus sur ce qu'il signifie, à l'instar des modèles du scientifique et de l'ingénieur, qui utilisent les modèles pour savoir quoi faire de la réalité représentée par un modèle : prendre une décision, faire une expérience (simulation), optimiser des moyens, etc.
- le symbole formel, où le jeu du signifiant nous en apprend sur le signifié dans la mesure où il le constitue par la structure et l'articulation de sa forme et permet de l'appréhender. On parle donc de symbole formel car c'est la combinatoire et les relations formelles entre les symboles qui constituent le signifié visé.
- L'œuvre esthétique, où le signifiant est mobilisé hors des stéréotypes qui prévalent habituellement pour son fonctionnement signifiant. L'œuvre esthétique est une œuvre car elle est l'œuvre d'un auteur, le produit d'un faire, mais aussi parce qu'elle fait œuvre et produit une signification ou sens inédit.

Cette structuration est formellement induite de la structure ternaire du signe entre le signifiant, le signifié et la relation entre les deux : le signifiant s'efface devant le signifié, le signifiant remplace le signifié, le signifiant constitue le signifié, cette dernière modalité étant décomposée selon que le signifiant est considéré dans sa structuration formelle (signe formel) ou dans sa constitution matérielle (signe esthétique).

Dans tous les cas, le renvoi du signe à son objet ou signifié repose sur la signification qui est une idéalité, c'est-à-dire que le signifiant, quel qu'il soit, renvoie à un objet via son signifié idéal, sa signification.

Le signe linguistique est une visée permettant de se rapporter à un objet, même en son absence, puisque la signification se distingue de la perception. En cela, l'objet n'est pas donné dans la signification, d'où d'ailleurs la légitimité de la réduction saussurienne du signe à la dyade (signifiant / signifié), pour nous dans notre structure formelle (signifiant / signification). Mais le signifiant n'existe que pour exprimer la signification dont il est le substrat matériel. C'est la raison pour laquelle le signifiant est en quelque sorte indifférent et qu'il est stabilisé par l'usage et les conventions régissant ce dernier. L'arbitraire du signe est directement corrélé au fait que le signifiant est secondaire et le véhicule conventionnel de l'expression du signifié et de la visée d'un objet qui se refuse dans sa donation perceptive, si tant est qu'elle est possible (les objets idéaux ne sont jamais perçus comme tels).

Le modèle technique est exactement le contraire : c'est le représentant, le lieutenant, le ministre plénipotentiaire du signifié qu'il remplace et auquel il se substitue. On peut l'interroger, il répondra en lieu et place de ce qu'il représente, décidant pour lui (il est plénipotentiaire, ne l'oublions pas) et donnant à sa place les éléments pour le juger et l'appréhender. Le modèle technique pourrait à ce titre ressembler à une relation de manifestation ou d'indication selon la terminologie husserlienne. Mais il n'en est rien : le modèle n'indique pas que le réel existe, il n'en est pas une manifestation. Il permet simplement de s'y rapporter dans la mesure où la texture et la structuration du signifiant sont telles qu'elles permettent de faire comme si le réel visé était présent. Mais, et c'est là qu'on retrouve l'idéalité de la signification, ce n'est qu'au prix de conventions et d'ajustements où le modèle est calé, vérifié, et utilisé dans la plage de validité qui est la sienne. Car si un modèle d'incendie ne fait pas brûler l'ordinateur qui l'exécute, et si il ne dépend pas de l'existence de feux existants pour pouvoir être exécuté, c'est qu'il y a bien un « en tant que quoi » qui préside à l'interprétation de ce modèle et qui permet de le rapporter à la réalité qu'il remplace.

Enfin, la question du symbole formel est sans doute la plus importante avant d'aborder l'autre du signe qu'est le *calculus*. En effet, les mathématiques et la logique, même si elles permettent d'appréhender le calcul et de le rendre intelligible, n'appartiennent pas au même ordre que lui, car les mathématiques et la logique renvoient au signe, alors que le *calculus* du numérique n'est pas un signe. Pourtant, comme en témoignent tant l'épistémologie des mathématiques que l'histoire des théories du signe, une proximité est indéniable.

Il est bien des manières de confronter calcul et symbole formel, les débats récents sur la philosophie de l'arithmétique de Husserl (Brisart, 2002 ; Leclercq,

2015) en fournissent une particulièrement éclairante. La question est en effet de savoir si la logique ou les mathématiques se ramènent à de pures techniques opératoires, à des algorithmes correspondant à de simples manipulations formelles, ou s'il faut également considérer une dimension supplémentaire dans le formalisme logico-mathématique. Le Husserl de la deuxième partie de la *Philosophie de l'arithmétique* (1992 [1891]) examine le rôle des symboles dans la manipulation des nombres, en particulier ceux dont la valeur excède notre capacité à nous représenter les ensembles dont la cardinalité correspondrait à cette valeur. Si en effet, comme Husserl s'y consacre dans sa première partie, on peut abstraire de 3 pommes le nombre 3, c'est beaucoup plus difficile, voire impossible à faire pour 9536 pommes. D'où la nécessité d'utiliser l'appareil des symboles formels. Mais Husserl, dans cet ouvrage, n'envisage cette possibilité que comme une technique opératoire commode, qui pallie les déficiences de notre appareil cognitif. Or, comme Husserl le soulignera dans ses ouvrages ultérieurs (notamment ses articles sur la logique et les *Recherches logiques*), le rôle du formel ne se réduit pas à la technique combinatoire et manipulatoire. Le formel renvoie en effet à la définition de symboles dont on établit le comportement et l'usage via des règles elles-mêmes formelles de manipulation. Mais, et c'est ici le point essentiel, ces règles ne sont pas seulement un jeu interne et propre aux symboles, mais une structure permettant de viser des multiplicités qu'on découvre et que l'on étudie via cette structure. Ainsi, si les symboles mobilisés dans l'axiomatique de Peano ne sont pas les nombres entiers, ils permettent de les définir et de les étudier, car un nombre entier est désormais ce qui correspond au comportement prescrit par cette axiomatique. Husserl, dont on connaît la proximité avec Hilbert, et qui a très tôt adopté une position formaliste à l'instar de son collègue de Göttingen, reprend ainsi les définitions implicites élaborées par Hilbert : on ne définit pas directement un objet, mais on le caractérise implicitement via les règles formelles qu'il respecte. On ne définit pas un nombre entier, on donne les lois de leur comportement pour qu'en retour un nombre entier soit toute entité qui respecte ces lois. On sait l'importance que ces définitions implicites ont eue pour la philosophie des sciences du XX^e siècle, notamment pour le cercle de Vienne à travers les œuvres de Schlick et de Carnap (Schmitz, 2009).

Le symbole formel permet de viser un objet en tant qu'il se comporte conformément au jeu formel et syntaxique prescrit par ce symbole. Mais, et c'est là l'important, ce jeu formel n'est pas aveugle ni purement opératoire, ce n'est pas une réalité refermée sur elle-même, c'est une ouverture sur un monde d'objets que l'on découvre via le formalisme. Il faut donc, à la suite de sa *Logique formelle et logique transcendantale* (1957 [1929]), distinguer avec Husserl une logique de la non-contradiction (où l'on ne considère que le jeu formel et aveugle des signes)

et une logique de la vérité (où ce jeu permet de constituer des objets qui sont alors la vérité soulignée et révélée par ce jeu formel). En suivant le formalisme hilbertien, Husserl voit bien que la logique du jeu formel des symboles ne doit sa possibilité que dans la possibilité de pouvoir introduire des symboles sans introduire pour autant des contradictions. La consistance devient alors la question clé de ces systèmes formels. L'enjeu à ce stade n'est pas que les symboles aient un sens, mais que les règles présidant à leur manipulation ne permettent pas de tomber sur ces contradictions suite à leur introduction. Ainsi, quand le mathématicien introduisit les nombres imaginaires au sens strict (les nombres complexes), mais aussi au sens large (nombres négatifs, réels, autres donc que les entiers dits « naturels »), la question n'est pas de savoir si cela a du sens, mais de savoir si on le peut sans introduire de contradiction. Car, bien évidemment, cela n'a pas de sens ! En effet, comme interpréter $(\sqrt{-1})$? On ne le peut. Si on introduit de telles notations alors qu'on ne sait pas ce que cela veut dire (même si on sait à quoi cela pourrait servir), il faut donc pouvoir s'assurer que cela n'est pas contradictoire :

Soit un domaine donné d'objets, dans lequel, par la nature particulière des objets, sont déterminées des formes de jonction et de relations qui s'énoncent dans un certain système d'axiomes A. Sur le fondement de ce système, donc sur le fondement de la nature particulière des objets, certaines formes de jonction n'ont pas de signification réelle, c'est-à-dire que ce sont des formes de jonction qui sont absurdes. De quel droit ce qui est absurde peut-il être utilisé dans le calcul, de quel droit ce qui est absurde peut-il être employé par la pensée déductive comme si c'était quelque chose de concordant ? Comment est-il possible d'expliquer qu'on puisse opérer avec ce qui est absurde selon des règles, et que, si ce qui est absurde se situe en dehors des propositions, les propositions obtenues soient justes ? (Husserl, 1995 : 496-497)

La non-contradiction est le premier élément pour avoir le droit de le faire. On pourra alors introduire des nombres négatifs, complexes, alors qu'on ne sait pas très bien ce que cela veut dire et qu'on ne peut encore moins les fonder sur notre compréhension phénoménologique du nombre entier. C'est le jeu formel des symboles qui permet d'élargir le champ de l'expression et de structurer des champs possibles de signification mais on ne peut plus alors se revendiquer de la compréhension habituelle de ces symboles, car ces notations ne sont pas compatibles avec elle (par exemple, qu'un carré soit négatif : $(i^2 = -1)$). Le formel permet de sortir du sens habituel sans pour autant introduire du contradictoire. Par la suite, ce jeu formel peut s'interpréter et renvoyer à un monde d'objets qui donne une sémantique à ses objets et une vérité à ses propositions. Notre moderne théorie des modèles serait l'équivalent de la logique de la vérité que Husserl envisageait comme le stade

nécessaire et complémentaire à la logique de la non-contradiction.

On pourra certes s'interroger sur l'existence et le statut de ce monde d'objets, sujet abordé par la philosophie des mathématiques notamment. Mais le formalisme n'est pas le fait que les symboles n'aient pas de sens, mais le fait que leur sens procède de leurs comportements syntaxiques et qu'il gouverne dès lors les réalités que l'on peut décrire, et constituer ainsi.

Ces objets existent-ils ? La question n'est pas très importante ici, ni même en soi. Comme dit Husserl, il faut insister sur le fait que ces objets constitués ne sont pas des objets réels ordinaires, et donc qu'ils s'opposent aux objets réels, et résister au fait de considérer comme réels ces objets idéaux (ce que fait Frege dans son « troisième royaume »). L'idéal husserlien n'est pas une autre réalité même si c'est une autre objectivité. Il ne s'agit pas de la réalité de l'idéal où ce dernier serait un objet aussi réel que les objets ordinaires, mais de l'idéalité construite à partir de la réalité, par exemple les symboles de notre écriture.

1.3. Entre psychologie des facultés et logique des contenus

Que devient la sémiotique au terme de ces considérations, a-t-elle une autonomie conceptuelle et méthodologique, un objet propre ? La matrice formelle (signifiant – signification – signifié) que nous avons proposée expose la sémiotique à se faire contester les objets mêmes de son investigation. En effet, la signification est souvent rapportée à une naturalisation psychologique, refusant l'idéalité propre à la signification pour la décrire dans les termes des processus psychiques, cognitifs si on considère que les modernes sciences cognitives sont les successeurs de la psychologie des facultés de jadis. Mais *a contrario*, si on accepte l'idéalité du sens, il est légitime de l'étudier pour lui-même, et d'en décrire la logique propre. C'est alors une logique des contenus qui s'impose.

Mais au-delà de ce partage des tâches, la sémiotique serait alors la seule discipline à prendre à la fois en compte la matérialité du signifiant et sa contingence empirique, à l'instar des sciences cognitives, pour décrire comment se joue la médiation du sens et l'idéalité de la signification (la pudeur épistémologique rapportant souvent cette idéalité aux usages ou à des lois sociales). Entre contingence matérielle et idéalité essentielle, la sémiotique est au cœur de cette tension et de ce fait déstabilise les disciplines se concentrant sur les objets désignés ou au contraire les signifiants. Elle partage cette position et ce projet avec d'autres traditions, notamment la phénoménologie, raison pour laquelle elle fut, pour nous à tout le moins, une référence précieuse.

Le fonctionnement du signe rend compte par conséquent à la fois du sens

que nous voyons dans notre environnement et de la connaissance que nous en tirons. La sémiotique prend alors une dimension méthodologique où elle décrit le jeu du signe dans les différentes sphères où il est mobilisé. La question à laquelle la sémiotique est confrontée est que, dans de nombreuses sphères, des disciplines se sont emparées de la question indépendamment de la sémiotique qui est alors un discours méta et extérieur à l'étude des signes et de ce qu'ils désignent. Par exemple, comme on l'a largement explicité ci-dessus, la sémiotique des symboles formels est, du point de vue des pratiques académiques, plus une question pour les mathématiciens et les logiciens, voire des épistémologues de ces disciplines, mais pas de la sémiotique. La sémiotique comme discipline pourrait alors s'intéresser aux objets en déshérence, où le fonctionnement du signe est l'enjeu indépendamment de la manière d'étudier les objets désignés. Mais même là, la concurrence est rude avec les sciences humaines sociales comme la linguistique, la sociologie, les sciences de l'information et de la communication, etc.

Mais le découpage disciplinaire ne doit pas masquer l'essentiel : toutes ces disciplines reposent sur un même pivot, qui est le fonctionnement du signe. Toutes ces disciplines, tous leurs objets peuvent mobiliser la sémiotique comme moyen d'étude et d'investigation. Le formalisme hilbertien peut de ce point de vue être considéré comme une sémiotique particulièrement géniale des mathématiques, réussite qui ne laissera pas insensible un Hjelmslev d'ailleurs.

La sémiotique repose donc bien sur un universel, celui qu'on a déjà suggéré en suivant les indications de Husserl, à savoir que toute étude du monde repose sur la médiation de la signification spécifiant sous quel aspect, en tant que quoi, nous appréhendons la réalité ou ce que nous pensons qu'elle est. L'être humain en général, le scientifique (qui est parfois humain) en particulier, n'aborde jamais le monde tel qu'il est, mais tel qu'il l'appréhende dans ses médiations de sens. Même la simple perception n'est jamais exempte de signification, donc de sémiotique.

2. L'autre du signe et l'autre du sens

Mais si la sémiotique est universelle, tout n'est pas pour autant sémiotique. Autrement dit, ce n'est pas parce que la sémiotique s'applique à tout ce que considérons que tout est de nature sémiotique. S'il existe une sémiotique de la physique par exemple, cela n'implique pas que les objets de la physique soient des signes (*pace* Peirce). Or, il nous semble que le numérique introduit une nouvelle universalité qui n'est pas d'ordre sémiotique, même si elle permet de l'appréhender.

2.1. Le *calculus*, l'autre du signe

Nous voulons introduire ici la notion de *calculus* pour caractériser le numérique. Ceci, en référence à l'étymologie du terme « calcul », mais aussi pour insister sur la matérialité du numérique et sa dimension opératoire.

Il faut en effet insister sur ce qu'est le numérique et non sur ce qu'on en fait. Si ce dernier point de vue permet d'en parler comme des traces, des symboles, des signes, ces dénominations sont impropres et manquent ce qui est en jeu dans le numérique.

Ainsi, *calculus* signifie « petit caillou », comme ceux qu'on utilisait jadis et qu'on mobilise encore pour apprendre à compter, pour réaliser des manipulations opératoires permettant de trouver un résultat. Le contexte est donc ici purement technique ou opératoire, dans la mesure où c'est une méthode, un moyen pour atteindre une fin, sans que ce moyen préjuge de la fin. Comme la notion d'algorithme résume ce fait, c'est la suite d'instructions manipulatoires qu'il faut suivre, sans que l'on ait à comprendre ou interpréter quoi que ce soit. À tel point qu'une machine peut exécuter l'algorithme : elle le peut car elle n'a pas besoin de le comprendre (ce qui tombe bien si l'on en croit Gérard Berry (2015) concernant les capacités intellectuelles d'un ordinateur²). D'une certaine manière, le numérique correspond au point de vue de la seconde partie de la philosophie de l'arithmétique de Husserl : des méthodes formelles pratiques mais qui ne participent en rien à la constitution de l'objet que l'on (nous, les utilisateurs de la machine ou de l'algorithme) vise à partir de ces méthodes. C'est une logique de la non-contradiction, mais sans logique de la vérité.

Le *calculus* est une entité matérielle. C'est l'unité de ce qui est manipulé. C'est ce dont se saisit la machine pour réaliser le calcul. Le *calculus* est à l'algorithme ce que le caractère est à l'écriture : c'est l'unité permettant de la concrétiser et qui est manipulé pour constituer des entités qui peuvent avoir un sens, par ailleurs. Du fait de sa matérialité, le *calculus* ressortit à la construction

2. La remarque de Gérard Berry est bien évidemment beaucoup plus profonde que la formulation, aimablement provocatrice, du titre de son interview. Car il souligne avec beaucoup de finesse que c'est pour cela que l'ordinateur peut nous apprendre et nous surprendre. Le calcul est la manière de réaliser des choses que nous estimons intelligentes par d'autres moyens que l'intelligence. Autrement dit, l'intelligence est une stratégie permettant d'atteindre certains résultats, notamment quand on dispose de moyens limités. Mais ce n'est pas la seule. Avec des ressources beaucoup plus considérables que ce qu'un être humain peut mobiliser, une machine peut gagner une partie d'échecs ou de go contre un champion humain. Cela ne prouve pas que la machine soit intelligente, ni bien sûr qu'elle pense, mais qu'on a trouvé un moyen supplémentaire de réaliser une tâche ou une performance par d'autres moyens que l'intelligence et le raisonnement, à savoir un calcul massif, mais stupide, stupide mais massif. La bêtise artificielle, mais à grande échelle est désormais ce qui concurrence le mieux l'intelligence naturelle.

technique et à l'aléatoire de la matière et de son comportement, et au fait que ses propriétés ne se réduisent pas seulement aux règles qui président à sa manipulation. Si le jeu d'échec se ramène somme toute à des règles, on s'attache néanmoins à la réalisation matérielle des pièces dont l'esthétique a son importance non pour définir le jeu et les parties, mais pour les multiples considérations non manipulatoires qu'on peut avoir pour jouer, puisque les règles de ce jeu définissent le cadre formel mais non la manière de jouer (on peut le faire formellement, pour les ordinateurs, ou apprendre à jouer, quand on est un être humain).

Le *calculus* n'est pas un signe, il n'est pas un symbole formel. S'il partage avec ce dernier le fait d'être mobilisé dans un jeu combinatoire, il n'entre pas dans la caractérisation d'une objectivité visée ou constituée par ce jeu combinatoire. Le numérique, comme nous l'avons déjà souligné, est de nature autothétique (Bachimont, 2010) : il ne pose que lui-même, il n'est que sa propre réalité opératoire, sans se rapporter à des mondes d'objets, c'est-à-dire des domaines que l'on peut appréhender comme interprétations (modèle au sens de la logique mathématique et de la théorie des modèles) de ce jeu combinatoire. Alors que le logicisme de Frege veut avoir des symboles orthothétiques, qui posent exactement l'objectivité visée (par exemple, l'arithmétique), à l'exclusion de toute autre, alors que le formalisme mobilise des symboles caractérisant et constituant des objectivités multiples, le numérique est autothétique et ne pose que son exécution machinique. Il rompt avec le logicisme frégeén qui veut avoir un aspect formel qui caractérise la logique et le formalisme hilbertien qui vaut pour plusieurs univers du fait de sa formalité et combinatoire symbolique (Leclercq, 2014).

Le *calculus* n'est donc ni une indication-manifestation, ni un signe. Il ne renvoie à aucune réalité existante (il n'est pas une trace, un indice ou une empreinte), ni à aucune réalité signifiée (virtuelle, elle n'est ni absente ni présente comme telle). Le *calculus* est sans transcendance, il n'y a rien d'autre que lui-même.

Cette ascèse du signe qui en fait un *calculus*, en ne retenant du signe que son signifiant, donc sans signifié ni signification, permet de le mobiliser de manière universelle. En effet, puisque le *calculus* ne signifie rien, ne représente rien, n'indique rien, il peut tout représenter, signifier, indiquer. En effet, si le *calculus* possède cette neutralité fondamentale, l'usage est alors libre de le mobiliser selon le régime de sens qui lui convient. On a souvent fait le rapprochement fort juste entre le numérique et l'argent (Herrenschmidt, 2007) : l'argent est l'équivalent universel de toute marchandise en vue de l'échange, car il n'en représente aucune en particulier, le numérique est l'équivalent universel de toute chose du point de vue, non de l'échange, mais de la manipulation.

2.2. Le numérique, l'antre du sens, entre plusieurs sens

Le *calculus* est donc indifférent au sens. Cela ne signifie pas seulement qu'on peut l'interpréter de manière variable et arbitraire, mais aussi le décoder de manière arbitraire. Dès lors que tout code repose sur ces petits cailloux que sont le 0 et le 1, leur combinaison possède un lien arbitraire avec l'objectivité dont ils sont la traduction codée. Ainsi, un flux binaire obtenu par la numérisation d'un son peut être relu comme s'il était le code d'une image : le code binaire est indifférent par nature à ce qu'il code.

De même, le numérique est indifférent à la matière qui le réalise. En effet, la manipulation, comme le rappelle le modèle de la machine de Turing, ne retient des *calculus* que leur différence de types et de position. Être un *calculus*, c'est être quelque part sur la bande mémoire de la machine, et d'être d'un certain type (un 0 ou un 1). Mais la nature physique de la réalisation de la bande mémoire d'une part, et de son contenu en termes de 0 et de 1 est indifférente. C'est pour cela qu'on répète souvent que le numérique est le domaine du virtuel, non pas dans le sens du non réel (ce qui appartient à l'interprétation philosophique de cette notion), mais dans le sens d'être indépendant du type de matérialisation même s'il doit bien évidemment en avoir une. Virtuel, pour le numérique, signifie « indépendant du support, même s'il y en a toujours un ».

Cette « double coupure sémantique » du numérique caractérise son splendide isolement et son indifférence à tout ce qui lui est extérieur. Mais du coup, on en déduit une caractéristique souvent négligée du numérique, à savoir son idéalité. Car, tout virtuel qu'il soit, il n'existe rien comme un calcul, et encore moins de 0 et de 1 ou des *calculi* sur lesquels se réalisent la manipulation. Il faut donc insister sur cette idéalité du numérique pour se rendre compte que, dès que l'on voudra en faire, c'est-à-dire utiliser des *calculi* pour réaliser des calculs comme le moyen approprié pour atteindre un résultat, il faudra sortir de la splendeur de l'isolement autothétique algorithmique du numérique pour se confronter aux médiations de la matière et du sens.

L'universalité du numérique doit en effet se confronter à deux fondamentaux que notre tradition scientifique nous a appris : la contingence matérielle, la variabilité culturelle. Si le numérique n'est après tout qu'une méthode sans but et sans substrat, mais c'est cela qui est le gage de son succès et de son importance, il faudra bien savoir en faire l'ingénierie, pour surmonter la contingence matérielle, et la sémiotique pour gérer la variabilité culturelle (entre les cultures bien sûr, mais aussi dans l'optique de la variabilité contextuelle du sens).

L'ingénierie de la matière numérique, permettant de matérialiser le code,

est ce qui permet de concevoir les machines et de définir leur architecture pour assurer un fonctionnement robuste et efficace. Deux enjeux pour ces conceptions : l'optimisation du calcul comme manipulation, l'optimisation des interfaces et périphériques permettant d'échanger le code en signaux (les capteurs et les effecteurs) et symboles (ce qui est montré et saisi dans les interfaces utilisateurs). On sort de la pureté algorithmique qui ne connaît que sa propre efficace combinatoire comme règle pour introduire la considération étrangère de temps de lecture des supports de mémoire, de taille des registres, de traduction nécessaire entre langages, etc. Si l'algorithme permet de comprendre et définir la manipulation comme méthode, elle ne permet pas encore de faire de l'informatique, c'est-à-dire des machines effectuant des calculs.

Si l'ingénieur est bien celui qui intervient à ce stade, et pas seulement le logicien ou le mathématicien, c'est qu'il faut définir les compromis nécessaires et concevoir, inventer les machines appropriées. Mais il n'est pas le seul à interroger la matière du numérique : les artistes, par exemple les arts médiatiques, comprennent fort bien que le numérique comme tel est une idéalité que l'on peut interroger et façonner par la matérialité qu'il faut bien lui conférer dès lors qu'on veut le réaliser. L'artiste est souvent celui ou celle qui fait comprendre le potentiel des machines conçues par l'ingénieur : il n'a d'ailleurs pas fallu attendre le numérique pour savoir que les artistes savent piéger la matérialité là où on ne l'attend pas (par exemple Man Ray qui travaillait directement sur la pellicule photographique, faisant fi de l'impression photonique (Dubois, 1990)).

La variabilité culturelle est l'autre facteur brisant l'isolement du numérique où le *calculus* est réinvesti d'une fonction signifiante au gré des usages et des conventions. Ce retour dans le monde réel du numérique comme code idéal et virtuel s'effectue selon trois niveaux où le sens doit à chaque fois se négocier (Croizat *et al.*, 2011) :

- Un premier niveau, celui qu'on a déjà décrit comme idéal et virtuel, c'est celui du code et de l'algorithmique formelle ; c'est la théorie des langages, de la manipulation formelle comme techniques permettant de résoudre des problèmes donnés. La logique et les mathématiques (ou l'informatique théorique) permettent d'étudier ce niveau, et proposent des théories formelles (au sens vu ci-dessus) pour capter l'objectivité de ces manipulations.
- Un second niveau, celui du format et de l'architecture. Si cette dernière est définie par l'ingénieur selon les intérêts de la conception technique des machines, le format sera celui imposé par les périphériques visés et les manipulations envisagées via ces périphériques : des formats pour manipuler des textes, des

images, des sons, etc. Ces formats ne sont pas purement algorithmiques, mais proposent des compromis pour rendre efficace certaines manipulations plutôt que d'autres : un format de compression permettant un chargement rapide et un encombrement restreint ne permettra pas en revanche le montage virtuel si le format ne permet pas de définir chaque image pour elle-même mais seulement par interpolation à partir d'une autre. Ce niveau est aussi celui de l'ingénieur, pas tant celui de la conception des machines que celui qui définit les applications.

- Enfin, un troisième niveau, qu'on appellera sémiotico-rhétorique. C'est le niveau où se passe l'usage, c'est-à-dire la rencontre entre l'acte interprétatif d'un usager et la traduction des *calculi* en substrats matériels qui sont pour lui des signifiants. Ainsi, les 0 et les 1 deviennent des pixels formant des images saisies comme telles par l'utilisateur (il ne voit pas les pixels, sauf en cas d'erreur de transmission ou codage). Ce niveau est sémiotique car c'est seulement là où le *calculus* devient signe, et rhétorique car c'est là où le calcul est mobilisé dans un cours d'action ou de symbole, c'est-à-dire un discours, ce qui à la fois constitue le flux mais seulement comme la succession discontinue de ce qui rompt le flux, le discours.

Avec l'ingénierie des machines, ces trois niveaux constituent une véritable phénoménologie du numérique qui vient compléter et dis-clore le numérique de son isolement manipulateur. L'universalité du numérique renvoie donc à celle de la technique et de la sémiotique.

3. Conclusion

La sémiotique s'occupe des signes, y compris de ceux qui n'en sont pas. La sémiotique considère tant les signes ressortissant de la manifestation et indication, que ceux relevant de la signification à proprement parler. Elle aborde par conséquent tous les domaines où l'on aborde un réel qui n'est pas donné directement mais via une médiation. De ce point de vue, la sémiotique est universelle et elle peut légitimement discuter avec chaque discipline puisque cette dernière fait nécessairement appel aux signes et au sens, que ce soit comme son objet ou comme sa méthode. La sémiotique est par conséquent une discipline qui peut être mobilisée partout, ce qui est pour elle sa chance et sa damnation : car si la sémiotique est une posture légitimement convocable dans tous les domaines, la place des sémioticiens est plus difficile à déterminer.

Pourtant, la sémiotique renvoie à une altérité qui se définit par son absence de signe, à savoir le monde du code et du numérique. Le numérique est lui aussi universel : son absence de signification implique qu'il peut être utilisé pour coder toute réalité. Universel pour la manipulation, le numérique définit le jeu combinatoire de *calculi* effectuant un traitement. Ces *calculi* n'ont pas de sens en soi, et il n'est pas toujours loisible de les interpréter dans les termes du problème pour lesquels on les utilise : c'est le cas des symboles introduits dans le calcul alors qu'ils n'ont pas de sens, à l'instar un temps des nombres imaginaires (appelés ainsi car ils ne sont pas réels), c'est le cas des étapes de calcul qu'on trouve dans nos modernes algorithmes où on ne sait pas toujours donner un sens à ce que fait la machine : certains y voient la magie de l'émergence d'une intelligence nouvelle ; sans doute, mais hypothèse gratuite et inutile car en fait cela renvoie à ce qu'on a toujours fait avec les petits cailloux ; certaines manipulations ne sont pas directement interprétables mais on a constaté qu'elles conduisaient à un résultat.

Mais si ces *calculi* doivent être mobilisés dans le monde qui est le nôtre et pas seulement dans celui de l'efficacité algorithmique, il faut bien les interpréter. C'est là qu'on trouve la rencontre de ces deux universels, le numérique et le sémiotique. Si l'un appelle l'autre, le numérique devant être *in fine* interprété, le sémiotique mobilisant des signifiants qu'on peut considérer pour eux-mêmes, rien ne dit qu'ils doivent être congruents et équivalents. Rien n'implique que ce que l'on fait d'un point de vue calculatoire ait du sens, ni que le sens soit calculatoire. Parce qu'on a, récemment, oublié ce qu'était un calcul, on prête à la machine une magie qu'elle n'a pas, en négligeant ce qu'elle peut faire. Parce qu'on ne comprend pas la machine, elle nous surprend tout le temps, et nous apprend toujours du nouveau (Berry, 2015). Non parce qu'il y aurait une intelligence d'un autre genre, mais parce que la sémiotique est toujours en tension et dialogue avec son autre, le processus manipulateur pour lui-même, qui se révèle être pour nous l'ancre de nouveaux sens possibles. On aurait pu imaginer pire.

Références bibliographiques

- BACHIMONT, Bruno (2010), *Le Sens de la technique : le numérique et le calcul*, Paris, Encre Marines / Les Belles Lettres.
- BERRY, Gérard (2015), « L'Ordinateur est complètement con », interview avec Xavier de La Porte, Paris, L'Obs / Rue89, disponible sur : <https://www.nouvelobs.com/rue89/rue89-entretien>.

- BRISART, Robert (dir.) (2002), *Husserl et Frege : les ambiguïtés de l'antipsychologisme*, Paris, Vrin.
- CROZAT, Stéphane, BACHIMONT, Bruno, CAILLEAU, Isabelle, BOUCHARDON, Serge, GAILLARD, Ludovic (2011), « Éléments pour une théorie opérationnelle de l'écriture numérique », *Document numérique*, vol. 3, n° 14, pp. 9-33, disponible sur : <http://www.utc.fr/~wprecip/articles/PRECIP-docnum.pdf>.
- DUBOIS, Philippe (1990), *L'Acte photographique*, Paris, Nathan.
- ECO, Umberto (1988), *Le Signe : histoire et analyse d'un concept*, Bruxelles, Labor.
- GALLERAND, Alain (2014), *Husserl et le problème de la signification*, Paris, Vrin.
- HERRENSCHMIDT, Clarisse (2007), *Les Trois Écritures : langue, nombre, code*, Paris, Gallimard.
- HUSSERL, Edmund (1957 [1929]), *Logique formelle et logique transcendantale*, Paris, Presses Universitaires de France.
- HUSSERL, Edmund (1962 [1901]), *Recherches logiques*, t. 2 : *Recherches pour la phénoménologie et la théorie de la connaissance*, Paris, Presses Universitaires de France.
- HUSSERL, Edmund (1992 [1891]), *Philosophie de l'arithmétique : recherches psychologiques et logiques*, Paris, Presses Universitaires de France.
- HUSSERL, Edmund (1995), *Articles sur la logique*, Paris, Presses Universitaires de France.
- LECLERCQ, Bruno (2014), *Intuition et déduction en mathématiques : retour au débat sur la « crise des fondements »*, Louvain-la-Neuve, EME éditions.
- LECLERCQ, Bruno (2015), *Fondements logiques et phénoménologiques de la rationalité mathématique chez Husserl : contributions husserliennes au débat sur la « crise des fondements »*, Paris, Vrin.
- RASTIER, François (1991), *Sémantique et recherches cognitives*, Paris, Presses Universitaires de France.
- RASTIER, François, BOUQUET, Simon (dir.) (2002), *Une introduction aux sciences de la culture*, Paris, Presses Universitaires de France.
- REY, Alain (1973), *Théories du signe et du sens*, 2 vol., Paris, Klincksieck.
- SAUSSURE, Ferdinand de (1985 [1916]), *Cours de linguistique générale*, Paris, Payot.
- SCHMITZ, François (2009), *Le Cercle de Vienne*, Paris, Vrin.

La sémiotique, une nouvelle chance pour la société numérique ?

Erik Bertin
Sciences Po Paris

Jean-Maxence Granier
Celsa Sorbonne Université

La sémiotique, enfant tardif et un peu à part des sciences humaines, s'est toujours cabrée face aux limites disciplinaires posées devant sa curiosité et son ambition scientifiques. Portée par le paradigme structuraliste, le magistère central qu'elle exerçait alors, partagé avec la linguistique, la psychanalyse et l'anthropologie, a très tôt ouvert chez elle l'aspiration au statut d'une méta-discipline, qui était l'espérance de Greimas dans les années 1980. Cette visée englobante s'est nourrie de la multiplicité des objets qu'elle se donne, mais aussi de la très grande rigueur de son corpus conceptuel et théorique. La sémiotique cultive une sorte d'éthique scientifique assez singulière, à laquelle elle refuse de déroger. Un de ses principes fondateurs consiste, comme on le sait, à appréhender les problématiques en tant que discipline du sens et de la forme, autrement dit à partir d'un travail sur un corpus délimité et « textualisable », qui seul permet l'analyse d'observables. Elle en tire sa légitimité, tant ses avancées les plus marquantes et ses résultats ont toujours reflété la définition rigoureuse de ses objets et de ses corpus. La sémiotique est une praxis, se plaisait à dire Jean-Marie Floch (1989 : 112-121), qui faisait du constant va-et-vient entre théorie et pratique un véritable code de conduite personnel.

Avide d'exploration conceptuelle, elle a renouvelé ses fondements, entre autres, du côté de la tradition phénoménologique ou des théories de la conscience, évoluant vers une théorie générale de la connaissance. Elle a convoqué, au fil de ses évolutions, différentes disciplines, sans pour autant installer de véritables collaborations durables. Pourtant, la composante sémiotique est mobilisée dans de nombreux champs disciplinaires, de l'anthropologie à l'analyse de discours, en passant par les sciences politiques, sans éprouver le besoin d'une formulation aboutie et assumée. Et la complexification croissante des problèmes sociétaux place

logiquement la question du sens et des pratiques signifiantes sur le chemin de l'ensemble des sciences humaines.

Mais si la question du sens est centrale, pourquoi la composante sémiotique reste-t-elle donc un peu en marge du champ scientifique et intellectuel ? Face à cette montée en complexité et en interdépendance, il est plus qu'urgent d'envisager à quelles conditions la sémiotique peut s'ouvrir davantage sans perdre la singularité de son apport, en démontrant une compréhension spécifique des processus signifiants engendrés par les transformations du monde contemporain. Le monde numérique offre, de ce point de vue, un champ problématique unique où la sémiotique peut affronter ce défi qui est le sien. Nous allons tenter d'en faire le théâtre d'un examen à la fois critique et projectif, préalable indispensable à la conquête d'une nouvelle place pour la discipline, certes plus modeste mais sans doute plus décisive.

1. Le monde numérique, point de rencontre entre communication et signification

Reconnaissons-le, le « monde numérique » est une expression vague. À défaut de définir une problématique précise, il désigne l'ampleur d'une réalité globale qui transforme le monde social et l'existence individuelle, à des degrés variables. Et ce, même si le fantasme de la révolution numérique permanente et l'imaginaire prophétique de rupture relèvent souvent davantage d'évolutions de modèles et de comportements préexistants (Rebillard, 2009 : 21-35).

Peut-on encore qualifier aujourd'hui le digital d'objet – au sens scientifique –, tant le vocable regroupe un ensemble toujours plus vaste de techniques, d'interfaces, de médias et de textes, d'usages et de pratiques (signifiantes, sociales, culturelles) ? Le monde numérique est constitué de multiples objets, extrêmement labiles, dont la composante médiatique construit la complexité et forme leur plan de l'expression. Mais tous sont le lieu de pratiques signifiantes.

C'est pourquoi on voudrait interroger plus spécifiquement l'échange entre sciences de l'information et de la communication et sémiotique. On sait que les rapports entre sémiotique et communication ont toujours été tumultueux, faits de promesses, de méconnaissance mutuelle et de rendez-vous manqués (Ablali et Mitropoulou, 2007 ; Boutaud, 2004). Au gré de l'avancée du monde numérique, la sémiotique a multiplié sans cesse les zones de frottements avec les sciences plurielles de l'information et de la communication, sans jamais, semble-t-il, parvenir à créer un arrimage solide et durable entre communication et signification. Si le numérique a fait l'objet d'approches sémiotiques depuis son éclosion, celles-ci se

trouvaient en concurrence forte avec une sociologie des usages et un recours aux modèles communicationnels. Le numérique, dans son interactivité native, est observable dans les outils qui l'incarnent, mais il se caractérise surtout comme un ensemble de dispositifs signifiants complexes. Dispositifs qui associent plus que d'autres réception et production, formes médiatiques et formes discursives, médiatisé et médiatisant. Ces problématiques complexes ne peuvent se résumer, à l'évidence, à l'ensemble des sémiotiques analytiques qu'elles convoquent simultanément (sémiotiques textuelles, visuelles, auditives). Pourtant, elles sont plutôt des points de rencontre manqués entre sciences de la forme et du sens, sciences des comportements et sciences des médias.

Le concept de média illustre, entre autres, ces lieux de dialogue non réalisés. Concept général mais incontournable pour aborder le champ du numérique, il a été utilisé très tôt comme cadre de référence par les SIC. Permettant d'appréhender les objets numériques comme support et comme phénomène de transmission et de circulation, c'est plus tardivement que la sémiotique revient sur ce cadre conceptuel et lui accorde une attention particulière. On peut considérer en effet que le travail de Sémir Badir (2007) marque un repère, par un effort de redéfinition rigoureuse et de théorisation du concept de média à travers une perspective purement sémiotique.

Le concept de dispositif semble avoir suivi un destin quelque peu semblable. Il fait très tôt l'objet d'une réflexion attentive de la part des SIC, pour penser la nécessaire adaptation du contexte foucauldien d'origine aux problématiques variées du champ des sciences de la communication (Jacquinot-Delaunay et Monnoyer, 1999). Son emprunt va s'étendre parmi les chercheurs en sciences de l'information et de la communication, pour rendre compte des processus d'interactions du numérique. Alors que le concept de dispositif est exploité – avec plus ou moins de bonheur – par l'ensemble des sciences sociales, la sémiotique tarde à considérer sa valeur heuristique. L'utilisation du concept reste d'abord limitée à quelques chercheurs, à l'instar de Jean-Jacques Boutaud (1998), Yves Jeanneret, Emmanuel Souchier (2003), ou encore Nicole Pignier et Benoit Drouillat (2004), avant de se diffuser plus largement dans les approches sémiotiques du numérique.

Pour aller plus loin dans notre examen critique, essayons maintenant de proposer une interprétation épistémologique des grandes étapes qui ont jalonné l'approche du numérique par la sémiotique.

2. Lectures « sémiotisantes » du monde numérique

Dans quel état d'esprit la sémiotique a-t-elle débarqué sur le continent numérique, à mesure que celui-ci se transformait et transformait ses habitants ? Pour appréhender ce territoire inconnu, la discipline a eu tendance à se livrer d'abord à des lectures « sémiotisantes » du monde numérique, projetant sur lui ses catégories de référence et favorisant ainsi la construction d'une vision segmentée des objets du numérique, plus ou moins calquée sur les sémiotiques-objets. C'est ainsi que la notion de parcours, a d'abord projeté le tropisme narratif de la discipline sur l'appréhension du web, non sans ambiguïtés. Le principe de textualité a également été au cœur des lectures sémiotiques du digital, à travers l'articulation du couple écrit / écran. Cette interaction médiée s'est progressivement enrichie d'une approche plus globale sur les dispositifs signifiants et les formats. Dans une moindre mesure, mais pourtant réelle, la sémiotique du sensible a trouvé aussi à appliquer sa grille de lecture aux objets numériques, en considérant l'expérience du sujet avec l'interface sous l'angle synesthésique.

2.1. Les accidents du « parcours », ou les aléas de la métaphore du *surfer*

L'influence des métaphores profondes du web sur l'approche sémiotique est incontestable. Elles sont plus largement au cœur de l'imaginaire social qui a structuré pour longtemps les représentations d'internet (Casilli, 2010 : 19-117). On peut dire que l'imaginaire de la navigation solitaire a favorisé naturellement une sorte de « discoursivisation » du monde numérique. Elle se condense en quelque sorte dans la figure du « Surfer d'argent », entrant en résonance forte avec l'imaginaire sémiotique. L'internaute est un Sujet de faire qui doit mener une quête d'information, dans un espace sans limites définies, avec une multiplicité de plans de profondeur. C'est le paradigme du Surfer, qui inscrit le sujet du numérique dans une quête toujours renouvelée. Il navigue, explore continuellement l'espace digital et les lieux qui le composent, à travers des parcours. Chaque interface, quelle que soit sa nature (site, blog, plateforme, forum, etc.), est une planète qu'il visite ou qu'il peut rencontrer sur son chemin. Chaque entrée en contact avec une interface est l'occasion d'un débrayage temporel, et d'une inscription dans une temporalité simulée, calculée, à laquelle s'ajoutent les temporalités figurées dans les vidéos, ainsi que les artefacts du temps chronologique manifestés par les barres de téléchargement ou encore les *timelines* (Pignier et Drouillat, 2008 : 151). Cette figurativisation du web, largement diffusée par le discours social et par le discours scientifique, et encore à l'œuvre aujourd'hui, rendait le web justiciable d'une sémiotisation « naturelle » en quelque

sorte, et ce d'autant plus que les réalités qu'elle observait semblaient refléter presque littéralement les catégories de la sémiotique discursive. Cette sorte d'homologation a comme « naturalisé » le triptyque actorialité / spatialité / temporalité en cadre interprétatif de référence, en donnant une large place à l'approche du web au prisme de ses métaphores spatiales (*Ibid.* : 118).

La discursivisation du web par la sémiotique, pour évidente qu'elle paraisse, ne va pas sans soulever de difficultés. Son caractère « naturel » a peut-être contribué à se satisfaire parfois d'analogies un peu superficielles. On peut notamment s'interroger sur la pleine portée heuristique de la notion de parcours dans les approches du web, en relevant toute l'ambiguïté de l'utilisation d'une notion facilement disponible. On se heurte là sans doute au piège de l'utilisation commode du métalangage sémiotique pour décrire des réalités comme les « parcours » numériques, qui semblent aller de soi, alors qu'elles recouvrent des niveaux de pertinence différents qu'il s'agit de distinguer.

La notion sémiotique de parcours ne se réduit pas à l'évidence à la perspective du déplacement linéaire et ordonné, et les « parcours numériques » pourraient être abordés sous l'angle du parcours narratif et actantiel du sujet. Pourtant, le parcours semble plutôt avoir été abordé comme une métaphore spatiale de la trajectoire et également comme une quête. Le sujet internaute est considéré avant tout comme un sujet de quête, à la recherche d'information ou accomplissant une ou plusieurs tâches. Il a donc longtemps été pensé comme un sujet orienté, soit dans un parcours de quête d'information, soit dans un « parcours de travail » (*Ibid.* : 126), notamment dans sa progression par rapport à une tâche, à travers la bonne utilisation des signes fonctionnels à sa disposition dans la barre d'outils ou sur le bureau. Les travaux qui exploitent pleinement l'approche narrative des parcours numériques sont, eux, beaucoup plus rares. Toutes proportions gardées, l'utilisation de la notion de parcours relève plus d'une homologation de langage que de concept.

La notion même de parcours de travail numérique n'est pas univoque, et impose de s'interroger sur le ou les niveaux de pertinence retenus pour définir ces parcours. C'est la page-écran qui semble avoir largement constitué l'unité de référence dans l'analyse des parcours numériques, reflétant l'influence insistante d'une sémiotique de l'objet-texte sur les réalités numériques. Dans le même temps, une attention équivalente aurait pu être accordée à l'analyse du parcours syntagmatique global du sujet à travers différentes interfaces pour une même quête, ou même d'un parcours articulé en plusieurs séquences sur une même interface ; la quête se décomposant alors en plusieurs segments constitués chacun d'une page. Plus largement, et dans la perspective dominante qui est celle des pratiques, la sémio-

tique pourrait retenir le parcours numérique quotidien d'un sujet internaute comme le niveau de pertinence le plus abouti pour tenter de saisir les pratiques numériques du sujet à travers un « segment d'observation » plus complet. Pour être pertinente, la compréhension des parcours numériques devrait dépasser le strict cadre méthodologique de la discipline et s'envisager à tout le moins dans une perspective ethno-sémiotique.

2.2. La tentation de la textualité du numérique : l'écrit et le support

La textualité a fortement influencé une lecture sémiotique du web concentrée sur les écrits et les interfaces du numérique. On a vu donc se développer assez tôt une lecture « sémiotisante » des écrits et des interfaces du web. Très tôt, la sémiotique a considéré les médias informatisés sous l'angle d'un texte nécessairement écrit et lu sur un écran, en l'inscrivant dans une continuité par rapport au temps long de l'écriture (Souchier, 1998 : 401-412 ; Jeanneret et Souchier, 2005 : 5). Texte lu certes, mais au travers d'une médiation spécifique qui le rend « spectaculaire au regard » (Souchier, *op. cit.*). L'écrit numérique ou écrit d'écran, selon l'heureuse expression du concept forgé par Emmanuël Souchier (1996 : 105-117), est ainsi problématisé comme un texte qui relève également du lisible et du visible. Toute une doctrine sémiotique s'est construite pour saisir cette singularité du texte numérique et l'installer dans le champ intellectuel des recherches sur les médias informatisés – comme il était alors d'usage de les dénommer : un texte multimodal destiné au « lisible » (verbal, image, sonore, cinétique), tout autant qu'il est destiné au « visible », de par sa nature « d'image » de texte (Pignier et Drouillat, 2008 : 20).

L'écran lui-même enfin, entre pour beaucoup dans la spécificité des textes numériques et des processus signifiants qu'ils engendrent. La matérialité physique et technique de l'écran conditionne les pratiques d'écriture et les formes qui vont s'y déployer, tout autant qu'elle conditionne les pratiques de lecture (Jeanneret et Souchier, 2005). Cette réflexion sur l'articulation écran / écrit est au cœur des sémiotiques-objets générées par le numérique. C'est à travers ce couple que sont pensées les spécificités du média numérique, parmi lesquelles la distinction entre texte premier et texte second. Le texte second n'est pas constitué par les mots et les énoncés du document lui-même, mais par les signes fournissant une « prise » sur ce dernier. Ces « signes fonctionnels », tels que les signes iconiques des barres d'outils ou les liens hypertextuels, définissent l'importance du *paratexte*, c'est-à-dire l'ensemble de l'espace fonctionnel de l'écran, dans les interactions numériques. Ils commandent l'accès au texte virtuel et permettent sa manipulation par le sujet (Souchier, 1998 : 144).

On notera que le lien hypertextuel lui-même a pu appeler des analyses revenant aux bases de la sémiotique, à la notion même de signe, en convoquant la question de l'indexicalité. Le signe, le symbole ou l'icône hypertextuel pointe sur quelque chose d'autre que lui-même, l'établissement de la référence ne se faisant que par l'action même de l'acteur à travers le clic. L'hypertexte combine ainsi le parcours linéaire des signifiants – la lecture du texte – et le parcours d'un réseau de sens non fini, actualisant une sémiosis ouverte.

Ce primat du texte numérique a orienté une partie des efforts de la sémiotique pour montrer la « textualité » des interfaces médiatisées par l'écran, et notamment la permanence du concept de « document ». Outre le maintien de l'influence du principe de linéarité, la textualité a favorisé une perspective sémiotique centrée sur les interactions destinées à permettre au sujet de produire ou d'interpréter le texte numérique. Le sujet est avant tout envisagé comme un sujet laborieux, aux prises avec les différents composants d'une interface numérique supposés reproduire l'environnement naturel du bureau (traitement de texte, interface de l'ordinateur, icônes du « bureau »).

Le « texte second » constitue ce que Souchier (1998) appelle l'énonciation éditoriale, qui désigne les unités signifiantes de la matérialité du support et de l'écriture, l'organisation du texte et sa mise en forme. En distinguant le support formel de l'énoncé qu'il encadre, le concept d'énonciation éditoriale affranchit l'approche du numérique d'un modèle trop strictement « textualiste ». Il offre une mise en question de l'écrit comme modèle de référence. Celui-ci ne constitue qu'un répertoire formel parmi d'autres. Le niveau d'analyse pertinent n'est plus l'écrit *stricto sensu*, mais la forme sémiotique, qui permet de saisir toute la diversité des formats mobilisés par l'énonciation médiatique (tels que le carrousel, le nuage de mots, etc.), lesquels conditionnent les possibilités d'expression des énonciateurs (Jeanneret, 2014 : 131). C'est encore à l'initiative de chercheurs en sciences de la communication, intégrant une réflexion sémiotique, que s'opère cet élargissement de perspective.

Au demeurant, l'intérêt de ces premières analyses sémiotiques du web est d'avoir pu mettre en évidence des continuités autant que des ruptures entre des médias anciens (les écrans à mémoire saturée que sont la page, le livre) et des supports nouveaux de la médiation digitale que sont les écrans à mémoire distincte (la page web, le site, le dispositif digital), à travers par exemple une relecture de Jack Goody et de sa raison graphique (Goody, 1979), sensible aux effets recteurs de la tabularité, aujourd'hui massivement présente à travers les « *big data* ».

2.3. De l'écrit à l'expérience des interfaces

Épousant les évolutions épistémologiques qui traversent la sémiotique, l'analyse de l'objet-texte numérique s'est assez rapidement élargie pour proposer une analyse de l'expérience du sujet avec l'interface. Ces travaux marquent le déplacement de l'attention d'un sujet cognitif (lecteur / spectateur) à un sujet de l'expérience sensible des interfaces numériques. Le régime du sensible permet en effet de rendre compte en premier lieu des effets de sens de la gestualité induite par ces interactions sujet / interface numérique. Il marque l'introduction du corps, par sa dimension sensori-motrice et proprioceptive, dans l'approche du numérique. Mais au-delà, il s'agit pour la sémiotique de pouvoir rendre compte des interfaces et des dispositifs qui reposent souvent sur leur caractère immersif. On entend par caractère immersif tous les effets cinétiques, de mouvement, d'accélération, et la capacité à combiner plusieurs modalités sensorielles, impliquant le sujet dans une expérience à la fois cognitive et sensible. Ces dispositifs combinant plusieurs modalités sensorielles ont occupé une place croissante dans le monde numérique à partir des années 2000. Ils offrent une opportunité à la sémiotique de mettre à l'épreuve sa faculté à analyser des objets complexes mêlant les régimes du sensible et de l'intelligible (Pignier et Drouillat, 2008 : 60 ; Bertin, 2010 : 127-133). Ce champ d'investigation ne semble pas, à notre connaissance, avoir tenu toutes ses promesses jusqu'à ce jour.

2.4. Émergence d'une critique sémiotique du numérique

Un courant de travaux s'est développé, porteur d'une critique éclairée du numérique. À l'initiative d'Yves Jeanneret, puis plus récemment de chercheurs comme Matteo Treleani, ils donnent à voir l'importance et la singularité de l'apport sémiotique sous un angle moins technique. Ils livrent une analyse sémiotique critique des interactions et des dispositifs numériques, sous l'angle foucauldien de la contrainte. Mettant le doigt sur l'emprise des dispositifs numériques sur le sujet (Jeanneret, 2014 : 598), ou sur le pouvoir de croyance de ces dispositifs (Treleani, 2014 : 3), ils consacrent l'émergence d'une critique politique et sociale du numérique, dont la légitimité repose sur la déconstruction objective de ces derniers.

À ce titre, les travaux d'Yves Jeanneret sur la trivialité sont fondateurs et constituent une référence sans équivalent, par leur interdisciplinarité, leur ampleur et par la conscience critique qu'ils éveillent. Celui-ci lance ainsi un avertissement puissamment documenté sur la tendance à « naturaliser » l'arrivée de nouvelles

formes médiatiques par des discours idéologiques. Il dénonce l'illusion d'évidence qui les légitime par leurs seuls usages et par leur impact économique. La montée en gloire des médias sociaux, qui rapprocheraient la société de sa vérité, la sacralisation et la financiarisation des données, s'imposent comme des évolutions qui semblent aller de soi. Ce travail salutaire s'inscrit, d'une certaine manière, dans la lignée d'une sémiologie barthésienne entendue comme une critique sociale de l'idéologie portée par ces mutations.

Cet enjeu critique est fondamental, dans la mesure où le web donne à l'acteur un sentiment très fort de centralité à travers la dimension réticulaire, la possibilité d'interagir et de coproduire, et à travers la mythologie qui s'y rattache. Mais ici l'idéologie est d'autant plus forte qu'elle est implémentée au cœur des pratiques elles-mêmes. C'est en agissant que chaque internaute se voit éventuellement, à la fois par lui et malgré lui, sous influence. La sémiotique, apte à analyser et à déconstruire les deux faces de ces pratiques, sous l'angle de l'expression avec les médias, et sous l'angle du contenu avec les discours, est donc nécessaire au travail critique qu'un Barthes mettait en œuvre dans ses *Mythologies* (1957).

Mais cette tendance reste encore largement minoritaire, et l'enjeu principal est bien de dépasser une logique « d'application » technique, où la sémiotique a tendance à aborder le digital comme un champ sur lequel elle pose ses grilles d'analyse, et sur lequel elle reflète ses sémiotiques-objets. Le monde numérique peut offrir une ambition plus vaste à la mise à l'épreuve de sa performance théorique et heuristique.

3. Une sémiotique à l'écoute des transformations du monde par le numérique ?

La force des modèles sémiotiques a aussi parfois une fonction d'écran lorsque nous avançons en territoire inconnu. Ils poussent l'explorateur à éclairer la complexité de nouveaux objets à la lueur du familier. L'applicabilité des modèles semble domestiquer les nouvelles réalités, elle donne l'illusion rassurante de maîtrise, en réduisant les réalités et les particularités du monde médiatique et numérique à notre « monde sémiotique ».

Les acquis des sémiotiques-objets du numérique sont incontestables, en ce qu'ils apportent des éclairages indispensables à des phénomènes principalement saisis à travers le prisme de la sociologie des pratiques numériques et à leur quantification statistique. Nous avons pu observer ailleurs que les phénomènes constitutifs des pratiques et des cultures numériques sont rarement saisis à travers leur nature sémiotique, c'est-à-dire à travers l'analyse de leurs formes sémiotiques

(Bertin et Granier, 2015 et à paraître). Mais l'ampleur des transformations du numérique et leur emprise sur la société exigent de la sémiotique une nouvelle approche. Une approche capable d'être à la hauteur de son statut de science de la société, et donc d'avoir « prise » sur ces phénomènes de grande ampleur, à la fois labiles et interdépendants : un vaste réseau de pratiques signifiantes qui sont autant de pratiques médiatiques, sociales, culturelles, des représentations et des idéologies, des enjeux marchands et des enjeux de pouvoir. Il s'agit rien moins pour la sémiotique que de se mettre à la hauteur d'une société transformée par le numérique.

Cette totalité que représente la société numérique impose donc de prendre ses distances par rapport à la métaphore de la navigation du sujet explorateur de l'espace du web. Mais aussi par rapport aux limites de la page-écran et de l'écriture et du texte. Sa structure en réseau fait du web un archi-objet difficile à appréhender car on ne peut le segmenter comme on segmente un texte. La narrativité, le texte, l'image sont des paradigmes partiels par rapport à l'archi-objet qu'est internet. Ils reposent sur un isomorphisme rassurant avec le support qu'est la page ou le site, mais qui vole en éclats face à l'interdépendance des objets du web. Les frontières à appliquer sur la carte du monde numérique ne correspondent pas nécessairement au découpage sémiotique.

Nous voici donc au seuil d'un défi épistémologique et en quelque sorte culturel pour la sémiotique, confrontée à un élargissement de perspective, qui impose de considérer internet comme un objet technologique dans sa globalité. Constat tardif, serait-on tenté de dire, que d'autres disciplines ont posé il y a plusieurs années, à l'instar des sciences de la communication qui appréhendent internet depuis longtemps à travers sa nature de système intégré, dont la singularité absolue est de faire coexister sur un même support une grande pluralité d'activités sociales (travail, loisirs, vie privée, expression publique...) (Rebillard, 2009 : 102-103). La nature spécifique du média internet, à la fois objet technologique global et objet médiatique global, doit pousser la sémiotique à engager une réflexion approfondie qu'elle seule peut mener sur la constitution d'internet en « actant ». Un actant doté d'intentionnalité et aux formes multiples, qui manipule le sujet utilisateur autant par la transformation des données individuelles en interactions (la couche invisible du média) que par les formats médiatiques numériques qu'il impose (la couche visible et sensible du média qui donne *forme*). Les formats, qu'on peut décrire comme les unités pertinentes du média au plan de l'expression, structurent à la fois les formes de l'expression et les contenus de la signification des productions discursives générées par la sphère digitale. Ce sont des formes sémiotiques contraignantes pour le sujet de la pratique médiatique, qui révèlent la dimension

foucauldienne¹ de ces dispositifs sociotechniques. Facebook, par exemple, ou Twitter, contraignent le sujet à utiliser un format d'écriture spécifique, et des fonctionnalités médiatiques² telles que le « like », les formats vidéo des plateformes média comme Youtube ou encore les filtres de la plateforme d'échanges Snapchat qui orientent la constitution du plan du contenu. En retour, c'est aussi un actant doté d'une matérialité sur lequel le sujet peut intervenir.

Pour repenser les enjeux de signification engendrés par les transformations numériques, il nous faut donc se placer au croisement de l'actantialisation de l'objet technique et de la pensée du médium (Badir et Provenzano (dir.), 2017), et ainsi revenir sur deux angles morts de la réflexion sémiotique sur le web. Car la société numérique place les discours dans une dépendance croissante à l'égard des médias et des dispositifs technologiques qui les proposent. Reprenant les travaux novateurs de Badir sur le concept de média, c'est entre autre l'objectif de l'ANR Cultures émergentes et médiations sémiotiques (CEMES), que de revenir sur les concepts de média, médiation et format. Ce travail conjoint vise notamment à reconsidérer la question du support numérique, pour mieux définir la singularité et l'importance de la composante médiatique dans les transformations en jeu. Dans cette perspective, les médias composent un plan d'expression face au plan de contenu formé par les discours pour l'analyse sémiotique d'un objet, l'objet étant constitué par les pratiques. Les formats, essentiels dans les processus signifiants du numérique, sont définis comme les unités pertinentes du média (plan de l'expression), solidaires des unités du plan du contenu. Il s'agit ainsi d'articuler média-format-discours-œuvres et pratiques culturelles dans une approche solidaire.

3.1. De l'actantialisation d'internet à l'actant algorithmique

L'actantialisation d'internet rend possible un renouvellement profond des catégories de signification qui régissent cette société en mutation. Elle impose notamment de considérer des processus signifiants régis par le chiffre et pas seulement par la lettre. Les données qui sont la matière d'internet sont d'abord « numériques », c'est-à-dire chiffrées. Substance du contenu de la machine internet, elles constituent un nouveau plan de pertinence dans la sémiologie de la société

1. On fait référence ici au cadre général du concept de dispositif forgé par Foucault (1975), et largement utilisé dans le champs des sciences de la communication pour décrire des systèmes hétérogènes, qui possèdent une dimension technique, matérielle, symbolique, sociale et organisationnelle, visant à une capacité de contrainte et de normalisation des comportements des acteurs, et qui participe de la création et de la circulation de savoir et de pouvoir.

2. Fonctionnalités au sens où l'entend Badir (2007 : 5-6), lorsqu'un média est apparié à une machine, et qu'il développe alors des « fonctionnalités » : accentuations fonctionnelles, permutations fonctionnelles, etc.

numérique, et invitent à intégrer la profondeur et la substance du web dans la production de la signification. Autrement dit, observer du dessous et pas seulement du dessus, et ainsi renouveler la perspective d'un numérique appréhendé longtemps à travers les écrans et les écrits qu'il produit.

Les données numériques font d'internet un média à part, qui ne fait pas que *transmettre* et rendre accessible, mais qui *transforme*. Cette transformation médiatique fondamentale consiste à agréger les conduites individuelles et à les convertir en grandeurs collectives. L'existence numérique est faite d'une circularité sans fin : toute interaction numérique entraîne l'enregistrement des traces de l'activité du sujet (lecture, production) par l'actant internet, pour modifier en retour les interfaces et les contenus qu'elles proposent, dans une dynamique de rétroaction permanente. Dès lors que les données numériques sont converties en formes signifiantes, elles sont un niveau pertinent dans la production de la signification, bien que non manifesté. Et il revient à la sémiotique d'investir cette sémiose particulière, en collaboration avec d'autres disciplines telles que les sciences de l'informatique. Car se pose notamment la question de la nature de la relation entre les deux plans de ce langage. La relation entre données numériques au plan du contenu et formes signifiantes au plan de l'expression peut paraître arbitraire à première vue, mais elle semble bien respecter le principe de présupposition réciproque, puisqu'à une modification du plan des données correspond une modification du plan de l'expression.

Internet n'est pas seulement un archi-dispositif médiatique. Les algorithmes qui gouvernent en profondeur son fonctionnement en font un actant stratège, « calculateur » aux deux sens du terme. L'algorithme est une série d'instructions permettant d'obtenir un résultat. À très grande vitesse, il opère un ensemble de calculs sur de gigantesques masses de données, capable ainsi de hiérarchiser l'information, deviner ce qui nous intéresse, sélectionner les biens que nous préférons (Cardon, 2015 : 7). Ils sont aujourd'hui la figure centrale de la « calculabilité » de nos existences, de l'ensemble de nos actions, de nos comportements, de nos intentions et de nos désirs. L'algorithme s'impose comme un actant de la manipulation, et le moteur de recherche en est l'opérateur le plus structurant et le plus emblématique. Cet actant opère des sélections dans cette masse de données et impose à l'utilisateur un mode d'accès au sens, en déterminant le mode d'organisation et de hiérarchisation de l'information sélectionnée, lequel détermine le mode de réception de l'énonciataire. Le dispositif technologique n'est donc pas un pur outil mais bien un actant qui réalise, au sens sémiotique, un « faire manipulateur » sur les utilisateurs, puisqu'il exerce une contrainte sur leur mode de réception et d'accès à l'information. Le geste le plus structurant à cet égard de l'actant Internet est la

sélection de type paradigmatique qu'il opère lorsque, pour répondre à une requête sur un moteur de recherche, il « filtre » les contenus et les hiérarchise par degré de pertinence et en fonction de leur visibilité sur le réseau³. Ainsi, Google sélectionne-t-il des fragments discursifs (ou unités discursives) indépendants entre eux et les met en texte sous la forme d'un classement par niveau de pertinence et d'importance où chaque unité vaut pour elle-même. En ce sens, l'actant internet produit des classements qui actualisent des effets de hiérarchisation plus que des effets de taxinomie. On assiste à un renversement du rôle de l'actant-sujet, l'internaute devenant en quelque sorte l'objet de la quête de l'actant algorithme.

Le fait que les classements et la sélection des contenus soient déterminés en partie par l'activité des internautes tend à faire de l'algorithme un actant stratège. Il anticipe à partir des comportements de chacun, et considère chaque utilisateur comme prévisible dans ses choix, c'est-à-dire mû par le régime de la « programmation » (Landowski, 2006 : 16-23). Il construit ainsi un sujet internaute qui poursuit la même orientation, dont la trajectoire est sans cesse confirmée et renforcée dans la même direction. La connaissance désormais largement diffusée de la logique de l'algorithme génère des conduites stratégiques de part et d'autre. L'algorithme connaît la propension de certains acteurs du web à définir leurs conduites de façon à augmenter leur visibilité sur la toile. Ces derniers « calculent » ainsi leur production discursive par rapport au potentiel de référencement qu'ils anticipent à travers l'usage de formes lexicales et de contenus sémantiques déterminés. Mais parce qu'il « sait » que les utilisateurs développent des tactiques en réponse à son objectif de neutralité, l'actant algorithme met en place des contre-programmes (voir Fontanille, 1998 : 232 et 240) pour corriger et déjouer les effets des pratiques adoptées pour le contrer lui-même...

Il revient à la sémiotique de prendre sa part dans une réflexion pluridisciplinaire, aux côtés de l'anthropologie et des sciences de l'informatique, sur la place croissante de la logique algorithmique dans nos modes d'action et dans notre imaginaire contemporain de la société des calculs.

3.2. La quantification des formes et des pratiques signifiantes

La donnée numérique touche non seulement à la nature du langage informatique, c'est-à-dire à la couche invisible, mais elle reconfigure aussi le plan de l'expression du monde numérique en engendrant de nouvelles formes signifiantes et

3. Rappelons que l'algorithme du moteur classe les contenus selon un critère d'indexation (ou PageRank sur Google), qui est le nombre de liens renvoyant vers le site indexé. Plus le nombre de sites qui recommandent une adresse est élevé, plus le *page rank* augmente. Voir Farchy (2013).

culturelles. Le rôle croissant de la quantification dans les processus signifiants en est une manifestation centrale. On assiste en effet à une axiologisation et à une montée en gloire des grandeurs numériques, non seulement en tant qu'opérateurs agissant dans la substance du contenu, mais en tant que formes sémiotiques. La quantification des actions et des opinions est un format désormais générique qui s'est installé comme une véritable norme dans les usages numériques. Cette diffusion soulève la question essentielle des effets de sens produits par la quantité dans les dispositifs numériques. Car la valeur numérique associée à un contenu détermine une orientation dans la perception du sujet. Elle oblige, dans une perspective sémiotique, à s'intéresser au double rôle du chiffre dans le discours : soit indicateur de quantité (valeur descriptive), soit indicateur de magnitude (Fontanille, 1992 : 7), c'est-à-dire de puissance. Ainsi, une valeur numérique massive, tout comme un nombre restreint, introduit une orientation dans la perception du sujet, susceptible de désamorcer la tension face au processus de décision permanent auquel il est confronté. Le rôle croissant de ces valeurs numériques dans les interfaces médiatiques tente de donner une prise face au vertige de l'hyper-proposition. Ces valeurs quantitatives fonctionnent comme des exposants qui modulent les discours qu'elles accompagnent (Bertin et Granier, 2015 : 142). À titre d'exemple, le nombre « massif » de 7 265 679 vues qui indicarise une vidéo sur Youtube est d'abord l'expression et la perception d'une grandeur numérique étendue qui oriente la perception du sujet. C'est un exposant qui vient moduler le contenu visuel qu'il accompagne, en lui affectant une orientation évaluative. Ce syntagme combinant un contenu – visuel souvent, ou linguistique – à un indice numérique connaît aujourd'hui un très grand degré de diffusion et s'impose comme une véritable norme dans les usages numériques.

La place centrale des processus signifiants de quantification constitue pour la sémiotique un enjeu majeur de compréhension des transformations de la société par le numérique. Ainsi, la grandeur numérique, en agrégeant des actes individuels pour les convertir en choix collectifs massifs, joue un rôle central dans la formation d'une légitimité « numérique » et d'une opinion publique sur le web (Bertin, 2017). Et la quantification numérique interroge la dimension énonciative de cette opinion. La grandeur numérique et anonyme neutralise en l'effaçant la question de la compétence et de la qualification du sujet. Elle masque les énonciations individuelles, en les agrégeant pour les transformer en valeurs quantitatives. En effet, la quantification entraîne l'effacement du sujet derrière le dispositif, qui facilite le refus de se constituer en énonciateur de l'opinion émise. Le jugement transformé en clic – comme l'illustre la sanction du « like » – constitue un « passage à l'acte » plus ou moins déresponsabilisé et désinhibé, à travers le geste anonyme qui l'actualise.

Par ce geste, le sujet semble s'inscrire dans une sorte de proto-énonciation, en sachant vaguement qu'il ne fera rien d'autre que participer aux flux globaux de la masse parlante.

En outre, la mise en discours de la valeur numérique dans ces dispositifs engendre un processus signifiant bien spécifique. Il s'agit de ce qu'on pourrait nommer un processus d'accumulation continu. La mise en discours, sur les plateformes médiatiques d'échange, du processus de comptage manifeste en effet une suite numérique « ouverte », c'est-à-dire sans horizon définitif. L'énonciataire se trouve exposé à un processus d'accumulation toujours inachevé, qui appelle exclusivement son augmentation. Cette orientation augmentative (Zilberberg, 2006) des grandeurs numériques, propre à ces dispositifs du Web social, suggère l'hypothèse d'un « effet d'enrôlement ». Ainsi, ce mouvement massif d'augmentation collective s'impose à la perception du sujet et joue vraisemblablement un rôle d'attracteur, l'invitant à rejoindre l'orientation collective dominante. Cet effet d'enrôlement semble d'autant plus plausible qu'il fait écho aux dynamiques sociales de la notation, qui montrent que plus les contributeurs sont nombreux, plus l'envie de participer à son tour est forte (Beauvisage *et al.*, 2014 : 182-183).

Cette fonctionnalité (Badir, 2007) d'augmentation ou d'amplification numérique continue joue un rôle central dans la construction et la mise en forme de l'opinion publique numérique. Elle actualise la mise en scène du procès continu (et orienté) de construction de cette opinion. Et elle produit un double effet de légitimation par la représentation de la sanction collective, incontestable sur le plan véridictoire, et par l'effet d'enrôlement (appel au vote).

3.3. Le fantasme de l'optimisation des conduites

La donnée numérique ne se limite pas à son rôle d'opérateur des transformations permanentes du média internet. Elle engendre un imaginaire prédominant, qui impose de nouvelles axiologies et plus préoccupant, de nouvelles idéologies qui semblent être « naturalisées » dans la société. On ne saurait trop insister sur la légitimité de la sémiotique à interroger la construction et la circulation de ces significations sociales. La donnée et ses combinaisons infinies au sein des algorithmes actualisent la possibilité toujours plus étendue de la « calculabilité » de la société et des individus. Cette possibilité de tout calculer a fait naître une idéologie dominante qui est celle de l'optimisation des conduites, des comportements. Toute conduite, toute action est optimisable, du point de vue du calcul et de la modélisation. L'algorithme est la clé d'accès à un savoir cumulatif sur soi et

sur la société, dans un but d'amélioration. Mais la réalisation de cette quête d'un monde optimisé est gouvernée par le régime du savoir, manifesté notamment par une nouvelle forme de contrat social, autant pour le collectif que pour l'individuel : « J'accepte d'enregistrer et de donner des informations, en échange d'un savoir sur moi, et d'une optimisation ». Ce nouveau contrat social s'incarne notamment dans la figure du « profilage ». La fascination pour la donnée et son statut amène à s'interroger sur le régime épistémique qui la gouverne. Elle traduit l'espoir d'une transformation magique d'un savoir en pouvoir, à caractère certain, puisque fondée sur la rationalité du nombre et du calcul. Plus qu'un système de connaissance, cette rationalité cognitive tend paradoxalement à jouer le rôle d'un « système de croyances » de substitution et à ce muer en un destinateur omnipotent. La société numérique opère ainsi un déplacement des valeurs, qui viendraient s'investir sur d'autres objets. L'idéal d'infaillibilité et de maîtrise engendré par l'idéologie publicitaire de la marque, mis à mal par l'ère des interactions, pourrait bien resurgir à travers l'infaillibilité fantasmée des données chiffrées.

3.4. La matérialité de la substance numérique

Les données numériques ne sont pas seulement « calculables », mais elles sont aussi « manipulables ». Elles donnent une prise au sujet utilisateur sur la substance de l'expression du numérique (définitoire des pratiques énonciatives digitales). Par cette caractéristique, elle modifie le rapport au texte numérique en rendant toujours possible l'intervention de l'énonciataire sur la substance même du « texte » de la discursivité sociale, ouvrant la possibilité de multiples énonciations à partir du même matériau. La transformabilité du média numérique affecte donc les processus signifiants qui s'y déroulent, ce qui nécessiterait une collaboration étroite de la sémiotique avec les sciences de l'informatique pour permettre une compréhension éclairée de ces enjeux.

C'est le principe de modularité qui rend le « texte numérique » transformable selon Lev Manovitch (2010), en intervenant sur certaines composantes de la matérialité du web. En effet l'objet numérique est segmentable en parties (unités), chacune comportant des parties autonomes plus petites qui sont indépendantes et qu'on peut modifier et réassembler sans changer l'objet dans son ensemble. C'est ce phénomène qui est à l'œuvre dans de nombreuses formes de la culture populaire numérique dite « virale », où chacun peut produire des variantes d'un même contenu, pour autant que l'utilisateur possède une connaissance technique de base. Cette possibilité d'intervention sur le « texte » numérique est définitoire des pratiques énonciatives digitales, où l'énonciateur a une prise sur la substance de l'expression numérique.

3.5. De la narrativité à la variation ?

La répliquabilité et la modularité des objets numériques font émerger de nouvelles formes et processus signifiants. Le phénomène des mèmes caractérise précisément ce régime de construction du sens fondé sur la modularité (Bertin et Granier, à paraître). À l'origine du mème se trouve un énoncé (visuel, linguistique, en général syncrétique) qui émerge du flux de la discursivité numérique pour des raisons souvent obscures. Sa « circulabilité » repose en général sur les registres de l'absurde, de la parodie ou du détournement ironique. La plupart des mèmes se construisent ainsi autour d'un « schème formel prédéfini », c'est-à-dire une forme discursive prédéterminée, qui est à la fois aisément modifiable par l'énonciataire – en raison même du principe de modularité – et fortement prescriptive puisqu'elle impose un format d'écriture contraignant, qui oriente le sujet dans sa réappropriation énonciative. La forme linguistique et / ou la forme visuelle – comme le paradoxe, le syllogisme ou l'aphorisme – sont figées et jouent le rôle de « structure d'accueil » qui par conséquent délimitent le cadre des variations énonciatives. C'est ce qu'illustre, par exemple, le mème du vélociraptor. Ce mème utilise comme schème formel prédéfini un vélociraptor plongé dans des questions métaphysiques et dans la résolution de paradoxes bizarres.

Il s'agit donc d'une sorte d'exercice de style qui consiste à s'inscrire dans une forme prédéterminée en la modulant suffisamment pour la renouveler, tout en assurant un degré de conformité suffisant par rapport au prototype pour permettre sa reconnaissance. Le phénomène des mèmes instaure un défi à la créativité individuelle, sur fond de rivalité : chaque énonciation vient à la fois renouveler et renforcer le mème comme forme de la praxis énonciative.

Ce schème commun engendre une série de variations qui peut prendre des proportions massives. C'est le même processus à l'œuvre avec ce qu'on pourrait appeler les « énoncés matriciels » sur la plateforme Twitter, qui engendrent de multiples variantes à partir du même énoncé de base. L'énoncé matriciel « c'est sexy un mec qui... » a ainsi généré des milliers de variantes sur une courte période au cours de l'année 2016.

Ces processus signifiants, fondés sur la variabilité, soulignent l'émergence d'une évolution du mode de génération du sens. La narrativité comme modèle canonique d'articulation du sens apparaît concurrencée par le modèle de la variation ou de la version. La narrativité a installé une conception de sens fondée sur une progression orientée vers une finalité, largement diffusée dans les formes de la culture populaire. Les phénomènes que nous venons d'évoquer reposent, eux, sur un régime de sens qui n'est pas gouverné par la progression narrative, mais par

l'accumulation de variantes issues d'un schème commun. Ces phénomènes marquent aussi une évolution du régime de répétition, constitutif de la communication de masse. En effet, la variation distingue le fait répétitif des mêmes d'une pure opération de reproduction. Il s'agit plutôt de « reprendre » à son compte un schème de discours existant pour en donner sa propre version – la virtuosité de l'énonciateur compétent s'illustre alors dans sa capacité à avoir « prise » sur ce matériau existant. Ces processus signifiants mettent en lumière l'importance de la version comme mode d'actualisation du sens à l'ère numérique. Et la « manipulabilité » des matériaux numériques amène chacun d'entre nous à produire sa propre version d'un même document ou d'un même discours.

En outre, ces formes signifiantes de la culture numérique sont fondées sur un modèle non terminatif, à l'inverse du modèle narratif, et qui repose sur une construction à forte dominante paradigmatique. Elles s'accumulent pour former des suites ou des séries « ouvertes », sans dénouement ni progression narrative. Chaque série de mêmes est ainsi constituée d'une accumulation d'occurrences dépourvue de clôture terminative, et donc potentiellement sans fin, car chaque unité vient enrichir le système d'une variante possible. Ces séries de variations ne sont donc pas orientées vers une résolution, mais sont régies par l'inachèvement. Cette évolution est d'importance, car elle affecte les modes de construction et de circulation des formes culturelles. Elle devrait naturellement nous amener à penser une sémiotique de la variation, régie davantage par l'axe paradigmatique de la sélection que par l'enchaînement syntagmatique d'un récit. Le modèle de référence de la construction du sens, autant dans les pratiques professionnelles que culturelles, se structure ainsi autour de la version, texte toujours en devenir, ouvert aux multiples « reprises » énonciatives. Ces longues séries discursives ouvertes, infinies variations d'un même schème, diffusent des formes sémiotiques et des pratiques régies par les transformations graduelles (altération, amplification, itération), plus que par des transformations discontinues du modèle narratif.

Le centre de gravité des phénomènes de signification à l'œuvre dans cet univers numérique s'est déplacé. Le tropisme de la navigation du sujet qui explore des espaces numériques tend à être remplacé par la circulation des objets numériques. Des objets numériques répétitifs et modifiables dont la circulation elle-même contribue à la signification. D'une certaine manière en effet, c'est la circulation qui crée l'objet, comme le souligne Yves Jeanneret dans son imposante réflexion sur la trivialité. Ces objets qui évoluent au fil de leurs multiples variations et de leur diffusion, relèvent du phénomène de la trivialité, qui désigne selon lui « le caractère transformateur et créatif de la transmission et de la réécriture des êtres culturels à travers différents espaces sociaux » (2014 : 15). La circulation crée donc

les objets culturels, et renouvelle les formes de culture populaire, en amplifiant des formes d'expression non élitistes, ancrées dans la trivialité du quotidien et de la dérision. La parodie, la moquerie, le détournement actualisent une sorte d'avatar de la culture populaire de l'oralité.

Un déplacement de perspective s'impose, pour appréhender un sujet-centre, vers lequel circulent et convergent désormais des flux de données. Pour prendre la mesure de ce déplacement et affronter ses enjeux épistémologiques, la sémiotique peut là encore ouvrir avec profit une collaboration approfondie avec les sciences de la communication. C'est la condition indispensable si elle veut aborder légitimement et efficacement l'analyse de ces flux signifiants, et la façon dont ils reconfigurent les rapports du sujet au sens dans les médiations contemporaines.

4. En conclusion

Il semble en définitive que la sémiotique se présente comme une chance pour le numérique, une chance supplémentaire d'approfondir et d'enrichir la compréhension des phénomènes pluriels qui caractérisent cette société numérique. Une chance qui doit pousser la sémiotique à se donner les moyens d'affronter son destin – et son ambition – de science de la société. Car le numérique ne peut plus être considéré comme un objet circonscrit. Le défi qu'il ouvre pour la sémiotique est de se placer à la hauteur d'un projet plus global d'une science de la société transformée par le numérique. Une société numérique qui transforme les pratiques médiatiques et signifiantes, qui elles-mêmes engendrent des pratiques sociales et culturelles.

Au-delà des parcours des acteurs, des reconfigurations textuelles, des pratiques numériques médiées, il resterait somme toute à faire la sémiotique même de cette mutation où les catégorisations classiques de type sujet / objet sont de moins en moins efficaces. C'est ce que semble indiquer l'émergence d'une actantialité propre au système en expansion, produite par la conjonction des interactions humaines, des calculs machiniques et de la prolifération des instruments de captation des données du monde social. L'objectif pour la sémiotique est de se confronter à cet enjeu, sur la base des fondamentaux du projet scientifique qui la fonde, mais en construisant un dialogue scientifique renouvelé pour appréhender l'ampleur de ces réalités, et leur interdépendance. Il s'agit pour elle en quelque sorte de s'ouvrir sans perdre son identité.

Les questions qui traversent cette société numérique relèvent, on l'a vu, des sciences du sens, mais elles les dépassent aussi. Le rôle stratégique de la sémiotique

face à cette tâche – déjà largement entamée par d'autres – n'est pas de se positionner comme une méta-discipline, mais plutôt d'initier et de fédérer une collaboration pluridisciplinaire autour des sciences du sens pour appréhender de manière novatrice cette société numérique. En définissant un socle commun dans un large cercle réunissant les sciences des médias autant que les sciences de l'informatique, l'anthropologie de la communication autant que la sociologie des usages numériques ou l'épistémologie, pour affronter chaque grande problématique, elle peut, sous la bannière du sens, contribuer légitimement à jeter les bases d'une future Science de la Société de Communication.

Références bibliographiques

- ABLALI, Driss, MITROPOULOU, Eléni (dir.) (2007), *Sémiotique et communication : états des lieux et perspectives d'un dialogue*, *Semen*, n° 23, disponible sur : <https://semen.revues.org/4871>.
- BADIR, Sémir, PROVENZANO, François (dir.) (2017), *Pratiques sémiotiques et pensée du médium*, Louvain-la-Neuve, Academia.
- BADIR, Sémir (2007), « La sémiotique aux prises avec les médias », *Semen*, n° 23, disponible sur : <http://semen.revues.org/4951>.
- BEAUVISAGE, Thomas, BEUSCART, Jean-Samuel, MELLET, Kevin, TRESPÉUCH, Marie (2014), « Une démocratisation du marché ? Notes et avis de consommateurs sur le Web dans le secteur de la restauration », *Réseaux*, n° 183, pp. 161-204.
- BERTIN, Erik (2017), « L'opinion publique sur internet. Formes de la désignation », dans BADIR, Sémir, PROVENZANO, François (dir.), *Pratiques émergentes et pensée du médium*, Louvain-la-Neuve, Academia.
- BERTIN, Erik, GRANIER, Jean-Maxence (2015), « La société de l'évaluation : nouveaux enjeux de l'âge numérique », *Communication et langages*, n° 184, pp. 121-146.
- BERTIN, Erik, GRANIER, Jean-Maxence (à paraître), « Les mêmes. Sémiotique d'un objet de la culture numérique », dans ABLALI, Driss, BERTIN, Erik (dir.), *Les Sociabilités numériques*, Louvain-la-Neuve, Academia.
- BOUTAUD, Jean-Jacques (1998), *Sémiotique et communication*, Paris, L'Harmattan.
- BOUTAUD, Jean-Jacques (2004), « Sémiotique et communication. Un malentendu qui a bien tourné », *Hermès*, n° 38, pp. 96-102.
- CARDON, Dominique (2015), *À quoi rêvent les algorithmes*, Paris, Le Seuil.
- CASILLI, Antonio A. (2010), *Les Liaisons numériques*, Paris, Le Seuil.
- FARCHY, Joëlle, MEADEL, Cécile (2013), « Moteurs de recherche et référence-

- ment : chassez le naturel... », *Hermès*, n° 66, pp. 147-154.
- FLOCH, Jean-Marie (1989), « La Sémiotique est une praxis », *Cruzeiro Semiótico*, n° 10, pp. 112-121.
- FONTANILLE, Jacques (dir.) (1992), *La Quantité et ses modulations qualitatives*, Limoges, Presses Universitaires de Limoges.
- FONTANILLE, Jacques (1998), *Sémiotique du discours*, Limoges, Presses Universitaires de Limoges.
- FOUCAULT, Michel (1975), *Surveiller et punir*, Paris, Gallimard.
- GOODY, Jack (1979 [1977]), *La Raison graphique*, Paris, Minuit.
- JACQUINOT-DELAUNAY, Geneviève, MONNOYER, Laurence (dir.) (1999), *Le Dispositif entre usage et concept*, *Hermès*, n° 25.
- JEANNERET, Yves (2014), *Critique de la trivialité*, Paris, Non Standard.
- JEANNERET, Yves, SOUCHIER, Emmanuël (2005), « L'énonciation éditoriale dans les écrits d'écran », *Communication et langage*, vol. 145, n° 1, pp. 3-15.
- LANDOWSKI, Éric (2005), « Les interactions risquées », *Nouveaux actes sémiotiques*, n° 101-103, pp. 1-106.
- MANOVITCH, Lev (2010), *Le Langage des nouveaux médias*, Dijon, Les Presses du réel.
- PIGNIER, Nicole, DROUILLAT, Benoit (2004), *Penser le web design : modèles sémiotiques pour les projets multimédias*, Paris, L'Harmattan.
- PIGNIER, Nicole, DROUILLAT, Benoit (2008), *Le Webdesign : sociale expérience des interfaces web*, Paris, Hermès.
- REBILLARD, Franck (2009), *Le Web 2.0 en perspective : une analyse socio-économique de l'internet*, Paris, L'Harmattan.
- SOUCHIER, Emmanuël (1996), « L'écrit d'écran, pratiques d'écriture et informatique », *Communication et langages*, n° 107, pp. 105-117.
- SOUCHIER, Emmanuël (1998b), « L'image du texte pour une théorie de l'énonciation éditoriale », *Les Cahiers de médiologie*, vol. 2, n° 6, pp. 137-145.
- SOUCHIER, Emmanuël, JEANNERET, Yves, LE MAREC, Joëlle (2003), *Lire, écrire, récrire*, Paris, Bibliothèque Publique d'Information.
- TRELEANI, Matteo (2014), « Dispositifs numériques », *Actes sémiotiques*, n° 117, disponible sur : <http://epublications.unilim.fr/revues/as/5035>.
- ZILBERBERG, Claude (2006), *Éléments de grammaire tensive*, Limoges, Presses Universitaires de Limoges.

Communication stratégique et digitalisation

Sémiotique de l'anticipation

Giulia Ceriani

Université de Sienne (Italie)

Nous traiterons dans ce chapitre de l'utilisation de la sémiotique dans le contexte de digitalisation progressive de la société, avec une attention toute particulière pour les dynamiques communicationnelles et prévisionnelles qui sous-tendent l'intelligence stratégique au sein des marchés comme autant d'arènes de la signification. La textualisation numérique offre-t-elle concrètement de nouveaux domaines d'intervention / de nouvelles possibilités applicatives dans ces contextes ? En quoi l'épistémologie sémiotique nécessite une révision de ses paramètres d'utilisation et en quoi continue-t-elle à être indispensable pour régir les nouvelles formes de relation ?

Nous avons le sentiment que la fluidification de la nouvelle société numérique (à savoir, au-delà de toute métaphore : l'instabilité et la fragilisation, engendrées non seulement par les dynamiques du changement mais aussi par la crise économique, par la modification des équilibres due au flux migratoire et à la radicalisation de la politique) a profondément entamé les contours applicatifs et les questions que la sémiotique, en tant qu'intelligence du monde, est amenée à se poser. La société actuelle est enfermée dans des concepts ambigus, tels que *changement*, *transformation*, *mutation*, *glissement*, sans qu'aucun de ces mots ne soit suffisamment précis ni pour expliquer notre présent, ni pour nous dire quelle direction pourrait prendre son évolution.

1. Une révolution globale

Nous nous trouvons face à une révolution globale, entièrement régie par la technologie. Le développement des chaînes médiatiques numériques, la disponibilité croissante de la large bande et l'habitude qui s'ensuit à être constamment interconnecté ont contribué à affirmer un modèle de consommation média renouvelé et libre de toute contrainte et de toute frontière, qui se superpose de fait à la

consommation existentielle (voir, par exemple, Mayer, 2015), où la multiplication de l'audience est poursuivie et anticipée par une multitude de tendances, de points de contact et de catalyseurs thématiques voués, ne serait-ce que provisoirement, à canaliser les désirs et les relations, les actions et les prévisions. Le *personal casting* (Periscope, Twitter, parmi d'autres) et une conception de l'espace-temps qui ne connaît pas de discontinuités pour la simple raison qu'elle se focalise constamment sur l'ici et le maintenant, urgence du présent mais aussi mémoire ineffaçable des traces laissées sur les réseaux, viennent côtoyer et bien souvent remplacer le *broadcasting*.

Dans ce scénario, qui établit les coordonnées de la société post-numérique, la publicité a définitivement dépassé sa mission d'origine, à savoir l'exercice de l'argumentation et de la persuasion, mais aussi son propre modèle d'affaires et d'organisation interne, se mobilisant désormais autour de trois mots d'ordre : *social*, *mobile* et *real-time*. De la distinction traditionnelle entre les fonctions comptabilité, créativité et planification, on est passé à une organisation qui implique un schéma de collaboration horizontal orienté vers de nouvelles plateformes d'engagement et, en même temps, vers la recherche de formes de revenus alternatives, pour pallier la disparition des commissions qui, jusqu'à l'apparition du numérique, alimentaient l'activité commerciale des agences. Les équipements informatiques et les logiciels se développent et rendent la production plus économique et efficace, tandis que la planification prend une orientation de plus en plus automatisée que l'on a baptisée « programmatique ».

Une nouvelle conception de la communication, certes, mais également une nouvelle dimension du front stratégique, où les appareils mobiles favorisent la dominance des interfaces vidéo, et en même temps, restituent au contexte d'utilisation – avec toutes les variables de sa fluidité – une importance déterminante. De leur côté, les réseaux sociaux, dans leur dimension de plateformes de création et de partage des contenus, gèrent les rapports d'influence d'une façon de plus en plus horizontale, incitant les marques à transformer radicalement leurs pratiques relationnelles.

Les médias classiques (la télévision, la radio, le cinéma, la presse, la communication urbaine) résistent encore, bien sûr, mais de façon subalterne et parallèle à une modalité de contact intégrée, virale, constamment régénérée et donc jamais pleinement contrôlable, qui est le fondement de la communication présente et, de plus en plus, de la communication future. L'économie *low cost-high value* (Fabris, 2010) s'inscrit dans une conjoncture marquée à la fois par une crise économique sans issue et par une crise de confiance envers l'institution, à laquelle n'échappe pas l'institution-marque. Comme l'écrit justement Laura Minestroni :

[...] ce qui change, c'est le statut épistémologique de la publicité, des moyens et des formats dont elle se sert. *Display advertising, search advertising*, réseaux sociaux, blogs, plateformes numériques, communication virale et non conventionnelle, actions de guérilla, marketing tribal, *ambient advertising, tryvertising*, voilà seulement quelques-uns des mots clés dénotant le changement en cours. (2011 : 6 ; notre traduction)

2. Les coordonnées du changement

De coordonnée qu'elle était, la communication devient intégrée, à la recherche de synergies utiles qui ne distinguent plus entre *above* et *below the line*, mais qui s'attachent à restituer un sens si possible non invasif et, d'une certaine façon, nécessaire à ce qui reste un outil de financement indispensable de l'ensemble des activités médiatiques.

Non plus des monologues, s'adressant tant bien que mal à un destinataire potentiel et passif. Mais bien des dialogues, de préférence accompagnés d'images, voire entièrement délégués à l'image. La société dans laquelle on évolue s'est farouchement emparée du gouvernail à travers sa propre exhibition et a choisi le canal le plus immédiat, à savoir celui de l'autoreprésentation. Instagram, donc, pour se raconter, à travers l'appropriation de comportements auxquels participent les marques et les produits, et non pas le contraire. Facebook, Youtube, Vimeo, pour des apparitions de plus longue durée, où comptent la cohérence des posts et la valeur narrative, qui permettent de transformer le contact ponctuel en un développement plus durable, de retenir l'attention de son instable interlocuteur ne serait-ce, dans le meilleur des cas, que le temps de quelques précieuses secondes supplémentaires.

Voilà donc que la focalisation sur les contenus devient une monnaie d'échange indispensable. Des contenus qui ne s'affranchissent certes pas de la forme, à laquelle ils sont bien évidemment intimement liés, mais à laquelle ils demandent avant tout une certaine pertinence : pas tant par rapport à un genre ou à un but, que par rapport à l'implémentation numérique des cibles auxquelles ils se réfèrent. Des cibles plus ou moins connectées, *digital native* ou transitoires et parfois encore caractérisées par un fort ancrage dans les médias traditionnels. Et, en même temps, la significativité par rapport aux contextes, qui ne définit l'efficacité qu'à l'aune de l'importance de l'influence du contexte d'utilisation (intra- ou extra-textuel, présent au sein même de l'interface qui l'a distribué ou pertinent à un niveau d'existence extra-numérique).

Dans ce contexte, nous observons donc nécessairement un besoin renouvelé, bien que controversé, de *vision anticipatoire*, qui demande à être comblée par des

contenus actualisés. Et il s'agit précisément du nouveau domaine d'intervention, du rôle, que devrait ou pourrait, à notre sens, avoir la sémiotique au sein de la société actuelle.

Il convient avant tout de donner une définition socio-sémiotique de l'*anticipation*, à travers une approche méthodologique visant à identifier le tracé conjoncturel des signes anticipatoires, de manière à mieux cerner la contribution que notre discipline pourrait apporter une meilleure compréhension de ces « transformations silencieuses » (Jullien, 2009) qui marquent notre société.

3. Changement et anticipation

L'anticipation est étroitement liée au changement : elle introduit les potentialités de la transformation dans le présent, de façon à identifier les problématiques futures et leur solution possible. Anticiper, c'est prendre des décisions avant la survenue d'un fait futur prévisible. Cela implique, d'un point de vue sémiotique, une conception dynamique du changement, en tant que passage à travers différentes phases :

- la phase virtuelle, où se profile l'état futur et où se décident les actions qui la favorisent ou la contrecarrent ;
- la phase actualisée, où sont mises en place les stratégies anticipatoires proprement dites, qui ne visent pas nécessairement le résultat prévu initialement, mais le résultat souhaité ;
- enfin, la phase de la réalisation, où la transformation est donnée comme résultat de la pensée / de l'action anticipatoire.

Vue sous cet angle, la dynamique d'anticipation est donc étroitement liée à celle de la prévision, sans pour autant se confondre avec cette dernière : on anticipe avec une intention de ralliement à une valeur positive ou de dissociation par rapport à une valeur négative, au sein d'un parcours de transformation qui reconnaît dans l'état final la validation ou non du projet de changement.

L'anticipation est accessoire, en ce qu'elle vise à orienter un certain type de transformation, qui peut être intrinsèquement contradictoire avec celle résultant de la prévision.

4. L'approche socio-sémiotique

Maintenant que nous avons défini le concept de l'anticipation, tentons de l'affronter dans une optique plus strictement sémiotique. La construction à laquelle

préside l'anticipation est nécessairement narrative : visant à instaurer une simulation en mesure de dessiner un scénario, l'anticipation prépare le terrain de culture à partir duquel les éléments considérés comme significatifs seront sélectionnés pratiquement *in vitro*, en tant que porteurs de traits distinctifs. Ce sont ces derniers qui, afin de mettre en évidence leur différence, nient partiellement la conjoncture dans laquelle ils ont été identifiés, révélant le profil distinctif de celle qui adviendra.

Dans une optique socio-sémiotique, ces signes représentent alors des manifestations discursives de différentes natures, qui articulent, selon différents degrés d'intensité figurative, l'interface sur laquelle se construit la dramaturgie anticipatoire. Par exemple, dans notre situation actuelle, on assiste, en marge de la discussion sur les sources d'alimentation en énergie, à l'apparition d'indicateurs (débats, prototypes, histoires) qui laissent entrevoir la possibilité d'un futur où le problème énergétique, en tant que problème irrémédiable, n'existerait plus. L'imagination en matière d'énergies alternatives finira par s'éteindre d'elle-même, après quoi il ne restera plus que la conception d'un monde autarcique. Ou bien, en présence d'une tendance à accumuler des figures liées à l'automatisation, il est aisément envisageable d'anticiper non pas l'énigme invention robotique, mais le retour à une manualité artisanale fondamentale. Les imprimantes 3D sont probablement le signe le plus clair de cette anticipation.

L'approche socio-sémiotique s'inscrit donc dans l'optique d'identifier, sur le plan des manifestations généralement qualifiables d'existentielles (textualités complexes et syncrétiques), des éléments de différenciation qui renvoient, à un niveau plus abstrait, à des thématiques visant à repositionner clairement l'anticipation exprimée par rapport au tissu sur lequel il se greffe ; afin de pouvoir débattre de l'intention de s'inscrire dans la continuité ou dans la discontinuité logique par rapport à un présent qui fait office de pivot, autour duquel se décide la direction de l'orientation souhaitée.

Ceci génère, au sein de cette dynamique, une prise en compte de la donnée phénoménologique en tant que pur exercice pré-textuel, dont le sens est au contraire celui de renvoyer à une matrice conceptuelle susceptible de représenter un cluster de référence de phénomènes (de surface) appartenant (seulement en apparence) à des réalités phénoménologiques (par exemple, des catégories commerciales) différentes. La phénoménologie sociétale est, pour la sémiotique, un agrégat textuel et intertextuel, traversé par des tensions pathémiques qui aboutissent à la définition d'autant de « formes de vie ».

Jacques Fontanille (2014) définit ces formes de vie comme des schémas syntagmatiques, sous-tendus par un principe de cohérence qui garantit la récurrence des mêmes énoncés et des mêmes actants : congruence et cohésion, donc, afin

d'en assurer la reconnaissabilité autour d'une dimension isotopique donnée. Ce principe permet d'utiliser les formes de vie en tant que métaphore heuristique du discours sur l'anticipation sous-tendu par un point de vue sémiotique : articulations figuratives de plusieurs scénarios satisfaisant les exigences de l'imagination, invariablement nées de la contradiction avec le T0, le temps d'origine dans lequel s'inscrit l'exercice de *foresight*.

5. Scénarios et narrativité

Il convient alors d'aborder le thème de la matrice « figurale » qui soutient la figurativité dans laquelle s'inscrivent les formes de vie envisagées.

Pour structurer un scénario – la déclinaison anticipatoire de la forme de vie – il faudra donc, en exploitant pleinement (voir Ceriani, 2007) le potentiel de la narrativité sémiotique :

- sélectionner un certain nombre d'éléments de valeur, en fonction de l'état de départ et de l'intention anticipatoire ;
- introduire les opérations logiques élémentaires de contrariété, de contradiction et d'implication de façon à pouvoir transformer les valeurs de départ ; – proposer des schémas actantiels alternatifs, en identifiant des structures actorielles différentes pour couvrir les rôles de Sujet, Objet de Valeur, Destinateur ; – sélectionner les thématiques divergentes, de façon à pouvoir évaluer la consistance d'intrigues alternatives ayant / avec des degrés de risque différenciés ;
- meubler figurativement le scénario, différemment selon le contexte de référence, qu'il s'agisse d'une ville ou d'une structure familiale, d'une gamme commerciale ou de la création d'un mouvement politique...

Ainsi, si l'on considère de manière anticipatoire, par exemple, l'évolution des dynamiques sexuelles et des définitions des rapports entre les sexes, on peut clairement voir l'alternance entre l'hyper-féminisation de la société typique de la fin du XX^e siècle et, paradoxalement, sa traduction dans la célébration homosexuelle du début des années 2000, jusqu'à l'actuelle émergence du Troisième sexe ou des phénomènes Agender, pour lesquels, figurativement et thématiquement investis, un marché typique des tendances en expansion est actuellement en train de s'ouvrir (espaces commerciaux dédiés, comme chez Selfridge's à Londres, collections de mode unisexe, etc. ; bientôt, une législation spécifique; et par la suite, un nouveau tournant, probablement vers une suppression définitive de la matrice génétique du sexe).

6. Crédibilité et risque

On peut donc affirmer que l'anticipation se meut à l'intérieur des marges de sa propre crédibilité. Sans crédibilité, l'anticipation est irrecevable, elle n'aura aucun public et ne pourra pas se transformer en prévision.

La crédibilité d'une anticipation se base sur sa vraisemblance : elle implique l'existence d'un substrat commun qui identifie une certaine conception de la « réalité », et qui est donc soumise à un fort relativisme culturel.

Naturellement, une conjoncture donnée peut admettre des discours anticipatoires différents et plus ou moins vraisemblables, comme c'est souvent le cas dans la littérature de science-fiction, par exemple, mais leur vraisemblance (et donc leur susceptibilité de devenir des prédictions) sera d'autant plus forte s'ils parviennent à se greffer sur le tissu commun du contrat social : pour le trahir, le nier, le contredire ou le contrarier de façon à en déplacer le point de vue et à en valider l'effet « novateur », sans pour autant perdre de vue les seuils des imaginaires contextuels.

L'anticipation est un discours. Un discours est un texte. Un texte est une construction syncrétique qui porte les traces, inévitables dans les choix énonciatifs opérés, du point de vue investi. Un point de vue qui peut être subjectivé (« nous ») ou objectivé (« on ») de façon à obtenir une efficacité maximum en fonction de la typologie du destinataire construit et des buts de la formulation anticipatoire. Si le *forecast* projette en avant les expériences passées, représentant une forme d'anticipation plutôt faible, le *foresight* se base en revanche sur la sélection de signes précoces préfigurant le scénario à venir : pour pouvoir être qualifiés de tels, ces derniers doivent déjà résider dans le contexte culturel observé, sans toutefois être pleinement reconnus par la communauté de référence. Lisibles, mais peu visibles.

Pour les avaliser et faire en sorte qu'ils aboutissent à des actions et des stratégies, il faut que le faire interprétatif de celui qui les reçoit soit soutenu par un faire persuasif congru et, justement, recevable : c'est la raison pour laquelle il est essentiel, par exemple, d'apporter le plus grand soin aux lexicalisations utilisées pour agglomérer les signaux de tendance, langages de connotation qui doivent faire preuve de suffisamment de pouvoir descriptif et imaginatif tout à la fois. Métaphores puissantes, sur lesquelles se fonde la capacité d'intervention du scénario anticipatoire.

Scénario qui, de par sa nature même, est voué à la reconnaissance du risque, ainsi qu'à la prise du risque le plus plausible / le plus opportun pour qu'une société donnée aille de l'avant. Une notion de *risque* en tant que virtualité liée au résultat incertain des stratégies d'interaction et de manipulation, en fonction

d'autant de modalités de construction du sens, selon une logique qui doit cependant rester graduelle entre les deux extrêmes représentés par la planification et l'accident (voir Landowski, 2005).

7. L'anticipation en tant que sémiotique prédictive

Une sémiotique prédictive devrait être en mesure de prévoir la façon dont l'utilisateur d'un système se comportera, dans des circonstances normales, selon les règles du système auquel il appartient. Si l'on pense aux scénarios anticipatoires comme à des systèmes qui dictent les règles à venir, on parvient également, à l'intérieur de ces derniers, à définir des appropriations et des constructions logiques de leurs éventuels « habitants ». Comme l'écrit Jean-Marie Floch à propos du carré sémiotique :

[...] il permet de prévoir les parcours que peut emprunter le sens et les positions logiquement présentes mais non encore exploitées qu'il peut investir. Surtout, les thèmes, les images, les concepts, les expressions positionnées sur le carré sont toujours situés dans des relations logiques et sémantiques définies. On saura quelles sont les manifestations compatibles ou non. (1985 : 200)

Sur la base de ce principe, il est possible de configurer une sémiotique prédictive en pensant à un sujet en situation, qui se place à l'interface entre ce qui a été et ce qui sera, autrement dit, au carrefour d'une transformation silencieuse, à la fois début et fin, sauf pour ce qui est des effets de focalisation qui – comme l'écrit si bien Landowski (2005 : 134) – mettent successivement en évidence un seul de ces aspects, qu'il soit inchoatif ou terminatif.

Lorsqu'on parle d'anticipation, on peut dire que l'accent est mis sur l'aspect inchoatif, cela va de soi. Mais également, sur la définition de noyaux conceptuels représentant en quelque sorte les piliers d'une sémiotique prédictive : synthèses denses du temps présent qu'un travail d'expansion (la prévision) contribuera à définir en tant que parcours de simulation, selon des lignes directrices logiques et structurelles.

8. Conclusion

Pour conclure et résumer les éléments que nous avons abordés, visant à souligner à quel point l'introduction d'une pensée anticipatoire de nature sémiotique est

nécessaire au développement de la communication contemporaine :

- l’anticipation n’est pas la prévision, mais une organisation idéologique qui permet de formuler des prévisions selon les points de vue qu’un individu donné peut / sait / souhaite exprimer ;
- l’ancrage de l’anticipation à l’intérieur des marges de plausibilité d’un contexte donné permet de lui conférer une vraisemblance ;
- en même temps, la vraisemblance se limite à la reconnaissance d’un langage commun permettant la reconnaissabilité de la proposition sans pour autant se fondre dans cette dernière, ce qui mène à un effet cognitif de la différence ;
- la simulation anticipatoire est une structure narrative qui articule les positions alternatives (auxquelles l’organisation logique du carré sémiotique fournit la grille des options) des matrices conceptuelles, à partir desquelles se déclenche la construction du scénario prévisionnel ;
- le succès de la transformation de l’anticipation (état actualisé) en prévision (état réalisé) dépend de la sélection (état virtuel) des signes porteurs de différence, dans le contexte d’une simulation soutenue par la vraisemblance permise par le pacte social.

Références bibliographiques

- CERIANI, Giulia (2007), *Hot spot e sfere di cristallo*, Milano, FrancoAngeli.
- FABRIS, Giampaolo (2010), *La società post-crescita. Consumi e stili di vita*, Milano, Egea.
- FLOCH, Jean-Marie (1985), *Petites Mythologies de l’œil et de l’esprit*, Paris / Amsterdam, Hadès / Benjamins.
- FONTANILLE, Jacques (2014), *Formes de vie*, Liège, Presses Universitaires de Liège.
- JULLIEN, François (2009), *Les Transformations silencieuses*, Paris, Grasset.
- LANDOWSKI, Éric (2005), « Les interactions risquées », *Nouveaux actes sémiotiques*, n° 101-103, pp. 1-106.
- MAYER, Giuseppe (2015), *Dallo spot al post. La pubblicità dopo i social media*, Milano, LSWR.
- MINISTRONI, Laura (2011), *La pubblicità nonostante i mass media. Verso una comunicazione integrata di marca*, Milano, Mondadori Università.

Pour une sémiotique critique des artefacts culturels

Alexandra Saemmer

Université Paris 8 – Vincennes-Saint-Denis

La sémiotique est une approche critique de la communication. Il ne faut plus associer la sémiotique aux démarches les plus formalistes du structuralisme, focalisées sur le fonctionnement interne du « système » de signes et faisant abstraction des pratiques dans leur contexte social : cette vision de la sémiotique est réductrice, et surtout en grande partie dépassée (voir les réflexions d'Ablali, 2007). Elle repose parfois sur une lecture de seconde main des textes fondateurs, et témoigne d'une méconnaissance des filiations pragmatiques qui ont engagé un renouvellement de la discipline en l'ouvrant largement à la prise en compte des contextes politiques et économiques, de production et de réception¹.

Un premier objectif de cette contribution est de revisiter quelques textes fondateurs de la sémiotique afin d'y déceler les amorces d'une approche critique de la communication ; amorces qui ont été précisées par la suite dans des approches problématisant le rôle des représentations individuelles et partagées dans la sémiase, et insistant en outre sur l'importance des matérialités de la communication : celle des dispositifs socio-techniques par exemple, qui incarnent dans leurs caractéristiques sensibles et leur fonctionnement technique des structures de pouvoir tout en engageant l'émergence de savoirs² et qu'il s'agira également de discuter dans cette première partie.

Dans la seconde partie, je présenterai les fondements méthodologiques d'une approche sémiotique qui propose de résoudre quelques questions laissées en suspens ou traitées de façon trop théorique par les prédécesseurs : l'intégration concrète de la question de l'« interprétant », c'est-à-dire de la variabilité des points de vue dans la pratique d'analyse sémiotique ; la prise en compte des ex-

1. Comme le formule Jean-Jacques Boutaud, « centrée d'abord sur le message et sur le code, à l'image des théories de l'information, la sémiotique fera, au fond, le même trajet que la communication en direction de variables intersubjectives, contextuelles, sociales et pragmatiques » (2004, en ligne). Voir aussi Andrea Catellani, qui postule que la sémiotique a désormais comme objectif « d'étudier la vie sociale et la communication à partir de l'analyse de signes », inversant la célèbre affirmation de Saussure qu'il faut « étudier la vie des signes dans le cadre de la vie sociale » (2013 : 205).

2. Oscillation analysée dans la suite des travaux de Michel Foucault.

périences individuelles et collectives, des attentes et espoirs, des représentations idéologiques et des allants-de-soi lors de la mobilisation de l'interprétant, bref, la jonction entre l'étude du terrain des pratiques sociales et l'analyse critique des matérialités d'un artefact ; et enfin la problématisation des contextes de production avec leurs enjeux industriels et politiques tels qu'ils s'incarnent sous forme de signes. Seront également discutés les champs de tension qui émergent lors de la mise en œuvre d'une sémiotique aussi « ouverte » (voir Boutaud et Verón, 2007), qui repose à la fois sur le recueil de discours d'acteurs inspiré de méthodes sociologiques, sur l'analyse des enjeux de pouvoir politiques et socio-économiques s'appuyant sur l'économie politique, et sur le décryptage des traces matérielles de ces différents enjeux dans l'artefact culturel.

1. Quelques relectures

Le nom de Ferdinand de Saussure s'impose comme point de départ dans cette première partie consacrée à la relecture de textes historiques. Sa distinction entre le « signifiant » et le « signifié », ces deux constituants inséparables du signe entre lesquels passerait le rapport de signification, fait partie de la culture générale. En revanche, la définition du signifiant comme « face matérielle du signe » telle qu'elle est présentée dans certains écrits de vulgarisation³, omet un aspect important pourtant problématisé par Saussure : le fait que la reconnaissance même de cette « face matérielle » ne va pas de soi⁴. Avant même qu'un sujet associe des concepts à un signe et qu'il fasse ainsi signifier ce qu'il perçoit, il découpe des unités de sens dans la masse indistincte de formes qui l'entourent. C'est ce découpage qui lui fait, par exemple, reconnaître la forme d'une chaise à côté d'une table, ou l'« image acoustique » du mot « chaise » parmi d'autres mots dans une conversation. Le découpage s'opère grâce à des représentations mentales de la forme chaise ou du son « chaise », qui ont été enregistrées dans la mémoire du sujet percevant et se trouvent réactivées pour l'occasion. Tout ce processus a été résumé de façon compacte dans le *Précis de sémiotique générale* de Jean-Marie Klinkenberg (1996 : 384-385⁵, pour ne citer qu'une référence). Ce

3. Voir par exemple « le signifiant, c'est la face matérielle et perçue du signe », disponible sur : <http://www.surlimage.info/ecrits/pdf/technocomA-2008.pdf>.

4. Le signifiant est ainsi défini par Saussure comme l'empreinte psychique de l'aspect matériel, donc non pas la séquence graphique ou phonique dans son aspect matériel.

5. Dans le chapitre consacré à la sémiotique des icônes visuelles, l'auteur explique la distinction entre le « stimulus » comme support matériel du signe (taches noires sur papier blanc, traits, courbes...) et le signifiant (« ensemble modélisé de stimuli correspondant à un type stable », le type lui-même étant défini comme une

qui m'importe ici n'est pas l'étude du processus cognitif lui-même de ce découpage initial des signes. C'est le fait que des représentations mentales interviennent dès l'*identification* d'un signe qui me paraît fondamental à retenir. Le processus d'interprétation y associe ensuite des « signifiés », des concepts qui reposent à leur tour sur des représentations. Les approches pragmatiques de la sémiotique affirment que, loin d'être fixées pour toujours, ces représentations sont variables d'un sujet à l'autre, d'une époque à l'autre, d'un contexte culturel à l'autre, et que la pratique analytique doit en rendre compte.

Prenons comme exemple le célèbre article « La Rhétorique de l'image » que Roland Barthes (1964) a consacré à une publicité de la marque Panzani. Sur cette publicité l'on perçoit, affirme l'auteur, un filet entr'ouvert laissant s'échapper des tomates, des poivrons, des oignons, des boîtes de conserve et un paquet de pâtes. Barthes identifie plusieurs signifiants dans l'image, dont un, d'ordre visuel, serait constitué des produits frais réunis : tomates, poivrons et oignons dans le filet. Grâce à un « savoir culturel » que le lecteur mobiliserait à la vue de ces produits, il interpréterait l'ensemble comme la représentation d'un « retour du marché » et y associerait des valeurs comme le « fait maison » (1964 : 41)⁶. Or, qui est ce lecteur qui reconnaît et interprète la scène ? N'aurait-on pas tout aussi bien pu commencer l'analyse par la tomate seule, en y associant par exemple la valeur « bonne pour la santé » ? Cette question pointe le rôle des représentations dès les premières étapes de l'interprétation. Comme je le montrerai plus loin, cette étape se révèle également cruciale face à des artefacts numériques comme un site web de presse : là où certains lecteurs perçoivent des formes éditoriales bien découpées aux délimitations claires, d'autres ne voient qu'une masse chaotique. La focalisation que les lecteurs effectuent, sur l'ensemble de la page-écran qui peut ainsi sembler brouillonne, ou des détails qui peuvent se révéler hautement structurés, guide cette première approche tout autant que leurs habitudes, leurs attentes, leurs représentations, et l'envie individuelle de concentrer l'attention sur un site particulier ou pas. Les émotions suscitées par ces matérialités de la communication diffèrent dès cet instant crucial et guident tout le processus interprétatif.

Une problématisation des représentations mobilisées dans la sémiologie se profile dans la notion de « savoir culturel » proposée par Barthes lui-même. Si l'auteur

« représentation mentale » qui a été constituée « par un processus d'intégration et de stabilisation d'expériences antérieures », *Ibid.*).

6. Pour lire ce premier signe, il suffit d'un savoir en quelque sorte implanté dans les usages d'une civilisation très large, où « faire soi-même son marché » s'oppose à l'approvisionnement expéditif (conserves, frigidaires) d'une civilisation plus « mécanique ».

pointe explicitement le rôle de ce « savoir » dans son interprétation de l'image, il n'en tire cependant pas toutes les conséquences. Certes, il admet que d'autres récepteurs pourraient avoir une lecture différente de cette publicité qui, ne serait-ce que par les couleurs, mobilise des stéréotypes d'« Italianité », ou qui en tant que photographie naturalise une scène construite de toutes parts par des stratégies marchandes. Au final, c'est pourtant bien le savoir culturel de Roland Barthes qui se trouve extrapolé, y compris lorsqu'il analyse les stéréotypes matérialisés dans l'image. La dimension critique de l'analyse se concentre alors sur les éléments idéologiques de l'image publicitaire. Les représentations de l'Italie, ou alors de l'image photographique qui amènent Barthes à sa conclusion sur la valeur de la photographie comme une sorte d'enregistrement du réel (*Ibid.* : 46)⁷, échappent à l'examen critique de l'auteur.

À partir du moment où le sémioticien essaie de prendre en compte la variabilité des savoirs culturels mobilisés dans la sémiose, certaines postures interprétatives peuvent en effet se trouver déstabilisées. Cette déstabilisation ne rend pas l'analyse sémiotique illégitime. En revanche, celle-ci s'inscrit désormais dans une auto-réflexivité volontairement inconfortable qui assume le caractère situé de ses interprétations⁸. En guise d'exemple, on peut rappeler l'étape particulièrement problématique où Barthes identifie, dans son analyse de l'image publicitaire Panzani, un quatrième signifiant qui engloberait l'ensemble de la scène représentée, et constituerait une allusion à la tradition picturale de la « nature morte ». Il me paraît en effet indispensable de questionner la « distinction »⁹ qui s'effectue à ce moment, entre les lecteurs comme Barthes qui sont familiarisés avec cette tradition picturale, et les autres. Encore une fois, je souligne le fait que cette association entre la présentation des produits et la nature morte en peinture est tout à fait légitime. En revanche, elle illustre aussi les dangers inhérents à toute *essentialisation* de la posture de chercheur, fût-elle critique, si celle-ci n'est pas soumis à un examen réflexif et (auto-)contextualisant.

7. « Dans la photographie, en effet – du moins au niveau du message littéral –, le rapport des signifiés et des signifiants n'est pas de "transformation" mais d'"enregistrement", et l'absence de code renforce évidemment le mythe du "naturel" photographique : la scène est là, captée mécaniquement, mais non humainement (le mécanique est ici gage d'objectivité) » (*Ibid.* : 46).

8. Ces limites de l'interprétation sémiotique ont bien évidemment déjà été discutées par Umberto Eco, notamment en réponse à Jacques Derrida qui a insisté sur le caractère foncièrement instable de toute entreprise d'interprétation : « L'interprétation n'est pas issue de la structure de l'esprit humain, mais de la réalité construite par la sémosis. [...] dès que la communauté s'est arrêtée sur une interprétation donnée, on a la création d'un signifié qui, s'il n'est pas objectif, est du moins intersubjectif et est, de toute façon, privilégié par rapport à n'importe quelle autre interprétation obtenue sans le consensus de la communauté » (2013 [1992] : 382).

9. Voir Bourdieu (1979).

2. Sémiotiques ouvertes

Le concept d'« interprétant » développé par Charles Sanders Peirce, plus ouvert que celui de « savoir culturel », s'avère utile pour avancer dans cette problématisation, même s'il doit être précisé pour devenir opérationnel dans une perspective critique. Chez Peirce, pour le dire rapidement, l'interprétant désigne le point de vue, tiers élément médiateur entre le signe et l'objet. Certes, comme je l'ai montré auparavant, l'idée que des représentations jouent un rôle fondamental dans la sémiose est déjà présente chez Saussure. C'est néanmoins le schéma triadique de Peirce qui donne une dimension plastique à cette représentation dynamique de la sémiose. En revanche, cette représentation rend plus pressante encore la question du statut du sémioticien. L'émergence du sens n'est-elle qu'une question de point de vue, ce qui multiplierait à l'infini le nombre d'interprétations possibles d'un signe ? Le sémioticien n'est-il qu'un interprète parmi d'autres ?

Comme Stanley Fish (1980) l'a montré à travers des études de terrain réalisées en contexte universitaire, et comme Stuart Hall l'a théorisé dans ses analyses critiques de l'« encodage » et du « décodage » des médias de masse¹⁰, il n'y a néanmoins pas autant de points de vue que de lecteurs. Émergent, face à un artefact culturel comme un roman, une émission télé, un film ou un site web, des « communautés de lecteurs » qui partagent des représentations, des habitudes, des attentes orientant en profondeur la pratique de réception. La sémiotique ouverte développée par Jean-Jacques Boutaud et Eliseo Verón propose le terme d'« interprétant global » (2007 : 19) pour désigner ces points de vue partagés. La notion n'est pas en soi critique, mais elle peut le devenir lorsque le sémioticien ne se contente pas de constater l'existence de communautés interprétatives, mais s'intéresse à l'origine sociale des points de vue, au rôle du « capital culturel » et à sa distribution inégale, à l'influence des stéréotypes, allants-de-soi et structures de pouvoir dans la sémiose verbalisée par les sujets d'une communauté.

Si l'on part donc de l'hypothèse que des « interprétants globaux » orientent la pratique de réception, et si le questionnement sur la dimension idéologique de ces points de vue et sur leurs déterminations sociales, politiques ou marchandes constitue un premier terrain qui intéresse l'analyse critique, la réception se trouve également orientée par les caractéristiques matérielles du signe. Ces caractéristiques matérielles incarnent à leur tour des représentations (celles des concepteurs par

10. Stuart Hall propose ainsi de prendre en compte à la fois les « grammaires médiatiques » qui modélisent la lecture dans un texte médiatique et, d'autre part, les références culturelles des récepteurs qui les guident vers des pratiques plus ou moins concordantes avec ces modélisations : « Dans un moment déterminé, la structure emploie un code et génère un message, à un autre moment déterminé, le message par l'intermédiaire de ses décodages, débouche sur la structure des pratiques sociales » (2008 : 27).

exemple, lorsqu'il s'agit d'un artefact culturel), et elles modélisent les pratiques en anticipant par le biais de diverses stratégies sur les attentes et habitudes du récepteur. Madeleine Akrich (1998) a montré que le concepteur d'un artefact est guidé dans sa pratique par des représentations de l'utilisateur, qui reposent parfois sur une connaissance réelle de ses pratiques, mais aussi sur des allants-de-soi concernant ses attentes et habitudes ; sur les possibilités et limitations matérielles, mais aussi sur la pression des enjeux industriels. Ces représentations s'incarnent dans des fonctionnalités, des formes et figures de l'artefact qui, à leur tour, anticipent sur « les possibles d'une appropriation » (Chartier et Martin, 1982 : 11). Face à un artefact culturel comme un site web, par exemple, la liberté interprétative du sujet récepteur se trouve donc soumise à une double influence, que la sémiotique critique a comme objectif de décrypter : celle des interprétants personnels et socialement partagés, et celle des modélisations de pratiques matérialisées dans l'objet.

3. Vers une sémiotique critique

Comme l'a affirmé le théoricien de la réception Wolfgang Iser, les stratégies de persuasion incarnées dans un artefact culturel ne constituent évidemment qu'un « *potentiel* d'action » (1995 : 13), potentiel qui peut se trouver actualisé de diverses manières dans la rencontre avec les pratiques sociales de réception. La sémiotique critique essaie cependant de montrer que les signes réunis dans un artefact culturel exercent parfois, à travers leurs structures encodées, des contraintes fortes sur le processus de réception : contraintes qui peuvent échapper au récepteur dans la pratique ordinaire de l'objet parce que l'objet est conçu pour *ne pas les révéler*, en jouant en outre sur les allants-de-soi. Un certain nombre de sites web de presse orientent ainsi le lecteur, à travers la structure même des pages et articles, vers une pratique rapide, voire superficielle, qui arrange bien évidemment les affaires du marketing éditorial tourné vers le « buzz-feed », mais conforte aussi des pratiques accélérées qu'un grand nombre de lecteurs considèrent comme inexorables dans la vie quotidienne¹¹.

Façonnées par les représentations du concepteur qui, à son tour, subit l'influence des représentations et des contraintes matérielles, les fonctionnalités, formes et figures d'un artefact culturel mobilisent ainsi, comme l'a formulé Stuart Hall, des « lectures préférentielles » (2008 : 27) en direction du lecteur. Contrairement à certains courants des *cultural studies* qui ont doté le récepteur d'une très

11. Pour un résumé des représentations actuelles de la lecture numérique sur la base d'études empiriques et de discours d'accompagnement, voir Alexandra Saemmer (2015).

grande liberté d'action, Stuart Hall et, par la suite, David Morley insistent à travers la notion de « lecture préférentielle » sur le fait que les capacités de « décodage » du sujet ne sont pas toujours équivalentes à la puissance des structures de pouvoir qui se trouvent « encodées » dans l'artefact¹². Le poids des enjeux industriels pèse tout particulièrement sur les médias « de masse ». Il entre en jeu dans les processus d'encodage et oriente, par ricochets, les pratiques de réception. Même si la sémiotique critique considère qu'un artefact culturel est toujours « débordé » par le potentiel d'action de ses signes lors de leur réception, elle insiste donc sur la nécessité de décrypter avec précision les enjeux multiples qui orientent les processus d'encodage et de décodage, à travers les traces qu'ils laissent dans l'artefact. Elle assume à ce moment la « prétention »¹³ de se détacher des pratiques ordinaires, affirmant qu'une analyse précise et détaillée des objets révèle des processus parfois volontairement laissés à l'ombre par les concepteurs. Elle postule aussi que des « lieux d'indétermination »¹⁴ traversent les artefacts culturels : des poches de résistance, anticipées ou non par les concepteurs, où la texture même de l'objet s'ouvre à la possibilité de « contre-figurations » (voir Pignier et Gobert, 2015). Comme je le montrerai plus loin, un hypertexte journalistique par exemple, aussi contraint qu'il soit par des processus de cadrage industriels, dit toujours plus que les motivations marchandes qui orientent ses pratiques d'écriture et de réception.

C'est l'une des raisons pour lesquelles le concepteur n'a pas le « dernier mot » sur la signification de l'artefact culturel. En sémiotique critique, le recueil des discours de concepteurs sera donc considéré comme utile, mais insuffisant. D'une part, la pratique de conception verbalisée est dépassée par l'artefact lui-même et ses potentiels d'action, qui loin d'incarner seulement des intentionnalités, se révèlent par essence illimités : « le probable ne se produit pas toujours », comme le formule Nicole Pignier¹⁵ ; d'autre part, la conception est débordée par la structure hégémonique de certains processus de domination, qui échappent aux

12. « Les publics ne voient pas simplement dans un texte ce qu'ils veulent y voir, dès lors il ne s'agit pas d'une fenêtre ouverte sur le monde, mais d'une construction » (Morley, 2008 : 159).

13. Le terme « prétention » est ici emprunté à Yves Jeanneret dans son article intitulé « La prétention sémiotique dans la communication » (2007). Voir aussi Umberto Eco, pour qui l'objectif d'une sémiotique critique est de « montrer les connexions secrètes et cachées d'un système culturel donné, les modalités dans lesquelles le travail de production des signes peut respecter ou trahir la complexité de ce réticule sémantique, en le rendant adéquat (ou en le séparant du) travail humain de transformation des états du monde » (1975 : 370).

14. Wolfgang Iser (1995 : 299) appelle « lieux d'indétermination » les endroits dans un texte qui mettent au défi les attentes du lecteur. Le terme *Leerstellen* (d'une façon insuffisante traduit par « vides ») qualifie chez Iser de façon plus radicale encore ces endroits qui sollicitent l'imagination du lecteur de façon particulière.

15. Intervention dans le séminaire « Pour une éducation critique aux médias en contexte numérique », laboratoire CEMTI, Université Paris 8, le 25 mars 2016.

concepteurs parce qu'ils ne sont pas conscientisés ou verbalisables. Les méthodologies de l'économie politique de la communication peuvent à ce moment être mobilisées pour donner plus de profondeur à l'analyse, même si là aussi, le sémioticien quitte le terrain des pratiques ordinaires « prises » dans les structures, et adopte un regard surplombant à prétention critique.

La sémiotique critique telle que je la conçois puise ainsi dans plusieurs disciplines, même si son terrain privilégié reste celui de l'analyse des traces matérielles que les représentations et contraintes, attentes et imaginaires, pressions réelles et fantasmées, stéréotypes, idéologies et allants-de-soi laissent dans l'artefact. Son objectif principal est de détecter ces traces en les contextualisant dans l'épaisseur sémiotique de l'artefact. L'épaisseur sémiotique de l'artefact culturel comprend toutes ses dimensions matérielles. Si la sémiotique saussurienne s'est intéressée avant tout au fonctionnement interne de la langue, et si Roland Barthes a dans « Rhétorique de l'image » analysé la publicité Panzani en dehors de son contexte de publication, l'approche sémiotique des matérialités de la communication développée par Yves Jeanneret et Emmanuël Souchier (1998 et 2005) se prononce résolument contre la séparation entre énoncé et énonciation, forme et contenu dans la pratique d'analyse sémiotique.

4. Les matérialités de la communication

Dans le domaine de l'édition textuelle qui intéresse particulièrement les deux auteurs, la revalorisation du poids des matérialités – la « raison graphique » par exemple, portée par des pratiques des métiers –, a contribué à remédier de façon fondamentale aux impensés d'un logocentrisme séculaire¹⁶. La redécouverte des matérialités du dispositif « livre » n'est certes pas le privilège des deux théoriciens. Leur concept compact de l'« énonciation éditoriale » permet néanmoins de pointer de façon particulièrement efficace l'importance des formes qui, sur papier comme sur les pages-écran des dispositifs numériques, orientent les pratiques avant et pendant que le récepteur s'engage dans la lecture d'un texte ou d'une image précis ; formes qui constituent la trace matérielle de pratiques de métiers intervenant dans la sémiose en tant que co-énonciateurs. Sur support numérique, il faut préciser que ce ne sont pas seulement le webmaster ou le concepteur d'un site qui modélisent ainsi les pratiques de réception (comme le faisait le typographe auparavant), mais aussi les concepteurs des dispositifs d'actualisation (ordinateur, tablette, télé-

16. Voir les critiques de ce logocentrisme par Derrida (1967).

phone portable...) et des outils d'écriture : outils souvent industriels et hautement contraints qui, à leur tour, orientent les pratiques de conception et de réception. La notion d'« architecte » également mobilisée par Yves Jeanneret, Emmanuël Souchier et Joëlle Le Marec (2003)¹⁷, circonscrit le rôle littéralement structurant de ces outils. L'analyse critique des architectes est d'autant plus nécessaire dans le contexte de production et de lecture numérique que l'influence de ceux-ci n'est que partiellement détectable à la surface de l'écran, et donc souvent peu consciencisée par les concepteurs et par les récepteurs.

Les matérialités de la communication entretiennent une relation étroite avec les industries culturelles, dont elles matérialisent certains principes et « valeurs ». L'approche des stratégies de domination déployées par ces industries peut s'inspirer des textes fondateurs de la théorie critique (Adorno et Horkheimer). Pour décrypter ces stratégies telles qu'elles se manifestent matériellement dans les artefacts culturels, il est surtout utile de convoquer la théorie du dispositif par Michel Foucault (1994)¹⁸ et son décryptage des relations étroites entre pouvoir et savoir, entre « forme et force idéologique » (Mitropoulou et Pignier, 2014 : 5). L'analyse des architectes logiciels dans l'édition numérique par exemple, montre que des enjeux industriels guident certes les pratiques d'écriture en leur imposant des fonctionnalités hautement cadrées, qui laissent peu de liberté d'action à l'utilisateur. Si ces contraintes sont néanmoins acceptées par l'utilisateur, c'est qu'elles lui procurent des savoirs, voire (comme le souligne Giorgio Agamben, 2007) des formes de plaisir. L'utilisateur se trouve « pris » dans les dispositifs grâce à l'agrément qu'ils lui procurent, grâce aux facilités qu'ils lui apportent dans la vie quotidienne.

Contrairement à ce que Theodor W. Adorno et Max Horkheimer redoutent¹⁹, le sujet n'est sans doute pas toujours en état de réification inexorable face aux stratégies hégémoniques des industries culturelles : il sait souvent, du moins confusément, comment les dispositifs fonctionnent, et quelles sont leurs

17. « Nous nommons architectes (de *arkhè*, origine et commandement), les outils qui permettent l'existence de l'écrit à l'écran et qui non contents de représenter la structure du texte, en commandent l'exécution et la réalisation. [...] Structure hybride, héritée tout à la fois de l'informatique, de la logique et de la linguistique, l'architecte est un outil d'ingénierie textuelle qui jette un pont nécessaire entre la technique et les langages symboliques » (*Ibid.* : 23-24).

18. « Le dispositif a donc une fonction de stratégie dominante », écrit Michel Foucault. Il s'inscrit dans un rapport de forces qui essaie de canaliser les pratiques, de les modéliser. Le rapport de forces qui structure les pratiques du dispositif repose cependant aussi sur des « bornes de savoir », qui en naissent et le conditionnent : « C'est ça le dispositif : des stratégies de rapports de forces supportant des types de savoir, et supportés par eux » (1994 : 299-300).

19. « Le spectateur ne doit pas avoir à penser par lui-même : le produit prescrit chaque réaction : non pas grâce à sa structure de fait – qui s'effondre quand on y réfléchit – mais au moyen de signaux » (Adorno et Horkheimer, 2015 : 43).

finalités. Il sait par exemple que toutes les présentations réalisées avec le logiciel power point se ressemblent, ou que facebook exploite les données personnelles qui lui sont confiées. Mais dans l'urgence imposée par une vie professionnelle accélérée, dans l'isolation caractérisant paradoxalement la vie sociale d'un grand nombre d'individus dans un monde hyperconnecté, ces dispositifs procurent des béquilles, des *pharmaka*²⁰. C'est dans cette perspective que le concept d'hégémonie peut être redéfini, en appui sur Antonio Gramsci²¹, pour cerner les enjeux de pouvoir mobilisés par les industries culturelles non pas en termes de domination radicale, mais comme une oscillation complexe entre coercition et consentement. L'objectif d'une sémiotique critique des stratégies discursives, formes et cadres énonciatifs, qui dans les dispositifs socio-techniques orientent les processus d'expression et de réception, est donc moins de révéler à un sujet supposé ignorant ce qui se trame « derrière » les surfaces et interfaces lisses des objets culturels, que de donner des contours à des pressentiments, suppositions et connaissances qui caractérisent déjà les pratiques ordinaires.

Face aux stratégies discursives traditionnellement décryptées par la sémiotique, comme face à l'analyse de diverses autres composantes matérielles de la communication, la prise en compte des pratiques de conception et de réception est indispensable. Ce n'est donc pas uniquement par son intérêt pour les formes et cadres énonciatifs dans les dispositifs que la sémiotique s'ancre sur le terrain des pratiques sociales. Ce n'est pas en s'appuyant sur le seul regard du sémioticien analyste qu'elle peut décrypter avec justesse les stratégies d'acteurs incarnées dans les matérialités de la communication, et décoder les lectures préférentielles modélisées dans les discours, formes et cadres des dispositifs socio-techniques. Il ne suffit donc pas d'affirmer, comme le fait Nicole Pignier dans la tradition de la sémio-pragmatique, que l'objectif du sémioticien est de « chercher par hypothèses ce qui intervient dans l'émergence de la signification » (*op. cit.*). Le sémioticien doit à mon avis s'obliger le plus possible à résister à l'essentialisation de son seul point de vue, fût-il critique. Loin de l'illusion que la prise en compte des pratiques pourrait « valider » en quoi que ce soit l'analyse sémiotique d'un artefact, le recours à des discours d'acteurs à toutes les étapes de l'analyse sémiotique permet d'une part de questionner les représentations, imaginaires et allants-de-soi qui guident les pratiques, face à l'artefact et à l'intérieur de celui-ci, et de donner

20. Voir la définition du terme « pharmakon » sur le site web d'Ars industrialis, édité entre autres par Bernard Stiegler, disponible sur <http://arsindustrialis.org/pharmakon>.

21. Voir la définition de l'hégémonie par Antonio Gramsci comme « la combinaison de la force et du consentement qui s'équilibrent de façon variable, sans que la force l'emporte par trop sur le consentement, voire en cherchant à obtenir que la force apparaisse appuyée sur le consentement de la majorité » (2011 : 234).

ainsi de la profondeur pragmatique à une mytho-critique initiée par Barthes dès 1957. Il permet d'autre part au sémioticien de soumettre les interprétants mobilisés par lui-même à un examen critique, et de prendre au sérieux le rôle des habitus auquel aucun sujet n'échappe.

5. La sémiotique critique en action

Pour donner des contours concrets aux développements théoriques qui précèdent, je propose maintenant de déployer cette approche de sémiotique critique à partir d'un exemple : le site web de liberation.fr qui a été récemment refondé, et que j'ai analysé en 2016 avec des étudiants du Master 1 professionnel « Communication numérique » à l'Université Paris 8 en les instituant en communauté(s) interprétative(s). J'ai commencé par inviter les étudiants à faire part de leurs représentations générales de la presse en ligne, puis j'ai récolté leurs impressions face à la « une » du site de liberation.fr en leur demandant d'identifier les « grandes unités » qui, selon eux, structurent la page-écran du site. Je leur ai enfin proposé la lecture d'articles de liberation.fr contenant des hyperliens. Les discours du groupe de lecteurs, âgés en moyenne de 25 ans, ont été recueillis sur un dispositif Etherpad. Certes, l'expression par écrit, à partir de questions formulées par avance, peut constituer un biais méthodologique, de même que la mise en situation pédagogique elle-même. Je leur ai néanmoins demandé de ne pas s'identifier lorsqu'ils prenaient la parole sur l'Etherpad. Cet anonymat relatif leur a permis de s'exprimer sans être gênés par les freins habituels que constituent les questions de forme. Le recueil des discours a duré trois heures et a été entrecoupé de discussions en groupe.

5.1. Les unités éditoriales

Avant même que le lecteur s'engage dans la lecture d'un article précis sur un site web de presse, ses pratiques de réception se trouvent cadrées par des grandes « unités éditoriales » qui structurent les contenus sur la page-écran et proposent des « lectures préférentielles ». La reconnaissance de ses unités et leur interprétation sont orientées à leur tour par des représentations, individuelles et partagées, comme je l'ai expliqué plus haut. Face au site web de liberation.fr, le recueil des représentations de la presse en ligne et de ses lectures a bien montré qu'il n'y avait pas autant d'interprétations que de lecteurs. Des communautés de pratiques se sont formées : communautés qui ont eu recours à des « interprétants », des points de vue

partagés, pour faire sens à partir de ce qu'ils percevaient. La notion d'habitus pourrait être mobilisée pour expliquer ces grilles d'interprétation communes.

Dans ce groupe d'étudiants de Master pro, certaines représentations de la lecture numérique se sont révélées particulièrement partagées : une majorité des étudiants interrogés affirme ainsi que cette lecture est forcément rapide, impatiente, papillonnante, réticente aux textes longs et aux raisonnements complexes. Les journalistes sont censés s'adapter à ces attentes en proposant des textes courts, structurés, facilement « balayables ». Pour expliquer l'insistance de la communauté sur cette pratique de lecture, il semble utile de préciser que les étudiants de ce Master pro sont tous équipés d'ordinateurs portables et de smartphones, et généralement très au fait des outils et stratégies mobilisés sur ces supports. Certains d'entre eux suivent une formation en alternance dans des entreprises, deux ont déjà travaillé pour des médias journalistiques en ligne. La représentation partagée de la lecture numérique comme pratique rapide s'enracine donc d'une part dans des pratiques de métier. D'autre part, elle s'explique par les habitudes personnelles de ces étudiants qui se disent « sous pression ». Enfin, elle se nourrit aussi de discours d'accompagnement intériorisés. Dans une sémiotique critique de la communication, les fondements idéologiques de ces allants-de-soi doivent être questionnés : lit-on rapidement parce qu'on le veut, parce que c'est « naturel », ou parce que le dispositif et son design renforcent une pression temporelle déjà existante ? Est-ce que l'on papillonne parce qu'on le décide, ou parce que les contenus proposés par un site web de presse sont si pauvres qu'ils ne valent pas la peine d'être lus de près ? Bref, le lecteur est-il le sujet de ses pratiques de lecture en ligne, ou en est-il l'objet soumis ?

Face aux représentations plus ou moins présumées de leurs lecteurs, la presse en ligne mobilise des « lectures préférentielles » qui sont matérialisées dans les formes graphiques et figures textuelles de la page-écran, et ont comme objectif d'orienter les pratiques de réception. Cette orientation prend certes du moins partiellement en compte les préférences des lecteurs afin de capter leur attention, mais elle se cale aussi sur les intérêts industriels du groupe de presse qui détient le journal. Ainsi, comme le formule Nicole Pignier (*op. cit.*), un journaliste n'écrit pas seulement pour ses lecteurs, mais aussi pour l'industrie médiatique qui l'emploie et, sur support numérique, pour les industries médiatisantes comme Google qui hiérarchisent les informations publiées, selon des stratégies désormais intégrées dans la pratique de métier. L'influence des industries médiatisantes sur le design d'un site et l'écriture des contenus n'est que partiellement conscientisée par la communauté de lecteurs du Master pro, comme l'a montré la confrontation au site de liberation.fr.

Le fil d'actualité situé à droite sur la « une » de liberation.fr qui présente

l'information la plus récente, fait partie des unités éditoriales les plus citées par les étudiants. Changeant en permanence « au fil » des heures, cette unité éditoriale évoque pour certains la télé en direct. Elle modélise un lecteur « branché » sur l'actualité, comme l'exprime un étudiant, et se trouve valorisée comme un élément « qui reste fixe même avec le scroll » : « La sidebar en direct est sympa », « l'actualité est mise en avant ». La présence forte sur la « une » de cette unité que nous avons décidé d'appeler « pro-instantanée » en concertation avec le groupe, est pourtant également motivée par des considérations marchandes, car elle génère des clics rapides favorisant le référencement du site par les moteurs de recherche – motivations qui n'ont pas été verbalisées par les étudiants.

Une large banderole du site est réservée aux articles les plus lus et partagés, présentés sous forme de liste numérotée. Appelée « top 100 », cette unité éditoriale, évoquant les sites de radio ou alors facebook, a été saluée par plusieurs étudiants comme un élément qui permettrait de comprendre « ce que pense la majorité ». D'autres ont pourtant reproché à cette unité de modéliser un lecteur-suiveur, un « lecteur-mouton ». Un débat s'est engagé à la suite du recueil de discours sur l'Etherpad, entre ces deux communautés. L'unité éditoriale que nous avons décidé d'appeler « pro-plébiscitaire » parce qu'elle reflète les préférences des lecteurs, répond aux attentes formulées par cinq étudiants de pouvoir suivre les recommandations d'autres lecteurs. Si certains ont bien problématisé le rôle de « suiveur » qu'essaie de préfigurer cette unité, aucun étudiant n'a verbalisé le risque que ce *best-off* empêche en outre les contenus moins populaires de remonter sur la « une ».

Une large partie de la page-écran est structurée sous forme de mosaïque, composée de briques qui contiennent des titres, résumés et images à sélectionner. Cette unité qui, selon un étudiant, « donne envie de cliquer », modélise un lecteur qui s'attend à pouvoir choisir sans que l'éditeur lui impose une hiérarchisation trop rigide, et répond par ailleurs aux attentes formulées par onze étudiants de pouvoir lire la presse en « zappant » dans de gros titres ou des résumés. Le format évoqué est la presse magazine, avec ses pages organisées sous forme tabulaire. L'unité appelée « pro-sélective » n'est néanmoins pas au goût de tous les lecteurs. Trois étudiants ont fait remarquer qu'ils ne savaient plus « où donner de la tête », qu'ils se sentaient envahis par le trop-plein de choix présenté de façon peu organisée. Certains disent préférer la structuration plus classique, plus didactique mais aussi plus « logique » des contenus par un menu (quelques *verbatim* : « Je ne sais pas où poser les yeux. Site clair d'apparence, pas trop de publicité (discret) mais au final on s'y perd vite... les rubriques ne sont pas mises en avant », « les catégories ne sont pas disposées clairement », « on ne comprend pas trop les

thèmes / rubriques : c'est brouillon »). Derrière la modélisation d'une liberté de choix par l'unité pro-sélective, l'incitation au zapping arrange avant tout les affaires du marketing éditorial intéressé par la multiplication des clics.

Plusieurs zones incitent au partage de l'information dès la « une » (zones qui se répètent sur les pages-écran des articles). Certains lecteurs ont constaté que ce lien vers les réseaux sociaux était « très identifiable ». Le lecteur modélisé par ces unités « pro-participatives » contribue activement à la structuration et à la diffusion des informations publiées. Derrière l'impression d'*empowerment* que les possibilités de partage peuvent inspirer, le lecteur se trouve pourtant aussi littéralement « mis au travail » pour faire la publicité des contenus – *digital labour* très peu conscientisé par les étudiants. L'action précise des cookies est également peu connue, sans doute parce que la présence de cette métrique ne laisse pas de traces visibles sur l'interface.

La partie basse de la page-écran de liberation.fr se découvre par scroll – scroll qui, dans ce média, s'avère potentiellement infini et évoque ainsi pour une dizaine d'étudiants le « mur » de facebook. Nous avons décidé d'appeler « pro-explorative » cette unité éditoriale qui modélise un lecteur qui aime découvrir les contenus de façon instinctive, à travers un grand nombre de possibilités. Elle peut répondre aux attentes majoritairement formulées par cette communauté de pouvoir lire la presse en diagonale, et se trouve valorisée par certains comme une « offre d'abondance ». Un lecteur exprime cependant son découragement devant l'impression « qu'on ne viendra jamais au bout du site », et deux étudiants font remarquer qu'incités à scroller longuement, ils ont été peu amenés à lire en profondeur. L'abondance illimitée des contenus répond éventuellement à certaines représentations idéologiques du web comme espace de lecture sans fin, mais peut aller à l'encontre des désirs d'épure et de clarté formulés explicitement par seize étudiants face à la presse en ligne.

Si les étudiants de ce groupe se sont montrés, par moments, peu conscients des stratégies de métrique motivant certaines « lectures préférentielles » modélisées sur la « une » de liberation.fr, ils ne sont pas dupes d'autres enjeux commerciaux. Ils semblent avoir accepté la présence de la publicité sur les sites de presse comme un mal nécessaire, et se contentent de formuler l'espoir qu'il « y en ait pas trop », que les textes eux-mêmes ne deviennent pas des « putes à clics ». Sur la « une » de liberation.fr, la présence de ces unités que nous avons appelées « pro-distractives » parce qu'elles sont censées distraire le lecteur de son but initial de s'informer sur l'actualité, a été considérée par les étudiants comme « relativement discrète ».

Une dernière unité éditoriale n'a pas du tout été évoquée par les étudiants, et

le dispositif d'enquête mis en place pour cette étude n'a pas permis d'observer si les sujets l'actualisaient peut-être sans la conscientiser : il s'agit des petites zones sur la « une » de liberation.fr qui, au survol par la souris ou au toucher, changent d'aspect. Ces unités sont à la fois présentes à l'intérieur de l'unité pro-plébiscitaire du « top 100 », où le survol interactif remplace le titre de l'article par une photo, et dans la mosaïque pro-sélective où ce même survol fait parfois disparaître le texte initialement affiché par-dessus une photo, et parfois provoque un léger effet de focus sur l'image. Je propose d'appeler « pro-ludiques » ces zones qui modélisent un lecteur attiré par le plaisir du geste, qui a peut-être envie de décompresser en jouant avec ces effets, au risque de s'en contenter ou alors de se lasser rapidement.

Cet exemple d'une unité non validée par les *verbatim*s montre bien que la sémiotique critique, tout en prenant en compte les discours des lecteurs, ne peut s'en contenter pour circonscrire avec précision les lectures préférentielles modélisées par un artefact culturel : les unités pro-ludiques dans la presse en ligne font partie de ces éléments qui, tout en étant présents, tout en attirant littéralement la main du lecteur, se font facilement oublier lorsqu'on demande de verbaliser la pratique de réception, confirmant d'une certaine façon le constat amer d'Adorno et de Horkheimer que « s'amuser signifie toujours : penser à rien » (2015 : 58). La sémiotique critique doit se questionner sur ce que « ça signifie » d'être invité à faire glisser aussi joyeusement son doigt sur des informations à contenus pourtant peu ludiques.

5.2. Formes-modèles textuelles

La structuration des articles de la presse en ligne est fortement guidée par l'outil d'écriture CMS imposé aux journalistes par le groupe de presse, outil dans lequel ceux-ci saisissent directement les contenus en remplissant un formulaire. Ce formulaire comporte des champs pour le titre, le sous-titre, le chapeau, des inter-titres, parfois un découpage en paragraphes – structuration très répétitive, d'une forme « pro-organisationnelle » qui répond aux attentes de la majorité des étudiants parce qu'elle favorise selon eux une lecture « claire », « organisée ». Le risque d'une hiérarchisation artificielle des contenus par l'outil, le risque que, comme l'exprime François Rastier, « le formulaire remplace le point de vue de l'auteur du texte par celui de l'auteur anonyme de sa grille de rubriques » (2013 : 92), ne sont pas conscientisés, sans doute parce que par définition, l'interface de saisie des CMS n'est pas accessible au lecteur.

Est-ce que certains de ces outils vont jusqu'à imposer au journaliste un nombre de signes limité ? L'idée que l'article en ligne doit être court pour satis-

faire le lecteur pressé est en tout cas un allant-de-soi très largement partagé par la communauté de lecteurs interrogée. Malgré le risque d'une simplification à outrance des contenus, toutes les formes « pro-accélérationnelles » modélisant des pratiques de lecture rapides, se trouvent valorisées par les étudiants : « Je lis juste le titre et regarde les photos puis je vais ailleurs », « je lis les premières lignes de chaque paragraphe et puis je survole », « je lis juste le chapô et regarde les photos ». Ils estiment être « sous pression », disent ne pas avoir de temps à perdre, sans se questionner sur l'influence des discours sociaux et des dispositifs numériques eux-mêmes sur cette impression. Au niveau de la forme des articles, répondent à l'allant-de-soi de la lecture rapide les sous-titres et inter-titres synthétiques, les listes à puces, les encadrés, et enfin les polices sans empattements censées favoriser la lecture rapide sur écran. Le fait que cette lecture préférentielle se soumet volontairement à des impératifs marchands, ne semble pas déranger les lecteurs : trop forte est la pression temporelle qu'ils affirment subir.

Certaines formes du texte journalistique que nous avons décidé d'appeler « pro-intensives », modélisent pourtant une lecture plutôt lente et concentrée, qui va à la fois à l'encontre des interprétants globaux de la communauté de lecteurs interrogée, et à l'encontre des intérêts marchands : peuvent être citées les polices de caractère avec empattements évoquant la tradition du journal papier ; les pages-écran relativement dépouillées entourant les articles dans *liberation.fr* (« impression qu'on met le contenu en avant sans artifices »), et bien sûr la relative longueur de certains articles qui, en revanche, a été unanimement critiquée par les étudiants : « Long, donc peu attractif », « article un peu long » ont été des commentaires récurrents face à l'article qui leur a été proposé pour lecture²².

La présence forte de photos dans l'article répond potentiellement à l'attente formulée par un quart des lecteurs de ne pas seulement lire des textes dans la presse en ligne, mais de pouvoir accéder à des illustrations. Ces éléments « pro-contemplatifs », très présents dans *liberation.fr* (la place de l'image a été volontairement augmentée selon les concepteurs du site²³), anticipent ainsi sur des pratiques qui ne sont pas seulement tournées vers la lecture alphabétique, mais vers une lecture multi-média, multi-sensorielle. Face à l'article précité dans *liberation.fr*, la « bonne variation avec les différentes photos » a été saluée par un étudiant, « le découpage par images » a été interprété comme « intéressant ». Le risque que la contemplation des images prenne le pas sur la lecture des textes, n'a

22. Article soumis aux étudiants, disponible sur : http://www.liberation.fr/planete/2016/01/31/trente-sept-migrants-sont-morts-samedi-dans-un-nauffrage-en-mer-egee_1430135.

23. Voir site web de l'entreprise data gif qui a géré la refonte du site *liberation.fr*, disponible sur : <http://www.datagif.fr/liberation-refonte-site>.

pas été verbalisé par les étudiants. Peut-être celle-ci est-elle enracinée avant tout dans mon habitus d'enseignante de formation initiale littéraire.

Alors que la partie haute de la page-écran accueillant l'article est relativement dépouillée, de multiples suggestions de lecture par thèmes reliés s'enchaînent en mosaïque à la suite du texte, dans la partie basse de la page-écran accessible par scroll. Certes, ces formes « pro-sélectives » répondent à la demande formulée par certains étudiants de pouvoir « aller plus loin ». Un lecteur a même repéré un « *call to action* » en plein milieu de l'article « pour être dirigé sur un article similaire », montrant par l'utilisation de ce terme technique sa connaissance des pratiques de métier. Si le lecteur modélisé par cette forme est un sujet souhaitant pouvoir choisir parmi une multitude de possibilités pour poursuivre sa lecture, le risque d'une surcharge cognitive, d'une difficulté à effectuer des choix raisonnés ont cependant également été verbalisés : « Le fait qu'il y a trop d'éléments autour fait qu'on a pas envie de s'attarder sur la page. Fatigue presque les yeux ».

5.3. Modélisations de pratiques hypertextuelles

Une autre façon de proposer au lecteur d'aller « plus loin » dans sa lecture est l'hyperlien inséré dans le texte de l'article lui-même. Yves Jeanneret et Jean Davallon (2004) définissent l'hyperlien à la fois comme un texte à lire et à manipuler, une trace de lecture (un auteur relie deux textes parce qu'il a perçu une relation logique, causale, temporelle entre eux) et une anticipation de pratiques (un auteur relie deux textes en espérant que ce lien fera sens pour le lecteur). Si cette définition de l'hyperlien me semble opérationnelle pour analyser la presse en ligne (et cela même si l'auteur insérant un hyperlien est parfois un robot), se greffent cependant sur l'hyperlien aussi des logiques marchandes, qui ont été étudiées avec précision dans le cadre d'études en économie politique de la communication. Franck Rebillard (2006 et 2011) a ainsi constaté que l'hypertextualité dans la presse en ligne se réduit souvent à des liens autoréférentiels et peu renouvelés. Comme le formule Dominique Cardon, « l'algorithme du moteur de recherche ordonne les informations en considérant qu'un site qui reçoit d'un autre un lien reçoit en même temps un témoignage de reconnaissance qui lui donne de l'autorité » (2015 : 24). Un groupe de presse a donc en effet intérêt à favoriser l'insertion de liens autoréférentiels, alors que les liens externes sont à bannir parce qu'ils sont considérés par Google comme une recommandation de lecture du site relié. S'ensuivrait selon Franck Rebillard, au niveau du contenu, une « circulation circulaire de l'information » déjà fustigée par Pierre Bourdieu, qui prendrait le lecteur au piège des enjeux marchands. En effet, lors des discussions avec le groupe d'étudiants

de Master pro, certains ont affirmé qu'ils n'activaient plus les liens, considérant que ceux-ci ne servaient qu'au « buzz-feed ».

L'idée que les journalistes en ligne n'écrivent *que* pour les moteurs de recherche est pourtant aussi réductrice que l'hypothèse que la métrique ne joue *aucun* rôle dans leurs pratiques. Car l'hyperlien, qu'il soit interne ou externe, continue aussi à relier deux textes, avec des contenus du moins partiellement différents, et dont la combinaison des significations potentielles dépasse les logiques marchandes pour entrer dans des relations argumentatives diversifiées.

Les trois liens insérés dans l'article intitulé « Trente-sept migrants sont morts samedi dans un naufrage en mer Égée » (voir *supra*) sont certes auto-référentiels, faisant tourner le lecteur dans les pages de liberation.fr et favorisant ainsi le référencement de ces pages. Le potentiel signifiant des liens ne se laisse néanmoins pas réduire à ces enjeux marchands.

Le premier hyperlien est posé sur un nom de lieu, « l'île de Lesbos », où beaucoup de migrants échouent lors de leur périple à travers la Méditerranée. Les étudiants s'attendaient majoritairement à pouvoir accéder à des informations complémentaires sur la situation géographique de l'île en cliquant, ou alors à disposer d'une carte détaillant les flux de migrants. Or, le texte relié propose le portait du gardien du cimetière de l'île. Il déplace donc le focus de l'article initial, au point que beaucoup d'étudiants se sont montrés très surpris par leur découverte. Un lecteur s'est même écrié que « ça n'avait rien à voir ». Après une lecture profonde du texte relié, un consensus s'est néanmoins établi dans le groupe autour du constat que ces deux textes avaient bien un lien thématique fort, et que le texte relié donnait une dimension encore plus tragique à l'article initial. L'analyse sémiotique a ainsi permis de préciser de premières impressions de lecture orientées par la pratique préférentielle de survol.

Le deuxième hyperlien de l'article est posé dans la phrase « Un premier bilan diffusé samedi faisait état de 33 morts ». Les étudiants s'attendaient, en toute logique, majoritairement, à pouvoir accéder à l'article présentant le chiffre initial. En effet, le texte relié est ce premier article de liberation.fr, qui en dehors de ce chiffre, propose cependant une contextualisation statistique ressemblant beaucoup à celle de l'article initial. Si le premier hyperlien sur « l'île de Lesbos » pourrait ainsi être qualifié de « pro-déviatif » parce qu'il invite à un pas de côté, potentiellement surprenant pour le lecteur, cet hyperlien « pro-confirmatif » ne fait qu'insister sur le fait que le chiffre initial a réellement été publié par liberation.fr. Dans une approche de sémiotique critique, le lecteur est alors amené à s'interroger sur les motivations réelles d'une telle pratique du lien. Un étudiant a d'ailleurs fait remarquer que la phrase entière lui semblait rédigée dans le seul objectif de faire

circuler le lecteur dans les pages de liberation.fr.

L'article se termine sur un commentaire des images récentes d'enfants réfugiés morts sur l'île, qui rappelleraient la « découverte du petit Syrien Aylan Kurdi qui avait ému la planète en septembre ». Les étudiants s'attendaient à un rappel des faits en cliquant sur cet hyperlien. L'article relié propose effectivement un long développement sur les circonstances de la mort tragique du garçon. La célèbre photo d'Aylan Kurdi sur la plage y figure également. À travers l'hyperlien se crée ainsi une résonance visuelle entre les photos d'enfants morts publiés dans l'article initial, et la photo d'Aylan Kurdi – résonance à laquelle la plupart des étudiants se sont montrés sensibles. Implicitement, et même si cette hypothèse n'a pas été énoncée par ce groupe de lecteurs, cette image pourrait aussi poser la question de savoir pourquoi les nouvelles images d'enfants morts ne créent plus la même onde de compassion chez les lecteurs. La modélisation d'une pratique que l'on pourrait ici appeler « pro-informationnelle » dépasse en tout cas les enjeux marchands, répondant à l'attente de réduire l'incertitude du lecteur sur le monde en lui fournissant des contextualisations complémentaires, et cela même si le lecteur circule dans le même journal²⁴.

Le lecteur est-il pourtant prêt à s'engager dans les lectures intensives, concentrées, que ces mises en perspective parfois complexes de textes et d'images modélisent ? Beaucoup d'étudiants interrogés dans le cadre de la présente étude ont affirmé qu'ils attendaient d'un article journalistique avant tout qu'il soit court, clair, facile à lire, qu'il permette un parcours rapide dans l'information. Certaines formes pro-accélérationnelles des textes sur liberation.fr répondent à ces attentes, comme nous l'avons vu, proposant des intertitres synthétiques, une structuration du texte en paragraphes courts ; d'autres formes, pro-intensives, favorisent plutôt les pratiques concentrées, peu valorisées par ce groupe de lecteurs. Pourtant, dans une perspective critique, la question de savoir ce que le lecteur *manque* en parcourant les textes de la presse en ligne trop rapidement doit être posée. Autrement dit, l'objectif est d'interroger les formes de résistance possibles, même au sein des dispositifs de production et de réception hautement contraints.

6. Pour conclure

L'objectif d'une approche de sémiotique critique des artefacts culturels est donc d'analyser à la fois comment l'articulation de signes, dans la matérialité de

24. D'autres hyperliens dans la presse en ligne vont même jusqu'à proposer un pas de côté, voire à relier des avis divergents. Voir Saemmer (2015 et 2016).

l'artefact, oriente les pratiques de réception, quelles motivations s'incarnent dans cette matérialité, comment ces motivations sont verbalisées par les concepteurs tout en les dépassant, et comment cette matérialité est perçue et interprétée par le récepteur. L'étude de cas d'un site de presse en ligne a montré comment l'institution d'un groupe de lecteurs en communauté(s) interprétative(s) peut permettre d'étudier le rôle des interprétants dans la sémiose tout en engageant une réflexion critique sur le caractère idéologique de certaines représentations. Les interprétants, individuels ou partagés, orientent la perception et l'interprétation de signes avant, pendant et après l'acte de réception. Le caractère très largement partagé de l'allant-de-soi de la lecture rapide, par exemple, explique pourquoi certaines modélisations de pratiques présentes sur un site web ne sont pas actualisées par le sujet-récepteur. Tout en s'interrogeant sur les motivations de ses propres interprétants mobilisés lors de l'acte d'interprétation, le sémioticien critique se détache à ces moments des pratiques ordinaires pour essayer de proposer non seulement l'analyse la plus précise possible des potentiels signifiants d'un artefact, mais pour montrer, comme l'a formulé Umberto Eco, « les connexions secrètes et cachées d'un système culturel donné » (1975 : 370). Entre « défrichage sémiotique » et « déminage idéologique »²⁵, le sémioticien essaie de décrypter les champs de tension entre représentations et matérialités de la communication. Le vocabulaire qu'il propose pour caractériser certaines modélisations de pratiques incarnées dans l'artefact ne constitue pas un méta-langage purement descriptif, mais une aide pour verbaliser les expériences. Il a vocation à être renouvelé en fonction de l'évolution matérielle des artefacts culturels, des pratiques de conception et de réception, et de leurs représentations au sein des communautés de pratiques.

Références bibliographiques

- ABLALI, Driss (2007), « Sémiotique et Sic : je t'aime, moi non plus », *Semen*, n° 23, disponibles sur : <http://semen.revues.org/4911>.
- ADORNO, Theodor W., HORKHEIMER, Max (2015 [1944]), *Kulturindustrie*, Paris, Aléa.
- AGAMBEN, Giorgio (2007), *Qu'est-ce qu'un dispositif ?*, Paris, Payot.
- AKRICH, Madeleine (1998), « Les utilisateurs, acteurs de l'innovation », *Éducation permanente*, n° 134, pp. 79-89.
- BARTHES, Roland (1957), *Mythologies*, Paris, Le Seuil.

25. Nolwenn Trehondart, intervention dans le séminaire « Pour une éducation critique aux médias en contexte numérique », laboratoire CEMTI, Université Paris 8, le 25 mars 2016.

- BARTHES, Roland (1964), « Rhétorique de l'image », *Communications*, n° 4, pp. 40-51.
- BOURDIEU, Pierre (1979), *La Distinction : critique sociale du jugement*, Paris, Minuit.
- BOUTAUD, Jean-Jacques (2004), « Sémiotique et communication. Un malentendu qui a bien tourné », *Hermès*, n° 38, pp. 96-102, disponible sur : www.cairn.info/revue-hermes-la-revue-2004-1-page-96.htm.
- BOUTAUD, Jean-Jacques, VERÓN, Eliseo (2007), *Sémiotique ouverte*, Paris, Hermès.
- CARDON, Dominique (2015), *À quoi rêvent les algorithmes : nos vies à l'heure des big data*, Paris, Le Seuil.
- CATELLANI, Andrea (2013), « Un apport sémiotique aux approches critiques de la communication. Notes sémio-rhétoriques sur le discours environnementaliste et sur la critique on-line du green-washing », dans HELLER, Thomas, HUET, Romain, VIDAILLET, Bénédicte (dir.), *Communication et organisation : perspectives critiques*, Lille, Presses du Septentrion, pp. 205-214.
- CHARTIER, Roger, MARTIN, Henri-Jean (1982), *Histoire de l'édition française*, Paris, Promodis.
- DAVALLON, Jean, JEANNERET, Yves (2004), « La fausse évidence du lien hypertexte », *Communication et langages*, n° 140, pp. 43-54.
- DERRIDA, Jacques (1967), *De la grammatologie*, Paris, Minuit.
- ECO, Umberto (1975), *Trattato di semiotica generale*, Milan, Bompiani.
- ECO, Umberto (1992 [1990]), *Les Limites de l'interprétation*, Paris, Grasset.
- FISH, Stanley (1980), *Is there a text in this class? The authority of interpretative communities*, Cambridge (Mass.), Harvard University Press.
- FOUCAULT, Michel (1994), *Dits et écrits*, t. 3 : 1976-1979, Paris, Gallimard.
- GRAMSCI, Antonio (2001), *Guerre de mouvement, guerre de position*, Paris, La Fabrique.
- HALL, Stuart (2008 [1973]), « Codage / décodage », dans GLÉVAREC, Hervé, MACÉ, Éric, MAIGRET, Éric (dir.), *Cultural Studies : anthologie*, Paris, Armand Colin, pp. 25-40.
- ISER, Wolfgang (1995), *L'Acte de lecture : théorie de l'effet esthétique*, Sprimont, Mardaga.
- JEANNERET, Yves (2007), « La prétention sémiotique dans la communication », *Semen*, n° 23, disponible sur : <http://semen.revues.org/8496>.
- JEANNERET, Yves, SOUCHIER, Emmanuël (2005), « L'énonciation éditoriale dans les écrits d'écran », *Communication et langages*, n° 145, pp. 3-15.
- JEANNERET, Yves, SOUCHIER, Emmanuël, LE MAREC, Joëlle (dir.) (2003), *Lire, écrire, récrire : objets, signes et pratiques des médias informatisés*, Paris, Éditions de la BPI.

- KLINKENBERG, Jean-Marie (1996), *Précis de sémiotique générale*, Bruxelles, De Boeck Université.
- MITROPOULOU, Eleni, PIGNIER, Nicole (2014), « Préambule », *Former ou former ? Les enjeux de l'éducation aux médias*, Limoges, Solilang, p. 5-6.
- MORLEY, David (2008 [1980]), « La réception des travaux sur la réception. Retour sur Le public de Nationwide », dans GLÉVAREC, Hervé, MACÉ, Éric, MAIGRET, Éric (dir.), *Cultural Studies : anthologie*, Paris, Armand Colin, pp. 154-170.
- PEIRCE, Charles Sanders (1931-1958), *Collected Papers*, Cambridge (Mass.), Harvard University Press.
- PIGNIER, Nicole, GOBERT, Thierry (2015), « Sens, supports et dispositifs. Le design des TIC en termes de dessins et de desseins », dans MASSELOT, Cyril, RASSE, Paul (dir.), *Recherches sur les technologies digitales*, Paris, L'Harmattan, disponible sur : <https://hal-univ-perp.archives-ouvertes.fr/hal-01245847/document>.
- RASTIER, François (2013), *Apprendre pour transmettre : l'éducation contre l'idéologie managériale*, Paris, Presses Universitaires de France.
- REBILLARD, Franck (2006), « Du traitement de l'information à son retraitement », *Réseaux*, n° 137, pp. 29-68.
- REBILLARD, Franck (2011), « Modèles socioéconomiques du journalisme en ligne et possibilités d'une information diversifiée », *Les Enjeux de l'Information et de la Communication*, vol 3, n° 12, pp. 81-95.
- SAEMMER, Alexandra (2015), *Rhétorique du texte numérique*, Lyon, Presses de l'Enssib.
- SAEMMER, Alexandra (2016), « Préfigurations du lecteur dans le journalisme en ligne. À partir d'une analyse sémio-rhétorique de la pratique des hyperliens dans liberation.fr et lemonde.fr », *Communication*, vol. 2, n° 33, disponible sur : <https://communication.revues.org/6030>.
- SAUSSURE, Ferdinand de (1964 [1916]), *Cours de linguistique générale*, Paris, Payot.
- SOUCHIER, Emmanuël (1998), « L'image du texte. Pour une théorie de l'énonciation éditoriale », *Les Cahiers de médiologie*, n° 6, pp. 137-145.

Sémiotique et expertise financière

Anne Hénault

Université Paris 4 – Sorbonne Université

La théorie sémiotique se développe selon son rythme propre, tantôt très rapide et tantôt stagnant, au milieu des sollicitations pratiques de la vie sociale auxquelles elle est parfois en mesure de répondre, grâce à ses acquis et à ses recherches en cours. Mais il arrive aussi, de plus en plus fréquemment, que des disciplines, en apparence très éloignées des préoccupations et des pratiques de l'étude systématique des significations, viennent spontanément sur les terres de cette méta-discipline en cours de construction qu'est la sémiotique, pour emprunter sinon toute la théorie, du moins certaines perspectives novatrices qu'elles croient pouvoir mettre en œuvre à partir de tel ou tel concept, pris isolément. Il arrive que l'expérience tourne court (et ce bref passage par la théorie de la signification est alors rapidement oublié), mais il arrive aussi que l'expérience se prolonge, ouvrant ainsi, authentiquement, un vaste Autre, un nouveau champ d'application à la théorie du langage.

Après avoir rappelé les limites que s'impose la déontologie sémiotique dans la coopération interdisciplinaire, nous allons proposer ici quelques aperçus sur la manière dont, depuis 1969, la sémiotique saussurienne investit peu à peu le territoire de la finance parce qu'aujourd'hui, les sciences économiques cherchent à se doter d'une expertise plus formelle et, donc, plus capable de vrais calculs ; elles découvrent, peu à peu, en quoi la sémiotique est performante pour ce qui concerne les architectures de relations, et concrètes et abstraites qui, dans la vie sociale, déterminent la valeur.

1. Qu'est-ce que s'exercer à la coopération interdisciplinaire, pour la sémiotique ?

La question de l'utilité de la sémiotique pour ses Autres n'était pas la première préoccupation de Greimas, pas plus qu'elle ne l'avait été pour Saussure et ses auditeurs, pour Hjelmlev et ses élèves, pour Benveniste, ou pour Jean-Marie Floch, alors même que ce dernier est extrêmement connu pour les vastes do-

maines d'applications pratiques qu'il a conquis à la sémiotique.

Il est vrai que les principales études de Floch sont beaucoup plus élaborées que si elles émanaient d'un simple projet de coopération entre disciplines, dans la mesure où ce sémioticien les portait généralement à un niveau de qualité démonstrative qui n'avait, jusqu'alors, été atteint que par ceux des autres chercheurs qui incarnaient le même niveau d'engagement scientifique, dans les vues de Greimas (et de Barthes, au tout début de son œuvre). Nous pensons ici à des chercheurs comme le groupe de l'Arbresle, ou comme Michel Arrivé, Françoise Bastide, Georges Combet, Jean-Claude Coquet, Jean Delorme, et les auteurs du groupe d'Entrevernes, dont Jean Calloud, Jacques Geninasca, Jean-Claude Giroud, Louis Panier ou Daniel Patte, mais aussi en dehors de ces groupes, Corina Galland, Manar Hammad, Christian Metz, Frédéric Nef, Jean Petitot, Henri Quéré, Alain Rénier, Lucien Sebag, Eero Tarasti, Felix Thürleman, Claude Zilberberg et tant d'autres.

Il est vrai qu'à chacun de ces noms propres, nous serions en mesure d'attribuer une exploitation sémiotique d'un nouveau champ d'application pratique concrète (voir la grande variété des champs d'action envisagés par les premiers *Actes sémiotiques*, 1977-1987, ainsi que la motion proclamant, solennellement, le droit de la sémiotique à être présente sur une multitude de domaines de la technologie et de la vie pratique).

Très vite, donc, le travail sémiotique a bien concerné une large diversité de domaines : architecture, urbanisme, biologie, histoire de l'art, marketing, littérature classique ou contemporaine, musique, publicité, stratégies de l'écriture scientifique, stratégies de l'écriture biblique, stratégies de l'odorat et du goût, stratégies médicales ; aucun de ces domaines n'avait, en tant que tel, passé commande pour ces interventions¹, ils n'attendaient rien de ce « babillage » comme aurait dit Jean-Marie Floch, mais, une fois le travail fait, il leur arrivait d'être stupéfaits des clartés que projetait la lentille sémiotique sur leur domaine de compétence.

Pour être tout à fait exact, chacun des auteurs auxquels nous attribuons le travail interdisciplinaire le plus convaincant était lui-même un expert dans le domaine qu'il voulait ouvrir à la sémiotique, mais un expert également bien formé en

1. Avec quelques exceptions, toutefois : il sera question ici même de la sollicitation dont Greimas fut l'objet, de la part de la Chambre de Commerce de Paris, au début des années 1970. Au début des années 1980, les services du professeur Widlöcher contactèrent Greimas, lequel suscita un petit groupe de chercheurs *ad hoc*, qui offrit son travail à l'hôpital de La Pitié-Salpêtrière, pendant trois ou quatre ans, pour répondre à la demande des services psychiatriques : il s'agissait d'évaluer et de représenter, par un langage formel, de type algébrique, comparable aux réécritures sémiotiques des programmes narratifs, l'interaction médecin / patient dans l'entretien thérapeutique. Le groupe comprenait, outre Jacques Fontanille et Anne Hénault qui assurèrent le suivi de cette expérience, un certain nombre de chercheurs moins permanents.

sciences du langage, qui empruntait, à bon escient, l'outillage conceptuel de la sémiotique, afin de pallier certains des manques, lacunes ou inexactitudes qu'il avait pu déplorer dans sa propre discipline. C'était donc, généralement, un travail à vocation profondément épistémologique qui s'élaborait ainsi, à un niveau de vraie recherche, et non pas un travail d'accommodation de la sémiotique aux exigences pratiques, voire commerciales, des disciplines autres. Parce qu'elle avait conscience du long chemin à parcourir pour exister vraiment, la sémiotique ne cherchait pas à conquérir des marchés nouveaux, elle cherchait, préalablement, à se conquérir elle-même. Peut-on considérer que cette première étape soit achevée ?

Toutes ces « applications » aux divers domaines de la vie sociale avaient, pour la sémiotique, le statut de coûteuses expérimentations de laboratoire, destinées à vérifier des inférences et, en dernier ressort, à enrichir la théorie, en consolidant des hypothèses de travail jusqu'à pouvoir leur donner la qualité de concepts opératoires d'une très large portée. Lorsque nous parlons ici de « coûteuses expérimentations », nous pensons surtout au coût en termes de *temps passé* à la mise au point de ces études. L'apparat critique du volume posthume de Floch, *Lecture de la Trinité d'Andrei Roublev* (2009) permet de se faire une petite idée de ce *temps passé*, mais ceci parce que ce volume porte témoignage d'un chantier, laissé inachevé par celui qui l'avait entrepris. Les études qu'il a pu achever (comme celles de *Composition IV* de Kandinsky ou de *Tintin au Tibet*), ayant effacé toute trace concrète du chantier, ne permettent plus de prendre la mesure du travail qu'elles ont coûté.

Greimas était d'une intransigeance farouche, dès lors qu'on se plaçait sur le terrain de la théorie sémiotique et au risque d'encourir les foudres de ceux pour qui, quasiment tout est négociable, nous croyons nécessaire de nous en tenir à cette intransigeance : la sémiotique n'a pas encore les moyens de se mettre à la portée des exigences des disciplines avec lesquelles se développe une interface. Elle n'a même pas à programmer ces interfaces.

La bonne manière d'opérer est celle, totalement naturelle, que nous venons d'évoquer et qui se développe d'elle-même, à mesure que s'étend la demande réelle de sémiotique chez les experts des autres disciplines. Nous continuons à constater que ce sont eux qui ouvrent les vraies nouvelles coopérations, les nouveaux champs d'application de la sémiotique et non pas des programmes volontaristes de « propositions prometteuses » que la sémiotique serait amenée à faire, pour remporter de nouveaux contrats.

2. Quelques pas en direction d'une sémiotique de la finance

C'est de cette constatation, à nos yeux sans appel, que nous est venue la tentation d'observer l'exemple d'un nouvel Autre de la sémiotique qui paraît se dessiner, spontanément, avec une rigueur véritable, à l'horizon de la recherche, sans que les sémioticiens patentés semblent y avoir réellement pris garde et donc sans qu'ils y aient été, le moins du monde, associés, jusqu'ici. Nous voulons parler du domaine de l'expertise financière et de *ces chiffres qui (nous) gouvernent* (Bardet, 2014). Cette démarche nous permettra de proposer, en conclusion, après cet exemple concret de germination d'un nouvel Autre de la sémiotique, des vues très actuelles sur les apports mutuels de la sémiotique et des disciplines qui la sollicitent.

Nous n'oublions pas que *l'Économie politique pure* (Walras, 1871) a pu jouer un rôle de science pilote dans la réflexion linguistique et sémiologique de Saussure lui-même. Mais, en 1970, lorsque Greimas répondit à une sollicitation du Centre de recherche en Droit des affaires de la Chambre de commerce et d'industrie de Paris qui lui demandait de procéder à « l'analyse sémantique » de la loi sur les sociétés commerciales, c'était la sémiotique qui était devenue la science pilote, dans l'élan du *Linguistic turn* qui avait saisi les sciences humaines. Avec un petit groupe (Bücher, Chabrol, Fabbri, Landowski), il fut procédé aux analyses sémiotiques nécessaires. Elles furent ensuite publiées à Urbino, avec le titre : « Analyse sémiotique d'un discours juridique : la loi commerciale sur les sociétés et les groupes de sociétés ».

Greimas, fidèle à son énergique tropisme de chercheur-trouveur, y inversait la posture scientifique de Saussure. Là où Genève semblait chercher à se rapprocher des orientations déjà formelles de la science économique développée à Lausanne, parallèlement à ses propres fulgurances dans l'ordre linguistique, Greimas pouvait établir, avec la clarté démonstrative et le degré de rigueur conceptuelle de son *Du sens*, la méthode qui permettrait de soumettre les doctrines économiques aux exigences analytiques de la sémiotique. Cet opuscule de 50 pages qui amena à la sémiotique nombre de juristes venus de tous les continents, fut alors perçu comme une performance très autre, puisque fort éloignée de la littérature et de l'ethno-littérature qui, à l'époque, étaient les principales cibles du travail sémiotique.

Tout récemment, il nous a été demandé d'évaluer, avant publication, un article d'environ 50 pages, « How Fair Value is both Market-based and Entity-specific: the irreducibility of Value constellations to Market Prices ». Cet article, dû au jeune économiste Shaul Hayoun, était susceptible d'intéresser une des revues les plus reconnues mondialement dans le domaine des rapports comptables et de l'audit. Cet article comprend un long développement, cherchant à établir

l'efficacité de la sémiologie saussurienne pour approcher l'épineuse question des normes d'évaluation des valeurs financières. Notre mandat était strictement « sémiologique » : la référence à la sémiologie de Saussure, dans ce contexte, était-elle bien faite ? appropriée au thème traité ? productrice de solutions pratiques, découlant, d'une manière plausible et efficace, de ce qu'on connaissait de la théorie développée par Saussure ?

Or, ce texte s'est avéré extrêmement fidèle à Saussure sur la question de la valeur, en linguistique et en économie, et manifestement aussi désireux de repérer des schèmes de compréhension et d'opérativité, applicables aux extrêmes variations des valeurs boursières et à la fixation des normes qui devraient en résulter.

Shaul Hayoun se montre particulièrement sensible à la réflexion si minutieuse sur la dualité des valeurs (qu'elles soient monétaires ou linguistiques) qui parcourt l'ensemble du *Cours de linguistique générale*. Cette lecture très serrée lui permet de montrer l'opérativité d'un mode de pensée qui n'a rien à voir avec celui qui avait cours jusqu'alors dans des instances comme la *Financial Accounting Standards Board* (FASB), sur la question cruciale de la *Fair Value* (Valeur nette sur le marché), notion clé de la comptabilité mondiale que nous désignerons désormais comme *FV*.

Hayoun se montre particulièrement captivé par les bizarreries logiques qui, selon Saussure, définissent le statut de la valeur :

Toutes les valeurs semblent régies par ce principe paradoxal. Elles sont toujours constituées : – par une chose dissemblable susceptible d'être échangée contre celle dont la valeur est à déterminer ; – par des choses similaires qu'on peut comparer avec celle dont la valeur est en cause.

Ces deux facteurs sont nécessaires pour l'existence d'une valeur. Ainsi, pour déterminer ce que vaut une pièce de cinq francs, il faut savoir : – qu'on peut l'échanger contre une quantité déterminée d'une chose différente, par exemple du pain ; – qu'on peut la comparer avec une valeur similaire du même système, par exemple une pièce d'un franc, ou avec une monnaie d'un autre système (un dollar, etc.). (Saussure, 1972 [1916] : 276)

Le jeu relationnel qui est au principe même du fait de *Valoir*, est perçu, par Saussure, comme improbable et quasiment intenable sur le plan logique. En même temps, cet improbable doit nécessairement être pris en compte puisqu'il est cela même qui définit l'espace opérationnel de la valeur. *Les Notes pour le Cours III* (1910-1911) expriment fortement ce que cet état de faits peut avoir d'intenable et même d'insoutenable pour l'esprit de Saussure :

Valeur est éminemment synonyme à chaque instant de terme situé dans un système de termes similaires, de même qu'il est éminemment synonyme à chaque instant de chose échangeable [...]. Prenant la chose échangeable d'une part, de l'autre les termes co-systématiques, cela n'offre aucune parenté. C'est le propre de la valeur de mettre en rapport ces deux choses. Elle les met en rapport d'une manière qui va jusqu'à désespérer l'esprit par l'impossibilité de scruter si ces deux faces de la valeur diffèrent pour elle ou en quoi. La seule chose indiscutable est que la valeur va dans ces deux axes, est déterminée, selon ces deux axes concurremment. (2002 : 335)

Ce désespoir de l'esprit, exprimé si littéralement par Saussure, se formule moins dramatiquement, dans la langue de tous les jours. Le langage ordinaire se contente de dire : « ces deux faces de la valeur ne sont pas sur le même plan » avant de passer à autre chose. Mais pour Saussure, au contraire, la constatation : « pour prendre ensemble ces deux faces, pour les comprendre, il faut changer de plan mental (de plan d'explication) » signe l'expérience d'une rencontre réelle et non spéculative, avec les espaces mentaux, jusque-là inexplorés mais urgemment explorables, du langage.

Cet aveu de Saussure est donc très précieux car il est le témoignage d'une véritable expérience mentale (une expérience qui est aussi une émotion, un *feeling*, au sens anglo-américain du terme). Cette intuition majeure, éprouvée et vécue comme vitale, de la complexité (la multidimensionnalité) des plans mentaux sur lesquels se jouent les nœuds des relations totalement abstraites qui structurent la signification, est peut-être la clé de voûte du saussurisme. C'est aussi une expérience « vitale » de cette sorte qui fournit à la sémiotique européenne, l'énergie nécessaire pour arracher Saussure à sa réputation si réductrice de théoricien du signe, de *Sign Guy*, et pour montrer que, pour lui, les signes ne sont rien, tant qu'on n'étudie pas les jeux de relations abstraites qui leur octroient de la signification. La sémiotique européenne a résolument subordonné la description des signes à cette étude beaucoup plus abstraite et fort difficile à mener. Elle a donc redéclaré, après Saussure et après Hjelmslev, que l'étude des significations n'avait pas pour priorité de décrire les signes pris un par un, mais bien de découvrir les jeux de relations qui sous-tendent les signes et les font signifier les uns par les autres ; ce que la sémiotique désigne comme les divers plans de la signification.

Une expérience de ce genre anime Hayoun, lorsqu'à la lecture de la formulation saussurienne de ce paradoxe, il déploie une énergie cognitive jubilatoire pour décrire quelques-unes des opérations mentales qui vont être nécessaires pour défiger les procédures d'évaluation, les standards imposés qui ont actuellement cours au niveau international. Nous sommes ici en présence de ce qui semble bien être, pour Hayoun la porte d'entrée en sémiotique de l'audit. Il fait lui-même cette ex-

périence de sens et commence à percevoir concrètement ce que sont réellement ces fameuses différences négatives, ces jeux relationnels, vides de sens mais infiniment actifs, qui produisent les significations échangeables dans la vie sociale, tels qu'ils sont constamment mentionnés dans les textes saussuriens :

Le premier caractère universel du langage est de vivre au moyen de différences et de différences seules, *sans aucune mitigation comme celle qui proviendrait de l'introduction d'un terme positif quelconque à un moment quelconque*. Toutefois le second caractère est que le jeu de ces différences est à chaque moment excessivement restreint comparativement à ce qu'il pourrait être. Trente ou quarante éléments. Nous voulons exclusivement dire par là : la somme de différences qu'on peut obtenir au moyen de 30 ou 40 éléments. Que ces éléments ne puissent pas valoir par eux-mêmes, c'est l'axiome. Trente ou quarante éléments en font tous les frais sauf grande exception. Or rien de ce qui dépasse ces 30 ou 40 entités n'a d'intérêt pour la langue. (*Ibid.* : 264 ; nous soulignons)

Ou encore :

Comme le langage n'offre, sous aucune de ses manifestations, une matière [biffé], (substance), *mais seulement des actions combinées <ou isolées> de forces physiologique, physiques, mentales, et comme néanmoins toutes nos distinctions, toute notre terminologie, toutes nos façons de parler sont moulées sur cette supposition involontaire d'une substance*, on ne peut se refuser à reconnaître que la théorie du langage aura pour tâche de démêler ce qu'il en est de nos distinctions premières. (1972 [1916] : 276 ; nous soulignons)

Avec ces vues, paradoxalement encore très neuves aujourd'hui, Hayoun tient l'instrument intellectuel libérateur qui va lui permettre d'explicitier et de cartographier l'implicite des standards officiels, lesquels se contentent de préconiser (en petits caractères de bas de page) une application « nuancée » de leurs préconisations, improprement laissées à l'appréciation subjective de chacun.

De cette théorisation, Hayoun retire des idées formelles, totalement exemptes des postures philosophico-idéologiques qui, au cours des dernières années, ont successivement marqué le champ de l'économétrie (voir Bardet, 2014). À l'opacité de ces philosophies devrait pouvoir succéder la clarté de calculs entièrement explicites et rendus exacts par la prise en considération d'autant de paramètres que nécessaire, même s'ils ne sont pas tous alignables sur le même plan mental.

Pour réaliser ce travail, Hayoun n'emprunte à la théorie sémiotique qu'un seul concept qui paraîtra peut-être épuisé et archaïque à certains, celui des fameux deux axes, paradigmatique et syntagmatique, chers à Jakobson et qui ont été, en France, la rengaine des années 1970, aux débuts de l'adoption de la pensée formelle des sciences humaines par l'enseignement général. Sa méthode est la suivante :

- il prend en considération l'axe « associatif » *alias* paradigmatique pour définir FV, la Fair value (le juste prix, la valeur équitable d'un actif financier (*asset*), sur le marché) ;
- il recourt à la notion d'axe syntagmatique pour cerner la Value-in-use, VIU (la valeur de cet *actif*, une fois « situé » par la prise en compte de l'ensemble du patrimoine où il figure) ;
- il décide de poser ces deux axes comme complémentaires et inséparables dans toute action de juste évaluation d'un *actif*.

Dira-t-on que ce n'est là qu'un geste de sémiotisation élémentaire ? Cette démarche ne s'écarte pas de la prudence et de l'efficacité qui ont marqué toutes les premières tentatives d'application des calculs sémiotiques. Comme la plupart de tous ceux qui, dans les années 1970-1972, se lançaient, pour leur propre compte, dans l'aventure sémiotique (nous pensons par exemple à Arrivé, à Coquet, à Rastier et à tous les auteurs de ce livre très expérimental que fut *Essais de sémiotique poétique*, publié, sous la direction de Greimas en 1972), Hayoun, dans cet article, ne prétend en rien embrasser l'horizon sémiologique, dans sa plus grande extension. Mais, parce qu'il a profondément expérimenté, *i.e éprouvé* autant que compris, l'horizon de pensée dont il s'agit, son analyse peut n'utiliser que celui de ces *concepts opératoires* dont il se sent le plus proche, sans risquer de se mettre en discordance avec l'ensemble de cet horizon de pensée qui est le propre de la sémiotique.

De la même manière, dans la même situation, les premières réflexions de Rastier faisaient fonds, presque exclusivement, sur la notion d'isotopie, celles de Geninasca sur ce que Jakobson a décrit comme la fonction poétique du langage, précisément en faisant grand usage des deux axes, paradigmatique et syntagmatique. Michel Arrivé a édifié sa thèse de doctorat d'État sur un seul concept, celui de connotation, telle qu'il résultait des *Prolégomènes* de Hjelmslev, par lesquels l'applicabilité des vues sémiologiques de Saussure a commencé à se concrétiser. Si ces démarches minimalistes ont abouti à des essais déjà concluants, c'est parce qu'elles étaient, elles aussi, guidées en sous-main par l'expérience gnoséologique globale dont nous repérons la présence dans l'article de Hayoun et qu'elles percevaient clairement la réalité de la prééminence de ces schémas relationnels se déployant dans des espaces mentaux à n-dimensions ; exactement ce dont nous avons observé les traces dans l'article de Hayoun Cette expérience suffisait pour redimensionner totalement leur rapport au sens et pour leur permettre de raisonner sémiotiquement à partir d'un seul concept opératoire.

3. Conclusion

Telles semblent être les positions de Hayoun et des nouveaux économistes qui cherchent à optimiser la réflexion sur les valeurs, à l'aide de méthodes formelles qui sont hors de portée de la philosophie et des autres sciences humaines. La prise de conscience s'est accentuée au cours des crises systémiques récentes (dont celle de 2008). Les nouvelles recherches en sciences de gestion (anglophones, le plus souvent) ne craignent donc plus désormais de chercher du côté de la sémiotique de quoi commencer à défiger les raisonnements financiers, bloqués, selon eux, par un lexique hérité tel quel, depuis des temps immémoriaux et par un usage naïf de raisonnements en langue naturelle. Le mouvement de sémiotisation des calculs boursiers ne fait que commencer. Les enjeux du processus sont d'une importance globale assez considérable, nous avons tout lieu de penser que le travail de *riaggiornamento* se fera peu à peu et avec le plus grand soin. Parallèlement, la réflexion de type sémiotique sur l'évaluation des valeurs financières se mettra en route et entraînera, si elle est de qualité, le développement de ce nouvel « Autre ».

C'est ainsi que, finalement, on pourra ajouter au palmarès des applications sémiotiques, un *autre* domaine, particulièrement friand des vues de part en part relationnelles et différentielles de la théorie du langage, en résistance aux chosifications verbales, jusqu'ici incontrôlées des phénomènes infiniment complexes et mouvants de la vie économique. S'il y a un domaine où « la connaissance du fait net est indispensable » (Saussure, 2002 : 71), c'est bien dans celui des fluctuations boursières qui a tellement empoisonné l'existence des Saussure père et fils (voir Joseph : notamment 109, 112, 129, 213, 333).

À la fin d'un important article épistémologique de l'hiver 1979, Michel Arrivé s'interroge, un peu ironiquement sur l'intuition, étrange à ses yeux, de Deleuze et Guattari qui avaient déclaré, à propos de « la théorie décodée des langues » de Hjelmslev « qu'elle est la seule adaptée à la fois à la nature des flux capitalistiques et schizophréniques : jusqu'à présent la seule théorie moderne (et non pas archaïque) du langage » (1972 : 288). Qui peut savoir jusqu'à quel point les nouvelles théorisations des flux capitalistiques (qui se préparent à conjoindre avec rigueur sémiotique et mathématiques) ne donneront pas un jour raison à la prescience de Deleuze et Guattari, en direction d'une sémiotique de la finance ?

Références bibliographiques

- ARRIVÉ, Michel (1979), « L'épouvantail du structuralisme : Hjelmslev aujourd'hui », *Dialectiques*, n° 26, pp. 35-49.
- BARDET, Fabrice (2014), *La Contre-révolution comptable : ces chiffres qui (nous) gouvernent*, Paris, Les Belles Lettres.
- DELEUZE, Gilles, GUATTARI, Félix (1972), *L'Anti-Œdipe*, Paris, Minuit.
- FLOCH, Jean-Marie, COLLIN, Jérôme (2009), *Lecture de la Trinité d'Andrei Roubliev*, Paris, Presses Universitaires de France.
- GRAEBER, David (2002), *Toward an anthropological theory of value. The false coin of our own dreams*, New York, Palgrave Mac Millan.
- GREIMAS, Algirdas Julien (dir.) (1972), *Essais de sémiotique poétique*, Paris, Larousse.
- HAYOUN, Shaul (2016), « An attempt at a non-linguistic semiology. The case for "accounting semiology" », *Actes du colloque « Le Cours de Linguistique Générale 1916-2016. Le devenir »*, disponible sur : <https://www.clg2016.org/Paris/programme/auteurs>.
- HAYOUN, Shaul (2017a), « From representation to articulation. Relocating the judgement of recognition within asset separability », working paper.
- HAYOUN, Shaul (2017b), « How Fair Value is both Market-based and Entity-specific. The irreducibility of Value constellations to Market Prices », working paper.
- JOSEPH, John (2012), *Saussure*, Oxford, Oxford University Press.
- SAUSSURE, Ferdinand de (1972 [1916]), *Cours de linguistique générale*, Paris, Payot.
- SAUSSURE, Ferdinand de (2002), *Écrits de linguistique générale*, Paris, Gallimard.
- WALRAS, Léon (1889 [1871]), *Éléments d'économie politique pure*, Lausanne, F. Rouge.

Sémiotique des interactions marchandes À la recherche d'un langage du marché

François Bobrie

Université de Limoges, MSHS de Poitiers

Bien que confrontée en permanence à de multiples risques et quelquefois à d'intenses périls, l'espèce humaine persiste à exister. Cette persévérance à se développer dans le temps et l'espace dépend des échanges qui s'instaurent entre ses membres. Dans le grand tableau de l'évolution, la contingence de l'existence de cette espèce sociale lui impose la nécessité d'échanges physiologiques, sexuels, affectifs, langagiers, et objectaux, en son sein et avec son « entour » (*Umwelt*). Ces différents « modes de persistances » (Fontanille, 2015a : 30) donnent sens à chacune de ces interactions particulières et permettent de les définir comme des pratiques intentionnelles, propres au « monde de la vie » (*Lebenswelt*). Les échanges manifestent les formes de vie des collectifs humains, des plus modestes, à l'échelle des groupes de parentés, aux plus étendus, à l'échelle des sociétés étatiques et de leurs différentes configurations associatives. Ce chapitre est spécifiquement consacré à la description sémiotique des échanges des objets artefactuels, tangibles ou intangibles, lorsqu'ils sont nécessaires à la subsistance des hommes, au-delà des dimensions biologiques, thermodynamiques, ou entropiques / néguentropiques qui les configurent. Quelles qu'en soient les formes historiques, ils génèrent et participent de la sémiotisation du monde humain comme énonciations de significations et de valeurs. Leurs pratiques constituent en partie le procès syntagmatique des cours d'existence des collectifs qui les réalisent pour « pouvoir être », « savoir être » et « vouloir être » (Fontanille, 2011 : 4).

Encore plus précisément, cette enquête se limite à l'analyse des échanges des objets « marchands » ou marchandises. Cette restriction appelle une double obligation : (i) définir le caractère « marchand » de l'échange par rapport aux échanges d'objets non marchands ; (ii) s'interroger sur la pertinence d'une sémiotique-objet particulière, définissable et différenciable comme « un langage du marché », distinguée d'autres organisations de systèmes sémiotiques décrivant les échanges d'objets artefactuels non marchands manipulés sur d'autres scènes pratiques que le « marché ». Répondre à ces deux interrogations préliminaires, c'est

en fait poser l'hypothèse d'une « forme de vie marchande », suivant la définition proposée par Jacques Fontanille dans « Formes de vie ». Il s'agit de pouvoir délimiter un plan d'immanence pertinent pour une sémiose, mettant en corrélation « la forme syntagmatique d'un cours d'existence, (plan de l'expression), et l'ensemble des sélections congruentes opérées sur les configurations axiologiques, modales, passionnelles et figuratives (au plan du contenu) » (Fontanille, 2015a : 260), qui fondent et garantissent au sein d'une société donnée (une sémiosphère) la continuité de ce cours d'existence. En somme, vouloir définir les pratiques d'échanges marchands comme « condensation » d'une forme de vie marchande et énonciations d'un « langage du marché », c'est se demander comment des collectifs humains croient que ces pratiques assurent la continuité de leurs existences en tant que groupe pérenne, avec lequel chacun de ses membres peut s'identifier d'une façon durable, voire pour certains dans la perspective de partager une forme culturelle persistante indépassable (Fukuyama, 1989). Autrement dit, comment la multiplicité des pratiques d'échanges marchands dont chacun fait l'expérience quotidienne compose-t-elle la macro-expérience particulière d'un vivre ensemble et d'un vivre avec, définissable comme une forme de vie marchande (Fontanille, 2015a : 25) ?

Le point de départ de notre analyse sera alors celui des pratiques d'échanges marchands, définies comme l'organisation de transactions monétarisées (plan de l'expression) d'objets de valeur marchands, actualisant des formes d'existences sociales dans leurs dimensions figuratives, thématiques, modales, passionnelles (plan du contenu). Toutefois, tous les objets artefactuels humains ne sont pas manipulés, voire même manipulables, dans des pratiques d'échanges marchands. Il conviendra en préalable de définir ce qui transforme la valeur d'un artefact humain quelconque en objet de valeur marchand, en marchandise, indépendamment et antérieurement à son intégration dans une pratique transactionnelle monétaire. Notre enquête abordera dans un premier temps cette question de la valeur de l'objet marchand et ce qui le constitue en objet de valeur particulier d'un point de vue sémiotique, en nous appuyant sur les différents textes de la sémiotique greimassienne qui ont introduit cette problématique, de Greimas lui-même (1973-1983) à Floch (1989, 1990, 1995), à Bordron (2011, 2015) et à Fontanille (2015a, 2015b). Puis dans une seconde partie, nous analyserons comment les discours énoncés mettent en récits cet objet de valeur dans des textes et par les artefacts eux-mêmes, afin que ceux-ci puissent effectivement s'échanger dans des pratiques autonomes identifiables comme « marchandes », bien qu'ouvertes sur d'autres pratiques auxquelles elles s'articulent. Enfin nous examinerons comment ces différents niveaux d'analyse (textes, objets artefactuels, pratiques...) manifestent les déterminations possibles de l'expansion d'une forme de vie marchande et de son

régime de croyance. Il s'agira *in fine* d'expliciter les conditions d'énonciations nécessaires à son partage intersubjectif comme forme souhaitée de cours d'existence individuel, par identification et appartenance à cette forme de vie collective (Fontanille, 2015a : 265), au sein des sémiosphères du monde contemporain, globalisé comme marché.

1. La génération de la valeur marchande

1.1. L'historicité des échanges marchands et les transformations du sens des échanges de subsistance

Au sein des sociétés humaines, le développement des échanges marchands apparaît comme un processus historique de diffusion généralisée des échanges de biens artefactuels matériels et / ou immatériels (services) définis par un prix et acquis en contrepartie d'une somme monétaire équivalente au prix, fixé et / ou agréé d'un commun accord entre les deux parties de la transaction. Il s'agit d'un phénomène relativement récent. Cette pratique transactionnelle resta jusqu'au XX^e siècle limitée à une fraction très minoritaire des échanges des objets nécessaires à la continuité de l'existence quotidienne de la population, dans la plupart des pays du monde. L'anthropologie économique et l'histoire économique, notamment avec Polanyi (1957, 1977), Godelier (1996) et Testart (2001), ont aujourd'hui bien documenté la prédominance des « transferts » non marchands des objets artefactuels par :

(i) la réciprocité des dons, (ii) les redistributions hiérarchisées et ritualisées, (iii) des formes de contraintes sociales intra-groupes et (iv) finalement les violences conflictuelles intergroupes génératrices de butins. Suivant Testart (2001), on définira la transformation d'un objet artefactuel en marchandise non seulement par sa désignation par un prix mais aussi par son changement de signification pour les échangeurs. Dans l'échange non marchand, le rapport entre les personnes (intra ou inter groupes) commande (régit) le rapport à l'objet artefactuel ; dans l'échange marchand, le rapport aux objets (objet marchandise et contrepartie monétaire) commande (régit) le rapport des personnes (Testart, 2001 : 725). Le vendeur renonce à son vouloir garder / attachement à l'objet proposé comme marchandise pour désirer / vouloir la contrepartie monétaire, l'acheteur, en s'acquittant du prix convenu, se libère de tous liens sociaux et personnels avec le vendeur, et réciproquement celui-ci envers l'acheteur, comme l'avait déjà noté Simmel (1900). À l'inverse, les échanges non marchands qui permettent l'accès aux parts du gibier, de la pêche, des récoltes, et l'obtention des biens de prestige et des divers objets artefactuels nécessaires à une

alliance matrimoniale, clanique, ou divine, etc., présupposent l'instauration puis le maintien de liens personnels de parentés, de hiérarchies sociales et religieuses, et d'une façon générale, de partages initiatiques et codifiés des significations des formes d'existence collectives d'appartenance. Si les premiers échanges marchands monétarisés sont apparus dans le monde grec puis dans le monde chinois à partir du VII^e siècle avant notre ère, ils ne prirent que très lentement, une importance « existentielle », de « subsistance » (Polanyi, 1977), pour les populations concernées par la possession puis la consommation de ces « biens-marchandises ». Si ceux-ci étaient destinés à combler des « manques », c'est-à-dire à annuler des « maux », ils n'ont apporté très longtemps que des compléments, essentiellement statutaires, par rapport aux autres échanges possibles immédiats au sein des communautés de « vivre avec », selon des formes familiales, villageoises, religieuses et confraternelles. Comme l'ont décrit Weber (1922), Polanyi (1944) et Braudel (1979), ce n'est guère qu'au milieu du XIX^e siècle que la Révolution Industrielle en Europe, puis dans le monde entier, contraindra progressivement la majorité de la population à recourir au marché pour survivre. Encore aujourd'hui dans les pays les moins développés économiquement, des groupes de populations importants échappent pour l'essentiel de leur subsistance aux nécessités des échanges marchands. Mobiliser les ressources conceptuelles de la sémiotique pour comprendre les écarts de significations et de valeurs introduits par ce qu'il est convenu d'appeler « l'économie de marché », devenue la « substance » dominante des formes de vie contemporaines, est aussi une façon de répondre à quelques interrogations qui se posent, avec semble-t-il toujours plus d'acuité, à la persistance à exister de nos sociétés.

1.2. De la valeur marchande des « biens » à l'Objet de valeur des marchandises

1.2.1. La valeur figurée et thématifiée par le prix des économistes

Pour l'économie, instituée comme science sociale, la valeur d'une marchandise se « dévoile » par son prix puisque celui-ci manifeste la quantité monétaire sur laquelle l'acheteur et le vendeur s'accordent pour procéder à l'échange. Le prix signifie une équivalence entre l'objet devenu marchandise et une grandeur monétaire reconnue et acceptée comme fiduciaire, matérielle ou immatérielle (dette). Depuis plus de deux siècles, les économistes ont passé beaucoup de temps à réfléchir et à tenter d'expliquer théoriquement comment un tel accord sur un prix était possible « en immanence », sans recours aux explications par les pressions des contextes politico-sociologiques des échanges. Il fallait pouvoir déterminer

le « niveau » des prix indépendamment de toutes influences de liens personnels entre les échangeurs. De fait, il s'agissait de pouvoir prétendre à un calcul « rationnel » du montant optimal qui permettrait une transaction satisfaisante pour chaque partie. Nous n'entrerons pas dans les débats entre les tenants d'un calcul d'un prix reflet du temps de travail relatif à la production du « bien » (Ricardo), ceux partisans du temps de travail conceptualisé comme location (salaires) d'une « force de travail » (Marx) ni dans les détails des positions des économistes contemporains dits « néo-classiques », dont « Théorie de la valeur » de Gérard Debreu (1959) marque une forme d'aboutissement : fondée sur les utilités comparées des biens offerts à la consommation et les préférences des consommateurs pour maximiser ces utilités, ce modèle de « l'équilibre général des marchés » détermine mécaniquement les prix relatifs de tous les biens, à un niveau d'offre de marchandises donnée. Bien que ce modèle de l'équilibre général ait depuis fait l'objet de sérieuses critiques pour l'irréalité de ses hypothèses formelles et que Debreu lui-même ait convenu de quelques apories incontournables, sans solutions mathématiques (Keen, 2014), il est toujours accepté comme doxa par nombre d'économistes universitaires. Mais cette démarche est surtout insatisfaisante et inappropriée pour conduire une analyse sémiotique pertinente des échanges nécessaires à la vie. Elle ne permet en aucune façon de décrire les significations associées aux utilités, ni leurs transformations dans le temps et l'espace. Elle ignore surtout en quoi les échanges marchands donnent sens aux marchandises échangées et désignées comme « biens », nécessaires pour continuer à exister. Autrement dit, l'acceptation d'un prix permettant la réalisation d'une transaction est bien une valeur « révélée » (Hayek, 1945), puisqu'aucune autre signification n'est attachée à l'objet-marchandise désigné de la sorte que cette différence monétaire. Celle-ci actualisera « une préférence » puis conduira à la réalisation d'un choix de l'acheteur acceptable pour le vendeur. Le sens de l'échange marchand se réduit à la tautologie sémantique du mot « bien ». Finalement un bouquet d'utilités virtuelles sont préférées parce qu'elles ne sont pas « mauvaises » et elles se réalisent sous forme de marchandises dont elles formeraient les prix actuels. Ceux-ci sont des « symboles » au sens de Hjelmslev, c'est-à-dire que la relation entre l'expression chiffrée et la grandeur cardinale manifestée est univoque. Expression et contenu sont en complète conformité au sein d'une sémiotique « monoplane » (Hjelmslev, 1971 [1943]). Ayant réduit la valeur sémantique d'un objet marchand indéfini à une quantité de monnaie calculable, non seulement la théorie néo-classique échoue à produire un résultat permettant d'expliquer la structure des prix relatifs « optimaux » sur un marché mais elle reste muette sur les écarts de significations figuro-thématiques des objets-marchandises visés par les désirs ou l'intérêt des acheteurs et sur ce qui en

constitue pour eux une valeur pour continuer d'exister, individuellement et en tant qu'unité d'un collectif de « vivre ensemble ».

1.2.2. L'objet de valeur de la marchandise

À l'inverse, Greimas, dans *Du sens II* (1983), en posant le problème de la valeur sémantique d'un lexème désignant un objet quelconque, part de la signification d'un objet pour un sujet capable de le désigner en langue, que cet objet soit ou non une marchandise. Il cherche à définir la valeur différentielle de la définition linguistique d'un objet désigné dans une langue naturelle (en synchronie). Dans la continuité de Saussure, la valeur est posée comme une description de déterminations sémantiques « se profilant sur l'objet » (artefactuel ou naturel). L'objet apparaît comme « un espace de fixation, un lieu de réunion occurrence de déterminations-valeurs » (Greimas, 1983 : 21-23). Pour illustrer son raisonnement, Greimas choisit l'exemple de l'objet automobile. Celui-ci sera défini comme une somme de significations dont « la mise en scène syntaxique » déterminera la valeur sémantique finale, définissant à la fois le concept de l'objet « voiture automobile » en français et sa place différentielle dans les représentations du monde de la vie quotidienne, partagées comme « allant de soi » par les personnes d'une même époque et société, le « *Lebenswelt* » de Schütz (1987). La voiture automobile comme marchandise telle qu'elle est mise en marché peut alors être décrite comme un objet artefactuel décomposé en parties constitutives, qui fixent des différences repérables (moteur, carrosserie, habitacle, etc.) et comportant chacune des traits différentiels « taxiques » qui font que l'automobile n'est pas un camion ou un autobus, et que deux automobiles peuvent posséder des identités visuelles (figuratives) et techniques (thématiques) différentes dans leur catégorie. La voiture automobile sera aussi différenciée par ses fonctions de déplacements en « mobilité autonome », dans un espace-temps prédéterminé : ce n'est pas un train ni un vélo, ni un avion. Enfin, le concept d'automobile contient les significations attachées au « projet du sujet » qui la perçoit comme « objet » de prestige, de différenciation sociale, de liberté, d'évasion, etc., ce que Greimas subsume par la « composante mythique » de l'objet. En somme, Greimas constate que la valeur sémantique du concept / mot d'automobile dans les sociétés modernes ne se réduit pas à la compréhension de différences classificatoires entre l'automobile et les autres objets manufacturés destinés aux déplacements. Elle inclut aussi l'ensemble des virtualités narratives procurées par le fait que la valeur définissant son utilité pour le transport présuppose également une signification culturelle intersubjective et un champ d'imaginaire spécifique pour les utilisateurs. Réciproquement les représen-

tations socialement partagées que ces derniers manipulent en parlant de ces composantes « mythiques » présupposent que l'automobile signifie une réponse particulière à un besoin de transport. Cette relation de présuppositions réciproques entre un pôle de déterminations utilitaires et un pôle de déterminations psychosociologiques, « mythiques », peut être représentée comme un axe à partir duquel s'organiseront les discours énoncés de toute nature concernant l'objet automobile, marchandise ou non, selon que ceux-ci privilégieront la valeur utilitaire ou, au contraire, la valeur « mythique ». Cet axe de relations entre deux valeurs sémantiques opposées permet de comprendre la logique des constructions narratives de « l'Objet de valeur automobile », tel que le présentent les récits publicitaires de marques d'automobiles mais aussi tel que le partagent les récits des automobilistes lorsqu'ils parlent d'une voiture. Finalement, Greimas montrait, de façon non délibérée, aux acteurs du marché qu'un registre homogène de représentations narratives, composé de figures et de thèmes récurrents, se cristallisait autour du lexème « automobile », tel qu'il s'énonçait dans les discours marchands, tant du côté des vendeurs que des clients. La valeur de l'automobile résultait d'une opposition et d'une complémentarité entre des valeurs de déplacements motorisés autonomes (valeur pratique) et des valeurs d'installation pérenne dans une forme d'existence statutaire différenciée (valeur existentielle « mythique »), dans les récits de toutes les parties prenantes qui en parlaient.

La possibilité de comprendre toute marchandise comme un « objet de valeur » différent pour un sujet en quête d'un « projet de vie » permit dans les années 1980 à toute une génération de professionnels des marchés, tant dans le domaine de la communication publicitaire que dans celui des stratégies marketing, de sortir des apories des modèles économiques et de comprendre « les motivations » des consommateurs. Cette rencontre entre les disciplines du marché et la sémiotique s'enrichit dans les années 1990 des résultats des travaux de Jean-Marie Floch sur la théorie des « valeurs de consommation », propres aux objets-marchandises.

1.2.3. De l'Objet de valeur en général aux valeurs de la consommation marchande en particulier

Au début des années 1980, Jean-Marie Floch va être l'un des premiers sémioticiens à appliquer la théorie sémiotique narrative à l'analyse du langage du marché. À la fois chercheur dans le « Groupe de Recherches sémio-linguistiques de Paris », dirigé par Greimas, et consultant en marketing et communication, notamment au sein de la société IPSOS, il se confronte à son tour à la question du « sens » qui est donné aux objets de consommation, tant du point de vue des con-

sommateurs qui les achètent que de celui des entreprises et des publicitaires qui les vendent.

En enquêtant sur les formes du contenu de significations des discours partagées par tous les acteurs de l'offre et de la demande, Floch veut comprendre pourquoi un énonciateur a choisi telle ou telle grandeur sémantique pour raconter les qualités de son offre en présupposant que cette sélection est la meilleure pour convaincre d'éventuels énonciataires de la choisir face à celles de ses concurrents.

Il cherche à établir ce qui constitue, dans tous les textes verbaux et non verbaux qui parlent des biens de consommation marchands, une « *différence* » par rapport à d'autres textes non marchands : qu'est-ce qui change lorsqu'un objet quelconque est raconté pour être vendu, et en quoi consiste cette différence par rapport à d'autres façons d'en parler. Sur quels points la narration d'un objet de consommation marchand est particulière lorsqu'on en parle par des marques et des discours publicitaires par rapport à des discours qui adoptent des points de vue techniques, ou légaux, ou littéraires, ou pratiques, ou familiaux, etc. En somme il se propose de schématiser la catégorie sémantique propre à définir les objets-marchands dans la classe des objets artefactuels, soit la catégorie des marchandises en général.

À l'occasion de l'étude d'implantation d'un nouvel hypermarché à Dardilly, près de Lyon, dans les années 1982-1984, il va confronter les attentes des futurs clients de la zone de chalandise du magasin et les préconisations d'assortiments de produits « marqués » formulées par les responsables marketing de l'Enseigne du point de vente. À partir de réunions de groupes de longue durée d'échantillons de différents segments de clientèle il recueille « ce qui est dit » des principales catégories de produits qui sont souhaitées dans le futur hypermarché. Puis, il procède à l'observation des visites des clients dans d'autres hypermarchés et demande à chaque participant de commenter ses choix et son parcours dans les magasins pour acquérir les produits souhaités. Il collecte un corpus des récits types de leurs modes de choix et d'achats. Comme Greimas pour définir la valeur différentielle d'une automobile, il analyse les figures et les thèmes associés à la description des espaces de ventes et des produits puis il établit les axiologies, les « valeurs descriptives » des grandes familles d'articles qui déterminent la constitution d'un rayon particulier, et les « valeurs modales » qui justifient la quête de ces produits pour le public. Il en livre une première esquisse en anglais (1988) puis en français (1989), dans la revue *Recherches et Applications en Marketing*. Dans les années suivantes, Floch poursuit ses enquêtes à la recherche du sens général à donner à la catégorie abstraite des « biens de consommation marchands » : cette schématisation sémantique des « valeurs » de consommation lui permet de rédiger « des feuilles de route » adaptées aux objectifs des communicants et des responsables du marketing

des entreprises, applicable à toutes les catégories de biens (Floch, 1995).

En 1990, dans *Sémiotique, Marketing et Communication : sous les signes, les stratégies*, dans un texte consacré à l'analyse des publicités des voitures Citroën, Floch formalise le premier système axiologique de ces « valeurs de consommation ». Au-delà des automobiles, il détermine la spécificité de la mise en scène(s) narrative différentielle d'une marchandise, tant dans les énoncés des discours des entreprises que dans ceux des publics qui en parlent dans la perspective de les acquérir.

Il montre que ces valeurs se répartissent selon quatre pôles interdéfinis d'un carré sémiotique qui correspondent à des réponses modalisées par l'objet-marchandise aux questions que se posent les sujets « consommateurs » sur le sens à donner à leurs achats. Reprenant la terminologie des Objets de valeur des hypermarchés, fixée précédemment, il dénomme les quatre termes catégoriels de l'axiologie : (a) *les valeurs pratiques* qui donnent la réponse à la question « à quoi peut bien servir cet objet qui m'est proposé à l'achat ? » (savoir quoi faire pour moi ou pour quiconque) ; (b) *les valeurs « de base », ou « utopiques »,* qui donnent la réponse à la question : « en quoi la possession et l'usage de cet objet va-t-il changer mon existence lorsque je l'aurais consommé ? Comment va-t-il me permettre de réaliser mes projets de vie ? » (pouvoir faire pour moi) ; (c) *les valeurs ludiques* qui donnent la réponse à la question « quelles sensations et quelles émotions vont me procurer cet achat ? » (pouvoir ressentir, pouvoir imaginer pour moi) ; et (d) *les valeurs critiques* qui donnent la réponse à la question « comment et à quel coût relatif vais-je pouvoir m'approprier ce bien, tant sur le plan financier que sur le plan pratique (efforts à faire, temps passé, situations d'apprentissage à maîtriser, compétences induites, conséquences à accepter, etc.) ? » (devoir faire pour moi et pour quiconque). Tant pour les metteurs en marché que pour le public, l'Objet de valeur(s) d'un récit marchand apparaissait bien comme une description particulière des qualités globales des biens de consommation, pour lesquelles ils « méritaient » d'être achetés. Il désignait un système sémantique de relations nécessaires et réciproques qui rendait les valeurs solidaires entre elles et qui déterminait la définition de la catégorie du bien marchand ou marchandise. Cette schématisation générale permettait de définir leur sens quelle que fût la diversité des discours de mises en récit des valeurs pratiques, utopiques, ludiques et critiques (voir Figure 1 ci-dessous). Puis, dans les années qui suivirent, Floch et d'autres chercheurs (dont l'auteur de ces lignes) continuèrent à comparer les valeurs exposées par les consommateurs aux valeurs des récits publicitaires et packaging. Progressivement les contenus des quatre termes catégoriels de l'axiologie furent approfondis et finalement renommés, pour saisir l'essentiel des valeurs sémantiques différentielles de tout objet marchand, quelle qu'en soit la nature des produits et des services. Aujourd'hui :

- la valeur « pratique » est décrite comme *la valeur fonctionnelle*, afin de mieux signifier une neutralité de l'objet par rapport à des « utilités » particulières, nécessairement subjectives, et d'exprimer les fonctions génériques de l'objet marchand disponibles pour les pratiques de tout consommateur, réel ou potentiel, dans une société donnée, mais pouvant correspondre simultanément à différentes pratiques et formes de vie individuelles. Elle se manifeste sur le mode du réel.
- la valeur « ludique » est décrite comme *la valeur expérientielle*, afin de signifier plus largement les dimensions sensorielles et émotionnelles, passionnelles, de la consommation des biens pour un consommateur particulier. Elle est aujourd'hui largement étudiée par tous les praticiens et théoriciens du marketing et de la communication. Elle se manifeste sur le mode du potentiel.
- la valeur « utopique » est décrite comme *la valeur existentielle*, afin de mieux signifier la place et la destination du produit par rapport aux projets d'une existence individuelle dans une forme de vie reconnaissable, dans le cadre des groupes d'appartenance d'un sujet aux multiples identités. Elle se manifeste sur le mode du virtuel.
- la valeur « critique » est décrite comme *la valeur d'appropriation*, afin de mieux recouvrir la multiplicité des contraintes d'accès à l'offre, pour tous les consommateurs confrontés aux mêmes conditions de subsistance et aux mêmes évolutions des dispositifs sociotechniques qui régulent les formes d'existence des marchés. Elle se manifeste sur le mode de l'actuel.

Cette modélisation sémantique est finalement une représentation de la somme des relations de significations qui peuvent se manifester, tant du côté des discours des metteurs en marché que du côté des discours tenus par les consommateurs à propos des biens de consommation désirés. Il constitue un puissant outil pour analyser et comprendre la quête des sujets des sociétés modernes pour les objets marchandes en tant qu'ils sont des mises en scène syntagmatiques de valeurs nécessaires à la poursuite d'un cours d'existence :

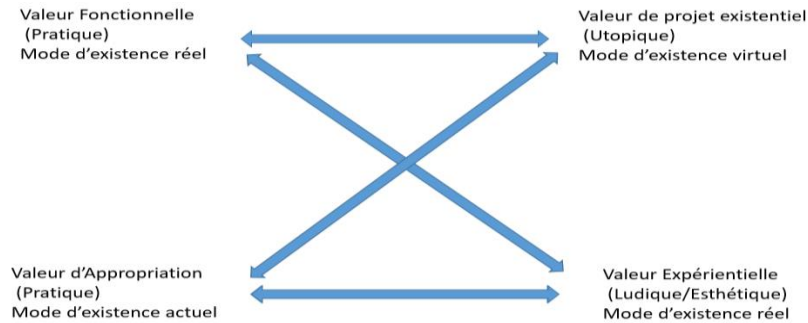


Figure : Carré sémiotique des valeurs de consommation
(Les termes initiaux de Floch sont entre parenthèses)

Les valeurs « pour tous » apparaissent comme des valeurs systémiques, définies par leurs déterminations sémantiques différentielles et les valeurs subjectives, « pour chacun » apparaissent comme des valeurs modales de « finalités », voir *infra*).

1.2.4. De la dualité de l'objet marchandise

À ce stade de l'analyse, on doit admettre que « l'algorithme » des valeurs de consommation ne permet pas plus que « l'équilibre général des marchés » de Debreu de comprendre les processus de fixation des prix des dites marchandises. Celles-ci, en tant qu'entités signifiantes manipulées dans les pratiques d'échanges manifestent un double système de différences : elles valent en tant qu'elles sont sémantiquement différentes de toutes les autres marchandises en concurrence dans un système d'offres économiques fini à un moment T, et d'autre part cet écart différentiel est bien ce qui construit l'enjeu modal d'une équivalence monétaire de l'échange, symbolisé par le prix *ad hoc* que le sujet consommateur consentira à payer pour savoir faire, pouvoir faire, vouloir et pouvoir croire, etc. (Fontanille, 2015b : 36). La marchandise comme Objet de valeur pose bien un problème de dualité, comme cela « semble toujours apparaître lorsque nous avons affaire à des systèmes dynamiques producteurs de règles » (Bordron, 2015 : 47).

S'appuyant sur des citations du troisième chapitre du *Cours de linguistique générale*, Bordron analyse la proposition de Saussure selon laquelle toute valeur attribuée par un sujet à une entité objectale, dans un domaine délimité, se constitue à

partir de la prise en compte d'une relation de « dualité interne » qui couple deux notions : l'échange et la comparaison. Dans ces textes, Saussure examine précisément ce qui fait que l'on peut attribuer une valeur à un objet marchandise : (i) le fait qu'il peut être échangé pour quelque chose de différent de lui-même (exemple cité « un pain contre une pièce de cinq francs ») et (ii) le fait que cette chose échangée peut être comparée à son tour à une autre valeur similaire appartenant à un même système de valeur (exemple cité « la pièce de cinq francs avec une pièce d'un franc »). De fait un même objet, ici un pain, peut être investi d'une valeur à partir de deux règles d'évaluation différentes : l'une pour déterminer sa valeur sémantique de marchandise par différence de toutes les significations qui le distinguent d'un autre type de pain, ou d'un croissant, ou d'une tourte, etc., (comparaison) ; l'autre pour mesurer la quantité monétaire qui apparaîtra équivalente à ce pain pour effectuer l'échange. Ces deux règles sont non seulement distinctes mais leur rationalité et leur finalité relèvent de deux plans différents : la constitution « synchronique » du carré des valeurs de consommation du pain d'une part, et les mécanismes monétaires et / ou réglementaires « diachroniques » qui déterminent le « cours » d'une monnaie d'autre part. Par exemple, l'objet de valeur « pain » peut demeurer identique alors qu'une réglementation ou une modification de la valeur de la monnaie (inflation / déflation) feront varier son prix d'échange. L'inverse est évidemment possible. Ainsi, suivant Bordron (2015 : 51), on peut dire que le prix ne mesure pas la valeur sémantique investie (actualisée) dans l'objet marchandise pain, mais plutôt que la manifestation d'un prix d'échange garantit que le pain désigné de la sorte possède bien une valeur marchande comme « scène » syntaxique de valeurs de consommation. Le boulanger ne calcule pas un prix parce qu'il pourrait rendre compte de l'objet de valeur du pain mis en marché mais parce qu'en calculant ce prix, selon une autre logique comparable, il apporte l'assurance de l'existence de cet objet de valeur. Néanmoins, du fait de la nature de cette dualité, cet objet de valeur du pain comme objet-marchandise demeure différent de celui du pain comme objet artefactuel technique (farine panifiée) ou comme objet de valeur religieux (pain béni) ou comme objet de valeur oblatif (pains domestiques festifs), etc. On remarquera que ces autres objets de valeurs axiologisées dans d'autres formes de pains s'inscrivent également dans des relations de dualité, se déployant sur d'autres plans. Le pain béni se comparera aux hosties, à l'eau bénite, à d'autres objets sacramentaux et il pourra être échangé contre « d'autres choses que lui-même » selon les rites de l'Église catholique, en l'occurrence des bénéfices spirituels intangibles, qui à leur tour pourront être comparés entre eux en tant que tout de signification, comme « une pièce de cinq francs et une pièce d'un franc ». Dès lors, dit Bordron,

pour qu'un objet de valeur puisse être perçu et signifié pour un sujet souhaitant le connaître, le vouloir ou savoir / pouvoir en user, il nécessite « d'être échangé contre une instance sémantique qui le réalise » (*Ibid.* : 71). Il reste à comprendre la nécessité sémiotique de cette dualité et à expliquer la forme monétaire qu'elle manifeste dans le cas des échanges marchands. Fontanille, discutant « des propriétés qui font d'une valeur quelconque une "finalité" pour un actant-sujet » (2015b : 35) donne une piste de solution : l'objet de valeur marchand, comme forme syntagmatique des valeurs de consommation, est pour le sujet une catégorie virtuelle qui recevra un mode d'existence potentiel dans l'objet artefactuel, puis qui sera actualisé par la transformation de l'objet en marchandise désignée par son prix, pour réaliser des valeurs passionnelles et modales (désirer, rejeter, vouloir, pouvoir, croire, adhérer...). Toutefois ces valeurs « finalités » ne deviendront effectivement réalisées (conjointes) pour le sujet que par l'effectuation de l'échange monétaire, celui-ci apparaissant de fait comme une pratique de transformation des virtualités d'un récit énoncé par le vendeur et interprété par l'acheteur en réalité de cours d'actions des échangeurs au sein d'une pratique d'échange marchand, intégrée à une forme de vie. Désormais, nous pouvons analyser l'ensemble des discours des metteurs en marché et des acheteurs qui schématisent les multiples formes d'expressions et de contenus de l'échange marchand, à partir du point de vue de cours d'actions qui articulent différentes pratiques, comme une suite de transformations de « catégories sémantiques non sensibilisées en conjonctions accomplies » (Fontanille, 2015b : 36), comme un incessant aller et retour entre des sémiotisations de formes d'existences virtualisées et les sémiotisations réalisées de cours d'existence continués.

2. Les Discours énoncés de l'échange marchand

Nous aborderons d'abord les discours de mises en marché des objets artefactuels et comment ces énonciations les transforment en objets marchandises. Puis nous décrirons les pratiques d'interactions entre les actants et acteurs participant à l'effectuation de l'échange. Enfin nous esquisserons les modes d'intégration de ces pratiques dans les cours d'existence de formes de vie identifiables dans les sociétés contemporaines. De fait, nous suivrons une méthodologie de description de l'intégration « ascendante » des cinq niveaux des plans d'immanence proposés par Jacques Fontanille dans *Pratiques sémiotiques* (2008) : signes, textes, objets, pratiques et situations d'accommodations, formes de vie. À sa suite, nous définirons un plan d'immanence comme un niveau d'analyse pertinent des significations qui dépendent d'un même champ d'expression, tels par exemple : une

conversation, un logotype, un icono-texte, une annonce publicitaire, un objet signifiant par ses caractéristiques plastiques et sensibles, une pratique sociale déterminée dans une forme d'existence culturelle stable, un cours d'existence pérenne identifiable et partagé. Au sein de ce plan, toutes les significations identifiées par l'analyse sont dites homogènes car leurs contenus sont « dans la dépendance » de leur position et de leurs relations dans ce plan d'expression strictement délimité (immanent), quelles que soient leurs formes par ailleurs, linguistiques ou iconiques.

2.1. Les signes des marques isolées (niveau n)

Les objets marchands sont empiriquement reconnaissables visuellement par leurs marques. Celles-ci s'inscrivent soit directement sur une surface de l'objet, visible par client visé, soit sur son emballage (packaging), soit sur un support séparé de l'objet comme unité, mais apposé à un dispositif permettant son exposition en lots homogènes. Ces marques commerciales privées apparaissent dès les premiers marchés monétarisés dans l'antiquité grecque, romaine (les sigillées), et chinoise. Elles représentent matériellement les substituts à la disparition des liens personnels qui étaient nécessaires aux échanges non marchands mais dont des simulacres réapparaissent maintenant grâce à ces marques visuelles (voir *supra*, 1.1.). Elles manifestent ainsi une valeur fiduciaire, un « contrat » sous-jacent, nécessaire à l'échange d'objets équivalents (marchandise contre monnaie), ce qu'avait souligné Greimas comme un principe général de réalisation de l'échange dans « la communication à deux objets » (1983 : 43). Les marques composent une forme de l'expression syncrétique associant substance iconique et linguistique (Fontanille, 2007). Ces entités aux méréologies spécifiques sont dénommées « logotypes » par les professionnels des marchés. Le plan du contenu installe une pondération axiologique (Fontanille, 2015a) entre des valeurs systémiques et modales relatives à l'objet de valeur(s) de l'objet-marchandise. On notera que dans certaines situations les marchandises ne sont pas marquées : dans ce cas les relations personnelles directes entre le vendeur et l'acheteur sont rétablies comme sur les marchés forains et dans les souks, le colportage, et dans les différentes formes de « marchés noirs ».

2.2. Les textes de marques ou marquage (niveau +1)

De fait, dans les échanges modernes, la plupart des marchandises possèdent plusieurs marques toutes en général bien visibles sur l'objet marqué ou son emballage. Par exemple on verra et on parlera d'une Clio Renault, d'une Picasso Citroën, d'un Galaxy S6 Samsung, d'un dessert lacté Nestlé-Sveltesse-Ferme et Fondant,

d'un corn flakes Kellogg's Miel Pops Crak, d'un Apple I-Mac, etc. La plupart des produits de consommation sont désignés par trois marques formant un texte de marques. Ce texte peut se compléter par diverses expressions linguistiques et signes et figures iconiques réunis dans une même isotopie sémantique. Ce texte syncrétique forme le plan de l'expression d'un « icono-texte » (Fontanille, 2007) qui manifeste le marquage complet de la marchandise. Il met en scène le récit verbal et non verbal des valeurs de l'objet marqué et de sa transformation en objet de valeur pour le destinataire imaginé, c'est-à-dire un segment de « consommateurs » potentiels. Le système usuel des trois marques figure comme acteurs les actants de ce récit. Le Destinataire est très souvent actorialisé par une marque-logotype représentant l'entreprise énonciateur (Renault, Citroën, Samsung, Nestlé, etc.) mais aussi par une seconde marque indiquant une catégorie thématique de produits, ou gamme, dont il faut introduire la valeur de consommation dominante (prégnante) qui sera partagée par l'objet-marqué, en tant qu'unité de cette gamme (Clio, Picasso, Sveltesse, Miel Pops, Mac, etc.). Le Sujet du récit est actorialisé par la marque du produit unitaire échangé, la référence même qui sera vendue / achetée comme marchandise particulière et qui réalisera finalement la conjonction de l'Objet de valeur avec le Destinataire-acheteur (le modèle exact de l'automobile, de l'ordinateur, l'appareil S6 de la gamme Galaxy, le pot de crème Ferme et Fondant de la gamme Sveltesse, la boîte Crack de la gamme Miel Pops, etc.). L'Objet de valeur est figuré et thématisé par l'isotopie sémantique de l'ensemble du texte de marquage qui assure l'homogénéité du discours énoncé. De même le Destinataire peut être figuré par un style de marque(s) et de marquage ou suggéré *in absentia* par l'organisation de l'isotopie actorielle. Ainsi dans le marquage d'un fromage à sucer « Yoplait-Petits Filous-Tub's » le Destinataire Enfant se génère à chaque étape du texte de marquage par les sèmes Yop (lait), Petits, Filous, et l'orthographe de Tub's. L'analyse minutieuse des marquages fait apparaître des occurrences de systèmes à quatre ou cinq marques-acteurs qui témoignent d'une plus grande complexité discursive sans remettre en cause le schéma actantiel canonique du récit de la marchandise. À l'inverse, un texte de marquage peut se réduire à une seule marque isolée. Néanmoins on pourra très souvent trouver la trace des autres actants dans les signes iconiques et verbaux qui lui sont associés dans l'espace figuratif du texte du packaging, et en prenant en compte la surface d'inscription sur lequel le marquage se visualise, c'est-à-dire le plan d'immanence (n+2) de l'objet marchandise dans lequel texte de marquage (n+1) s'intègre.

2.3. Les objets marchandises comme énonciations (niveau +2)

L'icône-texte de marquage s'inscrit sur un support qui est soit l'objet matériel lui-même, soit un packaging. Il devient ainsi une substance de l'expression qui sera remise en forme au niveau (n+2) par les caractéristiques plastiques et sensibles du support. L'objet marchandise tridimensionnel considéré comme un énoncé supérieur homogène redéploie les significations des niveaux inférieurs « par accumulation de nouvelles dimensions » (Fontanille, 2008), selon une nouvelle configuration syntagmatique et une nouvelle distribution paradigmatique, générant de nouvelles significations modales, notamment de pouvoir faire et de savoir-faire, passionnelles (sensori-affectives), aspectuelles (temporalités de l'appropriation de l'objet de valeur), figuratives et thématiques. Ainsi la forme d'un flacon ou d'une bouteille, telles celles du Coca-Cola ou de l'Orangina originels, peut donner une figure à une marque de gamme absente verbalement dans le texte de marques ou en renforcer la présence par redondance sémantique. De même le design de nombreux objets ménagers, d'appareils électroniques et d'automobiles peuvent se substituer à des acteurs marques de gamme ou de référence / modèles, et par suite prendre les rôles actantiels qui leur étaient dévolus comme Destinateur ou comme Sujet (voir *supra*, 2.2.). Bien évidemment le nouveau récit de l'Objet de valeur sera recomposé selon une nouvelle pondération axiologique par rapport au texte de marquage. L'objet marchandise comme nouvelle énonciation de significations homogènes les manifestera ensuite lorsqu'il sera manipulé dans les différents cours d'actions constitutifs des différentes pratiques de l'échange marchand, à un niveau (n+3).

2.4 Les pratiques marchandes comme énonciations (praxis énonciatives) de cours d'actions (niveau +3)

À nouveau suivant Fontanille, on considèrera les pratiques comme des discours producteurs de sens, qui génèrent leurs contenus en relation avec les syntagmatiques des cours d'actions d'où ils s'énoncent comme discours de valeurs. Comme toutes pratiques sociales d'échanges intégrées dans une forme de vie, l'échange marchand suppose *a minima* l'articulation de trois pratiques (ou familles de pratiques) : une pratique énonciative du discours de l'objet marchand, une pratique interprétative de ce discours par les énonciataires visés, et une pratique d'interaction proprement dite pour opérer le transfert ou le refus du transfert de la marchandise-objet de valeur, de l'opérateur de la pratique énonciative à l'opérateur de l'interprétation (Fontanille, 2008). Nous choisissons le terme de transfert pour

cette interaction d'achat-vente afin de réserver le terme d'échange à l'ensemble des pratiques qui s'articulent pour définir la macro-pratique de l'échange marchand. Chacun de ces trois types de pratiques produit des énoncés selon un mode d'existence sémiotique différent, comme vu plus haut : (i) la pratique énonciative des discours marchands génère des énoncés qui virtualisent l'objet de valeur dans les textes de marquage, le potentialise comme marchandise échangeable dans le plan d'immanence supérieur de l'objet-support et l'actualise par l'attribution d'un prix ; (ii) les énoncés interprétatifs actualisent la valeur de la marchandise dans sa dualité d'objet de valeur sémantique et de prix monétaire et (iii) la pratique transactionnelle réalise la dualité de l'objet de valeur-marchandise pour les opérateurs de la transaction, lorsqu'ils s'accordent sur l'accommodation entre la manifestation sémantique et monétaire de la marchandise, comme souligné par Bordron après Saussure. De fait les pratiques énonciatives, interprétatives et transactionnelles marchandes sont elles-mêmes des familles de pratiques qui nécessitent de « s'accommoder » pour former un cours d'action cohérent, soit par « ajustement » soit par « programmation » (Fontanille, 2008). Les pratiques énonciatives articulent des pratiques de création de marquages, de création de textes packaging et de « messages » publicitaires, de production de récits dit « story-telling » des offres de marchandises, de design des objets, et finalement de calculs comptables des prix monétaires des marchandises. La pratique interprétative subsume des actions d'identification et de délimitation des énoncés marchands, de tris et de sélections de leurs figures et thèmes par leur manipulation virtuelle dans les « messages » de la « communication » et sur les sites de l'internet, puis par la manipulation réelle des marchandises dans les lieux de ventes physiques, et finalement des actions de comparaison de leurs prix. La pratique transactionnelle déploie de multiples stratégies de déplacements dans les espaces de transactions, qu'ils soient numériques ou topo-géographiques, des pratiques de négociations, des pratiques de paiements, des pratiques d'appropriations physiques et cognitives, voire passionnelles, des objets-marchandises. L'ensemble de ses multiples pratiques, toujours ouvertes sur d'autres scènes pratiques définies par d'autres prédicats thématiques nécessaires à la cohérence des cours d'actions des opérateurs forme cette macro-pratique que nous décrivons comme celle de l'échange marchand d'un objet de valeur et d'une quantité monétaire. On notera que cette contrepartie est abusivement appelée « argent » par métaphore, car elle s'actualise dans un objet immatériel issu d'un calcul, même lorsqu'il existait historiquement des pièces d'argent pour manifester la figuration d'une réalité de la signification des résultats. Les opérateurs de la macro-pratique de l'échange marchand visent respectivement deux autres scènes pratiques comme horizons stratégiques : les vendeurs en possession de la

contrepartie monétaire de la marchandise procèdent aux « ajustements spatio-temporels, rythmiques et aspectuels » (Fontanille, 2008 : 97), nécessaires à déployer une macro-pratique de production économique destinée à fabriquer / obtenir de nouveaux objets artefactuels, autrement dit techniques, répondant à des contraintes de normes et de déontologies, avant de (re)devenir marchands par le calcul d'un prix. Les acheteurs visent de leurs côtés à la « dé-marchandisation » de la marchandise acquise afin d'en manipuler l'objet de valeur dans la macro-pratique de la consommation quotidienne, qui répond à des objectifs par définition non marchands. En somme en manipulant l'objet redevenu simplement artefactuel, avec comme horizons de multiples pratiques de consommation, l'opérateur « consommateur » en réalise l'existence axiologique, perçue effectivement comme l'expérience d'un « bien » nécessaire à persévérer « sans mal » dans son propre cours d'existence. L'échange marchand apparaît désormais comme le noyau constitutif d'un cours de vie stable et identifiable comme une forme de vie dont la forme syntagmatique manifeste la cohérence de pratiques de production et de consommation et dont les formes du contenu congruentes reconfigurent des éléments axiologiques, modaux, passionnels et figuratifs des plans d'immanence qu'elle intègre. Nous proposons de dénommer cette forme de vie « la subsistance marchande » par opposition / confrontation avec toutes les autres formes de vie historiques de subsistance des hommes lorsqu'ils ne dépendent pas des échanges marchands mais des seuls rapports sociaux intra et inter groupes pour persister à vivre.

3. Conclusion : le langage du marché ou la subsistance marchande comme forme de vie (niveau +4)

Si le cours de vie de l'espèce humaine dépend bien des échanges des objets qui assurent la subsistance de ses membres, leurs formes marchandes n'en constituent qu'une des modalités possibles, en fait comme en droit. La forme de la subsistance marchande entraîne l'adhésion intersubjective de ceux qui la partagent et « l'identification durable » aux cours d'existence qu'elle détermine, sans doute par l'efficacité des formes d'existence sociales institutionnalisées qui les manifestent comme régime de croyance (Fontanille, 2015a : 32). Néanmoins, cette forme de vie détermine deux cours d'actions asymétriques pour les opérateurs des pratiques qui doivent s'ajuster et / ou se programmer pour la composer comme cours de vie durable : l'objectif des pratiques des metteurs en marchés est de « marchandiser » par un prix des objets artefactuels non marchands (techniques) alors que l'objectif des pratiques des acheteurs consiste à « démarchandiser » les marchan-

dises pour pouvoir les « consommer » comme objet de valeur indépendamment de leurs prix. Les cours d'existence de chaque groupe d'opérateurs sont ainsi confrontés à des principes de contre-persévérance hétérogènes : aléas des calculs des prix d'un côté ; obstacles mis à la constitution de la contrepartie monétaire de l'autre. Si la forme de vie de la subsistance marchande permet de persister à exister, cela ne semble pas faire appel à une hypothétique « loi de l'offre et de la demande », mais à un langage du marché par lequel se détermine un régime de croyance qui rend possible l'accord de tous sur les conditions de confrontation puis de mise en équivalence entre un objet de valeur et un prix. Étudier le déploiement des chaînes énonciatives de ce langage et leurs conditions de véridiction est bien évidemment une recherche qui dépasse le cadre de ce chapitre.

Références bibliographiques

- BORDRON, Jean François (2011), « Trois ordres de la valeur selon la qualité, la quantité et la relation », *Semen*, n° 32, pp. 35-52.
- BORDRON, Jean-François (2015), « La notion de valeur et le problème de la dualité », dans BIGLARI, Amir (dir.), *Valeurs : aux fondements de la sémiotique*, Paris, L'Harmattan.
- BRAUDEL, Fernand (1979), *Civilisation matérielle, économie et capitalisme*, vol. 3, Paris, Colin.
- DEBREU, Gérard (1959), *Théorie de la valeur, analyse axiomatique de l'équilibre économique*, Paris, Dunod.
- FLOCH, Jean-Marie (1989), « La contribution d'une sémiotique structurale à la conception d'un hypermarché », *Recherche et Applications en Marketing*, vol. 4, n° 2, pp. 37-59.
- FLOCH, Jean-Marie (1990), *Sémiotique, marketing et communication : sous les signes, les stratégies*, Paris, Presses Universitaires de France.
- FLOCH, Jean-Marie (1995), *Identités visuelles*, Paris, Presses Universitaires de France.
- FONTANILLE, Jacques (2007), « Textes, objets, situations et formes de vie. Les niveaux de pertinence du plan de l'expression dans une sémiotique des cultures », dans BERTRAND, Denis, COSTANTINI, Michel *et al.* (dir.), *La Transversalité du sens*, Paris, Presses Universitaires de Vincennes, pp. 213-240.
- FONTANILLE, Jacques (2008), *Pratiques sémiotiques*, Paris, Presses Universitaires de France.

- FONTANILLE, Jacques (2011), « L'analyse du cours d'action : des pratiques et des corps », *Nouveaux actes sémiotiques*, n° 114, disponible sur : <http://epublications.unilim.fr/revues/as/1413>.
- FONTANILLE, Jacques, (2015a), *Formes de vie*, Liège, Presses Universitaires de Liège.
- FONTANILLE, Jacques (2015b), « La sémiotique, science des valeurs ? », dans BIGLARI, Amir (dir.), *Valeurs : aux fondements de la sémiotique*, Paris, L'Harmattan.
- FONTANILLE, Jacques, COUÉGNAS, Nicolas (2017), « L'énonçabilité des mondes du sens », *Nouveaux actes sémiotique*, n° 120, disponible sur : <http://epublications.unilim.fr/revues/as/5868>.
- FUKUYAMA, Francis (1989), « La fin de l'Histoire », *Commentaires*, n° 47, pp. 457-469.
- GREIMAS, Algirdas Julien (1973), « Un problème de sémiotique narrative : les objets de valeur », *Langages*, vol. 8, n° 31, pp. 13-35.
- GREIMAS, Algirdas Julien (1983), *Du sens II : essais sémiotiques*, Paris, Le Seuil.
- HAYEK, Friedrich A. (1945), « The Use of Knowledge in Society », *American Economic Review*, vol. 35, n° 4, pp. 519-530.
- HJELMSLEV, Louis (1971 [1943]), *Prolégomènes à une théorie du langage du langage*, suivi de *La Structure fondamentale du langage*, Paris, Minuit.
- KEEN, Steve (2014 [2001]), *L'Imposture économique*, Ivry-sur-Seine, Éditions de l'Atelier / Éditions ouvrières.
- POLANYI, Karl (1944), *The great transformation. The political and economic origins of our time*, New York, Beacon Press.
- POLANYI, Karl (2011 [1977]), *La Subsistance de l'homme : la place de l'économie dans l'histoire et la société*, Paris, Flammarion.
- POLANYI, Karl, ARENSBERG, Conrad M., PEARSON, Harry W. (dir.) (1974 [1957]), *Les Systèmes économiques dans l'histoire et dans la théorie*, Paris, Larousse.
- SAUSSURE, Ferdinand de (1974 [1916]), *Cours de linguistique générale*, Paris, Payot.
- SCHÜTZ, Alfred (1987), *Le Chercheur et le quotidien : phénoménologie des sciences sociales*, Paris, Klincksieck.
- SIMMEL, Georg (1987 [1900]), *Philosophie de l'argent*, Paris, Presses Universitaires de France.
- TESTART, Alain (2001), « Échange marchand, échange non marchand », *Revue française de sociologie*, n° 42-44, pp. 719-748.
- WEBER, Max (1971 [1922]), *Économie et société*, Paris, Plon.

Quatrième partie

Langages et arts

Quelques « conversations » Sémiotique et analyse conversationnelle

Diana Luz Pessoa de Barros
Université presbytérienne Mackenzie,
Université de São Paulo (Brésil)

Au cours de précédents travaux, nous avons souligné que diverses études sur le texte et le discours, parmi lesquelles celles de la sémiotique, ont ouvert de nouvelles perspectives et ont apporté de nouveaux objets aux études du langage à partir de la seconde moitié du XX^e siècle, et qu'elles l'ont fait avec des fondements différents, dans des cadres théoriques divers. Cependant, toutes ces études partagent un même point de vue : elles occupent l'espace vacant entre des positions clairement définies et séparées par les études linguistiques antérieures (langue *vs* parole, compétence *vs* performance, énonciation *vs* énoncé, linguistique *vs* extralinguistique). En traitant ainsi et à la fois du social et de l'individuel, de l'argumentation et de l'information, de l'intersubjectivité et de la subjectivité, de l'organisation du discours et du dialogisme, ces études ont instauré un changement de positionnement dans le domaine du langage et ont attribué de nouveaux rôles aux travaux dans ce domaine. Comme elles occupent le « vide » instable entre des points bien établis, les études de textes et de discours, et notamment les études de sémiotique, sont plus ouvertes au dialogue avec d'autres théories, ce qui favorise l'élargissement de leur objet d'analyse. Les études du langage, grâce à celles du discours, cheminent ainsi vers la multidisciplinarité et l'examen d'autres langages, au-delà du verbal.

Si, à l'origine, la sémiotique discursive française se fonde partiellement sur les théories linguistiques, le dialogue actuel entre la sémiotique et la linguistique a pris des chemins bien différents et pas seulement dans le sens unique des études linguistiques vers les études sémiotiques. Cela est dû en grande partie aux études sémiotiques de l'énonciation. La sémiotique contribue alors à l'étude du langage, aux remaniements et aux révisions sémiotiques de concepts, de catégories, de procédés qui participent à la construction des sens du texte et qui ont été initialement développés et établis dans les études linguistiques pour beaucoup d'entre eux. C'est le cas, entre autres, des études sur les textes parlés, et notamment

des études sur la conversation, dont il sera question dans ce chapitre. L'analyse conversationnelle ou l'analyse de conversation (AC) a émergé dans les années 1960, fortement influencée par l'ethnométhodologie.

Le propos de ce chapitre est donc de montrer que les textes parlés conversationnels, qui sont principalement examinés dans des études spécifiques sur la conversation et l'interaction, peuvent et doivent être analysés dans le cadre d'une vision plus globale des études du discours, comme le propose la sémiotique discursive. Ces études sont essentielles non seulement pour mieux connaître la construction des sens des textes conversationnels, mais aussi pour développer à la fois les études théoriques de la conversation et les études sémiotiques, qui peuvent profiter grandement de l'observation d'autres modalités, genres et types textuels et discursifs. Trois « conversations » à propos des textes conversationnels nous intéressent ici : la caractérisation du texte parlé, et notamment du texte conversationnel, par rapport aux autres genres, types et modalités textuels et discursifs, principalement sur la base de son organisation énonciative ; le rôle discursif des divers procédés conversationnels ; la spécificité du parlé par rapport au plan de l'expression, notamment les particularités de l'expression sonore et des systèmes semi-symboliques dans les textes conversationnels.

1. Caractérisation sémiotique du texte parlé conversationnel

L'examen sémiotique des textes conversationnels nous a conduit à établir une nette distinction entre le parlé et l'écrit, conçus idéalement, à partir de leur organisation énonciative et du simulacre imaginaire qui repose sur les différences entre ces deux modalités de la langue. Dans le texte intitulé « Entre a fala e a escrita : algumas reflexões sobre as posições intermediárias » (Barros, 2000), nous avons cherché à définir le parlé et l'écrit « idéaux » à travers leur organisation énonciative et à montrer que les textes occupent généralement des positions intermédiaires entre ces caractérisations idéales, en s'approchant de l'un ou de l'autre de ces « points extrêmes ».

À l'égard du temps, trois traits du parlé et de l'écrit ont été mis en évidence. Ils procèdent de la concomitance ou non de l'élaboration (planification) et de la production du discours, et aussi de l'aspectualisation du temps comme continu ou discontinu. Idéalement, l'écrit est planifié avant sa réalisation. Par conséquent, il ne présente pas de marques de formulation ou de reformulation, et ses unités « durent » davantage du point de vue de la dimension et de la complexité ; le parlé n'est pas planifié à l'avance et présente donc des traces de formulation et de réélaboration.

Concernant l'espace, le parlé se caractérise par l'effet de sens de présence, dans un même espace, et de partage du contexte situationnel avec les sujets impliqués dans la conversation. Dans le texte écrit, le destinataire et le destinataire ne produisent pas cet effet de sens de rencontre dans un même espace et de participation au même contexte situationnel.

Enfin, à propos de l'acteur, les rôles narratifs, thématiques et figuratifs assumés par les acteurs dans les textes parlés et écrits ont été analysés. Selon cette perspective, le parlé, dans sa pleine réalisation, consiste en une conversation construite collectivement par un locuteur et un auditeur, qui alternent leurs rôles. À son tour, le texte écrit « plein » consiste en une élaboration « individuelle » de l'auteur et il n'alterne pas les rôles d'auteur et de lecteur.

Sur le plan du temps, la caractérisation idéale du parlé et de l'écrit montre que le parlé produit généralement les effets de sens d'informalité (qui résultent du manque de planification et de la présence d'indices sur son élaboration et ses révisions) et d'incomplétude (le texte se construit dans l'interaction comme quelque chose de passager, qui ne se conserve pas), et que l'écrit produit les effets contraires de formalité et d'achèvement ou de complétude (Barros, 2006). Ces effets de sens sont positivement ou négativement déterminés. Ainsi, dans le cas du parlé, l'informalité et l'incomplétude peuvent être valorisées positivement, car elles construisent des discours plus francs, sincères, subjectifs, complices, actuels, nouveaux, vrais, ou négativement, car elles produisent des discours à l'implication ou intimité excessives, incomplets, mal élaborés, éphémères (*Ibid.*). Dans le cas de l'écrit, le même processus de valorisation de ses effets de sens s'accomplit, mais dans un sens contraire.

La définition spatiale « idéale » du parlé et de l'écrit suscite les effets de sens de proximité et de distanciation, qui peuvent être aussi positivement valorisés, comme complicité, affection, émotionnelle et corporelle, dans le cas du parlé, et comme éloignement objectif et rationnel, dans le cas de l'écrit. La valorisation négative attribue au parlé un excès d'intimité et un manque d'objectivité, et à l'écrit, un manque de complicité, de subjectivité et d'implication.

En matière d'organisation des acteurs du discours, les effets de sens obtenus dans le texte parlé sont principalement la décontraction, la complicité, la symétrie et la réciprocité entre les interlocuteurs, en opposition à la formalité et à l'asymétrie des sujets de l'écrit. Ces effets de sens sont aussi positivement ou négativement valorisés dans les différents discours.

En somme, en reprenant les effets de sens temporels, spatiaux et actoriels des textes parlés et écrits, nous obtenons, pour le parlé, les effets de proximité, de décontraction, d'informalité, d'incomplétude, de caractère passager, de symétrie,

de réciprocité, et pour l'écrit, les effets de distanciation, de formalité, de complétude, de caractère durable, d'asymétrie, d'éloignement, avec, dans les deux cas, des valorisations positives et négatives. Le tableau ci-dessous résume les effets de sens de l'oralité :

Effets de sens de l'oralité	Valorisation	
	positive	négative
proximité	subjectivité, affectivité sensorialité	Manque d'objectivité, excès d'intimité, inélégance
décontraction, informalité	sincérité, franchise	excès de « franchise »
manque de complétude	nouveauté, actualité	incomplétude, mauvaise élaboration
caractère passager	tout peut être dit, car ne dure pas ; vrai	éphémère, qui ne dure pas, qui a peu d'effet
symétrie, réciprocité	complicité, égalité, identité	excès d'implication

Tableau : Valorisation des effets de sens de l'oralité

Les discours emploient les marques de l'oralité lorsque leur intention est de produire les effets de sens mentionnés. En outre, ils cherchent à obtenir la valorisation positive ou négative de ces sens, au moment de l'interprétation par leurs destinataires. Les « métaphores populaires » du président Lula sont un bon exemple (Barros, 2009). Certains estiment que leur usage est banal, inélégant et laid, et les identifient à des personnes ignorantes et incultes. D'autres pensent qu'elles sont des figures du parlé, qui ont la simplicité, la naturalité et la sagesse du peuple brésilien.

La conversation spontanée est le genre textuel qui se rapproche le plus du parlé idéal que nous venons de caractériser. Elle peut se définir succinctement comme une interaction qui se produit en un temps donné entre au moins deux locuteurs, partageant des connaissances et ayant des objectifs communs, et avec au minimum un changement de tour de parole entre les interlocuteurs. Du point de vue de la sémiotique, il est alors possible de considérer que le texte conversationnel est construit par au moins deux sujets explicités et qui remplissent, tous les deux, les

rôles narratifs de sujet de l'action d'élaborer le texte et, en même temps, le rôle de destinataire de la communication ; le texte conversationnel emploie diverses stratégies linguistico-discursives et établit différents régimes d'interaction entre les sujets. La conversation est considérée comme la pratique sociale la plus commune et la première source ou genre basique d'interaction humaine. Elle est fortement programmée, c'est-à-dire que des règles et des conventions de différents ordres la régissent. La règle de base de la communication verbale est « chacun parle à son tour » (Marcuschi, 1986) et d'autres règlementations du système de gestion des tours de parole s'y ajoutent, surtout dans la conversation spontanée : attendre son tour pour parler, céder son tour pour qu'il y ait une alternance des tours de parole, etc.

Si nous comparons, par exemple, la conversation avec l'interview, également en langue parlée, sur la base générale des caractéristiques temporelles, spatiales et actuelles, nous saisissons mieux les caractéristiques spécifiques de chaque genre dans la modalité du parlé. Ainsi, en ce qui concerne le temps, et par rapport à la conversation, l'interview se rapproche davantage des textes écrits, car elle se développe généralement en trois phases distinctes : celle de la préparation par l'intervieweur, et parfois aussi par l'interviewé, celle de l'interview proprement dite, et enfin, dans de nombreux cas, la phase de l'édition. Dans la conversation spontanée, l'élaboration et la production sont concomitantes. En reprenant un autre aspect de la caractérisation générale, comme l'organisation des acteurs, l'interview ne consiste pas seulement en un dialogue entre deux interlocuteurs, à l'instar de la conversation proprement dite, mais en l'instauration de trois dialogues – entre l'intervieweur et l'interviewé, entre l'interviewé et les auditeurs, entre l'intervieweur et les auditeurs. En outre, la finalité ultime de l'interview étant la relation avec l'audience ou le public, les rapports entre l'interviewer et l'interviewé s'avèrent plus complexes. Leur tâche d'informer et de persuader le public les rend complices, mais, en même temps, la conquête de l'audience en fait des adversaires. Ces stratégies et les autres stratégies observées génèrent les différences compositionnelles entre les deux genres.

En résumé, à travers l'examen énonciatif des textes dans la modalité parlée, nous avons pu souligner ses caractéristiques les plus générales, les procédés de construction des effets de sens de l'oralité, et déterminer en même temps les différences discursives compositionnelles entre les genres conversationnels. Ainsi, il était possible de montrer que les divers genres discursifs ont un lien avec les usages et les effets de sens de la langue parlée.

2. Les procédés de construction des effets de sens de l'oralité

D'après la sémiotique, les sujets participent à deux types de relations : entre un sujet et un objet, une relation qui simule celle de l'homme avec le monde, sur lequel il agit ; entre des sujets, une relation qui simule celles de la communication et de l'interaction entre les hommes. Dans ce cadre théorique, toute communication est une forme de manipulation, au sens large, c'est-à-dire qu'elle doit être appréhendée comme une relation où le destinataire exerce principalement un faire persuasif et le destinataire un faire interprétatif.

Les sujets impliqués dans la communication ne sont pas des lieux vides, mais plutôt des cases pleines de valeurs, de croyances, de projets, d'aspirations, de désirs, de sentiments. La relation qui s'établit entre les sujets impliqués dans la communication, telle qu'elle est conçue dans la théorie sémiotique, est une relation d'interaction. Les relations d'interaction sont de différents types – rationnels ou intelligibles, sensoriels, émotionnels ou affectifs – et résultent aussi de stratégies de divers ordres. Dans ce cadre, en étroite relation avec la communication et la manipulation, l'interaction est définie comme un phénomène socio-culturel et discursif, et c'est à cet égard que nous l'observerons dans la conversation. Les effets de sens généralement produits par l'interaction sont la coopération et le conflit, chacun d'eux admettant la détermination par l'objectivité et la subjectivité (sensorielle et / ou affective). L'interaction, qu'elle soit coopérative ou conflictuelle, sera ainsi nommée objective ou subjective.

Nous aborderons deux procédés discursifs de la conversation, qui, outre les sens de raison et d'information, produisent les effets de sensation et d'émotion. D'après ce que nous avons déjà mentionné, ces procédés se définissent génériquement comme des stratégies utilisées par le destinataire pour persuader le destinataire de la conversation, c'est-à-dire pour amener le destinataire à bien le comprendre et / ou à le croire et / ou à sentir avec lui. Les deux procédés qui nous intéressent ici sont les suivants : l'usage de la catégorie de personne et l'emploi des procédés de reformulation.

2.1. L'usage des personnes du discours dans la conversation

Pour traiter de l'énonciation dans la conversation, et en particulier de l'usage des personnes du discours dans les textes conversationnels, nous analysons principalement les enquêtes du projet NURC du type D2 - Dialogues entre deux informateurs (Castilho et Preti, 1987).

Ces analyses ont montré que les traits de caractérisation du parlé et de l'écrit

idéaux et leurs effets de sens sont corrélés à l'emploi de catégories énonciatives de personne, de temps et d'espace, qui produisent des effets de rapprochement ou de distanciation de l'énonciation (voir, sur ce sujet, Fiorin, 1996, Barros, 2002). Il est communément reconnu que la sémiotique discursive distingue deux types de discours : l'énonciation énoncée (*je, ici, maintenant*), qui produit des effets de sens de rapprochement de l'énonciation et de relation dialogique entre les sujets, et construit des interactions essentiellement sensorielles et émotionnelles ; l'énoncé énoncé (*il, là, alors*), qui crée des effets de distanciation de l'énonciation et d'un certain « monologisme » dans l'interaction, et construit surtout des interactions rationnelles ou intellectuelles. Pour ce qui est du parlé, et notamment la conversation spontanée en tête-à-tête, les discours sont, en principe, des énonciations énoncées et produisent donc les effets de sens de rapprochement de l'énonciation, de subjectivité et de réciprocité. Dans ce cas, les interactions sont principalement sensorielles et émotionnelles. En ce qui concerne l'écrit, les deux types de discours sont présents.

En résumé, l'usage des personnes dans les textes parlés en général, et dans la conversation en particulier, est essentiellement énonciatif et il construit des discours de type de l'énonciation énoncée, avec surtout l'emploi du *je-tu*. La subjectivité et la complicité de cette forme, qui sont construites dans la conversation, peuvent être encore exacerbées ou atténuées.

L'atténuation de la relation dialogique ou de la subjectivité se produit lorsque le renforcement ou la présentation des rôles sociaux des sujets impliqués dans la conversation est davantage souhaité que la réciprocité propre à la conversation. Pour ce faire, les ressources employées comprennent principalement l'usage des rôles sociaux (*la maman, les étudiantes de l'École Normale*), des noms propres (*Roberto, Maria*), ou bien l'usage du *on* au lieu du *tu, nous* ou *je*. De son côté, l'accentuation de la subjectivité et de la complicité procède notamment de l'emploi, dans la conversation, du *tu* au lieu de la troisième personne indéterminée. Nous avons choisi cet exemple, car tout indique que cet emploi est l'un des traits caractéristiques de la conversation en portugais :

L2 [...] Tu te trompes toujours... tu comprends ? C'est compliqué tu ne peux pas si tu fais confiance... à la météo tout le monde se trompe... tu vois le monsieur météo... (Castilho et Preti, 1987 INQ. 62, p. 63 : 90-93)

Outre la construction de la symétrie ou de l'asymétrie des relations d'interaction dans la conversation et la production des effets de sens de subjectivité des locuteurs et de complicité entre les interlocuteurs, les personnes du discours contribuent aussi à différencier les genres textuels, tels que la conversation propre-

ment dite et l'interview. Généralement, en portugais, le rapprochement entre les interlocuteurs dans une interview se trouve davantage atténué et une certaine distance entre l'intervieweur et l'interviewé est même créée avec l'emploi de la troisième personne pour exprimer la deuxième (l'usage des personnes *o senhor, a senhora* [vous] au lieu du *você* [tu]) et l'emploi de la 1^{re} personne du pluriel à la place de la 1^{re} du singulier (*nós* [nous] à la place de *eu* [je]).

2.2. L'emploi des procédés de reformulation dans la conversation

Les réflexions suivantes sont le fruit de précédentes observations sur les procédés de reformulation, notamment la reformulation par correction, qui ont été menées elles aussi à partir des dialogues entre les deux informateurs du projet NURC-SP (Castilho et Preti, 1987). Sur la base de ces études (Barros et Melo, 1990) et selon la perspective de la sémiotique discursive, nous avons pu cerner les deux fonctions les plus communes des procédés discursifs du parlé, ainsi que les rôles que jouent ces derniers dans la construction des relations d'interaction verbale entre les sujets : d'une part, la construction du dispositif persuasif-argumentatif et, d'autre part, la mise en place de son organisation affective-passionnelle.

Dans le cadre de l'analyse de la conversation, les études sur les actes de reformulation montrent surtout que leur fonction prépondérante est d'assurer l'intercompréhension dans la conversation, ou dans tout autre type de texte, c'est-à-dire qu'ils amènent l'interlocuteur à reconnaître l'intention du locuteur (Gülich et Kotschi, 1987). Ainsi, la compétence du locuteur pour produire des textes et celle de l'auditeur pour les comprendre dépendent dans une large mesure de leur connaissance des procédés de reformulation. Il n'est pas sans intérêt de rappeler également que les actes de reformulation, que les analystes conversationnels incluent dans les actes de composition textuelle, procèdent du travail de coopération entre les participants de la conversation, de leur effort commun pour construire un texte parlé. Comme nous l'avons vu antérieurement, la construction de l'interaction dans les discours conversationnels se joue à quatre mains ou plutôt à deux voix, une caractéristique majeure du discours parlé « idéal », qui le distingue de l'écrit. Ainsi, dans l'un des dialogues (INQ. 333) du projet NURC, en reformulant par correction « ton :: ... » par « ta chronique », le locuteur espère faire comprendre à son interlocuteur qu'il a l'intention d'être précis et qu'il valorise aussi son travail dans le journal, lorsqu'il inclut ce dernier dans un genre situé entre le littéraire et le journalistique.

Dans ce cadre, la reformulation par correction (Barros et Melo, 1990), par

exemple, doit être comprise comme un procédé de réélaboration du discours, dont la finalité consiste à le rendre plus « correct » ou « adéquat », selon le point de vue de l'un ou des deux participants du dialogue. Il s'agit ainsi d'amener l'interlocuteur à reconnaître l'intention du locuteur et d'assurer l'intercompréhension dans la conversation. Selon la perspective de la sémiotique discursive, outre les fonctions générales d'adéquation et d'intercompréhension, deux finalités à l'usage de la reformulation peuvent être spécifiées : d'abord, la compréhension cognitive-informative ; ensuite, un bon entendement des relations intersubjectives. Du point de vue de la sémiotique, la reformulation doit toujours viser à construire le dispositif persuasif-argumentatif de la conversation, mais elle contribue, dans le premier cas, à la précision référentielle des contenus, et, dans le second cas, à l'explicitation des désirs et des émotions du locuteur, par rapport à son interlocuteur. Autrement dit, à travers la théorie et la méthodologie de la sémiotique, nous avons pu montrer que les procédés de reformulation dans les textes conversationnels assument des fonctions informatives ou référentielles et des fonctions émotives et appellatives, et qu'ils construisent le dispositif persuasif de la manipulation. L'usage des procédés de reformulation et des autres mécanismes qui caractérisent la conversation est donc toujours persuasif et argumentatif, comme dans l'exemple ci-après, où la correction de « ne parle pas beaucoup » par « parle très peu » altère la force et la direction de l'argumentation, et cherche ainsi à convaincre le destinataire de la communication :

L2 – parce qu'elle ne parle pas beaucoup... elle parle très peu. (Castilho et Preti, 1987 ; INQ 360, p. 146, l.405)

Ainsi, le but ultime de ces procédés est d'amener l'interlocuteur vers certaines croyances, sentiments, conclusions et actions. Pour obtenir le sens général de « comprends-moi » ou « interprète-moi bien », le locuteur manipulateur emploie deux grands types de stratégies : celles qui visent à amener l'interlocuteur à le croire, la manipulation au sens strict, et celles dont le but est de s'ajuster sensoriellement à l'interlocuteur. Dans le premier cas, le régime d'interaction est celui de la manipulation proprement dite, dans le second, il s'agit de l'ajustement, tel que le propose Éric Landowski (2005) dans ses études sur les régimes d'interaction et de sens.

En effet, dans le cadre de la sémiotique discursive, Landowski distingue quatre régimes d'interactions et de sens : la programmation, la manipulation, l'ajustement et l'accident ou le hasard. La programmation se caractérise par la régularité qui, accentuée, conduit à la répétition pure et à la perte de sens ; la

manipulation se définit par l'intentionnalité et par le faire-croire, assez bien développés dans les études sémiotiques du récit ; le régime de l'ajustement s'explique par la sensibilité, par le faire-sentir, dans les interactions émotionnelles et esthétiques ; l'aléa ou le hasard caractérise le régime de l'accident.

Selon Landowski, les sujets impliqués dans les interactions courent des risques, qui varient selon les changements de régimes. L'auteur affirme encore que la construction du sens et de l'interaction se produit principalement dans les régimes de manipulation et d'ajustement, car ils présentent des risques tolérables dans notre société. Dans la communication en langue parlée (Barros, 2013), les sujets qui participent aux différents types de conversation se placent aussi, et de préférence, dans l'espace du risque acceptable, où prédominent les régimes de manipulation et d'ajustement. En d'autres termes, dans la scène énonciative du texte conversationnel, dont il est question dans cette étude, les participants de la conversation assument les rôles narratifs du destinataire et du destinataire, qui sont non seulement responsables, respectivement, du faire persuasif et du faire interprétatif du « spectacle », mais aussi de l'établissement entre eux de relations sensorielles et affectives.

Nous examinons ci-après deux cas de manipulation, marquée par le croire et le savoir, qui résultent de procédés de reformulation :

1. L2. e :: e :: et Ponteio est une musique merveilleuse une belle chose...

(Castilho et Preti, 1987 ; INQ 333, l. 583-585)

2. L2 je pense qu'elle a changé et il est son frère...

L1 non non... « clic » il semble que non... je ne PEUX pas le jurer sur la bible mais il semble que... eu :: elle serait Medalha avec L et :.. et lui MeDaglia (Castilho et Preti, 1987 ; INQ 333, l. 615-618)

Ces exemples illustrent différents cas de reformulation : dans l'exemple 1, il s'agit d'une reformulation par paraphrase, car l'énoncé reformulé « une musique merveilleuse » maintient une relation sémantique d'équivalence (beauté, intensité forte, etc.) avec sa reformulation « une belle chose » ; dans l'exemple 2, il s'agit d'une hétérocorrection, où le locuteur commet l'« erreur » et son interlocuteur le corrige (L2 affirme ou « pense » que Júlio Medaglia est le frère de Marília Medalha. L1 conteste le fait et s'obstine à affirmer le contraire). Cependant, le régime qui figure dans les deux exemples est principalement le régime d'interaction par manipulation : le locuteur, qui pense avoir raison au sujet de Ponteio, qui pense que Júlio et Marília ne sont pas frère et sœur, s'efforce d'en persuader son interlocuteur.

Nous en venons désormais aux stratégies sensorielles et émotionnelles, qui sont utilisées par le destinataire pour amener le destinataire à sentir, puis alors à

croire, c'est-à-dire les stratégies pour promouvoir un ajustement sensoriel et affectif entre les deux interlocuteurs.

Du point de vue de la sémiotique discursive, les relations affectives et émotionnelles sont définies comme des relations de syntaxe modale, c'est-à-dire comme des agencements et des confrontations de modalités – vouloir-être, croire-être, pouvoir-non-être, devoir-être, etc. –, aspectualisés et socialement moralisés. Dans ce cadre théorique, notre proposition est que les procédés discursifs de répétition, de paraphrase, de correction et autres recouvrent et signalent, dans le discours, différentes combinaisons de modalités qui, à leur tour, déterminent les relations entre les participants de la conversation, en les transformant en sujets « passionnés » – confiants, incrédules, intéressés, etc.

Les textes ci-après illustrent certains effets passionnels de ces procédés discursifs :

1. L2- [...] ils font déjà quelque chose parce que...

L1- [ah c'est trop d'aide hein ?

L2- [ils aident bien

(Castilho et Preti, 1987 ; INQ 360, p. 140).

2. L1- [...]...qui est ce côté lamentable du *Baú* que c'est certainement ÇA que tu allais ...[...]

L2- non... ce n'est pas le *Baú*... non [...] le *Baú* c'est honnête

L1 - non, je ne pense pas que ce soit honnête...

(Castilho et Preti, 1987 ; INQ 333, p. 260-261, L. 1094-1103)

Dans le premier exemple, une hétérocorrection clairement coopérative et interprétée comme telle par l'interlocuteur « corrigé » se produit, ce qui génère les effets de confiance et de croyance entre les sujets, d'où résultent enfin les liens de sympathie, d'amitié et d'intérêt. Dans le deuxième exemple, le locuteur insiste sur l'« erreur » de son interlocuteur et produit, par la correction, l'effet de méfiance qui mène à la discorde.

L'examen de plusieurs procédés discursifs de la conversation déterminera les différents agencements modaux et les effets de sens affectifs et passionnels que ces organisations modales produisent. Néanmoins, quelques points plus généraux sur l'organisation affective-passionnelle de la conversation peuvent être déjà établis. Selon nous, dans la conversation, les effets passionnels sont principalement la confiance, l'intérêt, la désillusion, c'est-à-dire qu'ils semblent uniquement ou principalement avoir trait aux passions qui, d'une certaine manière, sont attachées aux relations contractuelles construites par les sujets, l'un par rapport à l'autre. Ainsi, les procédés discursifs engendrent des effets passionnels directement liés aux accords simulés, c'est-à-dire des effets de confiance, de croyance, de déception, de

sécurité, de désillusion, et aussi des effets de bienveillance ou de malveillance procédant de ces passions contractuelles. Il s'agit de passions qui résultent des relations de compromis entre les sujets, et non de passions de l'objet, comme le désir ou l'envie. Lorsque le locuteur emploie une répétition, une correction ou une paraphrase, il réaffirme le contrat qui sous-tend la conversation. La conversation ne peut donc pas s'affranchir des processus discursifs qui, en instaurant leur organisation affective-passionnelle, réaffirment et confirment le contrat sans lequel la conversation n'aurait pu ni s'engager ni se poursuivre. Les accords indispensables au jeu interactionnel des textes conversationnels se façonnent dans ce va-et-vient affectif et passionnel de confiances et de déceptions, de croyances et de désintérets.

Notre intention était d'examiner deux types de stratégies utilisées dans la conversation pour établir les relations d'interaction entre le destinataire et le destinataire : la construction du dispositif persuasif-argumentatif de la conversation et la création en son sein d'une organisation affective-passionnelle, à travers laquelle se confirment les accords qui sous-tendent la conversation. Le spectacle énonciatif de la conversation se trouve pratiquement complet. Si, dans le premier cas, nous nous situons dans le régime de l'interaction par la manipulation, dans le second, nous nous orientons vers le régime de l'ajustement. Toutefois, cet ajustement ne sera pleinement effectif qu'avec l'emploi dans la conversation des stratégies de son plan de l'expression.

3. La spécificité du parlé à l'égard du plan de l'expression

Dans la modalité parlée, il convient assurément d'examiner la spécificité des textes à l'égard du plan de l'expression. Pour ce faire, nous reprendrons les deux principes saussuriens de définition du signe, à savoir la linéarité du signifiant et l'arbitraire du signe.

3.1. La programmation temporelle du texte conversationnel

À propos du signe linguistique, lorsque Saussure (2006) présente la linéarité du signifiant, qui est l'une de ses caractéristiques, c'est de la modalité parlée de la langue dont il s'agit. C'est dans le parlé que la sonorité conduit à la linéarité du signifiant verbal. L'écrit reproduit la ligne du temps de la langue parlée. La linéarité du signifiant provient du fait que les signes verbaux parlés sont exprimés par la substance sonore et qu'ils suivent donc la ligne du temps en raison du son. Ainsi, la

linéarisation du texte consiste à réécrire en contiguïtés temporelles les éléments narratifs et discursifs hiérarchiques ou concomitants. Par conséquent, les textes verbaux (et d'autres également) peuvent comporter deux organisations temporelles : une organisation temporelle discursive, du plan du contenu, et une organisation temporelle textuelle, en raison de la linéarité du plan de l'expression. L'organisation temporelle discursive est chronologique et historique, et son sens est donné par les relations qu'elle entretient avec l'instance de l'énonciation (Fiorin, 1996). De son côté, la programmation textuelle suit la ligne du temps, en raison de la sonorité de l'expression, et, par son entremise, il est possible de rompre et de « jouer » avec la chronologie, avec l'histoire.

Comme nous l'avons déjà mentionné, la règle de base de la conversation est de « parler chacun à son tour » et elle résulte de la linéarité sonore du signifiant. Lorsque cette règle n'est pas suivie et que les voix se superposent, il se produit une rupture de la linéarité par la « concomitance ». Une infraction conversationnelle est commise et elle doit être réparée. Trois questions spécifiques de la linéarité du plan de l'expression des textes parlés seront examinées : l'effet de concomitance de l'élaboration et de la production de ces textes et la présence des marques de formulation et de reformulation dans la linéarité textuelle ; les ressources linguistico-discursives du texte parlé, dont la fonction est de laisser du temps au locuteur pour qu'il formule ou reformule son discours, sans perdre son tour de parole ; le rythme textuel du parlé, qui se présente en jets, en jaillissements.

À l'égard de la première question, sur laquelle nous avons déjà insisté, la plupart des auteurs qui s'intéressent au parlé et à l'écrit considèrent que la forme avec laquelle ces modalités s'inscrivent dans le temps est un des principaux éléments qui les distinguent. Le parlé rapporte des marques de sa formulation et de sa reformulation dans la linéarité du texte, alors que pour l'écrit, le texte est réélaboré sans laisser de traces : ce qui a été écrit est revu, il est possible de revenir en arrière, les erreurs et les hésitations sont effacées, les répétitions sont évitées. Autrement dit, en ce qui concerne l'organisation temporelle du texte, qui procède de la linéarité de l'expression, le discours écrit produit l'effet de non-concomitance entre son élaboration et sa réalisation. Pour le parlé, l'effet de sens est de concomitance entre l'élaboration et la production du discours, mais, en raison de la linéarité du signifiant sonore, les vacillations, les corrections, les reformulations du discours parlé sont successivement exposées.

Avant d'aborder le deuxième point, il n'est pas sans intérêt de rappeler, une fois encore, que la conversation résulte du travail de coopération des sujets qui y participent, de leur effort commun pour construire le texte parlé. Les participants de la conversation cherchent à assurer l'intercompréhension, grâce à l'emploi

de procédés et de ressources diverses, à l'instar de ceux que nous avons examinés précédemment, et qui se manifestent linéairement. Désormais, nous observerons brièvement les ressources linguistico-discursives qui permettent, facilitent, simplifient ou marquent la réalisation des procédés discursifs que nous avons présentés. Les ressources, à savoir les marques linguistiques, notamment prosodiques, sont liées aux questions temporelles de la linéarité du signifiant, et leurs fonctions se résument principalement à donner du temps au locuteur pour qu'il formule ou reformule son discours, sans perdre son tour de parole. Ces ressources sont de deux types : d'un côté, la pause et l'interruption lexicale, qui brisent la continuité temporelle du flux du parlé ; de l'autre, la prolongation de la voyelle ou de la répétition, qui ne rompt pas le flux, mais décélère le parlé, comme dans les exemples ci-après, extraits du matériel du projet NURC-SP (Castilho et Preti, 1987) :

- L2 – [...] d'autant plus qu'elle n'est pas... elle n'est pas entrée dans la carrière par concours [...] (Inq. 360, p. 156, l.785-786.).
- L2 – [...] et les affaires de la maison qu'on s'occu/ doit s'occuper [...] (Inq. 360, p. 148, l.489-490.).
- L1 – [...] elle es :: a un tempérament comme ça [...] (Inq. 360, p 141, l. 204-205).
- L1 – elle avait déjà un cours à l'université déjà déjà elle avait quitté la faculté [...] (Inq. 360, p 137, l. 67-68).

L'exemple 1 montre une pause, marquée par « ... », et l'exemple 2, une interruption lexicale (s'occu/). Aussi bien la pause que l'interruption lexicale rompent ponctuellement le flux temporel du plan de l'expression du parlé. Elles donnent le temps nécessaire au locuteur pour la reformulation, dans le cas présent pour la correction, et elles exposent le procédé réalisé. L'exemple 3 présente la prolongation de la voyelle, marquée par « :: », et l'exemple 4 montre la répétition (« déjà déjà »), autant de ressources qui décélèrent l'expression du parlé et laissent du temps au locuteur pour la reformulation.

Le troisième et dernier aspect à observer, celui du parlé par jaillissements, provient des ressources linguistico-discursives indiquées. Grâce aux procédés utilisés au niveau de la sonorité de l'expression – les pauses, les interruptions, les prolongations, les répétitions –, le texte parlé combine et alterne une continuité et une discontinuité aspectuelle, une accélération et une décélération, en créant le rythme textuel d'un parlé par jaillissements. Il se produit l'effet de sens d'un rythme saccadé, de jets de parole.

Les ressources du plan de l'expression, que nous avons mentionnées, construisent des relations sensorielles entre les interlocuteurs de la conversation, qui

s'ajustent sonorement. Cet ajustement se complète par l'emploi de figures de l'expression, qui seront examinées à partir du principe saussurien de l'arbitraire du signe.

3.2. Les figures de l'expression dans le texte conversationnel

Le signifiant saussurien (2006) est la face du signe qui peut devenir sensible dans tout ordre sensoriel et qui soutient ou exprime le signifié. Pour assurer son rôle d'exprimer le contenu, il se présente presque invisiblement dans le texte, malgré son caractère sensoriel. La question saussurienne de l'arbitraire ou de l'immotivation du signe est ici de mise. Cette arbitrarité est assurée, selon Todorov (Ducrot et Todorov, 1979), par la différence de nature entre le signifiant et le signifié, et par la nécessité ou la présupposition réciproque qui les relie.

Si, dans la tradition saussurienne, il est reconnu que la fonction primordiale du plan de l'expression est de « faire passer » ou d'« exprimer » des contenus avec lesquels il maintient des relations nécessaires, mais arbitraires ou immotivées, il est également vrai que des relations nouvelles et motivées peuvent s'établir entre l'expression et le contenu. La stylistique, la rhétorique, les études littéraires s'efforcent d'approfondir ces questions depuis longtemps.

Dans le cadre des études sémiotiques, nous ne ferons ici que quelques observations sur les figures de l'expression dans les textes conversationnels, afin de souligner leurs spécificités à l'égard d'autres genres textuels et de compléter le spectacle énonciatif qui est analysé dans la conversation.

Les figures du plan de l'expression se forment dans les relations entre l'expression et le contenu. Pour la sémiotique, ces nouvelles relations procèdent des systèmes symboliques et semi-symboliques, qui peuvent apparaître dans les textes poétiques de tout type (poésie et autres textes littéraires, ballet, peinture, photographie, etc.) et aussi dans les textes conversationnels. En sémiotique, le concept de semi-symbolisme indique la relation entre une catégorie de l'expression et une catégorie du contenu et se différencie ainsi des systèmes symboliques de Hjelmslev (1975), où la relation entre l'expression et le contenu s'effectue d'un terme à un autre. Les deux types de systèmes créent des relations « motivées » entre l'expression et le contenu, et sont fortement sensoriels et corporels. Leur dissemblance, résultant de la différence de relation qui les caractérise, repose sur le fait que, dans les systèmes symboliques, la relation entre l'expression et le contenu se trouve culturellement déterminée et se perpétue dans les différents textes, par exemple, la relation entre le *rouge* et la *passion*, alors que dans les systèmes semi-symboliques, notre manière culturellement établie de sentir et de connaître le

monde est mise en échec, pour un texte donné, et une nouvelle vérité et une autre sensation de ce monde sont créées. Par exemple, *l'ouverture et l'acuité vocaliques* (« *A terra lauta da mata* ») se rapportent à la *nature*, et *la fermeture et la gravité vocaliques* (« *de um animal cobre, pobre, podremente* ») à la *culture* (dans « *Os reinos do amarelo* » de João Cabral de Melo Neto, 1975).

Différents types de semi-symbolismes existent. Dans le présent chapitre, deux variations nous intéressent, car elles concernent les textes conversationnels : la variation de l'extension du semi-symbolisme dans le texte ; la variation du niveau d'analyse, notamment dans le plan du contenu.

À propos de son extension, le semi-symbolisme peut figurer sous forme éparsée dans le texte, comme dans l'exemple du poème de João Cabral, ou occuper l'ensemble du texte, comme dans la conversation. Les textes parlés conversationnels, tels que nous les avons vus, grâce aux différentes ressources et aux procédés utilisés – les pauses, les interruptions, les prolongations sonores, les répétitions –, combinent et alternent aspectuellement la continuité et la discontinuité, l'accélération et la décélération. Chaque pause ou interruption est suivie d'une durée pour la réitération ou la paraphrase, chaque prolongation sonore d'une voyelle ou chaque répétition est suivie d'un procédé de correction ponctuelle, etc. Cette organisation de l'expression sonore se produit en jets, c'est-à-dire qu'elle s'articule en *continuité vs discontinuité*, et est corrélée, à son tour, avec des organisations du plan du contenu. Ainsi, elle construit un système semi-symbolique qui recouvre entièrement le texte. Autrement dit, l'extension du semi-symbolisme est dissemblable pour un texte conversationnel, où le semi-symbolisme a la dimension du texte, et pour des textes poétiques, comme le poème de Cabral, où il figure ponctuellement dans le texte.

À l'égard du niveau d'analyse, les unités du plan du contenu varient en fonction de la relation : contenus abstraits et génériques du niveau fondamental (*nature vs culture ; vie vs mort ; liberté vs oppression*), comme dans le poème de João Cabral ; transformations narratives et, principalement, passionnelles, comme dans le texte conversationnel, entre autres. Dans le système semi-symbolique construit par les interruptions, les pauses et les prolongations sonores, la catégorie de l'expression *continuité vs discontinuité* est corrélée à la catégorie du contenu *relations contractuelles et d'intérêts vs rupture de contrat et désintérêt*. En d'autres termes, le dispositif de l'expression sonore dans la conversation, avec les ponctualités et les durées, les accélérations et les décélérations, correspond, dans le plan du contenu, aux relations définitoires de la conversation, à savoir les relations contractuelles et de rupture du contrat, et les relations affectives et passionnelles de rapprochement intéressé et de distanciation dépassionnée entre les interlocuteurs, qui

caractérisent la coopération et l'interaction entre les sujets. Ainsi, dans les discours poétiques, à l'instar du poème de Cabral, les semi-symboles refont le monde et le savoir à son égard, et, dans les conversations, ils créent une implication interactionnelle et émotionnelle.

Les figures de l'expression jouent donc un rôle fondamental dans la construction des textes, et notamment pour les textes poétiques et conversationnels : aux textes poétiques, elles confèrent la sensorialité et la corporalité et refont, dans cette perspective, le monde sensible ; dans les textes conversationnels, elles établissent des relations contractuelles et interactionnelles.

4. Considérations finales

Dans ce chapitre, nous avons examiné la conversation conçue comme un discours et comme un texte, selon le point de vue de la sémiotique discursive. Les résultats ont montré que les études de la conversation sont davantage fructueuses lorsqu'elles sont réalisées dans le cadre théorique général de la sémiotique : les principales caractéristiques des textes conversationnels, les effets de sens de l'oralité, les procédés de construction de ces sens et les possibilités de différencier les genres conversationnels à partir de ces attributs ont été mis en évidence à travers l'examen de l'énonciation ; l'analyse du « spectacle » énonciatif de l'interaction dans la conversation a permis d'exposer les deux fonctions majeures des procédés discursifs du parlé et de montrer les rôles que jouent ces derniers pour tisser les relations d'interaction verbale entre les sujets, avec, d'une part, la construction du dispositif persuasif-argumentatif de la conversation et, d'autre part, l'établissement de son organisation affective-passionnelle ; enfin, l'étude du plan de l'expression dans la conversation et, principalement, du semi-symbolisme des relations entre l'expression et le contenu a révélé leur importance pour établir et maintenir les relations contractuelles de l'interaction conversationnelle.

En outre, en s'intéressant aux textes conversationnels, la sémiotique peut apprécier la portée de ses propositions théoriques et de sa méthodologie sur d'autres genres et types de textes et est amenée à introduire dans son cadre théorique des procédés propres à la conversation, notamment à l'égard de l'organisation énonciative. Ce type d'étude peut contribuer au développement de la théorie et de la méthodologie sémiotiques, principalement par l'élargissement de son champ et de son objet d'étude.

Enfin, nous explorons actuellement deux nouvelles voies, qui résultent de ces dialogues et qui leur donnent une continuité : l'examen de la politesse et de

l'impolitesse conversationnelles, dans le cadre des études sémiotiques de la manipulation et des régimes d'interaction ; le recours aux études de la langue parlée pour étayer les analyses sur les discours qui figurent sur Internet et qui peuvent être caractérisés comme un complexe, parlé et écrit, eu égard à leurs positions intermédiaires entre les points extrêmes idéaux du parlé et de l'écrit.

Ces deux perspectives d'études, qui donnent suite aux « conversations » entre la sémiotique et l'analyse de la conversation, se joignent à d'autres et inaugurent ensemble des voies et des sens prometteurs, qui restent à explorer.

Références bibliographiques

- BARROS, Diana Luz Pessoa de (1998), « Procedimentos e recursos discursivos da conversação », dans PRETI, Dino (dir.), *Estudos da língua falada : variações e confrontos*, São Paulo, Humanitas, pp. 47-69.
- BARROS, Diana Luz Pessoa de (2000), « Entre a fala e a escrita : algumas reflexões sobre as posições intermediárias », dans PRETI, Dino (dir.), *Fala e escrita em questão*, São Paulo, Humanitas, pp. 57-77.
- BARROS, Diana Luz Pessoa de (2002), « Interação em anúncios publicitários », dans PRETI, Dino (dir.), *Interação na fala e escrita*, São Paulo, Humanitas, pp. 17-44.
- BARROS, Diana Luz Pessoa de (2006), « Efeitos de oralidade no texto escrito », dans PRETI, Dino (dir.), *Oralidade em diferentes discursos*, São Paulo, Humanitas, pp. 57-84.
- BARROS, Diana Luz Pessoa de (2009), « Linguagem popular e oralidad : efeitos de sentido nos discursos », dans PRETI, Dino (dir.), *Oralidade em textos escritos*, São Paulo, Humanitas, pp. 41-72.
- BARROS, Diana Luz Pessoa de (2013), « Comunicação de risco », dans PRETI, Dino, LEITE, Marli Quadros (dir.), *Comunicação na fala e na escrita*, São Paulo, Humanitas, pp. 21-48.
- BARROS, Diana Luz Pessa, MELO, Zilda Maria Zapparoli Castro (1990), « Procedimentos e funções da correção na conversação », dans PRETI, Dino (dir.), *A linguagem falada culta na cidade de São Paulo*, vol. 4 : *Estudos*, São Paulo, T. A. Queiroz / FAPESP, pp. 13-58.
- CASTILHO, Ataliba Teixeira de, PRETI, Dino (dir.) (1987), *A linguagem falada culta na cidade de São Paulo*, vol. 2 : *Diálogos entre dois informantes*, São Paulo, T. A. Queiroz / FAPESP.
- DUCROT, Oswald, TODOROV, Tzvetan (1979), *Dictionnaire encyclopédique des*

sciences du langage, Paris, Le Seuil.

FIORIN, José Luiz (1996), *As astúcias da enunciação*, São Paulo, Ática.

GREIMAS, Algirdas Julien (2014 [1983]), *Sobre o sentido II*, São Paulo / Nankin, EDUSP.

GREIMAS, Algirdas Julien, COURTÉS, Joseph (2008 [1979]), *Dicionário de Semiótica*, São Paulo, Contexto.

GÜLICH, Elisabeth, KOTSCHI, Thomas (1987), « Les actes de reformulation dans la consultation. La Dame de Caluire », dans BANGE, Pierre (dir.), *L'Analyse des interactions verbales. La Dame de Caluire : une consultation*, Berne / Francfort / Paris, Peter Lang.

HJELMSLEV, Louis (1975 [1968]), *Prolegômenos a uma teoria da linguagem*, São Paulo, Perspectiva.

LANDOWSKI, Éric (2005), « Les interactions risquées », *Nouveaux actes sémiotiques*, n° 101-103, pp. 1-106.

MARCUSCHI, Luiz Antonio (1986), *Análise da Conversação*, São Paulo, Ática.

MELLO NETO, João Cabral de (1975), *Antologia poética*, Rio de Janeiro, José Olympio.

SAUSSURE, Ferdinand de (2006 [1916]), *Curso de linguística geral*, São Paulo, Cultrix.

Pour une sémiotique de l'image-écran

Jean-Claude Soulages
Université Lumière-Lyon-2

Parmi les perspectives prometteuses invoquées quant à un renouvellement de la recherche en sémiotique, le projet d'élaborer une sociosémiotique et finalement une « sémiotique ouverte » qu'Eliseo Verón (2007) appelait de ses vœux, apparaît comme une piste féconde. Toutefois, elle nous confronte à un certain nombre de difficultés qui engagent le chercheur à une série de recadrages et de ruptures tant d'ordre méthodologique que théorique. En effet, héritière des logiques et grammaires formelles, une certaine sémiotique s'est claquemurée dans les avatars et l'axiomatique fonctionnelle du signe, en refoulant délibérément le fondement et la finalité de celui-ci, dévolus avant tout à une pratique sociale mais aussi en occultant l'hétérogénéité et la spécificité des matériaux signifiants. En effet, les signes y sont souvent considérés « comme de simples formes », voire des symboles abstraits, comme le dénonce François Rastier (2011 : 31). Or, la recherche sémiotique se veut avant tout « une démarche interstitielle, qui cherche à reconstruire la production de sens au travers des réseaux institutionnels, techniques et discursifs de nos sociétés » (Verón, 2007 : 18). Si cette ouverture doit se réaliser sur le plan méthodologique, elle doit aussi s'étendre progressivement à de nouveaux corpus, à de nouvelles interfaces et à de nouvelles substances de l'expression. Une telle démarche fédératrice vise à englober, entre autres, ce qu'Émile Benveniste appelait des « systèmes artistiques, ceux de l'image et du son », pour lesquels l'unité élémentaire « n'est pas un signe » et que le linguiste définissait comme des « systèmes à unités non signifiantes » (1974 : 44). C'est le cas des études consacrées à ce que l'on peut dénommer sous un terme générique les *images d'écran* qui recouvre les images cinématographiques ou télévisuelles jusqu'à celles des écrans du web.

1. Filtres et modèles

Historiquement née et élaborée à partir de travaux portant sur des matériaux langagiers, majoritairement issus de l'écrit ou bien de l'oral, l'approche sémiotique en abordant l'expression iconique, qu'elle soit picturale, photographique,

filmique ou digitale, a toujours couru le risque de succomber à deux biais découlant de deux présupposés. Un présupposé d'ordre épistémologique : le sens de toute production culturelle s'imposerait à travers les filtres et le modèle de la langue (ne serait-ce qu'à travers le mécanisme d'oralisation du message). Et un présupposé d'ordre théorique : cette même signification transcenderait et ferait souvent l'impasse sur la dimension médiatique des productions observées. Pour le premier point, on ne peut que déplorer cette forme de « naturalisation » et d'impérialisme d'une dérivation d'origine exclusivement linguistique du sens qui s'enfermerait dans un apriorisme mécaniste. Concernant le second point, en usant d'un raccourci un peu provocant, on pourrait affirmer que la sémiotique a essentiellement affaire – à son insu le plus souvent – à des productions émanant de supports médiatiques, de la parole au slogan publicitaire ou bien à la page-écran du site internet, dont elle s'évertuerait à gommer la spécificité et la rémanence du dispositif de médiation. Or, il incombe au sémioticien d'explicitier la place de cette « médiativité » du support dans le message, pour reprendre l'expression de Philippe Marion (1997). En effet, cette composante médiatique qui atteste du potentiel sémiotique propre à chaque interface de communication nourrit la capacité de celle-ci à amalgamer des formes d'expression anciennes en les transposant sur un nouveau support de médiation, mais surtout s'efforce d'en déployer de nouvelles. Ce socle expressif constitue une ressource structurelle qui vient s'ajuster au cadre d'interaction et aux enjeux sociologiques que chaque message mobilise, socle qui encadre et borne tout autant ses potentialités plastico-formelles propres que ses visées communicationnelles. Dans cette double perspective, la plupart des images ne peuvent en aucun cas être considérées comme le seraient des icônes isolées extraites d'un support décrété invisible. Car, toute opération de mise en images relève avant tout d'une opération sémiotique reposant sur un procédé de médiation et de mise en forme qui débouche sur une mise en format tout autant que sur la visée prescriptive de référentialité à laquelle elle est le plus souvent cantonnée. Biais sans cesse naturalisé, du fait de la pseudo-transparence qu'offre la relation analogique de l'image et de ses artefacts aux objets-référents et qui prend le contre-pied des opérations abstraites de segmentation et de conceptualisation que l'écrit mobilise et sur lesquelles il édifie son pouvoir.

Car ce « formatage du regard » du spectateur (Soulages, 2007) correspond en premier lieu à un processus particularisant d'extraction d'informations basé sur un système perceptuel sophistiqué porté par un corps constamment inséré au cœur d'un environnement (Gibson, 1989). Cette opération cognitive repose sur un procédé inférentiel d'incarnation et n'est en aucun cas la résultante d'une somme d'images détachées d'une quelconque réalité comme une certaine sémiologie portée

par les épigones du premier Roland Barthes nous l'a longtemps inculquée. Regarder n'est donc jamais réductible à un phénomène purement cumulatif d'arrêts sur image et s'implicite dans une opération dynamique de discrimination de formes, de surfaces, d'objets, de textures mais surtout de vecteurs d'orientation reposant sur une interaction entre un corps et son champ de vision. Comme le déclare Hans Belting, « aucune conception de l'image ne saurait se dérober à cette relation qui lie d'un côté l'image à un corps-spectateur, de l'autre au médium-support qui la véhicule » (2004 : 10). Dès le *Quattrocento*, la perspective avait réussi à incarner ce dispositif duel en greffant à la représentation un œil unique. La figuration pré-moderne de l'univers n'offrait *a contrario* que la cartographie sociale ou religieuse d'une symbolique textuelle essentiellement tabulaire. À la représentation venait s'ajouter désormais un regard humain et donc un corps, celui du spectateur qui du même coup se métamorphosait en usager d'un média. Par la suite, l'apparition de ce médium-support qu'est le cadre assigna un emplacement fixe à ce dernier dans une figuration inédite qui enfermait l'image dans une vision anthropomorphe des motifs. Le spectateur de l'image, plus intensément que le lecteur, s'y dotait d'un corps. Les règles picturales témoignent de ce formatage rémanent du regard ; la place de la ligne d'horizon dans les peintures de paysage ou bien l'art du portrait (dont le sujet fixe le sujet regardant), toute la composition y était faite pour le tiers exclu de la représentation, le corps (absent) du spectateur. Dans le même temps, le spectateur empirique, hors-cadre, se mit à exister, acteur social qui, avec l'apparition d'un marché et la circulation de nouvelles interfaces, se transforma petit à petit en public médiatique. L'image devint du même coup un signe performatif, celui du point de vue réflexif d'une communauté humaine sur elle-même. C'est ainsi qu'à l'intérieur de chaque image, vont voir le jour des visions assujetties à la présence de ce regard social. Et, c'est bien de ce même dispositif, le cadre-écran asservissant le regard du sujet regardant, que vont naître à leur tour d'autres interfaces médiatiques et tous ces écrans qui vont se succéder, ceux du cinéma, de la télévision et aujourd'hui ceux de nos technologies digitales.

2. Une cinésyntaxe sémiotique du visuel

Un second recadrage s'impose. Sur tous ces supports, la dimension tabulaire de la surface d'inscription des signifiants plastiques et iconiques s'oppose au continuum linéaire et temporel qui appartient à la chose écrite (Groupe μ , 1992). L'inscription de l'information vient saturer l'espace du cadre et transforme rapidement ce dernier en une surface hétérogène et multisémique. Ici, ce n'est plus

l'hégémonie d'un code, mais c'est bien un réseau de « signifiants indiciels » dont la composition va concourir à l'activation d'un certain nombre d'effets ou d'impressions de sens. Loin de révéler l'imposition d'un ordonnancement syntagmatique et paradigmatique et d'un système ferme, la production de sens fait appel à un processus d'« inférences » (Sperber et Wilson, 1989) fondées sur cette structuration souple de syntagmes signifiants ; iconiques, gestuels, plastiques, sonores, etc. Le sémioticien, n'a plus à faire à un système aux structures stables mais plutôt à des complexes de signifiants a-systémiques. D'un point de vue épistémologique, nous ne sommes plus dans une sémiologie du code mais plutôt, comme le souligne Anne-Marie Houdebine (1994), dans la mise en place d'une « sémiologie des indices » témoignant d'un processus de conventionnalisation de formes signifiantes « d'objets imprécis », artefacts culturels ou discursifs qui défilent sous nos yeux dans un *turn over* incessant.

Cette nébuleuse médiatico-publicitaire constitue le décor et aujourd'hui le « mediascape » (Appadurai, 2005) de nos sociétés, magma proche de ce « message sans code » du second Roland Barthes (1980 : 15), mais qui n'en reste pas moins un construit social. En définitive, cette sémiotique demeure toujours une pragmatique. Ces syntagmes audiovisuels sont autant de « facteurs d'activation » (Chateau, 1993) donnant le jour à des impressions de sens (les strates plastiques, cinétiques, communicationnelles) ou bien des effets de sens (les strates iconiques, scopiques, verbales, etc.), déterminants dans les processus de ritualisation et de reconnaissance qui prennent place en réception. Ils opèrent de fait comme des facteurs de discrimination et de classement des messages (l'esthétique, le style communicationnel, langagier, etc.). Ces éléments deviennent les marqueurs indiciels de la sémosis de chaque production qui viennent s'engraver dans les répertoires informels dont se sont dotés au fil du temps les publics et qui demeurent étroitement encadrés par les visées communicationnelles des producteurs. Le flux des images d'écran porte l'empreinte de cette topologie imaginaire de « contact indiciel » (Verón, 1984) qui nourrit la performativité de « cadres participatifs » (Livingstone, 1994) des plus disparates (celui du site marchand, du journal en ligne, du reportage en *live*, etc.). Devant son écran, l'utilisateur est désigné et contractuellement encadré par des instructions de sens d'ordre iconico-cinétiques qui concourent à générer une visée de co-présence (titraillles, chromatisme, musiques, adresses verbales, regard adressé, posture frontale, etc.). À tel point que la convocation de ces pré-requis permet en quelques secondes aux usagers l'identification et le classement d'un produit ; un jeu, un journal télévisé, une publicité, un site marchand, une fiction voire même sa marque de fabrique (française ou nord-américaine). Cette performance stylistique repose sur une compétence stylistique

et sémiotique largement présente dans l'univers de la production (même si elle est peu formalisée et trop souvent ignorée par la culture savante). Cette hétérogénéité structurelle exemplifie au plus haut point ce « *cracking* analytique » de contenus et de formes qu'Edgar Morin postulait comme moteur générateur des produits de la culture de masse, basé sur « un dialogue permanent entre une production et une consommation » (1962 : 60). Les genres, les formats, les formules, les formes de l'expression de la communication sociale sont exposés sans cesse à ce phénomène de malléabilité.

Ainsi, si la sémiosis y repose sur un dispositif signifiant dont il s'agit de mettre au jour la clé du fonctionnement, il s'agit surtout de déplier le contexte de sa réception, car celui-ci constitue le cadre de l'intercompréhension sociale du message et de son interprétation, dans le vocabulaire de Verón (1988) il renvoie aux « grammaires de reconnaissance » présentes chez les publics. Grammaires qui se sont cristallisées, petit à petit, dans des pratiques de consommation et de ritualisation, qui viennent nourrir les encyclopédies des publics, encyclopédies plurielles révélatrices de clivages générationnels et culturels. En conséquence, comme le défend Anne-Marie Houdebine, la recherche sémiotique doit reposer sur deux étapes. En premier lieu, une phase analytique visant l'élucidation des règles d'agencement d'un matériau signifiant, c'est-à-dire la mise au jour de la fonction sémiotique et des rôles énonciatif et discursif de ces « signifiants indiciels » et, en second lieu, une phase interprétative resituant le message au cœur de la pression du contexte, permettant de mettre à plat la mécanique et la finalité d'un genre et d'un style communicationnel.

Cette seconde phase témoigne de l'enracinement du sens et des signifiants « dans des représentations collectives profondes actuelles ou anciennes (sens commun, stéréotypes, imaginaires) ; ce qu'on a coutume de désigner comme des « significations implicites ou connotations socioculturelles... » (Houdebine, 2015 : 23). Ces images dépendent pour une grande part des univers génériques que le média déploie à travers de multiples « cadres participatifs » (éphémères et contextuels) sous-tendus par des « contrats de communication » (Charaudeau, 1997) dédiés à des communautés de public. Tout genre médiatique peut alors être considéré comme l'accomplissement d'une performance publique programmée. En un mot, toute pratique médiatique repose sur une performance de l'usager comme membre d'une communauté interprétative. C'est donc l'interprétation comme performance signifiante, qui va donner jour au processus de signification, porté par un complexe de signes soumis à la perception et au décodage des récepteurs plongés dans un environnement socio-culturel. Sur ce point, les interprétants contextuels et donc externes sont donc ici primordiaux dans les analyses interpréta-

tives et communicationnelles du sémioticien.

Concernant la première étape évoquée plus haut, les analyses qu'elle opère présupposent la prise en compte d'une *cinésyntaxe sémiotique* du regard, autour de laquelle s'organisent les images d'écran. Cette sémiotique visuelle prend appui sur des configurations iconico-cinétiques activées par la mise en cadre qui y fonctionne comme un processus déictique continu assignant un emplacement au corps du spectateur. Les *images d'écran* y relèvent de quatre grands modes d'assignation :

- *le cadre-scène* correspond au procédé hérité de l'expression picturale et du Quattrocento, reconduit par la photographie et par le cinéma dominant qui institue un spectateur unique, même absent, caractéristique du *nobody's shot* du film. Il repose sur un mécanisme d'auto-engendrement d'un spectateur *in fabula* assigné à la rémanence d'un point de vue unique sur la scène du monde.
- *le cadre-fenêtre* correspond, quant à lui, à un cadre troué, ouvert aux interactions communicationnelles ; le regard adressé et la parole de l'autre. Il représente l'espace d'encadrement privilégié de la parole (celle des *talking heads* de la parole télévisuelle ou de *Youtube*, ou bien encore du regard adressé des *selfies*).
- *le cadre-fresque* se déploie quant à lui dans une dimension strictement tabulaire en se limitant à la simple surface du cadre. Cette figuration privée de regard se fonde sur une dissociation effective du fond et des figures qui composent le champ de l'image. C'est le terrain de prédilection des pages écran du web, des génériques, etc.
- *le cadre-parcours* se confond avec une dimension purement immersive, celle du corps du spectateur projeté dans l'univers montré (les jeux vidéos, les clips, certains plans séquences de reportage, etc.).

Ces formes de l'expression constituent des interfaces signifiantes ou des agencements énonciatifs reposant sur la posture scopique du corps du spectateur. Ils régissent l'organisation sémiotique de réseaux de signifiants qui génèrent et simulent un point de vue sur le monde.

3. Le cadre-scène ou le cadre transparent

Ce geste d'immobilisation du corps du spectateur auquel correspond le cadre scène doit beaucoup au perspectivocentrisme du cadre pictural reconduit « naturellement » par la photographie et plus tard par le cinéma. L'évolution historique des formes de représentation de l'image cinétique l'atteste. Implicitement, ce

régime toujours dominant des images analogiques témoigne d'une forme certaine d'assujettissement de ces deux supports à un régime de vision structuré par la perspective artificielle et la rémanence, si l'on retient les hypothèses de James Gibson, d'une conception biaisée de l'image rétinienne, le « *snap-shot* » ou la pseudo-image fixe du sémiologue qui s'avère n'être en définitive qu'une chimère (Gibson, 1989). Dès sa maturité, le cinéma a reconduit pour son public ce cadre « transparent » qu'il héritait du cadre pictural ou photographique qui, en s'effaçant, s'ouvre à l'observation-intégration à un monde possible figuré mais tenu à distance. Eisenstein qui, dans son œuvre, en a repoussé les limites, décrit en ces termes ce processus de « centrage du spectateur » :

[...] tandis qu'au théâtre, la mise en scène ne peut se dérouler que sur l'espace de la scène, c'est-à-dire à un niveau constant devant le spectateur, au cinéma, la caméra, et donc le spectateur avec elle, se trouve dans une certaine mesure au centre des événements représentés. Ainsi, la caméra peut représenter une mise en scène depuis n'importe quel point. Ainsi, l'espace unitaire de la scène théâtrale se voit-il en quelque sorte « étalé » en plusieurs lieux scéniques différents. (1989 : 93)

Il s'agit donc bien, pour le cinéaste soviétique, d'une opération de déterritorialisation et de démultiplication effective du point de vue du spectateur de la scène théâtrale qu'accomplit la pratique de mise à distance du film.

Cette occurrence du cadre-scène – proposant le filage et la linéarisation séquentielle de différents plans {a=>b=>c=>d=>, etc.}, procédé que nous appelons le *cadre-scène démultiplié* – prend appui sur le maintien de la cohérence du point de vue postulé d'un spectateur unique, simple observateur du monde comme le lecteur de roman, basé sur l'architecture invisible et régulée de la mise en cadres ; règles de suture lors des variations dans l'espace et le temps, raccords sur le mouvement, raccords formels, variations normées des angles de prise de vues, (30° < 180°), etc. Dans tout récit filmique, la sémosis des images d'écran est ainsi produite par un vaste réseau de cadres-scènes irrigué et verrouillé par un répertoire contraignant et limité de vecteurs de spatialité et de temporalité. Continuum filmique qui se nourrit en permanence d'un hors champ substituant délibérément aux coulisses du tournage (le hors-cadre) un site imaginaire dont le moteur de cohésion est incarné par le point de vue nodal, mobile et reconstruit d'un spectateur unique. Il correspond au mode de représentation dominant de l'image animée que Noël Burch voit se stabiliser progressivement dans ce qu'il décrit comme « l'Institution du film narratif ». En effet, en observant les raccords d'orientation opérés par le montage dans les premiers films, Burch remarque :

[...] nous avons affaire ici à un système de signification dont la substance d'expression varie énormément mais qui est manifestement *indiciel*, si nous considérons la relation existentielle (au sens de Peirce) entre ce système et le binarisme gauche-droite du propre corps du spectateur. C'est à partir de cette homologie entre les orientations à la surface de l'écran – qui peuvent être parfois en contradiction avec celles de l'espace profilmique – et celles du corps du spectateur, que le cinéma commence à centrer le spectateur en faisant de celui-ci le point de référence autour duquel se constitue *l'unicité et la continuité* d'un spectacle appelé à être de plus en plus fragmenté. (1990 : 201)

Or, si les images d'écran héritent ce type de cadre-scène du cinéma, elles en déclinent plusieurs autres. Elles nous proposent très souvent certaines formes hybrides, à mi-chemin entre le cadre-scène et le cadre-fenêtre. La « vue » de la séquence-météo de la télévision ou de certains sketches de *Youtubers*, sortes de *cadre-scènes uniponctuels* dont le style de représentation est profondément marqué par les vues tabulaires de la lanterne magique ou celles de la performance théâtrale ; le quatrième mur de la scène à l'italienne faisant face au point de vue unique et cette fois-ci immobile du spectateur, prisonnier du rôle de voyeur. Plan-tableau, proposant un espace autarcique dans lequel sont longtemps restés emprisonnés les premiers cinéastes (Lumière à ses débuts et Méliès jusqu'à la fin). Images déceptives puisque, dans leur régime dominant, elles ont opéré une substitution à la dynamique centrifuge des cadres-scènes, l'enfermement centripète du regard dans une juxtaposition de cadre-fenêtres. Prisonnières de l'immobilisme d'une certaine conception de l'image rétinienne et photographique et des limitations figuratives du cadre pictural, elles reconduisent le plus souvent mécaniquement les modalités expressives sommaires du roman-photo ou de la bande dessinée.

4. Le cadre-fenêtre ou le cadre troué

Le cadre-fenêtre recourt, quant à lui, à une dynamique d'aspiration qui se joue sur un axe frontal en proposant un simulacre d'interaction entre le sujet montré et le sujet regardé/regardant. Le filmage de la parole reconduit cette figure scopique d'injection du corps du spectateur dans le flux des images, que ce soit dans sa configuration frontale (le regard Y-Y) ou latérale (le champ contre-champ). Ce cadre « troué » qui permet l'interpellation de l'autre connaît de multiples déclinaisons qui vont de la fenêtre lucarne des apartés conversationnels des *Youtubers*, à la fenêtre bureau du JT ou bien la fenêtre témoignage des vidéos du web, jusqu'à la fenêtre tribune de la parole présidentielle, etc. Cet axe frontal substitue à la vectorisation syntagmatique du montage filé (celui du *cadre-scène démulti-*

plié) une nouvelle unité de cohésion des plans, autorisant parfois la multiplication des raccords dans l'axe (de nombreux *clips* de *rap*, les bandes annonces, etc.). Les énoncés visuels n'y sont plus liés par un ciment diégétique, mais sont orientés vers le spectateur et participe de cette adresse discursive caractéristique de l'image d'écran que Rick Altmann (1987) appelle « *for- me ness* » qui tend à dissoudre la distance, la médiation mais aussi le décor. En ce sens, cette image anthropoïde propose non plus un regard sur le monde, mais d'autorité un emplacement effectif pour son spectateur devenu un partenaire de la scène. D'une certaine manière, le champ / contre-champ cinématographique a été le précurseur de cette forme visuelle conçue comme un support fonctionnel de la parole et du regard, soit qu'il soit frontal comme dans un certain cinéma japonais (*y-y*) soit qu'il propose un « point de vue personnalisé » et latéralisé comme l'a institué le film hollywoodien. Cette figuration clivée tend à proposer une implication plus ou moins grande du spectateur, devenu momentanément le contre-champ et l'envers de l'image. En jouant sur cette symétrisation indicelle des corps du sujet regardant et du sujet filmé, ces deux régimes du cadre-fenêtre tendent tous les deux, selon des régimes d'intensité variable, à interpeler leur spectateur, voire à l'immobiliser.

Cet ensemble de déictiques et de signaux conventionnels tend à constituer une architecture pour le regard et une charpente pour la dynamique communicationnelle pour parfois donner naissance à ce qu'Eliseo Verón (1983) a appelé « l'espace ombilical ». Cet espace virtuel qui sert de support pour l'échange des regards constitue le pivot de nombreuses performances écraniques. Cette figure visuelle se construit à un double niveau. En premier lieu, par l'imposition d'un cadre-fenêtre qui définit le cadrage de base du locuteur et simultanément par une focalisation sur la sphère indicelle de la gestualité de celui-ci : du simple regard caméra jusqu'à parfois cette emphase propre aux salles de spectacle (rituels d'adresse, signaux de coopération, gestes déictiques, typiques des rituels d'abordage.). En conjuguant ces deux procédés, l'énoncé visuel se dissout dans le contact. Cette quasi auto-mise en scène du locuteur filmé qui déborde l'univers profilmique, parvient à (co)construire un simulacre d'interaction communicationnelle. Avec pour effet principal, comme l'analyse John Langer, l'instauration d'« une pseudo-communauté spécifique qui réduit ostensiblement la distance sociale entre ceux qui apparaissent et ceux qui regardent » (1981 : 363). Reliés par ce simulacre de face-à-face, les partenaires de l'acte de communication s'affichent explicitement, à travers l'échange communicationnel ainsi configuré, comme des participants à la même performance et donc au même monde.

Le cadre-fenêtre va trouver son terrain de prédilection dans le flot des performances à l'intérieur desquelles l'image demeure asservie principalement à la dy-

namique de la parole et dans le déroulement desquelles la mise en images demeure le plus souvent cantonnée au statut véhiculaire de pur *décorum*. Il est devenu un des supports privilégiés du flux des séquences de *Youtube*. Cette visagéification de la parole-témoignage s'est imposée comme un gage d'authenticité ; photomatons audiovisuels et à la fois trombinoscope de la *vox populi* qui s'égrène rituellement sur la Toile.

5. Le cadre-fresque ou le cadre opaque

Le cadre-fresque prend appui, par contre, sur un cadre devenu opaque. Ici, c'est bien la dimension strictement tabulaire et figurative de l'image qui est mise en avant et qui bloque le regard. Cette figuration privée de regard se fonde sur une dissociation effective du fond et des figures qui composent le champ de l'image. Dans cette image sans profondeur qui joue sur la densité et l'épaisseur de l'image vidéographique, tout se concentre à la surface de l'écran. C'est l'organisation interne au cadre ainsi que l'agencement des masses, des formes, des mouvements, de l'espace figuré, comme pour l'espace pictural qui vont s'avérer déterminants. La surface de l'écran y devient cet « espace-signe conventionnel » tout à fait ostentatoire qu'a décrit Meyer Schapiro (1983 : 26) en étudiant certaines œuvres picturales médiévales.

Si cette imagerie est porteuse d'une dimension expressive, dans certains types de productions comme les sites des journaux en ligne, elle l'est aussi d'effets de soulignement voire de didacticité y autorisant le déploiement de toute sa malléabilité formelle et de sa rhétorique expressive. Le hors champ toujours actif du cadre-scène y est devenu un hors-texte qui s'ouvre aux intrusions d'éléments scripto-iconiques et aux défilements de symboles graphiques. Ce travail à la surface de l'image qui joue à l'intérieur des limites de la page-écran tend à y assurer une fonction « métalinguistique » comme peut l'avancer Herbert Zettl (1989). Ces opérations qu'il regroupe sous le terme de « *graphication* » imposent des parcours de lecture et des vecteurs de force à la surface de la page, activés ici sur la paroi lumineuse du terminal écran. Cet espace graphique autorise désormais tous les défilements, les *crawls*, les *scrolls*, les volets qui s'ajustent à la superficie circonscrite par le cadre. Certaines de ces images sont explicitement des images à lire qui se présentent comme des textes (les tableaux, les graphiques, les schémas, les génériques, etc.) et mobilisent, selon l'expression de Maryvonne Masselot (1989 : 115), toute une série d'« indicateurs lecturels », indispensables pour gommer le handicap de labilité du flux des images. Différents vec-

teurs plastico-formels viennent y activer des effets de saillance ou de hiérarchisation des composantes du montré à travers de multiples agencements ; effets optiques et chromatiques de surlignage, de surcadrage opérés par différents procédés graphiques. Ce jeu avec le cadre réactive les procédés de la bande dessinée : le cadre dans le cadre, le décadrage, tout un jeu avec la surface et les bords du cadre.

Il s'agit donc bien ici d'une image privée de regard anthropomorphe, sans sujet, une image à plat, celle de l'écran mosaïque de la Toile qui repose sur une scénographie digitale reliée à un répertoire d'interactions virtuelles par l'intermédiaire de « signes outils » dans lesquels va s'engranger toute une microgestuelle des corps (voir Jeanneret, Le Marec et Souchier, 2003). Ce texte image nous confronte désormais à une lecture incarnée, nomade, à cette « textualité navigante » suivant l'expression de Dominique Mainguenu (2013). Ces figurations du cadre-fresque peuvent donner le jour à une représentation visuelle soumise à l'anamorphose ou à la multiplication et la fragmentation de cadres hybrides (amalgame de cadres-scènes et de cadres-fenêtres) et de vues morcelées. Agencements visuels omniprésents aujourd'hui à travers un kaléidoscope de procédés qui empruntent aussi bien aux œuvres du *vidéo art* qu'aux motifs *trash* de la bande dessinée à travers l'exemple des immersions itératives dans le flot d'images des *vidéoclips*. Sans parler, dans un tout autre genre, de ces *business bars* qui encerclent etaturent le cadrage de base du présentateur de Bloomberg TV ou de CNN. Ce type de cadre a engendré tout un appareil et un habillage qui prennent les apparences, selon la formule de John. T. Caldwell (1995), d'une « taxidermie *high-tech* » qui vient enrober le flux des images du média. Adossées à la puissance des images numériques, ces représentations irréelles tournent le dos à la fonction traditionnellement analogique et iconique de l'image figurative. Les constructions sémiotiques qui s'y jouent sont complexes et ouvrent et repoussent sans cesse les limites de la représentation visuelle en inventant d'autres formes de narration. Grâce à ses potentialités expressives (plastico-scripturales), le cadre-fresque est devenu un espace stratégique et le lieu d'inscription privilégié du discours de nos médias en déployant pour ceux-ci, une surface d'énonciation spécifique, ce texte-parcours des images d'écran, espace activé par l'écriture et le graphisme qui arrête le regard.

6. Le cadre parcours ou le cadre mobile

Déjà en puissance dans le *travelling* et le plan-séquence du cinéma, le *cadre-parcours* dont les effets sont démultipliés par la taille de l'écran, s'affiche sans com-

plexe comme le fils légitime de l'image vidéographique. Aujourd'hui, la capture d'image (assurée par les smartphones) en s'autonomisant a permis à son usager d'assurer lui-même la « captation restitution » d'une vision sur le monde (Gaudreault et Marion, 2014). Elle a libéré le cadreur de son emplacement immobile, le transformant en un œil-véhicule, ouvert sur un paysage infini. Indiscutablement, le substrat de ce nouveau régime de visualité se trouve en synergie avec ce que Raymond Williams avait déjà décrit en définissant l'image d'écran comme un « flux sans limites ni profondeur » (1974 : 17). Dès l'apparition de cette nouvelle iconographie, le cadre-parcours a pu se nourrir de la mobilité et de la légèreté des appareils de prise de vues. Il a pris part au filmage des reportages dont les images à fonction désignative exhibent sans retenue leurs procédés de fabrication. Avec pour conséquence principale le fait que ces séries d'images n'ont nul besoin de centrer leur spectateur, puisque ce dernier a désormais, selon l'expression de Daniel Dayan (1998 : 186), « endossé les lunettes d'un public », public pour lequel la caméra a acquis un statut de simple prothèse.

À travers ces images immersives, ces vues monoscopiques frontales et leur agencement rudimentaire s'implicite constamment la présence de leur filmateur empirique, indice manifeste de l'appartenance de ce dernier à la scène profilmique qui vient y annihiler délibérément tout effet de fiction. Portées par une visée épistémique, ces images revendiquent explicitement leur ancrage dans une réalité empirique authentifiée par la contiguïté du sujet montrant avec celle-ci. Dans les images de l'information, ces séquences naturalistes cautionnent bien souvent une sorte de scription de l'authentique. Progressivement, ce type de filmage typique de la vidéographie a été aspiré et phagocyté par la mise en images des *clips* et des *spots* publicitaires. Il y a gagné une dynamique propulsive en reconstruisant une scène sans frontières, à travers un morcellement et un foisonnement de cadres qui bousculent et vident le hors champ. Le cadre-parcours exacerbe ainsi cette ambivalence du cadre relevée par Pierre Sorlin en partant des réflexions d'André Bazin. Reformulé en d'autres termes, le cadre-scène y « susciterait son propre cadre », alors que le cadre-parcours viserait plutôt à « sertir le mouvement » (Sorlin, 1992 : 95). Le cinéma, jusqu'à ces dernières années, l'a très peu sollicité dans ses productions académiques bien qu'il ait été mis en avant très tôt par Dziga Vertov qui, à l'époque, le décrivait ainsi :

[...] je suis le ciné-œil, je suis l'œil mécanique, je suis la machine qui vous montre le monde comme elle seule peut le voir. Désormais je serai libéré de l'immobilité humaine. Je suis en perpétuel mouvement, je m'approche des choses, je m'en éloigne, je me glisse sous elles, j'entre en elles ; je me déplace vers le mufler du cheval de course, je traverse les foules à toute vitesse, je précède les soldats à l'assaut, je décolle avec les aéro-

planes, je me renverse sur le dos, je tombe et me relève en même temps que les corps qui tombent et se relèvent... (cité par Sadoul, 1971 : 11)

Dans le chaînage de ces séquences, se substitue à l'unicité d'un regard une multiplication de points de vues « surréels » (Soulages, 1998) conduisant à un émiettement de la scène et à une relégation de toute vision anthropoïde. Le cadre-parcours parvient ainsi à briser la rigidité de l'architecture classique des cadres-scènes avec leur linéarité, leur stabilité et leur perspectivocentrisme. Il disloque du même coup cette « ubiquité physiologique rationnelle » des paysages normés du septième art. Cette instrumentalisation du voir incarne la toute puissance d'un regard devenu nomade qui fait éclater la trajectoire imposée par la scène narrative au profit d'une séquentialisation non plus linéaire (attendue) mais aléatoire (incohérente). Ce zapping « cubiste » et omnidimensionnel de la représentation (« faux raccords », transgression des normes de sutures spatio-temporelles) parvient ainsi à briser toute structuration de l'espace et surtout à déstabiliser les attentes du public vis-à-vis d'un certain type de narration. Dans de nombreuses séquences, il ne manque à ces images que l'interface de pilotage pour que le spectateur construise lui-même son trajet à l'intérieur de ces nébuleuses visuelles. En un sens, ce cadre a déjà quitté une époque qui était celle d'un sujet scotché à la représentation perspectivocentriste au profit d'un regard propulsé, qui zappe, celui de l'image digitale et de cet œil interfacé avec la machinerie des jeux vidéo ou des mondes virtuels. Il exemplifie au plus haut point cette « *ambulatory vision* » décrite par James Gibson dont la rémanence serait assurée par la seule extraction d'invariants de textures, surfaces, formes, couleurs, etc., puisée dans le ruban coloré des trames du flux visuel. Paradoxalement, en dépit de sa trivialité souvent décriée – louée *a contrario* par d'autres pour sa sophistication –, le cadre-parcours semble coller au plus près au procès de la perception humaine « native ». S'il représente un symptôme de l'évolution et sans doute de la maturité des régimes scopiques introduits par les images d'écran, il constitue subsidiairement un révélateur sur la prégnance normative de certains paradigmes de la vision longtemps hégémoniques, tant en production qu'en réception.

7. Conclusion

Comme nous avons pu le voir, les images d'écran réactivent celles qui ont appartenu à certains moments de l'histoire de la représentation. Le débordement par les industries culturelles de l'édifice académique de la culture légitime a donné nais-

sance à des productions sémiotiques multiples et à des publics foisonnants et éphémères. Le regardeur d'aujourd'hui n'est plus le spectateur éloigné du cinéma ou du tableau, il se retrouve au cœur d'une mécanique scopique qui l'institue comme le pivot central et souvent la cible prioritaire des procédés sémiotiques. Or, paradoxalement, la sémiotique a longtemps conçu ce regardeur, comme un abonné absent, en écartant le social ou plutôt en découplant l'acteur social de son environnement, et, ce faisant, en extrayant aussi l'image de la chaîne des déterminations culturelles dont elle n'est que le produit. Elle omet ainsi le fait que nos images d'écran se situent à mi-chemin entre « l'image comme instrument et l'image comme puissance d'agir », comme nous le rappelle William Mitchell (2014 : 352). La sémiotique a par ailleurs succombé à d'autres travers et souvent à ces régressions opposées et néanmoins complémentaires, qui menacent constamment la science sociale que dénonçaient Bourdieu et Wacquant (2014 : 66) : « le méthodologisme et le théoricisme », c'est-à-dire, cultiver la méthode et la théorie pour elles-mêmes. Et on ne réalise qu'aujourd'hui que la sémiologie telle que le premier Barthes l'a pratiquée visait plutôt à devenir une science de la culture et non une sémiotique de la langue (Verón, 1982). Et si ces tentatives sont restées bien souvent inachevées, c'est parce qu'elles se sont immobilisées non pas tant sur leur objet que sur leurs outils, et sont restées aveuglées par la simple surface des signes.

Références bibliographiques

- ALTMAN, Rick (1987), « Television / Sound », dans MODLESKI, Tania (dir.), *Studies in entertainment, Critical approaches to mass culture*, Iowa City, Iowa University Press, pp. 39-54.
- APPADURAI, Arjun (2005), *Après le colonialisme, les conséquences culturelles de la globalisation*, Paris, Payot.
- BARTHES, Roland (1980), *La Chambre claire : note sur la photographie*, Paris, Gallimard.
- BELTING, Hans (2004), *Pour une anthropologie des images*, Paris, Gallimard.
- BENVENISTE, Émile (1974), *Problèmes de linguistique générale*, t. 2, Paris, Gallimard.
- BOURDIEU, Pierre, WACQUANT, Loïc (2014), *Invitation à la sociologie réflexive*, Paris, Le Seuil.
- BÜRCH, Noël (1990), *La Lucarne de l'infini, naissance du langage cinématographique*, Paris, Nathan Université.
- CALDWELL, John Thornton (1995), *Televisuality, style, crisis and authority in american television*, New Brunswick (N.J.), Rutgers University Press.

- CHARAUDEAU, Patrick (1997), *Le Discours d'information médiatique, la construction du miroir social*, Paris, INA / Nathan.
- CHATEAU, Dominique (1993), « Horlogisme (ou la télévision comme forme) », *MEI*, n° 1, pp. 31-46.
- DAYAN, Daniel (1998), « Le double corps du spectateur », dans PROULX, Serge (dir.), *Accusé de Réception, le téléspectateur construit par les sciences sociales*, Paris, L'Harmattan.
- EISENSTEIN, Sergueï Mikhaïlovitch, NIJNY, Vladimir (1989), *Leçons de mise en scène*, Paris, FEMIS.
- GAUDREAU, André, MARION, Philippe (2014), *La Fin du cinéma : un média en crise à l'ère du numérique*, Paris, Armand Colin.
- GIBSON, James T. (1989), *The ecological approach of visual perception*, London, Laurence Erlbaum.
- HOUEBINE, Anne-Marie (1994), « Une sémiologie des indices », *Travaux de Linguistique*, n° 5-6, pp. 43-37.
- HOUEBINE, Anne-Marie (2015), « De l'imaginaire linguistique à l'imaginaire culturel », *La Linguistique*, vol. 51, fasc. 1, pp. 4-39.
- JEANNERET, Yves, LE MAREC, Joëlle, SOUCHIER, Emmanuël (dir.) (2003), *Lire, écrire, récrire : objets, signes et pratiques des médias informatisés*, Paris, Bibliothèque du Centre Georges Pompidou.
- LANGER, John (1981), « Television's personality system », *Media, Culture and Society*, n° 4, pp. 351-365.
- MAINGUENEAU, Dominique (2013), « Genres de discours et web : existe-t-il des genres web ? », dans BARATS, Christine (dir.), *Manuel d'analyse du web*, Paris, Armand Colin, pp. 74-93.
- MARION, Philippe (1997), « Narratologie médiatique et médiagenie des récits », *Recherches en communication*, n° 7, pp. 61-89.
- MASSELOT, Maryvonne (1989), « À l'école du journal télévisé ; les écrans d'Antenne 2 », *Bulletin du Ceirtec*, n° 10, pp. 111-116.
- MITCHELL, William (2014 [2005]), *Que veulent les images ? Une critique de la culture visuelle*, Dijon, Presses du réel.
- MORIN, Edgar (1962), *L'Esprit du temps*, t. 1 : *Névrose*, Paris, Grasset.
- RASTIER, François (2011), « Langage et pensée : dualité sémiotique ou dualisme cognitif ? », *Intellectica*, n° 56, pp. 29-79.
- SADOUL, Georges (1971), *Dziga Vertov*, Paris, Champ libre.
- SCHAPIRO, Meyer (1983 [1969]), « Sur quelques problèmes de sémiotique : champ et véhicule dans les signes iconiques », *Style, artiste et société*, Paris, Gallimard, pp. 7-34.

- SORLIN, Pierre (1992), *Esthétiques de l'audiovisuel*, Paris, Nathan.
- SOULAGES, Jean-Claude (1998), *Les Mises en scène visuelles de l'information*, Paris, Nathan INA.
- SOULAGES, Jean-Claude (2007), *Les Rhétoriques télévisuelles ou le formatage du regard*, Paris / Bruxelles, INA / De Boeck Université.
- SPERBER, Dan, WILSON, Deirdre (1989), *La Pertinence, communication et cognition*, Paris, Minuit.
- VERÓN, Eliséo (1982), « Qui sait ? », *Communications*, n° 36, pp. 49-74.
- VERÓN, Eliseo (1984), « Le séjour et ses doubles : architectures du petit écran », *Temps libre*, n° 11, pp. 67-78.
- VERÓN, Eliseo (1988), « Presse écrite et théorie des discours sociaux : production, réception, régulation », dans CHARAUDEAU, Patrick (dir.), *La Presse, Produit, Production, Réception*, Paris, Didier Érudition.
- VERÓN, Eliseo (2007), « La sémiotique une drôle d'histoire », dans BOUTAUD, Jean-Jacques, VERÓN, Eliseo, *Sémiotique ouverte, itinéraires sémiotiques en communication*, Paris, Lavoisier, pp. 11-21.
- WILLIAMS, Raymond (1974), *Television, Technology and cultural form*, Hanovre / Londres, University Press of New England.
- ZETTL, Herbert (1989), « The Graphication and Personification of Television News », dans BURNS, Gary, THOMPSON, Robert J. (dir.), *Television Studies, textual analysis*, New York, Praeger.

La sémiotique et la lecture littéraire

Bertrand Gervais

Université du Québec à Montréal (Canada)

La sémiotique permet-elle de repenser la lecture littéraire ? Elle le peut, à la condition d'être abordée comme un domaine d'étude où l'ensemble des activités humaines et sémiotiques sont abordées. En fait, plutôt que de la définir comme simple étude des signes, je la conçois comme étude des *pratiques sémiotiques*, celles-ci renvoyant à la production, à la transmission et à la réception de signes. Cette définition est très proche de celle avancée par Leo Pap, pour qui la sémiotique est « l'analyse systématique des habitudes de comportement interprétatif » (1991 : 47). Cette définition a l'avantage de montrer de façon explicite la dimension processuelle de la sémiotique – le fait que les signes ne sont pas des entités statiques mais dynamiques, intégrées dans de multiples situations qui en déterminent le sens –, ainsi que le travail impliqué dans toute interprétation. Les signes complexes ne se donnent pas d'emblée avec leur signification, celle-ci est à découvrir, ce qui implique des manières de faire, des stratégies interprétatives, des protocoles d'analyse, mais aussi un certain sens de l'improvisation, une acuité, celle requise pour identifier les indices et les interpréter.

La lecture est un tel processus sémiotique, une pratique qui se déploie en se complexifiant. Elle se présente minimalement comme un ensemble de trois gestes imbriqués et complémentaires : la manipulation, la compréhension et l'interprétation. La manipulation rend compte de l'ensemble des actions requises pour progresser à travers un texte et en prendre connaissance. C'est par ce biais que s'inscrit le rapport aux supports du texte, qu'ils soient faits de papier ou d'un écran de liseuse, que l'impression ait été faite à la main ou à la machine, qu'il s'agisse d'un original ou d'une copie. Cette dimension est préalable aux deux autres gestes et ne peut leur être dissociée. La compréhension apparaît, dans cette conception, comme une opération de premier plan qui repose sur un jeu d'interprétants déjà établis et confirmés dans leur application (Peirce, 1978). Ces interprétants sont accessibles au lecteur par le biais de ses habitudes et compétences sémiotiques particulières. Si ses habitudes lui permettent d'assimiler à son entière satisfaction ce qu'il en est du texte lu, il se trouve dans une situation de compréhension. Si, par

contre, ses habitudes de lecture ne lui permettent pas de le faire, il se retrouve en situation d'illisibilité, relative ou complète. Il lui faut alors faire une hypothèse qui servira de règle d'interprétation et qui permettra de résoudre l'illisibilité.

C'est le rôle de l'interprétation. Elle apparaît, dans ce contexte, comme une opération complémentaire, dite de second plan, qui sert à résoudre une illisibilité résiduelle à l'acte de compréhension.

Ces relations entre comprendre et interpréter sont au cœur de mes recherches sur la lecture littéraire et les formes singulières d'interprétation. Comment s'amorce une lecture littéraire ? Quels peuvent être ses points de départ ? À quoi ressemble une illisibilité résiduelle ? Dans le cadre de mes propres pratiques de lecture et d'interprétation, je me suis arrêté sur trois notions qui permettent d'en initier le déploiement. Ces notions, ce sont celles de dysfonctionnement, de défamiliarisation et de figure. J'en décrirai maintenant l'impact.

1. Principes de la lecture littéraire

Commençons par distinguer une lecture littéraire d'une lecture savante (voir Gervais, 1998 et 2006 [1993]). Le terme même de « lecture savante », il faut le dire, ne correspond à aucun champ notionnel précis. Il est bien question, en études littéraires, d'un discours savant qui se différencie d'un discours mondain, plus proche du commentaire, ou encore d'éditions savantes différentes des éditions populaires, mais l'expression n'a pas de statut formel précis, sauf chez Michel Charles (1995). Pourtant, dès qu'il s'agit de distinguer les lectures premières, linéaires, de surface, courantes ou naïves, des lectures professionnelles, faites par des critiques ou des littéraires de carrière, le qualificatif apparaît comme marque de cette différence et de la spécialisation. Une analyse textuelle, une étude narratologique ou une sémiotique discursive sont perçues comme des lectures savantes de textes.

En fait, ce qui sépare une lecture littéraire d'une lecture savante, qui sont toutes deux évidemment des pratiques de lecture, ce sont les critères ou les paramètres de lecture choisis. En lecture littéraire, ils sont singuliers et le principe de leur sélection est le texte et la situation de lecture, ou encore le projet que le lecteur entreprend de réaliser à la suite de la lecture d'un texte ; en lecture savante, ils sont institutionnels et dépendent des contextes de lecture. La première, d'une certaine façon, répond au texte, ses conditions de satisfaction étant celles, relatives, qui ont pu apparaître à son contact. La seconde répond au modèle utilisé ; ses conditions de satisfaction sont en quelque sorte extérieures au texte et dépendent plutôt du contexte du lecteur, du modèle lui-même. Il est évident qu'une lecture litté-

raire peut s'aider des instruments d'une lecture savante – je peux faire une lecture littéraire tout en étant sémioticien ou narratologue –, mais elle détermine ses propres enjeux.

Définir la lecture littéraire implique de la faire commencer à zéro : à la découverte d'un texte jusque-là inconnu. Dans ce cadre, la lecture littéraire n'est pas une catégorie de résultats, mais un processus. Elle demande un travail, une attitude, une écoute du texte. Elle n'implique pas un sujet qui maîtrise déjà son territoire culturel et littéraire, qui se sait déjà sujet lisant, capable de ne pas se laisser envahir par le territoire du texte, puisqu'il a déjà pris ses distances, en répondant aux questions, en contrôlant son interaction avec le texte ; mais simplement un sujet qui, s'il doit s'inventer comme sujet lisant, est tout de même capable de s'investir.

On le sait d'expérience, nos lectures ne sont pas toutes, dès la première traversée du texte, des activités parfaites et idéales. Nous commettons des erreurs, notre attention n'est pas toujours complète, nous oublions des détails, nous ne faisons pas toutes les synthèses nécessaires, au moment où elles sont requises, etc. Nous ne sommes que très rarement des lecteurs modèles. Nous aurions même plutôt tendance à improviser nos lectures, qui se font d'abord sur un mode déficitaire, même quand nous y mettons toute notre attention. Et cette insuffisance est une condition nécessaire à toute lecture littéraire.

Il devient important d'observer la lecture sous l'angle de ses erreurs et de ses ratés, de ses premiers balbutiements nécessairement inexacts, qui non seulement permettent de la comprendre en termes de processus plutôt que de résultats, mais encore l'inscrivent dans une réflexivité qui aboutit à une meilleure compréhension et du texte et de ses propres mécanismes.

Si, comme l'énonçait Hans Georg Gadamer, dans son herméneutique philosophique, lire, c'est comprendre un texte, ce qui consiste à fournir des réponses aux questions posées par ce texte, ces questions ne sont jamais posées de façon explicite. Il faut les découvrir, partir à leur recherche, ce qui demande que le texte soit déjà lu, déjà compris :

Quiconque veut comprendre un texte a toujours un projet. Dès qu'il se dessine un premier sens dans le texte, l'interprète anticipe un sens pour le tout. À son tour ce premier sens ne se dessine que parce qu'on lit déjà le texte, guidé par l'attente d'un sens déterminé. C'est dans l'élaboration d'un tel projet anticipant, constamment révisé il est vrai sur la base de ce qui ressort de la pénétration ultérieure dans le sens du texte, que consiste la compréhension de ce qui s'offre à lire. (1996 : 104-105)

Lire, c'est comprendre ; et la progression à travers le texte est déjà anticipation d'un sens. Mais à partir de quel moment parvient-on véritablement à identifier le dessin d'un premier sens du texte ? Nos propres expériences d'analyse de texte nous apprennent que cela ne se fait pas de façon automatique, loin de là, qu'il y faut du travail, des relectures, une grande familiarité avec le texte. Quand survient ce « dès », qui permet à l'interprète d'anticiper un sens pour le tout : *dès* la lecture première ? Dès que les yeux du lecteur se sont posés sur les premiers mots du texte ? Penser la lecture comme processus, ce n'est pas penser les questions auxquelles il faut trouver des réponses, mais penser des situations et des événements grâce auxquels des questions seront identifiées et serviront, par la suite, à poursuivre la lecture.

2. Logique du dysfonctionnement

Qu'est-ce qu'un événement de lecture ? À quel moment une perception devient-elle un fait ? Un fait sur lequel se construisent une interprétation et ultimement une lecture ? La lecture est une expérience, tout aussi dense que notre expérience du monde. Elle engage tous nos sens et notre capacité à percevoir et à rendre signifiants ces signes par lesquels un texte se laisse connaître. Elle implique que nous ayons la capacité à nous figurer des choses, à transformer l'absence en signe, en des entités complexes qui s'imposent à notre esprit. Un fait de lecture, c'est toujours un fait que nous avons figuré, un fait dont nous avons établi la présence et la forme, à partir de nos filtres et de nos interprétants, et que nous avons projeté sur la scène de nos propres croyances et convictions.

Un texte, nous dit Michel Charles (1995), n'existe que par la lecture. Il n'y a pas de texte en soi, comme il n'y a pas de fait en soi, il n'y a que des constructions. Le texte n'offre que des mots, et c'est au lecteur de les saisir, d'en prendre possession et d'en imaginer la forme. C'est au lecteur d'animer cette matière inerte et d'y insuffler une vie, qui ne sera jamais qu'une vue de l'esprit, qu'un objet de pensée.

Parfois, cet objet de pensée nous semble lisse ou uniforme, notre regard ne s'attarde sur aucune aspérité ; mais à d'autres moments cet objet paraît comprendre des dysfonctionnements. La notion a été développée en concept opératoire par Charles. Pour lui, le texte n'est jamais qu'un ensemble d'énoncés dont se saisit un lecteur pour s'en forger une totalité. Notre « intervention sur le texte, qu'elle soit simple lecture ou travail d'analyse, non seulement le fait varier, mais le fait exister » (1995 : 47). Le texte n'existe pas seul, mais uniquement par la lecture et

dans son rapport à un commentaire ou au développement d'une analyse quelle qu'elle soit. Pour Charles, « le texte se présente non comme un objet immobile que l'on pourrait contempler d'un seul regard, mais comme un défilé d'énoncés aux frontières floues » (*Ibid.* : 138). Ces énoncés demandent à être colligés, agencés en une forme, qui s'impose alors comme *le* texte, avec ses zones d'ombre et de transparence. L'ombre, la présence de ce que Charles nomme des fantômes, indique que le texte n'est jamais parfait, qu'il n'est pas une machine bien huilée et rodée qui fonctionnerait à tout coup quel que soit l'utilisateur, mais qu'il est au contraire composé de contradictions et d'erreurs de toutes sortes, de tensions et de torsions avec lesquelles nous devons nécessairement composer. C'est, dit Charles, « telle incohérence dans un texte, comme on apercevrait des antennes de télévision dans un film dont l'action se passerait sous la Révolution » (*Ibid.* : 130).

Ces dysfonctionnements, s'ils sont inhérents à tout texte littéraire, deviennent des portes d'entrée d'une grande efficacité pour lire un texte et le faire résonner. L'exemple par excellence en est peut-être le court roman de l'écrivain québécois Gérard Bessette, *Le Libraire* (1960). Ce roman a été beaucoup lu au Québec, notamment parce qu'il est apparu aux critiques de l'époque comme un des premiers jalons de l'établissement d'une identité québécoise moderne. Le roman a été publié à l'aube de la Révolution tranquille des années 1960 au Québec, quand une période très conservatrice commençait à se défaire. C'est un livre charnière, qui permet de décrire l'hégémonie des pouvoirs religieux et politiques sur une population faiblement instruite, le fonctionnement de la censure, l'intransigeance qu'elle encourage et, par conséquent, l'aliénation des intellectuels et des écrivains. Il est régulièrement enseigné au Québec pour ces raisons. Or, ce roman, qui se présente comme un journal intime, avec ses dates d'inscription en début de chapitres, repose sur une temporalité dysfonctionnelle. Le tout est dit se dérouler sur trois mois, quand les événements se précipitent sur trois ou quatre semaines. Tant qu'on reste le nez collé contre le texte, tout se déroule sans heurts, mais à partir du moment où l'on regarde la chronologie à tête reposée, les incohérences s'additionnent. Quand on le lit, on a l'impression que les événements se précipitent et se déroulent sur un mode rapproché : les « hier », « demain », « tantôt », « la veille » créent l'illusion de l'urgence ; mais, quand on consulte les dates d'entrées du journal, on se rend compte que le tout prend trois mois. Évidemment, la faute revient à d'importantes discordances entre le système de datation (27 mai, 10 août) et le système de références déictiques (hier, demain, aujourd'hui) et cotextuelles (la veille, le lendemain, le jour même), qui servent conjointement à établir la temporalité d'un récit. Or, ces deux systèmes ne sont pas complémentaires dans *Le Libraire*, comme il se doit, mais au contraire incompatibles, in-

consistants. Ils sont en dysharmonie. L'écrasement de la temporalité est effectué par le rapprochement inattendu de points de repère temporels dont l'ancrage est incertain. En fait, le temps se distend ou se comprime selon que les points de repère temporels précèdent ou suivent les événements décrits. Il y a là un procédé discursif d'une très grande efficacité. Et ce qui est fascinant, c'est que les deux ordres événementiels décrits correspondent aux deux moments de la lecture, celui rapide de la progression à travers le texte et celui plus posé de la lecture savante.

Ce dysfonctionnement m'est apparu intéressant en fait sur deux plans distincts. Le premier, ce sont les effets de lecture produits. La chronologie varie selon l'attitude adoptée, lecture première ou lecture savante, c'est dire que notre expérience du texte et de sa chronologie dépend de nos objectifs de lecture, des mandats que nous nous fixons. Le second, c'est la stratégie d'atténuation mise de l'avant par les critiques de l'époque, qui avaient globalement ignoré ce jeu de perspective, ce trompe-l'œil narratif. Quelques critiques québécois avaient bien relevé les inconsistances du roman, mais ils n'y avaient vu que de simples erreurs, qui ne nuisaient en rien à la qualité de l'œuvre et ils ont cherché avant tout à en atténuer la portée. Cette attitude reposait sur la nécessité de protéger l'œuvre afin de lui conserver sa portée symbolique. Or, pour légitime qu'il soit, ce désir nuisait au texte, en le simplifiant. Il ne fallait pas atténuer les distensions temporelles, pour les camoufler ; au contraire, il fallait les exposer, les aviver.

L'identification d'un dysfonctionnement était ainsi le point de départ d'une lecture, voire d'une contre-lecture, qui imposait son propre régime et ses inférences singulières.

3. Défamiliarisation

La deuxième notion, proche voisine de la première en ce qu'elle repose sur un écart qui se veut signifiant, est celle de défamiliarisation, développée par les formalistes russes, entre autres par Victor Chklovski (1965 : 82sq). Être à l'affût de procédés de défamiliarisation, c'est rechercher ce que le texte, en tant que texte, permet de générer comme différence. C'est aussi penser le texte comme une forme qui se découvre, et non comme un matériau organisé. Par son indétermination et son caractère schématique, le langage favorise la défamiliarisation, puisqu'il ne parvient à rendre saillant que des aspects très limités d'un objet ou d'une situation. Le texte littéraire favorise le développement d'effets de défamiliarisation, que d'autres ont présentés comme des effets de présence (Bourassa et Poissant, 2013), et qui sont au cœur du pouvoir de la littérature à faire émerger une vision du monde singulière.

À quoi reconnaît-on l'efficacité d'une représentation ? La réponse est connue depuis Aristote : c'est à sa capacité de rendre présent ce qui ne l'est pas et d'assurer l'illusion d'une présence. Une représentation n'est efficace que si elle parvient à convaincre le lecteur qui en interprète les signes que quelque chose a commencé à apparaître et que cette présence ne lui doit rien, marquée par un certain dynamisme, par une relative autonomie et par une densité dont l'effet premier est l'impression d'une grande permanence. Or la défamiliarisation est le procédé par excellence par lequel une représentation s'impose à l'esprit. En déplaçant les formes, en jetant un éclairage nouveau sur une scène, en accentuant un contour, en grossissant des traits, en isolant des figures, la défamiliarisation donne à voir ce qui échappe habituellement et c'est en suivant sa piste qu'on parvient à renouveler notre compréhension du monde, du moins à percevoir ce qui se fait évanescant. Prenons l'exemple de la poussière en suspens dans une pièce traversée par un rai de lumière. Georges Didi-Huberman l'exploite de façon importante dans *Phasmes. Essais sur la disparition*. La poussière, dit-il, nous montre qu'existe la lumière :

Dans le rai qui tombe au sol, du haut d'un oculus, la poussière semble nous montrer l'idéale existence d'une lumière qui serait épurée des objets qu'elle rend visible : entre un vent d'éther et la fluidité sans but d'infimes particules. Il ne s'agit que d'une fiction, bien sûr, car l'objet, loin d'être épuré, est bien là et c'est la poussière elle-même. Mais il s'agit d'une fiction tangible, ou presque, insaisissable précisément, quoique tactile. (1998 : 57)

La poussière en suspens permet de saisir ce moment éluif où une présence est révélée. Ce n'est pas la poussière ni la lumière, mais la relation subtile et éphémère entre les deux qui crée l'effet de présence. Il faut le contact de la lumière et de la poussière, une lumière segmentée par le cadre d'une fenêtre et de la poussière en suspension dans l'air presque stagnant d'une pièce, pour que quelque chose apparaisse. « Ce qui nous obsède ou nous menace, » souligne Didi-Huberman, « peut tout aussi bien exister, et même souverainement, dans la poussière qui danse au-dessus, autour de nous, la poussière en suspens tout à coup rendue visible dans un rai de lumière, cette poussière que nous respirons même » (1998 : 57).

Cette situation somme toute familière, une fois mise en discours, une fois décrite dans ses aspects singuliers, apparaît soudainement merveilleuse. Nous ne sommes plus dans le quotidien, mais un quotidien transfiguré, sujet à une défamiliarisation, et de ce fait, transformé en objet étonnamment désirable. La poussière, décrite par Didi-Huberman, n'est plus la poussière usuelle, elle est devenue, sous les feux des projecteurs braqués sur elle, une poussière auratique, une forme dont l'aura, au sens de Walter Benjamin (2007), est le signe par excellence de sa désirabilité.

Pour le dire simplement, la poussière est devenue figure. Elle n'est pas restée chose inerte, à peine perturbée par les mouvements de l'air, elle s'est transformée, sous le regard de Didi-Huberman et le nôtre, par la voie de cette défamiliarisation à laquelle le langage l'a soumise, et en fonction de ce processus d'appropriation dans lequel nous sommes déjà engagés, en un signe complexe, révélateur des modalités d'une présence ressentie.

4. Le figural

La défamiliarisation ouvre la voie au figural, à la constitution de figures, de ces entités sémiotiques complexes, dotés de traits et de leur propre logique de mise en récit, en discours et en image, qui sont au cœur de mes recherches des dernières années.

La figure, la troisième notion avec laquelle je travaille et une héritière directe des précédentes, est le résultat d'un processus d'appropriation. Ce processus, nous le mettons en jeu régulièrement, et on le retrouve aussi mis en scène dans des fictions, qui procèdent bien souvent de l'obsession. Tout peut devenir une figure, depuis la jeune enfant d'une logeuse qui se transforme en nymphe pour un quinquagénaire (pensons à *Lolita* de Vladimir Nabokov) ou du jeune Polonais idéalisé par un grand écrivain sur le déclin (*La Mort à Venise* de Thomas Mann), jusqu'aux personnages conceptuels des philosophes, notion proposée par Deleuze et Guattari dans *Qu'est-ce que la philosophie ?* (1991). Dès l'instant où un être (voire un objet) est doté de signification, cette transfiguration lui attribue une aura qui n'est autre que le signe de sa désirabilité.

La figure apparaît quand un sujet s'empare d'une chose, quelle qu'elle soit, se l'approprie et lui attribue une identité, des traits, une signification et finit par s'y projeter de façon plus ou moins importante. Le processus figural est à l'œuvre dès qu'un esprit se saisit d'une chose et l'investit. Il est au cœur évidemment de la littérature qui requiert que des êtres, des auteurs et des lecteurs, s'emparent d'un texte et l'investissent, en le rédigeant, en le recréant.

Quand une figure apparaît, elle envoûte littéralement le sujet qui commence à la contempler. Le mouvement se déploie en trois étapes distinctes : apercevoir, imaginer et manipuler une forme. Dans *Poétique du possible*, Richard Kearney signale la même chose : « La figuration se divise en trois modalités principales de conscience : perception, imagination et signification » (1984 : 53). Trois gestes donc, au cœur d'une dynamique qui correspond à l'apparition de signes complexes, d'autant plus irrésistibles qu'ils ont été construits de toutes pièces par

le sujet qui s'y projette tout entier. Ainsi, premier geste, quelque chose est aperçu qui est d'emblée identifié comme objet d'intérêt ou de désir, prétexte à un investissement émotif et symbolique. Ensuite, deuxième geste, ce quelque chose, saisi comme figure, s'inscrit au cœur d'un travail de l'imagination qui l'orne et l'anime, lui fournit des traits et une histoire. Puis, troisième geste, cette figure ainsi constituée est manipulée, transformée, intégrée à des fictions et à des discours multiples qui en explorent les sens possibles. Cette figure n'est pas qu'un simple objet de pensée, facile à manier et à écarter ; au contraire, au fur et à mesure qu'elle s'impose comme figure, elle subjugué et envoûte. Le sujet se laisse prendre dans les rets d'une fiction qu'il a lui-même inventée, incapable de se séparer de ce qui le hante et finit par lui procurer une identité.

Figurer, c'est percevoir, mais surtout imaginer une forme. L'écrivain Don DeLillo donne, dans *Body Art* (2001), un exemple éloquent des liens qui unissent perception et imagination, liens qui, pour être nécessaires, ne garantissent nullement l'authenticité des perceptions qui ont servi de fondements. Comme l'exemple le laissera voir, ce n'est pas parce qu'on peut, à partir d'une perception, figurer un fait ou une présence, que la figure générée implique une présence réelle de ce fait ou une authenticité de cette perception.

L'extrait en question survient en début de chapitre. Il est énoncé à la deuxième personne du singulier, c'est donc qu'il s'adresse à nous en quelque sorte, puisque nous pouvons par la magie de l'identification nous sentir interpellés par ce pronom et concernés par la scène décrite. Or, cet exemple permet à la fois de dévoiler comment se construit un fait de lecture et de montrer à quelles tensions est soumis l'acte d'imagination :

Tu es devant la table en train de déplacer des papiers et tu fais tomber quelque chose. Sauf que tu ne le sais pas. Il te faut une ou deux secondes pour en prendre conscience et même à ce moment-là tu ne le perçois que comme une distorsion informe de l'espace qui grouille autour de ton corps. Mais une fois que tu sais que tu as fait tomber quelque chose tu l'entends heurter le sol, avec un temps de retard. Le son fait son chemin à travers un immense réseau de distances. Tu entends le truc tomber et tu sais ce que c'est au même instant, plus ou moins, et c'est un trombone. Tu le sais au son que ça produit en heurtant le sol et d'après le souvenir retrouvé de la chute elle-même, le truc qui te tombe de la main ou qui glisse du bord de la page à laquelle il était fixé. Il a glissé du bord d'une page. Maintenant que tu sais que tu l'as fait tomber, tu te rappelles comment ça s'est passé, ou tu te rappelles à demi, ou tu le vois plus ou moins peut-être, ou autre chose. Le trombone tombe par terre avec un rebond, infime et immatériel, un son pour lequel il n'existe aucun mot évocateur, le son d'un trombone qui tombe, mais quand tu te penches pour le ramasser, il n'est pas là. (2001 : 91)

Certaines perceptions sont immédiates, on sait au moment même où elles ont lieu qu'elles se produisent. D'autres prennent plus de temps à s'imposer à l'esprit. Elles requièrent d'être interprétées, d'être reconstruites de toutes pièces pour enfin se révéler pour ce qu'elles sont. Toute perception requiert un horizon d'attente, toute figure requiert une préfiguration. Ne peut être perçu que ce qui est attendu, ce qui répond globalement à nos attentes. Richard Kearney le souligne : « Une chose n'est pas perçue en soi mais à travers un horizon d'aperçus. Figurer une chose perceptivement, c'est pré-figurer le 'tout' de la chose à partir d'une de ses parties aperçues » (1984 : 56).

Il y a eu un événement, nous dit DeLillo, quelque chose est tombé. Reprenons : il semble y avoir eu événement, quelque chose serait peut-être tombé. Ce n'est pas encore un événement attesté, plutôt « comme une distorsion informe de l'espace ». Un mouvement, comme le passage d'une fine poussière dans un rai de lumière. C'est l'intuition d'une discontinuité. Or, cette intuition a la force d'imposer son propre ordre, d'amener le monde à correspondre à ce qui a été intuitivement appréhendé. Il s'est passé quelque chose et, de cette hypothèse, maquillée en constatation, découle une perception. Une perception rétroactivement ressentie : une fois qu'on sait avoir fait tomber quelque chose, écrit DeLillo, on l'entend heurter le sol. La perception s'impose comme un fait, tandis qu'elle n'est véritablement qu'une hypothèse accompagnant un pressentiment. L'ordre causal a été interverti – normalement c'est parce qu'on a entendu un objet heurter le sol qu'on en conclut avoir fait tomber quelque chose, et non le contraire comme ici –, mais l'imagination n'a que faire de la logique et la perception peut bien venir *a posteriori* confirmer une intuition fondée sur un vague pressentiment.

Mais, dès l'instant où le fait a été établi, l'imagination d'emblée s'emballe et complète la scène. On sait qu'un trombone est tombé et on se figure l'événement. La chute du trombone implique une mise en récit somme toute banale qu'on peut aisément reconstruire, jusqu'à la voir avec les yeux de la pensée. On peut même rejouer la scène au complet, se figurant dans ce monde au même titre qu'on peut y figurer des objets et des incidents. Spontanément, et par notre expérience de telles situations, on interprète les événements et construit une séquence ou un micro-récit qui en justifient et, en quelque sorte, en accréditent la réalité.

D'une perception indistincte, on passe sans heurts à l'établissement d'un événement et à la reconnaissance d'une présence, même si celle-ci n'est qu'une illusion, ce que la première vérification permet de montrer. Le trombone n'est pas là où on l'attend. Mais l'acte d'imagination, la figuration ne se soucie pas que les perceptions sur lesquelles elles se déploient ne soient pas fondées.

L'exemple permet de comprendre que l'événement de lecture, comme la chute d'un objet, ne doit pas seulement être construit, mais qu'il doit encore être attesté pour ne pas être un simple fait de l'imagination, la chute d'un trombone imaginaire. C'est le point de départ par contre d'un processus interprétatif complexe qui viendra à terme mettre en scène un texte dans une série littéraire ou culturelle qui en illustrera la singularité.

5. Conclusion

Le présupposé méthodologique derrière toute lecture littéraire est simple : on ne peut faire une théorie de la lecture sans texte et, par conséquent, sans se mettre aussi en situation de lecture. Il ne sert à rien de prescrire, il importe d'abord et avant tout de lire, de décrire et de comprendre. Comme toute pratique sémiotique, la lecture se construit de strate en strate ; avant d'être un résultat – une lecture littéraire ou savante –, elle est un processus, une activité qui se déploie en se complexifiant. Et mettre en scène notre rapport aux textes, c'est exploiter les diverses étapes de cette activité.

Chacun des trois gestes au cœur des pratiques de lecture s'ouvre sur un contexte, sur l'étude d'une dimension. S'il y a une pratique, c'est dire qu'il y a un contexte qui, lui-même, détermine des présupposés et, par conséquent, des cadres de référence permettant la définition des textes et de leurs propriétés. Ainsi, la manipulation relève de la dimension médiatique de la situation de lecture, c'est-à-dire de l'étude des matérialités des cultures, des modes de transmission des messages et de leur impact sur une société. La compréhension relève de la dimension sémiotique, qui s'exprime par l'étude des modes de sémiotisation (Gervais, 1999), de mises en pensée et en signe des expériences de lecture. Et l'interprétation relève de la dimension symbolique ou culturelle, de l'intégration des expériences de lecture aux grandes unités culturelles, d'une mise en discours de la lecture et d'une mise en circulation des textes.

C'est bien ce que permet la lecture littéraire, en tant que pratique interprétative. Initiée à partir d'un événement de lecture, quel qu'il soit (issu d'un dysfonctionnement, d'un effet de défamiliarisation ou de l'amorce d'un processus figural), elle devient un dialogue entre des textes, une mise en relation de textes, de discours et de savoirs, qui permettent à la culture de s'actualiser et d'agir pleinement.

Références bibliographiques

- BENJAMIN, Walter (2007 [1955]), *L'Œuvre d'art à l'époque de sa reproductibilité technique*, Paris, Allia.
- BESSETTE, Gérard (1960), *Le Libraire*, Montréal, Le cercle du livre de France.
- BESSON, Christian (2006), « L'œuvre et son interprétant », *Abductions : treize essais sur des œuvres du temps présent* suivi de *L'Œuvre et son interprétant*, Genève, Mamco, pp. 291-316.
- BOURASSA, Renée, POISSANT, Louise (dir.) (2013), *Personnage virtuel et corps performatif : effets de présence*, Montréal, Presses de l'Université du Québec.
- BOUVET, Rachel, GERVAIS, Bertrand (dir.) (2007), *Théories et pratiques de la lecture littéraire*, Québec, Presses de l'Université du Québec.
- CHARLES, Michel (1995), *Introduction à l'étude des textes*, Paris, Le Seuil.
- CHKLOVSKI, Victor (1965), « L'art comme procédé », dans TODOROV, Tzvetan (dir.), *Théorie de la littérature : textes des formalistes russes*, Paris, Le Seuil, pp. 76-97.
- DELEUZE, Gilles, GUATTARI, Félix (1991), *Qu'est-ce que la philosophie ?*, Paris, Minuit.
- DELILLO, Don (2001), *Body Art*, Arles, Actes sud.
- DIDI-HUBERMAN, Georges (1998), *Phasmes : essais sur la disparition*, Paris, Minuit.
- ECO, Umberto (1985 [1979]), *Lector in fabula : le rôle du lecteur ou la coopération interprétative dans les textes narratifs*, Paris, Grasset.
- GADAMER, Hans-Georg (1996 [1960]), *Vérité et méthode*, Paris, Le Seuil.
- GERVAIS, Bertrand (1998), *Lecture littéraire et explorations en littérature américaine*, Montréal, XYZ éditeur.
- GERVAIS, Bertrand (1999), « Presbytère, hiéroglyphes et dernier mot. Pour une définition de l'illisibilité », *La Lecture littéraire*, n° 3, pp. 205-228.
- GERVAIS, Bertrand (2006 [1993]), *À l'écoute de la lecture*, Québec, Nota bene.
- GERVAIS, Bertrand (2007), *Figures, lectures : logiques de l'imaginaire*, Montréal, Le Quartanier.
- KEARNEY, Richard (1984), *Poétique du possible : phénoménologie de la figuration*, Paris, Beauchesne.
- PAP, Leo (1991), *Semiotics. An Integrative Survey*, Toronto, Toronto Semiotic Circle.
- PEIRCE, Charles S. (1978), *Écrits sur le signe*, Paris, Le Seuil.

L'autre de la sémiotique du langage Les signifiés visuels et musicaux à travers leur caractère morpho-dynamique

Wolfgang Wildgen
Université de Brême (Allemagne)

La sémiotique moderne a deux racines liées aux travaux et programmes de Charles Sanders Peirce, philosophe / logicien et chimiste, et de Ferdinand de Saussure, linguiste comparatiste aux ambitions théoriques. Les idées de Peirce furent reçues par Morris dans les années 1930 et les propositions de Saussure ont été reprises par l'école de Prague dans les années 1930 et par Hjelmslev dans les années 1940. Les années 1960 en France ont vu le structuralisme basé sur Saussure et Hjelmslev appliqué par Lévi-Strauss, anthropologue, Greimas, linguiste littéraire et Barthes, théoricien des médias et du film. Ni la philosophie (domaine de Peirce) ni la linguistique (au niveau international) n'ont vu l'établissement d'une sous-discipline sémiotique qui aurait eu une répercussion profonde en arts visuels ou en musique.

Pourtant, les dernières décennies ont montré que d'autres domaines, comme les médias visuels (peinture, sculpture, architecture, photographie et film) ou la musique (classique, jazz, musique populaire), savent profiter des concepts et modèles en sémiotique pour enrichir leur base théorique et pour répondre à des questions qui concernent l'organisation et l'effet de ces médias. Au centre de notre questionnement sera la notion de signe et surtout celle du signifié. Le caractère dynamique des médias visuels et musicaux exige une théorisation du signifié (une sémantique) qui va au-delà des modèles structuralistes et met en œuvre des concepts géométriques / topologiques et dynamiques. En tant que contraste la question du signifié du texte narratif sera esquissée à la fin.

1. La sémiotique des médias visuels

Si pour Ferdinand de Saussure la langue était le système de signes par excellence, pour Charles Sanders Peirce, c'était plutôt la pensée scientifique et l'art de

bien penser (la pensée dans le contexte de Descartes et de la tradition de Port Royal et le raisonnement pratique et clair dans la tradition de Locke et de la philosophie anglaise). Comme la pratique des sciences exactes doit beaucoup à l'observation visuelle assistée par les instruments d'observation, comme le télescope, le microscope et les instruments plus puissants développés par la suite, les modèles scientifiques reflètent par leur nature spatio-temporelle cette base d'observation surtout visuelle. Peirce a pour cette raison considéré sérieusement le caractère visuel des signes et il a même proposé par la suite une logique graphique. L'aspect visuel manque en revanche chez Saussure, quoique son schéma sémiotique de base contienne le concept d'image : *image acoustique (le signifiant) – image mentale (le signifié)*. Dans le contexte de son raisonnement, l'image renvoie toutefois à la représentation, l'idée, le concept et n'inclut guère le caractère spatial, les propriétés perceptives, géométriques et topologiques des contenus linguistiques. Si l'on applique de façon directe la dichotomie saussurienne aux signes visuels, on obtient le couple : *image visuelle (signifiant) – image mentale (signifié)*. Le signifiant change, mais le signifié reste le même. Au niveau du signifié les signes linguistiques seraient identiques aux signes visuels. Ceci vaudrait aussi pour la musique. Par conséquent, il serait très simple de traduire les signes visuels ou musicaux en signes linguistiques, car il s'agirait juste de bien choisir les signifiés associés aux divers types de signifiants. La pratique des arts montre pourtant que ce transfert est non seulement compliqué et incertain, mais dans beaucoup de cas impossible. Les signifiés visuels et musicaux renvoient à des contenus, des contextes, des prégnances d'un caractère différent. Mais, il existe un niveau abstrait (et beaucoup plus pauvre) où les signes ont une mesure commune, peuvent être mis en relation. Ce niveau commun se rapporte à ce que Cassirer appelle la capacité symbolique de l'homme. Il ne s'agit ni d'idées innées dans le sens que Chomsky a donné à cette notion, ni de représentations collectives dans l'imagination théorique du sociologue Durkheim. Pour la sémiotique, il s'agit donc d'abord de préciser la notion de signe de façon différentielle pour les signes visuels, musicaux et linguistiques. En réalité, on peut partir du principe selon lequel la matière du signe, son réseau primitif ancré dans un des systèmes de perception (et de mémoire liée aux systèmes de perception selon les résultats de la neurologie moderne) implique des concepts et des modèles sémiotiques différents. Cela renvoie au paysage traditionnel des sens (chez l'homme) : la vue, l'ouïe, le toucher, le goût, l'odeur. Le langage n'a pas qu'un seul ancrage sensoriel, quoique depuis l'origine du langage ce fut l'ouïe qui dominait le langage. Pourtant avec l'avènement de l'écriture nous savons que la vue peut aussi servir de base sensorielle pour la communication linguistique (l'écriture pour aveugles remplace la vue

par le toucher). Il faut certainement ajouter un sens interne, tel que l'émotion, l'aspect évaluatif qui joue un rôle important pour les signifiés linguistiques au niveau du texte. Dans sa théorie de la saillance (sensorielle) et de la prégnance (biologique) René Thom a essayé de rassembler plusieurs de ces aspects pour fonder une nouvelle théorie de la signification (voir Wildgen et Brandt (dir.) (2010), pour le débat actuel).

Nous allons d'abord revenir sur les concepts fondateurs de Saussure et de Peirce pour les modifier de telle façon que l'ancrage différent des signes visuels et musicaux dans la perception et la cognition liées aux systèmes perceptifs soit manifeste. Par cet ancrage spécifique ces signes trouvent la place dans la sémiotique qu'ils méritent.

2. Les signes visuels et leurs signifiés dynamiques

L'ancrage des signes visuels dans la réalité phénoménologique (ce qui apparaît à l'homme) est divisé par Peirce en deux catégories :

- L'ancrage *indexical* recourt aux lois de la physique / chimie / biologie, c'est-à-dire qu'il existe une relation de cause / effet entre le stimulus externe et le signe, qui émane de la perception visuelle. Comme le constate déjà Cassirer, la perception avancée a un caractère sémiotique ; elle interprète les apparences selon des critères internes. L'ancrage peut être très direct comme la fumée perçue qui est un signe du feu (sa cause), mais il peut aussi être indirect, comme dans le cas d'une apparence corporelle que le médecin interprète comme indice d'une maladie. Dans ce cas, la relation est souvent multivoque et l'art du médecin consiste dans la sélection d'une interprétation plausible. Dans le cas de la deixis, où l'index dirige l'attention de quelqu'un vers une entité ou un événement spécifique, le lien est même plus indirect. Il est réduit à une intentionnalité causale. Dans tous les cas on assume la réalité de la source, de la cause, ce qui établit une relation réelle, un lien assuré entre le signifiant et le signifié. La communication avec les signes indiciaires a tendance à assurer un niveau de fiabilité, de confiance sans lequel l'échange des signes perdrait sa fonction sociale et deviendrait superflue (il devrait disparaître selon les lois de la sélection darwinienne)¹.
- L'ancrage *iconique*. Au lieu d'un lien cause / effet, cette catégorie de signe se

1. Ce problème se pose déjà dans la communication animale et le langage n'aurait pas évolué chez l'homme si le problème de la fiabilité de la communication verbale n'avait pas été résolu.

contente d'une corrélation souvent due à des similitudes. Ces relations semblent être peu fiables car en principe tout peut être pareil à n'importe quoi. Pourtant on peut assumer une sorte d'émulation de la phénoménologie externe dans une sorte d'espace interne muni d'une métrique de similarité, de voisinage conceptuel. En tant que cette émulation est dans un sens global réaliste, donc adaptée aux contextes de notre comportement, elle peut ancrer le signe dans une réalité (d'émulation interne). La faiblesse (et en même temps la pertinence) de ce type de signes se montre aussi dans le domaine de la médecine. Les médecins de l'antiquité jusqu'à la modernité ont utilisé certaines apparences des plantes pour guérir la maladie des parties du corps semblables à la plante (et les psychologues physionomiques ont jugé le caractère d'une personne selon une analogie avec certains animaux). Pour le visuel la reconnaissance du visage ou de l'allure d'une personne a une pertinence primordiale ; dans le champ musical et acoustique on peut reconnaître une voix (par exemple au téléphone où l'information visuelle manque).

La fiabilité de cet ancrage ne s'établit qu'à l'intérieur d'un système de signes, c'est-à-dire que c'est la cohérence du système de signes qui fait de ces liens faibles une structure fiable et capable de fonder une communication générale, couronnée de succès dans beaucoup de contextes. C'est cette efficacité du système qui a motivé les structuralistes à voir dans l'existence d'un système de règles la manifestation ultime d'une communication stable. Ceci pose un problème, car le système abstrait (de règles ou d'habitudes) ne garantit guère en soi la fiabilité et la stabilité d'un système de communication ; son rôle reste énigmatique, tant qu'on ne réussit pas à expliquer l'auto-organisation des ancrages partiels et faibles dans un système où tout se tient (voir la définition du structuralisme selon Meillet).

Le signe visuel dépend essentiellement de son ancrage dans la perception visuelle et dans la mémoire visuelle qui en émane. Les signifiés visuels héritent cette base dans le visuel et profitent des réseaux de mémoire visuelle que le cerveau humain peut établir. Les effets de mémoire sont le premier niveau d'une conventionalité interne (par des effets d'auto-organisation au niveau cérébral). D'autres niveaux sont ajoutés par l'effet de ce qu'on appelle la mémoire collective. Celle-ci s'établit par une auto-organisation sociale et les effets d'apprentissage et de coordination du comportement. Comme tous ces processus recourent en permanence à des perceptions visuelles, des comportements observés de manière visuelle, le système de signes visuels reste enveloppé par des processus visuels (même à un niveau très abstrait). Ce n'est que dans un développement secondaire que ces signes sont mis en corrélation avec le langage et peuvent incorporer des effets dus à la communication verbale.

3. L'aspect dynamique des signes visuels

Un aspect souvent négligé par une sémiotique d'obéissance linguistique concerne les aspects dynamiques. Le monde perçu est en mouvement et le corps qui perçoit de même ; par conséquent les signifiants sont normalement des événements, des processus et non des situations statiques, des corps sans mouvement, etc. Il s'ensuit que les signifiés doivent eux aussi capter le caractère cinématique / dynamique ; la réalité interne construite à la base des perceptions et des effets de mémoire visuelle a par conséquent un caractère dynamique. Ceci anéantit la pertinence des sémantiques statiques qu'on a développées pour décrire les signifiés du langage. Il faut donc trouver un langage théorique pour la sémantique visuelle qui préserve le caractère dynamique dans ce domaine. C'est le mathématicien-topologue René Thom qui a donné des idées pour une sémantique « morphodynamique »². Nous allons proposer quelques techniques nouvelles basées sur les résultats de la psychologie de la Gestalt et de la morphodynamique de René Thom sans pourtant élaborer ces propositions en direction d'une mathématisation.

Les différents médias visuels se distinguent dans la façon de représenter la dynamique inhérente aux objets de signification, les référents. La peinture doit projeter une réalité tridimensionnelle en deux dimensions et trouver des moyens indirects pour rendre compte de la troisième dimension. La dimension du temps est ou bien absente (la réalité semble être glacée, les agents de la scène manquent de vie, sont en bois, comme le dit Leonardo) ou bien la peinture contient des indices qui permettent à l'observateur de reconstruire la dynamique absente. Ainsi Leonardo organise-t-il ses scènes de façon à ce que les corps ont des poses en mouvement avec contrepoids des parties du corps (les hanches, le thorax, la tête). La tête, les yeux, les bras et surtout les mains pointent dans une direction et impliquent un mouvement, un geste, etc.). Dans le cas de la sculpture, la tridimensionnalité est garantie (si la sculpture peut être regardée de tous les côtés) ; l'observateur n'est pas immobile devant la sculpture comme devant le tableau. La dynamique inhérente à l'objet reste pourtant en général restreinte : certaines sculptures mobiles, voir les machines-sculptures de Jean Tinguely (1925-1991), montrent au moins une mobilité schématique et répétitive. Ce que nous avons dit du tableau vaut aussi pour la photographie. Il n'y a que le film (la vidéo) qui ait introduit une dynamique explicite dans le domaine des médias visuels.

La dynamique implicite des tableaux est d'une part liée aux référents mobiles représentés dans le tableau (les figures animées, les machines, à la limite les paysages, qui changent avec les saisons et la position du soleil, les bâtiments qui

2. Voir Wildgen (1999) pour une application en linguistique.

sont en construction ou en ruine), d'autre part elle est inscrite dans la caractéristique des courbes et des configurations géométriques. Dans le cas des tableaux abstraits la première catégorie fait défaut et ce sont les relations et tensions spatiales et le réseau des couleurs et des lignes ou courbes qui réalisent la dynamique du tableau. Je vais donner quelques exemples :

- La dynamique des figures animées fut un sujet de réflexion chez Leonardo dans son *Trattato della Pittura*, et on peut très bien observer la mise en pratique de sa conception dynamique du tableau dans la fresque *La Cène* (1494-1497) à Milan. La structure géométrique et arithmétique est réduite à une ligne qui échelonne les apôtres et Jésus derrière la table et selon un groupement par trois (3 + 3 + Jésus + 3 +3). Chaque groupe de trois apôtres comporte une figure centrale en repos et deux figures voisines en mouvement. Le mouvement est marqué par la position des corps et surtout par les gestes (les mains) et les regards. La dynamique implicite correspond à une onde de choc qui part de Jésus dans les deux directions en créant une vague de mouvement qui se ralentit avec la distance parcourue (voir Wildgen, 2004 et 2013 : 76-80).
- La dynamique des paysages et bâtiments est très bien représentée dans les séries de tableaux réalisés par Claude Monet (1840-1926). Après 1890, il peint une série de plus de vingt tableaux avec le même sujet : les Meules, dans des conditions de luminosité et des climats différents (préparée par des tableaux de 1888-1889). Par la suite, Monet a réalisé d'autres séries : la série des Peupliers, celle des Cathédrales de Rouen, des Ponts japonais, du Parlement de Londres ou les multiples versions de Nymphéas. Par l'effet de la série, l'objet individuel en tant que contenu du tableau disparaît et la variation, le changement, enfin la technique et la palette du peintre avancent au premier plan. Par cet effet Monet a préparé l'art abstrait.
- L'organisation de l'espace du tableau est traditionnellement régie par des principes géométriques, ainsi le rôle de la diagonale, l'asymétrie gauche-droite et haut-bas et leurs valeurs symboliques. Au centre une structure triangulaire (ou pyramidale) domine beaucoup de tableaux de Leonardo (voir Wildgen, 2013 : 89-100). Dans l'art moderne (semi-abstrait ou abstrait), le jeu des courbes et des surfaces curvilinéaires devient le support des signifiants et signifiés. Une surface curvilinéaire peut être comprise comme la déformation d'une surface du type cercle ou ellipse. Michael Leyton (2009) utilise les techniques de la géométrie différentielle pour montrer que ces déformations renvoient à des valeurs émotionnelles. Les extréma de la courbe impliquent des forces qui déforment la courbe et le tableau peut être analysé comme un réseau de forces

impliquées par les courbes. Ainsi analyse-t-il le tableau de Francis Bacon, *Crucifixion* (1962), à l'aide des courbes et de leurs valeurs qu'il résume sous le titre *Pain*, c'est-à-dire que la souffrance du protagoniste s'exprime par la forme des courbes, par exemple dans l'enveloppe des surfaces et la forme des membres du corps dans le tableau.

- Enfin certains tableaux abstraits comme dans le cas de Jackson Pollock (1912-1956), voir le tableau *Number 32* (1950), manquent d'une structure géométrique (ni centre, ni diagonales, etc.). Ils sont le produit d'un mouvement de l'artiste qui fait couler de la couleur sur une surface étendue à l'horizontale. On parle aussi d'art fractal (voir Wildgen, 2010 et 2013). La dynamique visible renvoie aux mouvements / actions de l'artiste. Cela fut aussi exploité par des films qui montrent Pollock à l'œuvre. Le tableau exposé dans le contexte d'un musée ne contient plus les signifiants cinématiques montrés dans le film. La cinématique est cachée et ne peut être retrouvée que par un processus d'inférence. Ainsi un fil très ténu renvoie à un mouvement rapide de l'artiste laissant couler la couleur, une tache épaisse montre que le mouvement fut arrêté pour un moment. On peut aussi distinguer des mouvements de la main (parfois du pinceau dont coule la couleur) et les mouvements plus vastes des bras ou du corps entier qui s'avance vers le centre du tableau déposé par terre.

La dynamique visuelle dans le film concerne d'abord le signifiant, c'est-à-dire que ce qu'on voit est en mouvement, on peut reconnaître des forces et l'effet des forces (la dynamique). Les signifiés sont *a fortiori* munis d'une cinématique et dynamique mentale, qui réussit à capter la prégnance de ce qu'on voit, les valeurs cognitives et émotionnelles induites par la dynamique. Les cas les plus simples sont les films d'action, tels la longue série de James Bond. Beaucoup de films pour le grand public (films policiers par exemple) racontent une histoire parsemée de scènes de poursuite, de conflits et de combats. La course-poursuite est un élément constant dans ces films (voir Wildgen, 2016). Le schéma de base est le suivant :

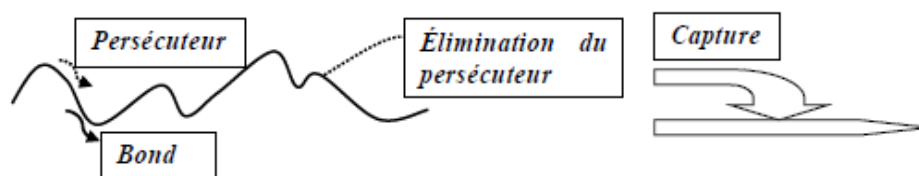


Figure 1 : Le chemin typique de la poursuite et le dénouement typique (à gauche) ; le schéma de la capture en théorie des catastrophes (à droite)

Dans le film de la série Bond *A Quantum of Solace* (2008), Bond se livre à un combat dans une coupole. Les deux protagonistes sont suspendus tenant des cordes en mouvement. La dynamique est plus compliquée comme le montre le schéma ci-après. À gauche les deux adversaires balancent et essaient de décider le combat lors des rencontres. À droite les cordes ont un mouvement double : il s'agit en termes de la physique d'un pendule double. Celui-ci peut avoir une dynamique chaotique, donc incontrôlable :

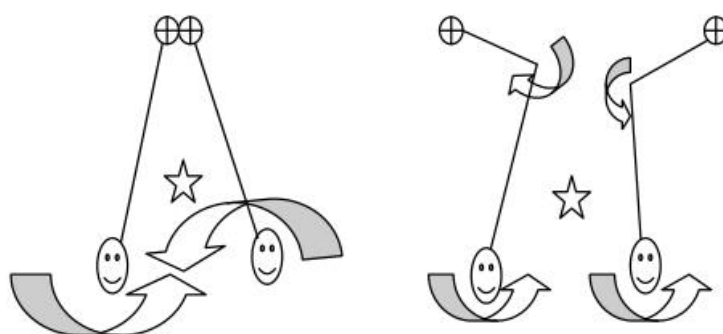


Figure 2 : La dynamique du combat en termes de deux pendules coordonnés et la complication dans le cas d'un pendule double

La stratégie narrative du film d'action consiste à compliquer les mouvements et les forces de contrôle. Si la poursuite suit un chemin linéaire, donc dans une dimension, le combat sous la coupole suit des chemins dans deux ou même trois dimensions et l'instabilité des pendules coordonnés et surtout des pendules doubles rend l'exploit (et la victoire) du protagoniste exceptionnelle (improbable). Pour le spectateur, la dynamique (et donc le signifié) consiste dans des processus internes de mouvements imaginés, qui mettent en œuvre les mêmes ressources qu'un mouvement réel (voir l'effet des *mirror cells* qui facilitent ce type de mimesis dynamique). Par conséquent les processus parallèles d'attente, de peur et de suspense établissent un arrière-fond émotionnel. Les réactions internes d'émulation des dynamiques externes (du signifiant) sont les signifiés dynamiques, les valeurs émotionnelles (attente, suspense, peur / joie, etc.) correspondent à ce que Roland Barthes a appelé les connotations du signifiant dynamique. La nature des signifiés et des connotations dynamiques demande des clarifications théoriques tant au niveau individuel / cérébral qu'au niveau social / communicatif. Les signes sont toujours des faits sociaux (comme le dit Saussure) et il s'agit d'expliquer l'auto-organisation des signes individuels (issus d'une morphogenèse indivi-

duelle) dans un milieu social et leur acceptation et stabilisation par une coordination sociale (ce qui mène finalement à des conventions et des règles).

4. Les signes musicaux et leurs signifiés dynamiques

Si les signes visuels sont dans le cas traditionnel porteurs d'une référence au monde externe ou au moins à une imagination inspirée par ce monde, cette référence fait défaut ou elle est beaucoup moins directe et explicite dans le cas des signes musicaux. La musique est un art dans le temps et si on néglige la partition (assez récente du point de vue historique) elle est éphémère et n'existe que pendant la mise en acte et pour les secondes de la mémoire à court terme. Certes elle peut avoir des effets émotionnels qui durent un certain temps et laissent des traces dans la mémoire à long terme, mais contrairement aux signes visuels comme les tableaux, les sculptures, etc. c'est l'acte de la production du signe qui domine. Ceci vaut aussi à un certain degré pour le langage, si on néglige le langage écrit. Dans l'acte musical la cinématique des mouvements du chanteur et des instrumentistes domine l'énonciation ; dans certains cas on peut même parler d'une dynamique gestuelle et corporelle. Kühl (2007 : 151) distingue trois aspects de cette dynamique :

1. Le rythme qui correspond à des structures du mouvement humain (mouvement des jambes en marchant, courant, dansant ; mouvement des mains dans le travail, dans la performance artisanale).
2. La phrase mélodique qui correspond aux gestes de l'homme.
3. Les changements dans le niveau des tons (les intervalles, l'harmonie, les accords) qui correspondent à des effets émotionnels.

Le *rythme* est un phénomène de base pour tous les systèmes de mouvements. Chez beaucoup d'animaux on trouve une gamme de rythmes associées avec la vitesse. Ainsi les chevaux ont trois manières de locomotion : le pas, le trot et le galop. Chez l'homme les différences sont moins claires, mais on distingue : marcher (il y a toujours un pied qui touche la terre) et courir. Cette différence distingue clairement deux types de locomotion chez les athlètes. Au-delà de cette distinction de base, un nombre de verbes distingue d'autres types de locomotion, par exemple : ramper, glisser, boiter ou sauter, grimper, danser et nager, voler, etc. Les temps musicaux comme la marche (2/4) ou la valse (3/4) reflètent aussi des rythmes de locomotion. Une autre source de rythmes concerne le rythme cardiaque et le rythme de la respiration. Cette correspondance a pour effet que le

rythme musical peut influencer le rythme de locomotion, par exemple d'un groupe de musiciens ou de danseurs ; dans d'autres cas il a une influence sur le rythme cardiaque qu'il accélère ou ralentit. D'autres rythmes corporels sont influencés par la musique et ils ont des répercussions sur le bien-être ou le malaise des interprètes ou des auditeurs de la musique. Dans tous ces cas le rythme est un signifiant de la musique et les effets corporels, émotionnels forment le signifié, qui est d'une part individuel, d'autre part il mène à une coordination du groupe de musiciens, d'auditeurs et il a par conséquent un signifié collectif / social.

La *phrase mélodique* n'est pas liée strictement à la cadence, comme le montre Kühl (2007 : 187sq) à l'aide de deux exemples : la Piano Sonata de Mozart en La, KV 331 et la pièce de Charlie Parker, Bloomdido. Elle a un caractère intentionnel en tant qu'elle fait ressentir à l'auditeur un thème auquel il devra porter son attention. Cette qualité suggère une analogie avec les gestes déictiques réalisés avec la main ou par le mouvement du regard. On peut la comparer dans le langage à un vocatif : (*regarde*) *le chien !* ou *fais attention au chien, voilà un chien*. Dans d'autres cas parallèles, on peut l'associer à un mot mis en relief ou accompagné d'un démonstratif. Le signifié de cette phrase musicale est un moment d'attention qui renforce l'effet perceptif et ouvre la possibilité d'un effet de mémoire à long terme. De ce fait, la phrase musicale peut être reconnue lors d'une nouvelle apparition, lors d'une variation ou transposition. Cet effet permet l'organisation de structures plus complexes et avec une portée temporelle plus large. Les chansons populaires exploitent cette structure à l'aide du refrain et de la répétition. La musique professionnelle crée des parcours très complexes par l'utilisation du contrepoint, par exemple dans les fugues de Bach.

Les mouvements de *hauteur de ton* ont certaines caractéristiques générales ainsi : le ton monte de bas en haut ou vice versa, il reste dans une zone basse ou haute, il avance à petits pas ou en sauts, il vacille autour d'un niveau moyen, etc. Dans l'enseignement baroque les figures musicales (adaptées aux figures de la rhétorique) ritualisent cet effet. Les mouvements tonaux sont associés à des mouvements émotionnels. Ceci présuppose une sorte de paysage des passions / émotions, ce qui fut un domaine de débat au XVII^e siècle. Aujourd'hui on préfère un paysage, une topographie émotionnelle fondée sur les résultats de la neurologie. Ainsi les gagnants du prix Nobel de médecine 2014, May-Brit Moser et Edward I. Moser, ont pu montrer que les cerveaux de beaucoup d'animaux (et aussi de l'homme) contiennent un système cellulaire qui permet l'orientation dans l'espace ambiant et pour ainsi dire de construire un modèle neuronal de cet espace. Les mouvements de l'animal utilisent cette carte neuronale. On pourrait s'imaginer une carte émotionnelle basée sur les réactions neuronales qui sert à notre orientation émotionnelle.

Les signifiés musicaux et leurs figures identifiées au temps du baroque seraient en réalité des chemins et des lieux de séjour sur cette carte. Un morceau de musique par exemple de Mozart évoquerait un parcours dans ce paysage avec des points d'arrêt, des transitions, des ralentissements et des accélérations, et un arrêt final, un résultat émotionnel. Panksepp et Biven (2012) ont dressé une liste des passions ancestrales basée sur les résultats de la neurologie évolutionnaire. Cette classification permet d'imaginer l'espace biologique des émotions qui peut servir de substrat aux signifiés musicaux associés avec les mouvements toniques.

5. La variation des forces actives dans la musique et leurs signifiés

La mise en acte de la musique met en œuvre des forces et ces forces impliquent des signifiés dynamiques caractéristiques pour la musique :

- Le rythme peut être doublé ou varié (par exemple en changeant d'un rythme de marche, 2/4, à un rythme de valse, 3/4, ou dans le cas d'une musique polyrythmique) ; le tempo peut changer, par exemple d'un tempo *andante* à un tempo *allegro*. Dans la théorie musicale on appelle « dynamique » les indications en haut des notes comme *buffo*, *grazioso* etc. Le musicien, en suivant ces indications assez vagues, essaiera de donner à sa performance une couleur, un goût qui correspond à ces indications. L'accélération et le ralentissement ont des effets corporels, mentaux et émotionnels. À long terme le public préfère une dynamique équilibrée, en balance, c'est-à-dire un mouvement lent est suivi par un mouvement rapide, un ralentissement fait suite à une accélération.
- La structure mélodique d'une chanson peut partir de la tonique et y revenir à la fin. Dans la zone intermédiaire elle peut changer vers la dominante et la sous-dominante, par exemple de Do (tonique) à Sol (dominante) et à Fa (sous-dominante), elle peut changer du mode majeur au mode mineur, par exemple de Do majeur en La mineur et réaliser des accords intermédiaires ou de transition comme les accords de septième sur la dominante et aussi des accords avec la neuvième et la sixième et beaucoup d'autres variantes. La base des mélodies classiques et aussi du jazz peut être décrite par référence au système tonique. La musique européenne jusqu'à la Renaissance a connu d'autres systèmes de référence musicale et la musique dite « atonale » introduite par Schönberg vers 1910 s'est débarrassée des restrictions du système tonique traditionnel et de structures figées liées aux schémas toniques. Les musiques ethniques du monde connaissent beaucoup de gammes et de systèmes de référence différents. Dans le jazz moderne on essaie de réunir des éléments divergents de provenance

ethnique pour augmenter la richesse des mélodies.

- Dans la musique polyphonique, des voix différentes sont porteuses d'une mélodie ou d'un arrière-fond musical. Ainsi la ligne de basse peut servir d'arrière-fond, voir le basso continuo classique et les instruments à bourdon comme la cornemuse et la vielle. Une polyphonie simple est donnée si les voix d'hommes et de femmes contribuent au chant (avec l'écart d'une octave). Dans le cas du canon plusieurs lignes d'une chanson sont produites en parallèle. La polyphonie complexe prend son départ à la fin du Moyen Âge aidée par la possibilité de fixer une composition dans une écriture et elle atteint son climax au XVI^e siècle. Dans la chanson, la polyphonie risque de cacher le texte. Les mélodies individuelles perdent leur valeur et la Gestalt englobante des sons et des accords prend le relais. Les phrases mélodiques, qui reflètent aussi les périodes de souffle du chanteur, ont tendance à former un continuum musical sans limites temporelles explicites.
- L'harmonie est aussi un concept qui s'est développé au cours du temps et qui varie avec les cultures musicales. Les fréquences harmoniques sont d'abord l'unisson et l'octave où la consonance est maximale. Sur une échelle de consonance / dissonance les autres minima de dissonance sont la quinte, la quarte et la tierce. Chella (2015 : 196) calcule pour le Do (au milieu de la gamme du piano) et le Sol une valeur de 0,39 (consonance) et pour le couple Do et Ré bémol la valeur 2,56 (dissonance). Dans des périodes différentes on a exclu certaines dissonances. En principe il s'agit pourtant d'une échelle continue et c'est une affaire de convention si on permet des dissonances soit dans la transition vers une consonance ou même comme porteuses d'une valeur musicale en elle-même (dans la gamme à 12 sons de Schönberg tous les sons ont le même droit et doivent être parcourus sans qu'un d'eux soit favorisé et mis au premier plan).

Tous ces éléments sont des signifiants musicaux qui véhiculent un sens, c'est-à-dire qu'ils portent un signifié musical ou ils y contribuent. Contrairement au langage on ne peut pas établir une hiérarchie générale du tout et de ses parties. Une telle hiérarchie n'apparaît que pour les subdivisions majeures. Par exemple une symphonie classique est un tout qui se divise clairement en mouvements séparés par des pauses et marqués par des tempi ou des dynamiques et des dénominations différentes. Ainsi Haydn distingue dans la symphonie n° 31 quatre mouvements appelés : *Allegro* > *Adagio* > *Menuet-Trio* > *Finale : Moderato molto presto*. Ces parties peuvent être analysées comme une suite de « chapitres » où dominent un groupe d'instruments, certains motifs, etc. On ne peut guère assumer une hiérarchie

générale comme on le fait traditionnellement pour les langues où on distingue le niveau des mots, des phrases et du discours³. Il faut donc accepter que la musique permette une hiérarchisation claire mais qu'en général la relation entre le tout et ses parties soit beaucoup plus vague et plus variable que dans le langage.

Le problème de la constitution d'un signifié global à la base d'une pluralité de signifiés locaux et distribués sur un nombre de dimensions (les intervalles, le rythme, la mélodie, le tempo, etc.) est central pour toute sémiotique musicale et nous sommes loin de pouvoir donner une réponse satisfaisante. Ce qu'on peut dire, c'est que cette constitution n'est pas combinatoire, comme le suggèrent les modèles sémantiques de la linguistique. Comme les signifiés ont le caractère de forces et de tensions, il faut plutôt penser au type d'interférence, d'addition et soustraction qu'on utilise dans l'analyse des ondes (analyse selon Fourier). Si une tension positive est suivie d'une tension négative, le résultat est en premier lieu un équilibrage (donc une tension zéro). Pourtant cet équilibrage a une valeur secondaire, il ajoute quelque chose au signifié total, le sentiment d'ordre, de paix, de satisfaction. Les signifiés musicaux contribuent dans leur ensemble à une dynamique émotionnelle, passionnelle comparable à une suite d'actions avec leur profil individuel de tension et d'équilibre, pour ainsi dire à un profil narratif au niveau des émotions.

6. La musique et la dynamique narrative et discursive

Quoique la musique ne partage guère avec le langage la référence directe à une réalité externe (un monde possible), la majorité des analyses en musique essaient de trouver des contenus narratifs dans l'œuvre musicale. Bela Bartok (1881-1945) qui était un grand collectionneur de chansons populaires fut dès 1910 influencé par l'analyse des contes de fées de Vladimir Propp (1895-1970). Comme la stratégie structuraliste employée par Propp dans sa « Morphologie des contes » fut l'arrière-fond des théories narratives de Greimas et de Ricœur, il n'est guère étonnant que les schémas narratifs énumérés par Ricœur aient des parallèles dans l'œuvre musicale de Bartok. Ainsi sa musique de ballet « Le Prince de bois » (1917) esquisse quatre phases d'un récit : (1) situation de départ, la forêt en éveil, (2) manque, la princesse ne répond pas aux gestes amoureux du prince, (3) épreuve du prince et de la princesse, lutte entre le prince et le pantin, (4) restauration de l'ordre (voir Grabocz, 2009 : 103). Il faut pourtant concéder que la présence de

3. Toutes les langues ne se prêtent pas à cette hiérarchie, mais depuis Aristote et sous l'influence de la logique on a préféré partir de cette hiérarchie. Le sémioticien et logicien Peirce l'a généralisée et il propose pour tous les signes trois niveaux : le rhème (priméité), le dicisigne (secondéité) et l'argument (tercéité).

l'action du ballet porte elle aussi une structure narrative ; en plus, le titre renvoie l'auditeur à une narration orale ou écrite. La musique s'adapte donc à une narrativité apportée par le texte et le ballet. Elle ne la réalise pas de façon indépendante ; elle lui est associée par voie indirecte. Ceci vaut aussi pour les œuvres musicales dites de programme, par exemple la série de Bedric Smetana (1824-1884) qui décrit la patrie du compositeur dans un poème symphonique *Vltava* (fleuve tchèque), la seconde partie d'un cycle intitulé *Ma patrie*. Ici le titre de la série, les morceaux et les mouvements qui se suivent, par exemple dans le morceau intitulé *Vltava*, le fleuve central de la Tchéquie, renvoient à des contenus langagiers, donc à une structure narrative du type linguistique.

Ce qui peut être attribué à la musique, est plutôt un type très général de configuration d'une séquence de parties (qui a parfois une connotation dramatique). Avec la forme de la sonate et sa séquence prototype A B A on peut observer que les titres ou indications de tempo associés indiquent des tensions – des phases rapides ou lentes – des symétries – des équilibres, en somme des mouvements, des forces, des accélérations et des ralentissements. Ces configurations qui connaissent beaucoup de variantes et changent au fil de l'histoire ont une apparence narrative, mais il s'agit d'un type plus général de dynamique, que l'on retrouve dans le mouvement, l'action humaine, la musique, le langage, et même dans la pensée individuelle en tant que processus dans le temps.

Grabocz (2009 : 101) admet que les œuvres symphoniques et pianistiques de Liszt, Schumann, Chopin et Mahler ne répondent pas au schéma de Ricœur. Elles « ne respectent plus la dimension configurationnelle, mais elles mettent l'accent sur le côté séquentiel » (*Ibid.*). Au XX^e siècle le principe de la séquence et variation, même de la suite stochastique remplace les schémas d'équilibre traditionnels (*Ibid.* : 102).

Dans un contexte plus général qui prend en compte les développements parallèles dans l'art abstrait, on peut dire que le caractère littéraire et la dominance des structures littéraires et figuratives ont tendance à disparaître dans les domaines de l'art visuel et de la musique. À la suite, les structures propres au médium, la peinture et la musique, ressortent de façon plus nette. C'est peut-être à l'époque du baroque avec sa théorie des passions exprimées en musique que le lien avec la littérature et la rhétorique fut dominant. La musique instrumentale a su se débarrasser au fur et à mesure de cette dominance, mais le XIX^e siècle a renouvelé le lien avec les structures passionnelles, souvent dans le contexte de la chanson (et des poèmes mis en musique) et de l'opéra.

7. Les signifiés du texte narratif et leur dynamique

L'analyse cognitive d'un système de signes et de son utilisation connaît plusieurs niveaux. D'abord il y a le niveau fondamental des mécanismes sensoriels et moteurs (1), donc le côté corporel, ce qui est spécifique pour l'« Homo sapiens », puis il y a le niveau de l'adaptation de ces présupposés corporels au contexte vital, les champs de perception (lumière, sons, odeurs, etc.) et de motricité (physique du corps propre et des objets auxquels il touche, qu'il manipule) (2). Enfin il y a le niveau de la culture ambiante qui forme le cerveau par voie de l'apprentissage et de la réflexion (3).

Le texte langagier apparaît d'abord sous forme orale, donc se rapportant à l'ouïe et à la bouche, et ensuite sous forme d'écriture, donc se rapportant à la vision et à la main qui écrit. Le langage présente une ontologie mixte, aussi bien dans sa forme (acoustique, visuelle) que dans son contenu qui renvoie à tous les types de perception et leurs effets secondaires dans l'imagination. Sous l'aspect neuronal cela veut dire que le langage dans sa forme symbolique renvoie à une multitude de processus neuronaux non localisés et distribués dans plusieurs régions du cerveau. Le niveau culturel (3) rapproche pourtant les différents modes (le visuel, la musique, le langage) et la possibilité d'une interaction, d'un mélange (calque) apparaît. C'est surtout au niveau culturel (3) que le mode linguistique domine. Comme le discours narratif fait partie de cette dynamique complexe, il est naturel que la modalité dominante du narratif soit linguistique. Pour montrer la différence entre la dynamique linguistique et celle des signes visuels et musicaux je vais esquisser la dynamique narrative du récit.

Si on veut comprendre la dynamique fondamentale du récit, il faut avoir une idée du fonctionnement de la narration dans sa situation originale, le récit oral et spontané, donc un modèle de sa dynamique. Celle-ci concerne la relation du texte (et de l'information qu'il contient) à l'événement raconté (le « référent » du texte) et à l'imagination épisodique (dynamique) du narrateur et de l'auditeur, donc à la signification du texte narratif pour les systèmes cognitifs des participants. Il s'agit donc d'expliquer comment une structure linguistique, le texte, qui traditionnellement donnait l'impression d'être une entité statique aux parties discrètes (les mots, les phrases), peut servir d'intermédiaire, de code pour un contenu dynamique (le vécu). Si la narration contient deux éléments narratifs, c'est-à-dire au moins deux centres prédicatifs, la question de la relation de ces deux centres dans la structure narrative se pose. Beaucoup de paires complémentaires suffisent à cette condition. La littérature narratologique nous propose par exemple : manque – comblement du manqué, conjonction – séparation (du sujet et de l'objet), confronta-

tion du sujet et de l'objet et vice versa, complication – résultat. Dans le cas de trois unités narratives, on peut intercaler une unité dans le champ bipolaire. Cela fait apparaître la fonction du don / du transfert et la fonction instrumentale qui élaborent les effets des schémas bipolaires. Depuis l'œuvre de Propp, de Greimas et autres, des formules statiques (suite de catégories narratives) ont été proposées.

Sous l'aspect dynamique nous allons plutôt considérer des évolutions prototypiques et nous parlerons selon René Thom d'une *morphogenèse* de la Gestalt narrative.

Le don est d'abord une catégorie anthropologique et sociale (voir l'œuvre de Marcel Mauss), mais il a aussi un côté cognitif et évolutionnaire. Panksepp et Biven (2012 : 95) décrivent un système émotionnel archaïque dans leur *Archeology of Mind*. Le don est la réponse sociale à cette prédisposition émotionnelle de l'homme (et d'autres primates et mammifères), car il répond de façon sociale à la réception / capture de l'objet recherché aidé par un autre. Celui-là attend par la suite un contre-don, donc un échange, ce qui présuppose une mesure de valeur (le don est compensé dans le cas idéal par un contre-don de la même valeur).

Beaucoup de textes narratifs, surtout dans le domaine des contes populaires, contiennent au centre un don (contre-don) et souvent des conflits dans le contexte du don (ou des énigmes à résoudre afin d'obtenir le don). Le chapitre 5 de Wildgen (1999 : 185sq) analyse la « structure profonde de la phrase simple » et le chapitre 6 propose une schématisation complexe pour un conte de Grimm en termes de cet archétype (*Ibid.* : 247sq). Cette analyse a servi d'illustration pour une linguistique dynamique partant des travaux de René Thom. Comme ce chapitre a amplement déployé ce sujet, il n'est pas nécessaire de multiplier les exemples⁴.

8. Conclusion

La nouvelle sémiotique qui contrairement à la tradition structuraliste met en avant les aspects dynamiques (de l'évolution et de la genèse historique jusqu'à l'apprentissage et l'auto-organisation spontanée) exige une réorientation des concepts fondamentaux de signe, de signifiant et de signifié (ou de l'interprétant au sens de Peirce). Si pour la grammaire traditionnelle et ses avatars mécaniques après Chomsky les schémas structuralistes furent au moins plausibles, ceci ne vaut guère pour les signes visuels et musicaux. Pour cette raison nous avons commen-

4. Pour une analyse de l'actance dans le contexte d'une analyse évolutionnaire et dynamique, voir Wildgen (2004 et 2015).

cé par une analyse de ces signes et l'application des concepts nouveaux de l'analyse dynamique et morphodynamique dans ces domaines sémiotiques. À la fin nous avons choisi un phénomène central de la théorisation en linguistique, le récit et les schémas narratifs pour montrer que ceux-ci exigent une modélisation dynamique. Celle-ci n'est pas seulement capable de décrire les faits bien connus, mais elle ouvre la voie à une explication « génétique » et morphodynamique des phénomènes langagiers.

Références bibliographiques

- CASSIRER, Ernst (1944), *An Essay on Man. An Introduction to a Philosophy of Human Culture*, New Haven, Yale University Press.
- CHELLA, Antonio (2015), « A Cognitive Architecture for Music Perception. Exploiting Conceptual Spaces », dans ZENKER, Frank, GÄRDENFORS, Peter (dir.), *Applications of Conceptual Spaces*, London, Springer, pp. 187-203.
- GRABÓCZ, Márta (2007), *Musique, narrativité, signification*, Paris, L'Harmattan.
- KÜHL, Ole (2007), *Musical Semantics*, Bern, Peter Lang.
- LEYTON, Michael (2006), *The Structure of Paintings*, Wien, Springer.
- MAUSS, Marcel (2013), *Sociologie et anthropologie*, Paris, Presses Universitaires de France.
- MOSER, Edward I. (2014), « Grid Cells and their Entorhinal Map of Space », conférence lors de la remise des prix Nobel, le 7 décembre, disponible sur : www.nobelprize.org/nobel_prizes/medecine/laureates/2014/edward-moser.html.
- PANKSEPP, Jaakk, BIVEN Lucy (2012), *The Archaeology of Mind. Neuroevolutionary Origins of Human Emotion*, New York, Norton.
- PROPP, Vladimir (1970 [1928]), *Morphologie du conte*, Paris, Le Seuil.
- THOM, René (1974), *Modèles mathématiques de la morphogenèse : recueil de textes sur la théorie des catastrophes et ses applications*, Paris, Union générale d'éditions.
- WILDGEN, Wolfgang (1994), *Process, Image, and Meaning. A Realistic Model of the Meanings of Sentences and Narrative Texts*, Amsterdam, Benjamins.
- WILDGEN, Wolfgang (1999), *De la grammaire au discours : une approche morphodynamique*, Bern, Peter Lang.
- WILDGEN, Wolfgang (2004), « Éléments narratifs et argumentatifs de l'«Ultime Cène» dans la tradition picturale du XII^e au XX^e siècle », dans CALIANDRO, Stefania, BEYAERT, Anne (dir.), *Espaces perçus, territoires imagés*

en art, Paris, L'Harmattan, pp. 77-97.

WILDGEN, Wolfgang (2010), « Chaos und Ordnung in der abstrakten Kunst der Moderne », *Kodikas / Code*, vol. 1-2, n° 33, pp. 101-121.

WILDGEN, Wolfgang (2013), *Visuelle Semiotik. Die Entfaltung des Sichtbaren. Vom Höhlenbild zur modernen Stadt*, Bielefeld, Transcript.

WILDGEN, Wolfgang (2016), « “Movie Physics” or Dynamic Patterns as the Skeleton of Movies », dans WILDFEUER, Janina, BATEMAN, John A. (dir.), *Film Text Analysis. New Perspectives on the Analysis of Filmic Meaning*, New York / London, Routledge, pp. 66-93.

WILDGEN, Wolfgang, BRANDT, Per Aage (dir.) (2010), *Semiosis and Catastrophes. René Thom's Semiotic Heritage*, Bern, Peter Lang.

Sémiotique et histoire de l'art

Chronique d'une rencontre annoncée

Jocelyne Lupien
Université du Québec à Montréal (Canada)

Les sémioticiens sont souvent spécialistes d'une ou de plusieurs autres disciplines, voire d'un corpus d'œuvres littéraires, visuelles ou autres et ils le demeureront tout en ayant recours à la sémiotique. Et, phénomène croissant, un grand nombre de théoriciens issus de diverses disciplines ont maintenant recours à la sémiotique à un moment ou un autre de leur pratique sans nécessairement se déclarer sémioticien. C'est donc souvent en théoriciens littéraires, linguistes, historiens de l'art, etc. que les chercheurs se sont tournés vers la sémiotique. Mais cette manière de pratiquer la sémiotique est-elle si nouvelle ? La réponse est évidemment non. Nous souhaitons discuter ici de cette question et plus particulièrement de ce qui a motivé plusieurs historiens de l'art dès les années 1970 à se tourner vers cette discipline qu'on a longtemps nommée « sémiologie », et analyser leur contribution à la création de ce domaine qu'on appelle désormais la « sémiotique visuelle », plus adaptée aux corpus artistiques qu'aux corpus littéraires. Nous compléterons cette étude par une description de la sémiotique que nous pratiquons depuis plusieurs années qui porte sur la dimension polysensorielle de la production et de la réception des œuvres plastiques.

La cause de la grande insatisfaction des historiens de l'art à l'aube des années 1970 était la pauvreté voire l'inefficacité des outils méthodologiques dont ils disposaient pour analyser les œuvres plastiques : peinture, sculpture, installations, vidéos, performances, etc. Parmi ces outils omniprésents, celui qui était remis en question était le modèle d'analyse iconologique d'Erwin Panofsky (1892-1968), modèle incontournable à cette époque, qui s'était solidement implanté au cours des années 1950-1970. Mais certains historiens de l'art jugeaient ce modèle impuissant à rendre compte de l'œuvre elle-même, ainsi que de sa réception sensible par des sujets possédant un corps et éprouvant des affects. Cette frustration intra-disciplinaire est à l'origine de la rencontre entre l'histoire de l'art et la sémiologie des années 1960-1970, ainsi que de la contribution des historiens de l'art à la naissance de la sémiotique visuelle telle qu'elle sera pratiquée dans les décennies subséquentes. Rappelons l'histoire de cette rencontre entre les deux disciplines.

1. Les failles du modèle iconologique panofskien

On associe le terme d'*iconologie* à Erwin Panofsky (1892-1968), mais c'est Cesare Ripa (1555-1622) qui l'utilisa pour la première fois à la fin de la Renaissance dans son *Iconologia* (1593). Toutefois c'est à Aby Moritz Warburg (1866-1929), fondateur de l'iconologie au début du XX^e siècle, qui deviendra une école de pensée prestigieuse sous Erwin Panofsky à Princeton, que « revient la ré-introduction du terme dans le vocabulaire méthodologique de l'histoire de l'art » (Didi-Huberman, 1990 : 145). Lorsqu'il s'agit d'analyser une œuvre, (peinture, gravure, dessin et sculpture) la méthode à laquelle les historiens de l'art de par le monde ont le plus souvent encore recours est l'analyse iconologique panofskienne – ou à ce qui s'y apparente, qui, depuis la première moitié du XX^e siècle, a étendu ses tentacules jusqu'aux premières icono-sémiotiques des années 1960-1970. Malgré l'aura scientifique qui l'entoure et la crédibilité dont elle jouit, cette méthode comporte des lacunes qu'il convient de rappeler afin de mieux saisir les raisons pour lesquelles bon nombre d'historiens de l'art actuels, qui sont maintenant aussi sémioticiens visuels, défendent désormais la primauté du visible sur le dicible, et l'importance de la perception dans l'expérience esthétique, aspect que l'iconologie panofskienne a ignoré. La critique de l'iconologie panofskienne d'abord menée par les Francastel¹, Klein, Marin, Damisch, le Groupe μ , Floch, Thürleman, Saint-Martin, Göran Sonesson, Donald Preziosi, Didi-Huberman et bien d'autres, avait comme source l'incapacité de celle-ci à rendre compte de la forme et du contenu de l'expérience esthétique. Rappelons ici pourquoi ce modèle ne pouvait ni ne voulait réaliser ce programme.

Dans les *Essais d'iconologie*, Panofsky présente l'iconographie comme une « branche de l'histoire de l'art qui se rapporte au sujet ou à la signification des œuvres d'art par opposition à leur forme » (1967 [1939] : 13). Ainsi, Panofsky n'affirme pas vouloir considérer la forme et la matérialité de l'œuvre, ni le fait qu'elle soit donnée à percevoir. Il dit que l'œuvre doit être *lue* et *interprétée*. Dans l'entreprise qui consiste à décoder l'histoire du tableau, les signifiés constituent donc la seule visée de l'iconologie qui n'a que faire des signifiants plastiques sollicitant les sens de celui qui la regarde. L'œuvre est uniquement entendue comme réceptacle d'un sens symbolique caché que l'historien de l'art a pour mission de débusquer en convoquant des savoirs extrinsèques à l'œuvre – essentiellement des sources littéraires, et en escamotant la relation sensible qui se joue

1. Il faut relire le collectif *La Sociologie de l'art et sa vocation interdisciplinaire. Francastel et après* (1976) sous la direction de Jean Duvignaud. Dans cet ouvrage, plusieurs théoriciens d'origines diverses dressent un portrait de Francastel mais ils formulent surtout une vive critique du modèle panofskien.

entre le spectateur et cet objet particulier. Voilà ce qui motiva certains historiens de l'art à la fin des années 1960, à se tourner vers la sémiologie – ainsi qu'on la nommait alors, pour satisfaire leur désir de considérer la double nature des œuvres, plastique et perceptible, et non plus uniquement la manière dont se présente leur thème iconographique.

Pour l'iconologie panoskienne, les signes picturaux valent toujours pour autre chose que ce qu'ils montrent et c'est pourquoi, en termes hjelmsleviens, le plan de l'expression (et surtout sa substance plastique) est ignoré au profit du plan du contenu, une attitude qui a traversé le XX^e siècle et perdure jusqu'à nous. Ainsi, la déchirure de la tunique d'Adonis dans un tableau de Charles-Joseph Natoire (1740), loin d'être considérée *aussi* en tant que tache colorée deviendra d'emblée, pour l'historien de l'art d'allégeance iconologique, une métaphore du sexe de Vénus que le bras droit d'Adonis semble crument pointer (voir Arasse, 1988 : 83-85). L'iconologie oublie la nature plastique et micro-topographique et sa solidarité avec le signe iconique, comme elle oublie aussi les facteurs perceptuels et culturels qui permettent d'y reconnaître possiblement un sexe féminin. La couleur et la dimension du motif, sa texture réelle lisse ou accidentée, les modes d'étalement du pigment sur la surface ainsi que les réseaux formels et linéaires, toutes choses que plusieurs ont estimées importantes (Saint-Martin, 1987 ; Groupe μ , 1992), demeureront insignifiantes et invisibles pour Panofsky, pourtant contemporain de l'apparition de la peinture abstraite (Kandinsky, Malevitch) puis de l'*Action Painting* américaine. L'aveuglement volontaire de Panofsky sur cet aspect fut fortement dénoncé par Hubert Damisch pour qui « l'iconographie traite par priorité du "signifié" des images, et réduit le "signifiant" plastique à une affaire de traitement, à une connotation de "style" » (1976 : 32). Damisch accusait l'iconologie de néantiser le substrat matériel de l'image :

L'iconographie a ses racines dans la métaphysique du signe. Mais la vieille théorie néoplatonicienne qui assimilait la relation entre l'image et son signifié aux rapports de l'âme et du corps – le corps sensible de l'image étant censé éveiller chez le spectateur le désir d'en connaître l'âme, c'est-à-dire le sens – avait au moins le mérite de poser le problème de l'articulation du visible et du lisible. L'iconographie, quant à elle, n'a cure du corps sensible de l'image. (1976 : 37)

Le modèle a aussi été décrié par Robert Klein² pour son niveau pré-

2. Dans sa présentation de la réédition des *Essais d'iconologie* de Panofsky en 1967, Bernard Tesseydre a tenté de rattacher l'iconologie à la Gestalttheorie qui affirme que nous percevons des tous déjà organisés (*gestalts*). Tentative vaine car, chez Panofsky, cette identification supposément immédiate de la figure d'un homme soulevant son chapeau, n'était qu'un élégant mais évident refus de considérer le réel processus perceptivo-

iconographique lacunaire, alors que Jean-Marie Floch (1985) l'a accusé d'assujettir l'œuvre au concept ou à l'idée et d'oblitérer sciemment la substance des signifiants plastiques et Fernande Saint-Martin (1987) d'inféoder l'œuvre à des significations extrinsèques verbales et littéraires. Georges Didi-Huberman (1990) ajoutera quant à lui que la plus grande preuve que l'iconologie panofskienne méprise le visible au profit du lisible, est que Panofsky procédait à l'analyse des œuvres à partir de reproductions en noir et blanc :

C'est ainsi que les objets de l'histoire de l'art subissaient l'épreuve d'une espèce de décharnement : les couleurs de la peinture y étaient requises – et pour longtemps encore – de dire oui ou non au regard du « thème », du « concept » ou de la « source littéraire » ; bref, elles y étaient requises de se décliner en noir et blanc [...]. Il suffit, au-delà de la métaphore, de lire l'interprétation célèbre que Panofsky a donnée de l'*Allégorie de la Prudence* du Titien (et la plupart de celles produites après lui sur le même tableau) pour s'apercevoir qu'il ne regarde pas le tableau – et son massif événement coloré, aussi sombre soit-il – mais une image en noir et blanc, quelque chose comme une gravure du manuel de Ripa ou une reproduction photographique. Rien de l'évènement proprement pictural n'y est pris en compte. (1990 : 150)

Le massif événement coloré dont il est question dans cet extrait, a évidemment trait au caractère plastique de la surface et donc à la substance de l'expression des signes iconiques. Rien de cela n'est présent dans l'analyse iconologique.

2. Quand le lisible occulte le visible

Inapte à analyser la matérialité des objets d'art, l'iconologie se montrait totalement impuissante devant les œuvres non figuratives dans lesquelles les signes ne renvoient plus à des référents extérieurs. Toute forme non réductible à un référent extérieur ou toute forme ne pouvant être nommée, se trouvait donc écartée d'emblée par l'analyse iconologique. L'impuissance de l'iconologie à rendre compte des éléments non lexicalisables et non figuratifs a été justifiée par le fait qu'ils ne permettent pas de point d'ancrage à l'*istoria* dont l'iconologie est friande (Didi-Huberman, 1990). En effet, comment documenter et interpréter littérairement ou historiquement des œuvres composées essentiellement de formes topologiques (Saint-Martin, 1987) ? Depuis les premières pratiques abstraites vers 1911, cet art autoréférentiel, qui ne visait plus à représenter le réel, résistera plus que tout autre à

cognitif qui amène le sujet à catégoriser cette forme comme inconnue ou déjà vue. Contrairement à ce qu'affirmait Panofsky, reconnaître cette figure n'a rien d'immédiat mais résulte d'un processus modalisé par des déterminismes physiologiques, mnésiques et culturels.

l'entreprise iconologique car l'interprétation en devenait ouverte et sous l'entière responsabilité du spectateur, ainsi que l'a expliqué Eco (1965). Ce qui allait complètement à l'encontre de l'iconologie pour qui le sens était immanent à l'œuvre. Pour Eco, l'expérience esthétique ne dépendait plus de la capacité du spectateur à débusquer le sens caché de l'œuvre par un recours à des sources extrinsèques, mais devenait une expérience dont le sens relevait de la subjectivité. Ce qui, nous le verrons plus loin, n'empêchera pas Eco d'affirmer un lien fort entre perception et représentation picturale.

À l'époque où Panofsky proposa son fameux modèle d'analyse iconologique (1939), d'autres approches théoriques étudiaient la perception des images, pensons entre autres à la psychologie de la perception, la phénoménologie et le formalisme. Mais Panofsky a écarté les approches de ses contemporains Warburg, Riegl ou Wölfflin qu'il estimait trop introspectives et trop sensualistes, lui qui rejetait l'idée que la signification de l'œuvre puisse résulter d'un rapport sensible entre l'œil et l'objet :

Il est certain que les perceptions visuelles ne peuvent acquérir de forme linéaire ou picturale, que grâce à une intervention active de l'esprit. En conséquence, il est certain que l'« attitude optique » est, rigoureusement parlant, une attitude intellectuelle en face de l'optique et que le « rapport de l'œil au monde » est en réalité un rapport de l'âme au monde de l'œil. (1975 [1915] : 185)

Dans cet extrait, il a expliqué pourquoi l'*attitude optique*, défendue notamment par Heinrich Wölfflin et Aloïs Riegl, lui semblaient inacceptables. Il rejetait catégoriquement l'importance de considérer la dimension sensori-perceptuelle de la création et de la réception des œuvres. Ce problème entraîna une désaffection grandissante de la part des historiens de l'art face à l'iconologie, qui choisirent de se tourner vers d'autres approches qui les mèneront graduellement vers la sémiotique – très linguistique en ses débuts, mais qu'ils remodelèrent ensuite en fonction de la spécificité de leurs corpus visuels.

3. La pré-sémiologie de Wölfflin

Au moment où plusieurs historiens de l'art amorçaient cette remise en question des fondements de leur discipline, Robert Klein (1970 : 231) a rappelé pourquoi Panofsky a violemment réagi à l'approche psychologue et sensualiste d'un Wölfflin (1929) qui posait que les divers styles artistiques (gothique, renaissant, baroque, etc.) devaient être mis en rapport avec les types de perceptions humaines

(visuelle, tactile, vision proche, vision lointaine, etc.). Pour Wölfflin, l'histoire des styles que souhaitait réaliser l'histoire de l'art devait passer par une histoire générale de la vision qui représentait pour Wölfflin à la fois l'appareil physiologique visuel et la façon dont les formes se présentent dans l'œuvre. L'étude de la manière dont fonctionne la vision humaine devait donc permettre de comprendre l'*expression* et le *contenu*³ des œuvres :

Lorsqu'un artiste entreprend son œuvre, certaines conditions optiques s'offrent à lui, par lesquelles il est lié. Tout n'est pas possible en tout temps. La vision a son histoire, et la révélation de ces catégories optiques doit être considérées comme la tâche primordiale de l'histoire de l'art [...] ce qui est « pictural » et ce qui est « linéaire » constituent deux langages différents capables de tout exprimer, alors même que chacun d'eux possède des vertus particulières et a dû naître d'une orientation spéciale de la vision. (1992 [1929] : 12-13)

Ce niveau formel de la vision dont parlait Wölfflin n'occupait aucune place dans le modèle iconologique qui prenait position pour l'esprit, contre la sensation-perception, comme si l'art n'était pas visible mais uniquement lisible et interprétable indépendamment de l'impact sensible de son substrat matériel. L'art ne possédait qu'une fonction de représentation ; c'était la négation des sens au profit de l'hypothèse d'une accession directe au sens ainsi que l'affirmait Panofsky :

Toute description [iconographique] aura dû en un certain sens, avant même d'avoir commencé, inverser la signification des facteurs de représentations purement formels pour en faire des symboles de quelque chose qui est représenté. Dès lors, et quoi qu'elle fasse, elle [la description] quitte une sphère purement formelle pour se hausser au niveau d'une région de sens. (1962 [1939] : 236-237)

Autrement dit, Panofsky n'envisagea jamais que le niveau purement plastique et formel puisse être porteur de signification ni évidemment que ce niveau formel puisse témoigner de la sensibilité de l'énonciateur de l'œuvre allant à la rencontre de celle de l'autre qu'est le spectateur. C'est pourquoi les historiens de l'art furent séduits un moment par la théorie wölfflinienne dont on peut dire rétrospectivement qu'elle constituait, ainsi que l'a relevé Marie Carani (1994), une *pré-sémiologie élémentaire* des arts visuels basée sur une phénoménologie de la perception. Les historiens de l'art de la deuxième moitié du XX^e siècle confrontés aux œuvres des Pollock, de Kooning, Kline, Still, Rothko, puis Newman, Molinari et

3. Le couple *plan de l'expression-plan du contenu* du langage (verbal) qu'on retrouvera plus tard chez Hjelm-slev et qui se retrouvera dans le modèle proposé par le Groupe μ (1979 et 1992) pour l'étude des images.

Reinhardt, adhérent aux hypothèses de Wölfflin pour fonder le discours formaliste puis pour établir les prémisses d'une sémiologie visuelle :

Abordant les choses au plan d'une pré-sémiologie élémentaire, Wölfflin interroge déjà une certaine phénoménologie naissante de la perception, dont on connaît l'approfondissement subséquent chez Merleau-Ponty (1945) et l'importance continue en sémiologie topologique québécoise. (Carani, 1994 : 188)

L'aveuglement des sens dont a fait preuve l'iconologie, et ce traquage de la signification (au détriment de la forme) ne peut être l'objectif fondamental ou l'unique voie de compréhension des œuvres ; l'histoire de l'art se trompe si elle ne vise qu'à exhausser le sens des images : « La signification [...] est-elle le seul paramètre à quoi l'on puisse référer le contenu d'une œuvre d'art, si cette notion a un sens ? Les œuvres d'art ne contiennent-elles pas autre chose que de la signification ? » (Didi-Huberman, 1990 : 149).

Ce que l'on a reproché à l'iconologie de Cesare Ripa à Panofsky de même qu'à ceux qui pratiquent encore cette approche, c'est de ne jamais prendre le risque du « non-savoir », de ne jamais considérer l'œuvre en tant qu'objet d'abord perceptible, au profit d'une survalorisation de celui-ci comme source de savoir :

L'histoire de l'art comme discipline humaniste trouve sa fin dans des accents prophétiques plutôt que cognitifs, conjuratoires plutôt que descriptifs [...]. L'histoire de l'art comme « discipline humaniste » ne fait rien d'autre que tracer un cercle magique, dans lequel elle se clôt elle-même, s'apaise et recrée les images à l'image de sa propre pensée : son *Idea* humaniste de l'art. (*Ibid.* : 143-145)

Cette accusation explique l'apparition, chez les théoriciens de l'art de la fin du XX^e siècle, d'une remise en question épistémologique des visées et méthodes de l'histoire de l'art. Cette discipline humaniste qu'était l'histoire de l'art qui a cru qu'il était possible de prendre complètement en charge les œuvres, les a toutefois inféodées à des sources littéraires et concepts extérieurs comme si elles n'étaient que lisibles et non visibles, du savoir et non du sentir. Il y a donc eu resac et rejet du discours pseudo-scientifique au ton assertif réservé aux œuvres depuis la Renaissance et désir de plus en plus impératif de renverser la célèbre déclaration de Poussin adressée en 1639 à son mécène, « Lisez l'histoire puis le tableau », pour investiguer du côté de la manière dont nous appréhendons sensoriellement le monde. Ainsi, des théoriciens de tous horizons, qui désiraient discuter des composantes autres qu'iconographiques (matière, couleurs, etc.) et de leur impact sur des sujets, contribuèrent alors à la naissance de la sémiologie visuelle qui graduel-

lement se démarquera de la sémiologie linguistique d'allégeance saussurienne, par la nature de ses corpus qui n'étaient plus linéaires et arbitraires comme le langage verbal, mais spatiaux et souvent figuratifs. Les premiers sémioticiens visuels, tels Barthes qui analysait des images publicitaires, demeurèrent un moment assujettis à l'impératif verbal et décrétèrent que l'art n'était pas un langage, à cause de l'absence de la double articulation.

4. Fin de la décalcomanie linguistique

Toutes ces questions exaspérèrent les sémioticiens visuels tels que Fernande Saint-Martin qui libérèrent l'art de cette contrainte de la double articulation (phonèmes / morphèmes) en disant que couleurs et textures pouvaient être considérées comme les unités minimales de base permettant à l'artiste d'élaborer des formes plus complexes, que ces formes soient nommables ou non. Ce point a différé un moment la pleine autonomie disciplinaire de la sémiotique visuelle. Göran Sonesson (1989) a reproché à Barthes d'avoir affirmé qu'« il n'y a de sens que nommé, et [que] le monde des signifiés n'est autre que celui du langage » (Barthes, 1965 : 79). Jean-Marie Floch s'est interrogé sur les raisons pour lesquelles les premières sémiologies visuelles ont tardé à prendre en compte la part du visuel perceptible dans l'analyse des images, et ainsi en finir avec la décalcomanie linguistique et l'hégémonie de l'iconique :

Peut-on impunément, dans une quête de signification, dans une approche sémiotique (donc non exclusivement sémantique), considérer le signifiant comme transparent et ne commencer l'analyse qu'au moment où l'on reconnaît telle ou telle figure du monde naturel ? La sémiotique plastique commence par refuser la confusion du visible et du dicible. (1985 : 14)

Loin d'être transparent, ce que Jean-Marie Floch appelle le signifiant et que Fernande Saint-Martin et le Groupe μ nommeront *signe plastique* par opposition à *signe iconique*⁴ constitue le sujet et le sens même des œuvres dites abstraites. Cette position à l'égard du signe plastique, que défendra aussi Umberto Eco, diffère considérablement de celle des icono-sémiotiques (toujours actives), en ce qu'elle ne subordonne plus le plastique à l'iconique et croit, contrairement à ce que l'on trouvait chez Barthes, que la substance plastique (texture, couleur, etc.) joue

4. Cette division des signes visuels en signes « iconiques » et en signes « plastiques » est présente chez Floch (ainsi que toute l'école greimassienne), ainsi que chez Le Groupe μ (1979 et 1992), chez Damisch (1979), chez Sonesson (1987), alors que chez René Payant (1987) on distinguera plutôt entre « signe iconique » et « signe pictural ».

plus qu'un rôle de remplissage de la forme iconique supposément seule dépositaire du sens. Beaucoup d'effet signifiant et d'affects découlent de la perception de la plasticité du tableau, de la sculpture, des diverses composantes d'une installation : format de l'œuvre, textures et couleurs des surfaces, luminosité, dimensions et orientations des plans, mode de présentation de l'œuvre, etc. Dans *Pictorial Concepts* (1989) Göran Sonesson (1989) a dit comment, à ses débuts, la sémiotique des images s'assimilait à l'iconologie panofskienne. Relisant « *Éléments de sémiologie* » (1964, repris dans 1965) et *Système de la mode* (1967) de Barthes, Sonesson critique sa manière de « lire » la publicité des pâtes Panzani (1964), qu'il met en parallèle avec le modèle panofskien. Sonesson verra une équivalence entre le niveau pré-iconographique chez Panofsky et ce que Barthes appelait la perception directe du « message iconique non codé » de l'image (1965 : 42) qui, ainsi que le rappelait Sonesson, aurait été menée « *whithout any cognitive operations being necessary* » (1989 : 124). Sonesson débusqua aussi dans le niveau dénotatif de la rhétorique de Barthes, des réminiscences du modèle panofskien qui ancre son interprétation dans des sources littéraires extrinsèques à l'œuvre. De plus, Sonesson verra dans l'interprétation iconologique – le troisième niveau du modèle panofskien, une équivalence de l'idéologie véhiculée par l'image chez Barthes. Pour Sonesson, ces deux modèles d'analyse picturale (panofskien et barthésien) faillissent au niveau iconographique chez Panofsky et au niveau dénotatif chez Barthes, toutes deux ne pouvant rien dire de cette première étape de saisie phénoménale de l'image. Leur incapacité à voir l'image au profit de ce qu'elle représente amène même Sonesson à se demander si Panofsky et Barthes ont vraiment regardé les œuvres qu'ils ont prétendu analyser (1989 : 124). Où Didi-Huberman, (1990) verra un choix épistémologique chez Panofsky, Sonesson verra une inconscience, voire un aveuglement des deux analystes face à leurs propres failles épistémologiques.

5. Isomorphie entre les processus de perception et de représentation

Eco (1972) fera beaucoup avancer le débat sémiotique lorsqu'il affirma que c'est à partir du système microphysique que se structurent les niveaux psychophysiques et sémantiques de l'œuvre. En cela, il rejoignait Saint-Martin pour qui la qualité et l'organisation spécifique des matériaux plastiques sont l'origine et le véhicule du sens. Il faut comprendre ce que cette position a d'innovateur encore aujourd'hui où les sémiotiques visuelles succombent toujours à l'impérialisme de l'iconisme. En d'autres termes, Eco mais aussi Saint-Martin définiront l'œuvre

par le biais de sa substance de l'expression, si importante dans les œuvres abstraites, un corpus très fréquenté à cette époque. Mais Eco ne se prononcera pas sur le contenu de l'art informel ; il s'en tiendra à dire que l'art informel communique « différemment » de l'art figuratif, comme l'art plastique communique « différemment » de la poésie, de la musique ou de la danse. Cette différence s'instaurerait d'après Eco par les manières spécifiques d'organiser la substance de l'expression ainsi que par un recours aux signes iconiques / non iconiques. Eco ne cherchera pas à savoir quels seraient les « messages » de l'art tandis que St-Martin jettera les bases d'une sémantique du langage visuel. Elle dira de sa structure spatiale particulière – si différente des autres formes artistiques – qu'elle fait vivre à celui qui l'appréhende, des expériences fondamentales internes non verbales chargées d'affects. Elle ne niait pas que le langage verbal puisse véhiculer des événements émotifs, mais affirmait que la source de nos émotions étant interne et intimement liée aux expériences sensorielles, mieux que toute autre forme langagière, c'est le langage non verbal – celui des signes plastiques non figuratifs par exemple –, qui s'avère capable de rendre celles-ci visibles de manière vive et directe. Pour Saint-Martin, le langage visuel est performatif et met en jeu des représentations de l'expérience perceptuelle qui transforment l'individu. Nous sommes bien loin du projet iconologique panofskien et déjà plus proche d'une sémiotique visuelle soucieuse des effets perceptuels et psychiques de l'art. Saint-Martin (2099), se tournera d'ailleurs vers la sémiotique psychanalytique pour explorer cette voie.

Ce que Saint-Martin et Eco ont voulu de plus en plus pratiquer, était une sémiotique qui n'assujettissait plus l'art au langage verbal, ni les signes iconiques à leurs référents mondains, et qui allait désormais entendre l'œuvre comme expérience sensible de l'artiste et du spectateur. Si l'on a d'abord cru que l'analyse sémiotique commence où l'on reconnaît telle ou telle figure du monde naturel, Eco a vite rejeté l'obligation qu'elle ne soit confinée à l'étude du signe iconique en tant qu'analogon du réel. L'auteur de *La Structure absente* (1972 [1968]) et de « Pour une reformulation du concept de signe iconique » (1978) a bien démontré, par sa réfutation de « six notions naïves » relatives à la classe des icônes, que les signes iconiques ne sont pas des analogons du réel. S'ils possèdent certaines propriétés de l'objet qu'ils désignent, Eco a expliqué que les signes iconiques ne recréent pas l'objet comme tel mais seulement quelques conditions de la perception que nous avons eues de cet objet :

[...] les signes iconiques ne « possèdent pas les propriétés de l'objet représenté » ; ils reproduisent quelques conditions de la perception commune, sur la base des codes percep-

tifs normaux ; ils sélectionnent ces stimuli qui – d'autres stimuli étant éliminés – peuvent me permettre de construire une structure perceptive qui possède – par rapport aux codes de l'expérience acquise – la même signification que l'expérience dénotée par le signe iconique. (1972 : 176)

Il proposera donc l'audacieuse hypothèse d'une isomorphie entre le processus de perception d'un objet réel et celui de sa représentation (1972), ce qui expliquait pourquoi certains traits distinctifs de la pomme perçue seront présents dans la pomme dessinée, peinte, sculptée, etc. Cette hypothèse venait appuyer les sémioticiens visuels qui croyaient déjà en la source perceptuelle de toutes nos représentations (Saint-Martin (1987) ; Groupe μ (1992), Lupien (1996).

6. Quand les sens modalisent le sens

On peut trouver lointains ces problèmes auxquels se mesuraient les premières sémiotiques visuelles qui étaient surtout des icono-sémiologies, mais ces étapes importantes permirent de libérer la sémiotique de l'emprise de l'iconologie et de la linguistique. Si elle s'émancipa, non sans peine, de l'obligation de n'étudier que l'iconographie des œuvres (leurs signes iconiques et verbaux), la sémiotique laissa toutefois longtemps à d'autres disciplines (biologie, physiologie, cognition, psychologie, esthétique) la dimension corporelle et thymique de la production et de la réception des œuvres. La sémiotique des années 1970 et jusqu'au milieu des années 1980 considérait en effet que le corps humain et ses mécanismes perceptuels, cognitifs et psychiques, ne relevait pas de son expertise ; les signes et les images produits intentionnellement étaient les seuls corpus qu'elle s'autorisait le droit d'analyser. Elle maintint longtemps cette sorte de réserve, non pas tant pour définir ce qu'était précisément la sémiotique que surtout pour dire ce qu'elle n'était pas, ou ne voulait ou ne pouvait pas encore devenir.

Greimas avait pourtant affirmé dans *Sémantique structurale* vouloir considérer « la perception comme le lieu où se situe l'appréhension de la signification » (1966 : 8). Il s'élevait déjà contre le projet de l'histoire de l'art tel que formulé par Vasari, une histoire anecdotique, biographique et une exploration du génie ou de l'imagination des peintres. Plus audacieux que Barthes face à l'art, Greimas disait que « l'explication des faits esthétiques se situe actuellement davantage au niveau de la perception de l'œuvre, et non plus à celui de l'exploration du génie ou de l'imagination » (*Ibid.* : 9). Et il ajouta cette chose étonnante à l'effet que « les éléments constitutifs des différents ordres sensoriels peuvent [...] être saisis comme signifiés et instituer le monde sensible en tant que signification » (*Ibid.* :

11). Autrement dit, Greimas était déjà convaincu que le véhicule du sens n'était pas nécessairement et exclusivement lexicalisable mais que de la signification pouvait découler de la sensation sans nécessité de médiation verbale. Il classera d'ailleurs les différents signifiants selon l'ordre sensoriel dont ils relèvent. Ainsi, les signifiants – et les ensembles signifiants – peuvent être :

- d'ordre *visuel* (mimique, gesticulation, écriture, nature romantique, arts plastiques, signaux de circulation, etc.)
- d'ordre *auditif* (langues naturelles, musique, etc.)
- d'ordre *tactile* (langage des aveugles, caresses, etc.) (Greimas, 1996, 10)

Ce classement permettait d'envisager très tôt que la sémiotique linguistique aussi bien que plastique prendrait désormais en compte les qualités sensibles propres au plan de l'expression des messages verbaux et non verbaux. Malheureusement, malgré l'invitation de Greimas, il faudra attendre la fin des années 1980 / le début des années 1990 pour que les historiens de l'art et sémioticiens visuels se donnent le droit d'aller voir du côté des théories de la perception-cognition pour comprendre le fonctionnement des systèmes perceptifs pour en évaluer l'impact sur l'expérience esthétique. Mais une fois la pertinence de ce lien établie, la sémiotique visuelle en traitera abondamment, de manière théorique mais aussi dans des études de cas spécifiques dans lesquels la perception a un fort impact. Un bon exemple de cette façon de faire est celui de la discussion que mènera le Groupe μ (1992) sur la différence entre signes naturels et signes artificiels, au terme de laquelle discussion, la sémiotique se libèrera de cette frontière entre signes intentionnels et non intentionnels.

7. Signes naturels, signes artificiels

À l'automne 2015, au Musée d'art contemporain de Montréal, une grande installation de l'artiste français Céleste Boursier-Mougenot dans laquelle 70 vrais oiseaux volent librement dans une salle où sont disposées dix guitares et, se posant sur les cordes de l'une et de l'autre, produisent des sons aléatoires, une sorte musicale, devant les spectateurs qui circulent. Voilà une œuvre dans laquelle des « signes naturels », les oiseaux, deviennent des signes « artificiels » parce qu'utilisés comme composantes de cette installation, parce qu'introduits dans le champ de l'œuvre et du musée. Nous savons bien que ces oiseaux appartiennent au monde naturel, mais dans ce contexte, les regardons-nous uniquement en tant

que signes naturels ? La question du contexte joue ici un rôle déterminant quant au statut de ces éléments vivants dans cette œuvre, et de la frontière entre réel et représentation. La question n'est pas nouvelle et la sémiotique visuelle s'y est très tôt mesurée entre autres en puisant à d'autres discours théoriques de précieuses informations, ce dont cet ouvrage veut précisément rendre compte. Ainsi, Le Groupe μ s'est interrogé sur les raisons pour lesquelles nous distinguons un spectacle naturel – le ciel bleu – de la représentation de ce ciel (en peinture par exemple) qui est un spectacle artificiel. Le groupe posa tout d'abord que « les dits processus de perception [...] jouent bien de la même manière dans les deux ordres de spectacles, qu'il s'agisse d'être sensible aux stimuli identifiant l'objet cheval ou à ceux qui renvoient à l'objet sculpture de cheval » (1992 : 110). Oui mais s'il est juste d'affirmer que les mêmes mécanismes perceptuels sont actifs, qu'on regarde un tableau ou le réel environnant, qu'on regarde des oiseaux vivants dans une installation ou les oiseaux volant dans les bois, peut-on pour autant affirmer que c'est le même type de regard que nous posons sur ceux-ci ? Regarder un ciel peint accroché aux cimaises d'une galerie ou d'un musée n'est pas le même type d'expérience sinon perceptuelle du moins esthétique que de regarder le ciel au-dessus de notre tête, même si nos sens sont sans doute pareillement sollicités. Les petits oiseaux dans l'œuvre de Boursier-Mougenot sont-ils vraiment les mêmes que ceux qui volètent dehors ? Quelle est la part du savoir qui change le regard que nous posons sur le monde naturel et ses représentations ?

En général, nous avons le sentiment que nous discriminons très bien le réel de sa représentation, et ce même devant des œuvres hyperréalistes. Par exemple, devant un trompe l'œil de « chevalet » qui possède un puissant effet de réel – pensons aux natures mortes hollandaises du XVII^e siècle –, nous départageons sans peine le fond (le mur du musée) de la forme (l'œuvre). Toutefois, il en ira autrement devant un trompe l'œil *in situ*, pratiqué depuis des siècles de Véronèse à Georges Rousse, car il est camouflé dans le contexte environnant et nous rend momentanément incapables de départager le réel de la fiction, les signes naturels des signes artificiels. Les théories perceptivo-cognitives nous ont informés des conditions qui permettent une bonne ou mauvaise discrimination du rapport fond / forme, faculté qui se trouve temporairement court-circuitée lorsqu'on se trouve devant un trompe l'œil *in situ* qui se confond avec l'architecture environnante. Voilà un type d'œuvres qui, aussi bien dans l'art ancien que dans l'art actuel, est exemplaire de la nécessité pour les historiens de l'art et les sémioticiens visuels, d'être informés des travaux menés par les théoriciens de la perception pour mieux comprendre la source du plaisir esthétique.

8. Le déverrouillage sensoriel par l'art

La fin du XX^e siècle marque donc l'amorce de l'exploration d'un lien entre perception et représentation. Les historiens de l'art-sémioticiens Eco, Saint-Martin et les linguistes-sémioticiens visuels du Groupe μ ont fait avancer l'histoire de l'art et la sémiotique visuelle en la rendant perméable à d'autres champs théoriques pour mieux comprendre les œuvres plastiques. Mais, depuis, cette ouverture s'est accentuée et permet aujourd'hui l'émergence de diverses pratiques sémiotiques nourries de l'apport des théories de la perception-cognition, de l'anthropologie visuelle, de la phénoménologie, des théories féministes et sur le genre, lorsque celles-ci nous amènent de manière plus satisfaisante à saisir les enjeux la nature complexe des œuvres et de notre rapport sensible à l'art. Mais, pour nous, le point de départ de la recherche théorique devrait toujours être l'œuvre ; c'est le corpus et ses spécificités spatiales, plastiques et perceptuelles qui commandera au besoin un regard vers une autre discipline que celle de l'histoire de l'art pour analyser les effets de la mobilisation corporelle et affective des sujets lors de l'appréhension du tableau ou de l'installation spatiale ou immersive.

La sémiotique visuelle que nous pratiquons quant à nous depuis plusieurs années, porte sur la dimension polysensorielle de la production et la réception de l'art (Lupien, 2004). Nous avons proposé l'hypothèse en effet que les œuvres expriment des styles perceptifs qui s'actualisent par des gestalts sensori-perceptives (tactiles, visuelles, kinesthésiques, posturales, etc.) qui peuvent être indicielles et / ou figuratives : par exemple la gestualité du pigment imprimée par le pinceau ou la spatule et / ou l'icône-motif de la main dans une œuvre. Et bien que la plupart du temps nous semblons invités à regarder uniquement les œuvres, nous savons que la vue n'est jamais la seule sensorialité sollicitée car toujours d'autres sensations sont enregistrées devant l'œuvre. Les diverses stratégies énonciatives auxquelles l'œuvre a recours, la manière dont elle interpelle qualitativement et intensément les sensorialités, ces manières sensibles, ces stratégies énonciatives, nous les qualifions de *styles perceptifs* à la lumière de ce que ces œuvres font et font faire aux sujets. Ainsi, le style perceptif de l'œuvre sera visuo-sonore, kinesthésique-postural, tactile-kinesthésique, olfactif-gustatif, etc. L'énonciateur de l'œuvre mettra (intentionnellement ou non) l'accent sur telle ou telle manière dont celle-ci sollicitera polysensoriellement le spectateur, qui sera tantôt invité à taper sur un clavier, à déambuler, à porter un casque d'écoute tout en regardant divers éléments, ou à enregistrer des odeurs⁵ ou à goûter des aliments. Devant une œuvre

5. Les œuvres sollicitant *directement* le goût et l'odorat sont plus rares dans l'art ancien mais plus fréquentes dans l'art actuel ou des aliments ou substances odorantes sont présents. Pensons à l'installation *Cloaca*

non figurative, les sollicitations seront aussi polysensorielles car c'est la mémoire tactile qui sera mobilisée devant les textures réelles ou représentées de même que par les qualités thermiques des couleurs. Les sens postural et kinesthésique seront aussi sollicités par les effets gravitationnels et topologiques des formes (légèreté / lourdeur, dedans / dehors, dessus / dessous, etc.).

Ces *styles perceptifs* témoignent de la sensibilité et de la posture identitaire de l'énonciateur qui rejoindra celles de l'autre qu'est le spectateur. Il importe de préciser que ces *styles perceptifs* ne sont pas confinés dans l'œuvre mais qu'ils sont éprouvés, sentis, et en quelque sorte construits par le spectateur à partir de cette œuvre qu'il perçoit. Des contenus autonomes et puissants qui ne demandent aucune traduction verbale pour produire des *studium* et des *punctum*, du savoir et des affects. Il ne s'agit pas de dire ici que, devant l'œuvre, le spectateur doit chercher à en débusquer le *style perceptif*, un peu comme le modèle panofskien s'employait à débusquer le sens de l'œuvre, mais de proposer l'hypothèse que le spectateur, attentif aux diverses sollicitations sensori-perceptuelles que propose l'œuvre, devienne conscient de vivre une expérience dont la substance de l'expression est sensori-perceptuelle.

L'art propose une expérience de déverrouillage⁶ sensoriel du corps, que ne fournissent pas les autres discours symboliques. L'anthropologue David Le Breton (1990) a bien démontré à quel point divers facteurs historiques et valeurs culturelles ont verrouillé certaines sensorialités qui, au fil des siècles, ont tour à tour été affamées, étouffées (le tact et l'odorat entre autres). Nous croyons que les œuvres plastiques viennent combler cette faim sensorielle dont nous sommes souvent inconscients, en sollicitant un faisceau de lieux et d'espaces corporels, intéroceptifs et proprioceptifs rarement ou différemment sollicités lors des activités de la vie courante. La transgression de tabous religieux, sexuels ou politiques transite non seulement par le contenu iconographique que donnent à voir les œuvres, mais aussi par leur manière de nous interpeler sensoriellement.

No. 5, de l'artiste belge Wim Delvoye, exposée en 2009 à la Galerie de l'UQAM. Il s'agissait d'une machine qui, devant tous, digérait et excrétaient des aliments. Cette œuvre souleva de vives réactions, voire une indignation de la part du public que l'odeur des fèces répugnait. L'anthropomorphisme de cette machine exposait l'intéroceptivité viscérale, l'intimité organique du corps humain, sous une forme mécanique dont la substance de l'expression était les sensations olfactives dysphoriques. Les œuvres comportant des *signes iconiques* de nature gustative et olfactive sont par contre très présentes dans l'art ancien (natures mortes hollandaises du XVII^e siècle) mais aussi dans l'art actuel sont forme iconographique (les empreintes de mains / pieds chez Richard Long, la main de Penone fichée dans le tronc de l'arbre, etc.).

6. Nous proposons ce concept dérivé de celui de *verrouillage* (des sens, du corps) qu'on trouve chez David Le Breton (1990). À partir de cette proposition de Le Breton, il nous semble intéressant de vérifier comment l'art *déverrouille* le corps et ses sensorialités des artistes comme les spectateurs.

9. Conclusion

L'une de ces étonnantes expériences de déverrouillage et transgression de l'interdit de toucher se trouve du côté des œuvres d'Anish Kapoor. Il y a quelques années, le Musée des beaux-arts du Canada à Ottawa présenta une importante exposition des œuvres de Kapoor dont une installation intitulée *Angel* (1990) qui donnait à voir onze gigantesques pierres (ardoise) entièrement recouvertes d'un pigment bleu très poudreux qui s'éparpillait généreusement sur le sol. L'invitation tactile était si irrésistible que, malgré l'interdiction conventionnelle de ne pas toucher (le *Noli me tangere* de l'art), certains spectateurs ne pouvaient s'empêcher de toucher discrètement les pierres et, au prise avec ce pigment récalcitrant qui collait aux doigts, tentaient de s'en débarrasser ensuite sur les murs blancs de la salle voisine qui portait les traces et preuves bleutées de leur délit (plaisir ?) tactile. Le tact, affamé, interdit et toujours suspect en Occident, parce que synonyme de plaisir sensuel / sexuel, était ici hyper-sollicité jusqu'à ce que le spectateur succombe et prenne ainsi conscience de la pleine dimension de la survivance de ce tabou, en l'éprouvant *in situ* par l'intermédiaire d'une œuvre totalement abstraite. Par contact physique indirect (pour ceux qui résistaient à la tentation de toucher) ou par contact immédiat avec l'œuvre (pour ceux qui succombaient), le corps tactile du sujet percevant, son enveloppe épidermique, son moi-peau, s'unissaient à la surface de cette œuvre et prenaient ainsi conscience de sa propre présence au monde⁷.

Le tact est décidément la sensorialité du corps propre la plus sollicitée par l'art actuel. Pensons à la performance *Imponderabilia* d'Abramovic et Ulay (1974). Cette performance mobilise de manière presque violente les trois modalités du toucher (toucher, être touché, se toucher) ; une expérience difficile est vécue ici par le spectateur où les sens postural et kinesthésique, voire l'olfaction sont sollicités. Dans cette œuvre, le contact tactilo-postural instaure une proximité limite et éprouvante pour les sujets car ce qui est interdit au quotidien, sauf dans la sphère de l'intime et celle de l'acte sexuel, s'y trouve transgressé. Tout en étant vêtu, se frotter à deux êtres humains inconnus et nus, transgresse tous les tabous : sensoriels, sociaux et sexuels. C'est évidemment l'interdit judéo-chrétien du toucher sexuel que cette performance abolit violemment, avec la pleine et institutionnelle autorisation du musée de braver publiquement cet interdit. Un type de performance de *body art* qui déverrouille puissamment ce que les anthropologues appellent les *lower senses* réprimés en Occident où l'on évite soigneusement de toucher le corps de l'autre en public et où, si l'on ne peut faire autrement, par exemple en-

7. Car en touchant, nous sommes simultanément touchés par ce que nous touchons (être touché).

tassés les uns les autres dans le métro on se crispe, et on se protège en regardant ailleurs, car notre bulle intime est percée, agressée, violée (Hall, 1970). Cette performance, réalisée il y a presque cinquante ans, est reconstituée actuellement partout à travers le monde. Pourquoi ? Est-ce parce que nous éprouvons un grand besoin de combler la répression sensorielle à laquelle nous sommes constamment astreints au quotidien ?

De manière moins radicale et plus *soft*, l'artiste montréalaise Naomi London mise sur cette proposition de déverrouillage sensoriel dans plusieurs installations et sculptures qui demandent qu'on les touche et les étreigne. Ce sont des œuvres expérientielles qui abolissent toute frontière entre le spectateur et l'œuvre et qui génèrent de puissants affects. Ainsi, *Object to Embrace* (1995) donne à voir une espèce de gros *Punching Ball* suspendu dans la salle d'exposition. Ce *Punching Ball* un peu mou et recouvert de feutre est assorti de deux longues gaines dans lesquelles on doit glisser les bras pour enlacer et étreindre cet objet que les psychanalystes (Bion) diraient être un « objet transitionnel ». Le style tactilo-postural (et fort peu visuel) d'*Object to Embrace* permet d'éprouver de vifs affects puisqu'il s'agit d'accepter de vivre dans un lieu public et devant autrui, une activité très intimiste lors de laquelle nous acceptons d'être vus en train de chercher à combler (consciemment ou non) une faim polysensorielle et affective.

Autre temps, autre sensibilité et donc autre *style perceptif*, l'art relationnel en ce début de troisième millénaire veut plutôt provoquer des rencontres et des processus de socialisation entre les spectateurs. Nous pensons ici aux œuvres du québécois Massimo Guerrera qui crée des installations-environnements qui invitent les gens à s'approprier un dispositif peuplé d'objets, pour effectuer ensemble, dans la galerie, et bien qu'ils ne se connaissent pas, des activités telles que partager des aliments, essayer des vêtements, des chaussures. Une forme d'art qui demande aux spectateurs de vivre des rencontres imprévues, hors du temps et de leur quotidienneté. Pour réaliser ces projets, l'art d'un Massimo Guerrera propose des expériences tactiles, olfactives, sonores et gustatives, sollicitant ces *lower senses* réservées à la sphère de l'intime. Cet art relationnel vient-il combler notre faim de l'autre, faim de la rencontre *in situ* avec l'autre qui est de plus en plus différée et difficile à vivre malgré l'apparente hyper-socialisation qu'offrent les réseaux sociaux et les diverses monstrations de soi par le web caméra et les égo-portraits (selfies) ? Sans aucun doute. Et le rôle de l'historien-sémioticien est d'être attentif à toutes ces pratiques artistiques en ce qu'elles révèlent de l'éthos de cette société une et multiple dont nous faisons partie.

La sémiotique visuelle actuelle n'est pas univoque mais multidirectionnelle car elle s'adapte aux enjeux de la diversité des corpus artistiques contempo-

rains en constant changement. La peinture demeure une pratique bien vivante malgré les prédictions réitérées de sa mort depuis des décennies, comme le sont les autres arts picturaux tels que la gravure et le dessin dont les spécificités indicielles et plastiques demandent une instrumentalisation sémiotique capable de rendre compte de leurs effets sensibles sur les sujets énonciateurs et récepteurs. Mais d'autres formes d'œuvres sont récemment apparues qui interpellent la sémiotique et lui demandent de développer des outils nouveaux ou du moins qu'elle accorde une attention particulière à ce que l'image virtuelle et l'art immersif font et font faire aux individus, producteurs comme spectateurs. Quel est cet espace virtuel que proposent ces nouvelles œuvres ? Pourquoi et comment les artistes se tournent-ils vers ces formes de représentations illusionnistes et interactives qui mobilisent toutes les sensorialités des gens ? Dans un univers fictionnel, véritable trompe l'œil spatial qui oblitère pour un instant le réel environnant, ces œuvres nous font circuler dans un autre monde où l'on a l'impression vive de bouger, toucher, sentir et entendre pour « vrai ». La sémiotique doit se pencher sur ces pratiques pour saisir en quoi celles-ci témoignent de l'éthos d'une culture et d'une société en changement. En fait, face à ces œuvres, les sémioticiens pratiquent déjà une sémiotique aux multiples visages et approches dont le dénominateur commun est toutefois la manière dont les œuvres sollicitent et engagent le corps, et déclenchent des affects.

Chose certaine, du point de vue méthodologique, ce n'est pas de manière *top-down* mais plutôt *bottom-up* qu'il est profitable de travailler sur l'art ; c'est-à-dire non pas en plaquant sur des corpus artistiques des modèles théoriques *ready made*, mais en étant d'abord attentifs aux œuvres, dans toutes leurs diversités et spécificités, pour ensuite développer des modèles sémiotiques sensibles et souples pour rendre compte de ces représentations nouvelles. L'étiquette de sémiotique « visuelle », trop univoque, semble déjà quelque peu étriquée puisque, depuis un moment, la dimension polysensorielle de l'expérience esthétique est au cœur de nos préoccupations. Il serait commode et rassurant, d'abord pour les sémioticiens mais aussi pour ceux qui les interrogent sur la nature de leur discipline, qu'un seul qualificatif puisse définir, nommer et catégoriser cette nouvelle discipline polymorphe. Mais, pourquoi vouloir lexicaliser ce qui est pour l'instant mouvant et en pleine mutation, car, si nos recherches s'inscrivent dans le large spectre de la sémiotique, cette résistance à qualifier cette nouvelle sémiotique est très indicielle de notre volonté actuelle de maintenir une diversité féconde dans nos pratiques discursives face à l'art.

Références bibliographiques

- ARASSE, Daniel (1988), « Vénus et Adonis, de Charles-Joseph Natoire », *Beaux-arts Magazine*, n° 61, pp. 83-85.
- BARTHES, Roland (1965), *Le Degré zéro de l'écriture*, Paris, Gonthier.
- BARTHES, Roland (1967), *Système de la mode*, Paris, Le Seuil.
- CARANI, Marie (1994), « Une histoire pré-sémiotique de l'histoire de l'art : fondements, concepts, modèles, influences », *RSSI*, vol. 14, n° 1-2, pp. 175-199.
- CHANGEUX, Jean-Pierre (1994), *Raison et plaisir*, Paris, Odile Jacob.
- DAMISCH, Hubert (1976), « Sémiologie et iconographie », dans FERRIER, Jean-Louis, FRANCASTEL, Galienne, LE GOFF, Jacques (dir.), *La Sociologie de l'art et sa vocation interdisciplinaire : Francastel et après*, Paris, Denoël / Gonthier, pp. 29-39.
- DIDI-HUBERMAN, Georges (1990), *Devant l'image*, Paris, Minuit.
- ECO, Umberto (1965 [1962]), *L'Œuvre ouverte*, Paris, Le Seuil.
- ECO, Umberto (1972 [1968]), *La Structure absente : introduction à la recherche sémiotique*, Paris, Mercure de France.
- ECO, Umberto (1978), « Pour une reformulation du concept de signe iconique », *Communications*, n° 29, pp. 141-191.
- FERRIER, Jean-Louis, FRANCASTEL, Galienne, LE GOFF, Jacques (dir.) (1976), *La Sociologie de l'art et sa vocation interdisciplinaire : Francastel et après*, Paris, Denoël / Gonthier.
- FLOCH, Jean-Marie (1985), *Petites mythologies de l'œil et de l'esprit*, Amsterdam, Hadès.
- GREIMAS, Algirdas Julien (2007 [1966]), *Sémantique structurale*, Paris, Presses Universitaires de France.
- GROUPE μ (1976), « La Chafetière est sur la table », *Communication et langages*, vol 29, n° 1, pp. 36-49.
- GROUPE μ (1979), « Iconique et plastique », *Revue d'esthétique*, n° 1-2, pp. 173-192.
- GROUPE μ (1992), *Traité du signe visuel : pour une rhétorique de l'image*, Paris, Le Seuil.
- HALL, Edward T. (1970 [1966]), *La Dimension cachée*, Paris, Le Seuil.
- HJELMSLEV, Louis (1968 [1943]), *Prolégomènes à une théorie du langage*, Paris, Minuit.
- Le BRETON, David (1990), *Anthropologie du corps et modernité*, Paris, Presses Universitaires de France.
- LUPIEN, Jocelyne (2004), « L'intelligibilité du monde par l'art », dans CALIAN-

- DRO, Stefania (dir.), *Espaces perçus, territoires imagés*, Paris, L'Harmattan, pp. 15-35.
- LUPIEN, Jocelyne (1996), *L'Apport des sciences cognitives à la sémiotique visuelle : étude de la représentation de la perception dans l'art de la seconde moitié du XX^e siècle*, thèse de doctorat, Montréal, Université du Québec à Montréal.
- PANOFSKY, Erwin (1967 [1939]), *Essais d'iconologie : thèmes humanistes dans l'art de la Renaissance*, Paris, Gallimard.
- SAINT-MARTIN, Fernande (1987), *Sémiologie du langage visuel*, Montréal, Presses de l'Université du Québec à Montréal.
- SAINT-MARTIN, Fernande (2009), *L'Immersion dans l'art*, Montréal, Presses de l'Université du Québec à Montréal.
- SONESSON, Göran (1989), *Pictorial concepts. Inquiries into the Semiotic Heritage and its Relevance for Analysis of the Visual World*, Lund, Lund University Press.
- WÖLFFLIN, Heinrich (1992 [1915]), *Principes fondamentaux de l'histoire de l'art*, Paris, Monfort.

Continuer à lire la bande dessinée avec la sémiotique

Jan Baetens

Université de Leuven (Belgique)

On se propose ici de revenir sur l'importance de la sémiotique pour l'analyse de la bande dessinée. Cette importance de la sémiotique sera articulée à deux niveaux. D'abord, on tentera de mettre en lumière quelques contributions fondamentales de la sémiotique à la lecture de la bande dessinée. Ensuite, on s'appuiera sur quelques débats théoriques plus contemporains pour montrer que la lecture sémiotique demeure un outil essentiel dans l'analyse de la bande dessinée.

1. Une rencontre devenue alliance

Si la sémiotique est, comme le postule par exemple Jean-Marie Klinkenberg (2000 : 19-21), et avec lui un très grand nombre de sémioticiens modernes, une science sans objet propre, la bande dessinée figure depuis longtemps parmi ses objets de recherche préférés. Certes, la bande dessinée¹ est loin d'être, en termes *quantitatifs*, un objet essentiel pour la sémiotique, qui se tourne plus volontiers vers le langage humain ou des langages visuels plus codifiés, comme par exemple le vêtement et la mode ou les signaux de la circulation routière. Mais il est indéniable qu'elle constitue pour le chercheur en sémiotique un objet *stratégique* de tout premier plan. En effet, les analyses de la bande dessinée ont toujours joué – et jouent encore – un rôle capital dans trois tendances ou évolutions majeures de la sémiotique contemporaine, c'est-à-dire de la seconde moitié du XX^e siècle : premièrement l'élargissement de la sémiotique du seul champ linguistique au domaine du visuel, deuxièmement l'ouverture des objets susceptibles d'être étudiés par la recherche savante à des facettes ou phénomènes de la culture populaire, c'est-à-dire, plus généralement encore, l'abandon d'une sémiotique pensée sur le seul modèle de

1. On utilisera ici l'expression de « bande dessinée » comme un terme générique, qui couvre aussi bien les formes traditionnelles (*comics*) que modernes (*romans graphiques*) du médium, et ce dans les différentes traditions nationales ou culturelles (américaine, européenne ou japonaise). Toutes ces distinctions sont capitales pour une bonne compréhension de la bande dessinée, mais leur intérêt pour une discussion proprement sémiotique de la bande dessinée paraît limité.

la langue au profit d'une sémiotique centrée sur la notion de culture (définie ou non en termes de « texte »); troisièmement, le passage d'une science tentée par l'abstraction et la formalisation extrême à une science engagée, proche de ce que l'on appelle parfois les *cultural studies*, qui n'ont jamais cessé de se réclamer de l'héritage sémiotique (Hall, 1997). Cette triple évolution est en fait le mouvement par lequel la sémiotique devient la science que l'un de ses fondateurs, Ferdinand de Saussure, n'avait pu qu'esquisser vaguement : l'étude de la vie *sociale* des signes, l'étude des signes *au sein de la société*. La bande dessinée, qui a mobilisé l'attention et le temps de presque tous les grands chercheurs en sémiotique contemporains, a quant à elle fortement contribué, sinon à rendre possible cette évolution, du moins à la précipiter à des moments décisifs de l'histoire de la discipline. À cet égard, il est important de souligner que cette sémiotique (qu'un purisme terminologique devrait nommer plutôt « sémiologie », pour bien marquer les orientations différentes des écoles française et américaine, celle-là marquée par le modèle linguistique, celle-ci durablement influencée par l'argumentation logique) dépasse de plus en plus le clivage entre adeptes de Saussure et adeptes de Peirce, qui tous se retrouvent dans l'attention donnée à l'aspect social du sens, objet et résultat de négociations entre groupes d'utilisateurs.

Il est du reste une autre raison encore pour souligner l'importance des rapports entre sémiotique et bande dessinée. C'est que dans les études universitaires sur la bande dessinée, l'approche sémiotique est sans conteste celle qui s'intéresse le plus et surtout le plus durablement à ce genre de récit visuel. De plus, rien ne laisse présager un fléchissement de cet apport scientifique, qui rend ainsi à la pratique culturelle de la bande dessinée ce que celle-ci lui a également toujours apporté : une alliance stratégique non négligeable. Car s'il y a déjà une leçon à tirer de la rencontre de la sémiotique et de la bande dessinée, c'est bien la suivante : autant la bande dessinée s'est avérée utile à la sémiotique au moment d'affiner certains de ses concepts et de dégager de nouveaux problèmes, autant la sémiotique a constitué une aide essentielle dans le mouvement de défense et illustration du médium, non seulement dans les années 1960 mais aussi de nos jours. Le poids accru des études historiques, actuellement dominantes dans les recherches américaines et françaises de la bande dessinée mais aussi, plus étonnamment peut-être, dans toutes les approches qui se réclament des *cultural studies* (pour un état de la question, voir Baetens et Frey, 2014), n'est en effet nullement incompatible avec le point de vue de la sémiotique.

L'ambition de ce chapitre est de parcourir rapidement les jalons les plus marquants de cette rencontre d'un objet et d'une discipline, puis de passer en revue les acquis récents de la sémiotique de la bande dessinée, qui préfigure peut-être de

nouvelles tendances et de nouvelles configurations dont le champ sémiotique dans son entier commence seulement à entrevoir les grandes lignes.

2. Au-delà et en-deçà du structuralisme

Dans le sillage des *Mythologies* de Roland Barthes (Barthes, 1957), la sémiologie se tourne dans les années 1960 résolument vers l'analyse du quotidien. Quand bien même la linguistique s'impose toujours comme science-pilote, les objets de l'analyse se diversifient de façon spectaculaire, l'analyse des signes dans la société devenant très vite l'analyse sociale des signes de la culture populaire : la télévision, le kitsch, la littérature populaire, plus particulièrement le feuilleton, le roman policier et, *last but not least*, la bande dessinée.

Deux jalons essentiels des années 1960 et 1970 méritent ici le détour, parce qu'ils font mesurer la distance parcourue dans les analyses sémiotiques de la bande dessinée : d'une part les travaux d'Umberto Eco sur la culture de masse, notamment *Apocalittici e integrati* (Eco, 1964), qui dégagent une série d'enjeux politiques et sociaux que les analyses ultérieures ne seront pas toujours à même de reprendre avec la même profondeur, ni les mêmes ambitions, d'autre part les microlectures de la revue *Communications*, fer de lance du mouvement structuraliste, réunies dans un numéro sur la bande dessinée (1976) qui fera date.

Le pourquoi de cet intérêt pour le média est clair. La bande dessinée est devenue un vecteur important de la contestation culturelle. Elle se diffuse massivement aux dépens des œuvres légitimes dans les années 1960 (ce sera le mouvement que tentera d'interpréter Umberto Eco), puis s'impose, avec la musique, comme le médium préféré de la contreculture. Or à bien des égards, du moins en termes institutionnels, la sémiotique est le reflet universitaire de ce rejet des valeurs anciennes. Rejetant les valeurs humanistes de la philologie et de l'explication de textes, la sémiotique manifeste à l'intérieur de l'institution académique une méfiance identique à l'égard des savoirs constitués (la sémiotique était très *cool* à l'époque et au moins aussi sexy que les études culturelles de nos jours). Soubassement théorique interdisciplinaire des divers nouveaux champs de savoir ouverts par la vague structuraliste, la sémiotique permettait de réconcilier rigueur scientifique et passion du vécu. Les jeunes professeurs qui se battaient en faveur de la sémiotique étaient non seulement les premiers à admettre la bande dessinée comme quelque chose de sérieux, ils étaient aussi de ceux pour qui la bande dessinée représentait, mieux encore que le cinéma ou la musique, à la fois l'air et l'esprit du temps. L'arrivée au pouvoir d'une nouvelle génération de chercheurs jointe à la

démocratisation de l'université (et partant de l'apparition d'étudiants moins pétris de culture classique) signifiaient ainsi et la percée de la sémiotique et le surgissement de sujets d'étude jusque-là impensables.

Toutefois, une rapide comparaison des premiers travaux d'Umberto Eco et des recherches promues par la revue *Communications* montre bien que les rapports entre la sémiotique en général et étude sémiotique de la bande dessinée en particulier est loin d'être un phénomène simple ou, plus exactement, homogène et invariable dans cette période-là.

Les recherches d'Eco s'inscrivent très nettement dans le cadre d'une réflexion sur la culture de masse. Au début des années 1960, il est sans doute utile de le rappeler, il n'existait pas encore de bande dessinée « d'art et d'essai », les formes artistiquement plus ambitieuses du médium ne commençant à émerger qu'à la fin de cette décennie. Corollairement, comme c'est normal dans le cas d'une pratique culturelle aussi largement méprisée, l'histoire même de la bande dessinée était très mal connue (les grands ancêtres comme, par exemple, Töpffer ou Herri-man, dont la connaissance aurait pu légitimer le médium, étaient tombés dans un oubli certain). À première vue, l'aspect proprement sémiotique de l'analyse occupe le devant de la scène. Eco cherche à définir les traits spécifiques du « code » de la bande dessinée, tout en les distinguant le mieux possible des traits et codes de genres et pratiques annexes, comme le cinéma ou le roman. Cependant, les véritables enjeux sont sociaux et politiques : il s'agit pour Eco de critiquer les analyses insuffisamment fines et idéologiquement douteuses, car incapables de saisir le véritable impact des mass médias, de tous ceux qui opposent en bloc culture d'élite et culture de masse, que ce soit pour s'indigner des menaces que la culture de masse ferait peser sur la culture d'élite ou que ce soit au contraire pour se féliciter du prestige amoindri de la culture bourgeoise. Dans cette perspective, il ne faut pas s'étonner que l'analyse sémiotique telle que la pratique Eco, et bien avant qu'il ne se tourne de manière très explicite vers la sémiotique peircienne, soit tant une sémiotique de la *forme* qu'une sémiotique de l'*usage*, voire une sémiotique débouchant sur une nouvelle forme d'anthropologie. À chaque fois, la question essentielle est de comprendre comment et pourquoi « on comprend » et surtout de comprendre pourquoi des formes identiques sont comprises de manière tellement différente selon les contextes d'usage et les groupes d'utilisateurs.

La sémiotique de la bande dessinée telle que l'expérimentait Umberto Eco semble, de nos jours, étonnamment moderne. On ne peut pas vraiment en dire autant de la variante plus structuraliste qui va s'imposer petit à petit autour des années 1970 et qui hérite lourdement des premières tentatives d'aboutir à une sémiotique de l'image. Celle-ci, dont les livres de René Lindekens (1971) ont pu

servir de modèle et d'exemple, se caractérise par une formalisation extrême, synonyme dans ces années-là de « scientificité ». L'image était conçue comme une addition presque mécanique de traits distinctifs fonctionnant selon un modèle structuraliste binaire d'absence / présence. La question de l'usage et de l'interprétation, qui n'était évidemment pas totalement ignorée, se pensait presque en conditions de laboratoire, avec des tests de commutation auxquels se soumettaient des usagers anonymes et désindividualisés. Si telle formalisation a pu contribuer, non sans succès d'ailleurs, à l'imposition de la sémiotique comme une véritable discipline scientifique, la recherche utopique, sur le modèle de la phonologie, des plus petites unités signifiantes, s'est traduite trop souvent par une mise entre parenthèses excessive et injustifiable d'autres dimensions et d'autres aspects de l'objet analysé : ainsi, surtout, des aspects liés au contenu et de la dimension narrative de l'image. Il serait injuste de reprocher au numéro 24 de *Communications* d'avoir scellé cette orientation formaliste et formalisante de l'analyse sémiotique de la bande dessinée, mais on ne peut nier que bien des contributions se penchent fort exclusivement sur des subtilités matérielles dont les enjeux de lecture échappent souvent au lecteur même de bonne volonté. Simultanément, plusieurs articles manifestent un goût de la taxinomie pour la taxinomie qui n'a guère résisté au passage du temps. Si l'on veut analyser un peu ce qui gêne le plus dans cette approche hyperformaliste, outre le fait qu'elle tend à ignorer certains aspects du sens et du niveau macroscopique du récit, il convient d'insister sur les éléments que voici : 1) le danger très réel d'une atomisation de l'image, dont les parties constitutives (par exemple le cadre, le phylactère, les onomatopées, les couleurs, etc.) ne sont plus examinées les unes par rapport aux autres ; 2) la prolifération d'interprétations « sauvages », ce qu'on pourrait appeler la *signifiose*, c'est-à-dire la tendance irrépressible à donner un sens à ce qui n'en a pas (en tout cas pas dans la forme isolée où on l'aborde) ; 3) l'effacement des codes de la bande dessinée elle-même au profit de ceux des seules images (cases, vignettes) de la bande dessinée.

Du côté de la sémiotique peircienne, dont la place allait vite devenir prépondérante chez Eco mais qui tardera beaucoup plus à faire sentir ses effets sur les développements de la sémiotique structuraliste, il n'y a pas eu dans cette première période de véritables écrits sur la bande dessinée. Ici encore, ce silence est parfaitement compréhensible. En effet, la sémiotique de Peirce était mieux diffusée aux États-Unis, où la percée de la bande dessinée comme phénomène culturel « sérieux » n'avait pas encore eu lieu (les *comics* y restent marginalisés, la situation n'ayant changé qu'avec l'émergence du *graphic novel*). Autant la sémiotique et la bande dessinée ont pu fleurir à un moment donné, autant la jonction des deux ne s'est jamais produite. Par ailleurs, l'attention accrue pour la culture populaire se

focalisait sur de tout autres objets, tels le cinéma ou la musique rock, qu'on allait retrouver rapidement au cœur de la nouvelle discipline dont l'essor fulgurant a sans aucun doute écorné la place de la sémiotique comme recherche interdisciplinaire dans le monde anglo-saxon : les études culturelles.

3. Un retour par la bande : la sémiotique des créateurs

Les débuts prometteurs de la sémiotique de la bande dessinée étaient donc un rien trompeurs, puisque les tentatives de fonder une approche structuraliste « dure » des codes formels de la bande dessinée sont au fond restées sans lendemain. Le numéro 24 de *Communications* était, de ce point de vue, une manière de victoire à la Pyrrhus : il montrait bien la voie, mais c'était une voie que personne ne s'empressait de suivre, bien au contraire. Par un paradoxe historique fort intrigant, l'étude sémiotique de la bande dessinée s'enlise en quelque sorte au moment où son objet devient, du moins dans les pays européens où la sémiotique accède aux honneurs de l'institutionnalisation, une pratique culturelle sinon dominante, du moins tout à fait légitime.

La recherche elle-même prend une orientation tout autre. D'un côté, en France comme aux États-Unis, elle se tourne vers l'histoire du média, dans un geste en soi typique d'une phase d'institutionnalisation (c'était, très clairement, dans les années 1990, l'option de la revue *Inks*, relayée depuis par de nombreuses revues académiques spécialisées en bande dessinée). De l'autre, surtout dans le monde anglo-saxon, elle dissolvait la spécificité du médium aussi bien au niveau de l'objet qu'au niveau de la méthode. S'agissant du premier point, force est de constater que les frontières entre bande dessinée, dessins animés, caricature ou encore dessin de presse étaient souvent très vagues. Sans doute était-ce une conséquence de l'atomisation de l'image, du refoulement de tout ce qui touche au récit supérieur aux dimensions de la case ou de la planche, ou encore de la concentration exagérée sur la question du phylactère, dont les Américains abusaient pour réclamer la paternité même de la bande dessinée, chose totalement absurde même lorsqu'on accepte, ce qui est loin d'être une évidence universelle, la position centrale de la bulle dans la bande dessinée (voir Dierick et Lefèvre, 1998 ; pour une discussion plus récente sur le statut et la signification de la bulle, voir Smolderen, 2009, actuellement sans doute la meilleure introduction *médiologique* à la bande dessinée). S'agissant du second point, la recherche de la spécificité de la bande dessinée passait souvent à l'arrière-plan, au profit d'une analyse plus historique et surtout plus politique du médium, qui renouait avec bien des idées

d'Umberto Eco, sans pour autant l'accompagner sur la voie de la recherche du système et du code bédéistiques.

Les études universitaires les plus novatrices s'écartent pourtant de la sémiotique, jugée exagérément formaliste et incapable de rendre compte de la place du sujet et du social dans la bande dessinée, une pratique culturelle dont tout le monde reconnaît sans problème l'investissement pulsionnel au niveau de la lecture et l'ancrage direct dans les structures sociales et économiques de son époque. De ce relatif désintérêt pour la sémiotique profite surtout la psychanalyse, qui fournit avec *Les Spectres de la bande* (Rey, 1978) et *Les Métamorphoses de Tintin* (Apostolidès, 1984) deux superbes illustrations de psychanalyse (freudienne davantage que lacanienne) appliquée.

Le redémarrage de l'analyse sémiotique au sens strict du terme est dû dans cette période à deux éléments : d'abord, l'intervention de plusieurs créateurs, dessinateurs ou scénaristes, qui reviennent sur la question du « code » sans aussitôt l'enfermer dans des considérations de type formaliste ou taxinomique ; ensuite, le retour de certaines formes d'analyse structurale, qui abordent la bande dessinée d'une tout autre perspective, davantage axée sur la sémiotique elle-même que sur la bande dessinée proprement dite.

De tous temps, la bande dessinée a multiplié les albums modes d'emploi (« Comment se fait une bande dessinée »), dont certains sont des arts poétiques plus ou moins voilés (« En vous expliquant comment se font les bandes dessinées, je vous explique en même temps mon esthétique personnelle »). Dans la période concernée, ce versant autoreprésentatif de la bande dessinée a pris des formes très explicites et nettement sémiotiques dans le travail théorique du dessinateur Will Eisner, rapidement connu au-delà de la seule aire anglo-saxonne. *Sequential Art*, le premier de ses arts poétiques (Eisner, 1985) est un bel exercice d'analyse sémiotique de la bande dessinée, exemples personnels à l'appui. Toutefois, l'intérêt majeur de ce livre est de pallier les défauts principaux des analyses structurales des années 1970, à savoir l'atomisation de l'image d'une part et le relatif oubli du récit d'autre part. Chez Eisner, les différentes facettes du visuel s'inscrivent dans un ensemble homogène, progressivement déployé dans un commentaire qui tient lui-même du récit. En même temps, les différents codes du système bédéistique sont tous interprétés à la lumière ou en fonction de leur apport à la capacité narrative du média, qu'Eisner juge prépondérant. Pour lui, en effet, la bande dessinée est appelée à prendre la place du roman dans une culture où les gens ne sont plus capables de lire des textes ou des livres traditionnels. Le livre de Scott McCloud, *Understanding Comics* (1993), qui fut un best-seller international, radicalise et complète le pari autoreprésentatif d'Eisner, qui lui a servi très manifes-

tement d'exemple : non seulement l'ouvrage de McCloud offre un répertoire de formes et de codes nettement plus vaste que celui d'Eisner (par moments l'auteur flirte même avec le rêve d'une certaine exhaustivité), il incorpore aussi des éléments de l'histoire même du médium (là où Eisner s'en tient plus prudemment à sa propre pratique). Le succès d'*Understanding Comics* ne doit pourtant pas masquer les faiblesses théoriques fondamentales du livre, qui enferme la spécificité de la bande dessinée dans le seul aspect de la transition intercases et de l'interprétation du blanc intericonique (dans les recherches sémio-cognitives sur la bande dessinée, le motif de la « gouttière » continuera à occuper une place qu'on peut juger excessive). Les questions de mise en pages sont quasiment ignorées, tout comme la dimension que Fresnault-Deruelle, dans un de ce qui reste l'article le plus cité de toute l'histoire des études de la bande dessinée, nommait la *tabularité* du médium (Fresnault-Deruelle, 1976).

La différence est très nette en tout cas avec un livre comme *Case, planche, récit* du scénariste Benoit Peeters (Peeters, 1998), qui constitue sans aucun doute la meilleure introduction *générale*, c'est-à-dire destinée à un très grand public, de l'analyse sémiotique de l'image. Le versant plus scientifique de son travail est représenté par le livre sur Rodolphe Töpffer qu'il a cosigné avec le sémioticien Thierry Groensteen (Peeters et Groensteen, 1994 ; nouvelle version du livre in Groensteen 2014). Pour Peeters aussi, l'horizon du récit est omniprésent, et chaque aspect du code est analysé dans la perspective narrative, seule capable de définir les enjeux de la bande dessinée. Grand spécialiste du contexte éditorial, économique et social du médium, Peeters permet aussi de jeter des ponts entre l'approche « continentale » (formaliste ou historique) de la bande dessinée et l'approche anglo-saxonne (qui accorde nettement plus de place aux questions sociologiques). Le travail de Peeters mérité d'être complété par celui de Jean-Christophe Menu, *La Bande dessinée et son double* (2011), qui réussit brillamment le mariage tout sauf évident de la prise de parole militante et du travail académique : ce livre est à la fois une défense et illustration de la ligne éditoriale de L'Association, la maison d'édition créée par Jean-Christophe Menu qui a joué un rôle clé dans l'institutionnalisation de la bande dessinée underground en France, et une thèse de doctorat rédigée sous la supervision de Pierre Fresnault-Deruelle.

À côté de ces arts poétiques dus aux artistes mêmes, dont l'impact sur la recherche universitaire ne doit pas être minimisée (la recherche savante se nourrit en effet de l'apport des auteurs, l'inverse n'étant que très rarement le cas), il importe de signaler dans cette période intermédiaire une seconde veine, celle des variations sur le modèle de l'analyse structuraliste pure et dure de la bande

dessinée. Les lectures minutieuses, voire microscopiques, d'une planche de Rabier par Joseph Courtés (1992), ou d'un album d'Hergé par Jean-Marie Floch (1997), deux représentants typiques de l'École (greimassienne) de Paris, montrent bien la permanence de cet axe de recherche. Il est toutefois quelques différences notables. Tant chez Courtés que chez Floch, les considérations méthodologiques priment la recherche des spécificités de l'objet. Quelle que soit l'attention dont bénéficie chez eux la bande dessinée qu'ils scrutent, le souci premier de ces auteurs est la vérification et l'élaboration par voie expérimentale de l'analyse greimassienne du récit (en l'occurrence du récit visuel par image fixe, domaine relativement sous-théorisé dans l'École de Paris), dont les présupposés, les fondements et les particularités théoriques et méthodologiques constituent très visiblement le but essentiel de la lecture. Par ailleurs, et c'est un deuxième trait commun des analyses de Courtés et de Floch, l'influence de *Lector in fabula* d'Umberto Eco (1979) se fait sentir plus nettement encore. Sans être, comme ce sera le cas quelques années plus tard chez Jacques Fontanille, une véritable sémiotique du sujet, ces deux travaux prennent déjà en compte la position du lecteur, quand bien même celui-ci apparaît encore davantage comme une position cognitive que comme une structure perceptive phénoménologique.

4. Deux tendances actuelles

4.1. Vers une approche néo-sémiotique

Avec l'éclatement des frontières disciplinaires qui caractérise les recherches en sciences humaines aujourd'hui, il n'est plus facile de circonscrire avec précision de quelle manière s'effectuent les nouvelles rencontres de la bande dessinée et de la sémiotique. En sémiotique, l'influence des études culturelles se fait sentir très nettement, tant positivement que négativement. Négativement, parce que suite à la secousse entraînée par les études culturelles, « anti-discipline » par essence, la sémiotique n'est plus capable de faire valoir ses prétentions à être la base méthodologique d'un vaste éventail de sciences humaines. Ce rôle semble désormais dévolu, non pas aux études culturelles elles-mêmes, mais à un esprit inter- ou transdisciplinaire qui se méfie fortement des privilèges de quelque science-pilote que ce soit. Mais positivement aussi, puisque les études culturelles ne sont nullement hostiles à la sémiotique, qu'elles continuent à considérer comme l'assise méthodologique de bien de ses axes de recherche. La critique des idéologies, par exemple, se veut explicitement tributaire des *Mythologies* de Barthes, dont l'infrastructure sémiotique est devenue le b.a.ba des études culturelles anglaises et américaines.

Même si la sémiotique n'est plus de nos jours le seul axe théorique dominant des recherches en bande dessinée, on ne peut nier que l'apport de la discipline à la connaissance du média (et de notre connaissance de l'image) reste tout à fait décisif. La publication majeure est sans conteste la thèse de doctorat de Thierry Groensteen : *Système de la bande dessinée* (1999), complétée depuis par *Bande dessinée et narration* (2011). Le titre barthésien, qui révèle bien les ambitions de ce travail, est toutefois un peu trompeur, car les analyses de Groensteen, qui se réclame explicitement d'une lecture *néo-sémiotique*, excèdent de toutes parts le formalisme un rien stérile du *Système de la mode* de 1964, le chant de cygne du structuralisme "scientifique" dans l'œuvre de Barthes. De manière que l'on peut croire définitive, l'auteur rompt au seuil de son livre avec deux préjugés tenaces des études sémiotiques en bande dessinée : d'une part la croyance à l'existence d'unités minimales de la signification (pour Groensteen, ce qui compte n'est pas l'analyse de l'image en des unités toujours plus petites, mais la synthèse de tous les éléments du dessin, de la case, de la planche et de l'album dans un effet narratif dont les structures relèvent d'un niveau supérieur) ; d'autre part la division de l'image en divers aspects ou paramètres qui s'additionnent de manière presque mécanique dans la naissance du sens (l'image doit s'analyser au contraire comme un tout, plus précisément comme un tout qui contribue à l'engendrement d'un récit). À travers ses analyses, qui reprennent à Eco le rêve sémiotique d'une description ou, plus exactement, d'une construction des codes sémiotiques (du niveau inférieur des unités visuelles au niveau inférieur du récit dont les structures, tout en étant déterminées par l'image, excèdent celle-ci d'une certaine façon), Groensteen articule avec force une série de principes méthodologiques dont l'essentiel tient en un double plaidoyer pour la notion de *spécificité médiatique* (Groensteen est soucieux de tracer des frontières entre ce qui ressortit au langage de la bande dessinée et ce qui n'y appartient pas) et de *tressage* ou de *translinéarité*. L'influence des recherches sémiotiques de Groensteen se fait sentir de partout dans l'analyse de la bande dessinée contemporaine, d'autant plus qu'elles offrent une bonne synthèse (souvent critique du reste) des études antérieures.

Avec la néo-sémiotique, les analyses sémiotiques de la bande dessinée dépassent définitivement la myopie formaliste où s'étaient enlisées certaines microscopies très soucieuses des codes et des unités, pour s'inscrire résolument au sein de la narratologie. Les travaux plus récents en la matière, qui épousent fidèlement les mutations de la narratologie en général, ne seraient pas pensables sans le changement de cap que représente, en France comme dans le monde anglo-saxon, *Système de la bande dessinée*.

4.2. Questions de style : la forme intégrée à la narration

Une perspective un peu différente se trouve dans une autre thèse de doctorat, celle du narratologue Philippe Marion : *Traces en cases* (1993). Plus anciennes que *Système de la bande dessinée*, les recherches de Marion sur les questions d'énonciation et celles de Groensteen sur les questions de narration ont énormément bénéficié les unes des autres. D'un côté, de nombreuses intuitions de Marion ont pu trouver leur véritable épanouissement grâce au cadre narratif élaboré par Groensteen, dont les travaux ultérieurs abordent de nouveaux chantiers d'abord ouverts par les analyses de Marion.

Tout en insistant lui aussi fortement sur l'importance du narratif, son livre *Traces en cases* focalise en tout premier lieu l'interaction communicative entre énonciateur et énonciataire, non plus au seul niveau des structures narratives (comme dans *Lector in Fabula*), mais à hauteur de l'interprétation lectorale d'un des aspects les plus épineux qui soient dans le domaine de l'analyse visuelle : la question du style. Marion part en effet de l'idée que l'énonciateur d'une bande dessinée, qui est un narrateur puisque la bande dessinée à la vocation d'être un médium narratif, n'est pas simple mais double, l'énonciateur verbal faisant souvent écran à la perception de l'énonciateur graphique ou *graphiateur*, dont la position mérite d'être analysée en ce qu'elle a de très spécifique. Plus concrètement, Marion examine comment l'insistance du graphiateur dans le style plus ou moins marqué de l'image tend à diriger le dialogue muet avec le lecteur, dont l'interprétation se voit infléchie selon l'obéissance ou au contraire l'infraction à toute une série de styles graphiques plus ou moins codés. Les concepts de médiation et de tressage étayent systématiquement l'argumentation, dont l'horizon ultime est, dans la tradition d'Eco, mais cette fois-ci de manière strictement visuelle, le principe de la lecture comme coopération cognitive avec les données de l'œuvre (pour une présentation détaillée, voir Baetens, 2001).

Traces en cases est, pour le langage bédéistique, un complément nécessaire au *Traité du signe* du Groupe μ (1992). La sémiotique plus traditionnelle, mais élargie à la problématique de l'image, est représentée, avec grande finesse et un réel bonheur stylistique, par Pierre Fresnault-Deruelle, un des pionniers français de l'analyse sémiotique de la bande dessinée dans les années 1970, qui a su profiter très bien du recul des analyses formalistes dures pour évoluer vers des modes de lecture plus herméneutiques, associant judicieusement sémiotique, histoire de l'art, psychanalyse et théorie de l'image en général (Fresnault-Deruelle, 1999). La même remarque pourrait s'appliquer aux travaux de l'historien de l'art Pierre Sterckx, qui a su trouver dans ses analyses un bel équilibre entre philosophie de l'image

et histoire des médias (Sterckx, 1997), ou de Philippe Sohet et d'Yves Lacroix, qui ont collaboré à plusieurs volumes où la sensibilité esthétique au trait et au dessin, influencée sans doute par les travaux de Philippe Marion, s'allie à une approche narratologique dont les principes comme la méthodologie sont inspirés de la sémiotique greimassienne (Lacroix et Sohet, 2000). On ne peut malheureusement en dire autant de l'étude de David Carrier, qui écrase le média bédéistique d'un discours philosophique en porte-à-faux par rapport à la spécificité mal reconnue d'un corpus qui oscille entre caricature et dessin de presse, sans jamais cerner les propriétés essentielles de la bande dessinée elle-même (Carrier, 2000).

Curieusement, même jusqu'à aujourd'hui, les apports de la sémiotique de Peirce restent discrets. Quantitativement d'abord, puisqu'il est rare que les études sémiotiques de la bande dessinée se réclament du cadre peircien. Qualitativement ensuite, parce que la plupart du temps les analyses peirciennes se contentent de faire jouer les très grandes catégories de la sémiotique de Peirce seulement, avec à chaque fois l'inévitable triade icône / index / symbole, dont il n'est pas toujours sûr qu'elle jette une lumière vraiment nouvelle sur le code spécifique de la bande dessinée (on trouve cependant des amorces d'une approche plus fouillée chez Magnussen, 2000). Les travaux de Bernard Darras, sémioticien du design et grand didacticien, exemplifient une tout autre inspiration peircienne. Loin d'être focalisées sur les questions de taxinomie et de terminologie, les recherches de cet auteur sur le langage de la bande dessinée s'intéressent à deux dimensions essentielles mais peu approfondies de la pensée de Peirce : d'abord le rôle de la mémoire dans la construction de l'interprétant, ensuite la dimension collective de la stabilisation des interprétants dans un interprétant final (c'est-à-dire socialement partagé). La démarche de Darras est résolument empirique : au lieu de faire confiance à ses propres capacités herméneutiques, le chercheur s'appuie sur des enquêtes réalisées auprès de plusieurs groupes-focus. Ce faisant, Darras se donne les outils pour remettre en question bien des lieux communs circulant sur la réception effective de certains artistes, souvent à mille lieues des interprétations avancées par des lectures sémiotiques de type formaliste (dans Darras, 2007, le corpus de base est Hugo Pratt, mais on sent bien que la méthodologie proposée serait à même de désarçonner bien des fausses certitudes).

5. Conclusion

En guise de conclusion, il importe de souligner que ces deux nouvelles tendances, l'une d'orientation narrative, l'autre de type plutôt rhétorique, ne doivent pas être pensées sur le mode antagoniste ou dichotomique. Tout comme la sémio-

tique peut s'allier sans problème à d'autres méthodes et théories (s'agissant de bande dessinée, il faut penser avant tout aux études culturelles et à la médiologie, plus particulièrement à l'histoire de l'édition), la néo-sémiotique narrative et la nouvelle intégration de Peirce en vue d'une meilleure compréhension du dialogue entre l'œuvre et son récepteur se rencontrent de manière très naturelle, si on ose dire, dans les travaux de jeunes narratologues comme Raphaël Baroni (2007, 2011) ou Karin Kukkonen (2013), l'un et l'autre attentifs aux avancées cognitives mais aussi aux traditions séculaires de la rhétorique. L'avenir de la sémiotique dans le champ des études bédéistiques s'avère ainsi plus modeste qu'il y a vingt ou trente ans, mais aussi plus solide et plus durable, grâce aux alliances stratégiques avec d'autres disciplines au carrefour de l'image, de la rhétorique, du récit et de la médiologie. Cette capacité de la sémiotique de s'intégrer harmonieusement à d'autres approches sera capitale pour son avenir, du moins dans le domaine de la bande dessinée où les questions d'*hybridation médiatique* commencent à relayer les interrogations plus classiques sur l'*intermédiarité* (Boillat, 2010).

Références bibliographiques

- APOSTOLIDÈS, Jean-Marie (1984), *Les Métamorphoses de Tintin*, Paris, Seghers.
- BAETENS, Jan (1998), *Formes et politiques de la bande dessinée*, Louvain / Paris, Peeters / Vrin.
- BAETENS, Jan (2001), « Revealing Traces. A New Theory of Graphic Enunciation », dans VARNUM, Robin, GIBBONS, Christina T. (dir.), *The Language of Comics. Word and Image*, Jackson, The University of Mississippi Press, pp. 145-155.
- BAETENS, Jan, FREY, Hugo (2014), *The Graphic Novel : an Introduction*, New York, Cambridge University Press.
- BARONI, Raphaël (2007), *La Tension narrative : suspense, curiosité, surprise*, Paris, Le Seuil.
- BARONI, Raphaël (2011), « Le récit dans l'image : séquence, intrigue et configuration », *Image [&] Narrative*, vol. 1, n° 21, pp. 136-148.
- BARTHES, Roland (1957), *Mythologies*, Paris, Le Seuil.
- BOILLAT, Alain (dir.) (2010), *Les Cases à l'écran : bande dessinée et cinéma en dialogue*, Genève, Georg.
- CARRIER, David (2000), *The Aesthetics of Comics*, University Park (PA.), Pennsylvania State University Press.
- COURTÉS, Joseph (1992), « Du signifié au signifiant : étude d'une bande dessinée de B. Rabier », *Nouveaux actes sémiotiques*, n° 21-22, pp. 1-88.

- COVIN, Michel, FRESNAULT-DERUELLE, Pierre, TOUSSAINT, Bernard (dir.) (1976), *La Bande dessinée et son discours*, *Communications*, n° 24.
- DARRAS, Bernard (2007), « *Corto Maltese*, l'espace recomposé par la conscience et la mémoire », *MEI*, n° 26, pp. 135-147.
- DIERICK, Charles, LEFÈVRE, Pascal (dir.) (1998), *Forging a New Medium*, Bruxelles, VUB University Press.
- ECO, Umberto (1964), *Apocalittici e integrati*, Milano, Bompiani.
- ECO, Umberto (1979), *Lector in fabula*, Milano, Bompiani.
- EISNER, Will (1985), *Comics & Sequential Art*, Tamarac, Poorhouse Press.
- FLOCH, Jean-Marie (1997), *Une lecture de Tintin au Tibet*, Paris, Presses Universitaires de France.
- FRESNAULT-DERUELLE, Pierre (1976), « Du linéaire au tabulaire », *Communications*, n° 24, pp. 7-23.
- FRESNAULT-DERUELLE, Pierre (1999), *Hergé ou le secret de l'image*, Bruxelles, Moulinsart.
- GROENSTEEN, Thierry (1999), *Système de la bande dessinée*, Paris, Presses Universitaires de France.
- GROENSTEEN, Thierry (2011), *Bande dessinée et narration*, Paris, Presses Universitaires de France.
- GROENSTEEN, Thierry (2014), *M. Töpffer invente la bande dessinée*, Bruxelles, Les impressions nouvelles.
- GROUPE μ (1992), *Traité du signe*, Paris, Le Seuil.
- HALL, Stuart (dir.) (1997), *Representations*, London, Sage & Open University.
- KLINKENBERG, Jean-Marie (2000), *Précis de sémiotique*, Paris, Le Seuil.
- KUKKONEN, Karin (2013), *Contemporary Comics Storytelling*, Lincoln, University of Nebraska Press.
- LACROIX, Yves, SOHET, Philippe (2000), *L'Ambition narrative : parcours dans l'œuvre d'Andréas*, Montréal, XYZ.
- LINDEKENS, René (1971), *Éléments pour une sémiotique de la photographie*, Bruxelles / Paris, Aimav / Didier.
- MAGNUSSEN, Anne (2000), « The Semiotics of C.S. Peirce as a Theoretical Framework for the Understanding of Comics », dans MAGNUSSEN, Anne, CHRISTIANSEN, Hans-Christian (dir.), *Comics Culture. Analytical and Theoretical Approaches to Comics*, Copenhagen, Museum Tusulanum Press / University of Copenhagen, pp. 193-208.
- MARION, Philippe (1993), *Traces en cases*, Louvain-la-Neuve, Academia.
- McCLOUD, Scott (1993), *Understanding comics*, Northampton (Mass.), Kitchen Sink Press.

- MENU, Jean-Christophe (2011), *La Bande dessinée et son double*, Paris, L'Association.
- PEETERS, Benoit (1998 [1991]), *Case, planche, récit*, Paris, Casterman.
- PEETERS, Benoit, GROENSTEEN, Thierry (1994), *Rodophe Töpffer : l'invention de la bande dessinée*, Paris, Hermann.
- REY, Alain (1978), *Les Spectres de la bande*, Paris, Minuit.
- SMOLDEREN, Thierry (2009), *Naissances de la bande dessinée*, Bruxelles, Les impressions nouvelles.
- STERCKX, Pierre (1997), *Tintin et les médias*, Modave, Le Hêtre pourpre.

Cinquième partie

Nature et espace

Repenser la nature en sémiotique

Gianfranco Marrone

Université de Palerme (Italie)¹

La nature est de nos jours une *valeur absolue* : en politique, dans le domaine du tourisme, de la religion, de la pensée urbaine, du design, de la consommation, de l'alimentation, des médias. Il suffit d'ajouter l'adjectif « naturel » à une chose quelconque – d'une ville à un goûter, d'une fourrure à une lessive – pour voir surgir aussitôt des condescendances et des sourires, des convictions et des cartes de crédit. Nous avons là une espèce de brand, ou de méta-brand. Cette valeur absolue a même envahi, à des fins manifestement différentes, le champ des sciences humaines, aujourd'hui plus que jamais artisanes d'un empirisme qui a perdu toute problématique salutaire. Les sciences humaines sont en effet toujours plus en quête des bases dites biologiques de la nature dite humaine – notamment la sémiotique, qui tend à suivre servilement les tendances épistémologiques les plus diffuses, sans les discuter en profondeur à partir de ses propres pertinences internes : dans quelle mesure le paradigme de la signification s'oppose-t-il à celui des faits bruts ? le sens n'est-il pas le contraire du donné ? la primauté de la relation n'exclut-elle pas par principe toute maîtrise de l'objectivité ? Nous devrons y revenir.

1. Nature et signification

Le terme « nature » fonctionne en somme, actuellement, comme un terme porte-manteau classique : l'évidence sémantique qu'il cherche à véhiculer cache mal une obscurité définitoire absolue. Au naturalisme épistémologique croissant ne correspond par exemple pas pour autant le souci généralisé de la santé de la planète, le respect de l'habitat, la préservation de cette image de la « nature » en soi sous-jacente à toute idéologie écologique et environnementaliste. De même, il n'est pas dit que la question du développement durable sur laquelle s'acharnent économistes et designers, sociologues et urbanistes soit au même plan, théorique et symbolique,

1. Ce texte inédit a été traduit de l'italien par Nathalie Roelens.

que cette agriculture biologique convoitée aujourd'hui par les ministères et les multinationales en quête d'une valeur ajoutée à offrir sur les rayons des supermarchés aux consommateurs en proie aux incertitudes esthétiques et aux angoisses hygiénistes. Et pourtant, tous se revendiquent du terme « nature » (avec ses corrélats, synonymes et antonymes), sous lequel il n'est pas dit que se loge le même concept, le même domaine d'idées et de signifiés. D'où un agrégat de choses très diverses, renfermées dans la même parole. Aux nouveaux thuriféraires de la vérité – souvent gardiens sourcilleux tant du bien que du mal, du beau que du vilain – s'agrègent à l'heure actuelle, plus par hasard que par choix, environnementalistes adeptes de Gaïa et amateurs de l'organique, promoteurs de paradis perdus et stratèges du business du bien-être.

Néanmoins, on le sait mais on l'oublie trop souvent, cet engouement généralisé envers la « nature » comme milieu à protéger et comme valeur sociale à défendre – avec toutes les superpositions et les ambiguïtés qui s'ensuivent – est fruit d'une inversion époquale de tendance. Pendant des millénaires les sociétés humaines, surtout dans leur version occidentale, sont issues et se sont développées *contre* la nature, contre les limites et les contraintes qu'elle aurait voulu imposer à l'espèce humaine. Le progrès – plus ou moins mythique, plus ou moins réel – est quelque chose qui naît en opposition à une nature supposée marâtre (Leopardi *docet*), de sorte que les sciences et les technologies se sont configurées comme autant d'opérations de dévoilement, même forcé ou violent, des « secrets » derrière lesquels la supposée Nature, sournoisement, se retranche. Et maintenant que ce même progrès, comme l'on raconte dans l'imaginaire collectif, a dépassé toute limite, détruisant l'environnement et ce qu'on appelle planète, voici qu'elle doit se repenser elle-même, dès lors que ses propres opportunités, ses propres résultats vont à rebrousse-poil de ce qui était le cas pendant les siècles passés, voire vers une décroissance qui restaurerait un rapport vertueux avec l'environnement naturel. L'écologie, on le sait, promeut la décroissance.

Il est avéré que derrière ce scénario si complexe et bariolé se trouve toute l'histoire de la société et de la culture occidentales, qui a fondé ses propres bases politiques et épistémologiques, économiques et religieuses, montant, démontant et remontant une articulation aussi ténue que nécessaire qui met en relation, les constituant par paires, nature et société, divinité et humanité, objectivité et subjectivité, le moi et l'autre. En un mot : les faits et les valeurs. Aucune politique n'a pu avoir lieu sans une idée de société qui porte avec soi des idées concomitantes de nature, de dieu, d'homme, s'employant surtout à négocier cet oxymore théorique qu'est la « nature humaine », dont les contradictions ont été le moteur d'idéologies et de mythologies, d'axiologies et de stratégies. Comme une couverture trop

courte, la nature humaine est tirée tantôt du côté biologique supposé universel et externe (tendant donc à l'aplatissement des différences socio-culturelles au nom d'une base soi-disant naturelle, commune à tous par principe métaphysique), tantôt du côté des articulations culturelles (et donc des différences plus ou moins fortes entre groupes et individus, sociétés et époques historiques).

Toutefois, aujourd'hui il y a ceux qui, conscients de l'actuelle fragilité de ce genre de négociations, entre autres à la lumière des soulèvements ethniques contemporains causés dans les sociétés occidentales par les migrations de masse, parlent de *multinaturalisme*, essayant d'égratigner cette croyance imputrescible, à la fois religieuse et épistémologique, en la seule et unique nature, décor commun aux variations anthropologiques supposées successives. D'une part, Bruno Latour et ladite sociologie de la traduction, qui ont toujours dialogué avec la sémiotique, nous rappellent que la nature est le résultat fragile du discours scientifique (la notion de *discours* incluant les pratiques sociales qui le constituent) : ce n'est pas l'« idée » de nature, ou l'« image » de la nature, mais la nature comme réalité (plurielle) qui est constituée par le faire scientifique, donc évolue avec celui-ci, se multiplie avec sa multiplication, dans des controverses continues et changeantes où la science est assise à table avec la politique, l'administration, les lobbies, les religions, les nationalismes, etc. Des controverses donc non seulement scientifiques mais aussi et surtout politiques. D'autre part, les anthropologues, le Brésilien Eduardo Viveiros de Castro (1998, 2009) qui est le premier à avoir forgé le terme de *multinaturalisme* à propos du système pronominal des Achuar amazoniens, qui – pour simplifier – *tutoient* de nombreux êtres et entités que nous considérons comme naturels. En utilisant l'appareil formel de l'énonciation de Benveniste et le principe de la différence de Deleuze, Viveiros arrive à reconstruire une intersubjectivité élargie aux sujets non humains (animaux, plantes, rêves...), une intersubjectivité qui inclut une *interobjectivité* qui se constitue de façon différente de culture à culture, du moins celles qui conçoivent une *nature plurielle*. À cela s'ajoute Philippe Descola, qui dans son gros ouvrage décisif *Au-delà de nature et culture* (2005) soumet à la critique ce dualisme – auquel la sémiotique a tant puisé –, proposant une quadripartition d'ontologies : outre notre *naturalisme*, il distingue l'*animisme*, le *totémisme* et l'*analogisme*, quatre façons différentes d'objectiver la réalité, en la posant comme l'autre de soi, sur la base de la relation de continuité ou de discontinuité entre intériorité psychique humaine et extériorité non humaine.

Pour la science de la signification les choses devraient être claires : la nature est une évidence construite, un artefact qui a oublié le travail nécessaire pour le produire, la nature est le résultat d'une procédure de naturalisation. Celle-ci donc, quoiqu'à première vue elle puisse apparaître comme une valeur positive à défendre,

finir par se faire une alliée silencieuse, bien qu'armée, de ce que Roland Barthes appelle l'*imposture de l'objectivité* – et qui de nos jours s'auto-baptise, non sans ironie, *nouveau-realityisme*. Rien de moins proche de la nature, dès lors, que la sémiotique, discipline qui prend son essor précisément dans l'idée que, en deçà et au-delà du soi-disant monde des faits naturels, il y a l'univers du sens humain et social qui non seulement est un médiateur entre ces faits et nous-mêmes dans le *hic et nunc* mais, bien plus profondément, est l'artisan plus ou moins responsable de ces faits, concepteur à peine décelé, destinataire rarement reconnu. La nature est, sémiotiquement parlant, un effet de sens, le résultat d'une série de discours qui, en parlant d'elle, en constituent la plausibilité.

Ainsi, au-delà des sémiotiques naturalistes et référentialistes (qui discutent de signes naturels à opposer typologiquement aux signes arbitraires des codes linguistiques), qui se meuvent dans une perspective épistémologique totalement aux antipodes de la nôtre, nous pourrions dire que dans la science de la signification la notion de nature a en même temps trop et trop peu été développée.

D'une part, elle en a parlé de façon très claire. Un des présupposés de la discipline, par exemple, est l'idée que la nature n'est pas une réalité ontologique externe au langage mais le pôle d'un axe sémantique fondamental à partir duquel s'engendre une axiologie souvent exploitée dans des analyses textuelles de tout genre : les contraires *nature / culture* ; les sub-contraires *non-culture / non-nature* ; les contradictoires *nature / non-nature* et *culture / non-culture*, et puis encore les complémentaires *non-nature / culture* et *non-culture / nature*. Selon le célèbre carré sémiotique, /nature/ et /culture/ se constituant et se transformant réciproquement, sont les résultats temporaires et évanescents d'une articulation sémiotique à partir de laquelle toute substance du monde peut être subsumée. Cela signifie, en d'autres termes, que n'importe quelle chose peut en principe – selon la pertinence alléguée par un discours ou par un texte – relever tantôt de la nature tantôt de la culture. D'où l'idée qu'il existe de multiples cultures, mais aussi – chose jamais dite – qu'il existe de multiples natures.

Qui plus est, la sémiotique a depuis longtemps revendiqué un dépassement narratif de la dyade *humains / non-humains* à travers l'opposition syntaxique *actants / acteurs* (idée qui a fait la fortune de l'Action-Network-Theory de Latour et de ses acolytes). Les sujets des récits sont autant des humains que des non-humains, les récits sont des nouages et des conflits de personnes et de groupes sociaux, mais aussi de choses physiques et de forces naturelles, technologies et idées. Un tapis volant, disait Propp, est un adjuvant magique à l'instar d'une sorcière ; comme peuvent l'être un microscope dans un laboratoire scientifique et un parfum dans un spot publicitaire. Les chaînes d'actions mêlent des humains et des non-humains,

des corps et des artefacts, des âmes et des animaux. Perspective qui redimensionne considérablement l'hypothèse d'une nature comme règne de choses et d'êtres autonomes par rapport à celui du sens et de la culture. Il demeure toutefois un certain animisme de la sémiotique, sur lequel nous reviendrons.

Il convient alors de se demander comment la sémiotique a concrètement articulé ces deux points. La question fondamentale, sur laquelle insistent tant les sociologues de la science que les anthropologues, est que l'opposition nature / culture n'est pas universelle, comme le prétendait aussi Greimas, étant donné qu'elle n'est pas présente dans toutes les cultures, mais fonctionne seulement pour le naturalisme. La majeure partie des prétendus sauvages, précisément ceux que nous pensons béatement immergés dans la nature, ne savent d'ailleurs même pas ce que signifie le mot « nature », ils n'en comprennent pas le sens, et moins que jamais ne se posent le problème de sauvegarder l'environnement, de se professer écologistes. Rappelons le fameux cas des indigènes australiens des Territoires du Nord, furieux contre le gouvernement qui avait déclaré parc naturel leur espace vital au nom du principe de la *wilderness* : sauvages vous-mêmes !, ceci est le milieu où nous avons vécu et que nous avons construit au cours des siècles. Cette opposition, d'ailleurs, ne correspond pas à l'opposition humains / non-humains – selon laquelle la nature serait du côté des non-humains et la culture du côté des humains – que les cultures ne perçoivent pas toutes de la même façon, bien que dans toutes, selon Descola, la perception de telle relation soit pertinente. D'où l'impression, en somme, que la sémiotique a encore trop peu parlé de la nature.

Nous avons très peu développé, par exemple, ce que nous pourrions appeler le langage *elemental*, c'est-à-dire tout l'imaginaire des substances que les anthropologues, psychanalystes et critiques littéraires ont suffisamment traité, qui se trouvait dans les lectures des chercheurs comme Barthes et Greimas, mais qui ensuite n'a pas bien été intégré – en dépit d'un ouvrage comme le *Maupassant* du même Greimas – dans la théorie actuelle de la figurativité. Le monde naturel est cet ensemble de qualités sensibles que nous utilisons, en les articulant en différences perceptibles, pour produire nos systèmes de sens, où la langue occupe chemin faisant une place de moins en moins fondamentale. En effet, la vieille idée lévi-straussienne du « bon à penser » n'est pas seulement liée à la nourriture, mais à n'importe quel système de signification que l'on peut édifier pour parler au sujet du monde au monde, au sujet du social au social. La figurativité n'est rien d'autre que cela. Mais ce qui n'est presque jamais réellement repris ou questionné dans les études sémiotiques est précisément le concept même de la multiplicité de la nature. On a un peu trop parlé, nous l'avons dit, de cultures au pluriel ; mais presque jamais on n'a fait la même chose avec les natures. À la manière de

l'anthropologie moins avertie, trop souvent la sémiotique a fini par penser (ou, mieux, par ne pas penser) la nature comme une sorte de fond universel commun à toutes les cultures, à partir de quoi elles se sont ensuite constituées différemment, chacune se détachant à sa façon de cette nature commune. Et bien moins fréquemment la sémiotique a, au contraire, réfléchi au principe – au fond évident – selon lequel ce sont les différentes cultures qui construisent chacune leur propre nature comme altérité spécifique. L'idée du *multinaturalisme* (ou peut-être, encore mieux, de l'*internaturalité*) n'a pratiquement pas été appréhendée par la sémiotique, qui a pourtant disposé – et en dispose toujours davantage – une pluralité de modèles d'analyse et de catégories méthodologiques pour sonder la nature, en l'utilisant même de façon critique, par exemple, contre l'impérieux réductionnisme naturaliste pratiqué dans les sciences humaines actuelles (qui d'humaines, en l'occurrence, conservent bien peu).

Comment penser, aujourd'hui, une sémiotique de la nature ? Sans doute en passant par une remise en cause interne à la discipline, en vue de ce que nous pourrions appeler *la mise à nu de la nature de la sémiotique*. En deuxième lieu, en nouant un dialogue et en organisant un transfert entre toutes ces approches théoriques qui partagent, du moins en partie, la même épistémologie structurale et constructiviste, dont, par exemple, la philosophie phénoménologique, l'anthropologie culturelle, la sociologie de la science et des techniques, les études de l'interculturalité, des stratégies, de la communication médiatique et de la consommation, des pratiques culinaires et alimentaires. En troisième lieu, en multipliant les tentatives d'individuation et de reconstruction des processus de naturalisation – ou encore de construction et de successive occultation – des phénomènes culturels, qu'ils passent par le discours médiatique ou politique, scientifique ou philosophique. En dernier lieu, enfin, en se proposant comme *geste critique* à l'égard de la culture contemporaine, dans ses différentes formes, avec tous ses moyens, parmi tous ses langages et ses valeurs.

2. Le Gai espoir

Certes, mais *quid* de l'écologie proprement dite, de la pensée de l'environnement, des pratiques et des revendications des activistes pour le salut de la planète ? La fine fleur de penseurs, journalistes, chercheurs, essayistes, hommes politiques, administrateurs travaillent depuis longtemps sur le problème de la Nature, suscitant un débat frénétique et complexe, souvent obscur, mais certes passionnant, important...

Considérons surtout les médias traditionnels, qui débordent d'intérêt à l'égard de la Nature. Depuis quelque temps et non à tort, le thème de l'écologie envahit avec insistance la presse en raison de l'évidente centralité et de l'ampleur de ses retombées : il traverse les genres de la chronique – politique, économie, société, culture, spectacle, pratiques, etc. – y inscrivant le souci de l'environnement, l'indignation envers le gaspillage, la consternation pour les désastres naturels, l'aspiration à des alternatives possibles de développement durable émanant de la plupart des citoyens. Moins les environnementalistes jouissent d'une représentation politique directe et moins les différentes forces politiques se chargent des immenses questions d'une planète désormais agonisante, plus l'écologisme – comme sensibilité et mentalité diffuses, certes vagues mais néanmoins concernées – imprègne les discours médiatiques, faisant la une tous azimuts. Des entêtes de journaux colorés en vert, des suppléments sur l'environnement, des pages et des pages sur les typhons, tremblements de terres et tsunamis de toute espèce, des considérations euphoriques sur les utopies urbanistiques attentives à l'empreinte carbone... C'est la Nature qui, par contumace, est convoquée dans les discours des journaux, pour assumer les représentations narratives souvent banales (la mère offensée, le panorama à couper le souffle, le destin qui s'abat sur nous), d'autres fois bizarres (le type acariâtre, le malade en phase terminale, le destin qui se venge), toujours au nom d'un sensationnalisme de l'information transformant le train-train quotidien en urgence permanente, dans l'angoisse continue d'un risque assumé et pourtant jamais entièrement sous contrôle. Que se passera-t-il ? Les journaux, nous le savons bien, ne nous racontent que ce qui s'est passé : tout au plus avancent-ils des hypothèses et des prédictions au sujet de l'avenir. En diffusant des prévisions et des prophéties, ils alimentent toute une rhétorique et une idéologie de l'attente. Sinon, pourquoi les lirions-nous ?

Rappelons, pour mieux comprendre le sens secret des fantasmes naturalistes de notre présent, ainsi que les dispositifs communicatifs qui les brandissent, que c'est toujours et de toute façon la « science », mieux, sa représentation médiatique quoiqu'édulcorée ou caricaturale, qui pointe son nez dans chaque discours sur l'environnement naturel. Laquelle, comme l'économie pour Engels, s'avère être en dernière instance le sujet institutionnel chargé de dire la « nature », d'en indiquer les secrets, d'en revendiquer les raisons, d'en expliquer les fonctionnements. Grâce à la « science », selon les journaux, nous savons quelles réactions nous devons attendre d'une planète toujours moins disposée à se faire environnement accueillant pour les êtres vivants, et toujours plus porteuse de catastrophes imminentes qui concernent, outre notre *Madre Terra*, nous-mêmes qui l'avons injustement polluée. Il y a toujours un individu avec une chemise blanche qui – devant une caméra

de télévision – s'épuise dans un laboratoire où, mal payé quoique plein de vellétés prométhéennes, dresse l'état des lieux des choses. À moins qu'il ne parte ensuite avec un vol *low cost* pour une expédition antarctique (suivi par la même caméra de télévision) afin de saisir de près, bravant le danger, l'état de santé d'un pélican englué dans du pétrole provenant des multinationales. C'est à ce scientifique de service que se réfèrent, pour le meilleur ou pour le pire, les médias, quand ils remplissent leurs pages et leurs écrans de nouvelles alarmantes sur notre chère Gaïa. C'est à lui que l'on demande d'être porte-parole authentique et fiable, d'une « nature » désormais en récession, de prononcer la parole définitive au sujet de ses conditions psychophysiques, de prophétiser des risques ultérieurs, d'indiquer des solutions possibles et extrêmement urgentes. De sorte que les médias qui veulent manifester leur intérêt pour l'environnement et leur engagement biocompatible, révélant à l'opinion publique ce que doit penser la Mère Nature, puisent dans le discours de scientifiques le halo de vérité dont leur propre parole était initialement dotée.

C'est d'un tel entrelacs entre science et information, recherche et média, connaissance des choses et diffusion de la nouvelle qu'émane aujourd'hui notre arrière-pensée de la « nature », ce sur quoi nous comptons sans en être conscients, en tant qu'habitants du monde qui secrète, avec le sens commun, des valeurs et des espérances, des angoisses et des affects. L'on dit souvent que la science pose des problèmes et hasarde des hypothèses qu'ensuite les journaux, en quête acharnée et constante du miracle de la dernière heure à vendre à son public blasé, transforment en vérités absolues et définitives. Les problématiques se transforment ainsi en révélations, à moins d'être ensuite démenties par la découverte scientifique successive, susceptible à son tour à se transformer en théophanie médiatique. Mais ceci est vrai, que cela nous plaise ou non, seulement en théorie. Distinguer entre le discours hypothétique du chercheur et le discours apodictique du journaliste sert plus à indiquer un devoir-être que l'être effectif des pratiques sociales et culturelles. Il vise une culture qui, comme nous le savons, est la chose la moins bien distribuée au monde, occultant partiellement le fait que, dans les routines quotidiennes, le travail du scientifique et celui du journaliste non seulement s'entremêlent assez étroitement, s'épaulant l'un l'autre, mais se nourrissent d'autres sujets, d'autres comportements et d'autres discours : le discours politique ou celui de l'économiste, de l'entrepreneur et du financier, de l'administrateur et du comptable, du *cool hunter* et du prêtre. Il serait opportun de pouvoir discerner entre tout ceci, rendant finalement à César ce qui est à César et à Dieu tout le reste. Il nous semble toutefois plus utile, faute de mieux, de tenter de reconstruire les dispositifs stratégiques qui donnent un sens à cet écheveau, qui en expliquent les raisons et les objectifs, ou encore les architectures secrètes par lesquelles, comme dans la langue, tout se tient.

3. Humains et non-humains

Pénétrant au cœur de la question de la « nature », et dès lors de la relation qu'elle entretient ou qu'elle croit entretenir avec l'homme, nous découvrons que les philosophies de l'environnement et écologies scientifiques qui désormais depuis plus d'un siècle se sont succédé dans les académies et centres de recherche, journaux et laboratoires, fût-ce dans leur complexité et spécificité, n'ont rien fait d'autre que de ressasser une grande partie de la pensée philosophique occidentale. Ils sont difficilement parvenus à sortir des impasses que l'idée même de « nature » propose et impose constitutivement : la séparation ancestrale entre société et nature, par principe coïncidant avec celle entre êtres humains et entités non humaines ; les apories liées aux valeurs et aux droits de ces dernières ; la place de l'homme dans la biosphère ; l'entrelacs entre faits et valeurs, être et devoir-être, explication des choses et normativité des personnes ; les préjugés idéologiques liés à l'idée d'une autoréalisation préjudicielle des êtres vivants, ainsi que la supposée harmonie environnementale, plus ou moins masquée par la régulation éco-systémique. Reparcourant certains points saillants et problématiques des philosophies environnementales et écologiques, ces résonances émergeront bien vite.

La pensée écologique, par sa constitution intrinsèque, oscille incessamment entre la nécessité de décrire des faits et des situations, des phénomènes physiques et des processus biologiques, et l'envie d'une intervention militante, d'un geste politique fort qui soit en même temps présumé par et conséquence d'une telle description. Cette oscillation naît vraisemblablement du passage, tout autre qu'évident et résolu, entre une attitude typique de l'espèce humaine, celle de la lutte permanente pour s'imposer sur les phénomènes naturels qui la surplombent (au fond, c'est le concept de progrès, l'idée de développement et d'amélioration des conditions de vie) et l'attitude opposée, surgie à cause de certaines exagérations et perversions du développement lui-même plus ou moins inévitables, d'une prise en charge de la nature, d'une défense des atteintes excessives que l'homme porte désormais quotidiennement contre elle. Or, la tendance s'est inversée : l'homme a pris le dessus, durement et impitoyablement, et la « nature » qui pendant longtemps s'était manifestée comme un farouche ennemi à combattre devient maintenant un sujet fragile à protéger, à sauvegarder contre d'éventuelles et d'ultérieures attaques d'une humanité avide et sans scrupules. Ainsi, le lien entre le scientifique et l'activiste, le chercheur et le prédicateur se fait tant nécessaire que constant, au point que, souvent, toutes ces figures s'épaulent et s'identifient. La série des passages logiques est plutôt évidente. D'abord il y a l'étude rigoureuse, pour le moins traditionnelle, à partir de la modernité, des phéno-

mènes naturels, du Livre de la Nature écrit en caractères mathématiques, des lois plus ou moins éternelles, plus ou moins changeantes du monde physique et biologique, de l'univers astronomique et de la matière subatomique. D'autre part, il y a la constatation que l'exploitation intensive des ressources naturelles par l'homme, grâce à des technologies d'autant plus perfectionnées qu'elles sont invasives, est en train de modifier de telles lois physiques et biologiques, détruisant des milieux longtemps considérés comme pérennes et éradiquant des espèces vivantes multiples et très diverses. D'où l'émergence du dilemme entre être et devoir-être, où l'on ne comprenait pas très bien de quel côté se trouvent l'un et l'autre. Pendant des millénaires on croyait que le devoir-être était situé du côté de l'humanité (dont les valeurs sortaient revigorées par l'amélioration progressive des conditions matérielles de l'existence) et l'être du côté de la nature (dont le redimensionnement était fonction de l'amélioration de l'espèce humaine). Aujourd'hui cela semble être l'inverse. Le devoir-être est dévolu à une nature désormais presque moribonde, qui doit être protégée à tout prix, tandis que l'être est celui de l'homme : sa volonté de puissance s'impose tous azimuts. D'où l'idée, tant nécessaire logiquement qu'incongrue éthiquement, de véritables droits des êtres qui, quoique vivants, ne font pas pour autant partie du genre humain, appartenant tout au plus aux trois règnes de la nature : animaux, végétaux, voire minéraux. Droits d'entités non humaines qui doivent être revendiqués et protégés au même titre que ceux des êtres humains.

Cependant à quoi ces droits remontent-ils ? À partir de quoi cette étrange idée de véritables droits typiques des non-humains se constitue-t-elle ? Et pourquoi (pour qui) faut-il les sauvegarder ? Le présupposé problématique est évident dans la formulation mais complexe dans la solution : les non-humains – l'on dit – se prévalent de droits puisqu'ils sont dotés d'une valeur en soi, à savoir une valeur qui n'est plus, ou n'est pas seulement, de type fonctionnel, instrumental, simples moyens implicites totalement au service de l'homme. Une valeur intrinsèque donc, indépendante, qui les transforme en fins et non en moyens, un peu comme l'homme l'était pour les célèbres impératifs catégoriques de Kant. Les plantes, les animaux, tous les êtres vivants, et peut-être aussi les entités non biologiques, possèdent leur valeur, et c'est à partir de cette valeur intrinsèque qu'elles ne doivent pas seulement être pensées comme des ressources pour l'homme, et donc à la fin exploitées, détruites, annihilées. Il s'agit, évidemment, d'une pétition de principe, en tant que telle non argumentable. Les non-humains ont une valeur innée qui ne dépend pas de leur relation avec les hommes, et pour cela jouissent du droit à la conserver. On peut y croire ou ne pas y croire. On peut adhérer ou ne pas adhérer à cette idée. Toutefois, une grande partie des débats de la pensée écologiste

tourne autour de la tentative de justifier philosophiquement ce principe, de muer en conséquence ce qui, à bien y regarder, ne peut être qu'un présupposé. D'où une pléthore de déclarations et de contre-déclarations, de précisions et de distinguos, de professions de foi déterminées et d'élégants syllogismes. Qui engendrent la plupart du temps une série infinie de questions ultérieures et, partant, de nouveaux champs de réflexion : à qui étendre, dans la nature, la sphère des droits ? et jusqu'à quel point ? uniquement aux être sensibles, agents et patients, ou vraiment à tous ? aux animaux et aussi aux plantes ? aux individus et aux espèces ? aux variétés individuelles ou à des écosystèmes entiers ? comment mettre en rapport, en outre, la défense des droits des non-humains avec la sauvegarde toujours actuelle des droits des humains ? les parasites, virus, agents pathogènes, en somme tous ces êtres qui provoquent des maladies et des pestilences, des perturbations et des destructions de l'espèce humaine doivent-ils aussi être protégés ? Sans doute, disent certains, faudrait-il raisonner de façon holistique, éliminant la séparation entre l'homme et la nature, construction idéologiquement orientée que seul le premier terme a produit en la justifiant à son usage et à sa consommation. En dériverait que tous ces êtres ensemble, instituant des écosystèmes où humains et non-humains construisent des identités respectives dans leurs relations réciproques, ont des droits égaux. Aucune hiérarchie, aucun privilège préalable, seule une grande harmonie préétablie. Mais les comptes ne tournent pas rond, à tel point que, à la fin, contre ces lambeaux de mysticisme panthéiste il y a toujours quelqu'un, visiblement lié aux religions révélées les plus répandues, qui célèbre la primauté de l'espèce humaine : de sorte que, pour autant que les êtres vivants non humains ne soient pas exterminés de façon injustifiée, au fond c'est la vie humaine qui doit en dernière instance être protégée. Le cercle se clôt en retournant au point de départ. Et de nouveau : organicisme, anti-anthropocentrisme, primitivisme, *wilderness*, développement durable, égalitarisme, bio-régionalisme, éco-féminisme, anti-utilitarisme, décroissance, localisme ne sont que quelques-unes des étiquettes attribuées aux différentes postures de ce débat acharné, inépuisable dont dépendent nos existences présentes et, surtout, les existences futures de nos enfants. Penser la nature signifie penser un modèle de société qui la rende possible, et vice versa.

Pour récapituler, on pourrait reprendre cet écheveau théorique complexe proposant schématiquement deux postures de fond : d'une part, environnementalisme, position *light*, de l'autre, écologisme, position *hard* ou, comme on a coutume de dire, *deep*. Prométhée et Orphée sont à l'affût. La première position prend encore l'être humain comme point de vue privilégié et fin ultime de toute pensée et action en faveur de la protection environnementale : la pollution, en somme, a des conséquences graves pour notre société trop humaine, elle en me-

nance les bases, et c'est pour cela qu'elle doit être maîtrisée. Dans cette perspective, la diversité naturelle doit être considérée comme une ressource pour les humains, de sorte que les espèces vivantes soient à entendre comme une sorte de réserve pour l'agriculture, la médecine et, en général pour le développement économique et social. La nature, si on la laisse sans contrôle est en soi encore cruelle, et c'est toujours en fonction d'une meilleure organisation collective qu'elle peut et doit être protégée. Selon la *deep ecology* les choses sont très différentes. La diversité naturelle est une valeur intrinsèque, abstraction faite de toute instrumentalisation par la dimension humaine. Les espèces vivantes doivent être protégées pour ce qu'elles sont, non pour ce à quoi elles servent. La réduction de la pollution est, par conséquent, prioritaire par rapport à la croissance économique, et la diminution de la population mondiale devient un impératif, non seulement pour la population même, mais pour la planète dans son ensemble. L'homme est une menace pour la nature, à moins d'être considéré comme partie de celle-ci, et donc repensé à la source – lui-même et toutes ses organisation sociales et culturelles – sur la base des exigences de cette dernière. À l'instrumentalisation humaniste de l'écologisme, s'oppose une vision radicale antihumaniste qui débouche sur un mysticisme absolu, où s'unissent dans un même bouillie philosophique Spinoza et la non-violence, le bouddhisme et le végétarisme, le nudisme et le *wellness*, les religions orientales et, comme par hasard, la production biologique. Tout tourne, dans un magma conceptuel à la fois *cool* et but en soi : où l'opposition tant tranchée que partagée au modèle de développement post-capitaliste et postindustriel (synthétisé en guise de slogan dans la lutte menée contre les grosses marques multinationales) ne permet toutefois pas de pénétrer réellement dans le règne toujours plus flou de cette « nature » dont on revendique pourtant – aveuglément – les raisons.

4. Politique oubliée

Que nous enseigne ce bref excursus dans le monde de la pensée environnementaliste et écologique ? Quoiqu'un peu caricatural, nous pouvons en tirer quelques observations importantes non seulement pour l'écologisme même mais, de façon plus générale, pour notre discours spécifique relatif aux non-dits de la pensée naturaliste et à ses résultats régressifs équivoques. Le premier élément qui émerge avec évidence est qu'une grande partie du débat repose sur un préjugé substantialiste, matérialiste, ontologique. La nature – prétend-on – est une chose tangible, d'emblée perceptible ; l'homme en est une autre, elle aussi empiriquement donnée. Ce n'est pas par hasard que nombre de penseurs environnementalistes et

d'activistes écologiques se sont en effet efforcés de distinguer avec précision ce qu'il y a à sauvegarder, parce que doté de valeur et de droits, de tout le reste : de façon essentialiste, définitoire, définitive. Or, ce qui devrait désormais ressortir de ce que nous avons tenté de dire jusqu'à présent, c'est que la nature et l'homme ne doivent pas du tout être appréhendés comme des choses, des données ultimes, des faits tangibles, puisqu'ils ne sont au contraire que des idées, des concepts, des valeurs, des signifiés, constitués entre autres par détermination réciproque. Si l'on nous passe le technicisme, il s'agit d'un authentique axe sémantique qui trouve une application dans différentes situations et conditions, périodes historiques et aires géographiques, selon des modalités également très variées. Comme nous le verrons dans le paragraphe conclusif, la détermination de ce qui est naturel et de ce qui est humain, ainsi que les conséquences pratiques de ce partage, varient considérablement selon les cultures. Il en résulte également que la distinction entre humains et non-humains perd une grande partie de son évidence présumée : où finit la nature et où commence la société ? faut-il et comment identifier des critères de distinction entre les deux mondes ? y a-t-il des possibles superpositions entre eux ? peut-on trouver des cas de sociétés naturelles ou de natures sociales ? pourquoi une ruche d'abeilles est-elle à la fois nature et construction culturelle ? quels sont les activités humaines qui rentrent dans la sphère de la nature et quelles sont celles qui se situent du côté social ? comment et où discriminer, dans l'animal-homme, une part naturelle et éternelle d'une autre conventionnelle et arbitraire ? Interrogations fatigues – très anciennes et irrésolues – que de nos jours, soumises au naturalisme le plus grossier, l'on tend à résoudre en termes universalisants, retrouvant des chaînes génétiques et des bases neurologiques communes, des universaux biologiques supposés dont dérivent – selon nombre de penseurs illustres – la faculté du langage et l'usage des outils techniques, la construction des valeurs et les croyances religieuses. Et même l'écologie la plus radicale, résolument anti-humaniste, ne parvient pas à dépasser entièrement le présupposé occidental, ethnocentrique, selon lequel le monde humain et le monde non humain sont des évidences empiriques constitutivement séparées l'une de l'autre. Cette écologie assume souvent le point de vue du monde naturel soi-disant donné, sans réellement déjouer les articulations formelles qui le constituent comme une mauvaise habitude perceptive, une fausse évidence.

Toutefois, une anthropologie non de la culture mais de la nature, discipline pionnière qui désormais depuis quelques années est en train d'argumenter et d'imposer ce qu'au début de ce chapitre nous avons appelé sans aucun paradoxe *multinaturalisme*, sait très bien que les entités du monde, humaines et non humaines, naturelles ou culturelles, ne sont autres que des attributions de sens, des

déterminations de valeur qui partagent le continuum de l'expérience humaine et sociale de façon à chaque fois différente, entre autres souvent déconnectée de toute base matérielle, physique ou géographique. Des institutions comme la religion et la parenté, des formes du travail comme l'agriculture et surtout la chasse pour ne pas parler de phénomènes comme le rêve ou la transe, la médecine et le chamanisme déterminent de manière variable les hiérarchies des êtres, les articulations de la biosphère, les constructions éthiques et politiques. Des hommes, des animaux, des plantes, des rochers et ainsi de suite ne sont pas des choses déjà données, comme le prétend notre ethnocentrisme rationaliste ingénu, mais des constructions anthropologiques, de la même façon que les esprits, les âmes ou les héros mythiques ne sont pas des inventions fictives. D'ailleurs, ces déterminations de sens et de valeur s'accomplissent toujours, dans des univers anthropologiques différents, à partir de conditions qui sont rarement statiques et systématiques, données une fois pour toutes en termes d'équilibres et d'harmonies. En revanche, ce qui domine c'est le conflit, le heurt, la lutte. La pertinence des séparations entre nature et culture non seulement n'est pas universelle, mais dépend des aménagements variables des sociétés et des cultures.

Là entrent en jeu des stratégies d'attaque et des tactiques de défense, tentatives d'appropriation et gestes d'attribution. Nous en reparlerons en conclusion. Ici, nous devons, préventivement, débrouiller davantage les nœuds logiques importants entre une critique des politiques écologiques, une ethnographie de la recherche scientifique et une anthropologie des natures au pluriel.

Quel fut en effet, à bien y penser, la limite de toute action politique qui a érigé la nature comme valeur première ? C'est flagrant : lesdits Verts ont placé dans l'agenda politique le thème de la Nature, sans toutefois jamais réellement égratigner les bases d'une politique implicite de la nature qui, plus ou moins consciemment, a toujours existé dans la culture occidentale. Les Verts ont posé définitivement et opiniâtrement un problème très sérieux : celui de l'état de santé de la planète, ainsi que du changement de paradigme conceptuel imposé par l'avancée de la pollution atmosphérique. Mais ils l'ont fait de façon on ne peut plus imprécise, erronée, inévitablement perdante. D'une part, leurs insistances sur l'environnement, transversales par rapport aux retranchements institutionnels, ont disloqué le panorama de la politique, exigeant une redistribution des acteurs en jeu et de leurs objectifs programmatiques. D'autre part, cette dislocation a fini par retomber sur les Verts mêmes, et seulement sur eux, qui ne sont jamais parvenus à assumer une identité communicative reconnaissable et, donc, une orientation politique claire : de droite ou de gauche ? administrateurs ou utopistes ? technocrates ou activistes ? Tout un chacun a fini par devenir ministre de l'environnement, tout

un chacun a occupé la charge de secrétaire du parti écologique. Un siège comme un autre. La raison de cette défaite est en même temps flagrante et hautement problématique : la « nature » dont les écologistes ont parlé et parlent encore, en revendiquant les raisons et en exigeant les actions légitimes du gouvernement pour la préserver, n'est, ni plus ni moins que la nature allant de soi du sens commun, cette sorte d'amalgame entre politique grecque, cartésianisme français et parcs américains que l'homme de la rue hérite de la recherche scientifique, du reste en la banalisant et en la simplifiant. Il s'agit, entre autres, non pas de la nature de la revue *Nature* mais de celle de Piero Angela, d'une divulgation scientifique de masse qui assume, sans la problématiser, toute l'autorité discursive et l'autorité sociale des dites sciences de la nature, en la reproposant dans un cadre énonciatif très différent : précisément, le cadre des médias. La nature des Verts, en d'autres termes, donne pour évidents les mécanismes culturels qui l'ont instituée : c'est-à-dire, nous le verrons, cette séparation – de fond et de principe – entre nature et société sur laquelle s'érige la distinction occidentale entre science et politique.

L'action des écologistes révèle en somme, subrepticement et involontairement, la duperie épistémologique et politique qui se trouve derrière l'idée de « nature », l'impensé qui la constitue, en posant l'exigence d'un nouvel effort intellectuel, déjà pointé du doigt par certains parmi les protagonistes les plus lucides de la *deep ecology*, d'un nouveau mode de constituer un écoumène qui englobe nature et société, science et politique. Insérer la question de la nature dans l'agenda politique, raisonner par exemple en termes de modèles soutenable de développement économique implique, en creusant à fond, un changement radical de mentalité sociale et par conséquent de programmation de l'action politique. Cela comporte par exemple un renoncement tant de l'attitude de protection *contre* la nature (comme il est arrivé tout au long de l'histoire) que de l'attitude opposée, de protection *de* la nature (comme le préconise l'écologisme le plus répandu). Et cela au nom d'une véritable action de construction sociale de la nature, fruit d'une longue et complexe concertation entre les parties en cause – économistes, administrateurs, producteurs, capitalistes, consommateurs, scientifiques, philosophes, écologistes mêmes... – qui mène à une prospection, et conséquente réalisation, de ce qui peut et doit être l'environnement naturel, le monde commun où vivre, l'écoumène futur. Ce qui vient à disparaître est en somme l'idée de l'altérité radicale de la nature par rapport à l'homme : la nature est le produit de rapports sociaux, comme disent les *hard*, non réalité autre à consommer ou à choyer. Mais, si cela est vrai, le corrélat doit valoir aussi : la société n'est pas l'issue d'un détachement culturel plus ou moins douloureux d'une base naturelle qui lui préexiste, mais cohabite avec la nature, en a un besoin constitutif. Chasser du gibier et courtiser un amou-

reux sont des actions formellement similaires : de sorte que la proie capturée et l'amant épris finissent, si l'on veut, par avoir la même nature, le même rôle social.

5. Conclusion

Une politique écologique pensée ainsi rejoint et valorise, de façon surprenante et définitive, l'hypothèse du multinaturalisme que certains anthropologues sont en train de proposer depuis quelque temps comme nouveau mode de pratiquer l'enquête ethnologique. Selon ceux-ci la multiplicité ethnique ne se propage pas à partir d'un fond naturel unique, autre partage par rapport à toute formation culturelle spécifique, mais est tout un avec la diversité naturelle, avec la multiplicité constitutive des natures. Une fois avortée l'hypothèse de la modernité, celle des destins magnifiques et progressistes du genre humain fondés sur des soi-disant rationalismes éclairés, les politiques actuelles retrouvent, avec la question environnementale, ce que les « sauvages », de quelque origine que ce soit, ont toujours su : la nature n'existe pas en soi mais fait partie de la culture, tantôt comme participant d'elle, tantôt comme son autre. Raison pour laquelle elle n'est pas, n'a jamais été, pour une grande partie des ethnies qui ont peuplé et peuplent toujours la planète, matière à problème. En Amazonie certains indigènes tutoient la nature : il suffit d'examiner leur système pronominal pour en tirer les conséquences philosophiques opportunes. Il n'y a que cette perspective élargie qui puisse contribuer à penser la nature en sémiotique, à remettre en cause le regard que la discipline porte à la nature, voire à *mettre à nu la nature de la sémiotique*.

Références bibliographiques

- AKRICH, Madeleine *et al.* (2006), *Sociologie de la traduction : textes fondateurs*, Paris, Mines.
- CONSIGLIERE, Stefania (dir.) (2014), *Mondi multipli*, 2 vol., Napoli, Kajak.
- DESCOLA, Philippe (2005), *Par-delà nature et culture*, Paris, Gallimard.
- DESCOLA, Philippe (2010), *Diversité des natures, diversités des cultures*, Paris, Bayard.
- DESCOLA, Philippe (2011), *L'Écologie des autres*, Paris, Quæ.
- DESCOLA, Philippe (2014), *La Composition des mondes*, Paris, Flammarion.
- ECO, Umberto (1990), *I limiti dell'interpretazione*, Milano, Bompiani.
- GREIMAS, Algirdas Julien (1966), *Sémantique structurale*, Paris, Larousse.
- GREIMAS, Algirdas Julien, COURTÉS, Joseph (1979), *Sémiotique : dictionnaire*

raisonné de la théorie du langage, Paris, Hachette.

- LATOUR, Bruno (1991), *Nous n'avons jamais été modernes*, Paris, La Découverte.
- LATOUR, Bruno (1999), *Politiques de la nature*, Paris, La Découverte.
- LATOUR, Bruno (2006), *Changer de société, refaire la sociologie*, Paris, La Découverte.
- MARRONE, Gianfranco (2010), « Politiche della Natura / Natura della politica », dans POZZATO, Maria Pia (dir.), *Testi e memoria*, Bologna, Il Mulino.
- MARRONE, Gianfranco (2011), *Addio alla Natura*, Torino, Einaudi.
- MARRONE, Gianfranco (dir.) (2012), *Semiotica della natura (natura della semiotica)*, Milano, Mimesis.
- MATTOZZI, Alvisè (dir.), (2006), *Il senso degli oggetti tecnici*, Roma, Meltemi.
- VIVEIROS DE CASTRO, Eduardo Batalha (1998), « Les pronoms cosmologiques et le perspectivisme amérindien », dans ALLIEZ, Éric (dir.), *Gilles Deleuze : une vie philosophique*, Le Plessis-Robinson, Institut Synthélabo pour le progrès de la connaissance.
- VIVEIROS de CASTRO, Eduardo Batalha (2009), *Métaphysiques cannibales*, Paris, Presses Universitaires de France.

Propositions pour une méso-sémiotique ou sémiotique des milieux

Nicole Pignier
Université de Limoges

Dans notre ouvrage *Le Design et le Vivant : cultures, agricultures et milieux paysagers* (2017), nous proposons d'envisager les « environnements paysagers » en tant que *milieux* dans lesquels chacun de nous est tissé. La notion de *milieux paysagers* fait écho au concept de *Jardin planétaire* tel que le propose Gilles Clément (2006). Selon ce dernier, la Terre est un espace clos, un enclos que nous partageons avec tous les êtres vivants, dont les ressources nécessaires à notre vie sont limitées et dont nous devons prendre soin. Ce postulat amène à penser chacune de nos activités, spatio-temporellement situées mais partout effectives sur la planète, en lien avec cet état de fait : dans cet enclos autonome et fragile, chaque paramètre interfère sur l'ensemble et l'ensemble interfère sur chacun des êtres en présence.

La notion de milieux paysagers fait également écho au concept de *milieu* tel que le renouvelle précisément le géographe et philosophe Augustin Berque (2016), à partir des travaux du naturaliste, biologiste allemand Jakob von Uexküll (1934) ainsi que ceux du philosophe japonais Watsuji (2015). Le milieu se distingue alors du donné environnemental brut. Le sens des choses relève d'une dynamique selon laquelle le donné environnemental est saisi par les sens, l'action, la pensée et le langage en tant que quelque chose. Uexküll fut en effet le premier en biologie à appréhender le vivant comme constitué d'une infinité de mondes perceptifs, tous liés entre eux sur le mode de l'orchestration et non sur un ordre d'interdépendances hiérarchiques dictées par la nécessité.

Notre proposition consiste à penser le design des milieux paysagers en tant que projet de vie dans toutes ses formes, la vie relevant de la biosphère comme celle relevant du rapport existentiel au milieu dans lequel les sociétés et les territoires évoluent concrètement, avec leurs spécificités économiques, géographiques, démographiques, culturelles. Nous esquissons une méso-sémiotique ou sémiotique des milieux apte à questionner les bases écologiques de nos mondes technosymboliques, les capacités d'autres êtres vivants à symboliser, à énoncer et à communiquer. Dans ce chapitre, nous nous demanderons, en un premier temps,

dans quelle mesure on peut encore soutenir ou pas que la faculté de symbolisation est propre aux êtres humains. À partir de quelle base peut-on dire qu'il y a de l'énonciation et de la communication sans tomber dans une projection anthropomorphiste ? Peut-on parler d'énonciation sans sujet ? La deuxième partie précisera l'hypothèse d'une énonciation minimale chez tout être vivant. En un troisième temps, nous interrogerons le lien entre la communication symbolique et la communication par contiguïté-continuité. La dernière partie délimitera les fondements épistémologiques de la sémiotique des milieux ou méso-sémiotique. Enfin, nous conclurons sur l'élargissement du plan d'immanence du sens nécessaire au questionnement des interrelations entre présences humaines et présences des autres êtres vivants à leur milieu.

1. La faculté de symbolisation est-elle propre aux êtres humains ?

Certes, l'on peut soutenir la thèse très répandue aujourd'hui encore en sciences humaines et notamment en sciences du langage que la réalité n'a de sens que le sens que nous, les humains, lui donnons. Cela, en raison de notre aptitude à posséder des systèmes linguistiques et sémiotiques. Dans *Problèmes de linguistique générale*, Émile Benveniste affirme par exemple que le langage, condition de la pensée comme de l'éveil de la conscience, est le propre de l'humain :

[II] représente la forme la plus haute d'une faculté qui est inhérente à la condition humaine, la faculté de symboliser. Entendons par là, très largement, la faculté de représenter le réel par un « signe » et de comprendre le « signe » comme représentant le réel, donc d'établir un rapport de « signification » entre quelque chose et quelque chose d'autre. (1966 : 26)

Ainsi, les langues et autres systèmes sémiotiques dérivés *via* lesquels se réalise le langage fondent la culture, ce « milieu humain » qui « donne à la vie et à l'activité humaines forme, sens et contenu »¹. La culture, inexistante chez les animaux, « inhérente à la société des hommes », est « un phénomène entièrement symbolique ». « Par la langue, l'homme assimile la culture, la perpétue ou la transforme » (1966 : 30).

Partant de ce postulat, le sémioticien observe comment les constructions

1. Chez Benveniste, la langue est le système symbolique fondateur, « tous les autres systèmes de communication graphiques, gestuels, visuels, etc. en sont dérivés et le supposent » (1966 : 28). Des sémioticiens comme Greimas nuancent cette thèse, partant du principe que chaque système symbolique a son autonomie et qu'il faut donc l'étudier comme tel. Ceci dit, la thèse d'une capacité de symbolisation propre à l'humain est commune aux deux auteurs.

symboliques produisent des effets de nature, de naturalité, en jouant sur des systèmes de signes, il observe comment les discours expriment et génèrent nos systèmes de croyances, interprétations du réel en lui affectant de la valeur. Mais ne serait-ce pas oublier que d'une part, d'autres êtres vivants comme les animaux ont une faculté à symboliser, et que, d'autre part, tout être vivant, de la pré-bactérie à l'être humain, possède une capacité à attribuer au réel perçu un sens en tant qu'« orientation », mouvement, dynamique mais aussi en tant qu'« appréciation de » ?

Le paléoanthropologue Pascal Picq pointe ce qu'il nomme des « travers épistémologiques » qui ont conduit à des thèses telles que celle de Benveniste. Il dénonce « l'arrogance » et « le complexe de supériorité d'*Homo Sapiens* qui perd toute sagesse épistémologique dès lors qu'il s'agit de réfléchir à sa propre évolution », faisant « impasse sur les grands singes et les autres espèces » (2010 : 70-71). Il rappelle que de nombreuses études ont permis de mettre en évidence notamment chez les grands singes, et plus particulièrement les chimpanzés, « des capacités cognitives homologues aux nôtres pour apprendre et utiliser des modes de communication symbolique » (*Ibid.* : 41). En outre, d'après lui :

[...] on peut constater que la plupart des fonctions attribuées au langage humain se retrouvent, à des degrés très divers et selon des modalités plus ou moins discrètes selon les espèces, dans les modes de communication des grands singes, des singes ou d'espèces appartenant à des lignées plus éloignées. (*Ibid.* : 27)

Ainsi, de ses analyses de scènes filmées entre chimpanzés, Picq ressort « les fonctions narratives et argumentatives, ainsi que la capacité d'évoquer l'écoulement du temps, des notions d'obligation, de devoir, etc. » (*Ibid.*).

Le biologiste Jean-Claude Ameisen, de son côté, fait référence, dans son ouvrage *Sur les épaules de Darwin : les battements du temps*, à une étude menée par des écologues américains, John Endler et Laura Kelley qui mettent en valeur la présence chez certains oiseaux, de la fonction poïétique / poétique du langage avancée par Jakobson. Les compositions « architecturales » des oiseaux jardiniers en constituent un exemple marquant : les mâles passent des semaines à bâtir des tonnelles, à les orner d'objets de couleur, selon des dispositions propres à l'illusion d'optique, à des effets de perspective. La composition du jardin où ces oiseaux vont faire leur cour révélerait d'autres desseins que des fins fonctionnelles ou biologiques, il s'agirait d'une aptitude à faire preuve de « sens de l'esthétique » (Ameisen, 2012 : 357-364). L'étude relatée nous amène à faire l'hypothèse d'une véritable capacité d'énonciation architecturale.

Dans *La Communication animale*, l'éthologue Jean-Pierre Jost (2014) apporte plusieurs cas de figure particuliers. Il précise qu'à plusieurs reprises, des chercheurs différents ont observé que les éléphants transportent avec leur trompe en des endroits particuliers des ossements de leurs défunts, ils pratiquent ensuite des rencontres régulières lors desquelles ils tournent en cercle autour des os sur un rythme lent et régulier. Ne s'agit-il pas là d'une expression gestuelle tout à fait symbolique ? Les signes gestuels consistent à se représenter l'absent et à faire acte de mémoire, collectivement. Jost note aussi l'exemple de ce que les éthologues appellent « la ruse du coq » ; le gallinacé est capable de « tromper l'ennemi », un coq rival en l'occurrence, en émettant des cris qui d'ordinaire servent à exprimer la présence de nourriture. De tels productions de signes sonores nécessitent une aptitude à se représenter quelque chose d'absent, à prévoir, souhaiter aussi la réaction de l'autre. En termes sémiotiques, cela semble bien relever d'une capacité à énoncer, c'est-à-dire à produire un ensemble de signes donné à interpréter à autrui, avec une intentionnalité particulière.

Ce cas, que pourraient aisément compléter les capacités de nombreuses espèces de singes à faire des blagues, manifeste des capacités énonciatives. Qu'en est-il des capacités communicationnelles ? Selon Greimas, la communication comprend « toute action de l'homme sur les autres hommes », toute action « créatrice des relations intersubjectives, fondatrices de la société » (1993 [1979] : 46). Il différencie la communication de la production qui, elle, consiste à agir sur les choses et sur la nature. Si l'on retient dans cette appréhension relativement large de la communication l'idée d'une action créative de relations intersubjectives, les cas cités démontrent alors que la communication, tout comme l'énonciation *via* des ensembles de signes symboliques, ne sont pas réservées aux êtres humains, la différence entre l'énonciation humaine et l'énonciation animale n'étant sans doute pas tant de nature que de degrés.

2. Énonciation individuelle, énonciation collective, énonciation sans sujet ?

Les biologistes Stefano Mancuso et Alessandra Viola dans l'ouvrage *Brilliant Green. The surprising history and Science of Plant Intelligence* (2015) traitent des capacités perceptives des plantes. Ces dernières, disent les deux auteurs, ont une mémoire, une intelligence individuelle et collective, elles grandissent, se développent, disparaissent en fonction de leurs interactions – intelligentes – avec leur milieu. Leurs racines jouent le rôle du cerveau ; dans une petite région située à l'extrémité de celles-ci, les plantes produisent des substances par lesquels elles « communi-

quent », selon les termes des deux biologistes, avec les autres plantes. Elles « communiquent » également avec les animaux, les attirant entre autres pour les manger – quand il s’agit de plantes carnivores – ou pour qu’ils transportent le pollen (2015 : 156-157).

Il y a bien action de la plante sur les autres êtres vivants qui sont dans son environnement mais s’agit-il d’une action de communication intentionnelle et consciente, réflexive ? S’il ne s’agit pas de communication *via* des signes symboliques, on note néanmoins la capacité des êtres végétaux à percevoir et se donner à percevoir dans un rapport de contiguïté ou de proximité. Cette aptitude relève, cependant d’une conscience minimale, si l’on en croit les mots de Merleau-Ponty : « La conscience est originairement non pas un “je pense que” mais un “je peux” [...] Mouvoir son corps, c’est viser à travers lui les choses, c’est le laisser répondre à leur sollicitation qui s’exerce sur lui sans aucune représentation » (1945 : 161).

Pour le phénoménologue, le « je peux » désigne la capacité à sentir avec nos différents sens, nous mouvoir et nous émouvoir. Cette attitude est celle de notre corps propre, celui que nous percevons, et c’est aussi en tant qu’être de perception que nous sentons, percevons les autres et les choses. Une conscience minimale qui, sans relations symboliques serait tout de même présente chez les plantes dans la mesure où elles se vivraient dans leur milieu, où elles vivraient leur milieu plutôt qu’elles ne vivraient de façon intransitive et immédiate.

Peut-on alors faire l’hypothèse d’une subjectivité et d’une énonciation sans sujet ? Cette conscience minimale sous-tendrait et accompagnerait un « pouvoir » et un « vouloir » présents chez tous les êtres vivants, en tant qu’organismes, individus ou espèces, une capacité à *ek-sister*, à « être soi » en sortant de soi, en interrelations avec son milieu, une capacité propre aux êtres vivants. Il s’agit là, d’après Kinji Imanishi et Augustin Berque d’un mouvement de *subjectivité* :

Nous devrions sans doute, au XXI^e siècle, dégager méthodiquement la voie d’une *bioherméneutique*, fondée sur la biosémiotique et l’éthologie, pour entériner rationnellement le fait que tout le vivant, à quelque niveau ontologique que ce soit, est doué d’un certain être-soi – qu’il est donc doué de subjectivité à son propre niveau, comme nous le sommes nous-mêmes au niveau qui nous est propre (celui du *cogito*, en particulier) ; et que par conséquent, tous ces divers degrés de subjectivité sont capables intrinsèquement de *motiver des raisons d’agir*, pas seulement de fonctionner selon une mécanique aveugle (hormis le seul *cogito*). (Berque, 2015 : 186)

Le vivant procéderait en quelque sorte d’une indifférence causale relative comme le suggère le philosophe allemand Hans Hojas :

Ajoutons encore un mot d'explication à propos du type de « vouloir » qui est ici attribué à la nature. C'est un vouloir de dépassement de soi-même, mais qui n'a pas besoin d'être lié à un « savoir » et certainement pas à un savoir anticipatif ni à la représentation d'un but mais bien à une capacité de discernement – de telle sorte que quand elle rencontre la configuration physique favorable la causalité n'est pas indifférente à son invitation, mais lui obéit préférentiellement et elle se glisse dans l'ouverture qui s'offre à elle pour ensuite se frayer son lit à travers les différentes occasions ultérieures. (2006 : 108)

Le mouvement de *subjectité* que Kinji Imanishi observe dans ses travaux d'éthologue et de biologiste, et dont Augustin Berque précise le principe sémiotique, coïncide exactement à ce que Jonas décrit. Il ne s'agit pas d'orientations arbitraires, hasardeuses ou à l'inverse liées à de la nécessité. Il s'agit de sens par ajustement à des « occasions », non programmé, d'une « subjectivité sans sujet » capable d'apprécier son milieu. Il s'agit de :

[...] la dissémination d'une intériorité appétitive germinale à travers d'innombrables particules individuelles plutôt qu'à travers une unité originaire à l'intérieur d'un sujet métaphysique [...] Des « unités » d'associations discrètes du divers organique ou inorganique, seraient alors déjà un résultat évolué, une cristallisation pour ainsi dire, de cette visée dispersée et elles seraient inséparables de la différence ou de l'individuation. (Jonas, 2006 : 107)

Ce vouloir, cette raison d'agir spécifique, imprévisible, par ajustement, réorientation continue en fonction du moment et de l'occasion, fondés sur des capacités de discernement et d'appréciation, Jonas le nomme *appétition*. Une appétition de chaque être vivant, disponible aux occasions, s'exprimant dans les situations concrètes qui rendent possibles des réorientations (*Ibid.* : 113). L'appétition chez Jonas fait écho en tous points à la subjectité chez Imanishi et Berque. Les deux notions désignent la dynamique d'une subjectivité sans sujet qu'Imanishi et Berque appellent une « ambiance », une capacité à être soi en *ek-sistant* dans son milieu. Il ne s'agit pas d'un sujet autonome, d'un Moi-sujet transcendantal ou d'un sujet face à un objet mais d'un actant ambiant, tissé dans son milieu et se faisant, le tissant.

Il ne s'agit pas d'un « pas encore sujet » mais d'autre chose ; d'une tension entre partenaires accueillants / accueillis. Ce faisant, les plantes, les bactéries, les micro-organismes n'énoncent pas au sens de « produire des discours à l'aide de signes symboliques » mais on pourrait dire qu'ils énoncent au sens où ils manifestent quelque chose d'eux-mêmes aux autres avec une intentionnalité particulière, sans forcément d'intention² et perçoivent dans la mesure relative de leur

2. C'est la distinction que Greimas fait entre intention et intentionnalité. Pour lui, l'intentionnalité permet de concevoir l'acte « comme une tension qui s'inscrit entre les deux modes d'existence : la virtualité et la réali-

monde perceptif ce que leur milieu manifeste. En appréhendant l'énonciation en tant que processus de manifestation de quelque chose dans un lien sémiotique et perceptif, processus d'ancrage de partenaires dans la concrétude des choses, on peut faire l'hypothèse qu'il y a là une énonciation sans sujet symbolique. Cela même quand l'espèce, le milieu ou des organismes et individus dépourvus de capacités symboliques manifestent quelque chose d'eux dans un lien perceptif, lien d'appréciation, de dépréciation, de choix de partenaires. L'énonciation sans sujet consisterait alors pour un être vivant à manifester quelque chose avec une intentionnalité tandis que la co-énonciation consisterait à accueillir ce que les choses et les êtres manifestent relativement à leur conscience minimale.

La définition que proposent Jacques Fontanille et Claude Zilberberg nous rappelle qu'il y a dans l'énonciation un acte concret, incarné, consistant à ancrer le symbolique dans les choses pour rendre les signes perceptibles et interprétables :

[...] l'énonciation est une *praxis* dans l'exacte mesure où elle donne un certain statut de réalité [...] aux produits de l'activité de langage : la langue se détache du « monde naturel » mais la *praxis* énonciative l'y plonge à nouveau, faute de quoi les actes de langage n'auraient aucune efficacité dans ce monde-là. Il y a bien deux activités sémiotiques, les activités verbales et les activités non verbales, mais elles relèvent d'une seule et même « praxis ». (1998 : 128)

Si dans la dernière partie de cette contribution nous questionnons la soutenabilité de la thèse qui consiste à penser la langue comme foncièrement coupée du « monde naturel », nous partageons l'appréhension de l'énonciation comme manifestation perceptive des signes énoncés. Et quand il s'agit de processus perceptifs fait de signes « ambiants », non construits symboliquement mais non sans intentionnalité, n'y a-t-il pas aussi quelque chose qui relève d'une manifestation *ek-sistentielle*, individuelle ou collective accueillie par d'autres êtres vivants, à dessein d'autres êtres vivants et exprimant / générant le milieu ?

La *praxis énonciative* appréhendée comme dynamique culturelle (Bertrand, 2000) ne concerne-t-elle pas, dans une moindre mesure, les animaux ? Les éthologues ont démontré par exemple des variations de chants selon les groupes de baleines, des variations dans la manière de fabriquer des outils selon les groupes de corneilles à partir des aptitudes bio-physiologiques que possèdent les espèces. Ces renouvellements, variations des bases communes aux différents groupes d'une

sation ». La notion d'intention, quand elle est utilisée comme exclusive pour définir l'acte de communication lui « paraît critiquable dans la mesure où la communication est alors envisagée comme un acte volontaire – ce qu'elle n'est pas toujours – et comme un acte conscient – ce qui relève d'une conception psychologique par trop simpliste de l'homme » (1993 [1979] : 190).

même espèce donnent lieu à une transmission intergénérationnelle avec des évolutions possibles bien entendu (Jost, 2014). L'apprentissage et la transmission culturelle ne seraient donc pas réservés aux êtres humains mais relèveraient de différences de degrés selon les aptitudes de certaines espèces à communiquer via des processus éco-techno-symboliques.

3. Communication symbolique et communication par contiguïté-continuité

La méso-sémiotique ou sémiotique des milieux questionne les interrelations entre pensée symbolique et base écologique, la synesthésie permettant le lien entre les deux. Les tensions entre la multiplicité des champs de présence perceptive des êtres vivants qui, affectés sensiblement par leur milieu, le font évoluer de façon improbable et créative – tel est le principe dynamique de la subjectivité – configurent la capacité de ce milieu à devenir.

Quand on appréhende l'environnement dans lequel vivent les hommes non plus sous l'angle du paysage mais sous celui du milieu, il ne s'agit plus de décrire ce qui se passe entre des sujets regardants et un objet-paysage, mais de porter attention aux dynamiques tensives des ambiances, variations synesthésiques qui affectent la présence des êtres vivants, ces derniers, dans leur acte perceptif, modulant, modifiant le milieu de leur existence. Pour le dire autrement, les milieux, dans leur variation continue, configurent une modulation permanente des subjectivités qui, se faisant, individuent – au sens d'individuation – le milieu.

Les processus de sens des milieux, combinent sans doute, à divers degrés, des sémoses – association de plans de l'expression / plans de contenus interprétatifs – par relation de contiguïté physico-perceptive, sensorielle, la synesthésie du milieu paysager affectant les êtres vivants par association d'une multiplicité de manifestations sensorielles, y compris la respiration, le rythme. En effet, chaque être vivant et chaque espèce déploient des capacités associatives spécifiques, variables. Mais la mise en mouvement du sens par les sens, par le jeu synesthésique dans la relation de contiguïté, semble davantage en tension plutôt qu'en opposition avec un sens plus symbolique, par relation langagière cette fois. À ce titre, la méso-sémiotique convoque aussi le travail des éthologues et des biologistes qui questionnent les aptitudes langagières des animaux, ainsi que les aptitudes perceptives des plantes.

En portant son attention aux modes relationnels entre les êtres vivants et leur milieu, on se pose la question des écarts, des passerelles, des continuités entre relation par contiguïté physico-perceptive et relation symbolique. Ainsi, les énoncés

symboliques n'ont-ils pas vocation à nous « toucher » *via* l'expression d'une force du dire ? Nous avons par ailleurs mis en évidence les composantes dynamiques et pas seulement formelles de toute énonciation ; selon nous, l'énonciation est une mise en mouvement, un processus fondé sur une force perceptive au fil duquel émerge l'énoncé : « Nous supposons que l'énonciation constitue un acte de perception au fil duquel les forces du vécu, réel ou fictif, entrent en tension avec des forces du dire, motivent des forces du dire en jeu dans l'élaboration des formes » (Pignier, 2013 : 18). La « parole parlante », « dans laquelle l'intention significative se trouve à l'état naissant », dans laquelle l'existence se polarise en un certain sens (Merleau-Ponty, 1945 : 229), invite à être attentif à l'énonciation en devenir où les modulations, les évolutions de l'expression sont liées aux dynamiques perceptives. Ce sont ces modulations qui permettent de vivre les discours des autres comme « accent, ton », d'en faire l'expérience d'une relation au monde, à autrui.

4. En quoi et pourquoi la méso-sémiotique questionne-t-elle la sémiotique ?

La sémiotique des milieux réinterroge la distinction / l'articulation entre action, passion, cognition, triade sur laquelle s'est fondée la sémiotique des passions (Greimas et Fontanille, 1991) et à sa suite, la sémiotique tensive. Ainsi que le rappelle Jean-Jacques Boutaud, dans son introduction à l'ouvrage *Sensible et Communication* :

[...] le sensible, héritier d'une grande et lourde tradition philosophique, sous la domination de l'intelligible, du platonisme au cartésianisme, avant de fonder l'autonomie radicale du sensible, à partir de Kant, ou de concevoir les relations dynamiques entre sensible et intelligible, notamment dans le champ de l'esthétique (Focillon) ou de l'anthropologie (Mauss). On trouve déjà chez les Anciens les traces de ces relations [...] mais les rapports de l'homme au langage, du langage à la raison, de la raison à la maîtrise des passions trompeuses, ont évidemment servi la cause de l'intelligible pour se libérer de la nébuleuse sensible plongée dans le flux, le continu, l'indistinct. (2015 : 1)

Nous avons rappelé le lien de réciprocity, non discrétisable, entre les gestes, le sensible relevant de la sensibilité et l'intelligible (Pignier, 2013). En effet, l'*esthèsis* ou sensibilité individuelle, s'ancre dans le corps propre du sujet de perception, « lieu de notre activité sensori-motrice, déterminant notre rapport à l'espace et au temps » (Ouellet, 2000 : 271). L'*esthèsis* sous-tend alors la *poièsis* de nos gestes, à savoir leur force créative, qui prend des formes particulières et

« dont l'enjeu est d'énoncer non pas nos savoirs désincarnés sur le monde, mais l'expérience charnelle que nous faisons des qualités sensibles de ce dernier en même temps que de notre propre sensibilité » (*Ibid.*).

Le sensible possède de l'intelligible et l'intelligible du sensible, la perception associant continûment les deux comme l'explique Merleau-Ponty :

En somme, mon corps n'est pas seulement un objet parmi les autres, un complexe de qualités sensibles parmi d'autres, il est un objet sensible à tous les autres [...] et qui fournit aux mots leur signification primordiale par la manière dont il les accueille. (1945 : 273)

À la suite d'Ouellet, nous définissons le sensible comme une tension entre *esthèsis* individuelle et esthésie, c'est-à-dire une sensibilité collective. Les sensibilités individuelles, exprimées dans nos gestes, se donnent alors à percevoir à autrui, elles passent ainsi par leurs propres « filtres esthésiques » (Ouellet, 2000 : 352) qui les répètent, les transforment, les mélangent, les trient, les valorisent ou les dévalorisent plus ou moins. C'est ainsi que certaines *esthèsis*, à savoir ces « modes de présentation individuelle d'une expérience perceptive » (*Ibid.* : 272) peuvent tomber dans l'oubli tandis que d'autres peuvent être reprises :

[Elles] se conglomèrent et s'agglutinent, à tel moment de notre histoire ou dans tel groupe de notre société, pour former des esthésies qui, à l'instar des *épistémé* dénotant les formes discursives de la connaissance rationnelle, nomment les configurations propres à la connaissance sensible ou à la sensibilité même d'une époque donnée. (*Ibid.*)

Esthèsis et esthésies travaillent en commun, dans une dynamique continue et spiralée, tout être humain, en tant qu'énonçant quelque chose sur le monde³, fait ce travail d'appropriation, de rejet, de transformation des esthésies ou sensibilités collectives (Pignier, 2013).

Les travaux des biologistes Imanishi et, précédemment, d'Uexküll démontrent l'existence de sensibilités d'individus et d'espèces, non pas des sensations brutes mais des aptitudes à accueillir, à apprécier leur milieu et à le faire évoluer dans une relation de sens, une relation ek-sistentielle. Certaines sensibilités individuelles et collectives se fondent sur des signes ambiants par proximité-contiguïté exprimant des intentionnalités sans accéder aux dynamiques symboliques, tandis que d'autres tissent avec ces signes ambiants des signes symboliques, les aptitudes techno-symboliques des êtres humains, étant, nous l'avons dit, beaucoup

3. Pour Merleau-Ponty, « Le terme de "monde" n'est pas [...] une manière de parler : il veut dire que la vie "mentale" ou culturelle emprunte à la vie naturelle ses structures et que le sujet pensant doit être fondé sur le sujet incarné » (1945 : 225).

plus marquées et efficaces que celles des autres êtres vivants capables de symboliser. Mais le sensible semble ancrer, dans tous les cas, un mouvement existentiel, une force perceptive, une capacité à énoncer et à co-énoncer.

En outre, la sémiotique des milieux pose la question de la base écologique des dynamiques symboliques. Ces dernières, par exemple les langues, sont-elles vraiment coupées d'une relation de proximité-contiguïté à leur milieu ? Les signes, selon la thèse saussurienne et greimassienne, sont arbitraires, c'est-à-dire qu'une forme (un plan de l'expression) peut être remplie par n'importe quelle substance phonique ou graphique (Saussure, 2005 [1967] ; Greimas, 1993 [1979]). Mais n'est-ce pas là faire abstraction du processus historique de formation, évolution des langues ?

La notion de *praxis énonciative* ne peut-elle pas nous permettre, en diachronie comme en synchronie, d'interroger les relations motivées, « contingentes » comme le dit Berque entre les langues et les milieux d'existence ? Selon ce dernier, les mots font partie des choses et n'ont pas leur « racine hors du monde ». Cela ne signifie pas que le milieu dicte de façon déterministe les « substances du plan de l'expression », mais que c'est la singularité créative du rapport perceptif des sociétés à leur milieu qui laisse émaner dans leur « tenir ensemble » le juste signifiant pour désigner quelque chose :

Par exemple, le mot « table » prédique une certaine chose en tant que « table » : « ça (Sujet) », « c'est une table (Prédicat) ». Mais cette chose a en fait déjà été prédiquée en tant que table, à partir du premier support sur lequel un singe, pour la première fois, posa quelque chose. Le mot « table » lui-même résulte d'une histoire aussi longue que le langage humain, et au cours de laquelle, à aucun moment, n'est intervenue la décision arbitraire d'appeler un objet (Sujet) « table » (Prédicat). Tout s'est toujours passé dans la contingence de réalités (Sujet / Prédicat) concrètement intriquées dans une médiance et une historialité. (Berque, 2015 : 342)

Les travaux de François Jullien précisent ce lien de contingence au sens du latin « cum-tangere », « toucher, être en rapport avec ». Le mot « chose » entre autres, qui se dit en chinois « ouest-est » émane de cette relation esthétique disponible aux tensions *via* lesquelles advient le procès du monde (2014 : 50). Les mots ne servent sans doute pas tant à désigner une entité – un objet, un personnage, etc. – que le rapport spécifique à une réalité. En l'occurrence, François Jullien rappelle que la manière de dire « chose » dans la langue chinoise émane de la relation sensible à « un jeu d'interactions sans fin entre des facteurs contraires devenant partenaires par lesquels du monde est matriciellement conçu et s'organise » (*Ibid.* : 40).

Il s'agit dès lors de bâtir une méso-sémiotique qui ne sépare pas l'action, l'émotion comme mise en mouvement, la cognition, mais qui questionne les écarts, tensions entre des pôles, variations, modulations non catégoriels et pas seulement pré-catégoriels. Il s'agit de penser les écarts en tant que jeux constitutifs de forces énonciatives qui expriment et font émerger des formes. Dès lors, les énonciations individuelles et collectives ne seraient plus tant la médiation entre les langues et le monde (Fontanille et Zilberberg, 1998 : 128) que ce qui fonde les discours mais aussi les langues. Il s'agit moins là d'une énonciation « médiatrice » entre du virtuel (la langue, coupée du « monde naturel ») et du réalisé (efficace dans la vie sociale) que d'une énonciation « médiale », qualificatif par lequel Augustin Berque désigne notre rapport perceptif éco-techno-symbolique au réel en tant que milieu *ek-sistentiel*. Chaque nouvelle convocation des mots, des syntaxes, en tant que réénonciation, réactualisant plus ou moins les précédentes, les récusant, les oubliant.

À ce titre, si les langues évoluent en s'autonomisant par rapport aux situations concrètes et singulières des énonciations individuelles, collectives, cela reste une autonomie relative. Elles ne peuvent, sauf à les prendre dans une seule fonction utilitaire, se détacher d'une mémoire collective, à savoir des ensembles de textes, de discours, d'œuvres qui circulent dans la vie sociale. Et ces derniers expriment, génèrent possiblement des manières d'être au monde, des relations au milieu. Ainsi, les langues mais aussi les autres « systèmes » symboliques ne relèvent pas seulement du *logos* qui depuis Platon, résorbe le vivant dans la mesure, dans un ordre métrique et dans la détermination de proportions stables, régulières, (Laplantine, 2005), ils relèvent aussi du rythme en tant que modulations, variations esthétiques.

La méso-sémiotique participe donc d'une sémiotique de l'écart ; elle est attentive aux jeux entre des forces de vie qui fondent les formes de vie esthétiques, perceptives et énonciatives. Parler de forces et de *formes de vie* biologiques, cela signifie que la méso-sémiotique est attentive aux dynamiques du milieu propices au (re)déploiement d'une multiplicité de formes de vie et pas seulement d'espèces, formes de vie génétiques, éthologiques, physiologiques (Bœuf, 2014). Mais la notion de *forces de vie* signifie également, selon des auteurs de disciplines diverses tels que Imanishi, Berque, Jonas, que chacun des organismes, chacune des espèces, s'installe, choisit un milieu selon une force de subjectivité, d'appétition, de volition. Un mouvement sans but précis qui bifurque, s'oriente selon l'occasion du moment et dans l'interaction avec le milieu. Un mouvement qui prend sens à partir de facultés qu'un organisme, une espèce possèdent pour apprécier son milieu et le percevoir. Ces forces énonciatives, sans subjectivité,

sans intention précise mais fondées sur une intentionnalité, variables selon les espèces et les organismes font émaner et expriment des formes de vie sociales, des manières d'être à son milieu, des façons de se nourrir, de se reproduire...

Les forces et formes de vie biologiques sembleraient par conséquent être liées, réciproquement, aux forces et formes de vie perceptives et esthésiques. Des conceptions qui écartent donc la thèse du déterminisme causal et utilitaire pour expliquer l'évolution des espèces, tout autant qu'elles écartent des possibles reconnaissances des formes de vie en tant qu'expression d'une identité au sens d'une manière d'être au monde d'un sujet stratégique et autonome. Elles invitent à prendre soin des variations continues entre les êtres vivants et leur milieu d'existence⁴.

Dans le domaine de l'art, Herman Parret a participé d'ailleurs à l'émergence d'une sémiotique qui prend en compte l'écart, le jeu, les tensions entre les êtres et leur milieu. Ses travaux sur la présence interrogent la puissance d'agir « de la matière comme contrainte de la forme idéale », « comme reste dont on ne se débarrasse pas » car la réalité en tant que contingences de forces interagit avec les êtres vivants. La matière n'est pas réduite à un substrat support (2006 : 197). Parret cite Henri Focillon à propos de la cinquième forme architecturale que ce dernier nomme la « forme-vie » :

Focillon, selon sa « méthode biologique », nous offre une cinquième notion de forme : la forme-vie, la forme incarnée, cette enveloppe qui se frotte contre l'espace-limite [...] Cette notion de forme-vie qui dit la complémentarité de la forme et de la matière, s'applique également à la production linguistique, discursive, à la sémiotique énergétique de la parole. (*Ibid.* : 196)

Il rappelle en ce sens l'importance de penser les liens non pas hiérarchiques mais réciproques entre les trois composants de nos relations éco-techno-symboliques au milieu. Les travaux de Kalevi Kull (1998) interrogent ces liens, en l'occurrence les applications brutales bien qu'idéalistes des modèles et des filtres linguistiques sur le vivant. Pour l'initiateur de l'éco-sémiotique, l'altérité relative du vivant et des « écosystèmes » peut-être niée, oubliée par nos puissances techno-symboliques. Cependant, les trois niveaux de « nature » qu'il met en exergue (la nature sauvage ou *zero nature* ; la nature phénoménologique que nous percevons et identifions, catégorisons *via* les filtres de la langue ou *first nature*, la nature sur laquelle nous appliquons nos modèles, nature transformée ou *second nature* et enfin la nature virtuelle, fictive médiatisée par l'art et la science : *third nature*) ne

4. Nous avons par ailleurs explicité notre approche des notions de force de vie et de forme de vie eu égard aux autres approches des formes de vie en sémiotique, de Wittgenstein à Fontanille (Pignier, 2013).

laissent place qu'à la relation catégorisante entre les êtres humains et leur milieu. L'éco-sémioticien fait impasse sur les relations synesthésiques au milieu, sur les interrelations par contiguïté dans lesquelles s'ancrent les relations symboliques.

5. Conclusion

La méso-sémiotique que nous proposons élargit le plan d'immanence du sens aux écarts, tensions, interrelations entre présences humaines et présences des autres êtres vivants qui concrétisent eux aussi leur milieu dans un lien perceptif et ek-sistential. Il s'agit de prendre en compte l'altérité du vivant, la multiplicité des forces et formes de vie qui travaillent les lieux de vie des êtres humains ; il s'agit de décentrer l'étude de la présence en questionnant ce que nos concrétisations perceptives sur nos milieux de vie font aux milieux des autres espèces qui partagent notre sol et *vice versa*. Au lieu de penser les champs de présence des sujets de perception, la méso-sémiotique pense la présence des êtres vivants à un milieu donné comme dynamique entre des formes et des forces de vie biologiques, esthésiques, perceptives, ainsi que la présence d'un milieu donné aux êtres vivants qui le constituent. Elle questionne les capacités que nous avons à énoncer dans les différents domaines culturels tels que l'architecture, l'art, les activités de productions destinées à se nourrir, se chauffer, se déplacer, etc. en prenant en compte ou pas les forces et formes énonciatives des autres êtres vivants.

La méso-sémiotique questionne les limites des absolutismes qui conduisent les êtres humains à couper leur monde de sa base existentielle et à appliquer des utopies qui excluent, de fait, la capacité énonciative des espèces vivantes. Selon Berque, il y a

[...] nécessité d'ajuster notre monde à la Terre, qui en est le support. Or, nous agissons comme si notre monde était à lui-même son propre étalon. Nous l'absolutisons, alors qu'il n'existerait pas – nous n'existerions pas – sans cette base matricielle : la Terre. (2016 : 347)

Et pour ajuster notre monde à la Terre, il faut être capable de porter son attention à la multiplicité des mondes perceptifs propres à un milieu, inclure ces mondes dans le plan d'immanence avec lequel nous interrogeons ce qui peut faire sens dans un milieu de vie.

C'est à cet élargissement de la présence que procède Bernie Krause (2013), bioacousticien, quand il démontre que les modulations, variations, silences et expressions sonores des êtres vivants dans un milieu forestier donné, entre autres en Amazonie, en Afrique, ne peuvent se comprendre que dans une dyna-

mique énonciative. Les mammifères, insectes, oiseaux s'expriment relativement à l'expression d'autres espèces, à leur silence, à la force du vent, à son orientation. Ils s'ajustent à leur milieu non par déterminisme mais avec créativité, ils ajustent les signes sonores qu'ils produisent dans une interaction continue. *In vivo*, dans une interaction entre la géophonie (le vent, la terre, l'eau, le feu), ils les modulent, les modèlent, faisant émerger ainsi un « paysage sonore » dit l'auteur ou biophonie ; il s'agit d'énonciations animales qui se rencontrent, s'unissent sans jamais se fondre, en tensions coopératives ou compétitives. Jean-Claude Ameisen (2012 : 206-207), commentant l'œuvre de Krause explique que sans porter attention aux paysages sonores qu'ils constituent, les humains se posent en rupture avec la dynamique de la biophonie. Sans le vouloir, en de plus en plus de lieux, ils l'empêchent de s'énoncer et d'exister.

La méso-sémiotique se détache à triple titre de la thèse issue du structuralisme selon laquelle la réalité n'a de sens que le sens qu'on – nous les êtres humains – lui donne. Premièrement, parce que tous les êtres vivants partagent avec nous des capacités perceptives, pas les mêmes, évidemment, les êtres humains atteignant des facultés techno-symboliques bien plus puissantes en termes d'agir. Cette possibilité lui permet de transformer profondément son milieu et de croire, dans le même temps, qu'il peut s'en abstraire, par la puissance de ses techniques et par ses univers de signes. Mais chaque être / espèce développe des aptitudes synesthésiques voire symboliques spécifiques. Deuxièmement parce que les choses n'ont pas besoin des êtres humains pour « prédiquer » comme le dit Berque, c'est-à-dire pour établir une relation de sens avec un milieu. Dans son altérité, la vie se constitue, un cours, une volition, un sens (2015 : 184). Troisièmement, parce que la réalité, tissée d'une multiplicité de co-présences perceptives en tension avec la complexité du processus créatif du vivant est une puissance agissante, elle affecte, elle éprouve en s'éprouvant, elle ébranle des univers de croyance, elle met en question des valeurs pour peu que l'on ne s'enferme pas dans des systèmes de signes « flottants », des absolutismes.

Ainsi, la méso-sémiotique ne peut qu'être interdisciplinaire et participative, elle prend en compte la manière dont :

- l'histoire du milieu *préfigure*⁵ quelque chose, une sensibilité avec laquelle les humains ont façonné leur milieu en se coupant ou pas de sa base existentielle ;
- les projets de design des milieux, qu'il s'agisse de projets d'aménagement, de réaménagement ou d'entretien, *configurent*, en tension avec l'histoire des

5. Les termes de préfiguration, configuration, figuration ont été proposés par Goffman (1973), puis ont été repris par Boutaud (2005).

lieux, avec ses habitants, une ou des manières possibles de faire évoluer le milieu en prenant en compte la pluralité des mondes perceptifs qui l'habitent et peuvent y advenir ;

- ses habitants, ceux qui le vivent concrètement figurent, contre-figurent ce milieu, le font évoluer et, ce faisant, amènent à leur tour de la variation...

La méso-sémiotique interroge la réversibilité de la sémiose du milieu existentiel ; ce dernier énonce dans une interrelation ambiante entre les êtres vivants qui le perçoivent, l'apprécient et le façonnent mais en même temps le milieu est agissant, il préfigure quelque chose qui laisse émerger chez les êtres vivants, des énonciations. Comment les gestes d'humanités, les projets de design de nos milieux prennent-ils en compte cette réversibilité ? Que se passe-t-il concrètement lorsqu'ils ne la prennent pas en compte et qu'ils consistent à appliquer des absolutismes sémiotiques ? C'est à ces questionnements que se livre la méso-sémiotique, qui s'étoffera dans des études à venir.

Références bibliographiques

- AMEISEN, Jean-Claude (2012), *Sur les épaules de Darwin : les battements du temps*, Paris, Les Liens Qui Libèrent.
- BENVENISTE, Émile (1966), *Problèmes de linguistique générale*, t. 1, Paris, Gallimard.
- BERQUE, Augustin (2015), « Commentaires » à la nouvelle édition de *La liberté dans l'évolution de Kinji Imanishi*, Paris, Wildproject.
- BERQUE, Augustin (2016 [2010]), *Histoire de l'habitat idéal : de l'Orient à l'Occident*, Paris, Le félin poche.
- BERTRAND, Denis (2000), *Précis de sémiotique littéraire*, Paris, Nathan Université.
- BŒUF, Gilles (2014), *La Biodiversité, de l'océan à la cité*, Paris, Fayard.
- BOUTAUD, Jean-Jacques (2005), *Le Sens gourmand : de la commensalité du goût des aliments*, Paris, Pascal Rocher.
- BOUTAUD, Jean-Jacques (dir.) (2015), *Sensible et communication*, Londres, ISTE éditions.
- CLÉMENT, Gilles (2006), *Où en est l'herbe ? Réflexions sur le jardin planétaire*, Paris, Actes Sud.
- FONTANILLE, Jacques, ZILBERBERG, Claude (1998), *Tension et signification*, Sprimont, Mardaga.
- GOFFMAN, Erving (1973 [1956]), *La Mise en scène de la vie quotidienne*, Paris, Minuit.

- GREIMAS, Algirdas Julien, COURTÉS, Joseph (1993 [1979]), *Sémiotique : dictionnaire raisonné de la théorie du langage*, Paris, Hachette.
- GREIMAS, Algirdas Julien, FONTANILLE, Jacques (1991), *Sémiotique des passions : des états de choses aux états d'âme*, Paris, Le Seuil.
- IMANISHI, Kinji (2015 [1980]), *La Liberté dans l'évolution*, suivi de *La Mésologie d'Imanishi par Augustin Berque*, Paris, Wildproject.
- JONAS, Hans (2006), *Le Principe responsabilité : une éthique pour la civilisation technologique*, Paris, Cerf.
- JOST, Jean-Pierre (2014), *La Communication et l'intelligence chez les animaux ou « smart faune »*, Paris, Connaissances et savoir.
- JULLIEN, François (2014), *Vivre de paysage ou L'Impensé de la Raison*, Paris, Gallimard.
- KRAUSE, Bernie (2013 [2012]), *Le Grand Orchestre animal*, Paris, Flammarion / NBS.
- KULL, Kalevi, (1998), « Semiotic ecology : different natures in the semiosphere », *Sign Systems Studies*, n° 26, pp. 344-371.
- LAPLANTINE, François (2005), *Le Social et le sensible : introduction à une anthropologie modale*, Paris, Téraèdre.
- MANCUSO, Stefano, VIOLA, Alessandra (2015 [2013]), *Brilliant Green, The Surprising History and Science of Plant Intelligence*, Washington D. C., Island Press.
- MERLEAU-PONTY, Maurice (1945), *Phénoménologie de la perception*, Paris, Gallimard.
- OUELLET, Pierre (2000), *Poétique du regard : littérature, perception, identité*, Limoges, Presses Universitaires de Limoges.
- PARRET, Herman (2006), *Épiphanie de la Présence*, Limoges, Presses Universitaires de Limoges.
- PICQ, Pascal (2010), « Les temps de la parole : l'apparition du langage articulé », dans PICQ, Pascal, DESSALLES, Jean-Louis, VICTORRI, Bernard (dir.), *Les Origines du langage*, Paris, Le Pommier, pp. 7-75.
- PIGNIER, Nicole (2013), *De la vie des textes aux formes et forces de vie : texte, sens et communication, entre esthésie et éthique*, présenté en vue de l'obtention de l'habilitation à diriger des recherches, disponible sur : <http://epublications.unilim.fr/revues/as/4786>.
- PIGNIER, Nicole (2017), *Le Design et le vivant : cultures, agricultures et milieux paysagers*, Paris, Connaissances et savoir.
- SAUSSURE, Ferdinand (2005 [1967]), *Cours de linguistique générale*, Paris, Payot & Rivages.

UEXKÜLL, Jakob von (2010 [1934]), *Milieu animal et milieu humain*, Paris, Payot & Rivages.

WATSUJI, Tetsurô (2011 [1935]), *Fûdo, le milieu humain*, Paris, Éditions du CNRS.

La sémiotique et les disciplines de l'aménagement de l'espace

Isabella Pezzini

Sapienza Université de Rome (Italie)

Comment les sémioticiens traitent-ils l'espace ? Comment leur regard peut-il être intégré, ou bien diverger et finalement s'opposer à celui des aménageurs : architectes, urbanistes, paysagistes ? À première vue un clivage semble se dessiner entre une visée qui consiste à comprendre et à essayer de décrire, systématiser et expliquer les états de choses, et d'autre part celle qui consiste à les transformer. Si les choses étaient ainsi, le travail du sémioticien serait alors tout à fait différent de celui des concepteurs. Mais, à notre avis, il peut à bon droit être intégré à celui des seconds, et l'orienter de façon très utile. Par ailleurs, les sémioticiens ont beaucoup à apprendre des façons dont les concepteurs traitent leur matière, à partir de leurs discours et de leurs pratiques, et de la façon dont ils organisent leurs savoirs (voir Greimas *et al.*, 1979 ; Boudon, 2008 ; Hammad, 2001 et 2013).

1. Les préliminaires

Le sémioticien, comme maints chercheurs en sciences sociales, considère les lieux où nous vivons comme des dispositifs signifiants très complexes, riches d'informations sur la société qui s'y exprime, sur ses valeurs, ses pratiques et ses conflits : c'est-à-dire qu'il considère la spatialité comme un moyen de signification et un véhicule de communication de quelque chose d'autre qu'elle-même, une sémiotique potentielle. Un premier but de sa recherche concerne la méthode d'investigation. Il s'agit de mettre au point la façon de traiter d'une manière contrôlée et prégnante ce « textum » très particulier qui se présente sous la forme d'expressions syncrétiques, et dans lequel, en plus, le chercheur se trouve intégré : l'espace n'est pas un simple conteneur, mais un véritable « agglomérat d'êtres et de choses » (Greimas, 1976 : 141), un amalgame de matériaux allant de la pierre à l'herbe, de l'eau jusqu'à la parole et au son, sans parler des êtres vivants qui l'habitent. Le pari est d'être en mesure de reconnaître et de constituer une organisation entre plans signifiants, formes d'expression et leurs contenus relatifs (Marrone, 2013). Une fois achevé le temps où l'on travaillait par typologies de

signes, essayant en vain de les combiner pour obtenir les ensembles signifiants, le sémioticien aujourd'hui a changé de cap. Il est donc obligé de poursuivre des expériences *in corpore vile*, à « inventer » – au sens étymologique de l'« inventio », c'est-à-dire à « savoir trouver » – ses « textes / espaces », où il affine et teste ses instruments, à travers une série d'opérations spécifiques telles que *pratiquer, observer, percevoir, reconnaître, segmenter, représenter, énoncer* les lieux de sa recherche (Giannitrapani, 2013). Ces opérations l'aident à identifier, définir, explorer, démonter et remonter l'objet choisi, en en proposant une lecture qui soit le résultat de toutes ces opérations d'analyse : le gain, comme l'énonçait Roland Barthes (1965), est d'en voir surgir autant que possible l'intelligibilité.

Le sémioticien est amené, d'une part, à isoler des portions d'espaces qui lui paraissent exemplaires de ce qu'il se propose d'étudier, à observer ce qu'il y a et ce qui arrive, à les disposer par rapport aux modèles de configuration dont il dispose. Et, d'autre part, il doit recourir au réseau des significations les plus simples pour essayer ensuite d'articuler au mieux le sens dans la situation donnée. Sa tâche est non seulement de détecter des présences, des installations et des agencements spatiaux, mais d'essayer de les traduire, en permanence, dans les significations et donc les champs de valeurs (esthétiques, éthiques...) qu'ils expriment, et donc aussi dans les interactions qu'ils indiquent, découragent ou interdisent, comme des *actants* de plein droit.

Prenons un exemple vraiment très simple : l'emplacement et la forme d'un banc dans un lieu public préfigure déjà un utilisateur humain et établit un code de conduite, vous invite à rester là, ou tout simplement fait référence à cette fonction, suggère un bref arrêt ou plus, et dans son cotexte il suggère une attente ou bien nous invite à une action stratégique plus complexe, comme admirer un paysage, se reposer lors d'une randonnée, contrôler les enfants pendant qu'ils jouent, bavarder avec quelqu'un... Ce minuscule dispositif spatial nous dit que l'étude de la spatialité dans ses diverses manifestations pose un problème de *taille* de l'objet de l'analyse, de sa pertinence et exemplarité par rapport au thème ou bien à la question que l'on envisage. Et il y a aussi un problème de découpage, de délimitation de l'objet d'étude. Étudier des sites en tant que textes semble évidemment plus raisonnable quand ces objets se présentent comme déjà bien définis : un monument, un square, un bâtiment, un jardin, un musée ont des limites explicites, fondées sur des principes d'organisations déjà précisés. Pourtant, l'approche sémiotique, qui inclut dans son enquête non seulement les morphologies spatiales mais aussi les comportements des sujets qui leur sont liés, peut ranimer et redéfinir ces objets apparemment déjà donnés. De sorte, par exemple, que dans l'analyse de lieux de consommations dans la ville, deviennent pertinents les rassemblements

des fumeurs ou des consommateurs à l'extérieur des cafés et des restaurants, comme dans la recherche que Gianfranco Marrone (2010) et son équipe ont développée sur les lieux de sociabilité à Palerme.

Une approche de ce type peut avoir un intérêt particulier précisément à l'heure actuelle où les figures d'espace habituelles sont remises en cause par les nombreux phénomènes, liés entre autres à l'urbanisation extraordinaire de notre temps : la croissance désordonnée de la ville et de la banlieue, l'abandon de la campagne, la perte de points de référence habituels, l'envahissante croissance des infrastructures. Se présentant comme des défis à la compréhension et à la gestion, ces changements déjouent les catégories, les formes et les relations traditionnelles avec lesquelles nous avons été habitués à penser notre expérience dans l'espace. Les figures habituelles de l'espace d'où l'on raisonne, d'ailleurs, sont le produit de l'Histoire, et probablement notre difficulté à comprendre ce qui se passe aujourd'hui dépend aussi de la tendance à continuer à penser en termes de déformation, de ruine et de désémantisation d'un ancien ordre perdu – la ville européenne, par exemple –, et de l'incapacité à identifier les principes d'une organisation différente. Prenons la question émergente de la prolifération des non-lieux, thématifiée par Marc Augé (1992) comme expression typique de la surmodernité et de ses formes extrêmes de mobilité et de transit à l'intérieur et entre des lieux artificiels et essentiellement marchands tels que les métros, les aéroports, les centres commerciaux, les parcs à thème, les services autoroutiers, où l'identité des sujets est avant tout liée à la certification de leur pouvoir d'achat. Apparemment, rien de plus loin de ce que l'anthropologie identifie comme le *lieu* au sens propre du terme, expression d'une société enracinée dans le temps et l'espace. Mais du point de vue sociosémiotique, cette polarisation entre lieu et non-lieu n'est pas complètement satisfaisante : même dans des non-lieux la présence humaine sur le long terme peut l'emporter l'anonymat de départ. Mais pour le sémioticien aussi les sujets et les espaces se définissent réciproquement. Donc, un lieu possède un caractère identitaire lorsque les éléments qui le définissent servent à identifier également ses habitants, qui se reconnaissent les uns par rapport aux autres et sont à leur tour reconnus par le regard qui les voit de l'extérieur. Le caractère relationnel, de l'autre côté, fait référence à la possibilité que les habitants d'un lieu, partageant une appartenance commune, puissent facilement établir des relations mutuelles. Enfin, le caractère historique de l'endroit est en mesure de rappeler aux individus leurs racines à travers des références facilement compréhensibles. Ces caractères ont tous une dimension expressive matérielle et une dimension immatérielle : ils participent ainsi à une dimension typiquement sémiotique, expriment et communiquent des significations, dans un processus qui n'est jamais totalement spontané et irré-

fléchi, mais qui devient au contraire important dans la mesure où il est reconnu et soutenu par une certaine forme d'intentionnalité. Il est intéressant de noter, par exemple, que les espaces dans lesquels les chemins des habitants et des visiteurs éventuels se croisent ont tendance à se profiler comme des lieux de rencontre idéaux, ou bien que les activités entreprises par certains ont tendance à laisser des traces qui à leur tour sollicitent d'autres comportements et d'autres habitudes. Donc les centres commerciaux aussi et d'autres non-lieux peuvent devenir des lieux de rencontre, héberger des formes de sociabilité, des services, faire naître de nouvelles habitudes. L'identité des lieux et de leurs habitants n'est pas quelque chose de statique, donnée une fois pour toutes, mais il s'agit d'un phénomène relationnel complexe, construit au fil du temps, également et constitutivement ouvert au changement.

2. Taille et découpage

Plusieurs recherches aujourd'hui ont pour objet d'étude une zone de la ville entière, ou un thème, une isotopie qui la traverse (Pezzini (dir.), 2016 ; De Oliveira (dir.), 2017). Étudier la ville et la métropole avec des outils sémiotiques est un objectif ambitieux, qui demande une réflexion constante sur le but que l'on vise et les méthodes à adopter, sur le découpage de l'objet susceptible d'être soumis à l'analyse ; les relations entre les dimensions locales et globales des phénomènes observés, l'orientation et la communication des résultats obtenus. La ville pourrait à première vue être considérée seulement comme un environnement dans lequel s'entrelacent et se réalisent des interactions communicatives infinies. En fait, c'est un objet signifiant important qui exprime et communique une multiplicité de contenus, à savoir des données culturelles, avec sa forme, ses monuments, son organisation, l'entrecroisement des langues qui la traversent et la composent : si bien qu'elle a été comparée à une *langue* véritable, qui serait « parlée » par les pratiques de ses habitants (Certeau, 1980), équivalent, suivant cette métaphore, à autant de discours.

Justement, la ville est faite non seulement d'architectures et d'infrastructures, de rues et de places, de parcs et de jardins, de maisons et de magasins etc., d'hommes et d'autres êtres vivants, elle est faite aussi de discours, de représentations les plus variées : le terme qui l'identifie fait référence à un ensemble qui va au-delà de la somme des parties ou de la collection infinie d'objets et de sujets que nous pourrions isoler en son sein, et les « discours » dont elle fait l'objet contribuent de façon importante à constituer cet ensemble. La réflexion sur le sens à donner à ce

terme, « ville », est en plus toujours redevable à l'œuvre d'Émile Benveniste, qui a essayé de fixer la direction des grandes institutions indo-européennes étudiant la sémantique des expressions que les nomment. Benveniste a donc insisté sur la présence d'un modèle double de la ville, et donc de la citoyenneté, qui en latin est exprimée par l'opposition entre *civitas* et *urbs*. Dans le premier cas, le mot qui individualise la ville (cité) vient de *civis*, ce qui donne conceptuellement la priorité aux citoyens et à leurs relations mutuelles. Dans le second, sur le modèle du grec *polis / polites*, en premier il y a la ville, comme l'institution qui établit les règles pour ses habitants (Benveniste, 1970). Ce modèle double est co-présent dans la structure des villes contemporaines, souvent organisées de façon inégale dans : des zones plus structurées et ordonnées, où les institutions et leurs systèmes de contrôle se manifestent clairement ; des zones plus informelles, où la gestion est confiée aux citoyens, et finalement des zones avec des caractères incertains, jusqu'à des véritables terrains vagues. Un phénomène courant, dans la ville contemporaine, est justement cette tension entre *civitas* et *urbs* : de plus en plus, les citoyens essaient d'affirmer leur présence dans la gestion de la ville, les administrations locales deviennent de plus en plus décisives dans la dimension politique des pays. Aussi les études de sociolinguistique urbaine reconnaissent-elles le phénomène du « marquage » du territoire de la ville à partir de toute sorte d'« inscriptions » détectables sur ses surfaces les plus diverses : murs, enseignes, publicités, graffitis. Ils parlent ainsi de « paysage linguistique » pour indiquer la variété des textes verbaux, publics et privés, prévus ou spontanés, *visibles* dans l'environnement de la ville, et les considèrent aussi en tant que preuve de la présence d'une langue dans un territoire donné, autrement dit, en tant qu'indicateurs du répertoire linguistique de la ville (voir Tani, 2014).

La ville en tant que totalité signifiante résulte de l'ensemble des relations établies entre tous ses éléments, appréhendés ensemble. Tout d'abord en sémiotique celle entre deux plans différents, un plan de l'expression et un plan du contenu, une forme dont les textures peuvent être identifiées dans l'infinité de textes et de discours sociaux dont la ville est à la fois sujet et objet. Peut-être celui-ci est l'un des points focaux de l'intérêt sémiotique pour l'étude de la ville : considérer les interactions complexes qui se produisent entre les sujets et entre les objets, et entre les sujets et les objets ensemble, étudier les formes de vie qui s'y développent dans la consommation, la circulation, les manifestations..., les décrire à travers des modèles spécifiques d'analyse. Le modèle de la narrativité mis au point à partir de l'étude des textes et de discours verbaux et non verbaux par Greimas et son école, par exemple, constitue une « boîte à outils » très riche et expérimentée (Pezzini, 2012). La distinction entre différents niveaux de pertinence pour

l'analyse permet de distinguer de façon utile des couches de significations différentes : par exemple pouvoir distinguer entre *acteurs* et *actants* nous aide beaucoup à préciser les dynamiques évoquées ci-dessus.

Mais par où commencer ? On peut même commencer à étudier la ville à partir de ses représentations, selon une démarche empirique : des cartes, des résumés historiques, des textes artistiques, des récits, des discours, des histoires, des films, mais aussi des guides, des programmes de télévision, de la publicité. Tous ces textes peuvent être étudiés dans leur immanence, pour ainsi dire, mais ils peuvent également être utilisés comme un filtre, un point d'accès, un lieu stratégique d'approche du *corpore vile* de la ville. Federico Fellini a choisi de construire son film *Roma* (1972) sur des oppositions sémantiques très générales, comme Antiquité vs Modernité, Sacré vs Profane, Horreur vs Beauté, Monument vs Ruine... et de les mettre sur scène à travers les histoires des différents « personnages » choisis comme représentatifs de différentes manières de vivre la ville. Depuis, quiconque a fait des films sur Rome n'a pu éviter de mesurer son propre regard avec celui de Fellini. Et encore aujourd'hui l'on peut faire du tourisme en s'efforçant de retrouver ce regard inscrit dans la ville, tout comme il y a des gens qui patrouillent les rues de Paris avec des romans de Dumas ouverts dans la main (Eco, 1996) : voici la « Roma de Fellini », ou le « Paris de Dumas », dans n'importe quel guide actuel. Mais l'on peut également compter sur une approche ethnosémiotique plus directe : les deux stratégies ne sont pas mutuellement exclusives. L'on peut donc adopter des pratiques d'observation, d'enregistrement, de collecte des données typiques d'une approche ethnographique, l'intégrant à la méthodologie sémiotique (Marsciani, 2007). Les moyens techniques extraordinaires dont nous disposons aujourd'hui avec nos téléphones portables, réunissant appareils photo, vidéo, d'enregistrement sonore, nous permettent d'être comme autant de potentiels Dziga Vertov, le brillant réalisateur russe qui avec son film « L'homme à la caméra » (1929) a marqué le début d'une nouvelle façon de percevoir et de représenter la ville, prise en « flagrant délit » de sa vie quotidienne (Pezzini, 2016).

3. Discours descriptif et discours prédictif

Le regard, l'observation, et plus généralement la perception sont essentiels dans la définition même et la qualification de base de l'espace (Lynch, 1960). Ils ont certainement une grande importance aussi dans la méthode de travail des concepteurs : la différence à première vue plus importante est que pour ces derniers l'objectif principal est d'abord *le projet* et ensuite sa réalisation.

D'abord, ce qui les guide est la possibilité d'une transformation plus ou moins radicale des lieux sur lesquels ils sont convoqués. Un bon projet c'est un peu comme un double théorème, qui *doit* essentiellement résoudre les problèmes, arranger les choses, et en même temps affirmer une idée d'architecture ou d'urbanisme. Dans de nombreux cas, ça marche et ça arrive. Dans d'autres cas, le théorème peut se révéler un pari perdu, de l'un ou de deux côtés. L'Histoire nous enseigne que des solutions proposées même par des urbanistes et des architectes très avertis n'ont pas marché du tout. Prenez par exemple les grands conglomerats de logements publics bâtis jusque dans les années 1970, comme, en Italie, le Quartier Zen à Palerme, les Vele de Scampia à Naples, Corviale à Rome.

Dans l'immédiat, ils ont offert une solution aux problèmes de logement des habitants plus pauvres de la ville. Mais ces quartiers sont devenus bien vite aussi des enclaves de parias ou bien des forteresses de la pègre, de plus en plus difficiles à gérer et à « assainir ». Les Vele de Scampia sont devenues des symboles négatifs très populaires grâce à une série télévisée à grand succès, *Gomorra* (2014-2016), sur une idée de l'écrivain Roberto Saviano. Utilisés comme *set* du tournage, ces immenses édifices abîmés sont devenus l'emblème du pouvoir absolu de la « camorra » et de la décadence morale d'une société entière – afin de convaincre les autorités à les abattre finalement. En fait, aucun projet de transformation de l'espace n'est le fait d'un seul sujet, il s'agit toujours d'une oeuvre collective, de composition d'intérêts très différents, et de plus en plus on comprend l'importance des formes de participation qualifiée à toutes les phases du projet, avant et même après sa réalisation.

Cela dit, les sciences de l'aménagement de l'espace peuvent très bien montrer dans leur démarche la façon selon laquelle l'on peut *engendrer* des transformations et non pas seulement les reconnaître après coup. D'abord dans l'élaboration du projet, selon une série d'étapes bien définies aussi en termes de productions sémiotiques (dossiers, croquis, dessins, représentations, rapports verbaux), combinant les connaissances techniques avec la créativité personnelle (Marcos, 2008). Deuxièmement, dans la traduction – voire l'« incorporation » – de la dimension abstraite, virtuelle dans sa réalisation concrète, dans son investissement matériel. Un grand champ de réflexions est ici offert à la sémiotique, qui a traditionnellement peu étudié le plan d'expression dans ses composants de substance. Jean-Marie Floch (1985) l'a indiqué assez précisément et a ouvert cette perspective dans son travail sémiotique. Et finalement dans l'ouverture à l'imagination, à la recherche constante du « nouveau ».

Le sémioticien a souvent une attitude plus décrochée, et a tendance à « traîner » sur l'état des lieux, essayant d'en discerner les couches, pour recons-

truire les veines multiples de sens qui s'y manifestent. C'est avant tout un *descripteur*, qui compte *Espèces d'espace* (1974) de Georges Perec parmi ses livres de chevet : il pense qu'une bonne description est la première étape vers une compréhension inter-subjectivement acceptable et convaincante de la manière, bonne ou mauvaise, dont les sites sont en relation avec les gens qui y vivent. À partir de ces considérations sommaires il est évident qu'une coopération plus stricte entre les deux attitudes serait plus féconde si l'on envisage des architectes plus sémioticiens et des sémioticiens plus orientés à l'évaluation et à la proposition de changements effectifs. Surtout dans la phase dite de diagnostic du projet, qui analyse l'état des lieux, il paraît qu'une collecte de données et de leur interprétation faite avec l'apport d'outils et de méthodes sociosémiotiques pourrait représenter un enrichissement significatif pour les concepteurs. Ils pourraient en effet obtenir des informations précieuses et directes – enrichissant les dossiers des avis de concours – obtenues par une sorte d'archéologie du contemporain (Mangano, 2010), visant la façon dont les lieux sont ou ont été croisés, expérimentés, investis de valeurs positives ou négatives, et de quelles sortes d'histoire et de conflits, et pourquoi pas, par quels espoirs et quels désirs, ils sont habités. On peut penser aux formes d'art de la rue comme les graffiti qui aujourd'hui marquent de plus en plus les zones moins privilégiées de la ville, et qui de façon paradoxale sont souvent inclus dans les circuits touristiques des administrations, mais en même temps vidés de leur caractère de témoignage et de dénonciation.

La perception des populations par rapport aux endroits où elle vit, à laquelle se réfère explicitement, comme une valeur essentielle, voire une loi, la Convention Européenne du Paysage (2000), est en effet enregistrée mais, à bien des égards pas toujours bien mise en valeur, dans les mêmes paysages, urbains et non urbains. Dans un moment où la question de la participation des populations à la gestion du territoire émerge avec une force croissante, cette forme d'attention et de lecture circonstancielle des états des lieux pourrait être un moyen de prendre en compte la voix de ceux qui vivent ou pratiquent des lieux dans la formulation des hypothèses et des idées de changement, dans l'esprit d'une conversation de plus en plus élargie entre les gens et les experts, orientés vers un but et un « bien » commun. Par ailleurs, dans plusieurs pays la loi prévoit explicitement, pour le développement des projets, des « tables de participation » : voilà d'autres lieux où les compétences spécifiques des sémioticiens, relatives aux interactions et communications, pourraient être très utiles (Landowski, 2005).

4. En conclusion

Une affinité particulière semble possible entre les sémioticiens et les paysagistes. En fait, si la sémiotique est la discipline qui étudie les systèmes de signes, et mieux encore les innombrables formes et arrangements qui à partir de ces systèmes peuvent être produits, toute personne impliquée dans l'étude, la représentation et / ou la conception du paysage met en jeu un domaine de savoirs spécifiquement sémiotiques, plus ou moins explicites. Le paysagiste, dans son travail est de plus en plus impliqué dans des opérations de démontage et de recombinaison des données qui interviennent dans son champ d'action, par ensemble d'éléments isotopes, par faisceaux de relations qui se tissent et stratifient entre éléments naturels et artificiels, produisant avec leurs interactions des narrations potentielles, des effets spécifiques. En ce sens, un paysage n'est pas très différent de ce que nous appelons habituellement un texte, et qui est le résultat d'une production symbolique, individuelle ou collective, délibérée ou spontanée, de création ou de réhabilitation (Zagari, 2013). Et il est vrai qu'aujourd'hui la notion de paysage a une certaine chance interdisciplinaire, peut-être de par l'amplitude de ses significations potentielles et la dimension métaphorique qu'elle évoque, au-delà des définitions spécifiques qu'elle reçoit dans chaque contexte différent. Avec ce mot on entend souligner la complexité d'un objet qui porte en soi l'inscription d'un regard. Dans la définition de paysage, le dictionnaire de la langue répertorie, avec une sorte de progression, ces significations différentes : 1. apparence d'un lieu qu'on embrasse avec ses yeux ; 2. peinture, photographie, dont le sujet est un paysage ; 3. caractéristiques particulières d'une région donnée par son physique, humaines, biologiques, ethniques. Le paysage en ressort donc comme une « découpe » dans le continuum du monde, ou comme une forme de représentation et de genre, mais enfin et surtout en tant que texte véritable sur lequel on peut exercer un travail de lecture et l'interprétation de large spectre et à partir de différents points de vue.

Dans le panorama des études les plus récentes sur la ville, l'utilisation de la notion de paysage connaît une nouvelle extension importante : on parle plus globalement de *paysage sémiotique*. Se multiplient les travaux intéressés par les interrelations entre la langue, l'expression visuelle, les pratiques spatiales et les dimensions de la culture, et en particulier par la médiation textuelle et la construction discursive du lieu et de l'utilisation de l'espace comme ressource sémiotique. L'expression de « paysage sémiotique » met l'accent sur la manière dont le discours verbal enregistré dans le tissu de la ville interagit avec d'autres formes d'expression : images, communication non verbale, mais aussi l'architecture et plus généralement l'environnement construit. Donc, le langage verbal est considéré comme une ressource pour la construction et l'interprétation socio-culturelle du

lieu : le paysage sémiotique est « tout espace public avec des inscriptions visibles faite par une intervention humaine délibérée » (Jawoski-Thurlow, 2010 : 2 ; ma traduction). Umberto Eco avait déjà utilisé l'expression de *paysage* pour indiquer la complexité sémiotique de l'espace urbain :

L'architecture et le langage (parlé et écrit) peuvent alors former un paysage plus complexe, multi-couches, qui combine l'environnement bâti, écrits, images ainsi que d'autres moyens sémiotiques, comme un mot, la musique, la photographie et le mouvement. (1983 [1968]) : 20 ; ma traduction)

Le paysage sémiotique n'est pas seulement à voir comme un spectacle, mais il est souvent l'espace où se manifestent des exigences contradictoires, parfois en conflit, entre les différentes subjectivités qui habitent la ville, un terrain discursif de lutte, aussi, entre différents codes de construction du sens, rattachés avec l'identité, l'ordre social et le pouvoir (Daniels et Cosgrove, 1993). En ce sens, une conception de l'environnement bâti en tant que cadre de l'action humaine et des activités socio-politiques est toujours en tension avec l'idée qu'il s'agit d'un espace essentiellement symbolique dans lequel les acteurs sociaux sont positionnés les uns par rapport aux autres (Wylie, 2007).

Un véritable « tournant spatial » traverse aujourd'hui les sciences humaines, partageant l'idée que l'espace est non seulement physiquement mais aussi socialement construit, ce qui entraîne des transformations dans la notion même, avec une attention majeure prêtée à son potentiel de signification et de communication. Il est alors très intéressant de focaliser sur *les opérations de spatialisation*, à savoir les processus par lesquels l'espace est perçu, expérimenté, organisé, représenté, et comment il devient ou non pourvu de sens pour quelqu'un (Pezzini, 2014). L'identité personnelle, mais aussi collective, à n'importe quel niveau, est également construite en étant placée dans l'espace, dans un certain espace, et dans l'accès à d'autres espaces selon des modes définis (Simmel, 1983). Sur tous ces terrains, on voit bien comment des rencontres fructueuses entre la sémiotique et « son autre » pourraient se réaliser.

Références bibliographiques

- AUGÉ, Marc (1992), *Non-Lieux*, Paris, Le Seuil.
 BACKHAUS, Peter (2007), *Linguistic Landscapes. A Comparative Study of Urban Multilingualism in Tokyo*, Clevedon / Buffalo / Toronto, Multilingual Matters Ltd.

- BARTHES, Roland (1985 [1967]), « Sémiologie et urbanisme », *L'Aventure sémiologique*, Paris, Le Seuil, pp. 261-271.
- BENVENISTE, Émile (1970), « Deux modèles linguistiques de la cité », dans POUILLON, Jean, MARANDA, Paul (dir.), *Échanges et communications : mélanges offerts à Claude Lévi-Strauss*, Paris, Mouton & Co.
- BOUDON, Pierre (2008), « Présentation du numéro », *Actes sémiotiques*, n° 111, disponible sur : <http://epublications.unilim.fr/revues/as/2917>.
- CERTEAU, Michel de (2001 [1980]), *L'Invention du quotidien*, t. 1 : *Arts du faire*, Paris, Union générale d'éditions.
- DANIELS, Stephen, COSGROVE, Daniel (dir.) (1993), *The Iconography of Landscape*, Cambridge, Cambridge University Press.
- ECO, Umberto (1983 [1968]), *La struttura assente*, Milano, Bompiani.
- ECO, Umberto (1994), *Sei passeggiate nei boschi narrativi*, Milano, Bompiani.
- FLOCH, Jean-Marie (1985), *Petites mythologies de l'œil et de l'esprit : pour une sémiotique plastique*, Paris / Amsterdam, Benjamins / Hadès.
- GIANNITRAPANI, Alice (2013), *Introduzione alla semiotica dello spazio*, Roma, Carocci.
- GREIMAS, Algirdas Julien (1976), « Pour une sémiotique topologique », *Sémiotique et sciences sociales*, Paris, Le Seuil, pp. 129-157.
- GREIMAS, Algirdas Julien, RENIER Alain, ZEITOUN Jean (dir.) (1979), *Sémiotique de l'espace*, Paris, Denoël / Gonthier.
- HAMMAD, Manar (2001), *Lire l'espace, comprendre l'architecture*, Paris, Presses Universitaires de France.
- HAMMAD, Manar (2013), « La sémiotisation de l'espace. Esquisse d'une manière de faire », *Actes sémiotiques*, n° 116, disponible sur : <http://epublications.unilim.fr/revues/as/2917>.
- JAWOSKI, Adam, THURLOW, Crispin (dir.) (2010), *Semiotic Landscapes. Language, Image, Space*, Londres / New York, Continuum.
- LANDOWSKI, Éric (2005), « Les interactions risquées », *Nouveaux actes sémiotiques*, n° 101-103, pp. 1-106.
- LANDRY, Rodrigue, BOURHIS, Richard Y. (1997), « Linguistic landscape and ethnolinguistic vitality. An empirical study », *Journal of Language and Social Psychology*, vol. 16, n° 1, pp. 23-49.
- MANGANO, Dario (2010), *Archeologia del contemporaneo. Sociosemiotica degli oggetti quotidiani*, Roma, Nuova cultura.
- MARCOS, Isabel (2008), « Vers une sémiotique stratégique du projet urbain », *Actes sémiotiques*, n° 111, disponibles sur : <http://epublications.unilim.fr/revues/as/2917>.

- MARRONE, Gianfranco (dir.) (2010), *Palermo. Ipotesi di semiotica urbana*, Roma, Carocci.
- MARRONE, Gianfranco (2013), *Figure di città. Spazi urbani e discorsi sociali*, Udine-Milano, Mimesis.
- MARSCIANI, Francesco (2007), *Tracciati di etnosemiotica*, Milano, Franco Angeli.
- OLIVEIRA, Ana Claudia, PEZZINI, Isabella (dir.) (2017), *San Paolo in divenire tra identità, conflitti e riscritture*, Roma, Nuova Cultura.
- PEREC, Georges (1974), *Espèces d'espaces*, Paris, Galilée.
- PEZZINI, Isabella (2012), « Spazio e narritività », dans LORUSSO, Anna Maria, PAOLUCCI, Claudio, VIOLI, Patrizia (dir.), *Narritività. Problemi, analisi, prospettive*, Bologna, Bononia University Press, pp. 201-218.
- PEZZINI, Isabella (2014), « Nouveaux paysages sémiotiques et changement de la forme urbaine. Perspective de recherche à partir d'une étude sur Rome », *Degrés*, n° 156-157, pp. 1-118.
- PEZZINI, Isabella (2016), « Giocare a Dziga Vertov : un esperimento di metodo », dans GUASTINI, Daniele, ARDOVINO, Adriano (dir.), *I percorsi dell'immaginazione. Studi in onore di Pietro Montani*, Cosenza, Pellegrini Editore, pp. 159-172.
- PEZZINI, Isabella (dir.) (2016), *Roma in divenire tra identità e conflitti*, Roma, Nuova Cultura.
- SIMMEL, Georg (1983 [1908]), *Soziologie. Untersuchungen über die Formen der Vergesellschaftung*, Berlin, Duncker & Humboldt.
- TANI, Ilaria (dir.) (2014), *Paesaggi metropolitani. Teorie, modelli, percorsi*, Macerata, Quodlibet.
- WYLIE, John (2007), *Landscape*, Londres, Routledge.
- ZAGARI, Franco (2013), *Sul paesaggio. Lettera aperta*, Melfi, Libria.

Pour une sémiotique morphodynamique Sémiophysique de la frontière

Isabel Marcos

La Nouvelle Université de Lisbonne (Portugal)

Clément Morier

Université Jean Moulin-Lyon III

La sémiotique morphodynamique est née d'une rencontre entre la sémiotique structurale et la théorie des catastrophes développée par le mathématicien français René Thom. Cette rencontre s'est concrétisée par un ensemble de collaborations très significatives nouées avec René Thom. Il faut mentionner tout particulièrement les travaux de Per Aage Brandt qui a proposé dès 1992 dans *La Charpente modale du sens* la réécriture de la théorie sémiotique à partir d'une nouvelle conception dynamique du phénomène modal. Cette voie de recherche a été poursuivie par le travail fondamental de Jean Petitot qui a contribué lui aussi à redéfinir un ensemble de concepts centraux de la sémiotique morphodynamique. Cette sémiotique morphodynamique s'interroge sur les liens entre le niveau phénoménal des formes et l'émergence de la signification.

Le présent travail vise à approfondir la perspective morphodynamique par une étude de cas autour de la notion de frontière, qui est déterminante pour questionner ces liens à nouveaux frais, puisqu'elle convoque une forme physique d'emblée investie de significations.

Dans cette optique, nous proposons d'interroger un modèle¹ qui est le fruit d'une telle rencontre, appliquée à des objets territoriaux. Ce modèle se résume de la façon suivante : l'emploi de la notion de « mise-en-frontière », et non simplement de « frontière », présuppose à sa racine la présence d'un dynamisme à étudier. Ce dynamisme est hiérarchisé. Il s'étage au travers de plusieurs niveaux morphologiques d'organisation territoriale. Trois niveaux peuvent alors être mis en lumière afin d'appréhender l'analyse géo-historique du territoire dans toute sa complexité.

1. Ce modèle a été développé tout au long des travaux d'Isabel Marcos, dès 1992.

- Le premier mouvement d’articulation entre la physique et le sens sur le « corps » géo-historique, correspond à un processus territorial de *sélection* géomatérielle (celui de la place de la frontière dans le territoire). Nous appellerons ce niveau celui des formes « physico-symboliques ». Celles-ci nous donnent accès aux valeurs profondes de notre mémoire collective qui a traversé des siècles (histoire profonde).
- Le deuxième mouvement d’articulation est le niveau des distributions sociales et le niveau de la mise en œuvre institutionnelle (qui habite où ? que construit-on et où ?). Nous appellerons ce niveau celui des formes « socio-culturelles ». Elles sont situées à un niveau intermédiaire nous donnant accès à ce qui relie et sépare les diverses sociétés et cultures (les grands antagonismes historiques ou les luttes identitaires, par exemple).
- Le troisième mouvement d’articulation correspond au niveau de la mise en œuvre architecturale (que construit-on et comment ?). Les formes de ce niveau sont des formes concrètes. Elles sont de ce fait l’expression visible de cette « épaisseur de sens » (histoire de surface).

Ces niveaux correspondent à autant de nappes de sens réparties en trois strates : une strate socio-culturelle (intermédiaire) entre la strate physico-symbolique (profonde) et une strate concrète (de surface), celle de la matérialisation effective des prégnances latentes, devenues alors des saillances (monuments, quartiers, places, etc.). Notre hypothèse est la suivante : ce processus d’interaction entre ces trois strates modifie la configuration géo-historique de l’espace territorial, qui se déploie au travers d’un dialogue permanent entre la physique et le sens. Les strates se constituent et se déploient au cours du temps à travers deux types de dynamiques² : une dynamique dite « morphogénétique »³ (genèse des *configurations* structurales de toute forme territoriale) et une dynamique dite « sémiogénétique »⁴ (genèse de l’actualisation des *significations* territoriales).

Pour Michel de Certeau (1980 : 205) chaque spatialité organise et détermine ses frontières et ses ponts, qui sont des figures essentielles de la constitution de toute spatialité. Dans le prolongement de cette idée, nous avons choisi trois exemples où intervient ce processus de « mise-en-frontière », afin de l’éclairer

2. Ces dynamiques tentent d’introduire une perspective théorique nouvelle en ce qui concerne les liens entre la forme et le sens, afin de compléter les articulations structurales sous-jacentes au *parcours génératif* greimasien qui constitue une intuition centrale et constitutive pour la discipline sémiotique.

3. Par exemple, dans la thèse d’Isabel Marcos (1996), la notion d’époque historique est définie comme un état stable des configurations structurales « morphogénétiques » de la ville.

4. Chaque groupe humain réactualise ses valeurs sur l’épaisseur territoriale.

selon ses différentes facettes. Nous le saisissons par le cas de l'histoire lisboète tout d'abord, par l'exemple du mur de Berlin ensuite, et enfin en nous appuyant sur un exemple de caricatures représentant le fonctionnement de l'Europe en état de crise. Au travers de ces exemples, notre démonstration présentera progressivement l'intérêt de la pensée thomienne, essentiel si nous voulons éclairer les enjeux sous-jacents, tant épistémologiques qu'analytiques, que la notion de « mise-en-frontière » contient. Le processus de « mise-en-frontière » conçu de cette façon originale présuppose alors l'articulation entre la physique et le sens.

1. Constitution d'une frontière issue de l'articulation entre physique et symbolique : le cas de l'histoire lisboète

Le domaine physique s'articule à celui du sens, et ces articulations sont toujours présentes d'un seul tenant dans ce phénomène synthétique qu'est la frontière.

Le cadre théorique permet d'éclairer cette première strate signifiante du physico-symbolique, dont l'action est celle d'un soubassement présent dans les déploiements géo-historiques. L'enquête, visant à saisir les nappes de sens qui constituent cette strate, peut s'appuyer sur plusieurs disciplines : les disciplines qui nous permettent de segmenter cette strate signifiante sont, pour le cas étudié dans ce premier exemple, la *géomorphologie*, l'*archéologie* et l'*anthropologie* notamment. Ainsi, le cadre théorique thomien devient *nécessairement interdisciplinaire*, puisqu'il articule des découvertes issues de chacune de ces disciplines, dans un souci d'explication morphologique de ce déploiement géo-historique.

Lisbonne est constituée de deux chaînes montagneuses principales – Sintra et Arrábida – qui, selon les savants de l'Antiquité, étaient les deux colonnes du monde ancien (on évoque aussi le détroit de Gibraltar dans ce rôle porteur). Face à une représentation du monde conçu comme une étendue plate et finie, ou bornée, ces structures montagneuses bordant l'océan, endossent le rôle de « frontière du monde connu ». Cette frontière a au cours du temps structuré l'espace environnant des berges du Tage. À partir du moment où les Portugais décident de partir à l'aventure, vers la route des épices par la mer, on expérimente ce qui fait l'objet des controverses scientifiques depuis l'Antiquité, entre platitude et rotondité de la terre, dans le but de démontrer la dernière hypothèse (rotondité), et ce par le dépassement de ce qui représente ainsi une « frontière physico-symbolique » : ce motif physique de la chaîne de montagnes est investi de valeurs symboliques. Cette frontière sera même chantée dans les vers des *Lusiades*, de Luis Vaz de Camões au XVI^e siècle, et personnifiée par le personnage mythologique du géant *Adamastor*.

Nous retrouvons cette même mythologie de la frontière physico-symbolique lorsque José Saramago articule les catégories de Mythe, d'Histoire et de Fiction dans son livre intitulé *Le Radeau de pierre* (1986). Il semble poser une étrange prophétie (qui est aussi une prise de position), au moment imminent de l'entrée du Portugal dans la Communauté Européenne. Dans ce livre, il transpose le rôle structurant des deux chaînes de montagnes (*Sintra et Arrábida*), rôle à la fois attracteur et répulseur, à la chaîne de montagnes des Pyrénées, articulant l'Europe et la péninsule Ibérique tout en les séparant. En effet, dans cet ouvrage, par une étrange cassure des continents, la péninsule ibérique se voit détachée de l'Europe et dérive en se rapprochant des anciennes colonies de l'autre côté des océans⁵.

Pour résumer les notions en jeu dans les deux parties de cet exemple, retenons que la caractéristique spécifique de ce type de frontière (physico-symbolique) est de contenir en elle un dynamisme, à la fois attracteur et répulseur ici :

- Répulsion et attraction par rapport à l'océan : tantôt les chaînes de montagnes constituent un bord infranchissable, tantôt le destin collectif de la péninsule ibérique dépend du dépassement de cette frontière (première mondialisation par les mers de l'époque des grandes découvertes) ;
- Répulsion par rapport à l'Europe et attraction vers un autre bassin culturel (les colonies hispanophones et lusophones).

La « mise-en-frontière » se lit donc tout d'abord à partir de l'activité d'une forme prégnante, c'est-à-dire une forme investie par un certain champ ou motricité (physique, biologique ou symbolique), et qui devient motrice pour les comportements des groupes. Cette forme prégnante dégage à son tour des influx venant investir des ensembles socio-culturels.

Ces flux ont déjà été nommés ailleurs des « gradients morphogénétiques » (Desmarais, 1995 : 93) et renvoient plus largement à la notion de « systèmes dynamiques » (Morier, 2015 et 2018).

Les mises-en-frontière ainsi définies ont un lien étroit avec le concept de « vacuum », défini comme un « centre organisateur » (Ritchot, 1985 ; Desmarais, 1995 ; Marcos, 1996). Ces vacuums « structurent l'écoumène environnant en attirant et en repoussant les trajectoires des acteurs » (Desmarais, 2007 : 216). Ces objets ont

5. Ainsi, dans ce roman, l'auteur s'appuie sur une frontière physico-symbolique entre la « région ibérique » et l'Union Européenne, point de départ du détachement de la première et de son regroupement en un bassin socio-culturel véritablement ibérique.

[...] une double dimension morphodynamique et sémiotique. Celle-ci permet de ramener la diversité des centres organisateurs à l'unité plus abstraite d'une forme prégnante dont la dynamique interne assure l'actualisation spatiale des significations symboliques. C'est ainsi que, par l'intermédiaire des vacuums, les valeurs culturelles imprègnent l'écoumène et s'y propagent. (*Ibid.* : 218)

De plus, les « vacuums brisent l'homogénéité des étendues géographiques et amorcent une séquence de différenciations qualitatives » car ils sont investis de significations symboliques, ils « localisent des interdits fondamentaux » (*Ibid.*), ils sont attractifs et répulsifs. Rappelons-nous l'image d'un volcan en éruption faisant ruisseler la prégnance du magma sur les parois de son relief saillant, image qui ramasse pour Thom de manière la plus concentrée le jeu des saillances et des prégnances.

À partir de ce premier exemple, la notion de « frontière physico-symbolique » se définit comme un centre organisateur. D'une part, ce type de frontière structure l'espace habité aux alentours et en produit une série de différenciations qualitatives aux origines de la structuration urbaine de Lisbonne. D'autre part, ce même centre agit comme un opérateur face aux comportements socio-culturels qui tantôt le vénèrent, par les rites, tantôt l'outrepassent par son franchissement, initiant le déploiement d'un processus de mondialisation par les mers qui relie les continents. Ce niveau entre dans un mécanisme d'articulation avec d'autres niveaux, comme nous allons le voir dans l'exemple suivant, évoquant certaines spécificités relatives à l'épisode du mur de Berlin.

2. L'exemple du mur de Berlin : articulation des strates dans un processus morphogénétique de mise-en-frontière

Nous avons commencé l'exposé du premier exemple, présentant l'investissement du territoire et de ses frontières, en tant que fruit d'un travail intense à grande échelle sur (et avec) la matière édifiée (histoire profonde). Certains analystes de cette école morphodynamique posent même l'hypothèse de l'existence d'un aspect cyclique dans les expressions morphogénétiques, à partir de l'alternance d'un mouvement de concentration / diffusion :

À l'intérieur des centres et sous-centres, des subdivisions spatiales et sociales naissent, se stabilisent pour qu'enfin un réseau complexe de lieux fonctionnels, de « courants » économique ou militaire organise l'espace disponible. Cette morphogenèse primaire peut être élaborée par un mouvement cyclique. Après que l'apogée d'une dynamique de concentration a été dépassée, une dynamique de diffusion (qui était depuis toujours en place im-

plicitement) prend le relais : les frontières (des villes, des régions) disparaissent ; le nombre de sous-centres s'accroît pour que finalement une distribution homogène sur tout le terrain fasse disparaître les structures dominantes qu'on trouvait à l'apogée du cycle. À ce point, le cycle peut recommencer. (Wilgen, 2007 : 49)

L'activité d'« architecturer »⁶, pour reprendre le terme de Jean Nouvel, « doit être considérée comme [une] modification d'un continuum physique, atomique, biologique... » (Nouvel, 2009 : 75). Ainsi, elle se rapproche de la conception générale issue de la discipline géographique qu'est l'« habiter » des différents lieux et espaces par les groupes socio-culturels. À ce titre, cette activité prend en considération autant l'aspect *latent* de l'espace, autrement dit la ou les *prégnances en conflit* qui y règnent, que l'émergence dans cet espace ainsi potentialisé, de discontinuités intrinsèquement significantes, ou *saillances*, qui portent les « mises-en-frontières » à leur actualisation.

Dans le cadre théorique thomien, nous avons décrit comment se constitue la strate signifiante du physico-symbolique. Maintenant, nous allons observer les déploiements géo-historiques qui permettent d'éclairer la constitution d'autres nappes de sens, au niveau des distributions sociales et au niveau de la mise en œuvre institutionnelle (qui habite où ? que construit-on et où ?). L'enquête visant à saisir ces nappes de sens qui constituent cette strate, s'appuie elle aussi sur plusieurs disciplines : les disciplines qui nous permettent de segmenter cette strate signifiante sont, pour le cas étudié dans ce second exemple, *la sociologie, la géographie urbaine, la géographie humaine et les sciences politiques*. En ce qui concerne le niveau de la mise en œuvre architecturale (que construit-on et comment ?), l'enquête peut s'appuyer sur les disciplines suivantes : *architecture, ingénierie, urbanisme et aménagement du territoire*. L'ensemble de ces nappes de sens nous ont permis ainsi de distinguer deux autres strates, en plus de la strate physico-symbolique : une strate socio-culturelle et une troisième strate de la matérialisation effective de ces prégnances latentes en saillances.

Par cette perspective, nous pouvons déceler l'action de plusieurs strates significantes dans un exemple comme celui du mur de Berlin, où entre en jeu cette notion de cycle lié au métabolisme des mises-en-frontière successives.

Premièrement, notons la présence, dans l'épisode du mur de Berlin, d'un gradient morphogénétique organisé entre une idéologie totalitaire dans sa version révolutionnaire futuriste (régime communiste) et une idéologie libérale (démocra-

6. Le concept d'« architecturer » est central dans le *Manifeste* de Jean Nouvel (2008), et s'oppose à celui d'« urbaniser ».

ties parlementaires européennes et américaines). Ce gradient provient de racines multiples, mais son déploiement plus ou moins effectif s'initie à partir des conséquences de la Révolution d'octobre 1917 en Russie et l'arrivée au pouvoir d'un régime communiste. Ce gradient va engendrer une « frontière socio-culturelle », autrement dit la convocation d'une forme *latente*, séparant deux régimes politiques et institutionnels en conflit : Communisme et Libéralisme.

Deuxièmement, cette frontière socio-culturelle se matérialise au plan géo-historique sous forme d'un mur *saillant*, se transformant en « frontière physique » dans la capitale allemande dès août 1961. Suite à la prise et à la libération de Berlin par les troupes soviétiques, la présence de l'Armée rouge constituait une frontière de fait pour l'avancée de l'URSS, qui initie sa présence dans le partage et le contrôle de la ville par les vainqueurs suite à la défaite du régime hitlérien. Mais, suite aux dissensions entre les blocs, aux difficultés économiques et sociales de la gestion est-allemande par le gouvernement Ulbricht, ce dernier, à la suite d'une crise, obtient de Khrouchtchev l'autorisation de régler par la force le problème de l'émigration vers l'Ouest des professions qualifiées, des capitaux, etc. La nuit du 12 au 13 août 1961, il fait ériger « un mur de protection antifasciste » de 43 km séparant la ville en deux. Au sortir de la guerre, on assiste à une évolution différenciée des formes institutionnelles de la strate socio-culturelle, entre les deux régimes institutionnels allemands – RFA et RDA. Cette dernière connaît une forte pression de sa population afin, soit de libéraliser le régime, soit d'émigrer vers l'Ouest. Rappelons ici la première tentative de fermeture des frontières par un blocus en 1948, combattue par un pont aérien jusqu'en mai 1949 où échoue cette tentative. De même, évoquons la répression militaire du soulèvement populaire est-allemand à la mort de Staline en 1953, visant le rejet du système communiste. À la suite de ces crises⁷ répétées, une dernière crise diplomatique faite de négociations et d'ultimatums, aboutira à la fermeture de l'intérieur de l'Allemagne soviétique par un mur⁸.

Troisièmement, à la suite de la stabilisation du mur pendant une trentaine d'années, cette « frontière physique » deviendra finalement, par une transformation qualitative liée à plusieurs raisons explicables géopolitiquement, une « frontière physico-symbolique », lorsque se produit la chute du mur de Berlin en novembre 1989. Cette frontière physico-symbolique s'exprimera par le démantèlement progressif du mur. Le vide laissé dans cet espace et la récupération de mor-

7. Il s'agit de crises au sens diplomatico-stratégique (voir Meszaros et Morier, 2015).

8. Parmi une abondante littérature sur le sujet, nous pouvons consulter de manière didactique la présentation faite par Froment-Meurice (2010).

ceaux de façon spontanée, effectuée par les individus eux-mêmes, initient un processus de symbolisation de cette mise-en-frontière, par la suite muséifiée, patrimonialisée et commémorée. Ce qui est remarquable selon nous, est le phénomène qui consiste en un renversement de la frontière séparatrice en un centre attracteur.

Ainsi quatrièmement, cette frontière physico-symbolique va venir nourrir et reconfigurer la strate la plus profonde, motrice, la strate physico-symbolique, par une métabolisation de l'ancienne frontière – morceaux physiques du mur – attirant de nouvelles idéologies prégnantes : elle se voudra désormais le symbole du « *dépassement* de toute frontière ». D'une part, cette ancienne séparation devient un véritable « vacuum », ou centre organisateur attractif. Ce centre, au moyen d'un processus de réinvestissement symbolique du mur lui-même, véhicule une nouvelle prégnance idéologique – le démantèlement *du mur* lui-même étant le pendant symbolique du démantèlement de *toute frontière*. Cette nouvelle idéologie prégnante peut être représentée par l'universalité des droits de l'homme. Elle aurait vocation à véritablement *surmonter* la particularité des entités politiques et les frontières fixées par les États-nations. D'autre part, au plan de la strate socio-culturelle et non plus physico-symbolique, on observe un phénomène parallèle. Après la réunification, il se produit une « densification des structures au centre » au niveau des structures politiques et administratives (Laporte, 2013 : 8) qui fait là aussi prédominer l'idée d'un « vacuum », actif dans ce centre, prenant la suite de la séparation Est-Ouest, et devenant attractif pour le pôle décisionnel et la concentration des activités du pouvoir et des activités médiatiques.

Résumons la notion de mise-en-frontière selon cette perspective sémiophysique : cette notion ne peut être perçue que dans son déploiement spatial et temporel, en articulant simultanément la physique et le sens (voir Petitot, 1992). Thom réunit ces caractéristiques dans ce qu'il appelle l'« Esquisse d'une sémiophysique » (1988), caractéristiques dont nous avons montré quelques aspects du fonctionnement par les deux exemples présentés. Ce qui nous permet à présent de soutenir la thèse suivante : *le concept de Frontière sous la perspective sémiophysique est une morphologie dynamique stratifiée qui se déploie dans l'espace et dans le temps.*

Ainsi, les divers types de frontières que nous avons extraits lors de l'étude du cas de Lisbonne et celle du mur de Berlin nous conduisent à les considérer suivant un processus de « mise-en-frontière » que nous définissons comme une fonction (d'un point de vue sémiophysique) :

Frontière^{Physico-Symbolique} + Frontière^{Socio-Culturelle} + Frontière^{Concrète} = Mise-en-Frontière

Certaines frontières peuvent engendrer des régions ou gradients morphogénétiques, révélant la présence d'une différence de niveau potentiel entre deux pôles : un « vacuum ». La mise-en-frontière résulte donc de l'articulation entre différentes strates de sens ou divers niveaux de signification selon notre approche :

- La strate « physico-symbolique » ou *Frontière^{Physico-Symbolique}* : elle a le rôle d'une prégnance qui investit des domaines, telle une potentialité pouvant se verser dans « une strate intermédiaire » (comme l'a montré l'exemple de Lisbonne).
- Ces prégnances sont convoquées dans cette strate intermédiaire, la strate « socio-culturelle » exprimant des caractéristiques idéologiques et collectives, ou identitaires et individuelles : ici la *Frontière^{Socio-Culturelle}* (comme l'a montré l'exemple du mur de Berlin).
- Enfin, la *Frontière^{Concrète}* émergeant par une poussée énergétique, qui est toujours susceptible d'être remplacée par une autre *Frontière^{Concrète}*. Elle peut être également remplacée par un mouvement de dépassement de toute frontière, ce qui pourrait ainsi toucher une strate plus profonde : la muséification du mur dans l'exemple de Berlin devient le symbole du patrimoine des droits de l'homme universellement partagés, communs, donc *dépassant par principe toute idée de frontière* ou de clôture, d'enfermement ou de particularité. Il s'agit d'une reconfiguration des formes de la potentialité symbolique, présente dans la *Frontière^{Physico-Symbolique}*.

À présent, nous pouvons approfondir les mécanismes en jeu dans cette notion de mise-en-frontière en nous interrogeant sur l'aspect d'une frontière latente qui peut ou non se matérialiser, selon un contexte socio-culturel de crise.

3. L'exemple des caricatures représentant un fonctionnement de l'Europe en état de crise : émergence d'une mise-en-frontière latente

Analysons maintenant deux caricatures du drapeau européen.

Dessin 1



Dessin 2



Figure : Caricatures autour du drapeau de l'Europe et de la formation d'une frontière latente

Initialement sélectionnées en vue d'un traitement sémiotique du phénomène des « théories de la conspiration », ces images, dans leur globalité, nous sont apparues révélatrices de la présence récurrente d'une *rupture*. Celle-ci est envisagée comme imminente, témoignant d'un traitement inégalitaire des pays du sud face à un état de crise – économique mais aussi socio-culturelle – au sein du fonctionnement européen. Ces caricatures s'organisent au travers de la désignation d'un responsable de cet « état de malaise social » qui, selon ces dessins, « s'abat » sur les populations des pays du sud de l'Europe.

Observons l'organisation et les caractéristiques de ces deux images. Premièrement, notons la présence en perspective du drapeau européen sur chacune d'entre elles.

Selon la charte graphique du drapeau européen, ce dernier est le « symbole » d'une Union où chaque étoile (jaune) est équidistante d'un centre. Les étoiles sont au nombre de 12, nombre symbolique utilisé pour signifier une unité temporelle (cadran, calendrier, etc.) ou une unité mythologique (12 travaux d'Hercule, 12 disciples, etc.). La couleur bleu azur représenterait un ciel sans nuage. Le tout semble signifier une égalité et une solidarité universelle, car les étoiles en jaune disposées en cercle (unité, plénitude et perfection du cercle d'étoiles d'or) renverraient symboliquement à une entité qui rayonne en une totalité universelle, reposant sur le développement solidaire et harmonieux de régimes démocratiques et libéraux. Or, leur principe de légitimité politique est fondé sur les droits de l'homme, dont nous avons mentionné la signification dans la construction d'une Europe « symbole du dépassement de toute frontière », constituant le soubassement d'une strate physico-symbolique. Les postes-frontières au sein de l'Europe de Schengen disparaissent. Il reste des régions (pays) définis par des frontières établies sur les cartes, tel un cadastre définissant les bords de différentes appartenances so-

cio-culturelles – ou définis par un « SMS » qui marque et concrétise (numériquement) votre passage à un autre serveur de téléphonie mobile national : « vous êtes arrivés en France ! », etc.

3.1. Strate des formes concrètes

Sur la première image (dessin 1), la carte de l'Europe est figurée comme un corps sur une table d'opération. Les pays du Nord et de l'Europe de l'Ouest qui forment le visage en sueur et souffrant du corps (dents serrées), ont des yeux divergents (gauche et droite) mais regardant ensemble vers le sud, la jambe gauche (Grèce) et la jambe droite (Portugal). Une main tient une scie et témoigne de l'opération imminente d'auto-ablation, par le corps européen lui-même, de la jambe gauche gangrenée (mouches de putréfaction et étoiles de douleur). Cette jambe fait souffrir le corps (sueurs dans les pays du Nord). Cette souffrance est représentée par les étoiles d'or du drapeau européen au niveau de la jambe. Les étoiles sont plus grosses et plus nombreuses sur la jambe « grecque » que sur la jambe « portugaise » : la gangrène est plus avancée dans la jambe gauche (on voit l'os), elle est annoncée dans la jambe droite comme une douleur imminente. Le tout de l'action se déroule sur une table d'opération aseptisée dont le blanc est l'expression signifiante.

Sur la deuxième image (dessin 2), le bateau portant les étoiles jaunes ne navigue plus mais chavire. L'émotion du visage des étoiles qui sont présentes depuis la proue du bateau jusqu'au jet qui partage l'image en deux, évolue de l'étonnement (étoile interloquée avec la main devant la bouche) à l'agressivité (les étoiles aux dents serrées tentent de repousser les noyés avec une rame), en passant par la panique (gouttes de sueur). Ce sont les mêmes étoiles jaunes que celles du drapeau européen. Le jet au milieu de la coque percée du bateau, annonce un chavirement imminent, face auquel les étoiles qui nagent dans le milieu aqueux tentent d'aborder le bateau, mais sont repoussées par celles qui restent sur la partie émergée de celui-ci. Le bleu du milieu aqueux ainsi que celui du bateau, est un rappel direct à la charte graphique du drapeau européen. Il représente le fond de l'action des étoiles jaunes.

Sur les deux images, le drapeau européen est mis en scène : au dernier plan (dessin 1) et à la poupe du bateau (dessin 2). Il est en perspective de l'action en cours sur les deux images et leur confère une direction structurante (dessin 1 : perspective donnée par la table d'opération du corps malade, formé par les pays de l'Europe ; dessin 2 : perspective donnée par la matérialité même du bateau).

3.2. Strate des formes socio-culturelles

Les deux images montrent un parallélisme narratif. L'accès à la signification de ces images se fait par convocation d'évènements économiques et socio-politiques de l'histoire récente de l'Union Européenne. Sur ces images, le nord expulse le sud d'une unité qui est tantôt le « Territoire du Bateau », tantôt l'unité organique du corps lui-même. Nous voyons ainsi apparaître la notion de « gradient » : une différence de niveau potentiel entre deux pôles s'installe dans une configuration prétendument égalitaire, l'Union Européenne, où la frontière était censée avoir disparu. Une séparation surgit, mise en scène par la disposition des différents éléments et actants des images.

Nous observons tout d'abord une séparation entre le nord et le sud : corps sain vs corps malade ; étoiles protégées à bord du bateau et en hauteur vs étoiles en contrebas, en danger de noyade, expulsées du bateau et retenues hors de celui-ci. Sur le corpus initialement segmenté, les actants en haut des images sont les pays du nord de l'Europe qui se séparent des jambes – pays gangrenées au bas du dessin, créant une dichotomie entre le nord et le sud, ici amplifiée sur le dessin 1 par la scie, et sur le dessin 2, par la coque du bateau percée, et la rame qui frappe l'étoile-pays pour la maintenir hors du bateau. De l'ensemble de la structure de ces images, nous nous apercevons qu'une frontière latente est en train de surgir au sein de l'Union. Cette *Frontière^{Socio-Culturelle}* surgit au sein de l'« unité » de l'Europe, toujours en perspective sur les deux représentations (grâce au drapeau).

Sur le dessin 1, comment analyser le fait que les étoiles représentent la douleur des jambes blessées ? Soit l'Europe est blessée (corps = Europe), soit la blessure vient de l'idée (mise en cause) du projet européen lui-même (unité de traitement politique et économique, monnaie unique, égalité entre États, etc.) : les étoiles-souffrance symbolisant le projet européen sont l'expression du mal qui attaque le corps. La frontière latente se lit sur le dessin 1 puisque les jambes gangrenées, au sud de ce corps, sont visées par les yeux (présents sur l'Allemagne), et par la scie que porte le bras issu de la France. Sur le dessin 2, les étoiles ne sont plus disposées de façon équidistante (drapeau) mais s'organisent dans une topologie émotionnelle, où l'irruption de l'eau marque clairement une séparation entre les deux parties de l'image (celle où les étoiles subissent la noyade et celle où les étoiles survivent en repoussant les autres hors de ce qui reste de stabilité).

Un gradient (inégalité du niveau potentiel d'un relief) s'installe dans l'action des deux images entre les étoiles auparavant égalitaires (sans différence de niveau, comme sur le drapeau en perspective). La frontière « latente » s'organise selon la présence de ce gradient. Sur le dessin 2, nous observons que l'unicité,

représentée par le bleu du ciel sans nuage (couleur du drapeau bleu azur, sans nuage-orage-danger), se voit remplacée par une différenciation interne entre deux milieux substrats de cette couleur bleue, le bateau bleu et la mer bleue. Mais l'un est provisoirement un endroit de survie face à la noyade que l'autre implique. La différenciation interne (polarisation) ressurgit aussi dans la dispersion des étoiles mourantes et seules dans la mer *vs* le regroupement et la concentration dans le bateau provisoirement hors de l'eau.

Une autre différenciation est mise en perspective entre les plans temporels, ce qui souligne encore l'émergence d'une frontière latente. Le drapeau est en perspective de l'action en cours sur les deux images à l'instar d'un présent (l'action principale du dessin) toujours télescopé par la perspective (horizon d'attente) du drapeau européen, c'est-à-dire d'une union. La différenciation s'effectue entre le présent (situation de l'action conflictuelle ou pathologique) et les plans de « l'horizon d'attente » devenant futur utopique, qu'incarne le drapeau (Union) mais aussi sa position (perspective par rapport aux actions) : l'Europe façon drapeau n'est plus un projet présent, en évolution et en activité constante, mais devient un horizon, voire même une utopie, qui se différencie d'un présent et d'une réalité vécue actuellement comme pathologique, noyade ou naufrage. Le projet européen s'éloigne dans un horizon utopique, au fur et à mesure qu'émerge cette frontière latente.

3.3. Strate des formes physico-symboliques

Notre analyse sémiotique révèle plusieurs points concernant cette dernière strate : un drapeau ou destin collectif est mis en perspective au fond d'une image représentant la réalité actuelle de l'entité dont il est le symbole. Autrement dit, il n'est plus le symbole de l'union, de l'harmonie, de la perfection et de la solidarité universelle, mais le symbole d'une séparation imminente. De l'unité pacifique (azur) d'une solidarité universelle (drapeau), un autre mode de groupement (ou désunion) apparaît dans les images, soulignant sinon une guerre, du moins un conflit déjà violent (rame, scie). La force née de l'alliance représentée par un cercle se transforme en faiblesse, puisque cette faiblesse naît exactement au centre de l'image du dessin 2. Le bateau est percé précisément au milieu de l'image, milieu équidistant qui devait être le centre de l'union (comme sur le drapeau), désormais endroit précis d'où naît un naufrage. Au centre du dessin 1 où devait surgir la médiation (France), surgit l'action de scier, de se séparer soi-même, pour le corps européen, au lieu de s'unir. Ici, on passe de la symétrie à une inégalité. Enfin, dans les deux images sont représentées deux figures majeures : d'un côté le drapeau et la

vie de l'Union, de l'autre la gangrène et le naufrage qui renvoient plus généralement à la mort.

4. Conclusion

En conclusion, cette analyse nous permet d'extraire un ensemble de remarques afin d'approfondir le mécanisme à la fois de la mise-en-frontière, mais aussi de l'articulation de cette épaisseur de sens stratifiée.

Tout d'abord, comme nous avons pu le remarquer par l'exemple du mur de Berlin, les difficultés économiques et socio-culturelles de la RDA ont conduit à l'irruption d'une Frontière^{Concrète}, qui n'était antérieurement qu'une Frontière^{Socio-Culturelle} entre deux idéologies en affrontement. Nous pouvons donc nous poser la question suivante : les difficultés européennes du contexte économique et socio-culturel concret, depuis la crise grecque et à mesure qu'elles s'accroissent à l'ensemble des pays européens du sud, sont certes en mesure de « faire émerger la latence » d'une nouvelle mise-en-frontière, sur le niveau intermédiaire (Frontière^{Socio-Culturelle}), mais ce cas de figure va-t-il conduire à l'émergence d'une Frontière^{Concrète} comme ce fut le cas dans l'analyse du processus berlinois de mise-en-frontière ?

D'autre part, cette émergence d'une Frontière^{Socio-Culturelle} latente active des valeurs très anciennes qui tantôt relient les pays du territoire européen, et tantôt les séparent. N'oublions pas que les caricatures sont issues des pays du sud eux-mêmes. Cette couche de valeurs profondes relève de la strate de la Frontière^{Physico-Symbolique}, comme l'exemple de Saramago étudié dans le premier cas semble le représenter : c'est-à-dire pour la péninsule ibérique, l'idée d'une rupture imminente, ou d'une impossibilité de lien avec l'Europe. Nous pouvons dès lors nous poser la question suivante : est-ce que la Frontière^{Socio-Culturelle} latente va engendrer la réactivation de la strate plus profonde de la potentialité symbolique, celle mise en scène par le roman de Saramago, *Le Radeau de pierre*, où la péninsule ibérique se sépare définitivement de l'Europe ?

Dans un tel cheminement, c'est la strate intermédiaire qui entre tout d'abord en jeu, telle une courroie de transmission. Une Frontière^{Socio-Culturelle} latente s'active et, pour se dégager, pourrait s'appuyer sur un type de potentialité symbolique encore disponible pour la péninsule ibérique (strate profonde), qui l'oppose à un rattachement européen comme l'exemple de Saramago le souligne. Nous assistons donc à l'exemple d'un chemin descendant puis ascendant : des difficultés concrètes viennent activer la strate intermédiaire qui à son tour convoque des ressorts symboliques pouvant par la suite venir réorganiser la strate concrète.

Ces trois exemples soulèvent une dynamique de la mise-en-frontière dont l'articulation entre les strates évoquées est différenciée pour les trois cas d'étude :

- Dans le premier cas, c'est une Frontière^{Physico-Symbolique} qui devient un vacuum, centre organisateur de comportements concrets qui redessinent les configurations territoriales (mondialisation par les mers).
- Dans le deuxième cas, c'est une Frontière^{Socio-Culturelle} qui devient une frontière concrète (le choc entre idéologies fait émerger un mur de séparation concrète). L'effondrement tout aussi concret du mur, vient convoquer à son tour une potentialité symbolique qui met en perspective l'actuelle Union Européenne, une Europe fondée sur le dépassement de toute frontière (prégnance des droits de l'homme).
- Dans le troisième cas enfin, de par les ruptures et différenciations internes représentées, on voit surgir une Frontière^{Socio-Culturelle} qui n'est pas encore concrète ou physique, mais qui pourrait le devenir, car cette latence active une polarisation entre des valeurs symboliques très profondes, dont l'étude précise dépasserait largement le cadre de ce travail.

Ainsi, ces trois cas montrent la nécessité d'une articulation des strates pour éclairer la morphogenèse du processus de mise-en-frontière, mais aussi et réciproquement *la morphogenèse comme un processus de mise-en-frontière*. C'est pourquoi la perspective de recherche dessinée dans ce travail est celle d'un dialogue interdisciplinaire, incarné par la sémiotique dynamique. Cette perspective suscite un regard épistémologique novateur, porté à dessein sur la notion polysémique et polymorphe de frontière. En effet, cette notion de frontière renvoie directement à des mécanismes généraux de morphogenèse. Il convient dès lors de scruter ces mécanismes depuis l'apport de la sémiotique morphologique. Un des résultats scientifiques sera de rouvrir ainsi le nœud entre structuralisme et phénoménologie (voir Morier, 2015 et 2018), au moyen du concept de forme précisément. Mais cela, c'est l'objet d'une autre rencontre.

Références bibliographiques

- BRANDT, Per Aage (1992), *La Charpente modale du sens*, Aarhus, Aarhus University Press.
- BRANDT, Per Aage (2015), « Culture, creativity, and conceptual dynamics. A structural hypothesis », *Globe. A Journal of Language, Culture and Communication*, n° 1, pp. 203-218, disponible sur :

- <http://journals.aau.dk/index.php/globe/article/view/1083>.
- DEBRAY, Régis (2010), *Éloge des frontières*, Paris, Gallimard.
- DE CERTEAU, Michel (1980), *L'Invention du quotidien*, t. 1 : *Arts de faire*, Paris, Gallimard.
- DESMARAIS, Gaëtan (1995), *La Morphogenèse de Paris : des origines à la révolution*, Paris, L'Harmattan.
- DESMARAIS, Gaëtan (2007), « Les centres organisateurs de l'écoumène », dans MARCOS, Isabel (dir.), *Dynamiques de la ville : essais de sémiotique de l'espace*, Paris, L'Harmattan, pp. 213-234.
- FROMENT-MEURICE, Henri (2010), « La construction du mur de Berlin », *Commentaire*, n° 132, pp. 949-956.
- HIRCHHAUEN, Béatrice von (2016), « De l'intérêt heuristique du concept de "Fantôme géographique" pour penser les régionalisations culturelles », texte inédit, communication personnelle de l'auteure.
- LAPORTE, Antoine (2013), « L'empreinte spatiale de l'ancienne frontière interallemande dans le Berlin d'aujourd'hui », *Belgeo*, n° 1, disponible sur : <http://belgeo.revues.org/10645>.
- LEVY, Jacques, LUSSAULT, Michel (2003), *Dictionnaire de la géographie et de l'espace des sociétés*, Paris, Belin.
- MARCOS, Isabel (1996), *Le Sens urbain : la morphogenèse et la sémiogenèse de Lisbonne. Une analyse catastrophiste urbaine*, thèse de doctorat, Aarhus, Université Aarhus.
- MARCOS, Isabel (2008), « Vers une sémiotique stratégique du projet urbain », *Actes sémiotiques*, n° 111, disponible sur : <http://epublications.unilim.fr/revues/as/2917>.
- MESZAROS, Thomas, MORIER, Clément (2015), « Crisis management lessons from modelling », dans SCHIFFINO, Nathalie *et al.*, (dir.), *Organizing after crisis. The Challenge of Learning*, Bruxelles, Peter Lang, pp. 75-105.
- MORIER, Clément (2013), « Taking a geometric look at the socio-political functioning schemes of the living. Catastrophe theory and theoretical sociology », *Acta Biotheoretica*, n° 61, pp. 353-365.
- MORIER, Clément (2015), « La figure comme forme d'un processus évolutif ou l'apport de René Thom », dans BAILLÉ, Jacques (dir.), *Du mot au concept : figure*, Grenoble, Presses Universitaires de Grenoble, pp. 85-111.
- MORIER, Clément (2018), *Les Morphologies du politique : approche comparée des œuvres de René Thom et Marcel Gauchet*, Paris, Institut Universitaire Varenne.
- NOUVEL, Jean (2008), *Jean Nouvel. Louisiana Manifest*, Copenhague, Louisiana

Museum of Modern Art.

- NOUVEL, Jean, DUTHILLEUL, Jean-Marie, CANTAL-DUPART, Michel (2009), *Naissances et Renaissances de mille et un bonheurs parisiens*, Paris, Le Mont-Boron.
- PETITOT, Jean (1992), *Physique du sens : de la théorie des singularités aux structures sémio-narratives*, Paris, Éditions du CNRS.
- RITCHOT, Gilles, FELTZ, Claude (dir.) (1985), *Formes urbaines et pratiques sociales*, Louvain-la-Neuve / Montréal, CIACO / Le Préambule.
- SARAMAGO, José (1986), *A jangada de pedra*, Lisboa, Editorial Caminho.
- THOM, René (1981), « Morphologie du sémiotique », *Recherches Sémiotiques / Semiotic Inquiry*, n° 4, pp. 301-309.
- THOM, René (1988), *Esquisse d'une sémiophysique*, Paris, Interéditions. THOM, René (1990), *Apologie du logos*, Paris, Hachette.
- WILDGEN, Wolfgang (2007), « Morphogenèse de la ville hanséatique de Brême », dans MARCOS, Isabel (dir.), *Dynamiques de la ville : essais de sémiotique de l'espace*, Paris, L'Harmattan, pp. 49-64.

Sémiotique et communication urbaine

Un croisement paradigmatique pour la compréhension de l'espace

Patrizia Laudati

Université polytechnique des Hauts-de-France

Notre contribution essaie de répondre à la question suivante : en quoi la sémiotique peut-elle aider à comprendre le sens de l'espace urbain, lorsque celui-ci est étudié d'un point de vue communicationnel ? Quelques éléments sont alors esquissés en vue d'élaborer une théorie de la spatialité, en adoptant un point de vue dynamique. Notre démarche n'a donc pas un caractère opératoire, car l'objectif ne consiste pas à proposer une analyse sémiotique d'un objet communicationnel (l'espace urbain) par un découpage en unités signifiantes. Nous proposons une démarche à caractère épistémologique qui s'appuie sur le croisement de deux paradigmes : celui de la sémiotique et celui de la communication urbaine. Nous formulons l'hypothèse selon laquelle cette hybridation paradigmatique permettra une meilleure compréhension du processus de *sémiosis* des espaces urbains. Aussi, elle favorisera le questionnement sur la complexité du sens de l'espace et les nouveaux moyens de l'approcher.

Nous pouvons résumer ainsi les apports possibles des sciences de l'information et de la communication (SIC) et de la sémiotique aux études sur la spatialité :

- d'un côté, les SIC sont une inter-discipline qui traite conjointement les relations croisées d'au moins deux des trois dimensions qui caractérisent son objet scientifique : la dimension technique (dispositifs), la dimension sociale (acteurs et pratiques) et la dimension sémantique (circulation du sens). Traiter alors l'espace urbain de notre point de vue, selon une approche communicationnelle, signifie s'intéresser à la fois : (i) à sa matérialité (en tant que dispositif / médium), (ii) aux relations que le récepteur tisse avec son environnement spatial et social, (iii) au sens que cet environnement produit dans l'esprit du récepteur, (iv) et aussi aux impacts que ces relations, basées sur le sens, ont sur les actions contextualisées.

- d'un autre côté, depuis les années 1970¹, la sémiotique s'est ouverte à l'étude d'autres objets comme l'espace. Ce cadre, que les architectes définissent comme « espace public », espace de connexion entre les bâtiments, est à la fois le lieu où se manifeste et se concrétise l'architecture (le bâti) et le lieu de la vie quotidienne (le non-bâti) dans lequel se déroulent les activités (échange de biens, produits et services) et les rencontres (échanges entre individus). L'ensemble de tous ces éléments perçus est signifiant et le sens naît de leurs interactions. L'architecture de l'espace est alors un lieu de manifestation du sensible, un référent sémiotisable.

Les études spatiales ont trouvé, ainsi, dans la sémiotique, un canevas conceptuel et méthodologique, notamment opérationnel, pour aborder le sens des espaces vécus, en l'articulant selon les deux plans hjelmsleviens de l'expression et du contenu. Ces deux plans sous-tendent un point de vue statique et impliquent l'adoption du principe d'immanence, selon lequel on interroge l'objet d'étude à partir des conditions intrinsèques de sa réalisation sans aucune référence à la réalité, sans aucune référence extrinsèque. C'est grâce au principe d'immanence (nous ne connaissons que ce qui est à l'intérieur de l'esprit) qu'il existe une sémiotique du sensible, qui porte une attention particulière à la sollicitation des sens, aux sensations et à la perception, dans la construction de la signification. Cette attention au « sensible » dépasse la visée intentionnelle des analyses phénoménologiques (Husserl, 1969 [1900]), sur laquelle se fonde le lien structurel qui noue le sujet au monde. La communication, à son tour, permet d'ancrer le sens à une praxis en le reliant ainsi au contexte d'énonciation.

Ainsi, notre trajectoire s'oriente d'une sémiotique de l'objet (sémiotique de l'espace) vers une sémiotique du sensible (sémiotique de l'expérience sensible de et dans l'espace) qui met l'accent sur les interactions et les modes relationnels contextualisés, entre le sujet et l'objet-espace, dépendant de facteurs sociaux et spatio-temporels.

Il s'agit alors d'adopter un point de vue sémio-communicationnel qui se base sur quelques postulats que nous développons par la suite :

- l'architecture de la ville, qui configure l'espace urbain, se manifeste par son plan d'expression, au sens hjelmslevien, et celui-ci subit des transformations dans le temps (transformations physiques de l'espace) ; le plan du contenu, à son tour, subit aussi des transformations (transformations sémantiques de l'espace). La forme de l'espace que l'on saisit à un moment donné n'est alors

1. Le premier colloque sur la sémiotique de l'espace a été organisé en 1972 à Paris par Manar Hammad.

qu'un état d'équilibre d'un processus en devenir, entre un passé qui l'a constituée et un futur qui est en train de la (re)dessiner ;

- le sens n'est pas immanent à l'espace urbain car il se construit par l'interprétation ; l'interprétation que l'on en a est elle aussi un état d'équilibre d'une sémosis en devenir ;
- la référence à une phénoménologie de la perception renvoie à la transcendance du vécu et donc à l'expérience qu'éprouve le sujet dans et par l'espace urbain ;
- cette expérience se base sur la sensorialité, sur les différents sens, y compris la kinesthésie. Il s'agit alors d'une expérience sensible, ou sensorielle, de l'espace ;
- le processus de sémosis, à la fois synchronique et diachronique, qui se met en place entre le sujet et son espace vécu, relie le sens produit à une praxis.

Nous voudrions montrer comment la communication urbaine et la sémiotique peuvent converger autour de cet objet d'étude – l'espace urbain –, grâce à l'appropriation du concept de « sens », par sa production (sémiotique) et par son ancrage à une praxis (communication). Nous allons ensuite définir l'espace de la ville en tant qu'objet à la fois communicationnel et sémiotisable, en développant chacune des trois dimensions le constituant : matérielle (ou plastique), sociale et sémiotique.

1. Convergence de deux inter-disciplines autour d'un objet

La question de départ est celle de savoir en quoi et comment une discipline (la sémiotique) qui s'intéresse au sens, peut aider une autre (la communication) à mieux saisir un de ses objets scientifiques, le cas échéant un objet communicationnel sémiotisable : l'espace urbain.

En général, on essaie de répondre à ce type de question par la transposition d'outils méthodologiques, empruntés à la première pour rendre opérationnelle la seconde. Nous proposons de déplacer le débat et d'essayer d'y répondre par le recours à l'épistémologie même de la discipline appelée en appui. Cela nous amène à compléter la question, en essayant de saisir les apports réciproques des deux disciplines convoquées qui permettent d'étudier un seul objet (l'espace de la ville) qui est à la fois objet sémiotique et communicationnel. En quoi l'une peut-elle enrichir l'autre ?

Sémiotique et communication² se rejoignent dans leur définition d'inter-disciplines, mais avec les nécessaires précisions. Depuis quelques années, la sémiotique s'est ouverte à la dimension sociale, culturelle et anthropologique, donnant naissance à des sémiotiques spécifiques : visuelle, architecturale, cognitive, des passions..., et plus récemment des médias. Celles-ci procèdent par emprunts conceptuels à la sémiotique générale, en la redéfinissant conformément à leurs principes de pertinence. La sémiotique a donc changé, car elle a dépassé les préoccupations immanentistes et universalistes qui rendaient la signification dépendante du texte seul. Son objet d'étude, la signification (tant sur le plan dénotatif que connotatif), est présent de manière axiomatique dans d'autres disciplines. Cela signifie que le sens est un simple postulat pour les autres sciences, qui ne s'interrogent pas sur les modalités de sa production, ni de sa circulation, à la différence de la sémiotique qui s'interroge sur la manière rationnelle et organisée de le saisir. La sémiotique n'est donc pas une inter-discipline, dans la mesure où elle n'utilise pas (ou pas encore) les paradigmes des disciplines voisines ; mais elle se positionne plutôt comme une interface commune, donc transversale aux autres disciplines, leur permettant de puiser dans ses propres théories certains concepts, liés à la signification des choses, et de les considérer non seulement comme acquis, mais aussi comme opératoires.

La communication, quant à elle, est une inter-discipline, de par son approche qui permet de traiter un objet de plusieurs points de vue simultanément, et ce regard croisé se traduit par un travail sur la transformation des concepts convoqués.

Jean-Jacques Boutaud résume bien les apports réciproques des deux disciplines :

Le caractère multimodal de la communication, sa dimension symbolique, avec tous les processus mis en jeu, en termes d'identité, de sens, de relation, tous ces facteurs ont étendu le champ d'intervention sémiotique en communication. En retour, la sémiotique s'est nourrie des supports de communication et des problématiques sous-jacentes à leur utilisation (discours médias, NTIC, objets de consommation) pour tracer de nouvelles voies dites sémio-pragmatiques ou socio-sémiotiques (Semprini, Landowski, Fiske), non soumises à la composante linguistique de la communication. (2007 : 46)

En faisant référence à nos travaux antérieurs (Laudati, 2015), nous considérons l'espace de la ville (et par là les éléments qui le composent) comme un objet communicationnel, dans le sens où celui-ci, par souci de simplification méthodolo-

2. Pour être plus précis, nous devrions parler des sciences de l'information et de la communication ; cependant nous nous limitons aux aspects communicationnels des phénomènes étudiés et négligeons volontairement les aspects informationnels...

gique et par principe d'abstraction, peut être appréhendé selon trois dimensions : (i) une dimension technique, résultat tangible des techniques de la construction, de l'agencement des éléments dans l'espace et de leur fonctionnement (nous préférons le terme : dimension matérielle) ; (ii) une dimension sociale, cadre de vie et d'échange des habitants et d'autres usagers ; (iii) une dimension sémantique qui renvoie au sens et aux significations dont les usagers chargent les espaces vécus. Dans la réalité, ces trois dimensions sont interdépendantes, à la fois synchroniquement et diachroniquement ; et une appréhension, la plus exhaustive possible, de l'espace urbain ne peut pas faire l'économie des interactions et des implications mutuelles qui les lient.

En même temps, nous avons affirmé que la sémiotique s'intéresse de plus en plus au paradigme spatial. Nous pouvons ajouter que l'espace urbain – cet objet communicationnel – est aussi un objet sémiotisable, car il acquiert un sens à partir de sa perception par un sujet :

Si le philosophe pouvait dire : être c'est être perçu, les acquis de la physiologie de la perception permettent d'ajouter : percevoir c'est sémiotiser (ou, au mode passif : être perçu, c'est être sémiotisé). Et donc de conclure l'enthymème : être, c'est avoir du sens. (Groupe μ , 2015 : 74)

Dans les paragraphes suivants, nous décrivons les trois dimensions qui caractérisent conjointement l'espace urbain en tant qu'objet communicationnel : matérielle, sociale et sémantique. Pour chacune d'elles nous proposons une double définition des éléments qui y participent, respectivement selon une approche communicationnelle et sémiotique. Enfin, nous proposons des hypothèses de croisements conceptuels, afin de montrer les apports possibles et réciproques des SIC et de la sémiotique à la théorie spatiale, pour chacune des dimensions évoquées. La démarche proposée est synthétisée dans le tableau suivant :

Dimensions de l'espace	Communication	Sémiotique	Croisement conceptuel
matérielle	agencement de données	champ continu d'entités	médium / dispositif
sociale	rapport forme / usage	rapport forme / sens	sens partagé et échelle de référence
sémantique	médiation	sémiosis	sens individuel et identité

Tableau : Croisements conceptuels entre Communication et Sémiotique autour de la définition d'espace

2. La dimension matérielle : l'espace comme dispositif

L'espace urbain est avant tout un espace physique, à la fois projection d'une histoire, d'une culture et d'une société données ; substrat des valeurs et des attentes des sujets qui l'habitent ; cadre et déclencheur d'organisations et d'actions contextualisées.

Selon une approche communicationnelle, cet espace physique est le résultat d'un agencement de données hétérogènes, regroupées en systèmes et sous-systèmes homogènes, dont le périmètre est perméable et variable selon les points de vue que l'on choisit d'adopter.

À titre d'exemple, les limites du quartier de résidence, loin de correspondre à un périmètre administratif conventionnel, correspondent aux limites « subjectives » de l'espace vécu au quotidien par le sujet / habitant. Ces limites ne sont pas figées et elles peuvent varier selon des exigences fonctionnelles et de déplacement, ou selon l'évolution des pratiques dans le temps de ce même sujet. Tout élément bâti (les édifices) et non bâti (les rues, les places...) structurant l'espace du quartier (et de toute la ville), constitue ainsi une donnée urbaine.

Pour Floridi (2005) la donnée est une *diaphora* (du grec : différence) et le résultat de cette différence est l'information. Une donnée résulte d'un manque d'uniformité dans un contexte. Ceci la rend donc saillante (nous retrouvons ici la saillance phénoménologique husserlienne), voire émergente sur un fond. Lorsqu'une donnée est perçue, en se détachant du fond perceptuel, elle acquiert une signification et un contenu pour le récepteur, en devenant ainsi une information, donc une donnée pourvue de sens.

D'un point de vue sémiotique, l'espace urbain peut être considéré comme un « champ continu » (en faisant référence au premier percept visuel organisable du Groupe μ), parsemé de données et qui n'a pas encore de sens. Le sens n'apparaît que « lorsque le continuum se voit frappé de discontinuité » (Groupe μ , 2015 : 76). Cela rejoint la définition de *diaphora*, donnée par Floridi, et introduit le principe du dipôle (ou principe du contraste élémentaire) qui permet un premier savoir immédiat. L'activité perceptrice consiste donc, dans un premier temps, à détecter les invariances spatiales (le continuum) grâce à un certain nombre de qualités (couleur, matériau, échelle, etc.). La détection d'une qualité (ou d'un ensemble de qualités) permet de distinguer une entité et de la discriminer par rapport à son environnement. Toute entité (que nous identifions avec la substance du plan de l'expression) est structurée en une forme reconnaissable (la forme de l'expression) : un bâtiment, un monument, une fenêtre, un portail, une rue... La forme est alors produite par une interaction entre les stimuli (entités) et les modalités perceptives :

visuelle, tactile, olfactive, auditive, etc. En ce sens, nous formulons l'hypothèse que les données / entités, structurées en une forme (et ainsi l'espace composé par l'ensemble de ces formes), sont des dispositifs permettant cette interaction.

Le fait de considérer les formes de l'espace comme un médium, c'est-à-dire comme un dispositif, mérite quelques précisions. Il est vrai que l'agencement des éléments dans l'espace urbain ne correspond pas vraiment à un dispositif, au sens donné généralement par les chercheurs en SIC, ni par son contenu, ni par son organisation économique, ni par la mise en œuvre de techniques ou d'accès aux publics ; « il n'en est pas moins vrai que, curieusement, son fonctionnement symbolique (celui de l'espace) est proche de celui des médias » (Davallon, 2003 : 28). Cela signifie penser le médium non plus du point de vue de la description de ses aspects économiques ou de ses effets sociologiques, mais de son fonctionnement comme dispositif symbolique. Le dispositif est donc le lieu de l'interaction entre une forme de l'expression spatiale et un récepteur.

Comme nous l'avons vu précédemment, l'espace urbain, en tant que dispositif, est constitué de données / entités matérielles (le bâti et le non-bâti) façonnées au fil de l'histoire. À celles-ci s'ajoutent d'autres données non matérielles, quantitatives et qualitatives, qui, en recomposant la forme urbaine, fondent l'identité du lieu : gabarits, morphologies, matériaux, couleurs, mobilier urbain, bornes numériques, activités, services, symboles, discours, récits, représentations graphiques, images mentales, etc. Aussi, à l'identité spatiale, fondée sur les caractéristiques ontologiques de l'espace, se superpose l'identité individuelle et / ou collective. L'identité est à la fois un processus de (re)définition de soi, par rapport à autrui et par rapport à un contexte spatial, et une construction sociale à caractère idéologique et culturel.

Cette définition nous permet d'introduire le contexte culturel et spatio-temporel dans lequel les formes urbaines se manifestent et d'essayer de répondre à la question de savoir comment l'agencement / structuration des formes va servir de base à la construction d'une relation identitaire entre sujets.

3. La dimension sociale : le sens partagé

La dimension sociale de l'espace renvoie à la relation établie entre les structures sociales et les lieux. Ce rapport, décrit comme « morphologie sociale » par Émile Durkheim (1889), se matérialise au travers des empreintes spatiales (styles, techniques de construction, typologies d'habitat...), à la fois produits d'une société et conditions de la vie sociale.

Si la dimension matérielle des formes de l'espace se situe dans le plan de l'expression, en revanche, leur dimension sociale se situe à la fois sur le plan de l'expression – en tant que manifestation produite par une société donnée – et sur le plan du contenu, car cette manifestation renvoie à l'organisation fonctionnelle et symbolique de cette même société. Les deux plans se trouvent alors entremêlés et leur séparation s'avère difficile, l'un étant le reflet de l'autre. Un style, un langage architectural, une technique constructive, une typologie..., au travers desquels se constituent les formes de l'architecture, sont autant d'éléments produits par une société à un moment donné et dans un contexte donné. Bien que certains éléments soient communs à une époque définie, d'autres assument, pour la même époque, des caractères différents selon les régions : à titre d'exemple, nous pouvons généraliser en affirmant qu'au Moyen Âge, les rues sont étroites (cinq mètres de largeur maximale), sinueuses, sombres, sans trottoirs ; les commerces sont ouverts sur la rue, et les logements se situent aux étages supérieurs des maisons. Les maisons ordinaires, quant à elles, dans certaines régions françaises, sont caractérisées par une façade étroite, à colombage (à pans de bois et torchis), avec une ou deux fenêtres par étage, tandis que dans certaines régions italiennes (surtout dans le Haut Moyen Âge), elles sont caractérisées par des façades en maçonnerie et notamment en blocs de tuf jaune (une argile granitique locale).

Les formes de l'espace renvoient non seulement aux connaissances techniques et aux codes esthétiques des sociétés qui les ont créées, mais aussi aux manières dont ces sociétés sont structurées : « La morphologie (spatiale) est aussi sociale puisqu'elle étudie la répartition du peuplement, des groupes sociaux, des mouvements ; plus encore parce que les structures matérielles sont avant tout, construction sociale et lieux de pratiques » (Roncayolo, 2002 : 9). L'évolution des formes urbaines traduit en même temps une évolution de la distribution sociale sur le territoire : par exemple, sous le Second Empire, la construction des immeubles haussmanniens a induit une gentrification du centre-ville, à cause de la hausse des loyers qui a contraint les classes moins aisées à émigrer vers les arrondissements périphériques, favorisant ainsi un embourgeoisement de ces quartiers. De ce fait, nous ne pouvons pas séparer l'espace-objet matériel de son usage, des groupes qui l'habitent et de leurs modes de vie.

D'un point de vue communicationnel, la dimension sociale de l'espace, nous conduit à considérer plus que les relations qui s'y établissent entre groupes sociaux (domaine de la sociologie), les relations intersubjectives. Il faut alors considérer l'espace urbain comme un espace-vie, au sens de Lewin (1968), de monde

psychologique de l'individu³, où se jouent les interactions entre le sujet et son environnement spatial et social : le lieu de l'échange et de la mise en scène du sujet dans une construction représentative de soi dans son rapport à l'autre et au lieu. Les sujets ne sont pas placés face à l'espace, ils en sont partie prenante et, en tant qu'acteurs sociaux, ils peuvent construire l'espace différemment, par des actes de langage et / ou par des repositionnements. C'est dire que, du point de vue des interactions, l'espace peut être abordé : (i) comme lieu des échanges interpersonnels et sociaux, voire comme lieu de la communication ; (ii) et comme lieu des pratiques sociales (rapport forme / usage).

La condition de possibilité de mise en œuvre des liens sociaux se base sur la communication (verbale et non verbale). « La communication a, à cet égard, une fonction importante de régulation et de pérennisation des liens sociaux – sans quoi il ne peut y avoir de communauté structurée ni de vie sociale institutionnalisée » (Lamizet, 1992 : 13). La communication est donc un échange contextualisé, basé sur des codes, voire sur des systèmes de représentation, dont le langage constitue, comme dirait Barthes, le degré zéro. Ces systèmes de représentation sont influencés par le cadre socio-spatial (et temporel) dans lesquels ils se constituent et ils structurent, à leur tour, les comportements spatiaux des sujets. Les théories du sens fondées sur la conventionalité sont, même si elles se défendent de cette restriction, des théories de la communication, qui, en faisant l'impasse sur la question de la sémiogenèse, congédient les conceptions sociologiques et cognitives qui les sous-tendent, en les considérant comme implicites.

L'axiome de la conventionalité, en tant qu'accord préalable à toute communication, a permis de corréler la diversité des productions sémiotiques avec la diversité sociale (rapport forme / sens). L'existence de cet accord préalable implique l'existence d'un code extérieur à la conscience de l'individu, imposé aux divers partenaires de l'échange. De ce fait, ce postulat de l'interchangeabilité des sujets a empêché le développement des études sur la variation et sur les processus dynamiques des systèmes sémiotiques sous-jacents.

En tant que lieu des pratiques sociales, l'espace urbain est le cadre des conditions de vie urbaines, des modes de vivre ensemble, l'espace du vécu, voire de l'action. Cette action se traduit par les différentes modalités d'usage de l'espace : déplacements, loisirs, ravitaillement, utilisation de services, rencontres, etc. La perception d'un espace, l'assomption de certains comportements et le choix d'actions, peuvent être communs au sein d'un groupe social. Cela renvoie à la no-

3. Pour Lewin, l'espace-vie correspond à l'espace perçu par le sujet en fonction de son propre monde (celui éprouvé par le sujet) et non pas du monde objectif.

tion d'habitus développée par Bourdieu (2000), comme étant l'ensemble des conditions favorisant des systèmes de représentation et des conduites dictées par l'intégration inconsciente de codes et normes véhiculés par le groupe d'appartenance.

Tant d'un point de vue communicationnel (en termes d'échanges intersubjectifs et de pratiques) que sémiotique (en termes de sens), les concepts développés convergent vers un dénominateur commun de la dimension sociale de l'espace : le sens partagé par un groupe à un moment donné et dans un espace délimité. Une réflexion à partir de l'échelle de référence spatiale, permettrait alors de mieux définir les contours de l'espace – objet d'étude – et de mieux saisir les modes de vie et leur évolution, ainsi que les relations d'interdépendance qui se mettent en place à cette échelle. En d'autres termes, elle permettrait de mesurer l'impact de chaque contrainte contextuelle sur la production de sens, mais dans les limites de l'espace considéré. Nous pensons notamment à une échelle intermédiaire entre celle de la ville et celle de la place, ou de la rue : l'échelle du quartier, dont les limites ne coïncideraient pas avec le périmètre administratif, mais avec celles de l'espace vécu par les groupes : le périmètre étant à géométrie variable. L'action aurait alors une dimension « locale » (Mackensen, 2000), au sein de laquelle les conduites individuelles seraient liées à la structure sociale.

4. La dimension sémantique de l'espace : le sens individuel

La dimension sémantique de l'espace se situe au niveau du plan du contenu. L'espace vécu a un sens pour celui qui le vit, qui l'habite, qui le parcourt. Il a à la fois une dimension architecturale et une dimension existentielle. C'est ainsi qu'il se transforme continuellement dans l'esprit du sujet, en se chargeant de nouvelles significations à partir de la réalité.

D'un point de vue sémiotique, on appellera ce processus d'élaboration du sens « sémiosis » (passage du plan de l'expression à celui du contenu), tandis que d'un point de vue communicationnel, on parlera plutôt de « médiation » (pour signifier la relation signifiante qui s'instaure entre le sujet et l'espace).

La compréhension de la sémiosis permet de saisir comment s'élabore le sens, comment il fonctionne pour l'individu seul, en dehors de tout échange, en se basant sur le postulat de l'a-modalité : le sens serait un phénomène amodal, régi par des lois générales, et produit par des phénomènes modaux. Cette définition concerne la nature du processus perceptif accompli et non le type de propriétés concernées. C'est-à-dire que :

[...] ce qui est perçu, ce sont des propriétés abstraites (formelles), qui n'ont rien conservé du substrat sensoriel propre à la modalité qui a véhiculé cette information : surfaces, arêtes, angles, etc. Ni spécifiquement visuelles, ni spécifiquement tactiles, ces informations sont relationnelles et par conséquent amodales, c'est-à-dire qu'elles ne doivent plus rien au système perceptif à travers lequel s'est effectué le processus neurosensoriel originel. (Hatwell, 1993 : 185)

Mais alors comment le sujet met en correspondance les perceptions issues de modalités différentes (par exemple : tactile et visuelle) lui permettant d'appréhender la même propriété du même objet ? Chaque modalité faisant référence à un codage perceptif, il faudra une sorte de traduction d'un code à l'autre qui ne peut que se baser sur l'expérience plurimodale antérieure. L'origine de la signification réside alors dans les sens, voire dans les différentes sensorialités qui nous renvoient à l'expérience. Le processus, appelé « anasémiose » (Groupe μ , 2015 : 10), prend son départ dans l'espace (par la perception de ses formes) et aboutit à des structures sémiotiques, basées, quant à elles, sur les structures du vécu du sujet. Cela signifie que le sujet est un sujet « en acte », qui vit, qui habite l'espace et qui en fait l'expérience sensible : basée sur la perception au travers des cinq sens, auxquels nous en ajoutons un sixième : la kinesthésie, liée aux déplacements que le sujet effectue dans l'espace.

Comme nous l'avons évoqué précédemment, notre champ perceptif est constitué d'entités composables en formes reconnaissables : les formes de l'espace. Les formes perçues véhiculent des valeurs esthétiques, éthiques, sociales, fonctionnelles, qui peuvent contribuer aussi bien à transformer la société qu'à la perpétuer telle qu'elle est. Le sens qui est donné à ces formes ne dérive pas des liens entre les entités résultant d'une simple association extérieure ; il est donné par l'état instantané et temporaire de la valeur des connexions saisies par le sujet entre les entités perçues (processus dynamiques).

Donc, le sens est celui donné aux formes de l'espace par la mise en relation entre les entités qui les composent, mais celui-ci n'est pas figé, car la valeur des relations évolue selon le vécu du sujet dans l'espace, par son expérience passée, présente et future. Cela signifie prendre en compte à la fois l'influence de la mémoire, de la connaissance immédiate, de l'affectif et des attentes qui informent l'expérience quotidienne de l'espace.

D'un point de vue communicationnel, nous parlons davantage d'une triade : « réception / médiation / action » pour indiquer le processus relationnel qui s'instaure entre le sujet et l'espace : un processus d'instauration ou de restauration du lien spatial et social à travers lequel l'individu réaffirme sa propre identité (réflexivité) et son statut par rapport au lieu et à autrui (représentations).

Nous entendons par « réception » la manière dont se met en place la perception / expérience sensorielle de l'environnement bâti dans lequel le sujet évolue. Les différentes modalités sont ainsi convoquées et l'appréhension de l'espace passera par une réception multi-modale : visuelle, tactile, olfactive, kinesthésique, affective... L'expérience peut être individuelle ou collective (sphère privée ou publique) ; répétitive et continue (habitus) ; ou encore unique et occasionnelle. Ce premier processus renvoie à des significations conventionnelles, basées sur des codes partagés par un groupe donné à une époque donnée. Ce qui permet une reconnaissance immédiate des formes perçues.

Par le terme « médiation » nous indiquons le processus sémantique qui permet au sujet d'établir, par l'expérience, une relation signifiante avec l'espace qui l'entoure. Du sens partagé (ou conventionnel) on passe au sens individuel, véhiculant d'autres valeurs, plus subjectives, comme l'affectif et l'émotionnel :

En définitive, on se retrouve dans un schéma ternaire qui voit comme termes de la relation : l'expérience sensible, comme forme symbolique ; l'individu qui vit ou produit cette expérience, et l'espace en tant que cadre spatial, culturel et social dans lequel l'expérience prend sens. Il y a permutation circulaire entre ces trois termes, ou fonctionnement ternaire, car le rapport entre deux des trois termes ne peut être compris sans la présence et l'intermédiaire du troisième. En d'autres termes, un espace n'a de sens pour un sujet que si celui-ci en vit l'expérience et se l'approprie. (Laudati, 2016 : 89)

Chaque expérience de l'espace détermine une capitalisation de la connaissance par le sujet, qui la réinvestira dans les expériences successives, en déterminant à chaque fois les modalités de la mise en relation, continuellement réactualisées. En d'autres termes, ce qui relie le sujet à l'espace est l'expérience qu'il a de et dans cet espace et cette expérience se traduit par des pratiques d'usage.

Nous avons alors introduit deux autres notions caractérisant l'expérience spatiale :

(i) son lien avec les pratiques d'usage, entendues comme actualisation continue de l'action ;

(ii) et l'appropriation, tout d'abord cognitive, puis émotionnelle et affective, et parfois aussi matérielle. Cette appropriation renforce le sentiment d'appartenance à un lieu et à un groupe, et, en ce sens, elle est à la base du concept d'identité, en tant que processus de définition de soi. Notre hypothèse alors est que l'identité est une condition de l'action : la manière dont l'individu (ré)affirme son identité spatiale et sociale, déterminera sa conduite et ses choix d'action comme résultante de ses rapports avec le milieu physique et social qui agit sur lui et dans lequel il se développe. Les pratiques évoluent dans le temps et traduisent à chaque fois la façon

renouvelée dont le sujet investit l'espace. Nous considérons alors le sens pour l'individu seul, déclenché par le processus identitaire, même si les conventions peuvent influencer le processus.

En résumé, nous avons vu que la sémiotique consent à saisir les modalités d'élaboration du sens avant le consensus et que les sciences de la communication permettent d'ancrer ce sens dans l'action, dont le processus identitaire constitue la structure significative qui en détermine l'orientation. Les sensations, les émotions, les affects, sont autant de régulateurs de l'action. L'identité est alors contextualisée et opératoire et permet au sujet de se réinventer continuellement dans son espace vécu. L'identité renvoie au concept de représentation de soi, en termes d'image mentale. Saisir les représentations que le sujet a de soi-même, dans une certaine condition spatio-temporelle, peut aider à mieux repenser les conditions « extérieures au sujet » dans lesquelles se déploie l'expérience.

5. Conclusion

Nous avons essayé de montrer, tout au long de cette contribution, que la convergence entre sémiotique et communication urbaine, autour d'un objet commun (l'architecture des espaces de la ville), permet à l'une et à l'autre de s'alimenter réciproquement dans la compréhension du sens. Les concepts évoqués ont été développés en adoptant, à tour de rôle, une approche sémiotique et une approche communicationnelle, pour aboutir à chaque fois à une hypothèse d'hybridation conceptuelle, où les frontières entre les disciplines s'estompent définitivement et redéfinissent les concepts suivants :

- Dispositif. Les données urbaines (ou entités), structurées en formes reconnaissables et sémiotisables, constituent des dispositifs symboliques, permettant l'interaction entre un récepteur et un perçu. Cette interaction dépend à la fois des modalités perceptives et du contexte.
- Sens partagé. Le contexte culturel et spatio-temporel dans lequel les formes urbaines se manifestent va influencer la relation identitaire entre sujets (rapport forme / sens conventionnel). L'espace devient alors le cadre des interactions intersubjectives : lieu de la communication (rapport forme / langage) et lieu des pratiques sociales (rapport forme / usage). Pour que ces interactions puissent avoir lieu, elles doivent s'appuyer sur des codes communs, sur des conventions partagées par un groupe dans un contexte spatio-temporel défini. Pour cela nous avons formulé l'hypothèse qu'une échelle de référence spatiale pourrait servir à (ré)définir ce contexte, baliser à la fois l'espace matériel et l'espace

des échanges (communication et pratiques) et en faciliter la compréhension.

- Sens individuel. L'identité renvoie au concept de représentation de soi et implique l'appropriation cognitive, émotionnelle et affective (parfois aussi matérielle) des formes de l'espace par un sujet. La manière dont le sujet se réapproprie continuellement l'espace par son usage, réactualise son interprétation et ses actions. Nous avons alors formulé l'hypothèse que l'identité est une condition de l'action.

Nous terminons ainsi notre réflexion avec le deuxième des deux processus, évoqués au départ, à l'œuvre dans le circuit de la signification : la catasémiose, qui postule que les sens entraînent en retour une action sur l'espace. « Ce qui suppose un mouvement double, allant du monde au sujet sémiotique et de celui-ci au monde » (Groupe μ , 2015 : 70).

Ceci renvoie au paradigme de la sémio-pragmatique, comme articulation entre une approche immanentiste de la sémiotique et une approche pragmatique de la communication. Adopter une perspective pragmatique signifie ne pas isoler le processus de la sémiosis en le rendant universel. Bien au contraire, cela signifie ancrer ce processus dans une réalité et prendre en compte les contraintes liées à cette même réalité ; c'est-à-dire glisser d'une sémiosis vers une « médiation sémiotisée » qui renoue l'immanence de l'espace avec la transcendance du vécu. Cependant, nous n'écartons pas le principe d'immanence, car le sens est déjà présent dans les formes, si l'on considère la « volonté symbolique » de ceux qui ont produit ces formes (le sens des concepteurs). Nous avons choisi de ne pas aborder cet aspect et nous nous sommes focalisés sur le sens produit au moment de la réception. Le sens impulsé dans les formes par le concepteur ne coïncide pas forcément avec celui élaboré par un récepteur, qui perçoit ces formes et les interprète à partir de ses propres *a priori* (sociaux, culturels, éthiques, d'âge, de sexe...) et de sa propre expérience de l'espace continuellement renouvelée. Les contraintes contextuelles qui pèsent sur le concepteur et sur le récepteur peuvent, cependant, trouver des dénominateurs communs et leur interprétation se concilie alors sur un « axe de pertinence ».

Il est vrai que l'espace est construit par la représentation que s'en fait le récepteur, mais en même temps ce récepteur n'est pas libre de produire ses propres représentations indépendamment du contexte : des contraintes externes vont orienter le processus d'interprétation. Le récepteur n'est ni libre ni individuel, car il partage avec d'autres un certain nombre de contraintes dans un espace défini. Alors, il n'existe pas « un » groupe, mais « des » groupes dont le récepteur fait partie simultanément ou successivement, selon les contraintes partagées, autour de l'usage, individuel ou en co-présence, du dispositif symbolique.

Références bibliographiques

- BOURDIEU, Pierre (2000), *Esquisse d'une théorie de la pratique*, Paris, Le Seuil.
- BOUTAUD, Jean-Jacques (2004), « Sémiotique et communication. Un malentendu qui a bien tourné », *Hermès*, n° 38, pp. 96-102.
- BOUTAUD, Jean-Jacques (2007), « Du sens, des sens. Sémiotique, marketing et communication en terrain sensible », *Semen*, n° 23, pp. 45-64.
- CARANI, Marie (dir.) (1992), *De l'histoire de l'art à la sémiotique visuelle*, Québec, Septentrion.
- COQUET, Jean-Claude (1991), « Réalité et principe d'immanence », *Langages*, vol. 25, n° 103, pp. 23-35.
- DAVALLON, Jean (1999), *L'Exposition à l'œuvre : stratégies de communication et médiation symbolique*, Paris, L'Harmattan.
- DAVALLON, Jean (2003), « Pourquoi considérer l'exposition comme un média ? », *Médiamorphoses*, n° 9, pp. 27-30.
- DELEUZE, Gilles, GUATTARI, Félix (2005 [1991]), *Qu'est-ce que la philosophie ?*, Paris, Minuit.
- DURKHEIM, Émile (1889), « Morphologie sociale », *L'Année sociologique*, Paris, Félix Alcan, pp. 520-550.
- FLORIDI, Luciano (2005), « Is Information Meaningful Data? », *Philosophy and Phenomenological Research*, vol. 2, n° 70, pp. 351-370.
- GROUPE μ (2015), *Principia semiotica : aux sources du sens*, Bruxelles, Les impressions nouvelles.
- HAMMAD, Manar (2013), « La sémiotisation de l'espace. Esquisse d'une manière de faire », *Actes sémiotiques*, n° 116, disponible sur : <http://epublications.unilim.fr/revues/as/2807>.
- HUSSERL, Edmund (1969 [1900]), *Prolégomènes à la logique pure*, Paris, Presses Universitaires de France.
- JEANNERET, Yves (2007), « La prétention sémiotique dans la communication. Du stigmatisme au paradoxe », *Semen*, n° 23, pp. 79-92.
- LAMIZET, Bernard (1992), *Les Lieux de la communication*, Sprimont, Mardaga.
- LAUDATI, Patrizia (2014), « Formes de l'architecture : langages, images et pratiques partagés », dans LARDELLIER, Pascal (dir.), *Formes en devenir : approches technologiques, communicationnelles et symboliques*, Paris / Londres, ISTE Éditions / Hermès Science Publishing, pp. 179-199.
- LAUDATI, Patrizia (2015), « Images de la ville : construits de sens par les agents », *Epistémè. Revue internationale de sciences humaines et sociales appliquées*, n° 13, pp. 135-153.

- LAUDATI, Patrizia (2016), « Médiation urbaine. Expérience sensible et sens de l'espace », dans BERTRAND, Denis *et al.* (dir.), *Sens et médiation*, Actes du Congrès de l'AFS, pp. 87-97, disponible sur : <http://afsemio.fr/?p=1152>.
- LEVY, Albert (2005), « Formes urbaines et significations : revisiter la morphologie urbaine », *Espaces et sociétés*, n° 122, p. 25-48.
- LEWIN, Kurt (1946), « Comportement et développement comme fonction de la situation totale », dans CARMICHAEL, Leonard (dir.), *Manuel de psychologie de l'enfant*, Paris, Presses Universitaires de France.
- MACKENSEN, Rainer (2000), *Handlung und Umwelt – Beiträge zu einer soziologischen Lokaltheorie*, Opladen, Leske & Budrich.
- MERLEAU-PONTY, Maurice (1964), *Le Visible et l'invisible*, Paris, Gallimard.
- RONCAYOLO, Marcel (2002), *Lectures de villes : formes et temps*, Marseille, Parenthèses.

Sixième partie

Psychologie et thérapie

Sémiotique et thérapie

Conversion vers les autres de soi

Jean-Pierre Klein

Institut national d'expression, de création,
d'art et thérapie (Inecat)

La thérapie, comme symbolisation thérapeutique accompagnée, n'a pas pour but l'assertion de son identité redécouverte, mais l'assomption de son ipséité à travers la fréquentation des autres de soi cachés dans ses productions fictionnelles. La sémiotique (notamment les concepts développés par Jean-Claude Coquet) permet de résoudre les tentations essentialistes d'une thérapie attachée à mettre au jour ce qui est au fond de soi, en méconnaissant l'approche systématisée du devenir à laquelle procède l'analyse sémiotique. Le détour par un débrayage énoncif qui n'écrase pas l'inconscient sous un éclairage intensif permet d'introduire indirectement ce dynamisme. Ici, je me propose d'examiner comment créditer *a priori* les patients d'être sujets, en les sollicitant dans un champ autre que celui de leurs symptômes, et en les accompagnant dans une création qui fera processus de transformation sans qu'ils s'en aperçoivent même.

1. Toute thérapie est une symbolisation

Beaucoup en effet conçoivent la psychothérapie comme la découverte de son identité profonde. Cette perspective est essentialiste. Certains pensent en outre que le travail du thérapeute est de comprendre et de délivrer ce que signifie la symbolisation des productions langagières et comportementales des patients.

Ces productions spontanées sont les symptômes, les lapsus et les actes manqués, les rêves, les façons d'être, etc. Ces symboles sont traités en termes de contenus à décrypter en vue de conscientisation. Le modèle est aux manifestations des femmes hystériques qui ont été comprises selon l'intuition géniale de Freud en termes de « symboles commémoratifs » de ce qui fut nommé alors des scènes de « séduction » (euphémisme pour viols, violences sexuelles, incestes). C'est la compréhension de leurs significations sous-jacentes qui permettra la levée des symptômes. La

résolution repose sur le passage du registre inconscient au registre conscient. À propos du rêve, Freud note :

Les pensées du rêve et le contenu du rêve nous apparaissent comme deux exposés des mêmes faits en deux langues différentes ; ou mieux, le contenu du rêve nous apparaît comme une transcription (*Übertragung*) des pensées du rêve, dans un autre mode d'expression dont nous ne pouvons connaître les signes et les règles que quand nous aurons comparé la traduction et l'original. (1900 : 75)

Il précise de façon explicite (et il n'a jamais totalement renoncé à son projet premier) :

Le rêve proprement dit, nous l'appellerons texte du rêve, *rêve manifeste*, et ce que nous cherchons derrière lui, pour ainsi dire, les *pensées latentes* du rêve. Voici dès lors en quoi consistera notre tâche : il nous faudra transformer le rêve manifeste en rêve latent et expliquer comment a pu se produire dans le psychisme du rêve l'élaboration inverse. (*Ibid.*)

On remarquera le passage de Freud de l'équivalence des deux modes d'expression : contenu et pensées du rêve, à une hiérarchisation entre les deux, la thérapie consistant dans un remplacement des images par des mots, comme si ceux-ci révélaient en veille le procédé inverse opéré par le rêve. Là serait la science, et le travail psychanalytique de recherche de signification, de décryptage du hiéroglyphe, de désymbolisation. Freud complexifie plus tard sa pensée sans pour autant y renoncer totalement.

Or, si l'on regarde le déroulement des séances, la psychanalyse ne prend pas, en fait, comme objet d'étude les rêves mais le récit des rêves, traduits dans la dimension symbolique du discours tenu en outre dans le cadre d'une création symbolique : celle de ce que j'appellerai la configuration transférentielle qui mêle transfert de l'analysant et contre-transfert de l'analyste. D'ailleurs, on rêve davantage quand on suit une psychanalyse, avec en sous-jacence la représentation du psychanalyste qui renvoie à d'autres plus archaïques. Certes, s'y rejoue le rappel, la présentification de problématiques anciennes en lien avec les représentations passées, mais toujours actives, des figures familières de référence (parents, fratrie, grands-parents, entre autres).

On peut décrire ainsi la séquence : « pensées », rêve, récit transférentiel du rêve au psychanalyste, examen de ce récit. Ces quatre modes de narration coexistent. Le résultat serait ainsi moins la révélation des significations cachées qu'une sorte de correspondance de productions. Heureusement, pour certains psychanalystes actuels, l'explicitation du transfert est devenue secondaire à l'expérience

vécue de son déroulement et de sa résolution. La thérapie se révèle avant tout un processus de symbolisation résolutif en quoi consiste la création d'élus des phénomènes transférentiels et leur évolution.

Merleau-Ponty écrit : « Le traitement psychanalytique ne guérit pas en provoquant une prise de conscience du passé, mais d'abord en liant le sujet à son médecin par de nouveaux rapports d'existence » (1945 : 518). La sémiotique nous apprend en outre que le discours en /je/ est en débrayage énonciatif dont je dirai qu'il est la constitution d'une nouvelle légende plus satisfaisante de ses origines. La psychothérapie est un mouvement proactif, les interprétations elles-mêmes qui y surgissent agissent (devraient agir) tout autant selon la fonction poétique du langage qui est polysémique et contient même des sens non prévus par les énonciateurs.

2. Conversion sémiotique en thérapie : du « je » au « il »

Ce que je propose dans la psychiatrie que j'ai nommée « Psychiatrie de l'ellipse » (que je préfère dire maintenant « Psychothérapie elliptique ») est la conversion sémiotique d'un registre à l'autre, conversion dans un autre ordre du discours : celui du discours en « je » sur soi-même à l'invention en débrayage énonciatif dans le « il » du personnage ou le « il » de la production.

Elle consiste en une conversion d'un mode expressif en un autre, une transposition dans d'autres registres symboliques, sans prééminence en abandonnant l'illusion que le mot serait plus proche d'une vérité explicite. Si le symptôme est une création symbolique, assorti de formations réactionnelles, plutôt que de le désymboliser en vue de conscientisation de ses « significations », la thérapie leur offre d'autres possibilités de symbolisation.

Je traiterai ici préférentiellement de la discipline particulière issue de la psychothérapie de l'ellipse : l'art-thérapie qu'on pourrait décrire comme « symbolisation accompagnée ». Le propos est de mettre en place les conditions pour que les patients symbolisent leurs difficultés, leurs problématiques, leurs pathologies. La plupart sont tellement en proie à leurs tourments qu'ils se trouvent dans une position de non-sujets (voir Coquet, 2007) : la personne est l'objet de sa souffrance, de sa folie, de son malheur, de ses violences internes ou venues de l'extérieur, d'un discours parental tenu sur elle qui l'assigne à une identité figée, ou d'une figure d'aliénation répétitive, éventuellement depuis plusieurs générations : rejets, humiliations, sacrifices, échecs, etc. Elle décide de voir « quelqu'un », comme on dit, pour rompre cet état de sujétion.

On passe ainsi d'une relation binaire – Tourments / Objet de tourments – à une relation ternaire : les Tourments agissent comme Tiers Actant Immanent (voir *Ibid.*) présidant au départ en quête du Sujet dans une thérapie. C'est dire que l'art-thérapeute ne s'adresse pas à la personne en direct mais à elle comme destinataire de ce qui en elle va s'exprimer à travers elle dont elle va secondairement se saisir pour faire création.

L'art-thérapie est une autre voie qui se distingue d'une thérapie orthodoxe, au moins à un double titre : tout d'abord, ce n'est généralement pas le langage verbal auquel elle fait appel. Merleau-Ponty à ce sujet nous met en garde peu de temps avant sa mort brutale : « J'éprouve quelquefois un malaise à voir la catégorie du langage prendre toute la place [...] Voir, c'est n'avoir pas besoin de former une pensée » (1966 : 143). Pour lui, l'ouverture à l'être n'est pas linguistique au sens strict : c'est dans la perception qu'il voit le lieu natal de la parole. L'art-thérapie fait appel à des langages plastique, sonore, gestuel, corporel, dansé, etc., ou le langage verbal du conte, de l'écriture de fiction ou du théâtre (art qui inclut le langage verbal dans de multiples autres langages). Pour elle, la représentation de choses est aussi importante que la représentation de mots.

Par ailleurs et surtout, l'art-thérapie propose un débrayage énoncif délibéré : la personne est sollicitée pour être Sujet d'une production qui va, éventuellement à son insu, être imprégnée de ses tourments et problématiques, ce que l'art-thérapeute comprendra le plus souvent. Cela n'est d'ailleurs pas indispensable, il suffit qu'il y ait là symbolisation sans forcément qu'il sache de quoi. Le comble est que la personne n'en sache elle-même rien, en particulier quand l'art-thérapie avance travestie en une « médiation artistique » qui s'affiche comme travaillant sur les liens en groupe et semble ne pas aborder les profondeurs de la personne.

L'art-thérapie propose donc une symbolisation accompagnée en séance dans une conversion sémiotique en un registre langagier différent de celui du discours sur soi-même. Il y a donc coexistence de plusieurs systèmes symboliques qui entrent en scintillement et c'est cela qui fait sens. Il est selon moi souvent préférable que ce sens soit implicite. Travailler sur les productions en termes d'accompagnement de la forme sans recherche d'un décryptage interprétatif, quitte à ce que j'ai appelé « surprises de conscience », dévoilement de sens, s'imposent au détour du chemin sans être avidement recherchées.

On assiste là à une efficacité symbolique telle que Lévi-Strauss l'a décrite mais celle-ci n'est pas le fait du shaman mais de la personne elle-même en symbolisation et il n'est même pas obligé qu'elle y croie. On dirait que la symbolisation qu'elle met en œuvre dans sa réalisation (même si elle ignore qu'elle est en

train de symboliser ses problématiques) s'adresse à des instances non conscientes d'elle-même et j'ai pu constater qu'une thérapie peut s'effectuer sans que jamais la conscientisation de ce qui s'y joue ne soit faite par le patient. Comme l'écrit Winnicott :

Une psychothérapie en profondeur [peut] être conduite sans travail interprétatif [...] le moment clé est celui où l'enfant se surprend lui-même et non celui où je fais une brillante interprétation. L'interprétation donnée quand le matériel n'est pas mûr, c'est de l'endoctrinement qui engendre la soumission. (1975 : 72)

L'astuce est d'oublier la recherche du « moi véritable » qu'on imagine tapi dans les profondeurs de l'être ainsi que de mettre à distance « le système de notions causales » (Merleau-Ponty, 1938 : 192) et la sempiternelle question des origines qui a sans doute perdu le XX^e siècle. La question pour nous n'est en effet plus le pourquoi mais le pour quoi en deux mots.

L'art-thérapie est une pratique qui s'est répandue. Elle est née pour moi quand dès 1973 j'ai embauché des artistes dans mon service de psychiatrie infanto-juvénile. Mais elle déborde largement la psychiatrie et s'adresse à des personnes et des groupes en difficulté physique, sociale, existentielle ou en recherche personnelle. Elle fait appel à tous les arts visuels, sonores, corporels et dansés, théâtraux, littéraires, etc. Elle se pratique en hôpital mais aussi en prison, à l'école, dans des associations pour délinquants, pour sidéens, pour malades d'Alzheimer, et pour des personnes victimes de traumatismes. Ces cas extrêmes déjouent la doxa qui veut que ce soit la prise de conscience qui soit le seul moteur de l'effet.

3. Créditer l'autre comme sujet

Que se passe-t-il par exemple quand la personne ne peut même être sujet d'aucune production. Comment la considérer comme sujet si elle s'y refuse, si elle n'y parvient pas, si elle a d'elle l'image de l'échec, si elle est aliénée par sa maladie, ses obsessions, l'opinion que les autres ont d'elle en particulier la fable d'elle qu'ils lui ont transmise comme incapable ?

Il s'agit donc de la créditer d'être sujet, déjà dans le champ de son expression artistique, en percevant en quoi et comment elle peut devenir auteur plus accompli d'une production. Comprendre que le sujet n'est parfois pas préalable, qu'il se construit au fur et à mesure de ce que son corps accomplit créativement, au fil des productions issues d'inspirations qui le traversent, de mouvements qui s'imposent à lui,

de formes qui font leur chemin jusqu'à sa bouche, jusqu'à sa main, jusqu'à son geste... On ne peut devenir sujet sur commande mais il est possible déjà de l'être presque malgré soi dans le champ d'une expression artistique accompagnée jusqu'à création.

C'est alors que peu à peu, parfois même sans le savoir lui-même, il va devenir l'enfant de ses créations qu'il va assumer et s'approprier. Être sujet n'est plus un préalable mais un acquis grâce à une re-création de lui-même à travers la création. La séquence est *vps* (« sujet de quête »), le savoir final n'étant pas forcément en pleine conscience (Coquet, 1984 : 90-93).

Nous prendrons l'exemple extrême de l'autisme de Kanner (en non les formes particulières de l'Asperger), d'une part par ce que j'appelle le « spéculaire décalé », d'autre part, par le « prêt de métaphore ». La séquence dans ce cas est *pvs* avec la même nuance précédente sur le savoir.

Examinons d'abord en quoi, malgré les apparences, une personne autiste est Sujet de ses manifestations. On peut percevoir ses stéréotypies comme une production qui tente d'apaiser des angoisses extrêmes. Lorsque de l'imprévu survient ou pour une autre raison, qu'il y ait rupture de la perception étale du temps et de l'espace, l'angoisse tourne à l'épouvante et la personne s'adonne à des mouvements stéréotypés pour retrouver une paix provisoire, balancements du corps, en particulier du buste, cris, agitations des mains devant les yeux, scintillements des paupières en jeu avec la lumière, déchirement de papiers en petits morceaux jetés en l'air pour les voir descendre jusqu'au sol puis essais de reconstituer la page, etc.

Ces mouvements n'ont pas valeur de communication et l'attitude habituelle est de les interdire, de contrer le geste, de contenir les cris, d'imposer immobilité (y compris par de la contention) et silence, afin que la personne puisse avoir un comportement apparemment normal, voire convenable... L'art-thérapeute bien formé respectera ces manifestations qu'il comprendra comme tentatives d'« autothérapie » de la personne qui essaie de trouver des moyens contre la panique, et la sensation de néant, l'implosion et le morcellement (Lheureux-Davidse). Comment peut-il entrer en communication avec quelqu'un qui est dans cette sensibilité extrême, écorchée vive ? Deux voies de communication sont perçues éventuellement comme non dangereuses – et encore ! – ce sont la voix et le regard, en sachant que le regard est à manier avec très grande précaution pour qu'il ne soit pas effraction. Donc, veiller à ne pas trop s'approcher et rester à distance.

Il s'agit de respecter les stéréotypies et de les prendre délibérément comme matériau possible à communication, ce qu'elles ne sont pas *a priori*... S'en imprégner au point de les reproduire, ce qui est différent que de les imiter. La première accroche peut être ainsi d'amorcer une communication à partir des expressions de la personne, expressions que l'on reprend. La personne étonnée voit son geste ré-

pété à l'infini devenir chorégraphie spéculaire et facteur de communication. L'enfant ou l'adulte s'ouvre ainsi à l'altérité : il voit l'autre tenter d'entrer en communication avec lui, un peu comme Howard Buten le faisait avec les personnes autistes dont il s'occupait. La personne n'a voulu que colmater son mal-être majeur sans pour autant vouloir faire communication. Mais elle constate que l'intervenant fait attention à ses manifestations qu'il prend au sérieux et n'essaie pas de les réduire d'une façon ou d'une autre.

L'art-thérapeute pourra même, après un certain temps, ou une autre fois, introduire des micro-variations, glisser vers le semblable, à la fois le même et différent. On pourra par exemple se cacher le visage derrière ses mains agitées, le faire resurgir, toujours avec prudence et délicatesse, faire semblant d'avoir peur, en se réfugiant derrière ses mains, en émerger comme pour un coucou, sonoriser ses gestes, etc. Être toujours prêt à revenir au mouvement initial. Le tout à une certaine distance, hors de sa bulle de protection. Et puis, petit à petit, on va éventuellement jusqu'à s'approcher du corps, jusqu'à tapoter le dos par exemple : je pense à une fille qui était automutilatrice, et à qui je tapotais le dos, en rythme, en poussant des grands cris « *eueueuh ! eueueuh ! ...* », comme une espèce de mélodie... On peut en effet ajouter de petites onomatopées à sa gestualité en miroir, par exemple pour accompagner le balancement. Se rappeler que l'approche doit toujours rester délicate et respectueuse.

La spéculaire décalée provoque une sorte de fusion dans une manifestation similaire puis ouvre au deux à partir du moment où cela se déplace un peu, dans une évolution petite du mouvement que se répétait jusqu'alors à l'identique. Déjà être deux à le faire est le début du décalage, et puis amorcer un léger changement, et montrer par là qu'il n'y a nul danger. En outre, instaurer un vrai dialogue ponctué de rires de connivence, cet accord secret qui suppose deux personnes en lien. Les personnes autistes ne manquent pas d'humour, contrairement à ce qu'on dit. Apprentissage de l'altérité à partir de son propre corps, respect de ses symptômes, perception que ceux-ci qui étaient nés dans un dynamisme créatif contre pire peuvent retrouver et prolonger ce dynamisme dans une transformation formelle prudente et non dangereuse, atteindre une complicité entre les deux interlocuteurs, dans une évolution proche des phénomènes transitionnels qui d'une fusion aboutissent à la séparation sans douleur.

Pas d'entrevue sur le modèle habituel des interactions humaines en « un face à un » mais enrichir le « un » par l'adjonction d'un « prim' », du 1 au 1', avec, en prime, de l'humour pour masquer un effroi. L'enfant autiste peut se mettre à distance de tout contact, mais il peut aussi être en rapport fusionnel, presque indissociable, avec un objet qu'il garde contre lui : spontanément du pa-

pier, ou bien de l'argile proposée par l'art-thérapeute. Lui + la matière font corps dans la fusion (ou incorporation) d'une métonymie de lui-même.

Si le thérapeute accepte d'être happé dans cette fusion, l'autiste + la matière + le thérapeute qui y est englobé virtuellement forment une nouvelle métonymie. Mais le thérapeute sait que ce à quoi il se prête est une métaphore de l'organisation du monde de l'autisme qui s'y trouve représenté. Même si cette compréhension ne se trouve que dans la tête du thérapeute, il y a en quelque sorte prêt métaphorique de la part de l'art-thérapeute et peu importe que la personne autiste le perçoive. Le regard métaphorique du professionnel fait qu'il y a un peu de métaphore dans la personne.

Mais cela est au fond ce qui se passe chaque fois en art-thérapie quand le professionnel sait que la production est métaphorique de la personne envahie de ses tourments. Il ne sait pas toujours à quoi renvoie la métaphore : il suffit souvent qu'il sache que toute production en séance est métaphore, même à l'insu du patient. L'art-thérapeute accepte de ne pas tout comprendre, de ne pas tout « saisir » comme c'est la tentation constante de ceux qui conçoivent la thérapie comme approche cognitive dont ils seraient maîtres. La position spatiale de la rencontre en art-thérapie est à ce que j'ai appelé « l'amorce ».

4. « L'amorce » en art-thérapie

Ce qui amène au concept d'« amorce » dans une thérapie centrée sur des productions supports de projections délibérées ou non. Habituellement, dans toute psychothérapie, le patient s'adresse à lui-même grâce à un rebond sur le corps du thérapeute qui lui renvoie son silence ponctué de ses interprétations. Sa parole, ses gestes, son expression lui reviennent en effet après être passés par le corps, l'esprit, la compréhension, le soutien et l'ouverture du thérapeute. La mission de ce dernier consiste au fond en l'éveil du patient à son autothérapie grâce à son accompagnement.

L'art-thérapeute et la personne sont ainsi métaphoriquement côte à côte, le premier un peu en retrait, dépositaire des tourments de la deuxième qui, prise par la situation de création, les oublie momentanément, surtout si on ne lui a pas passé commande de les illustrer. L'art-thérapeute regarde la production par le biais de la personne qu'il voit en « amorce » comme au cinéma dans un champ / contrechamp où l'épaule de l'interlocuteur borde l'écran qui filme l'autre interlocuteur. En art-thérapie, ce qui est regardé n'est pas l'autre comme en psy, mais la production avec

l'épaule de la personne en amorce. Cela est valable même si le corps de la personne fait partie intégrante de la production comme dans les arts de la scène.

En art-thérapie, le thérapeute est au service de l'engendrement de formes produites par le patient, il n'intervient pas sur le contenu. L'art-thérapie s'ouvre à l'inalysable qu'il n'est pas possible de connaître, mais avec qui il est possible de jouer au jeu des travestissements. Le thérapeute permet à la personne de saisir l'opportunité de s'adresser des messages à elle-même, fussent-ils énigmatiques. Le thérapeute sait que l'autre est en train de symboliser ses tourments et ses problématiques secrètes mais il se préoccupe avant tout de pousser éventuellement la forme de la production qui ne figure ces problématiques que de façon indirecte, sans se presser de vouloir tout déchiffrer ce qui est produit.

Nous prendrons comme exemple la figuration d'un tunnel obscur qui s'est imposée dans un dessin fait par une malade bipolaire, ce qui lui fait évoquer un épisode terrifiant de sa vie passée en proie à l'invasion irrépressible d'idées de suicide. L'art-thérapeute ne s'appesantira pas sur ses souvenirs dont la convocation l'épouvante. Mais il aidera à inclure ce tunnel mélancolique (au sens hippocratique) dans un tableau qui le prolongera jusqu'à obtenir un résultat fort qui la touchera esthétiquement. Inclusion de la mort-destruction dans une construction formelle. La figure évocatrice d'idées de suicide s'inclura dans une production artistique qui la contient et la prolonge.

Voilà en quoi l'art-thérapie ne se focalise pas seulement sur l'énoncé mais aussi sur l'énonciation. C'est pourquoi la sémiotique subjectale lui est si féconde. La personne se construit à partir de ses propres productions accompagnées dans la forme par l'art-thérapeute au service de ce qui est en germe dans la production qu'il lui arrive de suggérer de pousser plus avant.

5. Asserter, assumer

Ce n'est plus de l'assertion mais de l'assomption, selon la distinction de Jean-Claude Coquet (2007 : 23-39). L'assertion est la capacité de se revendiquer comme pouvant dire puis de porter sa parole dite (si je reste dans l'exemple du langage verbal). Le chemin de l'art-thérapie passe par l'assomption, c'est-à-dire la constitution du sujet énonçant au fur et à mesure de ses énonciations.

Asserter, c'est affirmer sa capacité et sa légitimité d'émettre une expression. C'est l'affirmation d'une identité préalable à une production langagière. C'est une autorisation fondée qui donne du poids à l'énoncé qu'elle soutient de son autorité. Asserter se situe en amont de l'énonciation. Le but en art-thérapie

n'est pas de parvenir à cette assertion à partir de la connaissance de soi-même mais de se construire de façon inédite. Je préférerais d'ailleurs dire « se bâtir » à partir de matériaux divers plutôt que « se construire » qui relève d'éléments homogènes (comme des parpaings pour une maison).

Assumer se situe en aval. C'est à travers les énonciations, les productions langagières, quels que soient les langages, que la personne se construit. Ce qu'elle fait n'est pas ou peu consécutif à ce qu'elle veut faire, ce qu'elle dit n'est pas ou peu consécutif à ce qu'elle veut dire, n'est pas révélateur de ce qu'elle est. Le sujet est produit par ses productions. Il est issu d'elles autant qu'elles sont issues de lui. Ce sont ses productions langagières qui fondent l'identité de l'énonciateur. Elles construisent et découvrent à la fois un sens multiple, complexe et contradictoire qui se forme peu à peu de façon inédite et surprenante. Il est sculpté par ses productions qui vont l'aider à devenir à son tour sculpteur de lui-même (sans pour autant tendre vers la maîtrise de soi), identifié au chemin parcouru par elles qui montrent la voie du mouvement auquel il avait renoncé dans la fixation au symptôme figé.

Se rencontrer autre constitue une voie pour ne pas camper dans une identité qui résumerait la personne une fois pour toutes. La thérapie introduit un tiret entre « ex » et « istence », pour former ex-istence, c'est-à-dire se tenir en avant de soi-même. Ce jeu de l'art-thérapie s'avère un jeu, au sens physique du terme, entre la fixation maudite d'une condamnation à être le même à l'infini, et la coexistence de ses « sois » amenant éventuellement à ce que la forme première évolue. L'assomption permet l'acquisition forte de la refondation de son identité mouvante à travers ses œuvres, nous serions tenté d'écrire la ref(éc)ondation de soi créateur toujours plongé dans l'opus de soi-même. « On est toujours fils de ses œuvres », affirme Cervantès (1605 : I, 4). L'art-thérapie permet d'être façonné par ses œuvres, qu'on le veuille ou non, qu'on l'ait voulu ou non, qu'on le sache ou non.

Les questions en psychologie ne s'intéressent qu'au contenu : Qu'est-ce que vous avez voulu dire ? Où êtes-vous dans ce tableau ? Qu'est-ce que cela vous évoque ? Alors que l'injonction sous-jacente en art-thérapie qui accompagne la forme et ses évolutions, est : Laissez-vous aller aux productions successives qui vont vous constituer autre. Le but n'est pas de parvenir à l'assertion grâce à une connaissance de ce qu'on est déjà au fond, selon une conception naturaliste. Il est plutôt à l'assomption, édification progressive d'une identité multiple, selon une visée existentialiste.

6. La multiplicité de soi

Quel est donc ce produit que la personne parvient à être ? Le terme « être » ne renvoie pas à un état, c'est un verbe dynamique comme nous le rappelle Levinas qui propose même le terme « essence » pour « être ». La personne atteint-elle son unité ? Se reconstitue-t-elle dans son homogénéité ? Découvre-t-elle et renforce-t-elle son identité ? Nous proposons plutôt le terme « unicité », rassemblement au-delà de son hétérogénéité. Mise en cohérence dans la conquête de son ipséité.

On affirme son identité, alors qu'on assume son ipséité. Chacun d'entre nous, nuit après nuit, recevons l'enseignement de nos rêves qui ne servent pas seulement à interprétation. Les rêves font expérimenter la multiplicité de nos personnages oniriques. Ce qu'on prend le jour pour son identité comme si elle était unique n'est qu'une unicité à travers tous ses doubles. On est aussi la différence de soi, son propre semblable, la déclinaison de ses fluidités changeantes, tous les personnages de ses scènes intérieures, la co-présence de ses instances contradictoires, un rééquilibrage précaire qu'on doit inventer sans cesse. Je est un autre, je sont des autres. Ensemble mouvant qui est « je » dans la tentative toujours renouvelée d'atteindre par moments la cohésion de sa diversité.

Nous retrouvons Héraclite, un des premiers penseurs occidentaux, son indissociabilité des contraires et l'écoulement perpétuel dans un mouvement qui jamais ne s'arrête. Admettre qu'il y a des « autres de moi », rencontrer ses propres altérités intimes, est la condition même des capacités d'ouverture aux « autres que moi ». Un monsieur dans un atelier d'écriture dont la consigne était l'invention de rêves, était fier de proposer une scène où il délivrait une jeune femme des griffes d'un violeur... sans s'apercevoir qu'il était l'auteur des trois personnages.

Le « mine de rien » de l'art-thérapie permet de vivre ce qui d'abord ne semble qu'un jeu, mais le jeu au sens physique est ce qui conditionne le mouvement. Mieux : on peut même se permettre – puisque ce n'est qu'un jeu – des audaces, des envers de soi dans des personnages monstrueux dont il n'est pas question de dire qu'ils sont soi, sinon qu'ils sont de soi et qu'ils prouvent ses capacités inventives ! Mieux encore : la personne en art-thérapie élabore ses propres mythes, mises en forme complexes de ses conflits internes et externes, de ses apories et de celles de sa culture.

Le paradoxe est que nous faisons la proposition assumée et affirmée de travailler dans le non-vrai, la fiction revendiquée comme telle, l'invention qui n'en est pas moins concrète quand il s'agit par exemple des arts visuels ou d'une autre sorte de concret s'il s'agit de performances inédites de son propre corps. On accède alors à une symbolisation qui n'a pas besoin du langage verbal qui ris-

querait d'arraisonner » l'irrationnel, c'est-à-dire de le mettre à la raison. Pour cela il faut se trouver en état de porosité, d'ouverture active, Merleau-Ponty parlerait de « passivité » (1981 : 54-55), qui fait confiance aux perceptions du corps plus qu'à la conscience, Henri Maldiney d'« ouverture au vide » (1994 : 38-46), les artistes d'« inspiration ». Saisis par cette inspiration issue de l'attitude à soi, au monde, à l'autre, l'on s'en saisit, comme par jeu, et dès lors on commence de fabriquer sa propre fiction, une de celles sur laquelle on (re)construit son univers polyvalent.

7. L'être en train d'être

La question est celle de l'être en train d'être, de l'être en mouvement. L'être est une tension, non pas vers l'être déjà là mais vers l'être en temporalité : l'ex-istant en avant de soi.

L'art-thérapie est toujours un mouvement, de l'expression vers la création, de la création en train de se faire, de sa tension, création après création, vers l'œuvre, du mouvement du créateur à l'image de sa création. Mais par l'exploration qu'elle offre, l'art-thérapie est une rencontre avec ses autres êtres. Elle ajoute la question de la spatialité. À se fréquenter autre, la question de l'être se complète d'une question sur nos différents espaces.

L'être n'est ainsi pas la résultante du mouvement, mais le contenu changeant de tous ces êtres qui coexistent, qui se succèdent, qui s'opposent ou s'ignorent. L'art-thérapie provoque le devenir chez ceux qui sont arrêtés, fixés dans l'effondrement d'un traumatisme, figés dans l'aliénation, rétrécis à une seule identité qu'ils tentent de maintenir contre toute découverte de leurs altérités intimes. L'art-thérapie joue avec ses altérités, ses multiples, qu'on aimerait être, qu'on redoute d'être, qu'on a horreur d'être, qu'on idéalise d'être, qu'on n'atteindra jamais, etc.

L'être n'est jamais advenu, la question n'est pas le « Qui suis-je ? », mais le « Qui sommes-nous en transformation permanente ? », ensemble incohérent et pourtant compatible, ou parfois non incompatible, *patchwork in progress* qui forme néanmoins un tout provisoire, hétérogène, souvent contradictoire, quelquefois en schize, en reniement et en conciliation, en conformité et en délire, protéiforme et arrivant la plupart du temps à poursuivre sa lancée...

L'art-thérapie fait vivre ces excursions dans ses terres inconnues, à découvrir mais aussi à créer au fur et à mesure du périple. Je suis nous quand même, recollant les morceaux, formant une seule enveloppe boursouflée et mouvante qui finit par englober toutes ces enclaves en une ex-istence qui se tient à peu près,

cet à-peu-près qui est notre essai de cohérence malgré tout. L'art-thérapeute en est l'accompagnateur bienveillant qui sait favoriser le passage des fragments à une globalité pas trop éclatée dans une tolérance envers ses doubles, quels qu'ils puissent être.

Tous les âges sont présents, prêts à revenir au premier plan, ceux de son enfance et de son adolescence, mais aussi celui de sa vieillesse à venir, celui de sa mort, tous ses états ; à jeun, éméchés, repus, en désir et en peine, en aspiration et en déception, en santé et en maladies, tous ses personnages oniriques, et ceux de ses rêveries crépusculaires, toutes ses organisations mentales aussi, y compris les récessives. Et pourtant l'on est soi global, construit, détruit, avec ses pseudopodes, ses conflits internes, son adaptabilité, ses reniements et ses trahisons, ses étonnements de soi, ses répulsions de soi, en convergence en divergence en contradiction, et en compatibilité qu'il faut acquérir enfin.

8. Coexistence d'organisations mentales

L'art-thérapie permet ainsi l'appréhension en acte, singulière, individuelle, d'une pluralité en soi. Elle guérit ainsi de la réduction à un seul symptôme, une pathologie envahissante, une douleur qui a pris toute la place, un rôle assigné une fois pour toutes, une identité unique, un en-soi qui méconnaîtrait le mouvement désordonné de la vie, une essence à laquelle l'existence serait soumise à jamais.

Dans *Penser l'art-thérapie* (2014 : 335-340), j'ai avancé l'hypothèse suivante sur l'organisation de la structure mentale : d'abord la constatation que l'art-thérapie ne se résume pas à des énoncés mais est multiplication mouvante des énonciateurs dans la personne, mouvement dont il est souhaité qu'une fois (re)déclenché, il n'ait pas de fin :

Le cas unique que nous sommes chacun est une composition originale de forces, d'influences, de rôles différents parmi lesquels chacun peut trouver le thérapeute personnel incorporé qui s'appuie éventuellement sur le thérapeute réel extérieur, non pour être guéri par lui mais pour être accompagné dans son autoguérison. (Klein, 2006 : 260)

L'art-thérapie agit dans cette possibilité de décaler le mode sur lequel les personnes se sont préférentiellement projetées pour proposer d'autres modes discursifs qui vont provoquer une sorte de miroitement avec le premier, avec lequel des liens se créent (des « liens secrets »). Le premier effet, on l'a vu, est en effet de se rencontrer soi-même multiple, de se révéler à soi-même multiple, de s'expérimenter multiple et différent. C'est ainsi que nous sommes tous semblables et certes pas

pareils, si ce n'est dans le fait que nous sommes chacun un ensemble hétérogène. Se retrouver dans son agencement propre, lui-même évolutif, est refuser une appartenance à une totalité qui abraserait les différences pour se fondre dans une identité commune. Chacun se découvre dans la richesse de ses complexités. Et non comme cas d'une figure définie et déterminée par son hérédité chromosomique et psychologique, sa constitution physique, sa version à peine différenciée d'un mythe œdipien universel, sa classe sociale, son niveau d'études, sa race, sa nationalité, son ethnie, ses références (familiales et personnelles) idéologiques ou religieuses, voire son déterminisme astrologique...

Prendre contact avec les autres de soi est plus riche que de découvrir enfin quelle est son identité dite profonde. La temporalité n'est pas linéaire, elle procède par succession, voire par coïncidence de durées, ces perceptions expérientielles vécues subjectives qu'on ne peut appréhender qu'intuitivement. De la même façon, la structure mentale n'est pas le tout de la personne : en chacun de nous, coexistent différentes structures mentales (que je préfère appeler « organisations » psychiques) auxquelles on sacrifie selon les moments et les situations, tout en préservant l'une d'elles de façon préférentielle. On peut parfois percevoir, de façon non contradictoire mais complémentaire, la compatibilité de la multiplicité et de la continuité de soi.

En thérapie, on ne « guérit » pas, peut-être, d'une organisation pathologique – comme il est classiquement soutenu –, mais d'une autre organisation qui coexistait de façon récessive et qui devient majoritaire... Par exemple, lorsqu'une personne psychotique se met, dans un atelier d'art-thérapie, à habiter son corps ou à proférer des paroles essentielles, cela ne signifie pas qu'elle ne va plus être psychotique dans son retour à la vie ordinaire. L'art de la thérapie est de faire coexister de plus en plus ces moments autres qui ne toucheront pas l'organisation psychotique mais, dans les meilleurs cas, la minoreront peu à peu temporellement de telle sorte qu'une organisation disons névrotique devienne référentielle, tout en ne gommant pas complètement, heureusement, l'organisation psychotique qui est si riche quand elle n'enferme pas la personne dans la souffrance.

On pourrait retracer l'évolution de la façon suivante, quelle que soit la thérapie : d'abord étonnement dans un champ protégé : atelier, divan d'analyste ou séjour de rupture, devant la constatation que son organisation psychique habituelle n'est pas unique. Cela, déjà, la relativise momentanément et lève quelque peu la malédiction identitaire à laquelle la personne se croit condamnée. La deuxième étape est à la coexistence selon les situations de ces deux organisations voire leur multiplicité, jusqu'à ce qu'éventuellement l'organisation en moindre souffrance devienne temporairement majoritaire.

Il est peut-être vrai de dire qu'on ne change pas d'organisation psychique

mais il est possible parfois de la relativiser puis de la minorer dans l'éventail des possibilités de la personne et ce, à tout âge. Il ne s'agit pas, comme parfois on le prétend, de jouer une partie saine contre une partie malade, mais de s'apercevoir que la notion de totalité – comme d'ailleurs le totalitarisme – ne se constitue que dans la croyance en son inéluctabilité et en son caractère absolu. Kathryn, dont nous décrivons l'histoire dans *Pour une psychiatrie de l'ellipse* (1993 : 47-90 ; 2007 : 69-102) n'est plus délirante au bout du compte, car elle fait coexister avec son délire des expériences momentanées où elle ne délire plus.

Toute organisation n'est que relative. Si l'on se débrouille pour que des organisations plus satisfaisantes soient majoritaires temporellement, elles peuvent devenir préférentielles. Au fond de chacun ne gît pas une « structure » mentale figée, ou un texte déposé une fois pour toutes que la thérapie se proposerait de porter au jour, mais s'agitent des interactions de forces en mouvement. Et cela, même si leur résultante tend à reproduire une inertie à maintenir et reconduire en permanence, ce qui est la tentation habituelle de l'être humain attaché à son immobilisme timoré.

L'art-thérapie consiste à renégocier ces mouvements pour que leur résultante soit dynamique. Cela n'est souvent d'abord possible que dans le territoire apparemment anodin de la métaphorisation implicite opérée en art-thérapie. Sinon, cela mobiliserait trop les résistances au changement, qui sont comme une cuirasse dont l'homme a recouvert son enfance. Parfois, cette expérience art-thérapeutique ne déborde pas sur le reste de l'existence. Si l'on prend le cas extrême du patient atteint de la maladie d'Alzheimer : ses moments de lucidité et d'évocation adaptée de ses souvenirs suscités par le tableau qu'il est en train de faire, sont suivis par le retour à sa pathologie qui lui fera, au sortir de l'atelier, oublier ce qu'il y a fait. Il n'empêche : il a pu être autre un moment et ne pas être totalement envahi par sa démence, avec sa composante organique. Le voyage en symbolique est un immanentisme.

9. Revendication de la singularité plurielle

On aboutit à une relativisation de soi non réduit à une entité unique et définitive. On peut espérer que cette perception de ses propres altérités présentes et potentielles tempèrera les rejets violents du différent de l'autre réduit à n'être que cette différence, jusqu'au crime dont l'expulsion hors frontière, les exclusions ou les discriminations (fussent-elles positives) et les revendications communautaristes sont les euphémismes. Le communautarisme est le contraire de la singularité faite de la multiplicité en chacun qui reconnaît l'autre comme constitué d'une autre multiplicité.

Chacun d'entre nous se doit de se reconnaître comme des multiples singuliers en devenir. L'art-thérapie nous permet de déguster nos multiples et de percevoir notre ipséité, cette continuité de soi-même en passant des multiples de soi à soi multiple. Le projet se garde des objectifs à atteindre. Il promeut la tension en avant de soi vers l'imprévisible. Cette thérapie ne va pas de l'inconnu vers le connu. Son itinéraire aventureux va de l'inconnu à soi que l'on est vers l'inconnu de soi que l'on crée.

L'accompagnement se fait d'une forme à une autre et c'est cela qui fait sens. L'art-thérapeute peut comprendre certaines projections qui s'y jouent mais il gardera généralement pour lui sa compréhension des significations sous-jacentes. Comment travailler dans une « forme qui se signifie en se formant » (Maldiney, 2014 : 365-378) sans intentionnalité préalable ? L'important est de favoriser la symbolisation, ce qui correspond à la faculté la plus haute de l'homme : « Le langage représente la forme la plus haute d'une faculté qui est inhérente à la condition humaine, la faculté de *symboliser* » (Benveniste, 1966 : 26).

L'essentiel n'est pas déjà là, l'essentiel se construit, l'essentiel n'existe qu'à se construire, l'essentiel n'existe qu'à se construire par nous-même au-devant de nous et cet essentiel est provisoire, jamais achevé. L'essence se bâtit alors sur l'expérimentation d'ex-istences possibles que propose par exemple l'art-thérapie. Cela peut même se produire chez les personnes réduites à n'être que l'objet (non-sujet) de leurs tourments, de troubles de la personnalité du type psychose ou autisme.

10. Pour finir

Comment restaurer du dynamisme dans un état arrêté de non-sujet en s'appuyant sur une *Gestaltung* dans sa fonction inchoative ? Comment travailler dans une forme qui se signifie en se formant ? Comment passer de l'inconnu à soi que l'on est à l'inconnu de soi que l'on crée, grâce à un débrayage énoncif dans la forme et la matière ? L'art-thérapie sollicite la personne dans un champ autre que celui de ses tourments, elle sollicite une énonciation qui n'élit pas le langage verbal introspectif, ni la prise de conscience comme voies privilégiées. Elle réintroduit ainsi le corps comme instance énonçante première.

C'est l'analyse sémiotique qui permet de compléter – voire de remplacer – le regard habituel en psychothérapie, attaché à une sémantique qui néglige souvent que la forme fait sens. Accompagner la forme dans ses formations est accompagner la personne à redevenir sujet de quête infini de soi-même en cons-

truction permanente, dans l'assomption de ses productions comme étapes de son voyage en symbolique. Elle accède à un équilibre à toujours construire afin que le tout se bâtit comme ipséité unicitaire.

Références bibliographiques

- BENVENISTE, Émile (1966), *Problèmes de linguistique générale*, t. 1, Paris, Gallimard.
- BUTEN, Howard (2003), *Il y a quelque'un là-dedans*, Paris, Odile Jacob.
- CERVANTES, Miguel de (1994 [1605]), *Don Quichotte*, Paris, Flammarion.
- COQUET, Jean-Claude (1984), *Le Discours et son sujet*, Paris, Klincksieck.
- COQUET, Jean-Claude (2007), *Phusis et Logos : une phénoménologie du langage*, Saint-Denis, Presses Universitaires de Vincennes.
- DARRAULT-HARRIS, Ivan, KLEIN, Jean-Pierre (2007 [1993]), *Pour une psychiatrie de l'ellipse : les aventures du sujet en création*, Paris, Presses Universitaires de France.
- FREUD, Sigmund (1999 [1900]), *L'Interprétation des rêves*, Paris, Presses Universitaires de France.
- GORI, Roland, DEL VOLGO, Marie-José (1994), « Reconstruire le réel », *Psychologie médicale*, vol. 26, n° 8, pp. 808-813.
- HÉRACLITE (1991 [Ve s. av. J.-C.]), *Fragments*, Paris, Presses Universitaires de France.
- KLEIN, Jean-Pierre (2006), *Petit voyage iconoclaste en psychothérapie*, Grenoble, Presses Universitaires de Grenoble.
- KLEIN, Jean-Pierre (2014), *Penser l'art-thérapie*, Paris, Presses Universitaires de France.
- LEVINAS, Emmanuel (1990 [1974]), *Autrement qu'être ou au-delà de l'essence*, Paris, Librairie générale française.
- LÉVI-STRAUSS, Claude (1955), *Tristes tropiques*, Paris, Plon.
- LHEUREUX-DAVIDSE, Chantal (2003), *L'Autisme infantile ou le bruit de la rencontre*, Paris, L'Harmattan.
- MALDINEY, Henri (1994), « Le vide comme ressourcement de l'œuvre », *Art et Thérapie*, n° 50-51, pp. 38-45.
- MALDINEY, Henri (2014), « Postface » à KLEIN, Jean-Pierre, *Penser l'art-thérapie*, Paris, Presses Universitaires de France.
- MERLEAU-PONTY, Maurice (1942 [1938]), *La Structure du comportement*, Paris, Presses Universitaires de France.
- MERLEAU-PONTY, Maurice (1945), *Phénoménologie de la perception*, Paris, Gallimard.

- MERLEAU-PONTY, Maurice (1981), *Résumés de cours. Collège de France. 1952-1960*, Paris, Gallimard.
- MERLEAU-PONTY, Maurice (1966), « Intervention orale », dans EY, Henri (dir.), *L'Inconscient*, Paris, Desclée de Brouwer, pp. 143.
- WINNICOTT, Donald Woods (1975 [1971]), *Jeu et réalité : l'espace potentiel*, Paris, Gallimard.

La psychosémiotique et l'éthosémiotique à partir des dessins d'enfants indigènes au Brésil

Sonia Grubits

Université catholique Dom Bosco (Brésil)

Ce texte commence par présenter la psychosémiotique et l'éthosémiotique comme ressources pour étudier et évaluer¹ des enfants de cultures différentes de la société occidentale, en particulier de communautés indigènes de l'État du Mato Grosso do Sul, au Brésil. Il propose ensuite une brève présentation du dessin, de ses signes et de ses significations, ainsi que du développement du graphisme infantile à partir de nos réflexions sur certains aspects culturels et productions. Finalement, il montre la pertinence d'appliquer la psychosémiotique aux études d'enfants indigènes, ou même d'autres cultures ou minorités, et, pour l'illustrer, il propose un modèle général construit pour des enfants des ethnies guarani / kaïowa et kadiwéo, auquel l'auteure annexe quelques dessins.

Gardons toutefois à l'esprit l'importance d'une étude des fondements culturels, de l'histoire et même de l'environnement de chaque groupe pour un travail complet, lequel ne tiendrait pas en un chapitre, raison pour laquelle nous ne proposons qu'une introduction au modèle d'étude d'aspects transculturels au moyen de dessins infantiles.

L'expérience clinique avec des populations infantiles vivant dans des banlieues ou des communautés indigènes a démontré de manière récurrente combien les techniques expressives et projectives, en particulier le dessin, sont des ressources importantes pour comprendre l'être humain, son conscient, son inconscient, son milieu et sa culture. Voire, dans notre cas, les versants individuel et socioculturel, puisqu'ils surgissent dans le développement du graphisme dès que commence l'expérience infantile avec un simple crayon.

La proposition d'évaluation de la personnalité avec des dessins la plus

1. L'éthosémiotique appliquée à l'examen des comportements pathologiques peut produire une évaluation originale concourant d'une part à l'établissement du diagnostic et, d'autre part, au contrôle du bon déroulement d'un processus thérapeutique. L'originalité de cette évaluation tient à la mise au jour des interrelations plus ou moins perturbées entre les niveaux de l'engendrement de la signification comportementale, et au calcul des positions *subjectales* du patient tout au long du parcours thérapeutique.

connue est l'HTPF². La maison, en tant que lieu d'habitation, provoque chez le sujet des associations liées à la vie domestique et aux relations intrafamiliales, entre autres ; l'arbre est un symbole fort approprié à la projection des sentiments les plus profonds de la personnalité ou concernant le *self*, lesquels se trouvent sur un niveau plus primitif de la personnalité.

Finalement, selon Hammer (1991), le concept de personne est plus évidemment chargé des expériences associées au développement de l'individu.

1. La psychosémiotique et l'éthosémiotique³

La psychosémiotique est une branche relativement nouvelle de la sémiotique. En 1975, Ivan Darrault-Harris a développé un travail psychothérapeutique avec trois enfants, combinant ses études et lectures sur la sémiotique et un objet sémiotiquement inédit : le comportement réel. Participant comme observateur, il a fait une découverte particulièrement importante : les comportements⁴ s'organisent en séquences, ce qui permettrait alors au sémioticien d'appliquer les lois narratives de la production littéraire aux phénomènes du monde naturel. Darrault-Harris et Klein (2007) se sont rendu compte des possibilités d'application de la sémiotique à la psychologie. Même si certains voient des indications du surgissement de cette discipline chez Greimas et Courtés (1993 [1979]) ou dans les suggestions de Coquet (1997), cette nouvelle méthodologie a effectivement débuté dans les séances de psychomotricité et, ultérieurement, de psychothérapie.

La sémiotique, discipline dont la naissance relativement récente explique la diffusion limitée dans le cadre des sciences humaines, a pour projet scientifique de décrire, d'analyser et de construire un modèle théorique du phénomène de la *signification* où qu'il se manifeste. Greimas, de l'École de Paris, qui a inauguré la sé-

2. HTPF : *house, tree, person, and family* (maison, arbre, personne et famille).

3. À l'instar des sous-disciplines de la sémiotique, dont la dénomination contient un préfixe provenant de l'appellation d'une des sciences dites humaines, l'éthosémiotique vise à relever le défi d'affirmer et surtout de démontrer la spécificité et la valeur heuristique de l'approche sémiotique en compétition dans la confrontation interdisciplinaire avec des phénomènes, des faits partagés.

4. Le sémioticien verra dans le comportement un exemple privilégié de la sémiotique *synchrétique* mobilisant un nombre élevé de systèmes de signification (ainsi la proxémique, la « posturalité », la gestualité, les mimiques, le langage verbal oral, etc.) pour produit un flux continu de signification particulièrement complexe. Ainsi les troubles du comportement seront-ils caractérisés par des anomalies génératives (ou court-circuit de conversion). Les opérations de conversion permettent de théoriser les relations entre les différents niveaux du modèle génératif rendant compte de l'engendrement de la signification comportementale, le parcours entre les instances de base, le corps et le psychisme, et la surface où aboutissent habituellement séquences d'action et discours verbaux. Au contraire de la causalité habituelle, la conversion est une opération de transposition sémiotique entre différents niveaux plus ou moins distants dans le modèle génératif.

miotique française, écrivait : « Le monde humain nous paraît se définir essentiellement comme le monde de la signification » (1966 : 5). Dépassant les limites de la lexicologie et de la sémantique, la sémiotique française se caractérise par deux aspects complémentaires :

L'élargissement progressif – et considérable – de son champ de recherches : partie de l'analyse de la littérature dite orale (mythes, contes, voire rituels) elle s'est rapidement étendue à la littérature écrite et à l'ensemble des discours verbaux (historique, juridique, philosophique, scientifique, etc.), avant de s'attaquer aux discours non verbaux comme l'image photographique, la peinture, la sculpture, l'architecture, la musique et aux discours syncrétiques (organisant plusieurs systèmes sémiotiques simultanément) : cinéma, théâtre, communication publicitaire et comportements (constitués par le langage, la gestualité et la proxémique). Dans ce dernier cas, la sémiotique entend prendre pour objet non seulement les productions verbales et non verbales assignables à des énonciateurs-créateurs, mais encore les productions spontanées que sont les comportements humains de la vie quotidienne.

Et le projet de construction d'un modèle théorique nécessairement stratifié sur des niveaux qui vont du plus abstrait au plus concret : le parcours génératif⁵ de la *signification*. Ce modèle⁶ doit présenter un niveau idéal de généralité tel qu'il lui permette d'englober toute production humaine significative, qu'elle soit verbale ou non.

La sémiotique de l'École de Paris, qui s'est constituée sous l'influence de Greimas dans le champ épistémologique du *structuralisme*, a atteint son apogée au milieu des années 1960, au point de convergence de la linguistique, de l'anthropologie et de la logique formelle, sans oublier l'influence, moins explicite quoique tout aussi réelle, de la psychanalyse. À partir des années 1980 un besoin de rupture épistémologique s'est imposé : la réintroduction du sujet de l'énonciation, qui avait été éliminé par le structuralisme *stricto sensu*.

Benveniste (1966) avait par ailleurs lancé, avant les années 1960, les

5. Greimas et Courtés affirment : « Nous désignons par l'expression parcours génératif l'économie générale d'une théorie sémiotique (ou à peine linguistique), c'est-à-dire la disposition de ses composantes les unes par rapport aux autres, et ceci dans la perspective de la génération, c'est-à-dire en postulant que tout objet sémiotique peut être défini selon le mode de sa production, les composantes qui interviennent dans ce processus s'articulent les unes avec les autres selon un parcours qui va du plus simple au plus complexe, du plus abstrait au plus concret » (1993 [1979] : 157-158).

6. Modélisation : dans le cas particulier de l'éthosémiotique, la modélisation est le résultat de choix épistémologiques et logiques. L'élection d'un parcours génératif organisé en niveaux hiérarchisés et reliés par des procédures de conversion renvoie certes à la sémiotique greimassienne, quoique, plus profondément, peut-être, au modèle freudien de l'engendrement de la signification dans le rêve (niveau latent des pensées et surface incohérente obtenue par déplacement et condensation).

bases d'une linguistique de l'énonciation. En reprenant la leçon de la phénoménologie, son disciple Jean-Claude Coquet édifiera une sémiotique dite *subjectale* mettant en débat les problèmes épistémologiques du structuralisme que sont le *formalisme* et l'*immanentisme* : il a ainsi rétabli le lien entre le langage et la réalité, réaffirmant, par exemple, que le corps est l'instance de base du *discours*, qui prime sur la langue Darrault-Harris et Klein (2007) indiquent encore les travaux de Petitot (1996) qui, à la confluence entre une théorie mathématique moderne (la *théorie des catastrophes* de René Thom, qui lui a valu la médaille *Fields*, équivalent au prix Nobel de mathématiques), les développements des sciences cognitives (analyse, par exemple, de la *perception* humaine) et une sémiotique orientée par des processus dynamiques, est parvenu à créer un nouveau champ épistémologique dénommé structuralisme *morpho-dynamique*, où la notion de *forme* est centrale. Mais cette évolution du cadre épistémologique de la sémiotique, quoique inévitable et très attendue, n'a pas remis en question ses caractéristiques essentielles, soit l'expansion continue de son objet de recherche et le souci de construire un modèle théorique comme valeur générale du processus de révélation de la signification : aussi cette très crainte « boîte noire », qui a de nouveau lié perception et énonciation verbale, se retrouve-t-elle, de nos jours, au cœur des recherches en sciences cognitives.

Il est essentiel de tenir compte de ce bouleversement épistémologique primordial marquant la sortie du structuralisme *stricto sensu*, des années 1960, sous l'influence de la phénoménologie : la restauration du sujet de l'*énonciation* et son inscription corporelle dans l'espace, le temps et la relation à autrui. À partir d'une reprise d'intérêt pour les processus perceptifs, elle fait passer d'une conception immanente du langage comme système fermé sur lui-même et fait de relations formelles à une conception où le langage est fondamentalement lié à la réalité du corps qui perçoit et du monde perçu. Nous notons donc un rapprochement, inimaginable avant, entre linguistes, sémioticiens et psychologues cognitivistes autour la question fondamentale de l'*embodiment*⁷ (incarnation) de la signification.

Sur le versant paradigmatique, Greimas est passé outre les recherches concernant la dimension narrative du discours, montrant que, du point de vue morphologique, les inventions narratives les plus diverses mobilisent un nombre très limité d'actants, rôles narratifs abstraits qui s'incorporent infiniment dans les personnages multiples de tel ou tel récit. Darrault-Harris et Klein (2007) soulignent :

7. Mot anglais très utilisé et généralisé dans les travaux en sciences cognitives pour désigner le processus initial de la représentation des phénomènes produits dans un but de signification, par exemple, dans l'usage du langage, comment nous passons de la perception d'un ciel bleu à l'annonce que le ciel est bleu.

- l'*actant-sujet*, qui se définit par la « jonction » (disjonction ou conjonction) avec l'*actant-objet* : nous retrouvons là la notion centrale de manque, dont Propp avait montré, dès 1928, qu'elle impulse le conte. Point de récit possible s'il ne manque rien à personne et le récit sous sa forme minimum, avec « happy end », peut apparaître comme une série de transformations reliant le manque initial à sa liquidation finale.
- l'*actant-objet*, défini réciproquement, uniquement par sa relation conjointe ou disjointe à l'*actant-sujet* ; il est par ailleurs le contenant de *valeurs* : l'*actant-objet* recherché par l'*actant-sujet* peut être représenté, par exemple, par une automobile, figure manifestant, entre autres, une valeur de pouvoir ou de virilité. L'on parle alors d'*objet de valeur*.
- l'*actant-destinateur*, lié à l'*actant-destinataire* et très souvent fusionné avec l'*actant-sujet*. Le destinateur est l'*actant* hiérarchiquement supérieur au sujet, qui lui communique les *valeurs* en jeu dans le récit ainsi que, nous le verrons, les éléments de cette *compétence modale* (destinateur dit *manipulateur*). C'est également l'instance actantielle qui évalue les performances du sujet (destinateur dit *judicateur*).

Finalement, à l'instar des textes littéraires, des contes, des pièces de théâtre et des films, les dessins constituent un instrument précieux pour comprendre la trajectoire de l'*actant-sujet* et sa relation à l'*actant-objet* qui, dans la dynamique avec le destinateur et le destinataire, favorisent la compréhension de la construction de l'identité, mettant en évidence un système de valeurs selon la culture et l'organisation sociale. L'analyse de dessins infantiles montre que signification et signes sont des aspects toujours présents et pertinents dans plusieurs groupes culturels.

2. Dessin infantile : développement, signification et signe

Selon Widlöcher (1998), les dessins infantiles sont l'objet de notre curiosité parce qu'il n'existe pas de dessin adulte. En effet, si l'adulte n'est pas un artiste, il ne dessine pas. Son activité graphique se réduit à quelques essais de caricatures et de gribouillages non figuratifs. Les enfants, pour leur part, font preuve d'un type de conduite vis-à-vis du dessin qui semble approprié et spontané. À chaque étape de l'évolution de leurs attitudes intellectuelles, perceptives et motrices, leurs dessins représentent un compromis entre leurs intentions narratives et leurs moyens. Il s'agit donc d'un champ d'études original de la psychologie de l'enfant.

Nous observons actuellement une multiplication d'études modernes, théoriques et pratiques, sur les nouveaux systèmes de communication appliqués naturellement au dessin : ils visent à établir une véritable sémiologie de l'image qui n'oublie pas que les observations sur les activités des enfants ne sont, en somme, que l'un des aspects d'un phénomène plus général.

Depuis deux cents ans, le développement de l'idée d'un monde propre aux enfants, différent de celui des adultes, a permis de constater que leurs activités ne sont pas un réflexe de leur incapacité à se comporter comme des adultes, mais plutôt l'expression d'une forme originale de penser et d'une organisation particulière de leur sensibilité qui, en se développant, se transforment pour donner lieu à la personnalité adulte. D'où un intérêt croissant et incessant pour leur manière de voir et de penser qui devrait naturellement transparaître dans leurs créations pratiques, selon Widlöcher (1998).

Du point de vue psychologique, dès sa naissance, l'enfant se développe au sein d'une culture qui le marque profondément. L'influence des images qui le cerne et du langage dont il dispose ne sauraient être sous-estimée (Widlöcher, 1998). Luquet (1994) a distingué dans le dessin infantile une série de phases, toutes caractérisées par un mode particulier de réalisme. Il affirme que l'enfant tient compte de ses moyens et cherche toujours à reproduire le réel. Son souci d'observation, son goût pour le détail, ses commentaires, tout, selon cet auteur, fait montre d'une tendance réaliste.

Toujours selon cet auteur, la première phase est celle du réalisme fortuit, puisque, pour l'enfant, au départ, le dessin n'est pas exécuté pour créer une image, mais pour tracer des lignes, et la ressemblance d'une forme ainsi produite avec un objet n'est due qu'au hasard.

Dans la mesure où les succès dans le dessin d'images deviennent plus fréquents, un style original se développe, marqué, toujours selon Luquet (1994), par un réalisme intellectuel. Soulignons ici que, dans cette phase, les choses ne sont pas représentées en fonction de ce que l'enfant en voit, mais plutôt de ce qu'il en sait. De fait, quand l'auteur rapporte que le style général du dessin de l'enfant est marqué par le réalisme, il utilise ce terme dans un sens général.

L'enfant ne s'intéresse pas aux valeurs formelles en soi, mais aux possibilités de représenter une signification. Si nous reprenons la description de l'évolution de cette préoccupation réaliste nous verrons que cet auteur confère à ce terme un autre sens. Il identifie alors le réalisme au réalisme visuel et considère les stades qui le précèdent comme des stades préparatoires. Parler de réalisme visuel revient à considérer une relation entre l'objet et la représentation qui en permet la perception brute. C'est-à-dire que, dès lors, l'enfant va dessiner ce

qu'il voit et non pas ce qu'il sait ou une signification. L'auteur indique néanmoins la difficulté à expliquer ce passage du réalisme intellectuel au réalisme visuel.

En somme, donc, Luquet distingue une phase de gribouillis, où l'enfant se plaît à tracer des formes sur une surface sans trop se préoccuper de leur donner un sens ; une phase de réalisme infantile, correspondant au réalisme intellectuel et constituant l'apogée du dessin infantile ; puis une phase de réalisme visuel, où l'enfant soumet la figuration des objets à un point de vue unique.

Ces trois phases sont séparées par des mutations que nous tenterons d'analyser : le début de la figuration, le début de l'intention représentative, l'abandon du réalisme enfantin, le déclin du dessin d'enfant.

L'auteur évoque une préhistoire du dessin qui prépare la rencontre du crayon et de la main maladroite qui le tient avec la feuille de papier. À ce moment-là, l'enfant, conditionné par sa culture, inaugure l'ère du dessin et produit, de différentes manières, des traits. Il lui suffit de disposer d'un élément lui permettant d'inscrire, la main ou tout autre objet prolongeant son action, d'une substance garantissant la conservation du trait et d'une surface capable de recevoir l'inscription.

Le moment déterminant, originaire du dessin, est donc celui où l'enfant découvre la liaison entre son geste et la persistance du trait, qui confère à l'acte un usage différent de l'activité de gribouiller.

En fin de compte, ce qui persiste, le moment originaire du dessin, est celui où l'enfant reconnaît une relation causale entre le trait et son geste et entreprend le long apprentissage qui, parallèlement à son développement moteur, l'amènera à discipliner son geste.

Dans la phase du gribouillage, que Luquet (1994) appelle le réalisme fortuit, l'enfant s'intéresse aux lignes qu'il trace et cherche à reproduire selon un contrôle progressif de cette activité, sans intention représentative.

Le premier dessin intentionnellement figuratif de l'enfant, c'est-à-dire, la première réunion de traits à laquelle il donne un sens, est celui qui correspond au moment où il est capable d'identifier la forme, de déchiffrer la signification. Cette rencontre est largement déterminée par les processus de maturation motrice et perceptive et par les effets socioculturels, c'est-à-dire par l'utilisation éducative des images.

Le moment où l'enfant découvre qu'il est capable, à partir d'un système de signes plus ou moins développé, de représenter tout ce qu'il veut, est décisif. Avant, il s'agit vraiment d'un réalisme fortuit. Après, d'un système symbolique que Luquet appelle le réalisme intellectuel. Avant, l'enfant se sert du dessin comme nous nous servons de quelques mots d'une langue étrangère et ignorons le reste. Il se sait capable, pour quelques concepts, de réaliser une transcription gra-

phique en images. Mais il ignore encore la clé de ce système d'expression. On pourrait également se demander comment il passe du réalisme fortuit au réalisme intellectuel, c'est-à-dire d'une intention représentative accidentelle à un système de signes cohérent. Entre quatre et douze ans, le dessin de l'enfant se développe selon des lois constantes. Elles surgissent dès que l'enfant a recours aux schémas graphiques dont il dispose pour exprimer la réalité extérieure.

Widlöcher (1998) critique le terme réalisme intellectuel, car le souci de l'enfant n'est pas de représenter les choses telles qu'elles sont, mais de les figurer de manière à ce qu'elles puissent être identifiées. Tous les artifices auxquels il a recours, l'exemplarité des détails, la multiplicité des points de vue, vise cette fin de représentativité.

Pour ce qui est des évolutions de l'enfant en direction au réalisme visuel, Luquet affirme que pour ne dessiner que ce qu'il voit, il lui faut savoir se débarrasser de toutes les inférences intellectuelles et oublier ce qu'il sait. L'enfant est incapable d'isoler ce point de vue. Quand il y parvient, grâce aux progrès de ses capacités d'attention et de concentration, il renonce au syncrétisme du réalisme intellectuel et entre, alors, dans la phase du réalisme visuel.

Selon Osson (1981), le dessin d'un enfant est, au départ, une sémantique ouverte où chaque signe se combine à un autre d'une manière toujours complexe. Cette sémantique témoigne bien évidemment de la personne, de son individualité, de ce qu'elle est au moment considéré, mais aussi, sans aucun doute, d'un savoir collectif hérité d'une convention symbolique. On peut penser que, comme tous les langages, les dessins infantiles sont profondément marqués par les fondements essentiels de la culture et réfléchissent de manière privilégiée les valeurs sous-tendant la communication sociale.

Outre la dimension biologique, l'élaboration des signes et leur organisation sont des indices de socialisation, d'acculturation : dessiner revient, pour les enfants, à apprendre à manipuler les relations ou les règles reliant signifiant et signifié dans notre milieu.

Wallon, Cambier et Engelhart (1990) affirment que leurs recherches et d'autres études les conduisent à penser que chaque société, chaque groupe s'exprime d'une manière graphique différenciée et spécifique, ce qui n'exclut toutefois pas une possibilité de signes et de règles universels.

Le dessin narre également, à qui sait l'entendre, ce que je suis au moment considéré, intégrant mon passé et mon histoire personnelle. Le dessin parle de l'objet, il est l'image de l'objet et s'inscrit parmi de nombreuses modalités de la fonction sémiotique : illustrer, dessiner, revient à donner un sens au moyen de traits, c'est-à-dire avec d'autres signes ou avec d'autres images, à ce qu'il est souvent difficile d'exprimer verbalement.

Le dessin est un support où se mélangent et se croisent les valeurs de l'objet et les valeurs de la personne. Il est la concrétisation d'un dialogue inconscient, cherchant à concilier les exigences du sujet et de l'objet, un dialogue qui organise la connaissance et permet de réduire la distance entre moi et non-moi.

Wallon, Cambier et Engelhart (1990) nous mettent en garde contre les risques que nous courons en analysant un dessin quand, par facilité ou manque de clarté, notre attitude pragmatique nous mène à oublier ses origines et à le considérer comme un objet autonome, sans nous soucier, au départ, des circonstances particulières ni des processus ayant orienté sa production.

Finalement, la valeur narrative d'un dessin a surtout une signification symbolique. Elle nous indique comment les enfants, au travers des choses, vivent les significations symboliques qu'ils leur attribuent. C'est la réunion de leur monde imaginaire qui se traduit dans leurs dessins. Ce qu'ils peuvent nous révéler de leurs rêves et émotions, dans les situations concrètes, ils nous l'indiquent dans leurs dessins.

L'observation prend d'autant plus de valeur que l'on ne se contente pas d'étudier un dessin isolé, mais que l'on se livre à une analyse comparative d'une série de dessins du même enfant autour de thèmes communs.

À partir de ces dernières réflexions, force est de constater que le choix de la psychosémiotique pour l'analyse des dessins et des différentes productions des enfants guarani / kaïowa vient sans aucun doute combler une lacune dans les différentes études et recherches sur l'analyse et l'interprétation des productions mentionnées, puisqu'elle cherche à comprendre le signe non seulement dans le dessin ou la production artistique en soi, mais également dans toute action et verbalisation accompagnant sa réalisation.

3. Pourquoi la sémiotique ?

L'analyse du comportement de populations indigènes brésiliennes nous confronte à un problème méthodologique et théorique en raison de leurs particularités culturelles et de leurs structures sociale et familiale, très souvent fort diverses des cultures et sociétés occidentales modernes.

Ainsi, par exemple, le recours à la théorie psychanalytique, établie à une époque et dans un espace spécifique, inhérents au monde et à la culture occidentaux, serait en principe inadéquat ou pour le moins sujet à caution dans un projet visant à comprendre les comportements et l'identité d'individus du groupe *guarani / kaïowa*.

Nous avons également affronté des difficultés pour investiguer directement

les suicides ou les pratiques anthropophages passées du fait que, malgré leur apparence joyeuse et accueillante, les *Guarani* n'évoquent pas ces événements et évitent, en général, tout commentaire sur leurs mythes et pratiques culturelles, comme l'avaient déjà remarqué Viveiros de Castro (1986) et Levcovitz (1994) dans leurs travaux.

Pour cette raison, nous avons adopté une démarche, une méthodologie nous permettant d'atteindre indirectement nos objectifs de comprendre les questions d'identité et l'implication ou non des suicides dans ce contexte, en développant une analyse sémiotique des productions infantiles.

La proposition d'analyse de dessins, histoires, peintures, etc., à la recherche de l'Identité par la psychosémiotique, discipline récente, pourrait nous donner la garantie d'une vision phénoménologique, sans risquer de nous heurter aux barrières des résistances, tabous, refoulements entourant le thème central de nos recherches.

Nous éviterions également des déductions et incursions interprétatives basées sur des schémas théoriques de la personnalité et du développement humain pré-établis.

En choisissant la psychosémiotique comme instrument d'analyse du matériel que nous réunissions, séance après séance, dans nos travaux avec les enfants choisis comme sujets d'étude, nous pensions pouvoir comprendre la construction et le développement de l'identité *guarani / kaiöwa* et peut-être même contribuer à la résolution de problèmes cruciaux vécus par ces peuples, comme la question des suicides.

En outre, la possibilité d'une interprétation des phénomènes proprement dits, selon notre proposition, nous permettrait de rechercher l'identité *guarani / kaiöwa* dans l'engendrement des actions, des pensées et des sentiments, c'est-à-dire dans le processus de développement de l'Identité de ces enfants, représentants d'une nouvelle génération de ce groupe indigène, établi dans l'État du Mato Grosso do Sul.

En procédant ainsi, enfin, nous chercherions à comprendre ce qui reste de la culture indigène *guarani / kaiöwa*, ce qu'elle représente face aux nouvelles relations avec la société capitaliste dans laquelle elle s'insère progressivement et inexorablement.

4. Application de la psychosémiotique à des études de populations infantiles

Grubits et Darrault (2001) ont développé des recherches incluant des études de cas par analyse sémiotique de dessins infantiles et d'autres techniques expressives. Pour l'étude d'enfants *guarani / kaiöwa* et *kadiwéo*, ces auteurs ont adopté comme l'un de leurs référentiels le cadre d'identité proposé par de Coquet (1989),

qui considère l'identité du sujet énonçant selon qu'il fait ou non référence à un programme d'action, ou encore, pour utiliser une métaphore spatiale, a un parcours de signification. Dans le premier cas, la vision est syntagmatique, dans le second, elle est paradigmatique.

Les termes de la dichotomie système / processus, à caractère universel, quand elle est appliquée à la sémiotique, sont dits paradigmatiques et syntagmatiques. Cette dichotomie est essentiellement et uniquement scellée dans le type de relation caractérisant chacun de ses axes : les fonctions entre les grandeurs situées sur l'axe paradigmatique sont des corrélations, « disjonctions logiques » du type « ou...ou », et celles localisées sur l'axe syntagmatique sont des « relations », conjonctions logiques du type « et...et ». La paradigmatique se définit donc comme le système sémiotique constitué d'un ensemble de paradigmes articulés entre eux par des relations disjonctives : cela lui confère, dans une première approche, la forme d'une hiérarchie à caractère systématique. Cette prise de position de l'Identité est commune. Coquet (1989) affirme également que le sémioticien peut trouver, outre le sujet énonçant qui se contente de l'appel au seul méta-vouloir et affirme « je suis je », un sujet revendiquant l'inverse, soit les droits de la différence et de la finitude, selon des positions d'être tout, ne rien être ou être n'importe quoi.

La sémiotique *subjectale* est essentiellement exposée et illustrée dans l'ouvrage *Le Discours et son sujet* (Coquet, 1989), dont le sous-titre est éclairant : *essai de grammaire modale*. La dimension fondamentale explorée par Coquet étant celle de *l'identité sémiotique* des actants (que l'on peut opposer, en sémiotique objectale, à la compétence pragmatique, elle aussi modale), la modalité du *méta-vouloir* apparaîtra comme la modalité faîtière de la grammaire, caractérisant l'*actant*-sujet prédiquant et assertant, capable, donc de jugement, de distance : il est l'inventeur de son parcours. Si l'on combine le méta-vouloir (modalité présupposée par l'énonciation de l'*actant*-sujet, sous ses aspects positifs et négatifs : mV) et les modalités constituant le prédicat (pouvoir et savoir), nous obtenons deux séries selon les positions respectives de l'une et des autres :

— Mv¹ (prétendre à, ne pas prétendre à) + prédicats – prédicats + Mv² (assumer, ne pas assumer) Ce qui produit les formules d'identité suivantes dans la perspective paradigmatique :

-
- 1) v-ps : identité partielle et positive ; je *prétends* à tout objet de valeur ; je peux tout, je sais tout.
 - 2) sp-v : identité partielle et positive : j'*assume* tel(s) objet(s) de valeur ; j'ai telle connaissance, tel pouvoir.
 - 3) v-ps : mon identité est totale et négative : je ne prétends à aucun objet de valeur ; je ne

peux rien, je ne sais rien.

4) sp-v : mon identité est partielle et négative : je n'assume pas tel(s) objet(s) de valeur ; je n'ai pas telle connaissance, tel pouvoir. (Coquet, 1989 : 39)

En somme, la typologie actantielle obtenue se fonde sur le mode de jonction prédicative (présence ou non du méta-vouloir ; nombre de prédicats modaux).

Du côté du non-sujet, l'*actant* non modalisé (P^0) est dépendant de l'événement où il apparaît. Pure position corporelle, il est dépourvu de pouvoir et de savoir (on peut ici songer à la description du réveil du narrateur au début *Du côté de chez Swann*), impuissant, ignorant tout, réduit à sa présence au monde ; s'il montre un pouvoir ou un savoir (P^1 , P^2), il ne s'en crédite pas pour autant. Cette présentation resterait incomplète si l'on n'introduisait pas un *tiers actant* (destinateur) qui fait passer d'une relation binaire entre le sujet (autonome) et le monde-objet : R (S,O) à une relation ternaire (le sujet de *personnel* devient *déontique, hétéronome*) : R (D,S,O). Le tiers *actant* va se dédoubler en *transcendant, extérieur* et en *immanent, intérieur*.

Cette introduction théorique rapide explique que la sémiotique a sans aucun doute fourni un moyen d'analyse et d'évaluation du parcours d'enfants indigènes ayant conduit à d'importantes conclusions sur tout le processus proposé et ses techniques. Il convient de souligner que, comme nous évaluons des productions artistiques, nous avons eu recours à des techniques expressives et observé des comportements, des gestes, des mimiques, des verbalisations, soit à la sémiotique dans la psychologie ou psychosémiotique.

Ainsi, les dessins, peintures, modelages et bricolages analysés aussi bien que les comportements et actions pendant les séances nous ont permis non seulement d'identifier des changements et transformations, mais encore de comprendre la représentation et réorganisation individuelle de la cosmologie et de la culture indigènes dans le contexte de chaque enfant, et de discerner des significations issues de la société brésilienne. Le matériel très varié surgissant dans les dessins, lors des séances, nous permet de percevoir, de vérifier et d'analyser des significations manifestes, complexes et hétérogènes. Par ailleurs, il nous autorise à débiter une analyse immédiate sur un plan plus profond, à construire, considéré comme un niveau donnant sa cohérence à la réunion des significations issues de substances hétérogènes, mobilisées à la surface perceptible du comportement-discours.

La *proxémique*, qui, selon Greimas et Courtés (1993), cherche à analyser la disposition des sujets et des objets dans l'espace et, plus particulièrement, l'usage que les sujets font de l'espace à des fins de signification, a également été un concept essentiel pour comprendre la disposition de dessins et peintures, très sou-

vent sur trois niveaux, par exemple, dans les travaux d'Inês, fillette guarani / kaïowa, impliquant une description du domaine céleste et l'opposition ciel / terre, selon Viveiros de Castro (1986).

La proximité par la couleur a également été remarquable, ainsi que certains comportements durant les séances de bricolage, qui permettaient plus de mouvements, quand Inês a représenté une danse indigène. De même, Royer (1989) compare l'indication du mouvement dans le dessin au verbe dans le langage : il définit ce qui a lieu, il donne un sens au message. Comme la représentation de la perspective, qui contribue à modifier l'apparence, la représentation du mouvement repose sur la perception du temps.

5. Pour finir : proposition d'un modèle

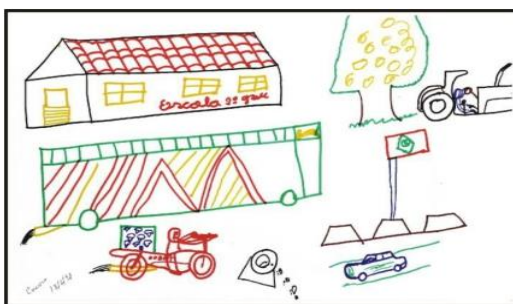
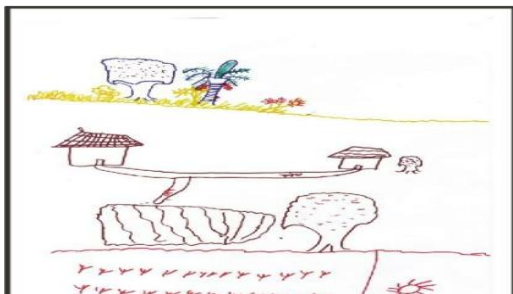
Après avoir procédé à l'analyse détaillée des dessins réalisés par les enfants guarani-kaïowa et kadiwéo, est-il possible de rassembler les résultats obtenus dans chaque ethnie selon un modèle global rendant compte des systèmes de valeur à l'œuvre et des choix de vie respectifs ?

Cela nous confronterait à l'hypothèse de ce que, malgré les différences avérées, tous participent à un même univers sémiotique régissant des choix certes à différencier :

1. Dans ses dessins successifs, Inês nous montre une progression vers, d'une part, une dénegation de la vie citadine extérieure à la réserve et, par conséquent, une affirmation de sa vie de future femme dans la réserve : son système de valeurs est clair et souvent réaffirmé dans ses dessins. Il existe donc un conflit menant à un choix : nous avons clairement constaté que la cosmogonie guarani persistait comme force structurante dans l'organisation de ses dessins.
2. Creoni, pour sa part, suit un parcours exactement inverse et bien visible dans ses dessins : il rejette les valeurs attachées à la vie dans la réserve et affirme au contraire la valeur de la vie citadine extérieure, vie figurée par les moyens de transport, les différents objets proposés par la société de consommation. Là aussi, un conflit de valeurs induit un choix exclusif : la cosmogonie guarani a disparu pour faire place à un amas d'objets extérieurs à la réserve.
3. Les dessins des fillettes kadiwéo sont très différents : ils n'expriment aucune tension, aucun conflit de valeurs, mais réaffirment tranquillement leur futur rôle de femme dans la réserve, celui de céramiste et aussi le lien formel et esthétique entre la Nature (ainsi les fleurs) et les motifs décorant les poteries.
4. Plus étonnant, les dessins des garçons kadiwéo semblent représenter les mêmes

éléments que ceux dessinés par Creoni (dessin 1), mais, à y regarder de plus près, il existe une différence fondamentale : lorsque Everton représente, il s'insère strictement dans le décor naturel de la réserve, ainsi les montagnes, le cheval (dessin 4) : effet d'*intégration* dans son univers et non pas figure d'un autre système de valeurs concurrent, destructeur du milieu initial. L'organisation naturelle de la réserve est réaffirmée comme valeur, avec le rôle masculin d'éleveur (de chevaux) et le rôle féminin (dessin 3) de céramiste et représentation de cosmologie Guarani (dessin 2). Tout comme pour les filles, il n'y a aucune trace de tensions ou de conflits, mais une affirmation directe des valeurs liées à la vie dans la réserve, selon les rôles prévus pour chaque sexe :

- Dessin 1 : de Creone, garçon Guarani
- Dessin 2 : d'Ines, fille Guarani
- Dessin 3 : de Rosileide, fille Kadiwéu
- Dessin 4 : d'Everton, garçon Kadiwéu



Il est possible d'avancer l'hypothèse de ce que la puissante organisation sociale des Kadiwéo leur permet d'échapper au conflit hantant les Guarani (qui ne disposent pas d'un tel modèle de répartition des rôles) et provoque une lente mais sûre désagrégation de leur petite société (les hommes guarani sont souvent contraints de s'exiler pour trouver du travail). Le carré sémiotique des valeurs en jeu se définit ainsi :

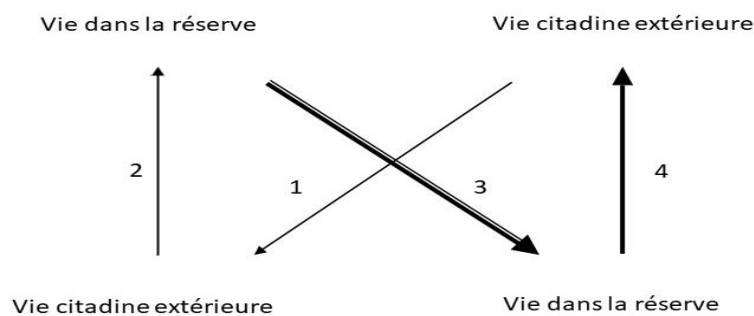


Figure : Le carré sémiotique des valeurs en jeu :
la relation logique entre vie dans la réserve Kadiwéo et vie citadine extérieure

C'est-à-dire que :

- La relation logique entre VIE CITADINE EXTÉRIEURE et VIE DANS LA RÉSERVE est de *contrariété* (termes contraires).
- La relation logique entre VIE DANS LA RÉSERVE et VIE CITADINE EXTÉRIEURE est de *subcontrariété* (termes subcontraires).
- Les flèches obliques indiquent une opération de *contradiction* : le trait horizontal signifie le résultat de la contradiction.
- Les flèches verticales marquent une opération d'*implication* : la dénéiation d'un terme entraîne logiquement l'affirmation du terme contraire : nier les valeurs de la vie dans la réserve amène à affirmer celles de la vie citadine extérieure.

Le parcours d'Inês consiste donc à dénier les valeurs de la vie citadine (3) pour affirmer les valeurs de la vie dans la réserve (4). Le parcours de Creoni, inverse, consiste à dénier les valeurs de la vie dans la réserve (1) pour affirmer, en la valorisant, la vie citadine extérieure (2). Pour les enfants kadiwéo, il n'existe pas de conflit, donc *pas de parcours* : seule est manifestée l'affirmation des valeurs liées à la vie dans la réserve selon la répartition des tâches.

Notons que le parcours 3-4 pourrait aussi être celui d'un Indien ayant fait l'expérience de la vie citadine, mais ayant préféré revenir à la vie dans la réserve (cas de certains Kadiwéo). Par ailleurs, il est à ajouter que les termes subcontraires pourraient caractériser des positions marginales : la non-vie dans la réserve et la non-vie citadine extérieure. On peut penser ici aux groupes d'Indiens s'entassant dans les *favelas* ou vivant difficilement dans des réserves trop étroites et dépourvues de ressources suffisantes.

Grâce à ce modèle carré, fondamental en sémiotique, établi à partir de ce qu'a proposé Greimas (1966), nous pouvons observer une division selon deux axes : la colonne verticale de gauche composée d'un terme (la vie en ville), et son subcontraire (la vie dans la réserve). Le trait horizontal signifie la contradiction. Arbitrairement, il désigne un axe positif, dans la mesure où les termes en question sont les valeurs choisies (par certains garçons guaranis). De même, la colonne de droite est composée d'un terme et de son subcontraire (la vie dans la réserve et la vie en ville), également arbitrairement. C'est un axe négatif qui renvoie aux valeurs dévalorisées, toujours dans le cas de certains garçons guarani ayant choisi de quitter la réserve.

Si l'on considère maintenant le cas des Kadiwéo, les signes marquant les axes s'inversent : l'axe de gauche est négatif et celui de droite positif. Les adolescents kadiwéo valorisent la vie dans la réserve et dévalorisent la vie en ville. Nous constatons aussi que d'un univers idéologique à l'autre, la structure sémantique du carré sémiotique se maintient : ce qui change, c'est l'investissement axiologique des termes, qu'ils soient valorisés ou non. Nous pouvons même ajouter l'existence de valeurs indifférentes, ni valorisées, ni dévalorisées.

Tel qu'il est représenté ici, le carré sémiotique permet de mettre en relief non seulement les relations logiques entre ces termes, mais encore le parcours que les actants doivent accomplir. Ainsi un actant peut-il, dans un premier temps, valoriser la vie dans la réserve puis, par une opération de contradiction, nier cette valorisation pour affirmer finalement la vie en ville. Le parcours peut constituer une étape intermédiaire où l'actant, quoique niant la valeur de la vie en ville ne peut pas affirmer la valeur de la vie dans la réserve. Cette position intermédiaire pourrait caractériser les actants marginalisés, fragilisés, ayant des difficultés d'intégration.

De même, le retour à la réserve, après un épisode d'échec de l'expérience en ville, peut être illustré par un parcours inverse. Le carré sémiotique est alors à la fois un modèle d'organisation statique (le système de valeurs) et un modèle dynamique permettant de décrire et d'anticiper les parcours devant être accomplis par les actants vivant des transformations identitaires et culturelles.

En conclusion, nous pouvons affirmer que la sémiotique fournit donc aux analyses de dessins la compréhension de populations qui, bien qu'elles habitent sur des territoires proches, dans une même nation, présentent des ressemblances et des différences dans la construction de leur identité avec les valeurs, les habitudes, et les croyances de leur culture et une forte influence de la société non indigène.

Références bibliographiques

- BENVENISTE, Émile (1935), *Noms d'agent et noms d'action en indo-européen*, Paris, Maisonneuve.
- BENVENISTE, Émile (1966), *Problèmes de linguistique générale*, t. 1, Paris, Gallimard.
- COQUET, Jean-Claude (1989), *Le Discours et son Sujet*, Paris, Klincksieck.
- COQUET, Jean-Claude (1997), *La Quête du sens*, Paris, Presses Universitaires de France.
- DARRAULT-HARRIS, Ivan (1996), « Tropes et instances énonçantes », *Sémiotiques*, n° 10, pp. 147-157.
- DARRAULT-HARRIS, Ivan (1997), *Pour une psychosémiotique*, thèse de doctorat, Paris, EHESS.
- DARRAULT-HARRIS, Ivan (2002), « La sémiotique du comportement », dans HÉNAULT, Anne (dir.), *Questions de sémiotique*, Paris, Presses Universitaires de France, pp. 389-425.
- DARRAULT-HARRIS, Ivan (2004), « Vers un modèle des comportements et des discours adolescents », *Figures de la psychanalyse*, n° 9, pp. 127-136.
- DARRAULT-HARRIS, Ivan, KLEIN, Jean-Pierre (2007), *Pour une psychiatrie de l'ellipse*, Limoges, Presses Universitaires de Limoges.
- GREIMAS, Algirdas Julien (1966), *Sémantique structurale*, Paris, Larousse.
- GREIMAS, Algirdas Julien (1970), *Du Sens*, Paris, Le Seuil.
- GREIMAS, Algirdas Julien (1976), *Sémiotique et sciences sociales*, Paris, Le Seuil.
- GREIMAS, Algirdas Julien, COURTÉS, Joseph (1993), *Sémiotique : dictionnaire raisonné de la théorie du langage*, Paris, Hachette.
- GRUBITS, Sonia, DARRAULT-HARRIS, Ivan (2000), « Novos rumos para estudos da identidade em populações indígenas através da semiótica », *Psicologia e Sociedade*, n° 12, pp. 90-109.
- GRUBITS, Sonia, DARRAULT-HARRIS, Ivan (2001), *Psicossemiótica na construção da identidade infantil : um estudo da produção artística de crianças Guarani/Kaiowa*, Sao Paulo / Campo Grande, Casa do Psicólogo / Universidade Católica Dom Bosco.
- GRUBITS, Sonia, DARRAULT-HARRIS, Ivan (2009), *Identité et représentation :*

- création plastique des Guarani et des Kadiwéo du Brésil*, Limoges, Lambert-Lucas.
- HAMMER, Emanuel Frederick (1991), *Aplicações Clínicas dos Desenhos Projetivos*, Sao Paulo, Casa do Psicólogo.
- LEVCOVITZ, Sérgio (1998), *Kandire o paraíso terreal*, Rio de Janeiro, Te Corá.
- LÉVI-STRAUSS, Claude (1955), *Tristes tropiques*, Paris, Plon.
- LÉVI-STRAUSS, Claude (1962), *La Pensée sauvage*, Paris, Plon.
- LÉVI-STRAUSS, Claude (1995), *L'Identité*, Paris, Presses Universitaires de France.
- LÉVI-STRAUSS, Claude (1996), *Anthropologie structurale deux*, Paris, Plon.
- LUQUET, Georges-Henri (1994), *L'Art primitif*, Paris, Presses Universitaires de France.
- OSSON, Denise (1981), « Dessin d'enfant et émergence du signe », *Psychologie médicale*, vol 4, n° 13, pp. 661-666.
- PETITOT, Jean (1996), « La vie ne sépare pas sa géométrie de sa physique », dans COSTANTINI, Michel, DARRAULT-HARRIS, Ivan (dir.), *Sémiotique, phénoménologie, discours*, Paris, L'Harmattan, pp. 161-170.
- PROPP, Vladimir (1970), *Morphologie du conte*, Paris, Le Seuil.
- ROYER, Jacqueline (1989), *Le Dessin d'une maison : image de l'adaptation sociale de l'enfant*, Issy-les-Moulineaux, EAP.
- ROYER, Jacqueline (1989), *Que nous disent les dessins d'enfants*, Paris, Hommes et Perspectives.
- VIVEIROS DE CASTRO, Eduardo Batalha (1986), *Araweté, os deuses canibais*, Rio de Janeiro, Zahar.
- WALLON, Philippe, CAMBIER, Anne, ENGELHART, Dominique (1990), *Le Dessin de l'enfant*, Paris, Presses Universitaires de France.
- WIDLÖCHER, Daniel (1998), *L'Interprétation des dessins d'enfants*, Sprimont, Mardaga.

La psychiatrie du bébé au regard de la sémiotique

De l'indice au signe ou l'incontournable détour par l'autre

Bernard Golse

Université Paris 5 – Paris-Descartes

Hôpital Necker – Enfants malades

La psychiatrie du bébé et les études sur le développement précoce nous permettent de reprendre en amont, soit au niveau des précurseurs, de grandes problématiques déjà abordées depuis longtemps, par les philosophes, les linguistes ou les anthropologues, à savoir celles, par exemple, de la subjectivation, de la sémiotisation, de la symbolisation et de la sémantisation.

Il sera ici question de la manière dont le bébé rentre dans le monde des signes qui le précède comme le précèdent la pensée, le langage et l'organisation structurée des relations au sein desquelles il va avoir à trouver sa place. La psychologie du développement précoce nous permet désormais de mieux nous représenter cette entrée du bébé dans le monde des signes, monde de signes qu'explore bien évidemment, de son côté, la sémiotique. L'une des spécificités du bébé est, en tout cas, de remettre le corps au tout premier plan de nos modélisations théorico-cliniques (Merleau-Ponty, 1953 et 1960), corps qui ne peut actualiser ses compétences et ses potentialités que dans la rencontre avec le travail psychique de l'autre, ce qui vaut bien entendu, de manière emblématique, dans le domaine de la communication verbale et non verbale (Golse et Roussillon, 2010). Le langage verbal s'enracine dans la communication préverbale, et en tant que système de symbolisation (de sémiotisation, et de sémantisation) il dépend fondamentalement des processus de subjectivation, soit de l'accès à l'intersubjectivité.

Après un rappel sur les deux grands types de communication (verbale et préverbale), nous dirons donc un mot des racines du langage verbal au regard de cet accès à l'intersubjectivité, avant d'aborder la question plus spécifique de l'indice et du signe, le passage de l'indice au signe ne pouvant se concevoir que dans la rencontre avec le psychisme de l'autre en tant qu'interprétant.

1. Les deux grands types de communication (et leur intrication au sein même du langage verbal)

Il est devenu classique d'opposer les deux grands registres de la communication que sont la communication dite « analogique » (infraverbale ou préverbale, ou prélinguistique) d'une part, et la communication dite « digitale » (verbale ou linguistique) d'autre part. D'un certain point de vue, tout les sépare, tout les oppose.

La communication analogique serait surtout supportée par l'hémisphère cérébral mineur (le droit pour les droitiers), elle serait surtout de type synthétique, et elle véhiculerait principalement des émotions ou des affects, par le biais d'éléments non codés, au sens des signes saussuriens, mais beaucoup plus globaux et analogiques par rapport au message à transmettre (d'où le choix de ce terme pour la définir).

La communication digitale, quant à elle, serait supportée par l'hémisphère majeur (le gauche pour les droitiers), elle serait surtout de type analytique et elle véhiculerait principalement des concepts, par le biais d'éléments codés de type « digits » d'information (d'où le choix de son terme générique).

Autrement dit, la communication analogique concernerait surtout la transmission non verbale de messages de type émotionnel ou affectif, par le biais de comportements non linguistiques (mimiques, regards, gestique...), tandis que la communication digitale concernerait surtout la transmission verbale de messages de type conceptuel ou idéique, par le biais de comportements linguistiques (mots, phrases, locutions...).

Il serait cependant réducteur de vouloir faire de la communication analogique un équivalent de la communication préverbale, et de la communication digitale un synonyme de la communication verbale. De même, il serait illusoire de penser que la communication analogique serait seulement du côté de la métonymie, et la communication digitale seulement du côté de la métaphore. Les choses sont à l'évidence beaucoup plus intriquées. Ce sur quoi, nous voudrions surtout insister, c'est qu'il y a de l'analogique dans le digital, si l'on ose s'exprimer ainsi, c'est-à-dire qu'il existe une partie non verbale du verbal lui-même.

Cette dernière notion est essentielle pour comprendre l'entrée de l'in-fans dans l'ordre du langage. La chaîne parlée se compose, en effet, d'un contenu et d'un contenant :

- L'idée de contenu verbal renvoie aux éléments de l'énoncé (phonèmes, monèmes, syllabes, mots ou phrases selon le type de découpage que l'on adopte et qui se matérialise dans les concepts de lexique ou de sémantique)
- L'idée de contenant verbal renvoie d'une part aux règles de l'énonciation qui

organise l'énoncé (grammaire ou syntaxe) et d'autre part, à ce que l'on pourrait appeler la musique du langage (prosodie, timbre, ton et intensité de la voix, rythme, débit, silences...).

La chaîne parlée se compose donc d'une partie segmentaire, ou plutôt segmentable, à savoir son énoncé linguistique proprement dit, et d'une partie non segmentaire, non segmentable ou supra-segmentaire, à savoir son énonciation de type musical (d'où l'importance de ce qu'on dénomme le « ton » au sein du jeu théâtral). La partie segmentaire du langage verbal véhicule la partie informative proprement dite du message, soit la partie véritablement conceptuelle de l'énoncé, alors que sa partie supra-segmentaire véhicule plutôt la partie plus émotionnelle et motivationnelle de celui-ci, soit l'expression des conditions affectives de son énonciation.

Ce qu'il importe de souligner, c'est que le bébé, contrairement à ce que Dolto (1987) et d'autres ont pu soutenir en leur temps, n'entre sans doute pas dans le langage par la partie symbolique et digitale de celui-ci, mais bien plutôt par sa partie affective et analogique. Le bébé, en effet, semble beaucoup plus sensible, tout d'abord, à la musique du langage et des sons (ceux qu'il entend et ceux qu'il produit) qu'à la signification des signes en tant que tels (l'intégration du lien entre signifiant et signifié étant sans doute davantage le fait d'un apprentissage que d'une sorte de révélation transcendante immédiate).

Pour entrer dans l'ordre du langage (et du symbolique verbal), le bébé a besoin – non pas de savoir – mais d'éprouver et de ressentir profondément que le langage de l'autre (et singulièrement de sa mère) le touche et l'affecte, et que celle-ci est affectée et touchée en retour par ses premières émissions vocales à lui. C'est pourquoi, dans le champ du développement précoce, la linguistique structurale saussurienne nous est sans doute d'un moindre apport qu'une linguistique pragmatique plus dynamique et subjectale (Austin, 1955 ; Bruner, 1983 et 1987), car nous avons, me semble-t-il, plus besoin dans ce champ d'une linguistique de l'énonciation que d'une linguistique de l'énoncé, à l'instar des travaux d'Eco (1992) qui centre plus son regard sur les conditions dynamiques de la production des signes que sur l'organisation statique de ceux-ci.

Dans cette perspective, on comprend bien dès lors, l'impact possible des dépressions maternelles sur l'instauration et le développement du langage chez l'enfant, dans la mesure où ces dépressions affectent parfois profondément les qualités de la voix et de la musique du langage de la mère. Si la voix de la mère ne lui fait rien, et si les émissions vocales du bébé ne font rien à sa mère, trop absorbée dans son mouvement dépressif ou dans tel ou tel autre mouvement psychopathologique, alors, du point de vue du bébé : « À quoi bon parler ? »

2. Les racines du langage verbal au regard de l'intersubjectivité

D'un point de vue psychodynamique, il n'y a pas de progrès qui puisse être créatif sans être aussi défensif à l'égard de l'éloignement ou de la perte de l'objet primaire, et tel est le cas, par exemple, de l'accordage affectif, de la marche et, pour ce qui nous concerne, ici, du langage.

Le langage constitue un système incroyablement puissant et économique pour peu que l'on accepte son apparente dimension réductrice (du fait du défilé obligé par le signifiant), bien que ceci puisse sembler quelque peu paradoxal. C'est pourquoi il n'y a pas d'accès au langage sans une certaine forme de violence, ne serait-ce que parce que la pensée est surtout synchronique, alors que le langage verbal est, quant à lui, principalement diachronique.

Ce passage d'une pensée synchronique à un discours diachronique – passage qui a valeur de transformation – ne va pas sans susciter un certain nombre de difficultés, comme on peut le voir avec les bégaiements physiologiques de l'enfant (autour de trois ans), ou les tachylalies par vulnérabilité narcissique lors du temps de béance de l'énonciation. Comment faire, alors, pour que cette violence ne se transforme pas en destructivité, alors même que l'accès à l'intersubjectivité suppose le deuil de l'objet primaire ?

Sous le terme d'intersubjectivité, on désigne – tout simplement ! – le vécu profond qui nous fait ressentir que soi et l'autre, cela fait deux. La chose est simple à énoncer et à se représenter, même si les mécanismes intimes qui sous-tendent ce phénomène sont probablement très complexes, et encore incomplètement compris. Dans des travaux précédents (Golse, 2006), nous avons présenté les différents modèles qui existent actuellement quant à l'accès à l'intersubjectivité (intersubjectivité primaire, intersubjectivité secondaire émergeant d'une phase première d'indifférenciation absolue, et intersubjectivité secondaire secondairement acquise à partir de noyaux primordiaux d'intersubjectivité primaire).

Quel que soit le modèle auquel on se réfère, on peut toujours se demander s'il n'y a pas toujours une certaine violence *a minima* qui s'attache au processus de subjectivation, même quand cette dynamique se joue de manière heureuse, ce que des auteurs comme Pontalis (1986) et Kristeva (1987) ont bien montré à propos de la genèse du langage, l'un en référence à la séparation et l'autre au « deuil » de l'objet primaire, ce qu'Abraham et Torok (1972 et 1978) ont également pointé en parlant du « passage de la bouche vide de sein à la bouche pleine de mots », ce que Quinodoz (1991) souligne aussi quand il différencie les « angoisses de différenciation » des angoisses de séparation proprement dites, et ce que Haag (1991) nous invite enfin, elle aussi, à considérer quand elle évoque le phénomène de

« démutisation par vocalisation exclusive » de certains autistes qui cherchent pathétiquement à entrer dans un langage qui ne soit pas synonyme d'arrachement intersubjectif.

En tout état de cause, d'un point de vue développemental, il importe de bien distinguer la mise en place de l'écart intersubjectif qui se joue conjointement avec l'instauration des liens préverbaux, ce que nous tenterons d'illustrer par la métaphore de l'araignée.

Il importe tout d'abord, dans le cadre du double mouvement de différenciation inter et intrasubjective qui permet la croissance et la maturation psychiques de l'enfant ainsi que son accès progressif à l'intersubjectivité, de bien distinguer la mise en place des enveloppes, des liens primitifs et des relations proprement dites. En tout état de cause, c'est l'instauration d'un écart intersubjectif qui confèrera peu à peu à l'enfant, le sentiment d'être un individu à part entière, non inclus dans l'autre, non fusionné à lui, préalable évidemment indispensable à la possibilité de pouvoir penser à l'autre et de s'adresser à lui, et qui fait, on le sait, si gravement défaut aux enfants autistes ou symbiotiques.

En même temps que se creuse l'écart intersubjectif, l'enfant et les adultes qui en prennent soin se doivent, absolument, de tisser des liens préverbaux qui permettent à l'enfant de rester en lien avec le (les) objet(s) dont il se différencie. Certains enfants autistes échouent à creuser l'écart intersubjectif et, pour eux, l'objet demeure, en quelque sorte, une question sans objet (autisme typique), tandis que d'autres, ou les mêmes après un certain temps d'évolution, sont capables de prendre en compte cet écart intersubjectif, mais ne tissent aucun lien préverbal, ce qui les confine dans une grande solitude, de l'autre côté de la rive de l'écart intersubjectif, en quelque sorte.

Les premiers suscitent chez l'autre un contre-transfert extrêmement douloureux fondé sur un sentiment de déni d'existence et sur un vécu d'évacuation, tandis que les seconds suscitent un contre-transfert paradoxal dans la mesure où leur retrait a malgré tout valeur d'appel, un peu dans la même perspective que ce que l'on observe chez les enfants gravement carencés ou dépressifs. La mise en jeu de ces liens préverbaux ne s'éteindra pas avec l'avènement du langage verbal qu'ils doubleront, telle une ombre portée, tout au long de la vie. On sait bien en effet qu'on ne communique pas seulement avec des mots mais aussi avec tout le corps, et dès lors, la communication préverbale n'est pas un précurseur, au sens linéaire du terme, de la communication verbale, mais bien plutôt une condition préalable de celle-ci.

Quand l'araignée souhaite quitter le plafond pour descendre par terre, elle ne se jette pas du plafond, elle tisse des liens grâce auxquels, tout doucement, elle

descend du plafond vers le sol. De la sorte, une fois par terre, elle est certes séparée du plafond qu'elle vient de quitter, tout en restant reliée à celui-ci tant et si bien que, si elle souhaite remonter jusqu'à lui, elle pourra le faire en utilisant les fils qu'elle vient elle-même de secréter.

Il nous semble que cette métaphore illustre assez efficacement les processus que nous tentons de décrire, ici, quant au cheminement de l'enfant vers le langage verbal. La psychologie du développement précoce, la psychopathologie et la psychiatrie du bébé nous ont appris que parmi les liens précoces qui se mettent en place parallèlement à l'établissement de l'intersubjectivité, on peut aujourd'hui ranger les liens d'attachement (Bowlby, 1978 et 1984), l'accordage affectif (Stern, 1989), l'empathie, l'imitation, les identifications projectives normales (Bion, 1962, 1963 et 1965), tous les phénomènes transitionnels (Winnicott, 1969) et même l'ancien dialogue tonico-émotionnel décrit par Wallon (1945) puis par Ajuriaguerra (1970), tous mécanismes qui mettent en jeu, peu ou prou, le fonctionnement des désormais fameux neurones-miroir.

Tous ces liens préverbaux fonctionnent à l'image des fils de l'araignée, en permettant à l'enfant de se différencier sans se perdre, c'est-à-dire de se distancier de l'autre tout en demeurant en relation avec lui, c'est-à-dire encore à se détacher sans s'arracher (comme disent, plus tard, les adolescents !). C'est, en fait, à cette condition expresse que l'enfant pourra s'avancer vers la parole en reconnaissant l'existence de l'autre et la sienne comme séparées mais comme non radicalement clivées.

3. De l'indice au signe

3.1. La place de l'autre dans la perception du monde

Il existe tout un gradient qui va de l'indice au signe, gradient dont la maturation progressive fait partie de l'instauration progressive du système sémiotique du sujet. Pour dire les choses un peu schématiquement, nous rappellerons simplement ceci :

- a) L'indice est dépourvu de toute intention communication communicative consciente (quand il neige, l'observateur extérieur peut en déduire qu'il fait froid, mais la neige n'a, par elle-même, aucune intention communicative, ni consciente, ni inconsciente, à l'égard de qui que ce soit).
- b) Le signe, à l'inverse, et notamment le signe verbal, témoignent d'une intention communicative consciente maximum. Il n'y a pas que le signe langagier qui ait

valeur de signe (il existe d'autres systèmes codés tels que les codes mathématiques, le code de la route...) mais d'une part, seul le signe verbal répond aux définitions du signe selon la linguistique saussurienne, et d'autre part, seul le signe verbal implique un double niveau intentionnel, conscient et inconscient, dont témoignent, par exemple, les lapsus (quelque chose qui ne voulait pas se dire, se dit quand même), et tous les symptômes dits de la psychopathologie quotidienne (Freud, 1901).

- c) Entre les deux pôles de ce gradient (l'indice d'un côté, le signe verbal de l'autre), on peut alors situer différents éléments :
- Du côté de l'indice pur, mais déjà moins pur, les indices que laissent traîner le criminel derrière lui et qui peuvent, parfois, venir témoigner de sa part, d'une intention communicative inconsciente de se laisser découvrir et punir, du fait de l'action son surmoi, comme l'a bien montré, en son temps, toute l'œuvre de Poe.
 - Du côté du signe verbal, les symptômes de la psychopathologie quotidienne évoqués ci-dessus (oublis, actes manqués, lapsus...) qui revêtent, nous l'avons dit, une part d'intentionnalité inconsciente.
 - Entre les deux le signe médical, ou plutôt le symptôme dont le statut est complexe et divers : le *symptôme physique* serait plutôt du côté de l'indice (la tachycardie, par exemple, n'a pas plus d'intention communicative que la neige, à l'égard de l'observateur), les *symptômes névrotiques* seraient, eux, plutôt du côté du signe et du lapsus, et les *symptômes psychosomatiques*, enfin, théoriquement dépourvus de toute dimension symbolique, se verraient, en fait, progressivement tirés d'un statut d'indice à un statut de signe grâce aux effets de la cure dont l'un des objectifs correspond, précisément à une certaine névrotisation – ou sémiotisation ? – des symptômes.

3.2. La question de l'image motrice

C'est une question à laquelle les travaux de Haag (1992 et 1993) nous ont beaucoup apporté depuis quelques années. Pour les bébés, penser, c'est d'abord agir et surtout interagir et, dans cette perspective, c'est l'image motrice et sa fonction de « représentance » (Green, 1973) qui fondent la possible validité de l'observation directe des bébés (Bick, 1964).

Ce que nous observons ne correspond pas, en effet, à la manifestation périphérique et seulement corporelle d'une activité de pensée qui serait sous-jacente. Ce

que nous observons, c'est la pensée elle-même – en œuvre et en éprouvé – dans le comportement : penser, agir et ressentir, s'avérant, chez le bébé, absolument indissociables.

Il y a, là, un véritable débat parce que selon que l'on considère l'image motrice comme un simple reflet de la pensée ou, au contraire, comme la pensée en acte, c'est-à-dire comme un mode de pensée *per se*, alors c'est toute la question de la légitimation de l'observation directe qui se trouve ainsi posée : dans le premier cas, l'observation directe ne donnerait en rien accès aux processus de pensée eux-mêmes, dans le second cas, au contraire, l'observation directe, serait, bel et bien, un moyen d'accès sans détour à la pensée en tant que telle.

L'enjeu conceptuel est donc de taille, étant entendu, cependant, que les partisans de l'observation directe ne sont bien évidemment pas aussi naïfs qu'on voudrait parfois le faire croire, et qu'ils ne prétendent aucunement pouvoir assister en direct au refoulement originaire. L'image motrice, en tant que mode de pensée primordial, pourrait ainsi fournir la base de la représentation d'action, et certains auteurs n'hésitent pas à considérer que toutes les représentations mentales sont, de fait, des représentations d'action (en rappelant, ici, le joli concept de « représentations » de Vincent, 1986).

Ajoutons enfin que l'image motrice semble pouvoir prétendre à être à la fois la source de la pensée chez le sujet, mais aussi la source d'une certaine forme de pensée chez l'autre, via l'empathie et les neurones-miroir (Jeannerod, 1983 et 1993).

Un excellent exemple d'image motrice nous est donné par ce que Haag (2002) a décrit sous le terme de « boucles de retour »¹. À la suite de certains moments interactifs particulièrement harmonieux et intensément investis, elle observe, en effet, des mouvements caractéristiques des bras et des mains des bébés, en une sorte de mouvement circulaire antéropostérieur, les mains se propulsant en haut et en avant, pour revenir ensuite vers soi selon une direction en bas et en arrière, et ceci chez les bébés de quelques mois qui, en accédant à l'intersubjectivité, découvrent en quelque sorte le circuit de la communication et qui le figurent, ainsi, dans ces mouvements des mains ayant alors valeur d'image motrice.

Tout se passe un peu, dit Haag, comme si ces bébés voulaient nous montrer ou nous « démontrer »² qu'ils ont ressenti qu'on peut envoyer à un autre, diffé-

1. Les boucles de retour correspondent à des figurations présymboliques qui se font en présence de l'objet et juste après le moment d'interaction, mais d'autres figurations présymboliques peuvent avoir lieu en l'absence de l'objet et en différé immédiat (identifications intracorporelles ou déplacement présymbolique sur des objets) tandis que les représentations véritablement symboliques se font, quant à elles, en l'absence véritable de l'objet (évoquant de l'objet en son absence) : il y a donc un gradient de symbolisation qui implique à la fois l'espace et le temps.

2. Ce terme pose la question de l'existence, ou non, d'une intentionnalité inconsciente, mais ceci nous entraînerait sans doute trop loin de notre sujet.

rent de soi, quelque chose de soi-même (un message, ou surtout une émotion), et que ce matériel psychique ou proto-psychique va ensuite trouver chez l'autre un fond, un « point de rebonds » (corporel et psychique) à partir duquel il va pouvoir faire retour à l'émetteur sous une forme reconnue et transformée.

Ces mouvements des mains qui, peu ou prou, persistent tout au long de la vie chez tout un chacun (il est extrêmement difficile et artificiel de parler sans aucun mouvement des mains, sauf dans le cadre de certains procédés dramaturgiques) auraient ainsi valeur de récit, en ce sens qu'en parallèle du langage verbal instauré, ils continueraient, d'une certaine manière, à raconter, analogiquement, quelque chose de la naissance même de la communication. Deux récits se côtoieraient ainsi, historiquement décalés : un récit analogique des origines et de la découverte de la communication, en doublure du récit digital, soit du récit verbal actuel. Deux temps du récit et deux modes du récit qui nous renvoient peut-être à la question de « l'identité narrative » de l'être humain si chère à Ricoeur (1990).

En tout état de cause, il nous semble que ces images motrices qui ont, incontestablement, valeur de figurations corporelles proto-symboliques, fonctionnent sans doute comme des « équations symboliques » (Segal, 1957) et non pas comme des symboles au sens mature du terme, dans la mesure où elles permettent à l'enfant une identité de perception, et non pas une identité de pensée (qui suppose la conscience de la différence ou de l'écart entre le symbolisé et le symbolisant).

3.3. La co-construction interactive du signe

À l'issue de ces quelques réflexions, il nous semble alors qu'on peut dire que le processus de sémiotisation des comportements du bébé correspond à un passage progressif, à une transformation graduelle d'un certain nombre d'indices en signes, grâce au travail psychique des adultes qui prennent soin de lui, la mère en premier lieu. Deux exemples le feront mieux sentir :

- Le classique sourire-aux-anges a valeur d'indice (de confort ou de bien-être interne), mais le sourire-réponse (Spitz, 1946), lui, a valeur de signe. Ce qui permet le passage de l'un à l'autre, c'est l'anticipation maternelle, dite encore « illusion anticipatrice » (Diatkine, 1994), la mère faisant entrer le sourire-réponse dans le circuit de l'échange en pensant, probablement à tort la première fois, que le sourire-encore-aux-anges d'aujourd'hui lui était d'ores et déjà adressé. Le fait qu'avant d'être éventuellement abusive, la mère soit d'abord abusée, est donc, ici, essentiel pour transformer les indices du bébé en signes, et c'est là tout ce qu'on appelle désormais le travail d'interprétation parentale.

- Dans la même perspective, les « identifications intracorporelles » du bébé (Haag, 1985) qui fonctionnent d'abord comme des indices vont se signifier progressivement grâce au travail psychique des adultes, et c'est, par exemple, tout le travail d'interprétation théorique de Haag qui a permis de montrer comment les manœuvres de rassemblement sur la ligne médiane pouvaient avoir valeur non seulement d'auto-holding ou d'auto-attachement, mais encore de figuration proto-symbolique de la réunion momentanément perdue entre la mère et le bébé.

Parents et professionnels ont donc, à effectuer auprès du bébé, un travail d'interprétation qui s'avère fondamental pour la sémiotisation progressive des interactions. Leur position est comparable mais cependant différente, en ce sens que pour le parent c'est l'enfant qui fait office d'objet narcissique, alors que pour le professionnel, c'est la qualité du travail avec l'enfant qui joue ce rôle.

4. La situation anthropologique fondamentale : une mise en lien dialectique de l'autre de la psychanalyse et de l'autre de la sémiotique

La nécessité du détour par l'autre s'inscrit fondamentalement dans ce que Laplanche (2002a) a décrit sous le terme de « situation anthropologique fondamentale » dont elle représente l'un des aspects tout à fait centraux.

Pour autant, de même que Green a pu dire « qu'aucun psychisme ne saurait s'instaurer et s'éprouver comme tel sans se donner d'abord à penser à un autre psychisme » (1990 : 269), peut-être pouvons-nous dire de la même manière qu'aucun signe à visée communicative (consciente ou inconsciente) ne saurait s'instaurer et se vivre comme tel (appropriation subjective de la sémiotisation) sans s'offrir d'abord au travail psychique de l'autre dans sa fonction de contenance et de transformation (Bion, 1962, 1963 et 1965) mais aussi et d'abord d'anticipation du sujet (Lacan, 1949). Ceci étant, l'autre de la sémiotique et l'autre de la psychanalyse ne sauraient être confondus.

Avant d'évoquer les liens dialectiques susceptibles de les unir, il nous faut d'abord dire un mot, sur le fond du développement précoce, de la néoténie et de l'épigénèse dont le rôle apparaît désormais comme de plus en plus central pour notre espèce (humaine).

4.1. Les quatre systèmes de motivation primaire

Lorsque le bébé humain sort du ventre de la mère, et après une période prénatale où ses différents appareils sensoriels se sont successivement mis en place, quatre grands chantiers développementaux s'offrent alors nécessairement à lui : le chantier de l'auto-conservation (sans lequel l'histoire s'arrête avant même d'avoir commencé), celui de l'attachement, celui de l'intersubjectivité, et celui de la régulation des expériences de plaisir et de déplaisir.

Le chantier de l'auto-conservation lui permet que s'enclenchent les grandes fonctions vitales de l'organisme sans lesquelles le nouveau-né ne pourrait pas physiquement survivre. Soulé (2001) disait qu'il faut, en quelque sorte, que le bébé « opte pour la vie ». Le chantier de l'attachement lui permet de réguler au mieux sa juste distance spatiale, physique avec autrui, afin de construire son espace de sécurité, ce qui renvoie à tout ce que Bowlby (1978, 1984) a développé dans le cadre de la théorie de l'attachement. Le chantier de l'intersubjectivité lui permet de réguler au mieux sa juste distance psychique, cette fois, avec autrui afin de se sentir exister comme une personne à part entière. Le dernier chantier enfin est celui, particulièrement cher à la psychanalyse, qui permet à l'enfant de réguler de la manière la plus efficace ses expériences émotionnelles, en l'amenant à rechercher les expériences de plaisir, à fuir les expériences de déplaisir, à modifier son environnement pour éviter le déplaisir, à savoir surseoir à certaines expériences de plaisir pour en tirer, ultérieurement, un plaisir encore plus grand (savoir attendre) et, enfin, à apprendre à tenir compte du plaisir ou du déplaisir d'autrui.

Ces quatre systèmes de motivation primaire sont donc fondamentaux et fondateurs, mais si chacun d'entre eux est en soi essentiel, pour autant ils ne sont pas totalement indépendants les uns des autres : l'autoconservation conditionne la possibilité même des trois autres, la sécurité de l'attachement facilite l'accès à l'intersubjectivité comme l'a bien montré Fonagy (1999) à propos du « mécanisme d'interprétation interpersonnel » qu'il a utilement décrit, et enfin la régulation du plaisir et du déplaisir est en grande partie le fruit du bon fonctionnement des trois autres problématiques.

4.2. La néoténie humaine

Il faut alors s'interroger sur la part génétique ou environnementale de la mise en œuvre de ces quatre grands chantiers. Le bébé humain est sans aucun doute le plus immature, à la naissance, de tous les bébés mammifères. Freud l'avait souligné dès 1926, dans son livre *Inhibition, symptôme et angoisse*, dans lequel il fait

remarquer que tout se passe un petit peu comme si, dans l'espèce humaine – du fait, peut-être des raisons mécaniques liées à l'accès à la station bipède – la grossesse se trouvait, en quelque sorte, amputée d'un quatrième semestre !

Quoi qu'il en soit, il est clair que le nouveau-né humain, même à terme, est tout à fait inachevé, et qu'il est beaucoup plus dépendant de son entourage que les bébés des autres espèces mammifères (on sait, par exemple, que le petit poulain sait marcher dès la naissance, ainsi que le petit veau, pour s'en tenir à ces deux illustrations bien connues). Cet inachèvement premier de l'être humain, qui a pour nom la néoténie, rend le bébé humain très fragile, vulnérable et environnement-dépendant.

Pourtant, si cette caractéristique a été sélectionnée par l'évolution darwinienne, c'est qu'elle comporte sans doute quelques avantages. Parmi ceux-ci, on peut imaginer que cet inachèvement est source de diversité. Arrêtons-nous un instant sur cette hypothèse. Du fait de la grossesse relativement brève (écourcée ?) dans notre espèce, le bébé humain est aussi le seul de tous les bébés mammifères qui naît alors même que la construction de son cerveau n'est pas encore entièrement terminée. Certes, il y a eu pour lui une première phase très active de construction cérébrale et de synaptogenèse³ qui lui a permis de mettre en place de manière séquentielle ses différents appareils sensoriels (d'abord le tact, puis l'olfaction, puis le goût, puis l'audition et enfin la vision), mais la deuxième grande phase d'organisation cérébrale aura lieu après la naissance, et elle s'étendra même sur les trois ou quatre premières années de la vie.

Autrement dit, la plus grande partie de la construction du cerveau humain s'effectue à l'air libre, après la sortie du bébé du corps de la mère, contrairement aux bébés des autres espèces mammifères qui naissent avec un cerveau pour ainsi dire achevé et d'emblée opérationnel de manière assez autonome. Ceci n'est pas sans conséquence.

En effet, il importe de rappeler, ici, que nous ne disposons de guère plus de gènes que certains animaux assez primitifs comme la mouche, par exemple, soit 35000 à 40000 gènes environ ! La grande différence entre la mouche et nous, êtres humains, c'est que la mouche n'est que le produit de ses 35000 gènes, alors qu'en ce qui nous concerne, nous sommes certes le produit de nos 35000 gènes mais aussi, et peut-être surtout, de ce que l'on désigne aujourd'hui sous le terme d'épigénèse.

3. Mise en place des synapses, c'est-à-dire des jonctions entre les différentes cellules nerveuses (neurones) qui composeront les circuits cérébraux

4.3. L'épigénèse

L'épigénèse correspond à l'ensemble des mécanismes qui gouvernent l'expression de notre génome. Notre génome est ce qu'il est et jusqu'à maintenant, avant l'ère des futures thérapies géniques en tout cas, nous ne sommes pas en mesure de le modifier. En revanche, notre environnement semble susceptible de pouvoir influencer l'expression de notre génome, c'est-à-dire de pouvoir activer ou au contraire inhiber l'activité de certains gènes ou de certaines parties de nos chromosomes.

Quoi qu'il en soit des mécanismes intimes de cette régulation qui passe peut-être en partie par des processus de méthylation⁴, et dont l'exploration ne fait que débiter, il est tout à fait possible de penser que cette influence de notre environnement sur l'expression de nos gènes est quantitativement encore plus importante que l'activité de ces gènes elle-même.

Deux remarques s'imposent alors : d'une part, la fin de la construction du cerveau humain s'effectuant, nous l'avons dit, au contact de l'environnement postnatal, l'épigénèse cérébrale fait que chaque bébé humain va organiser son architecture cérébrale de manière différente et spécifique puisque chaque bébé naît dans un environnement qui lui est particulier, et d'autre part, quand nous parlons d'environnement, il faut probablement entendre ce terme au sens le plus large qui soit, soit l'environnement biologique, alimentaire, écologique, socio-culturel mais aussi, sans doute, relationnel.

On voit donc que l'épigénèse cérébrale, avec son corollaire obligé qui est celui de « plasticité neuronale » (Ansermet et Magistretti, 2004), est ainsi la clé qui nous permet de commencer à mieux comprendre l'origine de la stupéfiante diversité qui règne au sein de l'espèce humaine, sans doute beaucoup moins prisonnière de son génome que ne peuvent l'être l'amibe ou les organismes paucicellulaires par exemple (Jacob, 1970).

L'étude de l'épigénèse en général, et celle de l'épigénèse cérébrale en particulier, va certainement ouvrir une nouvelle page de la biologie humaine, car en nous éclairant sur les liens dialectiques qui existent vraisemblablement entre le génome et l'environnement, soit entre la nature et la culture, elle nous montrera sans doute à quel point le développement de l'être humain, plus que tout autre, se joue à l'interface des facteurs endogènes et des facteurs exogènes.

Tout ceci ouvre donc, on le sent bien, sur la question anthropologique importante de la liberté développementale qui est peut-être, en partie, la nôtre.

4. Les radicaux méthyles, CH₃, joueraient comme des caches pour empêcher ou entraver l'activité des locus sur lesquels ils se fixent.

4.4. Les enjeux éthiques et sémiotiques

De cette néoténie du nouveau-né humain découle donc, à l'évidence, des enjeux éthiques fondamentaux pour les adultes qui prennent soin des bébés et des jeunes enfants (les parents tout d'abord, et les professionnels également).

En effet, la rencontre du tout-petit avec le travail psychique des adultes qui s'en occupent (ses caregivers) représente pour lui l'une de ses rencontres environnementales majeures susceptibles d'influencer en profondeur sa croissance et sa maturation psychiques. L'objet externe que le bébé découvre tout d'abord dans le champ de l'interpersonnel grâce à ses processus d'accès à l'intersubjectivité, et qu'il va ensuite se représenter comme un « objet-autre-sujet » dans le champ de l'intrapsychique (Golse et Roussillon, 2010) fonctionne en effet comme un autre dont le bébé dépend d'abord absolument (ne serait-ce que pour sa survie) puis relativement (pour la mise en place de sa psyché).

L'objet-autre-sujet que le bébé rencontre dispose déjà de la pensée, du langage et de son inscription affiliative et filiative, se trouvant ainsi fort en avance sur l'organisation du bébé. La néoténie humaine fait que cet écart entre l'organisation psychique de l'adulte et celle de l'in-fans est plus grand dans notre espèce que dans toutes les autres espèces mammifères, ce qui n'empêche en rien une réciprocité interactive immédiate mais qui fonde la « situation anthropologique fondamentale » décrite par Laplanche (2002a). L'autre que le bébé découvre étant porteur d'une dynamique fantasmatique personnelle et d'un langage déjà constitué, il occupe donc à l'égard du bébé la place d'un autre à la fois sur le plan de l'inconscient et sur celui du langage.

L'inconscient et le langage de l'in-fans vont en effet avoir à s'organiser en référence à cet autre dont la fonction sera dès lors, en quelque sorte, de le tirer en avant et dans son organisation psychique et dans son organisation linguistique.

Bien évidemment ces deux fonctions de l'autre – autre de l'inconscient et autre sémiotique – se rejoignent d'une certaine manière si l'on se souvient du fait que la réflexion demeure quant à savoir si c'est l'inconscient qui est organisé à l'image du langage ou si c'est le langage qui se trouve structuré selon les lois de l'inconscient (Lacan, 1966)⁵. Nous laisserons bien sûr, ici, cette discussion ouverte car sa clôture ne saurait être que réductrice tandis que son maintien en suspens s'avère, au contraire, riche de potentialités fécondes.

5. La rédaction des interventions de Jacques Lacan au sixième colloque de Bonneval a été condensée par Lacan lui-même dans ces pages écrites en mars 1964 à la demande de Henri Ey. Elles constituèrent par leur importance l'axe même de toutes les discussions qui eurent lieu lors de ce colloque.

5. Conclusion

Pour conclure, nous dirons seulement que tout ceci indique que la place de l'autre et le travail psychique de l'autre apparaissent comme essentiels dans la manière dont l'enfant va pouvoir, ou non, mettre en place ses processus de symbolisation, de sémiotisation et de sémantisation.

L'autre n'est un objet pour lui que parce que le bébé va organiser des intentions à son endroit, mais, pour ce faire, l'autre doit également avoir des intentions, et notamment des intentions interprétantes, à l'égard du bébé, interprétantes sur le double plan de l'inconscient et de la sémiotique et / ou de la linguistique.

L'autre de l'inconscient et l'autre de la sémiotique s'avèrent donc conjointement distincts et intimement liés, et c'est le bébé qui, aujourd'hui, nous ouvre des pistes de réflexion nouvelles et véritablement prometteuses à ce sujet. Psychiatrie du bébé et sémiotique demeurent, certes, deux disciplines distinctes, mais dont les collaborations s'avèrent d'ores et déjà extrêmement fécondes.

Références bibliographiques

- ABRAHAM, Nicolas, TOROK, Maria (1972), « Introjecter-Incorporer. Deuil ou mélancolie », *Nouvelle Revue de Psychanalyse*, n° 6, pp. 111-122.
- ABRAHAM, Nicolas, TOROK, Maria (1978), *L'Écorce et le noyau*, Paris, Aubier / Montaigne.
- AJURIAGUERRA, Juan de (1970), *Manuel de psychiatrie de l'enfant*, Paris, Masson.
- ANSERMET, François, MAGISTRETTI, Pierre (2004), *À chacun son cerveau : plasticité neuronale et inconscient*, Paris, Odile Jacob.
- AUSTIN, John Langshaw (1970 [1955]), *Quand dire c'est faire*, Paris, Le Seuil.
- BICK, Esther (1964), « Notes on infant observation », *The International Journal of Psychoanalysis*, n° 45, pp. 558-566.
- BION, Wilfred Ruprecht (1979 [1962]), *Aux sources de l'expérience*, Paris, Presses Universitaires de France.
- BION, Wilfred Ruprecht (1979 [1963]), *Éléments de psychanalyse*, Paris, Presses Universitaires de France.
- BION, Wilfred Ruprecht (1982 [1965]), *Transformations : passage de l'apprentissage à la croissance*, Paris, Presses Universitaires de France.
- BOWLBY, John (1978-1984 [1969-1973]), *Attachement et perte*, 3 vol., Paris, Presses Universitaires de France.
- BRUNER, Jérôme Seymour (1983), *Le Développement de l'enfant : savoir faire, savoir dire*, Paris, Presses Universitaires de France.

- BRUNER, Jérôme Seymour (1987), *Comment les enfants apprennent à parler*, Paris, Retz.
- DIATKINE, René (1994), *L'Enfant dans l'adulte ou l'éternelle capacité de rêverie*, Neuchâtel / Paris, Delachaux et Niestlé.
- DOLTO, Françoise (1987), *Tout est langage*, Paris, Vertiges du Nord / Carrère.
- ECO, Umberto (1992 [1975]), *La Production des signes*, Paris, Hachette.
- FONAGY, Peter (1999), « La compréhension des états psychiques, l'interaction mère-enfant et le développement du Self », *Devenir*, vol. 11, n° 4, pp. 7-22.
- FREUD, Sigmund (1976 [1901]), *Psychopathologie de la vie quotidienne*, Paris, Petite Bibliothèque Payot.
- FREUD, Sigmund (1926), *Inhibition, symptôme et angoisse*, Paris, Presses Universitaires de France.
- GOLSE, Bernard (2006), *L'Être-bébé : les questions du bébé à la théorie de l'attachement, à la psychanalyse et à la phénoménologie*, Paris, Presses Universitaires de France.
- GOLSE, Bernard, ROUSSILLON, René (2010), *La Naissance de l'objet : une co-construction entre le futur sujet et ses objets à venir*, Paris, Presses Universitaires de France.
- GREEN, André (1973), *Le Discours vivant*, Paris, Presses Universitaires de France.
- GREEN, André (1990), « Du tiers », « De la tiercité », dans SCHIMMEL, Ilena (dir.), *La Psychanalyse : questions pour demain*, Paris, Presses Universitaires de France, pp. 9-16 et pp. 243-277.
- HAAG, Geneviève (1985), « La mère et le bébé dans les deux moitiés du corps », *Neuropsychiatrie de l'enfance et de l'adolescence*, vol. 33, n° 2-3, pp. 107-114.
- HAAG, Geneviève (1991), « Nature de quelques identifications dans l'image du corps – Hypothèses », *Journal de la psychanalyse de l'enfant*, n° 10, pp. 73-92.
- HAAG, Geneviève (1993), « Hypothèse d'une structure radiaire de contenance et ses transformations », dans AA. VV., *Les Contenants de pensée*, Paris, Dunod, pp. 41-59.
- HAAG, Geneviève (2002), « Le théâtre des mains », Communication au sixième Congrès international de Cracovie sur l'observation des nourrissons selon la méthode d'Esther Bick (non publiée).
- JACOB, François (1970), *La Logique du vivant : une histoire de l'hérédité*, Paris, Gallimard.
- JEANNEROD, Marc (1983), *Le Cerveau machine*, Paris, Fayard.
- JEANNEROD, Marc (1993), « Intention, représentation, action », *Revue Internationale de Psychopathologie*, n° 10, pp. 167-191.

- KRISTEVA, Julia (1987), *Soleil noir : dépression et mélancolie*, Paris, Gallimard.
- LACAN, Jacques (1966 [1949]), « Le stade du miroir comme formateur de la fonction du Je », *Écrits*, Paris, Le Seuil, pp. 93-100.
- LACAN, Jacques (1966), dans EY, Henri (dir.), *L'Inconscient*, Paris, Desclée de Brouwer, pp. 159-170.
- LAPLANCHE, Jean (2002a), « À partir de la situation anthropologique fondamentale », dans GREEN, César Botella (dir.), *Penser les limites : écrits en l'honneur d'André Green*, Paris, Delachaux et Niestlé, pp. 280-287.
- LAPLANCHE, Jean (2002b), « Entretien », *Le Carnet-PSY*, n° 70, pp. 26-33.
- MERLEAU-PONTY, Maurice (1953), *Éloge de la philosophie*, Paris, Gallimard.
- PONTALIS, Jean-Bertrand (1986), *L'Amour des commencements*, Paris, Gallimard.
- QUINODOZ, Jean-Michel (1991), *La Solitude apprivoisée*, Paris, Presses Universitaires de France.
- RICŒUR, Paul (1990), *Soi-même comme un autre*, Paris, Le Seuil.
- SEGAL, Hanna (1957), « Notes on symbol formation », *The International Journal of Psychoanalysis*, vol. 37, n° 6, pp. 391-397.
- SOULE, Michel (2001), « Le fœtus, précurseur du bébé », dans DUGNAT, Michel (dir.), *Le Monde relationnel du bébé*, Toulouse, Erès, pp. 25-31.
- SPITZ, René (1968), *De la naissance à la parole : la première année de la vie*, Paris, Presses Universitaires de France.
- STERN, Daniel Norman (1989), *Le Monde interpersonnel du nourrisson : une perspective psychanalytique et développementale*, Paris, Presses Universitaires de France.
- VINCENT, Jean-Didier (1986), *Biologie des passions*, Paris, Odile Jacob.
- WALLON, Henri (1945), *Les Origines de la pensée chez l'enfant*, Paris, Presses Universitaires de France.
- WINNICOTT, Donald Woods (1969), *Jeu et réalité : l'espace potentiel*, Paris, Gallimard.

Contributions de la sémiotique à la santé

Le cas d'une recherche-projet sur le sommeil et les objets connectés

Marie-Julie Catoir-Brisson
Université de Nîmes

La réflexion initiée dans ce chapitre sur l'apport de la sémiotique au design s'inscrit dans le cadre d'un projet de recherche sur la santé mobile, qui s'intéresse en particulier au sommeil. Il vise d'une part à étudier l'usage des objets connectés et applications de santé spécialisées dans le sommeil, et d'autre part à co-concevoir avec les acteurs concernés un réseau ville / hôpital, basé sur un dispositif médical numérique, pour améliorer le suivi et l'éducation des patients atteints de troubles du sommeil. Pour mener à bien ce projet, plusieurs disciplines sont mobilisées dans les différentes phases de recherche, de l'analyse de terrain à la conception du dispositif médical. Parmi les disciplines convoquées, la sémiotique joue un rôle important parce qu'il nous semble nécessaire de soulever la problématique du sens et de la signification dans la conception de dispositifs médicaux numériques, en s'appuyant sur des modèles théoriques permettant de penser les usages et pratiques de ces dispositifs sociotechniques.

L'objectif du chapitre est double. Il s'agit d'abord de démontrer en quoi la sémiotique est utile aux sciences humaines et sociales, et en particulier au design pour comprendre les usages, pratiques, objets, valeurs et discours dans le champ de la santé mobile et du sommeil. Nous cherchons aussi à explorer les conditions méthodologiques et épistémologiques pour un dialogue fructueux entre sémiotique, sciences humaines et sociales, sciences médicales et sciences de la conception au service d'un projet de recherche.

L'intérêt de cette réflexion réside dans les défis conceptuel et méthodologique posés à la sémiotique dans le cadre de ce projet de recherche sur la santé mobile. La sémiotique doit en effet développer ses modèles théoriques pour contribuer à l'analyse des innovations technologiques et des mutations sociétales en cours dans le champ de la santé. Ces mutations concernent à la fois le développement fulgurant des objets connectés dans la santé, la demande sociale des patients et soignants pour des dispositifs médicaux numériques adaptés, et l'intérêt croissant pour le secteur du *prendre soin* en santé, auquel le design de services peut contribuer.

1. La sémiotique en dialogue avec d'autres disciplines dans le projet Som'Health

1.1. Le projet Som'Health

Le projet Som'Health est une « recherche-projet » (Findeli, 2005) en cours de développement au sein du laboratoire Projekt (EA 7447) de l'université de Nîmes. Cette méthodologie de recherche se caractérise par le fait d'articuler un projet de recherche et un projet de design qui constitue le terrain de la recherche. L'objectif est double. Il s'agit, d'une part, de mener une étude comparative entre l'usage (et le mésusage) des objets connectés et applications spécialisées dans la mesure du sommeil par les citoyens, et l'usage des dispositifs médicaux par les patients accompagnés par leurs médecins. D'autre part, la recherche-projet vise à concevoir, avec différentes parties prenantes du secteur, un réseau de soin ville / hôpital basé sur un dispositif de mesure du sommeil et une interface numérique permettant de visualiser les données récoltées, et à faciliter la communication entre les parties prenantes et l'éducation du patient par les médecins. La spécificité du projet réside dans le fait d'engager une réflexion sur l'innovation sociale par le design dans le champ de la santé mobile, en particulier dans la spécialité transversale du sommeil. L'enjeu du projet ne concerne pas tant l'innovation technologique des dispositifs médicaux numériques dédiés au sommeil mais plutôt l'innovation dans les méthodologies de projet permettant de concevoir un dispositif répondant aux attentes des différentes parties prenantes du projet. C'est pourquoi le projet est basé sur la participation des bénéficiaires (médecins, patients, centre hospitalier universitaire, administrations publiques et privées et instituts d'évaluation de la santé).

Ce projet constitue ainsi un triple chantier scientifique interdisciplinaire et interprofessionnel entre designers et chercheurs, à la croisée des sciences humaines et sociales, des sciences médicales et des sciences de la conception. L'interdisciplinarité est envisagée comme un défi dans cette recherche-projet. Il ne s'agit pas seulement de s'engager dans une « démarche d'assemblage dialogique des apports disciplinaires nécessaires à l'analyse d'un objet complexe » (Jollivet et Pena-Vega, 2002 : 80), comme celui de la santé mobile et du sommeil. Il semble aussi nécessaire de réfléchir sur les conditions favorables au dialogue fructueux entre les différentes disciplines convoquées dans le projet de recherche.

1.2. Le dialogue interdisciplinaire entre la sémiotique et les autres disciplines des sciences humaines et sociales dans la recherche-projet

Au sein des sciences humaines, les théories et méthodologies de la sémiotique, des sciences de l'information et de la communication, du design et de l'anthropologie sont particulièrement intéressantes pour la recherche-projet. Elles permettent de réfléchir sur la communication médecins / patients / institutions de soin, d'envisager de manière critique les enjeux éthiques et sociotechniques liés aux datas de santé, et concevoir un parcours de soin adapté aux attentes des médecins et patients notamment. Chacun de ses apports théoriques contribue à développer les différentes phases de la recherche-projet. L'anthropologie de la communication (Rasse, 2008) et les enquêtes ethnographiques interviennent dans la première phase du projet, qui correspond à l'immersion sur le terrain pour comprendre les problématiques des multiples parties prenantes du projet et observer les usages existants des dispositifs médicaux numériques par les médecins et patients, en ville et à l'hôpital. La sémiotique et les sciences de l'information et de la communication sont opératoires dans les trois premières phases du projet, pour analyser les pratiques, objets, valeurs et discours sur la santé mobile et le sommeil, et contribuer à l'anticipation des usages du dispositif de mesure et de visualisation des données par les designers. Les méthodologies du design en général et du design de services en particulier interviennent dans les trois dernières phases du projet, pour co-concevoir un dispositif adapté aux besoins et attentes des parties prenantes de la recherche-projet. En dialogue avec les sciences de l'ingénieur, les sciences du design permettent ainsi d'articuler théorie et empirie, conception et production effective du dispositif *par* et *pour* les bénéficiaires du projet. La sémiotique peut aussi contribuer à l'amélioration de « l'efficacité communicative et fonctionnelle du projet » (Deni, 2010 : 89), notamment en accompagnant « le travail du designer dans l'organisation de la signification (du concept) et dans l'efficacité de sa communication » (*Ibid.* : 88).

Nous proposons de visualiser l'articulation des différents apports disciplinaires à chaque phase de la recherche-projet en nous appuyant sur le modèle du double diamant, proposé par le Design Council (2007) pour distinguer les étapes principales d'un projet de design (découvrir, définir, développer, livrer) :

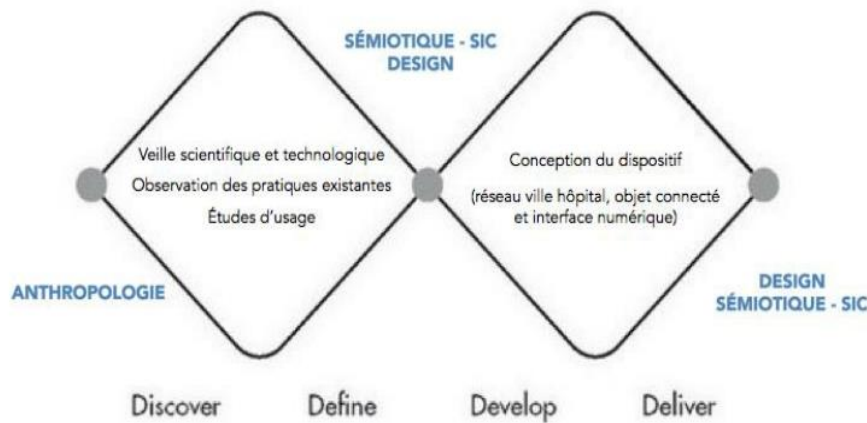


Figure : La dynamique interdisciplinaire dans le projet Som'Health

Ce schéma vise à montrer que la sémiotique joue un rôle central dans notre recherche-projet, et contribue au développement du design entendu comme une discipline du projet (Vial, 2014). Il faut cependant préciser que les différents apports disciplinaires ne sont pas juxtaposés de manière linéaire dans les différentes phases du projet, mais bien convoquées dans une dynamique dialogique tout au long du projet avec les autres disciplines mobilisées (sciences médicales et sciences de l'ingénierie).

Après avoir présenté l'articulation entre la sémiotique et les autres disciplines au sein du projet Som'Health, nous proposons d'approfondir notre réflexion sur les apports méthodologiques et épistémologiques de la sémiotique à notre recherche-projet.

2. L'apport de la sémiotique au design de services spécialisés dans la santé

Dans cette deuxième partie, nous développons quelques pistes de recherche relatives à notre projet de recherche sur les objets connectés et le sommeil, sur l'apport de la sémiotique au design de services. Cet apport se décompose en deux niveaux : l'apport méthodologique et l'apport épistémologique.

2.1. Un apport méthodologique

Dans le projet Som'Health, la sémiotique est une approche privilégiée pour étudier les objets connectés spécialisés dans le sommeil et leur pratique par les médecins et patients. Elle permet d'analyser les valeurs qui circulent dans les discours

accompagnateurs, en considérant les dispositifs médicaux numériques comme des objets culturels, et donc des manifestations « des valeurs de notre époque et de son épistémè » (Beyaert-Geslin, 2012 : 14). Associée à l'anthropologie de la communication et à l'analyse de discours, la sémiotique narrative, la sémiotique visuelle, la sémiotique des pratiques et la sémiotique du design disposent d'outils d'analyse opératoires sur notre corpus. Les méthodes d'analyse issues de la sémiotique sont alors pertinentes pour comprendre la manière dont ces dispositifs cristallisent *l'esprit de temps* (Morin, 1962) contemporain en termes de design d'interaction, en proposant un rapport au monde, à l'autre, à son propre corps et à sa représentation, médié par un objet connecté.

En premier lieu, la sémiotique narrative permet d'analyser l'univers narratif des différents dispositifs médicaux numériques dans les discours publicitaires et les discours des usagers (communauté de patients notamment). La sémiotique visuelle permet de « faire le lien entre les propriétés de surface et les valeurs de l'objet, entre l'intelligible et le sensible » (Beyaert-Geslin, 2012 : 13). Beyaert-Geslin a notamment proposé de décomposer les trois niveaux de l'objet (événement, action, présence) qui nous semblent pertinents à réinvestir pour notre projet de recherche. La sémiotique des pratiques permet d'observer les usages existants des objets connectés spécialisés dans le sommeil, dès lors qu'elle « intègre l'action à la signification et implique le sujet dans le cours d'une action » (*Ibid.*). La sémiotique du design est une approche particulièrement intéressante pour étudier le design d'interaction dans le champ de la santé parce qu'elle s'intéresse à la fois aux fonctions et aux valeurs des objets, et conçoit le design comme un « projet global de remédiation sociale » (*Ibid.* : 5). Elle déplace alors l'« attention de l'objet vers le sujet pour examiner les relations entre les partenaires du projet » (*Ibid.*). Dans le cadre du projet Som'Health, cette approche nous permet de travailler sur la circulation des valeurs du côté de l'instance de production (foyer d'énonciation multiples composé par les concepteurs et les marketeurs qui construisent les *valeurs de base*) et de réception (concernant les usagers, utilisateurs et consommateurs qui co-construisent le sens des objets à partir de *valeurs d'usage*). En complément de cette approche, les travaux de Donald Norman sur le design émotionnel permettent aussi de travailler sur les valeurs affectives attribuées aux objets connectés spécialisés dans le sommeil, à partir d'un modèle d'analyse du design qui se décompose en trois niveaux (viscéral, comportemental, réflexif).

Ensuite, la sémiotique du design est utile dans la première phase de notre projet de recherche, à savoir l'observation des usages des dispositifs médicaux numériques existants, en dialogue avec l'ethnographie. Elle permet d'étudier la dimension factitive des dispositifs en tenant compte de l'intentionnalité des designers

et de l'appropriation des dispositifs par leurs usagers. En considérant tout dispositif médical numérique comme un *objet factitif* (Deni, 2005), l'objectif est alors de comprendre quel type d'expérience, de rapport au monde, à l'autre et à soi proposent ces dispositifs sociotechniques. Le concept de *factitivité* (*Ibid.*) permet ainsi de décomposer les différents niveaux d'action induits par les objets connectés, l'environnement ou les designers eux-mêmes. Il se décline en plusieurs niveaux d'analyse (comprenant les « faire faire », « faire savoir » et « faire croire » (Fontanille, 2005). Ces trois niveaux d'analyse permettent d'étudier les scénarios d'usages proposés par les designers des dispositifs médicaux numériques.

2.2. Un apport épistémologique

Les théories issues de la sémiotique constituent un apport fondamental à notre recherche-projet. Les différentes études de cas que nous mènerons nous donneront l'occasion de développer et de renouveler les outils et méthodes de la sémiotique. Nous envisageons cet apport à la discipline comme un défi épistémologique. Deux chantiers de recherche nous intéressent en particulier. Ils concernent d'une part l'apport de la sémiotique au projet de design afin de concevoir un service adapté aux besoins et aspirations des bénéficiaires, et d'autre part, la modélisation des figures multiples de l'utilisateur dans notre projet de design.

Michela Deni a notamment démontré dans ses récents travaux (2010, 2014), l'apport de la sémiotique au projet de design, en particulier au design de services, pour contribuer au côté des designers à la conception de solutions adaptées aux besoins des usagers, et par là-même à l'amélioration du bien-être des bénéficiaires d'un projet. La proposition de solutions répondant au mieux aux besoins des usagers implique une étude approfondie des situations vécues par ces usagers. Ainsi, « l'observation des comportements des parties-prenantes est nécessaire tout comme l'analyse des structures et des institutions classiquement impliquées dans la situation que l'on veut projeter ou améliorer » (Deni, 2014 : 135).

La sémiotique apporte une contribution épistémologique importante dans différentes phases du projet Som'Health, à la fois au niveau du *méta-projet* entendu comme « le moment de recherche qui précède [notre] projet » (Deni, 2010 : 91) et du *projet*, qui comprend à la fois la conception d'un objet, d'un service et d'un support de communication pour les médecins et les patients. Les outils de la sémiotique appliquée permettent ainsi de « hiérarchiser les valeurs, les nécessités collectives et de mettre au point des systèmes de communication qui permettent aux parties de se confronter véritablement aux valeurs et aux besoins en les plaçant sur un même

plan » (Deni, 2014 : 136). Dans notre recherche-projet, les théories sémiotiques peuvent s'appliquer dans différents terrains d'intervention, qui concernent à la fois « les pratiques d'usage, les formes et rituels » (*Ibid.* : 132) de la communication médecin-patient, les objets et espaces de consultation relatifs à la spécialité du sommeil ainsi que « l'accessibilité fonctionnelle des moyens de communication numérique » (*Ibid.*), notamment l'interface permettant de visualiser les données recueillies sur le sommeil du patient. La sémiotique permet ainsi de « gérer et indiquer le mode le plus efficace pour transformer les objectifs du projet en réalité », notamment à travers « la hiérarchisation des problèmes, des valeurs et des fonctions » des objets étudiés, « l'analyse de la pratique et des actions sur laquelle se fonde le projet » ou encore « l'analyse et la modélisation des typologies d'usage » (*Ibid.* : 139). Tout au long du projet, la sémiotique est aussi et surtout utile pour identifier et optimiser les stratégies de communication du projet aux différents acteurs concernés, en particulier aux patients et médecins participant à la recherche-projet. Cet apport est considérable pour assurer la meilleure stratégie communicationnelle de la fonction et des valeurs du projet.

Le projet Som'Health se caractérise par le fait de faire participer les usagers (médecins, patients et institutions de santé) au processus de conception du réseau ville / hôpital et du dispositif médical numérique de mesure du sommeil. En parallèle du projet de design et dans une dynamique de recherche fondamentale réflexive et critique, la sémiotique peut être utile pour définir le concept d'usager à la fois dans le processus de conception et dans le processus de réception. Cette tentative de recherche fondamentale permettra la compréhension de l'usager à travers une modélisation de ses figures multiples. Il s'agira aussi de comprendre comment l'usager participe au processus de conception, et d'analyser ainsi les stratégies d'intégration de l'usager dans notre projet de conception d'un dispositif médical numérique. Pour cela, il nous semble pertinent de faire dialoguer la sémiotique avec d'autres approches qui s'intéressent aux études d'usage et à la réception, comme l'anthropologie ou encore les sciences de l'information et de la communication.

Enfin, des pistes de réflexion particulièrement intéressantes pour notre projet sont ouvertes par le renouvellement de la recherche par les jeunes chercheurs en sémiotique (notamment le laboratoire de Résistance Sémiotique de l'UQAM). En revisitant les textes fondateurs de la discipline pour penser leurs objets d'études contemporains, ces chercheurs soulèvent des questions épistémologiques pertinentes sur les rapports entre la sémiotique, la culture et la technique¹.

1. Nous pensons notamment au deuxième colloque international du Laboratoire de résistance sémiotique intitulé « Lotman et la technique : au croisement des sciences naturelles et sociales », qui a eu lieu les 21-22 avril 2016 à l'Université du Québec à Montréal.

À partir du concept de *sémiosphère* (Lotman, 1999), il nous semble nécessaire, dans nos recherches futures, de mettre en perspective notre réflexion sur les modèles théoriques de la sémiotique pour penser les objets connectés spécialisés dans le sommeil, et notre réflexion sur les enjeux éthiques et socio-culturels liés au développement des innovations techniques. Cette mise en perspective peut contribuer selon nous à l'émergence de *trajectoires* (Gras, 2013) du design d'interaction centrées sur l'innovation sociale (et pas seulement technologique). On peut alors penser que les progrès techniques résultant de progrès scientifiques « sont toujours entrelacés à des révolutions sémiotiques qui transforment en profondeur l'entièreté du système des sémiotiques socioculturelles » (Lotman, 1991 : 795). C'est aussi à ce niveau que se situe le défi de la sémiotique dans notre recherche-projet pour penser l'innovation sociale par une méthodologie du design centrée sur l'humain.

3. Conclusion

Pour conclure, nous pouvons dire que les théories et méthodologies de la sémiotique sont nécessaires pour concevoir des produits et services innovants socialement dans le domaine de la santé et du bien-être, en offrant des outils et méthodes permettant de prendre en compte les besoins et les aspirations des usagers. À partir de l'exemple du projet Som'Health, nous avons expliqué comment, dans les différentes phases de la recherche-projet, la sémiotique peut entrer en dialogue avec d'autres disciplines, comme le design, les sciences de l'information et de la communication et l'anthropologie, pour analyser les usages existants des objets connectés spécialisés dans le sommeil, concevoir un dispositif médical numérique adapté aux besoins des bénéficiaires, et améliorer l'efficacité de la communication entre les différentes parties prenantes du projet. La sémiotique est ainsi envisagée comme une voie d'accès à l'anthropologie de la communication et une contribution au design de services spécialisés dans la santé. Enfin, les différentes étapes du projet Som'Health constituent des terrains de recherche pour la sémiotique et offrent ainsi la possibilité de renouveler la sémiotique appliquée en situation de projet.

Références bibliographiques

- BEYAERT-GESLIN, Anne (2012), *Sémiotique du design*, Paris, Presses Universitaires de France.
- CATOIR-BRISSON, Marie-Julie (2015), « Quantified-self et m-santé : quand le

- corps de Chris Dancy devient un objet connecté spectaculaire », dans LELEU-MERVIEL, Sylvie *et al.* (dir.), *Le Numérique à l'ère de l'internet des objets : de l'hypertexte à l'hyper-objet*, Paris, ISTE Éditions, pp. 88-99.
- CATOIR-BRISSON, Marie-Julie (2016), « Analyser la matérialité médiatique et l'expérience immersive dans *Sequenced* : sémiotique, intermédialité et anthropologie de la communication », dans BERTRAND, Denis *et al.* (dir.), *Actes du Congrès de l'AFS, Sens et médiation*, disponible sur : <http://afsemio.fr/wp-content/uploads/Sens-et-m%C3%A9>.
- CATOIR-BRISSON, Marie-Julie, CACCAMO, Emmanuelle (dir.) (2016), *Métamorphoses des écrans. Invisibilisations, Interfaces numériques*, vol. 5, n° 2, disponible sur : <http://editions-design-numerique.fr/page-d-exemple/page-des-parutions/les-numeros-de-2016>.
- DEMASSIEUX, Nicolas (2002), « Au-delà de la 3G, les objets communicants », *Les Cahiers du numérique*, n° 4, pp. 15-22.
- DENI, Michela (2005), « Les objets factitifs », dans FONTANILLE, Jacques, ZINNA, Alexandro (dir.), *Les Objets au quotidien*, Limoges, Presses Universitaires de Limoges, pp. 79-96.
- DENI, Michela (2010), « L'intervention sémiotique dans le projet : du concept à l'objet », *MEI*, n° 30-31, pp. 87-97.
- DENI, Michela (2014), « Le design de services : projeter le bien-être », *Communication & Organisation*, vol. 2, n° 46, pp. 129-142.
- FINDELI, Alain (2005), « La recherche-projet : une méthode pour la recherche en design », dans MICHEL, Ralf (dir.), *Erstes Design forschungs symposium*, Zurich, Swiss Design Network, pp. 40-51.
- FLOCH, Jean-Marie (1990), *Sémiotique, marketing et communication*, Paris, Presses Universitaires de France.
- FONTANILLE, Jacques (2005), « Immanence et pertinence sémiotiques : des textes aux pratiques », dans RACCAH, Pierre-Yves (dir.), *Signes, langues et cognition*, Paris, L'Harmattan, pp. 209-227.
- GRAS, Alain (2013), *Les Imaginaires de l'innovation technique*, Paris, Manucius.
- JOLLIVET, Marcel, PENA-VEGA, Antonio (2002), « Relier les connaissances, transversalité, interdisciplinarité », *Natures, Sciences et Sociétés*, vol. 10, n° 1, pp. 78-95.
- LOTMAN, Youri Mikhailovich (1991), « Technological Progress as a Problem in the Study of Culture », *Poetics Today*, vol. 12, n° 4, pp. 781-800.
- LOTMAN, Youri Mikhailovich (1999 [1980]), *La Sémiosphère*, Limoges, Presses Universitaires de Limoges.

- MANOVITCH, Lev (2010), *Le Langage des nouveaux médias*, Dijon, Presses du réel.
- MANZINI, Ezio (2015), *Design, when Everybody Designs, an introduction to Design for Social Innovation*, Cambridge (Mass.), The MIT Press.
- MOGGRIDGE, Bill (2007), *Designing Interactions*, Cambridge (Mass.), The MIT Press.
- MORIN, Edgar (1962), *L'Esprit du temps*, Paris, Grasset / Fasquelle.
- MPONDO DICKA, Patrick (2013), « Sémiotique, numérique et communication », *RFSIC*, n° 3, disponible sur : <https://rfsic.revues.org/547>.
- NORMAN, Don (2012), *Design émotionnel*, Bruxelles, De Boeck.
- RASSE, Paul (2008), « Esquisse d'une école francophone d'anthropologie de la communication », *Recherches en communication*, n° 26, pp. 259-274.
- VIAL, Stéphane (2014), « De la spécificité du projet en design : une démonstration », *Communication & Organisation*, vol. 2, n° 46, pp. 17-32.
- WINKIN, Yves (2001), *Anthropologie de la communication*, Paris, Le Seuil.
- ZINNA, Alessandro (2005), « L'objet et ses interfaces », dans FONTANILLE, Jacques, ZINNA, Alessandro (dir.), *Les Objets au quotidien*, Limoges, Presses Universitaires de Limoges, pp. 63-82.

Table des matières

Nathalie Roelens et Amir Biglari : En guise d'ouverture. Pour une sémiotique en dialogue	7
--	---

Première partie

Réflexions épistémologiques

1. Marie Renoue : Discourir avec l'autre ?	25
2. Claude Chabrol : Psycho-socio-sémiotique et analyse des discours sociaux	41
3. Nijolė Keršytė : Sémiotique et critique de l'idéologie	65
4. Alain Perusset et Thierry Herman : Rhétorique, sémiotique et exercice de l'esprit critique	83
5. Dominique Chateau : La sémiotique, partenaire indispensable de la philosophie	103
6. Catherine Allamel-Raffin : L'apport de la sémiotique à la philosophie des sciences. Les travaux de Peirce et du Groupe μ appliqués aux images scientifiques	113
7. Fernando Andacht : La sémiotique en débat chez les scientifiques	133
8. Göran Sonesson : La sémiotique cognitive. Le même et l'autre de la sémiotique structurale	147

Deuxième partie

Culture et société

9. Anna Maria Lorusso : Sémiotique et culture	161
10. Claude Calame : Pour une sémiotique pragmatique des discours. Le cas de l'anthropologie culturelle et sociale	177
11. Christine Chollier : La sémantique ou une sémiotique pour les sciences de la culture	193
12. Patrizia Violi : Sémiotique et transmission mémorielle	219
13. Roberto Flores : La médiation des objets en archéosémiotique	235
14. Anthony Mathé : La sémiotique face à la mode. L'expérience du vêtement	255

Troisième partie

Communication et marché

15. Jean-Jacques Boutaud : Sémiotique, marketing et communication sur une trajectoire modale	277
16. Bruno Bachimont : Le signe et son autre. Comment le numérique peut-il faire signe au sens ?	297

17. Erik Bertin et Jean-Maxence Granier : La sémiotique, une nouvelle chance pour la société numérique ?	317
18. Giulia Ceriani : Communication stratégique et digitalisation. Sémiotique de l'anticipation	339
19. Alexandra Saemmer : Pour une sémiotique critique des artefacts culturels	349
20. Anne Hénault : Sémiotique et expertise financière	371
21. François Bobrie : Sémiotique des interactions marchandes. À la recherche d'un langage du marché	381

*Quatrième partie***Langages et arts**

22. Diana Luz Pessoa de Barros : Quelques « conversations ». Sémiotique et analyse conversationnelle	403
23. Bertrand Gervais : La sémiotique et la lecture littéraire	423
24. Wolfgang Wildgen : L'autre de la sémiotique du langage. Les signifiés visuels et musicaux à travers leur caractère morpho-dynamique	439
25. Jean-Claude Soulages : Pour une sémiotique de l'image-écran	451
26. Jocelyne Lupien : Sémiotique et histoire de l'art. Chronique d'une rencontre annoncée	469
27. Jan Baetens : Continuer à lire la bande dessinée avec la sémiotique	489

*Cinquième partie***Nature et espace**

28. Gianfranco Marrone : Repenser la nature en sémiotique	507
29. Nicole Pignier : Propositions pour une méso-sémiotique ou sémiotique des milieux	525
30. Isabella Pezzini : La sémiotique et les disciplines de l'aménagement de l'espace	543
31. Isabel Marcos et Clément Morier : Pour une sémiotique morphodynamique. Sémiophysique de la frontière	555
32. Patrizia Laudati : Sémiotique et communication urbaine. Un croisement paradigmatique pour la compréhension de l'espace	573

*Sixième partie***Psychologie et thérapie**

33. Jean-Pierre Klein : Sémiotique et thérapie. Conversion vers les autres de soi	591
34. Sonia Grubits : La psychosémiotique et l'éthosémiotique à partir des dessins d'enfants indigènes au Brésil	609
35. Bernard Golse : La psychiatrie du bébé au regard de la sémiotique. De l'indice au signe ou l'incontournable détour par l'autre	627
36. Marie-Julie Catoir-Brisson : Contributions de la sémiotique à la santé. Le cas d'une recherche-projet sur le sommeil et les objets connectés	645